00037008

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

RECHERCHES NOUVELLES

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE.

RECHERCHES NOUVELLES

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE

PREMIÈRE PARTIE,

EXAMEN DE L'HISTOIRE DES JUIFS

JUSQU'A LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

37008

uu j.13

PARIS,

Madame veuve COURCIER, Imprimeur-Libraire,
quai des Augustins, n° 57.

1814.

76733
37008
00037008

PRÉFACE.

Est-il donc vrai que l'*Histoire ancienne* soit un problème entièrement insoluble, et que nous soyons condamnés à n'avoir que des idées vagues, même sur cette partie à laquelle notre système d'éducation attache une importance religieuse? Quoi! depuis moins de 100 ans, l'esprit humain a su pénétrer une foule d'énigmes de la nature, dans l'Astronomie, dans la Physique générale et particulière, dans la Chimie, etc.; et il ne pourra deviner les logogryphes que lui-même s'est composés dans les récits de l'Histoire! D'où vient cette bizarrerie? J'interroge les observateurs des faits naturels; je leur demande par quelles méthodes ingénieuses et sûres ils ont fait de si heureuses découvertes, vaincu de si subtiles difficultés? Ils me répondent « que c'est en rappelant les anciennes théo-» ries à de nouveaux examens; en dévoilant » l'erreur ou la fausseté de certains faits » qu'elles avaient établis comme bases; en

» n'admettant comme vrais que les faits cons-
» tatés par l'expérience et par l'analyse; enfin
» en ne souscrivant à aucune assertion par
» le respect des noms et des autorités, mais
» seulement par l'évidence qui naît de la
» démonstration. »

Je me tourne vers les *raconteurs* d'événemens humains, vers ces écrivains qui peuplent nos bibliothèques de volumes sur l'*Histoire ancienne :* je leur demande pourquoi, malgré leurs travaux savans et multipliés, nos connaissances n'ont fait, depuis 200 ans, aucun progrès par-delà le court espace des six siècles qui précèdent l'ère chrétienne? « Notre tâche, me disent-ils,
» est bien plus épineuse que celle des Physi-
» ciens : nous n'opérons pas comme eux sur
» des corps palpables, sur des faits soumis à
» l'évidence des sens : tels qu'un jury d'en-
» quête, nous opérons sur des faits moraux
» qui ne sont pas présens, qui même n'exis-
» tent plus, et qui nous sont racontés tantôt
» par des témoins, tantôt par des gens qui
» ne les ont pas vus : ces narrateurs parlant

» des langues diverses tombées en désuétude,
» c'est pour nous un premier obstacle d'être
» obligés de les apprendre; déjà nous pou-
» vons commettre bien des erreurs à les ex-
» pliquer; ensuite il nous faut rechercher
» les faits ou plutôt les témoignages épars,
» souvent altérés par leur passage de bouche
» en bouche; il nous faut confronter les ré-
» cits, apprécier la moralité et les préjugés
» des raconteurs; et sur quelques articles
» leurs contradictions sont si absolues, qu'il
» en résulte des difficultés inextricables. —
» Ce n'est pas tout, ajoute un savant cri-
» tique du dernier siècle (1), et ce n'est pas
» la seule ou la vraie raison de notre igno-
» rance : il est une cause bien plus radicale
» que n'avouent pas mes doctes confrères :
» comme eux je m'étais persuadé que les
» difficultés qui les arrêtent dans l'Histoire,
» et surtout dans la Chronologie ancienne,
» devaient être insolubles en elles-mêmes, et

(1) Fréret, premières pages des Observations générales sur l'Histoire, tome 1er de ses Œuvres, page 55, et Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tome VI.

» je croyais qu'il y avait de la présomption
» à tenter ce que des hommes d'un grand
» nom n'avaient pu exécuter; mais lorsque
» j'ai parcouru les routes dans lesquelles ils
» ont marché, j'ai vu avec surprise que c'était
» aux seuls défauts de la méthode qu'ils ont
» suivie que l'on doit attribuer le peu de
» succès de leurs efforts; ils ont commencé
» par prendre leur parti dans les anciennes
» histoires, dans celles des tems antérieurs à
» Cyrus, et après cela ils semblent avoir étu-
» dié, non pour parvenir à la connaissance de
» ce qui est, mais pour trouver les preuves
» de ce qu'ils ont imaginé devoir être, etc. »

Je vous entends, judicieux Fréret; vous voulez dire que par l'effet d'un préjugé ancien et dominant, nos érudits ont dénaturé les fonctions de l'un des *témoins* de l'antiquité, en ce qu'au lieu d'entendre avec impartialité les dépositions du peuple juif, ils les ont reçues avec un respect aveugle, et les ont érigées en décrets suprêmes, auxquels ils ont soumis, de gré ou de force, les témoignages de ses pairs.

Effectivement, si je parcours les livres écrits depuis 200 ans sur l'Histoire ancienne, je vois leurs argumens, leurs systèmes fondés généralement sur ce principe : « Que la Chro-» nologie du peuple juif est la règle indis-» pensable de celle de tous les autres peuples, » et que c'est à la mesure de son cadre qu'il » faut alonger ou raccourcir toutes les Chro-» nologies. »

Avec une telle méthode, est-il surprenant que nos connaissances soient restées stationnaires au même point où les ont laissées Joseph Scaliger et le Père Petau, il y a plus de 200 ans? et cela pouvait-il manquer d'être ainsi, lorsque les savans (1) qui ont cultivé

(1) A commencer par *Africanus*, prêtre, vers l'an 220, premier chronologiste chrétien qui a disloqué toutes les annales *païennes* pour les adapter au système juif : puis Eusebius Pamphilus, évêque de Kaisarié, vers l'an 326 ; le moine George, dit Syncellus, auteur, vers l'an 800; Joseph Juste Scaliger, *dévot calviniste*, publie, en 1583, son livre *de Emendatione temporum* (Réforme des tems...) Denys Petau, *jésuite*, son antagoniste, publie, en 1627, sa (vraie) *Doctrine des Tems* : Usher, dit *Usserius*, théologien, évêque d'Armagh, publie, en 1651, ses *Annales de l'Ancien Testament*, ouvrage dogmatique sans discussion ni preuve d'opinion. Alphonze

cette branche d'instruction ont été presque tous des ecclésiastiques qui, s'attribuant l'*Histoire ancienne* comme leur domaine à raison de ses rapports avec la création du monde, ont cru leur conscience et leur religion intéressées à soutenir l'infaillibilité du système juif.

Voulons-nous dissiper, du moins en partie, les ténèbres qui couvrent l'antiquité, il faut avant tout disposer nos yeux à reconnaître, à accepter la lumière de la vérité : il faut, dans l'interrogatoire ou dans l'audition des narrateurs, nous dépouiller de toute prédilection : en un mot, il faut, suivant la méthode des Physiciens et des Géomètres dans les sciences exactes, n'admettre par anticipation aucun fait, aucune assertion, dont la

---

Desvignoles, ministre protestant, publie, en 1732, sa *Chronologie*, qui est le livre le mieux ordonné en ce genre : voilà les chefs de la science auxquels il faut joindre Riccioli, *jésuite*, le chevalier Marsham, *dévot catholique*... Newton, à l'époque où il commenta l'Apocalypse, l'évêque Bossuet, Pezron et Hardouin, *jésuites;* l'abbé Fleury, Dom Calmet, *bénédictin*, Rollin, *recteur* de l'Université; l'abbé Langlet du Fresnoy, Larcher, traducteur d'Hérodote, etc., etc., etc.

certitude, la vraisemblance morale n'aient été préalablement discutées et réduites à leur juste valeur.

C'est en cette disposition d'esprit qu'ont été faites les recherches suivantes que nous soumettons au lecteur; et parce que de tous les objets de discussion et de tous les moyens d'épreuve, le moins irritant, le moins récusable est le calcul arithmétique; c'est sur la Chronologie, qui est l'arithmétique de l'histoire, que nous allons d'abord exercer notre critique : nous allons examiner, 1° quel degré d'exactitude et de correction présente le système chronologique juif considéré intrinséquement.

2°. Sur quelles bases de faits ou de raisonnemens il établit son autorité, abstraction faite de toute opinion dogmatique.

3°. Quels ont été et quels *ne peuvent être* les auteurs des livres qui nous offrent ce système, fondant à cet égard nos argumens, nos preuves, uniquement sur les aveux implicites ou positifs de ces livres.

Ces bases posées, nous verrons quelles

conséquences en résultent pour l'établissement de la Chronologie ancienne prise en général.

Commençons par les tems les plus connus, les plus susceptibles d'éclaircissement, et discutons d'abord la période des rois juifs, depuis Saül jusqu'à la ruine de Jérusalem, sous Sedeqiah, 687 ans avant notre ère.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans les Recherches nouvelles sur l'Histoire ancienne.

CHAPITRE PREMIER. Période des Rois Juifs..... Page 1

II. Durée des Juges..... 23

III. Secours fournis par Flavius Josephus.... 38

IV. Y a-t-il eu un Cycle sabbatique?..... 49

V. Des Tems antérieurs à Moïse et des Livres attribués à ce Législateur..... 57

VI. Passages du Pentateuque, tendans à indiquer en quel tems et par qui cet ouvrage a été ou n'a pas été composé..... 59

VII. Époque de l'apparition du Pentateuque... 67

VIII. Suite des preuves..... 79

IX. Problèmes résolus par l'époque citée..... 93

X. Suite du précédent..... 107

XI. Examen de la Genèse en particulier.... 118

XII. Du Déluge..... 122

XIII. De la Tour de Babel ou Pyramide de Bel à Babylone..... 138

XIV. Du personnage appelé Abraham..... 149

XV. Des personnages antédiluviens..... 166

XVI. Mythologie d'Adam et d'Ève..... 187

XVII. Mythologie de la Création..... 188

CHAP.. XVIII. Examen du Chapitre de la Genèse, ou Système géographique des Hébreux. Pag. 217

XIX. Division de Sem..... 240

Résumé..... 286

CHRONOLOGIE.

ROIS DE JUDA.

SECTION PREMIÈRE.

	Saül . . *Omis*	hors de compte.	
	David 40		
	Salomon . . 40		
Reg. I, c. XIV. v. 21.	Roboam	17 ans	
c. XV, v. 2.	Abia	3	
v. 10.	Asa	41	
c. XXII, v. 42.	Josaphat	25	
Reg. II, c. VIII, v. 17.	Joram	8	
v. 26.	Okosias	1	
	Total	95	

SECTION II.

c. XI, v. 3.	Athalie	6
c. XII, v. 1er.	Joas	40
c. XIV, v. 2, 17, 23.	Amasias	14
	Total	60

SECTION III.

	Amasias continua.	15	
c. XV, v. 2.	Osias	52	
v. 33.	Joathan	16	
c. XVI, v. 2.	Achaz	16	
c. XVIII, v. 6.	Ezekias	6	
	Total	105	
	Idem	23	
	Manassé	55	
	Amon	2	
	Josias	31	
	Ihouakas	n	3 mois.
	Ihouaqim	11	
	Ihouakin	n	3
	Sédéquiah	10	6
	Total	133 ans.	

ROIS D'ISRAËL.

SECTION PREMIÈRE.

Reg. I, c. XIV, v. 20.	Jéroboam I	22 ans.	
c. XV, v. 25.	Nadal	2	
v. 33.	Baza	24	
c. XVI, v. 8.	Ela	2	
v. 15.	Zamry . . . 7 jours . . .	n	
v. 23.	Amri	12	
v. 29.	Achab	22	
c. XXII, v. 52.	Ochosias	2	
Reg. II, c. III,	v. 1er. Joram	12	
	Total	98	

SECTION II.

c. X, v. 28.	Jehu	28
c. XIII, v. 1er.	Joakas	17
v. 10.	Joas	16
	Total	61

SECTION III.

c. XIV, v. 41.	Jéroboam II	41
c. XV, v. 8.	Zacharie . . . 6 mois . . .	n
v. 13.	Sellum . . . . 1 mois . . .	n
v. 17.	Manahem	10
v. 23.	Phacée I.	2
v. 27.	Phacée II.	20
c. XVII, v. 1er.	Osée	9
	Total	82

RECHERCHES NOUVELLES

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

Période des Rois Juifs.

Le tableau suivant, dressé fidèlement d'après le texte du *Livre des Rois*, démontre à trois époques diverses, prises dans la liste des rois de Samarie et celle des rois de Jérusalem, des discordances de corrélation qui ne devraient pas exister; car certains règnes devant commencer et finir ensemble à une même date selon le texte, les sommes d'addition devraient être les mêmes à l'époque où on les compare. Par exemple, dans la colonne des rois de Samarie, Sect. 1ère, ces princes comptent trois ans de plus que ceux de Juda..... Dans la deuxième, une année seulement, et dans la troisième, ils ont 23 ans de moins.

Les deux premières différences sont des bagatelles que l'on peut expliquer et faire disparaître, en fondant ensemble les années premières et dernières de quatre ou cinq princes successifs; mais les 23 ans qui se trouvent en excès de la part des rois de Juda n'admettent pas de palliatifs. Les chronologistes ont composé de gros volumes sur ce problème, sans pouvoir le résoudre, parce que posant comme principe fondamental l'infaillibilité de chaque texte, il leur devient impossible de concilier ce qui est manifestement contradictoire. Non-seulement les textes se contrarient dans les résumés additionnels, ils se contrarient encore, presqu'à chaque verset, dans les comparaisons respectives des règnes; par exemple, un texte dit (*Reg. II, c. XIV, v. 23*): « L'an 15 d'Amasias, » roi de Juda, Jéroboam II devient roi d'Israël, et » l'an 15 de ce Jéroboam, Amasias termine un » règne de 29 ans. » (*Ibid. v. 17.*)

Donc Ozias, fils d'Amasias, lui succéda et régna l'an *16* de Jéroboam, et cependant le texte dit (*ch. XV, v. 1er*), que ce fut l'*an 27*. Quelques chronologistes veulent trouver ici un interrègne qui aurait retardé le couronnement d'Ozias; mais cette hypothèse est détruite par l'expression formelle d'un passage qui dit : « Amasias étant mort, le » peuple prit Ozias, dit Azarias, son fils, âgé de » 16 ans, et il l'établit roi. » (*Ibid. ch. XIV, v. 21.*)

Cette faute de 27 *ans* se corrige en l'attribuant au copiste qui aurait dû écrire *17* : mais immédiatement après, une autre faute semblable se reproduit; car Jéroboam II ayant régné 41 ans, dont 15 ans du tems d'Amasias, il lui en doit rester 26 sur le règne d'Ozias; par conséquent Zakarie, fils de Jéroboam, lui succède l'an 27 (pour 28) d'*Ozias*, et cependant le texte dit l'*an 38* (*Reg. II, c. XV, v. 8*). Ce n'est pas tout; la confusion est telle dans ces comparaisons de règne à règne, que par suite de dates énoncées, un prince se trouve engendrer à l'âge de 11 ans.

(*Reg. II, c. XVI, v.* 2): « Achaz, fils de Joathan, » lui succède âgé de 20 ans, et il en règne 16; » donc il vécut 36..... Son fils Ezeqiah lui succède âgé de 25 ans..... Donc Achaz aurait été père à *11 ans*, et eût engendré à 10 ans; ce qui en histoire serait si étrange, qu'on en eût sûrement fait la remarque.

Il faut en convenir de bonne foi; presque toutes les dates comparées du *Livre des Rois* sont inexactes, et leur inexactitude forme un système tellement lié, qu'on ne saurait l'attribuer tout entier à la négligence des copistes..... Il est bien plutôt l'ouvrage du rédacteur même, qui composa cet extrait abrégé des archives officielles après le retour de Babylone. Nous n'entrerons pas dans les détails fastidieux et peu importans de tous les

articles; nous nous bornerons à proposer pour les *23 ans* de la Section III, deux corrections qui la redressent presqu'entièrement.

La première de ces corrections, admise déjà par plusieurs chronologistes, porte sur le règne d'Ozias, qui a reçu 10 ans de trop par suite d'une phrase équivoque, et qui a compté *52* au lieu de *42*. Le texte dit [1] : « Qu'après plusieurs années » d'un règne glorieux, Ozias, surnommé Azarias, » fut frappé de la lèpre; qu'il la garda jusqu'à sa » mort, et que (selon la loi) il vécut séparé dans » une maison écartée. Pendant ce tems Joathan, » son fils, *jugea le peuple à sa place* [dans le » palais du roi [2].] » En style hébraïque, *juger* c'est *régner :* ainsi Joathan *régna* à la place de son père encore vivant. Et combien de tems jugea-t-il? et auquel du père ou du fils le tems de ce règne a-t-il été compté? Plusieurs critiques ont fait cette question; en la répétant après eux, nous pensons que *ce tems équivoque* fut de 10 années, et que c'est lui qui, compté au père et au fils, a introduit un quiproquo de 10 ans, qui se montre partout. L'état primitif et vrai est qu'Azarias régna *42 ans* seul, et *10 ans* avec son fils : total 52. Joathan régna *6 ans* seul, et *10* avec son père :

---

[1] *Paralipom.* II, c. XXVI, v. 21; *Reg.* II, c. XV, v. 5.

[2] *Super domum regis constitutus.*

total 16. Mais pour ne l'avoir pas distingué, le rédacteur s'est jeté dans un dédale de contradictions : ces *10 ans* et ces *6 ans* sont si bien le nœud de la difficulté et le vrai moyen de solution, que sans cesse on les voit reparaître dans l'analyse et la décomposition des règnes : ce sont ces *10 ans* qui ont occasionné la fausse date de l'avènement d'Ozias placé à l'*an 27* de *Jéroboam* au lieu de l'*an 17* (page ci-dessus). Ce sont eux qui ensuite ont réagi sur Zacharias, et l'ont fait succéder à Jéroboam l'*an 38* au lieu de l'*an 28* d'Ozias. Ce sont encore ces *10 ans* qui, soustraits à l'âge de Joathan, âgé de *35 ans* au lieu de *25*, quand il règne avec son père, lui font engendrer à *16 ans*, au lieu de *26*, son successeur Achaz, qui à son tour resserré de ces *10 ans*, engendra à *10 ans* au lieu de *20*. En rétablissant le règne d'Ozias *seul* à 42 et celui de Joathan, son fils, à 16, dont 10 du vivant d'Ozias, tout rentre dans l'ordre; mais il reste encore aux rois de Juda un excès de 13 ans.

Ici l'autorité du célèbre manuscrit *alexandrin* que nous verrons par la suite restituer au règne d'Amon, fils de Josiah, *10 ans* qui lui ont été mal à propos enlevés, nous fournit le moyen d'en regagner *8* sur le règne de Phakée 1er; car au lieu des 2 *ans* que les textes vulgaires donnent à ce prince, fils de Manahem, ce manuscrit lit *10 ans*.

Cette même lecture se trouve dans Eusèbe (*Chronicon, page 24*), et qui plus est, dans le Syncelle (*page 202*). Cette fois-ci il la préfère à celle d'Africanus, qu'il remarque ne donner que 2 *ans* à ce prince (comme le texte hébreu). Par conséquent beaucoup de manuscrits grecs des plus anciens se sont accordés à donner 10 ans à Phakée 1er; ce qui restitue 8 ans de plus à la branche d'Israël, et ne lui laisse plus qu'un déficit de 5 ans, ou plutôt de 3 ans $\frac{1}{2}$ vis-à-vis celle de Juda; et parce que les deux premières sections d'*Israël* ont un excès de 4 ans, il se trouve que les trois sommes additionnées et compensées donnent 249 ans, ce qui ne diffère que d'une seule année de la somme des rois de Juda, laquelle est de 250.

Après ces diverses corrections, si nous calculons la durée totale des rois de Juda, depuis l'an premier de David jusqu'à l'an dernier de Sedeqiah, nous trouvons..... 473 ans.

Et parce que le temple fut fondé l'an 4 de Salomon, c'est-à-dire, 43 ans révolus depuis l'an 1er de David, et qu'il fut incendié l'an 19 de Nabukodonosor, nous avons pour la durée de cet édifice, 473 moins 43 = ... 430 ans.

Ici se présentent quelques réflexions dictées par le sujet. Comment concilier, par exemple, les hautes idées que l'on a voulu se faire de l'origine,

et de la nature de ces livres juifs avec l'inexactitude, les négligences, les fautes matérielles de leur rédaction? et ces vices, l'on ne peut les mettre tous à la charge des copistes : si les calculs eussent été clairs et bien ordonnés, si les sommes partielles eussent été contrôlées par une addition résumée, les copistes n'eussent point commis tant de divagations. Ce désordre de la Chronique des Rois est une preuve sensible qu'aucune autorité publique n'a présidé à sa confection; qu'elle n'est point un ouvrage officiel, mais le travail volontaire d'un ou de plusieurs individus, sans caractère authentique, et dont le nom par cela même n'a point été apposé. Il est facile de concevoir comment les choses ont pu se passer. Tant que la puissance nationale subsista, les registres royaux, cités dans la Chronique, furent tenus avec plus ou moins d'exactitude, et il y eut des annales régulières et authentiques; mais quand les étrangers eurent violé le trône et brisé le sceptre; lorsque le roi d'Egypte, Nekos, maître de Jérusalem, eut déposé le roi et fouillé le trésor; lorsque le roi de Babylone, surtout, eut enlevé les vases, les ornemens, pillé tous les genres de richesses et de monumens conservés; lorsqu'il eut déporté toutes les principales familles, on sent que dans la dévastation d'une ville prise d'assaut, d'un palais saccagé, d'un temple brûlé, la conser-

vation des livres fut un soin secondaire abandonné au zèle personnel et gratuit de quelque lettré, et par suite livré à tous les hasards qu'un ou plusieurs individus courent au milieu des calamités d'une guerre terrible.... Nombre de livres dûrent être vendus, brûlés, dispersés. Au retour de la captivité, tout débris échappé au naufrage devint plus précieux; mais des manuscrits volumineux et dispendieux dûrent exciter peu d'intérêt, et trouver peu d'amateurs dans une nation ignorante et ruinée. Il fallut que le sort suscitât quelqu'individu qui, réunissant le goût de la chose et les moyens d'exécution, fît l'abrégé ou l'extrait que nous possédons : quels furent ses matériaux et quel fut son art d'en user? Voilà ce dont on ne peut juger que par l'induction de ce qui nous reste. Si cet individu eût été un homme de marque comme Esdras, il eût été connu et cité; si ses matériaux eussent été complets et passablement en ordre, il n'eût eu qu'à les classer; s'il eût eu l'esprit méthodique et la critique nécessaire à éclaircir les difficultés, il eût rédigé son travail avec une clarté qui n'eût pas permis tant de divagations aux copistes. Par exemple, s'il eût exprimé la durée positive du règne de Saül, cette durée se trouverait-elle en lacune dans tous les manuscrits sans exception et dans toutes les versions, à commencer par la version grecque

sous Ptolomée ? et s'il eût exprimé la durée totale des rois de Jérusalem, éprouverions-nous les variantes et les discordances où nous la voyons flotter ? Cette omission capitale est la cause de tout le désordre de leur liste, en même tems qu'elle semble l'effet de l'hésitation et de l'incertitude du compilateur, qui n'a osé prononcer. Des copies premières ayant été faites de son manuscrit, ses premiers lecteurs en auront fait la remarque : l'on aura fait quelque calcul, quelques recherches ; une opinion orale se sera établie entre les docteurs ; quelque savant aura coté sur sa copie la somme qu'il aura crue vraie.... Supposons 473 : par le laps du tems, par les effets des guerres et la dispersion des Juifs, cette tradition se sera perdue..... Quelques docteurs auront trouvé de l'équivoque dans le texte réellement vague qui est relatif au règne d'Ozias, et à l'association de son fils.... Les uns auront compté les *10 ans* de l'association, en dehors ; les autres, en dedans du règne du père : un surplus de *10 ans* se sera introduit ; une branche de manuscrits aura compté 483 ; une autre branche soutenant le nombre 473, l'on aura voulu retirer les 10 ans de trop et la soustraction sera tombée sur le règne d'*Amon*, fils de Josias, ainsi que nous le verrons ; ces variantes doivent être très-anciennes, puisque nous les trouvons dans la version grecque de

Ptolomée et dans l'historien Josephe, dont les contradictions semblent tenir à la diversité des manuscrits qu'il a consultés et suivis, en exceptant néanmoins l'opinion qui lui fut imposée par la Synagogue asmonéenne dont il fut membre. Ces contradictions ne sont pas sans quelque résultat utile dans notre question; mais pour en saisir le fil il est nécessaire de remonter au règne de Saül.

La durée de ce règne, telle que l'énonce le texte hébreu, est absolument inadmissible.

« *Saül* [dit ce texte (1)] *était âgé d'un an lors-* » *qu'il régna, et il régna deux ans.* » D'abord nous observons que le texte mot à mot ne dit pas d'*un an,* mais de..... *an*, laissant le nombre en lacune; et il n'est pas permis de traduire *un* sans le mot *ahad* qui l'exprime. La première de ces données est si choquante, que personne n'a osé la défendre, au sens littéral : quelques interprètes ont recouru à des sens mystiques et allégoriques, qui ne signifient rien. La seconde est si contraire à tout l'historique du règne de Saül, qu'il est incontestable qu'une altération, ou plutôt une lacune existe ici dans le texte. Or, telle est l'antiquité de cette lacune, que la version grecque d'Alexandrie n'osant admettre deux données si absurdes, a préféré de supprimer le verset entier.

(1) Samuël, ch. XIII.

CHRONOLOGIE DE JOSEPHE.

ROIS JUIFS

SELON LE TEXTE VULGAIRE.	SELON JOSEPHE, TEXTE GREC.	SELON JOSEPHE, Traduction DE RUFFIN.	RÉSULTAT CORRIGÉ.
Saül..... »	20ans ou 40	20ans	20ans
David..... 40	40	40	40
Salomon..... 40	80 vécut 94	40 vécut 94	40
Roboam..... 17	17	17	17
Abia..... 3	3 *omis.*	3	3
Asa..... 41	41	41	41
Iosaphat..... 25	25	25	25
Ioram..... 8	8	8	8
Ochozias..... 1	1	1	1
Athalie..... 6	6 *tuée à la 7e*	6	6
Joas..... 40	40	39 ou 40	40
Amasias..... 29	29	29	29
Ozias..... 52	52	52	42
Ioathan..... 16	16	16	16
Achaz..... 16	16	16	16
Ezeqiah..... 29	29	29	29
Manassé..... 55	55	55	55
Amoun..... 2	2	2	12
Iosias..... 31	31	31	31
Ioachaz..... » 3m	» 3m 10j	» 3m 10j	» 3m 10j
Ioaqim..... 11	11	11	11
Ioakin..... » 3m	» 3m	» 3m	» 3m
Sédéqiah..... 10 5m	11	11	10 5m
473	533 6m ou 553	492 6m	493
	514		

Aucun manuscrit grec connu n'y supplée, et ceci fait peu d'honneur à l'exactitude des prétendus *70 docteurs* : pour remplir l'omission et surtout pour corriger l'erreur seconde, les chronologistes ont invoqué deux écrivains juifs ; l'un est l'historien Fl. Josephe, qui dans ses Antiquités judaïques, dit [1] : *que Saül régna 18 ans du vivant de Samuël et 22 ans après la mort de ce prophète....* Par conséquent Saül aurait régné 40 ans ; mais plusieurs graves objections s'élèvent contre cette donnée : tous les critiques sont d'accord que les manuscrits de Josephe ont subi des altérations considérables dans leurs chiffres de la part des copistes qui y ont porté des motifs de piété. Or, dans le cas présent, outre que les manuscrits dans l'idiome grec sont trop peu nombreux pour faire autorité, nous avons la version latine que le prêtre *Rufin*, ami de saint Jérôme, fit du texte grec de Josephe, vers le tems du concile de Nikée ; et cette version, qui sert de contrôle à nos manuscrits actuels, les dément ici...., car elle porte : « Saül » régna *18 ans* du vivant de *Samuël* et 2 *ans* » (seulement) après la mort de ce prophète ; » ce qui ne fait en tout que 20 ans.

De plus, Joseph dans un autre passage [2] des

---

[1] Liv. VI, ch. XIV, *in fine*.

[2] *Antiq. jud.*, lib. X, c. 8.

mêmes manuscrits grecs, corrige l'erreur des *22 ans*, lorsque, récapitulant la durée des rois de Jérusalem, il dit : « Et ces rois régnèrent » pendant un espace de 514 ans, 6 mois, 10 jours, » *sur lesquels Saül, premier roi, mais qui ne* » *fut point du sang de David*, régna *20 ans*. » La version de Rufin porte les mêmes nombres de *514* et *20* : par conséquent les 22 du premier passage sont évidemment une erreur, ou plutôt une altération de copiste qui a eu un motif que nous allons bientôt voir.

On peut demander où Josephe a puisé cette instruction : nous ne dirons pas dans les écrits des Juifs de son tems qui furent très-ignorans; mais nous pensons qu'ici et dans plusieurs autres cas, il a emprunté d'un historien grec qui paraît avoir été bien instruit de ce qui concerne les Juifs : cet historien est *Eupolème*, qu'il cite avec éloge dans son Livre contre Appion [1] et dont Eusèbe, parmi plusieurs fragmens [2], cite celui-ci : « Eupolème dit que *Saül mourut* vers la *21e* de » son règne, *que David régna 40 ans*, etc..... » Eupolème nous est désigné comme la source où

[1] Lib. I, n° 23. Josephe l'associe à Démétrius de Phalère et à Philon l'ancien, comme étant les trois historiens les mieux informés sur les Juifs. Démétrius fut contemporain et témoin de la version grecque.

[2] *Præp. evang.*, lib. IX, p. 447.

Alexandre Polyhistor puisa la plupart de ses récits sur les Assyriens et sur les Juifs; et Alexandre Polyhistor ayant vécu du tems de Sylla, il s'ensuit qu'Eupolème a pu vivre un siècle avant lui; et comme il paraît avoir beaucoup voyagé, il aura visité Alexandrie, y aura conversé avec des docteurs juifs qui, dans ce foyer de la traduction grecque, exécutée peut-être un siècle avant eux, ont pu avoir recueilli de bonnes traditions ou des notes marginales tirées de manuscrits anciens. Toujours est-il vrai que les fragmens d'Eupolème portent un cachet particulier d'instruction sur les Juifs. Quant à la durée totale des rois de cette nation, que nous évaluons à 473 ans, non compris Saül, et à 493 en y ajoutant ce prince, cette somme ne diffère de celle du texte hébreu, qu'en ce qu'il ôte au roi *Amon* 10 *ans* que nous verrons lui appartenir dans l'article des Assyriens, et qu'il double les 10 ans premiers de Joathan que nous simplifions; cette identité autorise à croire que notre calcul est l'ancien et véritable; et il semble avoir été celui de l'historien Josephe, en écartant les altérations et les contradictions de ses principaux passages. Par exemple, sa liste détaillée que nous présentons dans le Tableau ci-joint, donne, selon la traduction latine de Rufin, un total de 492 ans, et

si l'on compte pour 40 ans *Joas* qu'il ne compte que pour 39, l'on a juste 493 ans.

Il est vrai que sa liste grecque diffère beaucoup, puisqu'elle compte 533 ans, Saül n'étant porté que pour 20.... Mais il y a erreur manifeste sur Salomon, qu'il porte pour 80, et qui, selon tous les textes, n'a que 40 ans. Supprimez ces 40 de 533, il vous reste 493, nombre vrai.

Nous avons vu que dans un autre passage Josephe donne aux (1) rois de Jérusalem 514 ans de durée, y compris les 20 de Saül : voilà une contradiction palpable avec les 533 de sa liste grecque : et un excès de 20 ans sur les 493 de sa liste latine : n'est-il pas à croire qu'ici il a compté Salomon pour les 40 ans qui lui appartiennent, mais que les copistes ont ajouté à Saül les 20 ans nécessaires à compléter les 40 qu'ils ont voulu établir : alors cette altération serait antérieure à Rufin même, et l'on voit quels embarras des copistes infidèles jettent dans les textes des écrivains. Eh! comment cette audace n'aurait-elle pas existé dans des tems de barbarie, et dans le secret des copies écrites à la main, quand de nos jours *Huvercamp* a osé introduire dans son édition imprimée, une altération choquante, un faux matériel, en écrivant 522 dans sa traduction

(1) *Antiq. jud.*, lib. X, c. VIII.

latine, au lieu de 532 que porte le grec imprimé à côté (1).

(1) Voyez lib. XI, c. IV, à la fin. Josephe dit que la monarchie dura, depuis Saül, 532 ans 6 mois. La traduction de Rufin est d'accord : et il a plu à Havercamp d'écrire 522 qui est aussi faux ; à l'égard des 80 ans de Salomon, qui de Josephe ou de ses copistes les a imaginés ? Nous l'ignorons ; mais l'on ne peut attribuer qu'à lui les 94 ans de vie qu'il donne à ce prince, et qui sont inconciliables avec le tems de l'enlèvement de sa mère vers la quatorzième ou la quinzième année du règne de David. Salomon dut avoir environ 25 ans à son avènement, et son début ferme et prudent cadre avec cet âge. Au reste, on ne peut disculper partout Josephe de manque de critique et de bons calculs : par exemple, il dit que « Achaz régna 16 ans et il en vécut 36..... Son fils » Ezeqiah régna 29 ans et en vécut 54. » Donc Ezeqiah avait 25 ans lorsqu'il remplaça Achaz, lequel n'ayant vécu que 36 ans, se trouve l'avoir engendré à l'âge de 10 ou de 11 ans.

Deux autres contradictions se présentent encore dans Josephe relativement à la durée des rois juifs : « Le temple, nous » dit-il (*lib.* X, *c.* VIII), fut brûlé par *Nabukodonosor* l'an 18 » de son règne, 11e de Sedekias, 470 ans 6 mois après sa » fondation (par Salomon). » D'abord le *Livre des Rois* atteste que le temple fut brûlé l'an 19 de Nabukodonosor, par Nabuzardan, l'un de ses généraux : ensuite ces 470 ans sont une erreur manifeste, car le temple ayant été fondé l'an 4e de Salomon, si de la durée totale des rois 493 nous retranchons, 1° les 20 ans de Saül, 2° les 40 de David, 3° les trois premières années de Salomon, total 63, il ne nous reste que 430 et non pas 470 ans ; or la différence de 430 à 470 est précisément de ces 40 ans, dont Josephe a surchargé, sans

Le second écrivain, invoqué par les chronologistes pour soutenir les 40 ans de Saül, est l'auteur des Actes des Apôtres. Cet anonyme fait dire (*ch. XIII*) à saint Paul, haranguant dans Antioche de Pisidie, que « Dieu ayant livré à nos pères le » pays de Kanaan, leur donna des juges pendant » *environ* 450 ans jusqu'à Samuël; puis lorsqu'ils » lui demandèrent un roi, il leur donna Saül » pendant 40 ans. »

Ces deux nombres ont causé beaucoup d'em-

---

raison, le règne de Salomon, qu'il porte à 80 ans au lieu de 40.... Mais si nous comptons ces 470 à reculons, c'est-à-dire en rétrogradant depuis l'an 11 de Sedekiah, nous trouverons que leur première année coïncide juste à l'an 4 de David, au lieu de l'an 4 de Salomon. Cette méprise ne peut venir que de Josephe.... elle se reproduit au liv. XX, c. IX, lorsqu'il dit : « Il y a eu dix-huit grands-prêtres depuis la fon- » dation du temple jusqu'à sa ruine par Nabukodonosor en » un espace de 466 $\frac{1}{2}$ ». Voilà encore une variante de 4 ans qui ne peut venir que de cet auteur : il est remarquable que ces 466 $\frac{1}{2}$, comptés en remontant, tombent juste à l'an 8 de David; c'est-à-dire à la 1re année de l'occupation de Jérusalem, lorsque l'arche y fut transférée par ce prince, et cela en comptant Salomon pour 40 ans seulement, ce qui est exact en tout point. Au reste ce passage a le mérite d'indiquer que la liste des grands-prêtres a été un monument particulier indépendant de toute autre chronique, duquel Josephe, en sa qualité de fils de prêtre, a eu connaissance, mais dont il a fait emploi sans le discuter ni le confronter à ses autres calculs et autorités.

barras aux écrivains ecclésiastiques, parce que le premier est en contradiction formelle avec le *Livre des Rois*, qui dit que « depuis la sortie » d'Egypte jusqu'à la fondation du temple, il ne » s'écoula que *480 ans*. Saint Paul en supposerait plus de 570; et parce que le second ne se trouve dans aucun autre livre canonique, l'on ne conçoit pas d'où saint Paul l'a tiré. Cette difficulté, traitée théologiquement, nous paraît réellement insoluble; mais si nous l'examinons selon les principes naturels et généraux de la critique historique, nous demanderons d'abord quel est *cet auteur des Actes*, inconnu de tems et de lieu; quelles preuves fournit-on de l'authenticité de son livre, de l'époque même où il a paru, de la présence de son auteur au discours de saint Paul, de son exactitude à recueillir et à coter les nombres donnés par l'Apôtre? et parce que l'on ne peut rien répondre de satisfaisant à toutes ces questions, nous disons que ses nombres reposent uniquement sur la garantie personnelle d'un inconnu, sans date ni titre; que ses 450 ans résultent d'une manière d'évaluer le tems des juges que nous exposerons à leur article; et que les *40 ans* de Saül semblent venir de la même source talmudique que les 80 ans de Salomon, système de doublement dont il existe encore d'autres exemples: toutefois nous ne dirons pas que l'anonyme ait

copié Josephe; au contraire, nous sommes persuadés que c'est pour se conformer à ce passage *des Actes des Apôtres* que les copistes dévots ont altéré celui de Josephe, où le grec porte 22 au lieu de 2. Quoi qu'il en soit de l'origine de ces fautes, une analyse exacte de la vie de Saül achèvera de démontrer que ce prince n'a pu et dû régner que *20 ans* et non pas *40*.

David avait 30 ans lorsqu'après la mort de Saül il commença de régner à Hébron. (*Sam. lib. II, c. V.*) Il dut en avoir au moins 20 lorsqu'il fut présenté à ce roi pour combattre le géant; car lorsque Saül lui représente qu'il *est jeune*, tandis que son rival est un homme fait et expérimenté [1], David lui répond que *déjà* il a de ses mains étranglé un ours et un lion. Et peu auparavant l'officier qui le *recommande* à Saül, avait dit que David était *un jeune homme grand et fort* [2], propre à la guerre; ce qui ne saurait se dire d'un jeune garçon de 15 ou même de 18 ans. De là il s'ensuit que David vécut environ 10 ans avec Saül; donc Saül a dû commencer son règne dix années auparavant; et lorsqu'on lit attentivement son Histoire depuis les chapitres VIII et IX, l'on est convaincu que ces dix années ont suffi à tous les

---

[1] *Sam.*, lib. I, c. XVII, v. 34.

[2] *Ibid.*, c. XVI, v. 18.

événemens, qui sont : 1° la guerre contre *Nahas*, roi des Ammonites, guerre qui fut la cause de l'élection de Saül : « Au bout d'un mois, est-il dit » (*ch. XI*), il marche au secours de la ville de » *Iabès*, bat les Ammonites, et parce que sa pre» mière élection avait eu des opposans, Samuël » profite de l'enthousiasme des Hébreux vain» queurs pour sacrer Saül une seconde fois.... [1] » Après cette guerre d'une seule campagne, vient celle des Philistins, où, dès le début, son fils Jonathas se montre un guerrier aussi vigoureux que brave, ce qui comporte au moins 20 ans : par conséquent *Saül*, quand il régna, dut avoir au moins 41 ans ; et si le texte actuel nous dit qu'il était âgé de 1 an, c'est sûrement parce que le premier chiffre *4* a disparu, et qu'originairement il y avait *41*. Cette première donnée, qui se fonde sur des faits positifs, exclut les *40* ans de règne, car Saül aurait eu 80 ans lorsqu'il périt, tandis que le récit de sa mort le représente encore comme un guerrier plein de vigueur, et peint son fils Jonathas (qui aurait dû à cette époque avoir 60 ans), comme un homme d'environ 40 ans qui venait d'avoir un enfant (*Miphiboset*). Ajoutez que *Nahas*, ce roi Ammonite contre qui marche Saül, ne meurt que vers l'an 12 ou 15 de David

[1] *Sam.*, lib. I, c. XII, v. 12.

(*lib. II, c. X*), ensorte qu'il eût régné plus de 55 ans, chose presqu'impossible dans un siècle où, pour être roi, il fallait être déjà un homme de guerre. La guerre des Philistins occupe un ou tout au plus deux étés (*ch. XIV*); Saül, pour s'affermir, laisse tranquilles les Philistins trop puissans; mais pour tenir son peuple en haleine, il attaque 1° les Moabites, 2° les Ammonites, 3° les Iduméens, tous peuples pasteurs assez foibles; 4° les Syriens de Soba (au nord de Damas, vers Halep); puis il revient aux Philistins, et enfin à son expédition contre les Amalékites, par suite de laquelle l'impérieux Samuël le disgracie et sacre le jeune David. Or, si l'on fait attention qu'alors chez les Hébreux organisés à la manière des Druses de nos jours, il n'y avait point de troupes soldées subsistantes, mais que la guerre se faisait par convocation et levée en masse à chaque printems, qu'elle ne durait ordinairement qu'une campagne, et n'était qu'une incursion de pillage pour récompenser les combattans; ces six ou sept guerres n'ont pu emporter plus de 9 à 10 ans, et par conséquent Josephe paraît avoir eu raison de n'évaluer le règne total de Saül qu'à 20 années. Or, comme réellement c'est vers la fin de son règne qu'arrive la mort de Samuël (1), tout con-

(1) *Sam.*, lib. I, c. XXV.

court à prouver la vraisemblance des assertions de l'historien juif.

Les douze années de judicature qu'il attribue à *Samuël* sont également très-probables; car supposons que ce prophète soit mort à 70 ou 72 ans, il aura abdiqué de 52 et 54; à cette époque (*ch. XII*), Samuël demandant au peuple assemblé un témoignage solennel de la pureté de sa gestion, il dit qu'il a les cheveux déjà blancs: pour un homme d'Etat, usé d'affaires et de soucis depuis sa jeunesse, cette circonstance convient à cet âge. Ce serait donc vers 40 ou 42 qu'il aurait commencé de juger, et cela à l'époque de l'assemblée de *Maspha*. Or, 20 ans et 7 mois avant cette assemblée, avait eu lieu la bataille d'Aphek (1), où les Philistins prirent l'arche, tuèrent les deux fils d'Héli, qui lui-même périt en apprenant ces désastres. Samuël à cette époque aurait eu environ 20 ans; et réellement lorsque l'on compare avec attention divers faits de sa jeunesse contenus dans les premiers chapitres; lorsqu'on examine avec défiance par quelles manœuvres habiles et secrètes il parvint à supplanter la famille d'Héli; comment les vexations des enfans de ce grand-prêtre leur ayant suscité un parti ennemi, ce parti jeta ses vues sur Samuël

(1) *Sam.*, lib. I, c. V.

pour les écarter du sacerdoce; comment un *homme inspiré de Dieu* et protecteur secret du jeune Samuël, fit d'abord des remontrances à Héli, et lui annonça que Dieu écarterait sa maison du sacerdoce pour y placer un étranger qui serait l'objet de l'envie de sa famille; comment peu de tems après, Samuël prétendit avoir entendu la voix de Dieu qui lui tint exactement le même discours (1); comment cette *apparition ébruitée* le fit regarder comme l'*élu* de Dieu et le successeur désigné d'Héli; enfin lorsque l'on considère dans tout le cours de sa vie, combien son caractère fut impérieux, dissimulé et jaloux de puissance, l'on pensera que dans l'anecdote *de la vision* du chapitre III, il joua un rôle habile et profond qui exige au moins l'âge de 20 ans..... Chez les Juifs, où il fallait 30 ans pour être sacrificateur, il fut encore trop jeune pour remplacer le grand-prêtre; mais il employa ce tems à se faire des partisans et à augmenter son crédit contre la famille puissante d'Héli : quand il se crut assez fort, il leva l'étendart à *Maspha*, âgé alors de 40 ans. Dix ans après, vers l'âge de 50, il établit ses deux fils juges en une petite ville, pour accoutumer le peuple à leur obéir, et il put déjà avoir des enfans de 25 ans; mais leurs pré-

(1) *Sam.*, lib. I, c. III.

varications ayant excité des murmures, son ambition fut déçue, et il fallut que malgré lui il nommât un roi, d'où il résulta, dans l'organisation politique des Hébreux, un changement tout-à-fait semblable à celui qui, au Japon, substitua le *Cubo* au *Daïri;* c'est-à-dire, que tout le pouvoir exécutif passa de la main des prêtres aux mains laïques et militaires.

CHAPITRE II.

Durée des Juges.

Nous venons d'obtenir, pour la durée totale des rois hébreux, y compris Saül, une somme de..... 493

Si nous la joignons à celle de..... 586

écoulée depuis la ruine du temple de Jérusalem jusqu'à notre ère, nous aurons, pour première année de Saül, l'an..... 1079

Alors la judicature de Samuël, évaluée à 12 ans, aura commencé l'an..... 1091

Quant à celle d'Héli, si l'on considère que ce grand-prêtre était en place dès avant la naissance de Samuël; que déjà ses enfans étaient des hommes

faits ayant des enfans, et que les diverses autorités s'accordent à lui donner 78 ans quand il mourut; l'on regardera comme probable et convenable le nombre de 40 ans que le texte hébreu assigne à sa judicature. Héli aura donc commencé de gouverner l'an..... 1,131 av. J. C.

De combien d'années cette date est-elle postérieure à Moïse? Ici se présentent de grandes difficultés; car dans cette période de tems, que l'on nomme *les Juges*, nos deux seuls guides et autorités sont *le livre de ce nom*, et le livre dit, *Josué*. Or, le récit de ces deux livres sur la durée et la succession des juges est si vague; leur calcul des sommes partielles d'années est si contradictoire avec le résultat d'addition totale, et avec le résumé du *Livre des Rois*, qu'il est impossible d'en déduire une série régulière et fixe de tems. Les chronologistes avouent ce déficit, mais ils n'avouent pas également la conséquence qui en résulte et qui est qu'*au-dessus d'Héli*, il y a *interruption, fracture absolue* dans le système juif, de manière que tous les événemens antérieurs à ce grand-prêtre flottent dans le vague et ne sont classés que par conjecture : notre intention constante étant de donner au lecteur, non pas notre opinion propre, mais les moyens d'établir la sienne, nous allons lui offrir, dans un Tableau raccourci et sous un coup d'œil facile, tous les passages chronolo-

TABLEAU DE LA DURÉE DES JUGES.

Moyse	n^{ans}	
Josué..... *Tems omis*	n	
Une génération	n	Josué, chap. dernier, *et Juges*, chap. 1er.
Servitude sous Kusan	8	*Juges*, c. 2.
Finie par Othoniel. *Paix de*....	40	Josué, c. 15, v. 16, *Jug.* c. 3, v. 11.
Servitude sous Eglon	18	*Jug.* c. 3, v. 14.
Finie par Aod. *Repos de*	80	*Ibid.* v. 30.
Samgar..... *Tems omis*	n	
Servitude sous Jabin	20	*Ibid.* c. 4, v. 3.
Finie par Débora, *Repos de*....	40	*Ibid.* c. 5, v. 32.
Servitude sous les Madianites...	7	c. 6, v. 1.
Finie par Gédéon, *qui juge*.....	40	c. 8, v. 28.
Abimelek	3	c. 9, v. 22.
Thola	23	c. 10, v. 2.
Iaïr	22	*Ibid.* v. 3.
Servitude sous les Philistins et les Ammonites	18	v. 8.
	319^{ans}.	
Jephté, *juge*	6	c. 12, v. 7.
Abesan	7	v. 9.
Ahialon	10	v. 11.
Abdon	8	v. 14.
	31	
Servitude sous les Philistins....	40	c. 13, v. 13.
Tems de Samson	20	*Juges*, c. 16, v. 31, c. 14, v. 4.
—— d'Héli	40	Samuël, lib. 1, c. 4, v. 18.
Samuël..... *Omis*	n	
Saül	2	
David	40	
Salomon	3	
	495.	

giques des *Livres de Josué et des Juges*, en le prévenant qu'il a besoin de beaucoup de patience et d'attention dans cette discussion aride et compliquée qui nous a coûté encore plus de peine qu'à lui. (*Suivez le Tableau ci-contre.*)

L'on voit dans ce Tableau, que l'addition des sommes partielles donne une durée totale de 495 ans, et cependant, outre le tems inconnu de Samgar, il faut encore porter en compte celui de Moïse (40); celui de *Josué*, et de la *génération des Vieillards* qui jugèrent après lui. Supposons pour ces deux objets 30 années : plus 40 pour Moïse = 70, plus 12 pour Samuël et 18 pour Saül, autre 30, total, 100. Nous avons depuis la sortie d'Egypte jusqu'à l'an 4 de Salomon, exclusivement, une durée totale de..... 595 ans.

Ce résultat authentique, et qui ne peut se nier, chagrine beaucoup les chronologistes catholiques et même protestans, parce qu'il est en contradiction formelle avec deux autorités non moins infaillibles pour eux que les *Livres des Juges et de Josué*. La première est celle de l'anonyme, auteur des *Actes des Apôtres*, qui dit, chapitre XIII :

« Le Dieu de nos pères supporta leurs maux » au désert durant l'espace d'*environ* 40 ans....

» Après cela, pendant *environ* 450 ans, il leur » donna des juges jusqu'à Samuël le prophète.

» Ayant ensuite demandé un roi, Dieu leur » donna Saül pendant 40 ans. » (*Act., c. XIII, v. 18.*)

D'abord, dans les deux premières sommes les mots *environ* doivent paraître singuliers : ils donnent à penser que l'auteur n'était pas sûr de son calcul.

Ensuite, si nous calculons depuis Josué jusqu'à Samuël, nous trouvons bien réellement... 450 ans.

Ici nous avons la preuve matérielle que l'*auteur inconnu* des Actes des Apôtres n'a pas eu d'autres monumens ni d'autres documens que les nôtres; mais son calcul n'en est pas moins erroné, en ce qu'il ne compte rien pour *Josué*, ni pour les Vieillards, ni pour Samgar, dont les tems réunis exigent au moins 30 ans et feraient.... 480 ans. Or si cet auteur s'est trompé dans le *premier calcul*, nous avons droit de conclure qu'il n'a pas plus d'autorité dans celui sur *Saül*....; et nous avons démontré plus haut qu'à cet égard il est en erreur positive. Son calcul total, pris depuis Moïse jusqu'à la fondation du temple, en excluant *Josué*, les Vieillards et Samuël, supposerait une durée de 573 ans..... 573

Et si nous ajoutons 42 pour ces trois articles omis..... 42

Cet auteur admettrait une durée totale de..... 615 ans.

La seconde autorité contradictoire aux résultats des *Juges* et de *Josué*, est celle du rédacteur des *Rois*, qui, résumant le tems écoulé depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la fondation du temple par Salomon, dit que cet intervalle fut de..... 480 ans.

Cette autorité est d'autant plus grave, que, selon l'opinion commune et raisonnable, la rédaction des Rois fut faite peu après le retour de la captivité, et que l'auteur quelconque eut à cette époque plus de moyens de s'éclairer qu'aucun autre écrivain postérieur :

Cependant, en n'admettant avec le texte hébreu que *deux* ans pour Saül; en tenant pour nuls *Moïse*, *Josué*, les *Vieillards* et *Samuël*, nous avons..... 495 ans

auxquels on ne peut refuser de joindre les 40 de Moïse, total..... 535

Il y a excès de 55.... sur ses 480.

Il faut donc que le rédacteur des *Rois* ait tiré son calcul d'une autre source, ou qu'il ait fait des réductions sur les nombres de notre liste; et en effet nous en trouvons une saillante exprimée formellement par le *Livre des Juges* : l'auteur rapportant le message de *Jephté* au roi des Ammonites, cite ces propres paroles de leur dialogue, Jephté dit (9):

(9) Chap. XII, v. 13 et 26.

« Pourquoi attaquez-vous Israël ? le roi ré-
» pond : parce que Israël revenant d'Egyte, a
» usurpé mes terres depuis l'Arnon jusqu'au Jour-
» dain.

» Eh ! pourquoi, reprit Jephté, n'avez-vous pas
» fait cette réclamation depuis *3oo ans ?* » Il y avait donc 3oo ans écoulés depuis la dernière année de Moïse jusqu'à la première de Jephté; et si la citation est exacte, Jephté a dû être mieux instruit du fait qu'on ne l'a été depuis. Néanmoins la liste des Juges présente 319 ans; et toujours avec l'omission du tems de *Josué* et des *Vieillards*, ce qui donne un total de *349*. Or, l'on ne saurait dire que Jephté ait compté 3oo en nombres ronds, quand il y a un excès de 49; ce surplus a donc été *réduit* d'une manière quelconque. Pour opérer cette réduction, les chronologistes disent : « que les douze tribus du peuple
» hébreu étant répandues et comme dispersées
» en deçà et au-delà du Jourdain aux frontières
» de peuples divers, une même judicature, une
» même servitude n'a pas eu lieu simultanément
» pour toutes, mais que les tems de divers juges
» et de diverses servitudes ont couru parallèle-
» ment, et que par erreur ils ont été comptés
» doubles :

Cette explication est admissible; elle trouve même sa preuve dans le texte du chapitre IV : car

il y est dit qu'après la *mort d'Aod, le peuple retomba en servitude* : or comme il est impossible qu'Aod ait jugé, c'est-à-dire gouverné 80 ans, il est très-probable que la *servitude indiquée* fut celle que subit *la Galilée* de la part de Iabin, roi de *Hatsour*, dont le tems aura couru dans les 80. Mais, cette solution admise, il reste encore un excès de 29 ans sur les 300 de Jephté.

On a dit également que Samson ne fut point un juge général [1], mais un *héros local* dont les exploits eurent pour théâtre le pays des Philistins; que par conséquent l'oppression des *Philistins pendant 40 ans*, englobe *les 20 de Samson*, et que peut-être elle fut la même qui durait encore au tems d'Héli; alors ces 40 ans engloberaient trois sommes qui séparément en donnent 100; et si l'on retirait les 60 en excès, plus les 20 de Iabin, on aurait 80 ans à soustraire de 565 [2], ce qui produirait 483 ans très-voisins des 480 de la Chronique des Rois; mais il faudra restituer les 12 ans de Samuël, les 20 de Saül, ce qui ajoute 32 à 485 = 517; et de plus, rien ne prouve que les 40 ans des Philistins soient identiques à la judicature d'Héli; au contraire, une lecture at-

[1] C'est l'opinion expresse de Usher, de Petau, de Marsham, de Lejay, etc.

[2] A raison des 30 ans qu'il faut ajouter pour Josué et les Vieillards.

tentive du texte indique à la fois fracture de récit, et lacune de faits entre Abdon et Héli : cette lacune au lieu d'être restituée, se trouve confirmée par l'incohérence du *Livre des Juges* avec celui de *Samuël* qui devrait en faire suite, et dont *le début* n'a aucune liaison avec ce qui précède..... Desvignoles (1) convient expressément que le dernier verset de l'histoire de Samson fait la clôture réelle du *Livre des Juges ;* car, ajoute-t-il, « la plupart des savans reconnaissent avec l'his» torien Josephe (*Ant. Jud., lib. V, c. XII*), que » les cinq derniers chapitres des Juges qui traitent » des anecdotes de Michas, du lévite d'Ephraïm et » de la guerre de Benjamin, doivent être rappor» tés au tems qui suivit immédiatement *Josué:* » sur quoi nous observons que si l'anecdote de Michas et des 600 hommes de *Dan* se place à cette époque, comme il est plausible par quelques circonstances, il faut aussi y reporter l'histoire de Samson, qui s'y lie par un trait que nous citerons. Il serait trop long de présenter l'analyse entière du *Livre des Juges:* mais tout lecteur qui voudra l'examiner avec attention, se convaincra, comme nous, que cette compilation est un assemblage incohérent de quatre morceaux parfaitement distincts.

(1) Chronologie, tom. I, pag. 69.

Le premier morceau qui s'étend depuis le chapitres Ier jusque et compris le chap. XVI, est proprement l'Histoire des Juges : cet historique est si mal ordonné, si confus, que débutant par ces mots *après la mort de Josué*, etc., l'auteur répète sans raison l'anecdote de Caleb qui arriva du vivant de ce juge ; puis il introduit dans le chapitre II une assemblée générale présidée par *Josué ;* puis encore, copiant presque mot à mot les versets 28, 29, 30 et 31 du chapitre dernier de *Josué*, il entre en matière sur les Juges, comme s'il ne faisait que commencer.

Le second morceau débutant par ces mots, « En ce tems-là il y eut un homme d'Ephraïm » nommé Michas, etc., » comprend les chapitres XVII et XVIII, et contient l'anecdote du lévite enlevé par 600 hommes de la tribu de Dan, qui allèrent s'établir à Laïs : or cette anecdote n'a de liaison apparente avec le tems d'aucun juge ; seulement, comme il est dit que ces 600 hommes émigrèrent du canton d'*Estaol* et de *Saraa*, par la raison qu'ils n'avoient reçu aucun lot dans le partage général des terres, l'on a droit d'inférer, *comme l'a fait l'historien Josephe*, que leur aventure arriva peu de tems après la mort de Josué : et alors ce morceau se trouve très-mal placé à la fin des Juges, chapitres XVII et XVIII.

Le troisième morceau est l'anecdote du lévite d'Ephraïm, dont l'outrage à Gebàa devint la cause d'une guerre civile dans laquelle la tribu de Benjamin se fit exterminer [1] presqu'entière pour soutenir le crime atroce commis par six de ses membres. Or, cette anecdote qui n'a aucune date, ne se lie pas plus avec l'histoire des Juges que celle de Ruth qui la suit.

Enfin le quatrième morceau est l'histoire de Samson dont l'époque n'est point indiquée : seulement, comme il est dit, chapitre XVIII, verset dernier, que *Samson* commença *d'être saisi de l'esprit de Dieu*, lorsqu'il était au camp de la tribu de *Dan*, entre *Estaol* et *Saraa;* ce rapport avec l'anecdote des 600 hommes de la tribu de *Dan* (second morceau), autorise à placer *Samson* peu de tems après la mort de Josué; ce qui est très-différent de l'opinion vulgaire. Or, nous le répétons, tout lecteur impartial qui scrutera avec soin ces divers récits, vagues, décousus, et sans date, reconnaîtra que leurs auteurs ont été divers; que très-probablement ils n'ont été ni témoins, ni contemporains des faits, mais qu'ils les ont rédigés après coup sur des traditions populaires; qu'à une époque plus tardive, un compilateur également inconnu, recueillit ces mor-

[1] Jug., ch. XIX, XX et XXI.

ceaux et en fit l'assemblage confus que l'on nomme *Livre des Juges*. Une note insérée dans l'histoire du prêtre *Michas* et des 600 hommes de Dan, indique que ce fut depuis l'établissement des rois.

« Or, en ce tems-là, est-il dit trois fois (*c. XVII*, » *v. 6* et *ch. XVIII*, *v. 1er* et *v. 31*), il n'y avait » pas de roi en Israël. »

Donc, faut-il conclure, *il y avait un roi* lorsque l'auteur écrivait ; donc la compilation n'a point précédé Saül, mais a pu se différer long-tems après lui. Une autre note insérée dans le morceau premier (*l'historique propre des Juges*), indique qu'elle aurait été faite même après le règne de Salomon ; car il est dit, *ch. 1er*, *v. 6* :

« Les enfans de Benjamin ne tuèrent point les » *Jébuséens* qui habitaient Jérusalem, et les Jé» busécns ont demeuré à Jérusalem avec Ben» jamin *jusqu'à ce jour.* »

Or, il est fait mention des *Jébuséens* comme habitant encore Jérusalem au tems de David qui sur la fin de son règne acheta l'aire du Iébuséen *Arana* (o), située non loin de son palais ; et sous Salomon, on les cite encore comme payant le tribut. (*Reg., lib. 1, c. IX, v. 20.*)

A la suite de cette note et dans le chapitre II, verset 16, les résumés généraux que l'écrivain

(o) *Sam.*, lib. II, c. II.

fait de l'état de la nation pendant toute la période des juges, sont une autre preuve qu'il a écrit tard, par conséquent plus de 400 ans après Josué, et cent ans au moins après les événemens confus qui précédèrent la judicature d'Iléli.

Maintenant nous demandons sur quels documens, d'après quels monumens a-t-il pu écrire? quelles archives, quelles annales a-t-il pu avoir? s'il en a eu, pourquoi tout est-il si vague, si confus? Pour répondre à ces questions, il faut considérer que tout l'espace de tems appelé *période des Juges*, se passe dans une anarchie orageuse, violente, pendant laquelle les Hébreux féroces et superstitieux comme des *Ouahabis*, ne cessèrent d'être agités de guerres civiles ou étrangères; il faut considérer que ce petit peuple divisé en tribus indépendantes et jalouses, subdivisées en familles aussi indépendantes, était une démocratie turbulente de paysans armés, mus plutôt que gouvernés par des Bramines avides et par des inspirés fanatiques...; que dans ce tems de guerres perpétuelles et de l'*ignorance* qui en est la suite, l'art d'écrire, sans encouragement, sans estime, était difficile et rare, et que le peu d'instruction existante était concentré dans les familles lévitiques: à raison de ce genre de vie orageuse et précaire, personne n'avait le loisir, où l'intérêt de s'occuper ni du passé, ni de l'avenir;

séquent il ne dut se composer aucuns livres historiques : faute de gouvernement central, il ne dut pas même exister d'autres archives publiques que la succession des pontifes; ce ne fut que sous le règne de David que commença de s'organiser un état de choses plus régulier, plus calme, plus propre à la culture des esprits : alors il y eut une chancellerie, des archives, et l'on put s'occuper d'histoire : alors, et mieux encore sous Salomon, purent être faites quelques recherches sur le passé; et puisqu'à cette époque l'on ne trouva ou l'on ne produisit rien de mieux que ce que nous avons dans les deux ouvrages intitulés *Josué* et les *Juges*, nous avons le droit de conclure, 1° qu'aucune archive authentique et régulière n'avait été composée; 2° que *les Livres de Josué et des Juges* sont uniquement des *productions littéraires d'écrivains inconnus*, sans autorité publique; telles que les chroniques de nos moines aux huitième, neuvième et dixième siècles, où, parmi plusieurs faits historiques, se sont glissés des récits entièrement fabuleux.

Ce dernier caractère se montre avec *évidence* dans les aventures bizarres de *Samson;* plusieurs critiques, qui ont déjà fait cette remarque, se sont accordés (1) à voir dans ce personnage l'Hercule

(1) Voyez Fabricius, notes sur l'Hérésie de Philastre.

de la Mythologie. Hercule est l'emblême du Soleil, le nom de Samson signifie *Soleil :* Hercule était représenté nu [1], portant sur ses épaules deux *colonnes* appelées *portes de Cadix :* Samson est dit avoir enlevé et porté sur ses épaules les portes de *Gaza.* Hercule est fait prisonnier par les Egyptiens qui veulent le sacrifier; mais tandis qu'ils se préparent à l'immoler, il se délie et les tue tous [2]. Samson, garrotté de cordes neuves par des gens armés de Juda, est livré aux Philistins, qui veulent le tuer : il délie les cordes et tue mille Philistins avec la mâchoire d'âne. « Her-» cule (soleil), se rendant aux *Indes* (ou plutôt » en Ethiopie), et conduisant son armée par les » déserts de la Lybie [3], éprouve une soif ardente » et conjure *Ihou,* son père, de le secourir dans » ce danger : à l'instant paraît le Bélier (céleste): » Hercule le suit et arrive à un lieu où le Bélier » gratte du pied, et il en sort une source d'eau » (celle des Hyades ou de l'Éridan). » Samson, après avoir tué mille Philistins avec la mâchoire d'âne, éprouve une soif violente; il supplie le Dieu *Ihou* d'avoir pitié de lui : Dieu fait sortir une source d'eau de la mâchoire d'âne.

---

(1) *Voyez* Montfaucon, Antiquité expliquée, tom. I, p. 127.

(2) Hérodote, lib. II, § 45.

(3) Servius, notes sur l'Énéide, lib. IV, v. 196. Notez que chez les anciens l'Ethiopie est souvent appelée *Inde.*

Les habitans de *Carseoles*, ancienne ville du Latium, chaque année, dans une fête religieuse, brûlaient une quantité de renards avec des torches liées à la queue; ils donnaient pour raison de cette bizarre cérémonie, qu'autrefois leurs blés avaient été brûlés par un renard auquel un jeune homme avait lié sur la queue une botte de paille allumée (1). C'est bien là le conte de Samson avec les Philistins, mais c'est un conte phénicien : *Car-Seol* est un mot composé de cet idiome signifiant *ville des Renards ;* les Philistins originaires d'Egypte n'ont point eu de colonies connues : les Phéniciens en ont eu beaucoup; et l'on ne peut guère admettre qu'ils aient emprunté ce conte des Hébreux, aussi obscurs que les Druses de nos jours, ni qu'une simple aventure ait donné lieu à un usage religieux : on voit que ce ne peut être qu'un récit mythologique et allégorique, tel que nous l'indiquons dans la note ci-dessous.

Ceux qui, comme les savans du seizième siècle,

(1) Ovide, Fastes, liv. IV, v. 681 à 712. Cette même fête avait lieu à Rome vers le 20 avril, au coucher des pluvieuses Hyades. Bochart remarque qu'à cette époque on coupe les blés en Palestine et dans la Basse-Egypte (*Hierozoicon*, tom. II, page 857). Or peu de jours après le coucher des Hyades se levait le Renard à la suite ou queue duquel venaient les feux ou torches de la canicule, signalés chez les Egyptiens, par des marques rouges peintes sur le dos de leurs animaux.

veulent que les Païens aient calqué les Hébreux, peuvent dire que Samson a servi de modèle à tous ces contes ; mais aujourd'hui que nos idées se sont étendues et rectifiées sur l'antiquité, et qu'Hercule nous est bien connu pour être le Dieu *Soleil* (1) dont l'histoire allégorisée fut répandue chez tous les peuples long-tems avant qu'il fût question des Hébreux, nous avons droit de croire et de dire que quelque Juif, lévite, ou autre, a composé l'anecdote de *Samson*, en défigurant les traditions populaires des Phéniciens, soit pour s'en moquer, soit pour attribuer ce *héros* à sa propre nation.

CHAPITRE III.

Secours fournis par Flavius Josephus.

Ces remarques ne résolvent pas notre problème de la durée des *juges*. Quelques chronologistes ont eu recours, pour cet effet, à l'historien Josephe ; il est bien vrai que Josephe, à raison du tems où il vécut, de sa qualité de prêtre, de son éducation plus soignée, plus libérale que celle des autres

(1) En Arabe Shams-on, *Soleil.*

Juifs, de sa vie publique, de ses liaisons, de ses lectures à Rome où il finit ses jours; il est bien vrai que Josephe a eu des moyens d'instruction sur l'histoire de sa nation, plus étendus qu'aucun historien; mais nous avons vu que ses manuscrits ont été considérablement altérés, et que la critique de cet auteur, d'ailleurs très-crédule, n'est ni ferme ni scrupuleuse. Où a-t-il puisé les harangues qu'il prête aux rois, aux grands-prêtres juifs, même aux patriarches? D'où a-t-il tiré tant de circonstances sur les actions, l'âge, la vie des princes juifs avant Sedeqiah? et cela, sans jamais citer ni indiquer de monumens à lui particuliers; en suivant, au contraire, toujours la trace des livres que nous avons, et qu'il paraphrase et commente quelquefois avec une licence qui touche à l'inexactitude : il est clair que Josephe, élevé dans l'idiome grec sous le gouvernement romain, ayant passé la dernière partie de sa vie dans Rome (vers la fin du premier siècle de notre ère), a imité le goût et les mœurs de cette époque, et s'est permis d'introduire dans son récit des détails de convenance et d'ornemens empruntés peut-être des traditions, ou imaginés par lui-même. Ce n'est donc qu'avec réserve et discussion que l'on peut user de son autorité : faisons-en un nouvel essai sur le sujet présent.

Cet auteur nous fournit, sur la durée des juges,

quatre passages principaux, dont les calculs comparés ne se trouvent pas exactement les mêmes; mais l'un d'eux est accompagné d'un fait qui semble authentique et qui peut nous devenir utile.

I°. « Avant les rois, nous dit-il, les Hébreux » avaient été gouvernés par des juges pendant » plus de *cinq cents ans*, depuis la mort de Moïse » et du général *Josué* (1). »

Effectivement, Desvignoles (2) trouve ces 500 ans dans un tableau des juges, qu'il dresse, dit-il, suivant Josephe; mais, outre qu'il interpose *Tholah* et ses 23 ans, dont Josephe ne dit pas un mot, et qu'il restitue les 8 ans d'Abdon, juge omis par cet auteur (qui cependant récite ses actions), Desvignoles s'écarte de la logique en séparant Moïse de Josué, quand le texte les unit par ces mots: « *Depuis la mort de Moïse et du général* » *Josué*, etc. » Il faut admettre ou exclure l'un et l'autre: en restituant Moïse et ses 40 ans, nous aurions 540 ans, y compris *Tholah;* et seulement *517*, si l'on écartait ce juge, comme l'on y est autorisé par le silence absolu de Josephe.

II°. Dans un autre passage, Josephe (*lib. x, c. VIII, n° 5*) dit « que le temple fut brûlé *1062 ans* » *et 6 mois* après la sortie d'Egypte. »

---

(1) *Antiq. jud.*, lib. XI, c. IV, n° 8.

(2) Chronologie, tome I, pag. 136.

Retranchons les 514 ans qu'il a comptés ailleurs pour les vingt-un rois juifs, y compris les 20 ans de Saül; nous aurons, ci... 548 ans pour la durée des juges, ce qui diffère de 8 ans du calcul précédent (540); mais en comptant ces 1062 ans, Josephe dit dans la même phrase, que le temple avait été brûlé 470 ans après la fondation, c'est-à-dire 533 ans après l'avènement de Saül. Or, dans ce cas il ne reste pour les juges et pour Moïse que 529 ou 530 ans.

III°. Il dit au liv. II, c. IV, v. 8, que depuis Saül, premier roi, jusqu'à la ruine du temple, la monarchie avait duré 532 ans. Soustrayons-les de 1062, nous avons 530 pour les juges et Moïse; ce qui revient au calcul que nous venons de voir; en s'écartant de 32 ans de celui que Josephe fait dans la même phrase; car après les 533 des *rois*, il dit, que les *juges gouvernèrent plus de 500 ans.*

IV°. Enfin un autre passage nous donne encore un autre résultat.

« Depuis la sortie d'Egypte, dit Josephe (1), jus-» qu'à la fondation du temple, il y eut de père en » fils treize grands-prêtres dans un espace de » 612 ans. »

De ces 612 ans, ôtons les 63 qui appartiennent

(1) *Antiq. jud.*, lib. XX, c. X, pag. 700 à 702.

aux règnes de Saül, David et Salomon, nous aurons pour la durée des juges *depuis la sortie d'Egypte*..... 549 ans.
Ce nombre revient à celui du n° II... 548 ½

De ces 548 ou 49 ôtons les 40 de Moïse, il nous reste pour les juges proprement dits..... 500 ou 501, ce qui revient au premier calcul sommaire de Josephe.

D'où l'on peut conclure que réellement cet auteur compte 500 ans pour les *Juges*, mais en même tems l'on peut assurer que ses calculs n'ont pas d'autres bases que le livre de ce nom et les combinaisons que Josephe a faites lui-même des divers passages de ce livre.

Le fait des treize générations de grands-prêtres, mentionné dans le dernier passage, mérite une attention particulière. Citons le passage entier.

« Depuis Aaron jusqu'à Phanasus, dernier pon-
» tife au tems de Titus, il y eut en tout quatre-
» vingt-trois grands-prêtres, savoir, 1° treize
» depuis le tems que Moïse établit l'arche dans
» le désert, jusqu'à la fondation du temple par
» Salomon : dans l'origine, le pontificat fut à vie ;
» par la suite l'on succéda même à un vivant ;
» or, les treize étant la postérité des deux fils
» d'Aaron, ils reçurent le pontificat pour succes-

» sion (du vif au mort); et le tems de leur gestion
» depuis leur sortie d'Egypte jusqu'à la
» fondation du temple, fut de..... 612 ans.

» Après ces treize, et depuis ladite
» fondation jusqu'à la ruine du temple
» par Nabukodonosor, dix-huit autres
» pontifes se succédèrent dans un es-
» pace de..... 466 ans ½.

» Le pontife emmené captif fut Iose-
» dek : après la captivité qui fut de 70
» ans (voyez *lib. XX, c. VIII*), terminée
» par Kyrus, *Jesus*, fils de Iosedek,
» revint pontife à Jérusalem, et ses des-
» cendans, au nombre de quinze, se suc-
» cédèrent jusqu'au règne d'Antiochus
» Eupator, pendant..... 412 ans.

Joseph continue de détailler avec ordre le reste des quatre-vingt-trois; mais parce qu'alors la succession ne fut plus régulière, et que les pontifes furent déposés, tantôt par les rois, tantôt par des rivaux, nous laissons cette suite.

Ce passage demande plusieurs observations. D'abord il est étonnant que Josephe compte 70 ans de captivité, en lui donnant pour limites, d'une part, la ruine du temple, d'autre part, la seconde année du règne de Kyrus; ces deux points sont bien fixés, le dernier à l'an 537 et le premier à l'an 586; or, entre ces deux dates il n'y a que

49 ou 50 ans ; et Josephe, qui avait en main l'historien Berose, aurait dû sentir son erreur, d'autant plus qu'il observe que le grand-prêtre *Jesus* qui revint de Babylone l'an 2 de Kyrus, était le propre fils de Iosedeq, grand-prêtre emmené par Nabukodonosor, ce qui serait presqu'impossible dans un intervalle de 70 ans ; mais Josephe paraît avoir été lié ici par l'opinion canonique des docteurs juifs de qui l'ont empruntée plusieurs des anciens chronologistes chrétiens.

Ce dénombrement des grands-prêtres est par lui-même un fait important, et qui paraît d'autant plus digne de confiance, qu'à raison de la constitution politique des Hébreux, leurs familles sacerdotales avaient un intérêt puissant à conserver leurs généalogies et leurs titres de descendance sur lesquels se fondaient leurs droits aux charges du temple, et même au pontificat. C'est ce que Josephe atteste dans son premier livre contre Appion, et l'on n'a point de difficulté raisonnable à y opposer depuis l'organisation régulière du service du temple par Salomon ; la liste des grands-prêtres fut aussi authentique que celle des rois... La même exactitude n'est pas également prouvée pendant la période des juges ; mais il est facile de concevoir qu'outre les motifs d'intérêt qu'avaient les lévites à tenir registre de la succession, le peuple même ne dut guère manquer de

faire attention aux mutations de personnes, et de remarquer que chaque nouveau grand-prêtre était le *tantième* depuis la conquête : le changement de pontife produisait une sensation générale au tems de la Pâque, et le calcul de son numéro de succession était un fait simple et frappant qui dut devenir une tradition nationale conservée jusqu'au tems de la monarchie et de la fondation du temple où elle fut recueillie par la chancellerie, et convertie officiellement en fait historique.

Ici Josephe suscite une difficulté lorsque dans un autre passage(1) il ne nomme que cinq *grands-prêtres* depuis Ithamar, fils d'Aaron, jusqu'à Héli : mais, outre les inconséquences habituelles de Josephe, il est facile de sentir que par le laps du tems, par les accidens des guerres et de la dispersion, les détails de la liste ancienne furent négligés et perdus, surtout lorsque la ligne directe d'Aaron fut éteinte et n'eut plus de représentans intéressés à garder ses titres : alors les noms purent s'oublier, et cependant le souvenir du nombre se conserver dans l'opinion publique, ce nombre étant un fait simple à retenir. On peut donc regarder la liste des *cinq* citée par Josephe, comme une liste tronquée, et cela avec d'autant plus de raison, que puisqu'il y eut treize

(1) *Antiq. jud.*, lib. v, c. vi, *in fine*.

grands-prêtres entre Aaron et la fondation du temple, il est impossible que huit d'entre eux se soient succédés de père en fils depuis Héli jusqu'à cette fondation dans un intervalle de 75 ans seulement.

Josephe laisse encore une équivoque dans une circonstance de ce nombre, car après avoir dit « qu'il y eut treize grands-prêtres depuis que » Moïse établit l'arche dans le désert, jusqu'à la » fondation du temple, il ajoute que ces treize » furent la postérité des deux fils d'Aaron....» Mais alors ces deux fils d'Aaron devraient être comptés pour une génération, et nous donner le nombre total 14.

Quoi qu'il en soit, posons l'un de ces nombres, il va nous devenir un moyen d'évaluer le tems écoulé entre Moïse et Salomon, en donnant à chaque génération une valeur *moyenne* et probable (*).

(*) Le livre d'Esdras, quoique canonique, est bien moins exact que Josephe, puisqu'en remontant depuis ce prêtre jusqu'à Aaron, il ne compte que dix-sept têtes; savoir: d'Esdras à Helkyah, sous Josias, quatre têtes en 160 ans; ce qui est absurde. De là à Achitob, sous David, trois têtes en 420; ce qui est encore plus absurde. De là à Aaron, dix têtes: en général les recensemens de générations dans les livres juifs, depuis la captivité de Babylone, sont tronqués et méritent peu de croyance.

D'abord, si l'on répartit sur les quatorze générations les 612 ans que Josephe suppose, l'on a une durée moyenne de 44 ans pour chaque, et ce terme est inadmissible; il est réfuté par la fausseté ou l'erreur des calculs d'années qu'a faits Joseph.

Que si nous évaluons ces quatorze générations par les 480 du rédacteur des *Rois*, nous aurons 34 ans pour chaque génération, et quoique moins exagéré, ce terme est encore improbable, surtout lorsque deux autres termes de comparaison, certains et appropriés au sujet, nous fournissent une évaluation plus naturelle.

Josephe nous dit que depuis la fondation du temple jusqu'à sa ruine par Nabukodonosor, dix-huit autres pontifes se succédèrent de père en fils dans un espace de 466 $\frac{1}{2}$; dans nos calculs cette durée ne fut que de *431 ans* : mais admettons les 466.

Cette somme divisée par 18, donne près de 26 ans par génération.

Depuis le retour de la captivité sous Kyrus, en l'an 537, jusqu'au règne d'Antiochus Eupator, il y eut encore, dit Josephe, quinze grands-prêtres successifs de père en fils en.... 412. Ces 412 divisés par 15, font un peu plus de 27 ans par génération. Voilà deux séries de 13 et 18 générations qui nous donnent pour résultat le même

terme de 26 à 27 ans par génération, la liste des rois nous donne également 25 : nous avons donc le droit d'appliquer de préférence cette mesure aux treize ou quatorze grands-prêtres qui depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la fondation du temple, se succédèrent dans des circonstances de climat, de régime et d'hérédité parfaitement analogues. Or, quatorze générations multipliées par 27 ans, donnent 378 ans. Supposons le nombre rond 380 ; le rédacteur des *Rois* qui compte 480, se trouve toujours inculpé de quelque exagération ; d'ailleurs ce nombre rond 480 suscite quelque doute sur la précision de cet auteur, et donne lieu à une conjecture : nous avons dit que le *Livre des Rois* n'a pu être rédigé que depuis la captivité de Babylone ; nous ajoutons que l'opinion assez générale qui l'attribue à Ezdras, nous semble raisonnable : ce travail a donc été fait entre les années 460 et 470 avant notre ère. A cette époque un système dominant chez les Egyptiens, chez les Grecs, et probablement dans l'Asie voisine, évaluait trois générations à 100 ans. Nous en verrons la preuve dans un passage d'Hérodote, qui écrivit vers l'an 460 avant notre ère. L'auteur juif des *Rois* n'a pu manquer de connaître cette évaluation. Or, si nous l'appliquons à ces 480 années, les quatorze générations citées par Josephe, rendent 466 ans, qui ne diffèrent que de 14 ans : il semblerait

donc que le rédacteur des *Rois* aurait connu et employé ces quatorze générations de grands-prêtres, et qu'il n'aurait ajouté les 14 ans que pour quelque motif maintenant ignoré : toujours est-il vrai que l'époque de Moïse ne peut s'élever plus haut que ces 480 ans qui, ajoutés à 1015 autres écoulés depuis la fondation du temple jusqu'à J. C., placent ce législateur vers l'an 1495; mais parce que l'évaluation de trois générations au siècle est exagérée et peu probable, admettons 1450 pour terme moyen : Moïse aura vécu, vers l'an 1460 avant J. C., environ 100 ans avant Sésostris, qui régna en 1356 : et un peu plus de 200 ans avant Ninus, dont le règne date de l'an 1237, ainsi que nous le verrons.

CHAPITRE IV.

Y a-t-il eu un Cycle sabbatique?

Plusieurs chronologistes, pour dernière ressource, ont eu recours au *cycle sabbatique*, c'est-à-dire, à ce *jubilé* prescrit par Moïse, qui avait ordonné que chaque *7e année*, à l'imitation du septième jour de la semaine, fût une année de *Sabbat;* c'est-à-dire, d'oisiveté et de repos *absolus*,

même pour la culture de la terre. Moïse avait de plus ordonné (1) qu'en cette 7e année toute créance d'argent prêté serait annullée; que le débiteur serait libre, et de plus encore, que tout Hébreu réduit en esclavage pour dette ou autre cause, serait remis en liberté, et renvoyé avec des provisions capables de l'entretenir pendant du tems.

Il est certain que si une telle loi eût eu son exécution, elle eût produit une sensation et constitué une époque aussi remarquable par ses retours *septénaires* que la période olympique chez les Grecs; mais on cherche envain dans tous les livres hébreux une mention, une indication même légère de ces jubilés. L'on n'en trouve pas la moindre trace ni dans le *Livre des Juges*, ni dans celui de Samuël, quoique très-détaillé dans une durée de plus de 60 ans, ni dans le *Livre des Rois;* au contraire, Jérémie, dans le chapitre XXXIV de ses Prophéties, nous fournit la preuve positive de la négligence et de l'inobservation de cette loi dès son origine.

Jérémie, est-il dit, engagea le roi Sedeqiah, les grands et le peuple de Jérusalem à renvoyer leurs esclaves hébreux; ils s'y engagèrent par la cérémonie d'un sacrifice, et ils renvoyèrent leurs esclaves hébreux; puis s'en étant repentis, ils les

(1) *Deutéron.*, ch. XV, v. 1er, 12 et suivans.

reprirent et les contraignirent de force; et Jérémie leur dit : Ecoutez les paroles du Dieu d'Israël :

« Au jour où je retirai vos pères de l'Egypte, je » fis un pacte avec eux, et je leur dis : Lorsque 7 ans » seront écoulés, que chacun de vous renvoie » l'esclave hébreu *qui lui a été vendu et qui a* » *servi 6 ans; que l'esclave soit libre; et vos* » *pères n'ont point écouté ma parole; ils n'ont* » *point incliné leur oreille* (à m'obéir); vous, » aujourd'hui, vous vous êtes retournés (de leur » sentier) et vous avez fait le bien; vous avez » fait l'alliance avec moi, mais ensuite vous l'avez » violée (comme vos pères); maintenant je vais » amener sur vous tous les maux, etc. »

Pour tout lecteur qui pèsera bien ces mots : « *Vos pères n'ont point écouté ma parole, n'ont* » *point obéi à mon ordre de renvoyer libre;* » *vous, aujourd'hui, vous vous êtes retournés* » (de leur sentier, etc.); » pour tout lecteur, disons-nous, il sera prouvé que jusqu'au tems de Sedeqiah, les Juifs avaient imité leurs pères et n'avaient point observé le jubilé septénaire; par conséquent il n'y a point eu chez eux de cycle sabbatique avant la captivité de Babylone. Ce ne fut qu'alors et au retour dans leur patrie, qu'ayant pris à tâche d'exécuter littéralement les lois de Moïse, celle-ci devint en usage avec plusieurs autres. De savans chronologistes, quoique très-pieux,

n'ont pu s'empêcher de reconnaître ces faits, entre autres, le Père Petau, jésuite, dans son Traité de la doctrine des tems, liv. IX, ch. XXVI, *s'avoue réduit à la nécessité de révoquer en doute l'observance des années sabbatiques* (1) avant le règne d'Antiochus-Eupator; mais beaucoup d'autres ont cru leur religion intéressée à en soutenir la croyance. Le savant Desvignoles présente, à cet égard, une inconséquence remarquable; car après avoir exposé avec candeur une masse de raisons négatives, il finit par dire (2) que *comme il faut avoir une mesure de tems, il se range au gré des chronologistes qui ont admis les Sabbats*; ce qui ne l'empêche point de convenir ailleurs, que les cycles sabbatiques, produits par les Samaritains et les Juifs, et remontant jusqu'à la création, sont des cycles fictifs et inventés après coup (3).

---

(1) *Nihil in sacris litteris aut in historicis extet satis expressum legi undè sciri possit, utrùm jubileus etiam in Judæâ ipsâ, necdùm in alienâ regione ac deportatione Judæi servaverint. — Primus est is quo Antiochus Eupator Epiphanis filius Hyerosolimam obsedit.* (Voyez ch. XXVI, p. 69.) Voyez aussi : *Johan. Davidis Michaelis Commentationes. Bremæ*, 1774, *Commentatio nona : de anno sabbatico*, où ce savant auteur déclare aussi que cette loi n'a point eu d'exécution.

(2) Tom. I, pag. 694.

(3) Desvignoles, tom. I, pag. 709, où il cite les solides raisons de Goddefroi Vendelin.

Par une autre inconséquence, Desvignoles fournit un argument ingénieux de calculer le tems de la monarchie, en admettant la non-existence ou non-observance des *Sabbats*. Tout le monde connoît la célèbre prophétie de Jérémie, concernant Israël et *la captivité du peuple Hébreu pendant 70 ans, et cela pour avoir négligé et méprisé les ordonnances de Dieu.* En comparant à ce texte celui des Paralipomènes, qui dit (*c. XXXVI, v. 10*) « que le peuple Hébreu fut déporté à Babylone, afin que la terre (d'Israël) *prît plaisir à célébrer ses sabbats*, et qu'elle *eût 70 ans de repos.* » Desvignoles a pensé que Jérémie dans sa prédiction avait eu spécialement en vue la loi de Moïse sur les Jubilés de 7 ans; et que par le nombre 70 il avait entendu établir une compensation des sabbats que l'on avait omis ou négligé de célébrer: il est bien vrai que ces 70 jubilés de 7 ans, donnent une somme totale de 490 ans, et que si l'on prend ces 490 ans pour la durée des rois, en y ajoutant 604, qui sont la date première de la prophétie en question, l'on a pour première année de Saül, l'an 1094 avant J. C. Or, les calculs de Josephe donnent pour le même intervalle 1091, et l'analogie est frappante; mais nous avons vu que la Chronologie taillée des Rois, en nous produisant la somme totale de 493, jusqu'à Sedeqiah (en 587), ne

donne jusqu'à l'an 604, que 475 ans; ce qui fait 15 ans de moins que 490. Jérémie aurait-il aussi compris dans son calcul le tems de Samuël, qui fut de 12 ans? Il y aurait encore déficit de 3 ans. D'ailleurs il a donné à ses 70 ans de captivité, deux points de départ différens; tandis qu'au chapitre XXV, verset 11 (a), il les fait partir de l'an 4 de Ihouaqim, au chapitre XXXI, vers. 5 — 10 (b), dans sa lettre aux Emigrés qui suivirent Iechonias à Babylone, il les fait partir de l'an 598, ce qui donne 481 ans depuis l'an 1er de Saül, et 495 depuis l'an 1er de Samuël : 4 ans de plus que les 490. Néanmoins, comme nous ignorons de quelle manière Jérémie a pu établir son calcul de la durée des rois, et qu'il a pu compter comme Josephe (c), l'idée de Desvignoles reste

(a) (*Ch.* XXV, *v.* 11.) « Depuis 23 ans je vous ai porté la » parole de Dieu, vous ne m'avez point écouté; voici ce que » dit aujourd'hui le Seigneur : J'amène Nabukodonosor, roi » de Babylone; il va dévaster cette terre; elle restera déserte, » et tous ses peuples seront en servitude 70 ans, et quand » 70 ans seront écoulés, je visiterai Babylone à son tour, et » je la détruirai. »

(b) (*Ch.* XXIX, *v.* 5-10.) « Bâtissez des maisons à Baby- » lone; plantez-y, semez-y, mariez-vous-y, etc.; » car voici ce que dit le Seigneur : « Lorsque 70 ans se seront écoulés » (pendant votre séjour) à Babylone, je vous visiterai et vous » ramènerai ici. »

(c) La différence de 2 ou 3 ans que nous avons cité

plausible, et tend à constater ce qui nous paraît vrai; savoir, que la loi des années sabbatiques n'a point eu d'exécution sous les rois.

Un fait positif vient aussi prouver qu'elle n'en eut point sous les juges, qui furent un véritable tems d'anarchie; car lorsque Josué entre en Palestine, on le voit admettre les Gabaonites à vivre au milieu d'Israël à titre d'esclaves et d'ilotes, malgré la loi de Moïse qui ordonnait l'*extermination*; et ces mêmes Gabaonites sont cités au tems de David, comme subsistans dans le même état [1], ce qui n'aurait pu être si la loi des Jubilés eût été exécutée. De plus, il est dit dans le *livre des Juges* [2], qu'après le partage des terres, chaque tribu accorda aux Chananéens de son arrondissement, la faculté d'habiter avec le peuple de Dieu, en payant un tribut qu'ils payèrent encore au tems de Salomon. On est en droit de conclure de ce double fait, que la loi des Jubilés sabbatiques, cette loi étrange d'oisiveté, de stérilité, de famine organisée pour chaque 8e année,

---

n'aurait-elle point pour cause l'intercalation de quelques années, faite dans cet espace de près de 500 ans, par des procédés que nous ignorons; car, quoique l'on en ait dit, nous ne connaissons pas exactement la forme de l'année juive avant la captivité de Babylone.

[1] Samuël, lib. II, c. XXIV, v. 2.

[2] *Judic.*, tout le chapitre premier.

fut abrogée dès le début de la conquête par les Hébreux, qui, après tant de peine et de dangers, trouvèrent sans doute trop dur de relâcher des esclaves et des biens achetés au prix de leur sang : dans ce premier état anarchique ou démocratique, personne n'eut intérêt de réclamer contre l'inobservance ; personne n'eût eu le pouvoir de faire exécuter : dans le second état, c'est-à-dire, sous le règne monarchique, lorsque les rois investis d'un pouvoir arbitraire eurent cette faculté, leur prudence dut trouver trop dangereux de rétablir une loi qui eût tout bouleversé.

Ainsi il est constant que depuis Josué jusqu'au tems du roi Sedeqiah, les Juifs n'observèrent point la loi sabbatique, et cela est fâcheux pour la science chronologique, qui eût trouvé dans ce cycle, une mesure précise du tems.

En résumé de toute notre discussion sur le tems des Juges, le lecteur voit qu'au-delà du grand-prêtre Héli, le système des Juifs est brisé et dissous ; que tout y est vague, incertain, confus ; que leurs annales ne remontent réellement d'un fil continu, que jusqu'à l'an 1131 ; enfin, qu'il est impossible d'assigner, à 20 ou 30 ans près, le tems où Moïse a vécu, et qu'il est seulement permis, par un calcul raisonnable de probabilités, de le placer entre les années 1420 et 145[illegible]

CHAPITRE V.

Tems antérieurs à Moïse et des Livres attribués à ce Législateur.

MAINTENANT si les Juifs n'ont pu conserver des traditions exactes du tems écoulé entre le grand-prêtre Héli et Moïse, ni du tems que dura le séjour de leurs pères en Egypte (car rien n'est plus obscur à cet égard), comment peuvent-ils prétendre avoir mieux connu les tems antérieurs où n'existait pas encore leur nation, et qui plus est, les tems où n'existait aucune nation, c'est-à-dire, l'époque de l'origine du monde, à laquelle aucun homme n'assista, et dont leur Genèse nous fait cependant le récit, comme si l'écrivain en eût eu sous les yeux un procès-verbal? Les Juifs nous répondent que c'est une révélation faite par Dieu à leur prophète : nous répondons que beaucoup d'autres peuples ont tenu le même langage. Les Egyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Perses ont eu, comme le peuple Juif, leurs histoires de la création, également révélées à leurs prophètes Hermès, Zoroastre, etc. De nos jours les Juifs ont présenté à nos missionnaires les

Vedas et les Pouranas, avec des prétentions d'une antiquité plus reculée que la Genèse même, et que les autres livres attribués à Moïse. Il est vrai que nos savans biblistes rejettent, ou du moins contestent l'authenticité de ces livres; mais quand notre zèle convertisseur présente aux Indous la Bible, qu'aurons-nous à répondre, si les Brahmes nous retorquent nos propres raisonnemens européens? si, par exemple, ils nous disent :

« Vous niez l'authenticité et l'antiquité de cer-
» tains Pouranas et Chastras, par la raison qu'ils
» mentionnent des faits postérieurs aux dates pré-
» sumées de leur composition; eh bien! nous
» nions à notre tour l'authenticité des cinq livres
» que vous attribuez à Moïse, par cette même
» raison que nous y trouvons un grand nombre
» de passages et de citations qui ne peuvent con-
» venir à ce législateur. »

La question se réduit donc à savoir si cette dernière assertion est fondée en preuve de fait; et c'est une question qui doit se traiter avant toute autre; car le système chronologique antérieur à Moïse, tirant son autorité principale de la supposition que ce prophète en a été le rédacteur; si cette supposition était démontrée fausse, l'autorité du système en serait considérablement affaiblie. De savans critiques ont déjà traité ce

[illegible] mais parce qu'ils ne l'ont pas à beaucoup près épuisé, et que surtout ils n'ont pas bien saisi les conséquences qui découlent des preuves, nous allons reprendre la discussion dans ses fondemens, et dresser un Tableau plus complet qu'aucun autre précédent, de tous les passages du Pentateuque, qui prouvent la posthumité de cet ouvrage relativement à Moïse, et qui indiquent la véritable époque de sa rédaction.

CHAPITRE VI.

Passages du Pentateuque, tendans à indiquer en quel tems et par qui cet ouvrage a été ou n'a pas été composé.

1°. Au dernier chapitre du Deutéronome on lit un récit détaillé et circonstancié de la mort de Moïse, de son inhumation, et en outre ces phrases particulières : « Personne, *jusqu'à ce jour*, n'a connu le lieu de sa sépulture, et il ne s'est plus élevé dans Israël de prophète égal à Moïse. »

[illegible] Voyez, entr'autres, le *Tractatus Theologico-Politicus*, [illegible] en 1665, et l'Histoire critique du Vieux-Testament, [illegible] 1685.

N'est-ce pas l'indice saillant d'un long tems déjà écoulé? *Personne jusqu'à ce jour.... il ne s'est plus trouvé de prophète.*

On nous dit que ce chapitre a été ajouté après coup, qu'il ne fait point corps avec l'ouvrage. Admettons la réponse, parce qu'elle est naturelle et raisonnable; mais comment expliquera-t-on tous les autres passages qui se trouvent au[illegible] du livre, et qui ne sont pas moins incompatibles avec l'hypothèse reçue? Par exemple, le premier chapitre du Deutéronome débute par ces mots : « Voici les paroles que Moïse adressa » tout Israël *au-delà* du Jourdain (1), dans le » désert, etc. »

On sait que Moïse ne passa point cette rivière, et qu'il mourut dans le désert qui est à son origine; par conséquent le mot *au-delà* désigne, relativement à Moïse, la *rive* occidentale, le côté où est Jérusalem. Par inverse, la rive orientale où Moïse mourut, se trouve *au-delà* du Jourdain, relativement au pays de Jérusalem. Donc cette phrase, *Moïse mourut au-delà*, a été écrite du côté de

---

(1) Plusieurs traductions latines altèrent ici et ailleurs le vrai sens des mots, et au lieu de dire *ultra*, disent *in transitu* ou *in ripâ;* mais il est avoué, de tous les hébraïsans, que *b'âber* signifie rigoureusement *au-delà*, *ultra*.

(2) *Deut.*, *ch.* IV, *v.* 22, Moïse dit : « Voici que je meurs » dans cette terre, et je ne passerai point le Jourdain. »

Jerusalem ; donc ce n'est point Moïse qui l'a écrite : l'expression *au-delà* se trouve trois autres fois : 1°. Deutéronome (*c. III, v. 8*), l'on fait dire à Moïse : « En même tems nous enlevâmes à deux » rois Amorrhéens leur pays situé *au-delà* du » Jourdain, entre le torrent *Arnon* et le mont » *Hermon.* » Puisque Moïse parlait dans ce pays-là même, il était *en deçà* et non *au-delà* ; et la note qu'il joint immédiatement, ne lui convient pas davantage....

« Or, l'Hermon est appelé *Chirin* par les Sidoniens, et *Chinir* par les Amorrhéens. » Une telle note ne convient qu'à un auteur postérieur, qui explique la nomenclature du tems passé à ses contemporains qui ne l'entendent plus. Il en est ainsi des versets suivans.

« 4°. Et nous prîmes toutes les villes d'Og, roi » de Basan, qui était resté seul de la race des » Raphaïm ou Géans : son lit est encore dans la » ville de *Rabat-Amon*, et je donnai à Iaïr, » fils de Manassé, le pays de *Basan*, qu'il nomma » *villages de Iaïr*, et on les appelle ainsi *jusqu'à* » *ce jour.* »

Et (*c. IV, v. 21*), on lit : « Moïse marqua trois » villes *au-delà* du Jourdain, du côté du *soleil* » *levant.* »

Et (*id., v. 45 et 46*), « Voilà les lois et statuts que Moïse donna aux enfans d'Israël, après

» la sortie d'Egyte dans la vallée de Bethphegor, » *au-delà* du Jourdain.... Et les enfans d'Israël » possédèrent *au-delà* du Jourdain, les pays » de, etc., etc. »

Ces versets, et en général tout ce chapitre sont évidemment un récit historique écrit long-tems après Moïse, par un rédacteur qui a résidé du côté de Jérusalem, au *soleil couchant* du Jourdain; et pour qui le soleil levant était *au-delà*; qui parlant des faits anciens, y a joint les explications nécessaires à ses contemporains. Poursuivons.

Dans la Genèse (*c. XII, v. 6*), en décrivant la route d'Abraham, depuis la Mésopotamie jusqu'à *Sichem*, et à la vallée de *Moria*, il est dit: « *Or les Kananéens occupaient alors le pays*[6]: » donc ils ne l'occupaient plus au tems de l'historien; donc cet historien écrivait après Josué, qui chassa les Kananéens de ce pays. Donc Moïse n'est pas l'historien.

Même Genèse (*c. XXII, v. 14*), en parlant du lieu où Abraham voulut sacrifier son fils, on lit: « Abraham appela ce lieu *Iahouh-Iera*, c'est-» à-dire, *Dieu verra*; » d'où est venu ce mot usité *jusqu'à ce jour*: *sur la montagne Dieu verra*.

---

[6] Cette phrase est répétée chapitre XIII, vers. 7.

Notez ce mot, *jusqu'à ce jour*, et de plus, comment Abraham a-t-il pu appeler Dieu du nom de *Iehouh*, quand il est dit : (c. VI de l'Exode, v. 3), « que Dieu ne s'était fait connaître à per-» sonne avant Moïse, sous le nom de *Iehouh*... » L'auteur posthume ne se décèle-t-il pas à chaque instant?

Même Genèse (*ch. XIV, v. 14*), « Abraham » poursuivit ses ennemis jusqu'à *Dan*. »

Le *Livre des Juges* (*c. XVIII, v. 29*) nous apprend que jusqu'au tems des juges, on appela *Lais* la ville Sidonienne, qui fut surprise par 600 hommes de la tribu de Dan, et que ce fut seulement alors qu'elle reçut le nom de *Dan*. Certainement Moïse n'a point écrit cela : l'auteur est postérieur aux juges.

Deutéronome (*c. II, v. 12*), il est dit : « Nous » tournâmes la montagne de Séïr sans l'attaquer, » parce quelle est habitée par nos frères, les en-» fans d'Esaü. Or Seïr était d'abord habité par » les *Horiens*, que chassèrent les enfans d'Esaü » qui ont habité ce pays jusqu'à ce jour (*v. 32*), » *comme les enfans d'Israël ont habité celui* » *que le Seigneur leur a donné*. »

Ceci est manifestement postérieur à la conquête par Josué.

L'auteur des *Rois* (*liv. 1er, c. IX, v. 9*), en parlant de Saül qui alla consulter *le voyant*, dit :

« *Autrefois*, lorsqu'on allait consulter Dieu, » l'usage était de dire, *allons au voyant;* car on » appelait *voyant* ce qu'aujourd'hui on appelle *pro-* » *phète :* » Or, puisque l'usage durait encore du tems de David, qui appela *Gad* son *voyant* et non son *prophète;* et puisque dans tout le Pentateuque, Moïse est toujours appelé le *prophète* et non le *voyant*, il s'ensuit clairement que la rédaction du Pentateuque est postérieure au tems de David.

Enfin un passage frappant est celui du chapitre XXXVI de la Genèse, où, parlant de la postérité d'Esaü, l'auteur dit (*v. 31 et suivans*) : « Voici les rois qui régnèrent sur la terre d'Edom » *avant qu'Israël eût des rois*, etc. »

Or, si comme il est de fait, Israël n'eut de rois que depuis Saül, il est évident que l'auteur historien est postérieur à cette époque, et que cet auteur n'a pu être Moïse, par toutes les raisons ci-dessus. Ainsi nous avons une masse de preuves incontestables que le Pentateuque, *tel qu'il est en nos mains*, n'a point été rédigé par Moïse, mais par un écrivain anonyme dont l'époque n'a pu précéder le tems des rois David et Salomon: bientôt nous verrons encore d'autres preuves de cette posthumité, lorsque l'époque de cette rédaction nous sera connue. Il s'agit maintenant de la connaître.

Quelques écrivains critiques [1], qui comme nous ont senti que le Pentateuque n'a pu être rédigé par Moïse, ont essayé d'en deviner l'auteur, et ils ont cru l'apercevoir dans le lévite *Esdras*, qui au tems d'Artaxercès, roi de Perse, ranima chez les Juifs attiédis, l'observance et l'étude de la loi; sur l'autorité accréditée de ces écrivains, nous avions d'abord admis cette opinion: mais l'intérêt qu'excite ce sujet, nous ayant engagé à de nouvelles recherches, nous avons trouvé dans une lecture attentive des livres hébreux, des raisons de penser différemment, et l'attribuer le Pentateuque à un autre auteur inconnu par les textes mêmes, avec plus d'évidence que le lévite *Esdras*.

D'abord on cherche vainement des indices quelconques de l'existence du Pentateuque, soit dans le livre de Josué, l'un des plus anciens, soit dans le livre dit *des Juges;* soit dans les deux livres intitulés *Samuël*, soit enfin dans l'histoire des premiers rois juifs. Ce silence, surtout au tems de Salomon, est d'autant plus remarquable, que l'auteur de la Chronique, en nous apprenant que les *Tables de la Loi de Moïse* furent déposées

[1] Voyez l'*Histoire critique du Vieux-Testament*, par R. Simon, chap. V et VI, etc., et le *Tractatus philos. polit.*, chap. VIII, IX et X, traduit sous le nom de *Recherches curieuses d'un esprit désintéressé*, etc. Cologne, 1672, in-12.

dans le temple bâti par ce prince, ne dit pas un mot des livres de Moïse; et cependant si le Pentateuque eût été l'ouvrage de Moïse, le manuscrit autographe devait encore exister, et il est inconcevable qu'un livre si précieux fût laissé dans un oubli absolu; surtout lorsqu'en cette inauguration du temple, une foule d'objets moins importans, moins appropriés au sujet, sont relatés et mentionnés.

Une autre circonstance encore digne de remarque, est que dans les livres de Salomon, dans les pseaumes réellement de David (1) et même dans les prophéties d'Isaïe, l'on ne trouve presqu'aucune citation que l'on puisse rapporter avec évidence au Pentateuque. Il faut descendre jusqu'au règne de Josias, pour en découvrir une indication probable; le passage qui la contient mérite d'être cité en entier, pour en bien scruter les détails. (Voyez *Reg., lib. II, ch. XXII.*)

---

(1) On sait, et le texte hébreu déclare, qu'un grand nombre ne sont pas de David. Plusieurs chapitres d'Isaïe sont évidemment dans le même cas. Au chap. XII, v. 2, on trouve un demi-verset tiré du cantique composé à l'occasion du passage de la mer Rouge (*Exod.*, ch. XV, v. 2); mais ce cantique, qui nous est indiqué par le texte même comme devenu *chant populaire*, a pu et dû se conserver en d'autres lieux.

CHAPITRE VII.

Époque de l'apparition du Pentateuque.

Après la mort du roi Amon, son fils Josiah devint roi à l'âge de 8 ans; on sent qu'un roi de 8 ans eut un tuteur-régent, qui n'est point nommé, mais qui, naturellement et par l'indication des faits, fut le grand-prêtre Helqiah.

La 18e année de son règne, Josiah envoie sans motif apparent, Saphan, scribe ou secrétaire du temple, vers le grand-prêtre, pour lui dire de recueillir tout l'argent donné par le peuple aux portiers du temple, et de le remettre aux entrepreneurs et ouvriers des réparations, *sans leur en faire rendre compte, et en se reposant sur leur bonne foi.* Pour réponse, le grand-prêtre Helqiah dit au secrétaire : « J'ai trouvé un livre » (ou le livre) de la loi dans le temple du Sei» gneur, » et il donne ce livre au secrétaire, qui le lit. Saphan retourne vers le roi et lui dit : vos ordres sont exécutés....; (de plus), Helqiah m'a remis un livre, et il (commença) de le lire devant le roi....; et lorsque le roi entendit les paroles de la loi, il déchira ses vêtemens, et il dit

à Helqiah, à Ahiqom, à Akbor, à Saphan, secrétaire, et à Achih, serviteur du roi : « Allez et » consultez Dieu sur moi et sur tout le peuple » juif, au sujet des paroles de ce livre qu'on a » trouvé : car la colère de Dieu est allumée contre » nous de ce que nos pères n'ont point pratiqué » ses préceptes.... Et ils se rendirent tous ensemble » chez Holdah, prophétesse, qui demeurait à Jé- » rusalem, et dans la rue Seconde : Holdah leur » annonça de la part de Dieu, de grands maux » contre le pays et la ville. Mais, ajouta-t-elle, parce » que le roi a écouté la parole du Seigneur, qu'il » a pleuré et déchiré ses vêtemens, ces maux » n'arriveront point de son vivant.... Helqiah et » les autres envoyés portent cette réponse au » roi.... Le roi envoie de tous côtés des ordres » dans la ville. Tous les *anciens* et gens notables » se rassemblent dans le palais.... Le roi va en- » suite au temple, et il y est suivi des prêtres » et des anciens, et de tout le peuple depuis le » plus grand jusqu'au plus petit; et là on fait » une *lecture solemnelle* de ce livre trouvé. » Le roi monte ensuite aux degrés (de l'au- » tel), et fait un sacrifice d'*alliance* pour pra- » tiquer tout ce qui est dans le livre.....; et le » peuple en prend l'engagement.... Alors en exé- » cution de ce pacte et des préceptes du livre, l'on » jette hors du temple les vases de *Baal*; on

» souille les *lieux hauts* où l'on sacrifiait, et ce-
» lui où l'on passait les enfans par la flamme....;
» on chasse des portiques du temple les chevaux
» sacrés que les rois entretenaïent en l'honneur
» du soleil; on brûle les chars consacrés au so-
» leil; on détruit les autels élevés par Achaz et
» Manassé, et ceux élevés par Salomon sur les
» *hauts lieux*, aux dieux de ses femmes. Josiah,
» présent à tous ces actes qu'il commande et
» dirige, fait déterrer même les morts sur les
» *hauts lieux*, et *égorger tous les prêtres de*
» *Baal* qu'il y trouve.... De retour à Jérusalem,
» il fait célébrer une Pâque *si solemnelle*, qu'il
» n'y en eut point de telle depuis les *Juges d'Israël*,
» et pendant tout le tems des rois. »

Pesons les mots et les circonstances de ce récit; et d'abord remarquons que Josiah, enfant couronné dès l'âge de 8 ans, fut élevé par le grand-prêtre Helqiah, qui pendant 10 ou 12 ans fut le véritable régent de l'Etat et du prince : par conséquent Josiah, maintenant âgé de 25 à 26 ans, est encore sous l'influence morale du pontife et de l'éducation sacerdotale qu'il en a reçue; à cet âge et l'an 18 de son règne, il fait un message solemnel au grand-prêtre : l'objet de ce message est de *remettre aux entrepreneurs des réparations du temple, des sommes d'argent sans leur en faire rendre compte.* Pourquoi cette

faveur d'un genre singulier, même injuste et imprudent? elle a certainement un motif, un objet en vue; cet objet est de se concilier ces gens et leurs familles, et par suite, leurs amis et le peuple dont ils font partie : pour réponse, le grand-prêtre présente un livre, qu'il dit être le livre de la loi et qu'il dit avoir trouvé dans le temple. Où est la preuve qu'il a trouvé ce livre? a-t-il des témoins? On ne le dit pas; mais il est clair que s'il a besoin d'appui, tous les ouvriers du temple qu'il a gratifiés lui seront dévoués. Admettons qu'il ait trouvé *ce livre*, et qu'il ne l'ait pas lui-même *composé;* du moins il l'a eu en main, seul et aussi long-tems qu'il a voulu : n'y a-t-il pas fait des changemens? C'est un manuscrit unique : personne ne l'a contrôlé : rien n'établit son authenticité. Ce manuscrit dut être un rouleau de papyrus ou de vélin; quelle main l'a écrit? est-ce la main de Moïse? Helqiah ne le dit pas; il dit seulement le *livre de la loi :* cela est remarquable. S'il fût venu de Moïse, Helqiah eût-il supprimé une circonstance si propre à ajouter au respect? D'ailleurs, s'il fût venu de Moïse, ce manuscrit aurait eu à cette époque plus de 800 ans d'existence, et depuis tant de tems, oublié dans quelque armoire, il eût dû être rongé de vers et de poussière, dans un climat aussi *rongeur* que l'est la Judée. Il y aurait eu des lacunes; l'écriture même

aurait dû être différente, et beaucoup de mots tombés en désuétude ; car il est sans exemple qu'une langue et qu'une forme d'écriture aient subsisté 800 ans sans altération. Cependant le secrétaire Saphan le lit couramment et à livre ouvert : il porte le livre au roi, et le roi entendant le contenu, est surpris, effrayé au point de déchirer ses vêtemens ! Quoi ! le roi Josiah, élevé par le grand-prêtre, ne connaissait pas la loi de Moïse ! cette loi, dont tout prince à son avènement devait avoir une copie transcrite à son usage par les prêtres, selon un ordre exprès du Deutéronome, chapitre XVII. Tout était donc oublié ; ou bien tout est simulé. Le roi Josiah de suite fait consulter *Dieu* ; l'oracle auquel on s'adresse est *une vieille femme, exerçant le métier de devineresse*, et jouissant d'un grand crédit sur le peuple ; c'est-à-dire, dans la classe des ouvriers que le roi a gratifiés. Le grand-prêtre, le secrétaire Saphan, Akbour et d'autres prêtres se rendent en pompe chez cette femme.... N'est-il pas clair que l'intention d'une telle démarche est de produire une vive sensation sur le peuple et de donner de l'éclat à une chose nouvelle ?

La prophétesse répond dans le sens desiré.... Elle annonce que *Iahou*, Dieu d'Israël, va envoyer contre Jérusalem et ses habitans, toutes les calamités écrites dans le livre que le roi a en-

tendu, et cela parce que les Juifs *ont abandonné leur Dieu et qu'ils ont sacrifié à des dieux étrangers.*

Ces expressions nous deviendront bientôt utiles, mais pour le présent remarquons que cette prophétie de *Holdah* a une analogie frappante avec les autres phrophéties que depuis cinq ans proclamait Jérémie; or, dans sa qualité de prêtre et de fils de prêtre, Jérémie avait des rapports nécessaires avec le pontife; il était, comme Holdah, dans la dépendance plus ou moins médiate de Helqiah (1), et lorsque nous trouvons que peu d'années après les fils de *Saphan* et d'*Akbour* furent les amis et protecteurs zélés de Jérémie contre la colère de Ihouaqim, nous avons lieu de soupçonner que déjà il avait des liaisons avec *Saphan* et *Akbour*, qui figurent dans cette affaire; que par conséquent il était lui-même, comme Holdah, l'un des confidens de ce drame concerté; qu'en un mot il y a eu dans cette occasion un pacte secret, un plan combiné entre le grand-prêtre, le roi, le secrétaire Saphan, le prêtre Akbour, le prophète Jérémie et la prophétesse Holdah, et cela, pour un motif, une affaire d'état de la plus haute importance, puisqu'il s'agissait de

(1) Son père se nommait Helqiah, comme le grand-prêtre: ils ont pu être parens.

sauver la nation du danger imminent d'une destruction absolue ou d'une dispersion prochaine.

En effet, à l'époque dont nous parlons, l'an 621, le royaume de Jérusalem se trouvait dans les circonstances les plus désastreuses. Depuis quatre ans les Scythes, venus du Caucase, exerçaient ces ravages dont parle Hérodote, et dont leurs pareils, les Tatars de Genghizkan et de Tamerlan, nous ont fourni d'effrayans exemples dans les tems modernes. Vainqueurs de Kyaxare et de ses Mèdes, maîtres de la haute et de la basse Asie, les Scythes n'avaient pu parvenir à Azot, où les arrêta Psammitik, sans inonder la Syrie et la Palestine : leur cavalerie innombrable avait ravagé tout le pays plat avec cette cruauté féroce et impitoyable qui a toujours caractérisé les Tatars ; le pays montueux, investi de toutes parts, privé de toutes communications, attaqué dans ses postes foibles, menacé dans toute sa masse, ressemblait à une grande place assiégée et subissait tous les maux attachés à cette situation : or voilà premièrement le tableau que trace Jérémie dans ses dix-sept premiers chapitres :

« L'an 13 de Josiah, dit cet écrivain, le (Dieu » de Moïse) *Iehou*, m'adressa la parole [1] : »

---

[1] Cet an 13 de Josiah est l'an 626 avant notre ère, ainsi que nous le prouverons par la suite.

Et il me dit (*ch. 1er*) : « Que vois-tu? Je vois une » chaudière bouillante ; elle est dans le nord (prête » à verser), et Dieu dit : du nord accourt le mal » sur tous les habitans de cette terre ; car voici » que j'appelle toutes les familles des royaumes » *du nord*, et elles viennent établir chacune leur » tente aux portes de Jérusalem, autour de ses » murs et dans toutes les villes de Juda, et je » prononcerai mes décrets contre les pervers qui » *m'ont abandonné, et qui ont sacrifié aux* » *dieux étrangers.* »

Cette dernière phrase est mot pour mot, le motif allégué par la prophétesse Holdah. Les chapitres suivans sont remplis de reproches, de menaces et d'exhortations.

Le prophète s'écrie (*ch. IV*) : « Annoncez dans » Juda ; publiez dans Jérusalem ; sonnez de la » trompette ; criez et dites : Rassemblez-vous ; re- » tirez-vous dans les villes fortes ; élevez des » signaux de fuite ; ne restez pas, parce que, dit » le Seigneur, voici que j'apporte du nord une » calamité, une grande destruction ; le lion a » quitté son repaire ; le destructeur des peuples » est parti de son pays pour réduire cette terre » en solitude. »

Ceci convient parfaitement aux Scythes, ce qui suit les caractérise encore mieux.

« Voici qu'un peuple vient du nord ; une grande

» nation est sortie des flancs de la terre.....; ils » portent l'arc et le bouclier; ils brisent et dé- » chirent sans pitié....; leur bruit ressemble au » bruissement des flots; ils montent des chevaux » armés (et bardés) eux-mêmes comme un guer- » rier, etc. : voilà bien les cavaliers Scythes.

» Voici que (l'ennemi) monte comme une nue, » ses chars (volent) comme un tourbillon; ses » chevaux sont plus légers que les aigles.... Mal- » heur à nous! nous sommes ravagés. — Un cri » d'alarme vient du côté de *Dan;* on apprend » des *horreurs* (*iniquitatem*) de la montagne » d'Ephraïm.... Faites entendre dans Jérusalem » que des troupes d'*éclaireurs* viennent d'une » terre lointaine....

» J'ai regardé le pays, il est désert..... J'ai vu les » montagnes, et elles tremblent; les collines, et » elles se choquent; j'ai regardé (partout), il n'y » a plus d'hommes; les oiseaux du ciel se sont » envolés.... J'ai regardé le *Carmel, il est désert,* » et toutes les villes détruites devant la face de » Iehouh et de sa fureur.

(*Ch. v, v. 15*): « J'amène sur vous une nation » lointaine, une nation robuste, antique, dont » vous ne connaissez point le langage, dont vous » ne comprenez point les paroles.... : son carquois » est un sépulcre ouvert....; tous ses guerriers » sont forts. Ils mangeront votre pain, votre mois-

» son, vos enfans, vos bœufs, vos figues, vos » raisins, etc. »

(*Ch. VI, v. 1er.*) « Enfans de Benjamin, fuyez » de Jérusalem; sonnez de la trompette, parce » que de l'aquilon vient un fléau, une dévasta- » tion. »

Et (*ch. VIII, v. 16 à 20*): « Du côté de Dan on » entend le bruit de leurs chevaux; la terre retentit » de leurs violens hennissemens; ils accourent; » ils dévorent la terre et son abondance, la ville » et ses habitans.... *La moisson* est passée, l'*été* » *est fini et nous ne sommes pas délivrés.* »

Nous verrons ailleurs que cette dernière circonstance cadre très-bien avec la date de l'irruption des Scythes que nous plaçons en *625*.

Tous ces maux dépeints par Jérémie duraient donc depuis quatre ans, lorsque Helqiah tira de l'oubli ou du néant un livre qui devait sauver la nation en la régénérant; et cependant le danger qu'elle éprouvait de la part des Scythes n'était pas le seul. Deux puissances voisines, devenues plus ambitieuses depuis quelques années, menaçaient dans leur choc prochain d'écraser le petit royaume de Jérusalem; l'*Egypte* d'une part, délivrée des guerres étrangères et civiles qui l'avaient long-tems déchirée, venait de concentrer toutes ses forces dans les mains de Psammitique, et ce prince heureux et habile, avait, par la prise

d'Azot et de la Palestine, annoncé à la Syrie les projets d'agrandissement que poursuivit *Nekos* son fils. D'autre part, les rois de Babylone, héritiers de l'empire ninivite, renouvelaient sur la Phénicie et la Judée, les prétentions et les attaques de Sennacherib et de Salmanasar. Selon la chronique *des jours* (1), l'un d'eux avait fait saisir et emmener captif le roi Manassé, grand-père de Josiah. Helqiah, grand-prêtre et régent en 638, avait pu être témoin de cet événement arrivé 18 ou 20 ans auparavant. — A l'époque présente, c'est-à-dire, l'an 621, Nabopolasar, père de Nabukodonosor, régnait depuis 4 ans, et son règne préparait le règne de son fils. Une grande lutte s'annonçait entre l'Egypte et la Chaldée, et dans cette lutte les politiques juifs ne pouvaient manquer de sentir que leur nation faible et d'ailleurs divisée d'opinions, était menacée d'une entière dissolution. Si le salut était possible, ce n'était qu'en réunissant les esprits, en ressuscitant le caractère national : et si cette pensée dut venir à quelqu'un, ce dut être au grand-prêtre Helqiah, qui par la minorité du prince, se trouvant chef politique et religieux, eût l'avantage de réunir en sa personne et les connaissances, et l'intérêt et les moyens d'exécuter une

(1) Les Paralipomènes.

réforme, une régénération urgente. Cette idée une fois conçue, il ne lui resta plus à imaginer que le moyen. Un administrateur purement politique eût pu en apercevoir plusieurs ; mais un homme de famille sacerdotale, imbu dès son berceau, de la prééminence des institutions religieuses, qualifiées divines, ne pouvait en apercevoir que dans la religion et par la religion : celle de Moïse avait eu le pouvoir magique de changer une multitude esclave et poltronne en un peuple de conquérans fanatiques ; il fut naturel à un prêtre juif, de penser qu'en rétablissant les institutions anciennes, l'on rétablirait la même ferveur. La religion de Moïse, comme toute autre et plus que toute autre, enseignait que tous les maux qui arrivaient au peuple, provenaient de ce qu'il violait ou négligeait la loi : un successeur de Moïse ne put avoir une autre doctrine, et il ne dut éprouver d'embarras que dans le moyen d'exécution. S'il eût été possible d'évoquer le législateur, de ressusciter Moïse lui-même, ce moyen eût été le premier employé. Evoquer son livre, ressusciter sa loi, ne fut qu'une modification de cette idée assez naturelle.... Lors donc que Helqiah, sans un motif d'abord apparent, annonce avec éclat qu'il a trouvé le *Livre de la Loi*, nous avons lieu et droit de penser que ce n'est point une invention fortuite, mais une opération méditée et

préparée depuis du tems, concertée même avec quelques personnes nécessaires à l'exécution, spécialement avec Jérémie, dont le rôle et les écrits ont plusieurs rapports frappans avec certains textes du livre produit, ainsi que nous le verrons.

CHAPITRE VIII.

Suite des preuves.

Mais que faut-il entendre par ce *Livre de la Loi*, découvert dans le temple et porté au roi? Les commentateurs qui veulent absolument que le *Pentateuque* soit l'ouvrage immédiat de Moïse, imaginent ici diverses hypothèses pour détourner l'idée qui s'offre d'abord: cependant tout esprit impartial qui voudra peser les circonstances accessoires, pensera probablement, comme nous, que ce *livre* ne saurait être autre que le *Pentateuque* tel nous l'avons, et cela par plusieurs raisons qui se confirment réciproquement.

1°. Parce que l'on n'aperçoit pas le moindre indice de l'existence du Pentateuque avant le roi *Josiah*, et que s'il eût été connu, un silence aussi absolu eût été une chose impossible.

2°. Parce que depuis l'époque de Helqiah, nous

trouvons le Pentateuque accrédité d'une manière imposante, et qu'il est habituellement désigné chez les Juifs, sous le nom de *Livre de la Loi*. C'est ce livre qu'Esdras lut au peuple rassemblé aux portes du nouveau temple; et cette lecture, qui dura six matinées consécutives, nous donne précisément l'espace de tems qui convient à une lecture publique du Pentateuque.

Après Ezdras, les docteurs l'appelèrent indifféremment *Livre de la Loi* ou *Livre de Moïse*, parce qu'il contient la loi de ce prophète; or il est facile de voir que ce fut cette expression qui introduisit l'usage de regarder Moïse comme son auteur : les Pharisiens consacrèrent cette opinion par bigoterie; puis en haine des Saducéens, ils déclarèrent hérétique quiconque la rejetterait.

3°. Si le Pentateuque eût existé avant Josiah, il eût été connu du moins dans les hautes classes, et le jeune roi élevé par le grand-prêtre, n'eût pu être *surpris* en entendant des préceptes qui s'y trouvent répétés cent fois : au contraire le Pentateuque n'ayant pas existé jusque-là, on conçoit l'épouvante vraie ou simulée de Josiah à la lecture des anathèmes terribles contenus dans les chapitres XXVII et XXVIII du Deutéronome. Mais, nous dira-t-on, si le livre trouvé par Helqiah, fut le Pentateuque, et si, par toutes les raisons citées, Moïse ne put en être l'auteur, s'ensui-

vra-t-il que Helqiah l'ait composé de toutes pièces, et qu'on doive le regarder comme un livre entièrement supposé ?

Nous n'admettons point cette conséquence exagérée ; nous pensons seulement que ce grand-prêtre se proposant de ressusciter la loi de Moïse, généralement oubliée par les Juifs, a recherché tout ce qui a pu subsister d'écrits et de monumens relatifs à son but ; qu'il a réellement pu trouver des écrits dont Moïse fut l'auteur, mais plutôt en copie de seconde main qu'en original ; qu'à raison des 800 ans écoulés depuis ce prophète, beaucoup de choses étant tombées en désuétude dans le langage, dans l'écriture, et dans les usages géographiques ou civils, il a fait de tous ces matériaux une refonte, une rédaction nouvelle, dans laquelle il a conservé beaucoup de fragmens anciens, mais aussi dans laquelle il a introduit beaucoup de liaisons et d'explications de son propre chef : d'autre part nous rejetons aussi l'opinion de ceux qui veulent regarder tous les passages anachroniques comme des notes marginales introduites dans le texte par la succession des copistes : il suffit de lire avec attention ces passages et d'autres que nous ne citons pas, pour sentir qu'ils font partie intégrante de la narration, et qu'il faudrait considérer des chapitres entiers comme des parenthèses : les redites même

qui sont si nombreuses, prouvent cette rédaction par *compilation* telle que nous l'indiquons ; il serait d'ailleurs trop commode de dire à chaque découverte d'un nouveau trait posthume, que c'est une *note insérée* : il vaut mieux convenir de bonne foi, que *Helqiah* est réellement *auteur* dans le sens de rédacteur et ordonnateur de matériaux ; mais il faut convenir aussi qu'à ce titre nous sommes livrés à sa discrétion, et qu'il a pu supprimer, réformer, introduire même une partie entière, inconnue ou du moins étrangère aux livres de Moïse, ainsi que nous croyons le pouvoir démontrer, du livre de la Genèse.

A l'époque et dans les circonstances dont nous parlons, l'état politique et religieux des Juifs nous semble avoir été le même que celui des Parsis et des Hindous, qui pratiquent les lois de Brama et de Zoroastres, sur des traditions, sur des commentaires et liturgies de prêtres, sans posséder les livres autographes de leurs prophètes[1] : maintenant supposons qu'un roi Perse, tel que *Darius Hystasp* ou *Ardchir-Babekan*, eût concerté avec le grand Mobed, la *découverte* et la *mise au*

---

(1) Depuis Alexandre on a peine à prouver l'existence des livres de Zerdoust. Quant aux Vedas, on a long-tems douté de la leur ; et il a fallu toute la puissance des Anglais pour parvenir à compléter une copie de ces livres, réduits à un seul manuscrit dont rien ne garantit la parfaite pureté.

jour de l'ouvrage de Zoroastres, n'est-il pas vrai que personne autre n'ayant en main ni l'original, ni une copie, n'eût pu démontrer la fausseté de leur opération, et que nous n'aurions de moyen d'en juger, que par l'examen du livre lui-même, questionné et interrogé dans tous ses détails : or ce cas est précisément celui de Josiah et de Helqiah, avec la différence que le grand-prêtre est ici l'auteur et le promoteur principal. Ils ont pu dire tout ce qui leur a convenu sur la découverte du livre : c'est à nous de n'admettre que ce qui est conforme au raisonnement et aux preuves ou indices fournis par ce livre lui-même. Déjà nous y avons vu des preuves chronologiques d'une composition postérieure de plusieurs siècles à Moïse ; maintenant si nous le questionnons encore, nous serons conduits à penser que les livres réels de Moïse ne sont point contenus dans le Pentateuque en original, mais par extraits et par citation ; et que le rédacteur, en écartant tout ce qui ne marchait pas à son but, y a introduit des portions tout à fait étrangères et probablement inconnues à ce législateur.

On ne saurait douter que Moïse ait composé des livres et laissé des écrits. Son rôle de législateur lui en suppose la faculté, comme il lui en impose la nécessité. Il se trouva dans la même position que Mahomet, avec la différence que

Mahomet feignit de ne savoir pas écrire. Aussi trouvons-nous la mention expresse de certains écrits de Moïse, dans plusieurs passages de l'Exode et du Deutéronome. Par exemple, au *ch. XXIV de l'Exode*, *v. 3 à 7*, il est dit que « Moïse étant » descendu de la montagne d'Horeb vers le peuple, » il lui répéta tout ce que (le Dieu) Iehovah lui » avait dit : qu'il *l'écrivit* (ce jour-là) et que le » matin (du lendemain), étant retourné au pied » de la montagne avec le peuple, pour faire un » sacrifice, il prit en main *le volume* ou *rou-* » *leau* qu'il avait écrit, il le lut au peuple, qui » dit : *tout ce que vous nous ordonnez, nous* » *l'observerons.* »

Il est clair qu'un rouleau écrit *dans un jour*, et lu en préliminaire d'un sacrifice, n'est pas le Pentateuque, ni même le Deutéronome. Si nous confrontons ce qui précède et ce qui suit, nous trouvons que ce volume ou *livre de l'alliance* dut être composé des 126 versets ou articles de la loi que nous lisons (*ch. XX, v. 2*, jusqu'au *ch. XXIV, v. 1er*), qui effectivement comprennent toute l'essence de la loi des Juifs. Or, ce livre de l'alliance n'étant employé dans le Pentateuque que comme fragment, il est clair que nous n'avons pas les écrits originaux de Moïse dans leur état distinct et isolé.

En un autre endroit (*Exode, ch. XVII, v. 14*),

Il est dit que Josué ayant battu les Amalékites qui étaient venus attaquer les Hébreux, peu après leur sortie d'Egypte, le dieu Iehouh ordonna à Moïse d'écrire ce premier fait d'armes dans le livre. Que peut avoir été ce livre, sinon le registre ou journal des opérations militaires des Hébreux, guidés par leur Dieu Iehouh, et par son visir Moïse; opérations dont ce lieutenant voulut, comme tout chef militaire, avoir le tableau pour le consulter au besoin? lorsqu'ensuite nous trouvons au livre des Nombres (*ch. XXI, v. 14*), la citation d'un livre intitulé *Livre des guerres (du Dieu) Iehouh*..., exprimée dans les termes suivans:

« Les enfans d'Israël décampèrent du torrent » de Zared et vinrent camper sur l'Arnon, qui » est dans le *désert*, et sort de la montagne des » *Amrim*. Or l'Arnon est la frontière de Moab » qui le sépare des *Amrim*: c'est pourquoi il est dit » *dans le livre des guerres de Iehouh*, ce qu'a » fait Iehouh sur la mer Rouge, (il l'a fait) *sur les* » *torrens d'Arnoun*. »

Nous disons qu'un tel récit, une telle citation ne sauraient être de Moïse, et qu'ils ne conviennent qu'à un interlocuteur posthume qui écrivait d'après des matériaux qu'il avait sous les yeux, et où il trouvait décrits les campemens et les faits militaires des Hébreux. Or ce livre ancien et original semble devoir être celui-là même où

Moïse écrivit la victoire sur Amaleq, l'an premier, *puis tout ce qui arriva pendant le séjour dans le désert*, et enfin l'an 40, la victoire sur Sehoun et celle sur Og, qui furent les derniers exploits du législateur. Lorsqu'ensuite les livres que nous avons en main portent une lacune totale entre l'an 2 et l'an 40, et que tout leur récit de ce qui se passa pendant 37 ans, se borne à une stérile notice de campemens [1], c'est parce que le rédacteur posthume a supprimé, comme inutiles à son but, les détails du *Journal de Moïse*, de ce livre des *Guerres du Dieu Iehouh*, que nous n'avons pas.

Le Deutéronome [2] parle encore plusieurs fois d'un *Livre de la Loi* écrit par Moïse l'an 40, outre le *Livre de l'alliance* écrit au pied de l'Horeb, l'an 2.... Moïse remit ce livre peu avant sa mort, aux prêtres, enfans de Lévi, et aux anciens d'Israël (*ch. XXXI, v. 9*), pour être lu, tous les 7 ans, à la fête des Tabernacles, à l'époque du Jubilé : or, ce livre ne saurait être ni le Pentateuque, ni le Deutéronome entier, attendu que Moïse ordonna (*ch. XXVII, v 2*), qu'après le passage du Jourdain, ledit livre se-

---

(1) *Voyez* le chapitre XXXIII et les précédens, livre des Nombres.

(2) *Deut.*, ch. XXIX, v. 1er.

rait écrit en entier sur les pierres du pourtour d'un autel, dont la face aurait été enduite de chaux pour recevoir l'écriture. Il est déraisonnable et impossible de supposer qu'une masse d'écriture, telle que le Deutéronome, ait été écrite sur des pierres, surtout lorsqu'une partie contient des récits étrangers à la loi et postérieurs à Moïse.... Ce second *Livre de la Loi* ne peut donc être qu'un nouvel exposé des lois, avec quelques développemens, tels qu'on les trouve dans certains chapitres du Deutéronome; mais là encore, nous n'avons l'écrit de Moïse que par intermédiaire et non pas autographe, tel qu'il le produisit; et toujours nous sommes ramenés à l'idée d'un compilateur posthume, qui retranchant, ajoutant, choisissant ce qu'il a voulu, a composé l'ouvrage réellement confus et peu cohérent, que l'on appelle *Pentateuque.*

Ici *revient se placer* une remarque qui semble avoir échappé à nos prédécesseurs, et que nous avons indiquée plus haut (1). Nous avons dit que l'oracle rendu par la prophétesse Holdah, désignait d'une manière spéciale les anathèmes des chapitres XXVII et XXVIII du Deutéronome.

« Le dieu d'Israël, dit cette femme, va envoyer » contre Jérusalem, tous les maux écrits dans le

(1) Page 68.

» livre dont le roi a ouï la lecture, et cela, » *parce que les Juifs ont abandonné leur Dieu* » *et sacrifié à des dieux étrangers.*

On feuillette vainement l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres*, l'on n'aperçoit rien qui corresponde à ces paroles, ni qui remplisse l'idée de ces maux; mais lorsqu'on arrive au chap. XXVII du Deutéronome, on trouve une série de malédictions et d'anathèmes qui continue dans le ch. XXVIII, et qui réellement présente un tableau affreux.

« Si vous n'écoutez point la voix de Dieu, dit » le verset 15, pour observer tous ses comman- » demens et pratiquer ces cérémonies, une foule » de maux viendra vous accabler. Vous serez » maudits dans vos villes, maudits dans vos cam- » pagnes.... Dieu vous enverra la disette et la » famine....; il vous enverra la peste qui vous » consumera....; la pluie du ciel sera une pous- » sière et une cendre brûlante, etc., etc.»

Maintenant, comment se fait-il que la suite de ces anathèmes ait pour le sens, et, qui plus est, pour l'expression, une analogie frappante avec les premiers chapitres de Jérémie, écrits depuis l'an 625 jusqu'à 621, c'est-à-dire pendant les quatre années où le grand-prêtre dut être occupé de la rédaction du Pentateuque. Les chapitres IV, V, et VI en offrent surtout des exemples frappans.

Deutéronome, ch. XXVIII, *v.* 49 *et suiv.* : « Et vous serez les ennemis que Dieu » suscitera contre vous : vous » les servirez dans la faim, la » nudité, la soif, le manque » de tout. Ils appuieront un » joug de fer sur vos têtes.

» Dieu amènera sur vous un » peuple lointain, un peuple » du bout de la terre, semblable à un aigle qui vole (à sa proie);

» Un *peuple dont vous ne* » *connaissez point le langage*, » *dont vous ne comprendrez* » *point les paroles*, un peuple » insolent et dur, sans respect pour les vieillards, sans pitié pour les enfans;

» Qui dévorera les produits » de vos animaux, les fruits » de vos champs jusqu'à votre » entière destruction; qui ne » vous laissera ni blé, ni vin, » ni huile, ni bœufs, ni brebis;

» Qui vous resserrera dans » toutes vos villes fortes jusqu'à ce qu'il abatte les murs » élevés qui font votre confiance, et vous serez assiégés » dans toutes les villes de votre » pays, etc. »

Jérémie, ch. V, *v.* 15, Dieu a dit : « Voici que j'amène sur » vous un peuple lointain, un » peuple *robuste, antique*, » *dont vous ne connaissez* » *point le langage; dont vous* » *ne comprenez point les pa-* » *roles.* »

Et (*ch.* IV, *v.* 13.) « Ses » chevaux *sont plus légers que* » *les aigles* : Malheur à nous! » nous sommes ravagés. »

(*Ch.* VI, *v.* 22 *et* 23.) « Un » peuple vient du nord; il sort » des flancs de la terre; *peuple* » *cruel, qui n'a point de pitié.*

» Ils mangent (ou mange- » ront) votre moisson, votre » pain, vos enfans, vos trou- » peaux, vos bœufs, vos vi- » gnes, vos figues, etc.

» Ils ravagent (ou ravage- » ront) vos villes fortes, dans » lesquelles vous mettez votre » confiance. »

Le *hasard* ne produit pas d'aussi parfaites ressemblances (1), surtout lorsque les expressions des deux textes sont littéralement les mêmes. Il nous semble donc presque démontré que Jérémie a eu connaissance du travail que préparait le grand-prêtre; qu'il en est devenu le confident, peut-être même le collaborateur; du moins est-il certain que son rôle et sa doctrine *sont* en accord parfait avec

(1) Une autre *identité* a été remarquée par les critiques. On lit, au chap. XXI du *livre des Nombres*, v. 26, 27 et 28 : « Or, la ville de Hesbon avait été enlevée aux Moabites par » Sehon, roi Amorrhéen; c'est pourquoi il est dit dans le » livre des *Moshalim* : Venez bâtir Hesbon, la ville de » Sehon.... Un feu est sorti de Hesbon, une flamme de la » ville de Sehon, pour dévorer les villages de Moab sur les » hauteurs de l'Arnoun : malheur à toi, ô Moab! il a péri » le peuple de Kâmôs...., il a livré ses enfans à la fuite, et » ses filles à la captivité. »

D'autre part, le chap. XLVIII de Jérémie, v. 44, 45 et 46, porte : « A l'ombre de Hesbon se sont arrêtés les fuyards de » Moab; un feu est sorti de Hesbon, une flamme du milieu » de Sehon pour dévorer les pierres angulaires et les sommets » des enfans de Châoun. Malheur à toi, Moab! Le *peuple de* » *Kâmôs a péri*; car ses enfans sont emmenés en esclavage, » et ses filles en captivité. » — On objecte que le livre *des Moshalim* a pu être cité par l'auteur des Nombres, comme par Jérémie; mais dans un tems où un manuscrit était rare et souvent unique, sa citation par deux auteurs devient un indice de quelques relations habituelles entr'eux, et appuie notre opinion sur celles de Jérémie avec le grand-prêtre Helqiah.

le Pentateuque ; et quant à la composition matérielle de ce livre, nous trouvons, dans les difficultés de l'entreprise, de nouvelles raisons de l'attribuer à Helqiah ; car quel individu autre que ce grand-prêtre, tout-puissant par sa place et ses récentes fonctions de régent, eût pu se faire ouvrir les archives du temple, les registres du royaume et les monumens des villes ? Quel autre que lui eût pu réunir l'instruction variée, la connaissance des antiquités nécessaire à la compulsation des monumens, et à la rédaction de l'ouvrage ? Huit siècles s'étaient écoulés depuis la mort de Moïse : ce laps de tems avait introduit bien des changemens dans le langage, dans les coutumes, dans le régime civil et même religieux, dans la forme même de l'écriture et l'usage des mots. Les douze tribus, pendant 400 ans sous les juges, avaient vécu dans un *état réciproque* d'indépendance et d'isolement ; c'étaient autant de peuples séparés comme les tribus arabes..... Après Salomon dix tribus firent schisme absolu, et de ces dix tribus, trois vivant au-delà du Jourdain, faisaient presqu'une autre confédération distincte..... Le langage et les coutumes s'étaient ressentis de cette manière d'être : bien des choses anciennes étaient des énigmes pour le vulgaire ; les vieux manuscrits étaient pénibles à déchiffrer, à comprendre ; le concours de plusieurs hommes lettrés était né-

cessaire, de tels hommes étaient rares chez un peuple grossier, ignorant, déchiré de troubles; leur travail devenait dispendieux, et toute entreprise avait des obstacles qu'un homme puissant et tel que le grand-prêtre pouvait seul exécuter.

Après l'exposé que nous venons de faire des preuves positives fournies par divers passages du Pentateuque d'une part, et des présomptions et indices tirés des faits historiques et de leurs accessoires d'autre part, nous croyons pouvoir conclure impartialement :

1°. Que le *Pentateuque*, tel qu'il est en nos mains, ne saurait être l'ouvrage immédiat, ni la composition autographe de Moïse;

2°. Que le livre soi-disant *trouvé* par le grand-prêtre Helqiah, l'an 18 du roi Josiah, est réellement notre Pentateuque actuel;

3°. Que la partie de ce livre lue devant Josiah, se rapporte aux chap. XXVII et XXVIII, du Deutéronome;

4°. Que le grand-prêtre Helqiah qui dit avoir *trouvé ce livre, et qui l'a possédé seul et sans témoins*, qui en a été le maître absolu et sans contrôle, est fortement prévenu, par toutes les circonstances du fait, d'en être l'auteur et de l'avoir en ce sens, qu'il a recueilli et rassemblé des matériaux dont quelques-uns paraissent venir di-

rectement de Moïse; mais qu'il les a fondus, rédigés et mis dans l'ordre qui lui a convenu, et que nous voyons aujourd'hui.

CHAPITRE IX.

Problèmes résolus par l'époque citée.

Ces propositions étant admises, l'on peut résoudre d'une manière satisfaisante presque toutes les difficultés chronologiques, géographiques et historiques contenues dans le Pentateuque : et d'abord, en considérant que son apparition ou promulgation l'an 18 de Josiah, correspond à l'an 621 avant notre ère, on voit la raison de tous les faits disparates dont ce livre offre les relations. Par exemple, on conçoit que Helqiah, écrivant dans Jérusalem, à l'occident et *en-deçà* du Jourdain, a dû dire « que Moïse parla et mourut » *au-delà* du Jourdain, *du côté du soleil levant;* » et il a pu ajouter avec convenance « que personne » n'avait connu le lieu de sa sépulture *jusqu'à* » *ce jour*, puisque huit siècles étaient écoulés; » et encore, « qu'aucun *prophète égal à Moïse ne* » *s'était élevé en Israël :* » un tel prononcé a de la dignité et de la modestie dans la bouche d'un grand-prêtre successeur de Moïse.

On conçoit aussi comment Helqiah a pu employer, au tems d'Abraham, les mots *Iahou* et *Dan*, qui ne furent usités que long-tems après; comment il a fait des notes explicatives sur le lit d'Og, roi de Basan, sur les rois qui régnèrent en Edom, avant qu'il y eût des rois en Israël; comment il a cité le livre des *Guerres du Seigneur*, *celui de Moshalim*, ou traditions, etc., et employé le terme de *nabia* pour *prophète*, au lieu de *raï*, *voyant*, qui fut usité jusqu'après David; enfin, comment il a pu dire : « *de la terre de* » *Sennar est sorti l'Assyrien qui a bâti Ninive?* » événement qui date de l'an 1218, ainsi que nous le prouverons. Cette remarque avait alors de l'intérêt pour les Juifs, à qui cent cinquante ans de guerres avaient fait connaître les Assyriens, tandis qu'auparavant, soit sous Moïse, soit sous David, ils n'avaient aucun rapport avec ce peuple lointain, et ne le connaissaient que vaguement.

Le mérite de cette date tardive du Pentateuque ne se borne pas là. Elle a encore l'avantage d'expliquer plusieurs énigmes de la *Genèse* et du livre des *Nombres*, qui sont restées inintelligibles jusqu'à ce jour. Par exemple, elle explique les bénédictions supposées que Jacob mourant est censé donner à ses enfans.... Nous disons *supposées*, parce qu'il est inconcevable qu'il y ait eu là un

sténographe pour les recueillir [1], et qu'en les examinant avec critique, l'on y découvre un résumé allégorique de l'histoire de chaque tribu, présenté, selon l'usage oriental, sous une forme prophétique.

« Zabulon habitera aux bords de la mer, près » des ports, appuyé contre Sidon : *Issachar*, âne » robuste, voyant que sa terre est bonne, bais- » sera [2] l'épaule sous le fardeau, et paiera le » tribut. Le pain d'*Aser* est excellent.. Je diviserai » Siméon et Lévi; je les disperserai en Israël (les » lévites n'eurent point de lot spécial...). Le sceptre » ne sera point ôté de *Juda*, ni le trône d'entre » ses pieds, jusqu'à ce que vienne celui à qui » *appartient le sceptre* et l'*obéissance*.... » Remarquez qu'au tems de Josiah le sceptre avait été ôté d'Israël, c'est-à-dire des dix tribus; et qu'il restait en Juda, mais avec l'incertitude d'y persister s'il venait un *puissant* à qui appartînt l'obéissance.

Un second passage énigmatique qui s'explique également bien, est la prophétie de Nohé à ses

---

[1] Genèse, ch. XLIX.

[2] Les interprètes traduisent ce mot *au passé*, mais il n'en porte pas plus le signe dans l'hébreu que les autres traduits au futur. En général ils font arbitrairement l'échange de ces deux tems.

trois (prétendus) enfans : « *Maudit soit Kanan* [1], » *il sera l'esclave des serviteurs de ses frères.* » Kanan, comme on sait, est le peuple phénicien. Ici, *les serviteurs de ses frères* sont les Hébreux, devenus tributaires des Assyriens, issus de Sem, et même des Mèdes et des Scythes (en 621), issus de Iaphet.

« Béni soit le Dieu de Sem, Kanaan sera son » esclave.... Dieu dilatera Iaphet [2] qui habitera » les tentes de *Sem*..., et Kanaan sera son es- » clave. »

On n'a jamais compris ce verset ; mais dans la Géographie hébraïque, Iaphet désigne les races scythiques qui parlent l'idiome sanscrit. *Sem* désigne les nations arabiques-chaldéennes, et la prophétie eut son accomplissement lorsque les *Mèdes*, race de *Iaphet*, eurent envahi *Ninive*, c'est-à-dire *l'habitation guerrière* des Assyriens, race de Sem. Cet événement avait eu lieu 160 ans avant Helqiah, au tems de Sardanapale et d'Arbak; mais l'invasion des Scythes, qui, en 626, s'emparèrent de tous les pays *semitiques*, nous paraît être l'application la plus directe et l'objet le plus

---

[1] Genèse, ch. IX.

[2] C'est un jeu de mots, car Iaphet signifie *dilaté, vaste* comme le continent des races scythiques. *Ham*, le pays *chaud, brûlé.*

immédiat de l'oracle : cet article semble nous révéler positivement le secret du rédacteur Helqiah. Enfin Kanaan, c'est-à-dire les peuples phéniciens se trouvaient alors exactement les esclaves et les tributaires des peuples sémitiques et iaphétiques, puisqu'ils payaient le tribut aux Assyriens et aux Scythes. Aucune explication n'avait, jusqu'à ce jour, rempli toutes les conditions de celle-ci. En cette circonstance nous avons un exemple remarquable de l'observation critique de M. John Bentley, qui, à l'occasion de prophéties semblables insérées dans les livres indiens, soit *Pouranas*, soit *Shastras*, nous avertit que, « *de l'aveu des plus savans et des plus honnêtes Brahmes* (1), » les écrivains Indous (et en général les écrivains » asiatiques), à raison de la corruption des mœurs » du siècle, ont dès long-tems imaginé de se » servir du respect porté aux anciens personnages, et de la croyance établie qu'ils avaient » le don de prévoir l'avenir, pour leur attribuer » tantôt des leçons de morale, tantôt des avis » et prédictions *de choses futures que l'on voyait* » *ensuite arriver*. » Or, comme les Indous modernes sont en tout point une image vivante de l'esprit et du caractère, des usages et du régime politique de l'ancienne Asie, qu'ils ont surtout

(1) Asiatick researches, tome VI.

une grande ressemblance avec les Egyptiens, les Chaldéens et les Hébreux [1]; l'on conçoit que le grand-prêtre a pu imiter une pratique commune à tout l'ancien monde, surtout lorsque personne ne pouvait le convaincre de supposition.

Une troisième énigme plus obscure, plus compliquée que les précédentes, se résout encore très-bien par la rédaction du Pentateuque à la date de l'an 621 avant J. C.; c'est l'oracle rendu par le prophète Balaam, que le roi des Moabites appela pour maudire l'armée des Hébreux [2];

---

[1] Megasthenes fait une remarque expresse de cette ressemblance entre les Indiens et les Juifs pour les opinions théologiques : (Eusèbe nous dit, *Præpar. evang.*, lib. IX, c. VI), *Megasthenis.... clarissimus hic locus est libro suo de Indicis tertio : « Quidquid ab antiquis de naturâ dictum est, eorum* » *etiam qui extra Græciam philosophantur, ut Brachmanum* » *apud Indos, et Judæorum in Syriâ sermone celebratur.* » Un passage de Josephe, dans son livre 1er contre Appion, est encore remarquable, §. 22 : « Cléarque, disciple d'Aristote, en » son livre du Sommeil, parlant d'*Hyperochides*, philosophe » juif, observe que les Juifs tirent leur origine des Indiens. » Chez les Indiens, dit-il, les philosophes se nomment *Kalani*, » et chez les Syriens, *Judæi*, à raison du nom de la contrée » qu'ils habitent. »

[2] Le livre des Nombres, chapitre XXII, dit que Balaam vint du pays des Ammonites. Le livre du Deutéronome dit, chapitre XXIII, v. 4, qu'il vint de la Mésopotamie (*Aram-nahrim.*)

ce morceau est d'autant plus bizarre, que l'on veut expliquer les mystères les plus sacrés par les prédictions d'un devin payen que Moïse fit tuer (Voy. *Josué, ch. XIII, v.* 22, et *Numeri, ch. XXXI, v. 8.*). Laissons à part son dialogue avec son ânesse, qui est raconté sérieusement, comme une chose crue par la cour du roi Moab et par les Hébreux. Balaam après bien des difficultés, et après des cérémonies de divination, curieuses pour le tems, au lieu de maudire les Hébreux, prononce sur eux des bénédictions.

Or les dernières de ces bénédictions composent les versets suivans [1]: « Que les tentes d'Israël » sont belles! Son *roi* l'emportera (ou prédo- » minera) sur Agag; et son royaume s'élevera (de » plus en plus.)

» Une étoile sortira de Jacob, un sceptre s'é- » levera *d'Israël; il démolira* les pierres angu- » laires [2] de Moab; il détruira tous les enfans » de Seth. L'Idumée sera possédée par lui. — Le » mont Séir sera possédé par ses ennemis, et » Israël montrera sa force. ».

Jusqu'ici le style oraculaire est intelligible et présente des faits liés entre eux. Le premier roi d'Israël vainquit Agag, roi des Amalékites, et la

---

[1] *Numeri*, c. XXIV, v. 5 à 7 et 17 à 20.

[2] Voilà encore une phrase de Jérémie.

royauté naissante des Hébreux fut affermie..... *David* succéda, et se montra comme une *étoile fortunée*; il écrasa dans une bataille toute la nation moabite, dont il fit tuer, après l'action, tous les chefs, qui sont les *pierres angulaires*, les soutiens d'une nation, et tous les mâles qui pouvaient porter les armes : il fut le premier qui subjugua Séir (l'Idumée); jamais les Hébreux ne furent plus forts. Le verset qui suit se comprend encore.

« *Amaleq est le commencement* (c'est-à-dire » le plus ancien, ou le chef des peuples), sa fin » sera la *perte*. » David réduisit aussi ce peuple aux abois : ici nous entrons dans l'obscurité.

« Pour toi! ô peuple *Qinéen*, ton habitation » (montueuse) est très-forte; tu as placé ton » nid sur un rocher (destiné) à te brûler du so- » leil, ô Qinéen! jusqu'à ce que l'Assyrien (Assur) » t'emmène captif. Malheur à qui verra ces choses! » des vaisseaux viendront de Ketim; ils dévas- » teront l'Assyrien, ils dévasteront l'Hébreu, et » *lui* aussi sera détruit (*). »

(*) Dans la Polyglotte de Walton, pas une des sept traductions grecque, syriaque, arabe, vulgate, chaldaïque, etc., ne ressemble à l'autre; ce qui démontre l'incertitude des auteurs : nous avons suivi le sens le plus littéral et le plus plausible.

Le petit peuple Qinéen, ou la tribu de *Qin*, était parent des Juifs, comme étant issu d'une famille madianite, alliée de Moïse. Ce peuple vivait troglodyte dans des rochers arides au sud-est de la mer Morte, dans le district des Amalékites [1] : on ignore le tems où il fut conquis; mais puisque ce fut par les *Assyriens*, ce dut être par Sennacherib ou par Téglatphalasar, qui enleva les tribus d'Israël fixées à l'est du Jourdain et contiguës au pays d'Amaleq et de *Qin*.

Quant aux vaisseaux venant de *Ketim*, la Vulgate traduit venant de l'*Italie*, par conséquent elle désigne les Romains : ceci supposerait une interpolation postérieure au règne d'Antiochus-le-Grand [2]. Il faudrait alors supposer que la grande Synagogue a eu le crédit et l'autorité d'introduire ce verset dans la version grecque faite sous Ptolomée, environ 280 ans avant notre ère et dans le texte samaritain : cela n'est pas absolument impossible, mais cela est très-difficile à concevoir.

D'autres versions veulent que *Ketim* désigne la Macédoine, et ils s'appuient du livre des Machabées, qui dit qu'Alexandre vint de *Ketim* : ce serait donc lui qui aurait dévasté ou assiégé

---

[1] *Sam.*, lib. I, c. XV, v. 6.

[2] Environ 180 ans avant J. C.

37098

l'Assyrien et l'Hébreu; cela lui conviendrait assez à raison de l'addition, *et lui aussi périra.* Alors ce passage aurait été interpolé peu après ce prince, et il serait naturel de le trouver dans le texte grec; mais comment s'est-il introduit dans le samaritain?

Une troisième explication nous paraît plus convenable de toutes manières. L'historien Josephe, qui en général a eu des idées saines sur l'ancienne géographie des Hébreux, c'est-à-dire, sur le chapitre X de la Genèse, observe que le nom pluriel, *Ketim*, doit s'entendre des insulaires de Chypre, ainsi nommés du peuple de *Kitium*, antique capitale de cette île: voilà pourquoi dans la Genèse on trouve les *Ketim* à côté des *Rodanim* (1) ou *Rhodiens*. Il paraît que les Juifs, aussi ignorans en géographie que les Druses, étendirent par la suite ce nom aux côtes de la Cilicie (2) et en général aux grandes *îles* ou *pays* (3) de l'ouest: l'auteur tardif des Machabées en serait une preuve, sans devenir une autorité contre

(1) Le texte hébreu porte *Dodanim*, par confusion de l'*R* avec le *D*, qui en hébreu lui ressemble; mais le samaritain, qui n'est pas susceptible de cette confusion, porte *Rodanim*, et c'est la vraie leçon.

(2) *Voyez* Isaïe, ch. XXIII.

(3) En hébreu, tout pays au-delà de la mer s'appelle *Isle* ou *Aï*. La même chose a lieu en sanscrit.

Josephe. Or, en prenant les *Ketim* de Balaam pour les peuples, ou pays de Chypre, le règne de Josiah nous fournit un fait analogue et convenable. Hérodote [1] rapporte que le roi égyptien Nekos (qui régna en 616), « ayant tourné » toutes ses pensées du côté des expéditions » militaires, fit construire une flotte de *trirèmes* » sur la Méditerranée, et que cette flotte lui ser- » vit dans l'occasion : et aussitôt il parle de la » bataille de Magdol où périt Josiah. »

D'autre part, nous apprenons par Berose et par Jérémie, que cet armement fut destiné à agir contre la Syrie soumise aux Assyriens de Babylone; ensorte que tandis que Nekos conduisit par terre une armée qui battit les Juifs et Josiah, sa flotte conduisit par mer une autre armée qui dut le seconder sur l'Euphrate. Cette flotte dut nécessairement prendre un appui en Chypre, et put agir de concert avec les *Kitiens;* alors *ces vaisseaux* seront réellement venus de *Ketim*, ils auront tourmenté l'Assyrien et l'Hébreu : ce dernier, dans cette même guerre, reçut le terrible échec de *Magdolum*, où périt Josiah, échec qui fut suivi de la prise de Jérusalem : or, comme Nekos finit par être battu et chassé en l'an 604, l'oracle, *lui-même aussi périra*, se

[1] Hérodote, liv. II, § 159.

trouve accompli : il y a l'objection que cet événement est postérieur de 17 ans à la publication du Pentateuque : mais Helqiah pouvait vivre (1) encore ; et comme il resta maître de son manuscrit, toujours *unique*, il put y faire lui-même cette addition : les mots *malheur à qui vivra alors*, conviennent singulièrement à la douleur qu'a dûrent lui laisser *la mort de son pupille Josiah* et la prise de *Jérusalem*.

Cette solution qui sauve l'interpolation trop tardive du tems des Romains et même d'Alexandre, a aussi le mérite d'expliquer l'existence du Pentateuque samaritain, plus naturellement que ne le fait l'hypothèse qui rend Ezdras auteur du Pentateuque : en effet, si Ezdras eût composé ou publié ce livre (2), c'eût été en lettres chaldaïques, *qui sont notre hébreu actuel*, dont l'usage prévalut chez les Juifs à leur retour de Babylone, et alors on ne conçoit pas comment une secte schismatique, usant de l'ancien et véritable caractère hébreu, mal à propos nommé *samaritain*, aurait accepté un tel livre, et l'aurait transcrit, à l'exclusion de tous les autres qu'elle rejette ; au lieu qu'à l'époque de Helqiah, tous les Juifs usaient encore de leur écri-

(1) Supposez qu'en 638, première année de Josiah, Helqiah eût 40 ans, il en aura eu 74 en 604.

(2) Sous le règne d'Artaxercès, vers l'an 450 avant J. C.

ture nationale, qu'ils tenaient des Phéniciens, et avec laquelle furent composés tous leurs livres, depuis Moïse jusqu'à Jérémie. Ce ne fut qu'au retour de Babylone, que les émigrés, nourris dans les sciences et dans les lettres chaldéennes, voulurent avoir les livres nationaux transcrits dans le caractère auquel ils étaient habitués : comme ils étaient la haute classe de la nation, leur système acquit l'ascendant; mais ce ne dut pas être subitement, et il resta un autre parti conservateur du système ancien, qui traitant celui-ci d'*innovation*, continua d'écrire la loi avec les caractères dit *samaritains ;* de là s'est formée cette double branche de manuscrits perpétuée jusqu'à nos jours : et parce que les Juifs du pays de Samarie, dès longtems séparés de ceux de Jérusalem, n'ont en aucun tems voulu se plier à leur autorité ecclésiastique, ni admettre leur genre d'écriture, le parti novateur des Chaldaïsans finit par confondre avec eux la branche ou secte réellement orthodoxe des Hébraïsans qui ont continué d'écrire comme les Samaritains. Par la suite, sous le régime des Asmonéens, un sanhedrin suprême et despotique s'étant formé, son autorité, semblable à celle des conciles, introduisit des changemens qui composent les différences actuelles du texte hébreu avec le samaritain et même avec la version grecque.

Que si le verset de Balaam, relatif aux vaisseaux de Ketim, désigne la venue d'Alexandre, *il faudra attribuer cette interpolation au grand sanhédrin;* et alors il faudra admettre *qu'il a eu* le crédit d'engager ou de contraindre les manuscrits grecs et samaritains à l'admettre, ce qui n'est pas impossible, mais ce qui néanmoins est peu naturel. Il est d'ailleurs singulier et remarquable que par un devoir traditionnel, les copistes ne manquent jamais de laisser à certains endroits des manuscrits hébreux, des places vides ou blanches..., comme si elles eussent primitivement été destinées à recevoir des interpolations du genre de la prophétie que le grand-prêtre Iaddus montra à Alexandre. Au demeurant, lorsque l'on examine tous les détails de l'anecdote de Balaam, on est porté à croire qu'elle est un épisode tiré, quant aux faits, d'un livre tel que celui des *Guerres du Seigneur*, écrit par Moïse, ou de son tems ; et quant aux prédictions, qu'elles ont eté composées par le rédacteur même; car qui a tenu le procès-verbal des jongleries de Balaam(o)?

(o) Le livre célèbre intitulé, *Tractatus-theologico-politicus*, publié en 1670, est le premier qui ait traité tout ce qui concerne les livres hébreux, avec la liberté d'esprit convenable pour y porter la lumière.... Le lecteur y trouvera beaucoup de détails intéressans sur le sujet que nous traitons; mais son auteur, qui a cru qu'Ezdras composa le Pentateuque, fous

CHAPITRE X.

Suite du précèdent.

La rédaction du Pentateuque par Helqiah, explique encore pourquoi l'on trouve dans ce livre quelques faits chronologiques des tems anciens, que l'on ne peut concilier avec les tems postérieurs; par exemple, il est dit dans l'Exode, (*ch. XVI, v. 1er et 13*):

« Que les Hébreux étant arrivés dans le désert » de Sinaï *le quinzième jour du second mois* » depuis la sortie d'Egypte, le peuple murmura de » la disette des vivres, et que le soir il vint une si » grande quantité de cailles, qu'il put en manger » à satiété. »

Et dans les Nombres, (comparez *ch. IX, v. 1er, 3, 5, ch. X, v. 11, et ch. XI, v. 31*), il est encore dit:

« Que l'an 2, au deuxième mois, peu après *le* » *vingtième jour*, le peuple étant campé dans le » désert, à trois jours de marche du Sinaï, il ar- » riva encore une volée de cailles si abondante,

---

paraît s'être trompé dans plusieurs de ses raisonnemens; son grand mérite est d'avoir ouvert une route où presque personne n'avait osé mettre le pied avant lui.

» que chaque famille put s'en rassasier et en faire
» sécher pour sa provision. »

Ce fait d'histoire naturelle n'est point changé; il y a encore, chaque année, deux passages de cailles dans ce désert et dans l'Egypte. L'un de ces passages a lieu vers la mi-septembre, lorsque les cailles craignant l'hiver, *quittent* l'Europe pour se rendre en Afrique et en Arabie; l'autre vers la fin de février, *lorsque les cailles* reviennent en Europe *chercher l'abondance* de la belle saison.

De ces deux passages, celui qui s'applique à l'exemple cité, est le passage en février, par les raisons suivantes: peu avant la sortie d'Egypte, il y avait eu une grêle terrible qui avait détruit l'orge parce qu'*il était déjà grand*, et le *lin*, parce qu'*il montait en tuyaux* (1); elle n'avait point détruit le froment, parce qu'*il est plus tardif*. Cet état de choses n'a lieu en Egypte que dans le cours de février: l'épi du blé se forme vers la fin de ce mois. Le texte ajoute peu après: « Et Dieu *dit:* » Voici le premier de vos mois (qui arrive), et » (*ch.* XIII, *v.* 4), aujourd'hui vous sortez dans » le mois des nouveaux blés. »

L'année commençait donc en hiver. Le passage des cailles n'était donc pas celui de septembre, qui placerait le premier mois en août: c'était le

(1) Exod., ch. IX, v. 23, 31, 32.

passage de février, qui étant arrivé vers le vingt ou vingt-cinquième jour du second mois, nous indique le commencement de l'année vers la fin de décembre ou le début de janvier : les circonstances de la grêle n'y seraient point discordantes, lors même que l'on supposerait exact tout ce récit, ce qui ne peut s'admettre, vu les prodiges magiques qui y sont joints. Nous avons donc lieu de croire qu'à l'époque de Moïse, l'année commençait au solstice d'hiver, selon un usage des Egyptiens, dont ce législateur emprunta beaucoup d'idées. Cependant tous les livres juifs, y compris le Pentateuque, indiquent que l'année commençait à l'équinoxe du printems.... Ce n'est pas tout.... : le livre intitulé *Josué*, écrit sur des matériaux anciens, et rédigé, à ce qu'il semble, avant le tems de Salomon, porte un autre passage tout à fait contraire à celui-ci. On y lit [1] : « que Jo» sué, devenu chef, s'approcha du Jourdain pour » le passer ; qu'il trouva cette rivière gonflée, » *parce que le Jourdain au tems de la mois*» *son, a coutume de remplir son lit;* et que » le peuple le traversa le dixième jour du pre» mier mois [2]. » Notez ces circonstances ; le peuple passe le Jourdain le *dixième* jour du *premier*

---

[1] Chap. III, v. 1er, 15.

[2] Chap. IV, v. 19.

mois, et le Jourdain est gonflé parce que c'est son usage au tems de la moisson; ce qui a encore lieu de nos jours, à raison de la fonte des neiges. L'année commençait donc à cette époque : or, la moisson dans le pays de Jéricho se fait, selon Josephe (1), 14 jours avant le pays de Jérusalem; et dans ce pays, comme dans la Palestine, elle a lieu vers la fin de mai. Tout est fini du 1er au 5 juin. La date du passage est donc indiquée vers le solstice d'été; et cette date, vu l'importance du fait, a dû être notée et conservée même par la tradition.

Nous avons ici deux textes clairs et positifs, indiquant chacun le commencement de l'année à une époque différente; l'une au solstice d'hiver, l'autre au solstice d'été. D'où peut venir une telle contradiction? Selon nous, elle vient de ce qu'à l'époque de Moïse et de Josué, les Hébreux avaient une manière de compter le tems, qui fut changée sous le régime obscur et anarchique des juges, et que le grand-prêtre Helqiah en rédigeant son livre, a fait disparaître la méthode des tems anciens et des livres originaux, parce qu'elle n'était plus d'usage et qu'elle eût contrarié ses récits en d'autres occasions, spécialement à l'occasion du déluge. Notre opinion pourra sembler singulière

(1) *De Bello judaico.*

à quelques lecteurs ; mais ceux qui connaissent certains passages de Pline, de Plutarque, de Macrobe, et surtout le Traité de Censorin, *de Die natali*, pourront admettre avec nous, que les Hébreux dans l'origine, ont été du nombre de ces peuples qui ne mesuraient point le tems par la double révolution du soleil dans l'écliptique, et qui trouvaient plus simple d'employer de moindres révolutions de cet astre ou de la lune, telles que les mois, les saisons de trois mois, et la durée de six mois que le soleil met à se rendre d'un tropique à l'autre, ou de l'un à l'autre équinoxe : de là est venue l'expression singulière d'*années d'un* mois, d'*années* de *trois* mois, d'*années* de *six* mois, dont les anciens citent beaucoup d'exemples.

« L'an le plus ancien usité en Égypte, dit Censorin (1), fut de deux mois : Orus le fit de trois ; » le roi Pison le porta à quatre. Les Cariens et

(1) Censorinus, *de Die natali* par Lindenbroq. *Cantabrigiæ*, 1695, *in*-12, ch. XIX. *Et in Ægypto antiquissimum ferunt annum bimestrem fuisse ; deinde à Pisone rege quadrimestrem factum.* Diodore, liv. Ier, pag. 22, dit : d'*un* mois, d'accord avec Plutarque, Pline, Augustin, Varro et Proclus : *Item in Achaiâ, Arcades trimestrem habuisse ; Cares autem et Acarnanes semestres habuerunt annos, et inter se dissimiles quibus alternis dies augescerent aut senescerent, eosque conjunctos veluti trieterida annum magnum.*

» les Acarnaniens ont eu des années de six mois;
» les Arcadiens des années de trois mois, etc.

« Chez les anciens, dit Pline (1), l'année a eu des » valeurs bien différentes de celle que nous lui » donnons aujourd'hui; les uns faisaient un *an* de » l'été et un *an* de l'hiver; d'autres, comme les » Arcadiens, composaient l'année [illegible] » d'autres, comme les Égyptiens [illegible] » années d'un mois. »

En raisonnant d'après ces exemples, qu'il nous serait facile de multiplier (2), nous pensons que les Hébreux eurent d'abord des années de six mois, prises d'un solstice à l'autre (3). Le passage de Josué que nous avons cité, et ceux de l'Exode relatifs aux cailles, en offrent l'indication formelle; et nous en trouvons d'autres indices dans l'analyse de quelques autres faits de l'*Histoire des Juifs*. Par exemple, au tems de Moïse, le *Pentateuque* donne pour terme ordinaire et moyen de la vie humaine, 120 ans de 12 mois : Moïse meurt à cet âge; Josué vit 110 ans; Amram, 137; Caat, fils de Lévi, 133, etc. Cet état prodigieux

(1) Hist. nat., lib. VII, c. XLIX.

(2) *Voyez* Plutarque; *de Numa;* Diodore, lib. I, Varron; *Proclus, Comment. in Timeum.*

(3) Cela serait d'autant plus naturel, que n'étant point laboureurs, mais pâtres errans, ils n'avaient pas besoin du Calendrier écliptique.

est d'autant moins admissible, qu'environ quatre siècles plus tard, David dit expressément « *que* » 70 *ans sont le terme habituel de la vie hu-* » *maine, et qu'au-delà ce n'est qu'infirmité et* » *misère* [1]. » Supposons qu'il y ait équivoque de mots, et qu'au tems de Moïse l'année fût de 6 mois, tous les âges cités se réduiront à l'état naturel tel que l'indique David, et que nous le voyons encore réglé par l'organisation de l'homme. Moïse aura vécu 60 de nos années, Josué 55, Amram 68 $\frac{1}{2}$, etc.

Un fait cité dans le *Livre de Josué*, *ch. XIV*, *v. 6*, vient à l'appui de notre opinion. Kaleb, fils de Iephoné, dit à Josué :

« Tu sais que j'avais 40 ans lorsque Moïse m'en- » voya avec toi reconnaître le pays des Kana- » néens : il y a environ de cela 45 ans.... Main- » tenant je suis âgé de 85, et je suis aussi fort » que j'étais alors ; j'ai la même vigueur pour » combattre et pour marcher.... Donne-moi, pour » mon partage, cette montagne d'Hébron que » Moïse m'a promise. »

(*Ch. XV*, *v. 13.*) Josué ayant donné ce lot à Kaleb, celui-ci marcha avec ses parens pour s'en emparer. « Je donnerai, dit-il, ma fille à celui

[1] Lorsque ce roi, fuyant Absalon, passe le Jourdain, il est accueilli par un vieillard de 85 ans, que l'historien peint décrépit, tel qu'il serait de nos jours.

» qui prendra *Kariath Sepher;* et Othoniel, fils » de Kenez, frère cadet de Kaleb, prit la ville » d'assaut, et il eut sa cousine *Oxa* pour épouse. »

Si dans ce récit on prend les 85 ans de Kaleb pour des années de 12 mois, *sa vigueur* est hors de *vraisemblance;* bien plus, le mariage de sa fille avec son neveu est une autre [illegible] choquante, en ce que ce même [illegible] après la mort de Josué, après celle [illegible] après 8 ans d'oppression de Cus[illegible], [illegible] et gouverne pendant 40 ans; il en eût vécu plus de 100. Prenons-les pour des années de 6 mois, tout devient naturel. Kaleb partit âgé de 20 ans (moitié de 40), et il est dit *qu'il était le plus jeune avec le jeune Josué, serviteur de Moïse....* 22 $\frac{1}{2}$ après (moitié de 45), Kaleb, âgé de 42 $\frac{1}{2}$, est aussi vigoureux qu'à 20 ans, et cela est naturel.... Il donne sa fille âgée de 16 à 18 ans, au fils de son frère cadet. Ce frère put être âgé de 40 à 41 ans, son fils Othoniel put en avoir 20, tout cela est dans l'ordre....; et il put, 20 ou 30 ans après, gouverner encore 20 ans (moitié de 40), sans être âgé de plus de 60 à 70.

Une seule objection raisonnable se présente. « Si des années de 6 mois eurent lieu sous Moïse, » pourquoi ses lois font-elles une mention expresse » des fêtes placées au septième mois? » Par exemple, au *Lévitique* (*ch. XXIII, v. 27*), il est dit:

« Au premier jour du septième mois vous célé-
» brerez une grande fête....; le dixième jour du
» septième mois sera la fête des expiations, et
» le quinzième sera la fête des tentes ou taber-
» nacles....: ce jour, en recueillant le produit de
» la terre, vous prendrez les fruits du plus bel
» arbre, etc. »

Nous répondons que cela est une conséquence naturelle de la refonte des livres originaux, faite par Helqiah, et de la réforme qui s'introduisit tacitement dans le Calendrier au tems des juges.... Helqiah écrivant selon les usages de son tems, a fait disparaître les expressions anciennes et autographes qu'avait pu employer Moïse; et quant à la célébration de la Pâque qui, dans notre hypothèse, ne revient que tous les deux ans, rien n'empêche que Moïse l'ait désignée par le passage du soleil dans le signe du Bélier, et que connaissant l'année de 12 mois, employée par les Égyptiens, ses maîtres, il se soit conformé à l'usage populaire des Hébreux dans la désignation des fêtes.

A l'égard de la réforme que nous disons s'être introduite tacitement au tems des juges, elle a dû réellement se faire, et elle a pu se faire sans laisser de traces apparentes, à raison de l'anarchie et du défaut de de monumens; car le *Livre des Juges* n'est pas une chronique. Cette réforme expliquerait très-bien la surabondance d'années

que donne ce livre dans les sommes partielles; les premiers juges et les premières servitudes ayant compté des années de six mois, il s'ensuivrait que deux ou trois cents de leurs années ne vaudraient que moitié; et c'est la non-distinction des unes et des autres qui, par l'ignorance de l'écrivain, a introduit un désordre maintenant irrémédiable. Il est probable que Helqiah, lui-même, n'a pas trouvé de matériaux suffisans à cet égard.... D'ailleurs la période des juges n'était pas dans son plan : l'auteur du *Livre des Rois* ne nous semble pas avoir été plus heureux.

Le tems écoulé en Égypte est une autre période obscure sur laquelle le *Pentateuque* ne fournit point de documens admissibles. Selon l'*Exode* (*ch. XII, v. 40*), ce tems fut de 430 ans; mais outre que ce calcul est entièrement dénué de preuves, il est encore incompatible avec le nombre de deux ou trois générations que veulent compter les Évangiles, et même avec les quatre que nous donne la *Génèse* dans la vision où Dieu dit à Abraham, « que sa race, pendant 400 ans, ser» vira un peuple étranger, et qu'à la quatrième » *génération* (seulement), elle reviendra posséder » le pays de Kanaan (1). » Il est impossible d'admettre *100* ans pour une génération, et outre que cette prophétie est évidemment faite après coup,

(1) Genèse, ch. XV.

comme nous verrons celles de *Jacob* et de *Nohé*, il est apparent que l'auteur n'a pas eu d'autres renseignemens que ceux de l'*Exode*, qui sont nuls.

Josephe qui eut sous les [1] yeux des chroniques égyptiennes, ne compte que 230 ans; et ce nombre qui avoisine la moitié de 430, viendrait à l'appui de notre opinion pour les années de six mois; nous aurions encore en notre faveur l'emploi inverse qu'il en fait lorsqu'il donne à Salomon 80 ans de règne au lieu de 40, et nous dirions que l'ancien usage se serait conservé dans quelque chronique qu'il aurait consultée [2]; au reste, en admettant les années de six mois, le séjour en Égypte n'en reste pas moins un tems incertain, inconnu...; et l'ignorance où nous laisse le *Pentateuque* sur l'emploi de ce tems, est une nouvelle preuve que Moïse n'est pas l'auteur de ce livre : il eût eu, et il nous eût donné, à cet égard, des renseignemens qui ont manqué à Helqiah : cette observation s'applique encore mieux aux 40 années du désert, dont 38 se passent dans un silence absolu; car entre les chap. IX, XI, XIII, XIV du *Livre des Nombres*, où il est parlé des événemens arrivés l'an second, et le chap. XX du même livre, où les Israélites se trouvent près

(1) Joseph., *Antiq. jud.*, lib. II, c. VI et XV.

(2) *Voyez* Mémoires de l'Acad. des Inscript., tom. XXXIV, un Mémoire de Gibert sur les années des Juifs.

d'entrer en Kanaan (l'an 40 de la sortie d'Égypte), il y a une lacune manifeste, que le *Deutéronôme* répète et rend plus sensible dans la fin du chap. 1er jusqu'au verset 14 du chap. II, et cette lacune; qui ne saurait avoir existé dans le *Journal* de Moïse, s'explique naturellement de la part de Helqiah, soit que réellement il ait manqué de documens sur l'emploi de ce tems, soit qu'il fît volontairement supprimé des détails qui eussent contrarié d'autres parties de son travail, et indiqué, par exemple, l'usage des années de six mois.

Ainsi nous nous voyons sans cesse ramenés à nos deux propositions fondamentales, savoir:

« Que Moïse n'est point l'auteur du *Penta-*
» *teuque*, et que Helqiah est cet auteur indiqué
» par une foule de circonstances. »

CHAPITRE XI.

Examen de la Genèse en particulier.

Pour rendre à Moïse ce qui peut lui appartenir dans cette composition, il faut la diviser en deux parties; l'une, la partie religieuse et législative, contenant les ordonnances de rites et de cérémonies, les préceptes, commandemens et prohibitions qui constituent la loi de Moïse, et

que l'on trouve répandus dans l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres* et le *Deutéronome;* l'autre, la partie purement historique et chronologique qui expose les faits, leur série, la manière dont ils sont arrivés ; et celle-là dont le début est au 1er. chapitre de l'*Exode*, est le travail du grand-prêtre Helqiah, qui en a fait la rédaction d'après les écrits et monumens anciens dont il a pu disposer. Le *Livre de la Genèse* se trouve ici dans un cas particulier; car, bien qu'il soit un livre historique, l'on ne saurait le considérer comme appartenant aux Juifs, ni comme un livre national, puisque son sujet comprend un espace de tems où ce peuple n'existait pas, où il n'avait point d'archives, et ne pouvait rien conserver.... Or, si depuis Moïse, dans toute la période des Juges, les Juifs en corps de nation n'ont point eu ou n'ont point su conserver d'annales ; si avant Moïse, le tems de leur séjour en Egypte, dans un état de servitude qui exclud tout autre soin, est resté dans une profonde obscurité faute de monumens, comment se pourrait-il qu'ils eussent conservé des annales antérieures, surtout des annales aussi détaillées que celles des anecdotes de la vie de Joseph, de son père Jacob et d'Abraham leur souche commune? et quand ce point serait accordé, alors qu'Abraham, de leur aveu, naquit Chaldéen, tout ce qui précède cet homme, vrai

ou fictif, n'est-il pas un récit chaldéen, uniquement fondé sur les traditions et les monumens des Chaldéens ? La Genèse, du moins au-dessus d'Abraham, n'est donc pas une histoire juive, mais un monument que les Juifs ont emprunté d'un peuple étranger, qu'ils ont reconnu pour leur aïeul.... Or, comment a pu se faire une telle naturalisation, surtout lorsqu'un article de ce livre paraît contraire à la loi de Moïse ? Voilà un problème absolument inexplicable dans le système des opinions reçues, mais il s'explique naturellement dans le nôtre.

Le grand-prêtre Helqiah ayant conçu le projet de ranimer la ferveur des Juifs, de retremper leur esprit national, en ressuscitant la loi de Moïse, put croire que son dessein ne serait pas assez rempli, s'il ne publiait que le code des rites et ordonnances des *quatre livres*. C'était la mode alors d'avoir des Cosmogonies, et d'expliquer l'origine de toutes choses, celle des nations et celle du monde; chaque peuple avait son livre sacré, commençant par une Cosmogonie : les Grecs avaient la Cosmogonie d'Hésiode, les Perses, celle de Zoroastre; les Phéniciens, celle de Sanchoniaton; les Indiens avaient les Vedas et les Pouranas; les Egyptiens avaient les cinq livres d'Hermès, portés solemnellement dans la procession d'Isis, que décrit Clément d'Alexandrie.

Helqiah voulant donner aux Juifs un livre qui leur servît d'étendart, et pour ainsi dire de cocarde nationale, trouva nécessaire d'y joindre une Cosmogonie. L'inventer de son chef eût compromis tout l'ouvrage ; son peuple, d'origine chaldéenne, avait conservé plusieurs traditions maternelles; Helqiah, qui comme Jérémie, son agent, penchait politiquement pour la Chaldée de préférence à l'Egypte, adopta avec quelques modifications la Cosmogonie babylonienne; voilà la source vraie et radicale de la ressemblance extrême que l'historien juif, Josephe, et les anciens chrétiens ont remarquée entre les onze premiers chapitres de la Genèse et les Antiquités chaldaïques de Berose, sans que ces auteurs aient élevé le moindre soupçon de plagiat. Le droit d'aînesse des Chaldéens et l'antiquité de leurs monumens étaient alors trop notoires pour que personne imaginât qu'un peuple aussi puissant, aussi fier de ses arts et de ses sciences que les Babyloniens, eût emprunté les traditions mythologiques d'une petite tribu qu'il regardait comme schismatique et rebelle, et qu'il avait rendue son esclave. Aujourd'hui que par la bizarrerie des révolutions humaines, toute la gloire de Babylone a disparu comme un songe, et que Jérusalem couverte de ruines, de chaînes et de mépris, voit l'univers soumis à ses opinions, il est devenu facile de récuser

des témoins qui n'ont plus de représentans, de réfuter des écrits dont il ne reste plus que des morceaux incohérens : cependant, si l'on recueille et confronte ces morceaux, on y trouve encore de quoi persuader tout esprit impartial de l'identité des Cosmogonies juives et chaldéennes ; et de faire sentir que le système faussement attribué à Moïse, a été un système commun à beaucoup de peuples de l'ancien Orient, et dont on retrouve des traces jusqu'au Thibet et dans l'Inde.... Nous ne prétendons point approfondir ce sujet, qui serait la matière d'un gros volume ; mais par quelques exemples nous voulons prouver jusqu'à quel point une analyse exacte pourrait porter l'évidence.... Citons d'abord le témoignage de l'historien Josephe, qui, vu son caractère, est du plus grand poids dans cette question.

CHAPITRE XII.

Du Déluge.

D'ABORD, dans la défense du peuple juif contre les attaques d'Appion (1), recueillant les témoignages répandus dans les écrits de diverses nations, main-

(1) Contre Appion, liv. Ier, § 19.

tenant, dit-il, « j'interpellerai les monumens des » Chaldéens, et mon témoin sera Berose, né lui- » même Chaldéen, homme connu de tous les » Grecs qui cultivent les lettres, à cause des écrits » qu'il a publiés en grec, sur l'Astronomie et la » Philosophie des Chaldéens. Berose donc, com- » pulsant et copiant les plus anciennes histoires, » présente les mêmes récits que Moïse, sur le » déluge, sur la destruction des hommes par les » eaux, et sur l'arche dans laquelle *Noux* [1] (Noé) » fut sauvé, et qui s'arrêta sur les montagnes » d'Arménie; ensuite, exposant la série généalo- » gique des descendans de *Noux*, il fixe le tems où » vécut chacun d'eux, et il arrive jusqu'à Nabo- » polasar, etc. »

Ainsi l'histoire de Noé, du déluge et de l'arche est une histoire purement chaldéenne, c'est-à-dire, que les chap. VI, VII, VIII, IX, X et XI, sont tirés des légendes sacrées des prêtres de cette nation, à une époque infiniment reculée. Il est très-fâcheux que le livre de Berose ne nous soit point parvenu; mais la piété des premiers chrétiens le regardant comme dangereux [2], paraît l'avoir

[1] Ce mot *noux* est la meilleure orthographe de l'hébreu *nouh* (noé), parce que les Grecs n'ayant point l'aspiration *h*, la remplacent par *x*, qui est le *ch*. allemand et latin.

[2] *Voyez* le Syncelle, pag. 38 et 40, lig. 8. Cet auteur cite quelquefois le nom de Berose; mais tous les passages qu'il

supprimé de bonne heure. Josephe en rapporte positif sur le fait du déluge, dans ses Antiquités judaïques, *liv. 1er, ch. 6.*

« De ce déluge, dit-il, et de l'arche [illegible] tion tous les historiens asiatiques; [illegible] autres, en parle ainsi : On prétend [illegible] tie de cette arche subsiste encore [illegible] Korduens (Kurdestan) en Armé[illegible] dévots en retirent des morceaux [illegible] vont les distribuant au peuple, [illegible] comme d'amulettes contre les m[illegible] sephe continue... « Hiérôme, l'Egypt[illegible] sur les antiquités phéniciennes, [illegible] de même que Mnaseas et plusi[illegible] Nicolas de Damas lui-même, dans [illegible] tre-vingt-seizième, dit :

« Au-dessus de Miniade, en Arm[illegible] haute montagne appelée *Baris*, [illegible] que beaucoup de personnes se [illegible] tems du déluge; qu'un homme, [illegible] vaisseau, prit terre au sommet, et [illegible] tems les débris de ce vaisseau y ont [illegible] Cet homme pourrait être celui dont parle Moïse, le législateur des Juifs. »

---

produit, finissant par être rapportés à Polyhistor, Abydène et autres copistes de Berose, il nous semble que déjà l'original de Berose n'existait plus.

On voit que Josephe est loin d'inculper Berose et les autres historiens, d'un plagiat envers Moïse, qu'il [illegible] auteur de la Genèse; qu'au contraire il invoque les monumens chaldéens, phéniciens, [illegible]ns, comme témoins premiers et originaux, [illegible] la Genèse n'est qu'une émanation ou [illegible].

Quant [illegible]ils du déluge, nous les trouvons, 1° dans [illegible]ent d'Alexandre Polyhistor, savant [illegible] du tems de Sylla, dont le Syncelle [illegible]mis plusieurs passages précieux: 2° dans un fragment d'Abydène, autre compilateur qu'Eusèbe nous représente comme ayant consulté les monumens des (1) Mèdes, et des Assyriens; ce qui explique pourquoi il diffère quelquefois de Berose, dont le Syncelle l'appelle le *copiste* d'Alexandre Polyhistor (2). Ce que la Genèse appelle *Nouh* ou *Noé*, ces auteurs le racontent de *Xisuthrus*, avec des variantes qui prouvent la diversité des monumens antiques, d'où émanent ces récits. Un tableau comparé des textes sera plus éloquent que tous les raisonnemens.

---

(1) *Præpar. evang.*, lib. IX, ch. XII.

(2) *Nec me fugit Berosum et sequaces ejus Alexandrum Polyhistorem, et Abydenum*, page 14.

Monumens chaldéens, copiés par Alexandre Polyhistor, en son second livre (1).

« Xisuthrus fut le dixième roi (comme Noé fut le dixième » patriarche) : sous lui arriva le déluge.... Kronos (Saturne) » lui ayant apparu en songe, l'avertit que le 15 du mois » Dœsius, les hommes périraient par un déluge : en con- » séquence il lui ordonna de prendre les écrits qui traitaient » du *commencement*, du *milieu*, et de la *fin de toutes* » *choses;* de les enfouir en terre dans la ville du soleil, » appelée *Sisparis;* de se construire un navire, d'y embar- » quer ses parens, ses amis, et de s'abandonner à la mer. » Xisuthrus obéit; il prépare toutes les provisions, rassem- » ble les animaux quadrupèdes et volatiles; puis il demande » où il doit naviguer; *vers les Dieux*, dit Saturne, et il sou- » haite aux hommes *toutes sortes de bénédictions.* Xisuthrus » fabriqua donc un navire long de *cinq stades et large de* » *deux;* il y fit entrer sa femme, ses enfans, ses amis et » tout ce qu'il avait préparé. Le déluge vint, et bientôt » ayant cessé, Xisuthrus lâcha quelques oiseaux qui, faute » de trouver où se reposer, revinrent au vaisseau : quelques » jours après il les envoya encore à la découverte; cette fois » les oiseaux revinrent ayant de la boue aux pieds; lâchés » une troisième fois, ils ne revinrent plus : Xisuthrus con- » cevant que la terre se dégageait, fit une ouverture à son » vaisseau, et comme il se vit près d'une montagne, il y » descendit avec sa femme, sa fille et le pilote; il adora la

(1) Le Syncelle, page 30, semble d'abord tirer ce passage de Berose; mais en le terminant, il dit : *Voilà ce qu'écrit Alexandre Polyhistor.*

Récit du livre hébreu, la Genèse.

Et les dieux (Elahim) dit à *Noh* : « fais-toi un vaisseau, » divisé en cellules et enduit de bitume : sa longueur sera » de trois cents coudées, sa largeur de cinquante, sa hauteur » de trente. Il aura une fenêtre d'une coudée carrée. Je vais » amener un déluge d'eau sur la terre, tu entreras dans » l'archè, toi, tes fils, ta femme et les femmes de tes fils; » et tu y feras entrer un couple de tout ce qui a vie sur la » terre, oiseaux, quadrupèdes, reptiles : tu feras aussi des » provisions de vivres pour toi et pour eux. *Noh* fit tout ce » que Dieu (Elahim) lui avait ordonné : et Dieu (Iahouh) » dit encore : Prends sept couples des animaux purs, et deux » seulement des impurs; sept couples aussi des volatiles.... » Dans sept jours je ferai pleuvoir sur terre pendant quarante » jours et quarante nuits : et *Noh* fit ce qu'avait prescrit » (Iahouh), il entra dans l'arche âgé de 600 ans; et après » sept jours, dans le second mois, le 17 du mois, toutes les » sources de l'Océan débordèrent, et les cataractes des cieux » furent ouvertes; et *Noh* entra dans le vaisseau avec sa » famille et tous les animaux; et la pluie dura quarante jours » et quarante nuits; et les eaux élevèrent le vaisseau au-dessus » de la terre; et le vaisseau flotta sur les eaux; et elles cou- » vrirent toutes les montagnes qui sont sous les cieux, à » quinze coudées de hauteur; et tout être vivant fut dé- » truit; et les eaux crûrent pendant cent cinquante jours; et » Dieu (Elahim) se ressouvint de *Noh*; il fit souffler un vent; » les eaux se reposèrent; les fontaines de l'Océan et les cata- » ractes du ciel se fermèrent, et la pluie cessa; et les eaux » s'arrêtèrent au bout de cent-cinquante jours, et le septième » mois, au dix-septième jour, l'arche se reposa sur le mont

Suite du Récit de Polyhi

» terre, éleva un autel, fit un sacrifice, p
» ne fut plus vu sur la terre avec les trois
» avec lui.... Ceux qui étaient restés dans
» voyant pas revenir, les appelèrent à gra
» leur répondit en leur recommandant la
» ajoutant qu'ils devaient retourner à Baby
» du destin, retirer de terre les *lettres* en
» pour les communiquer aux hommes; qu
» où ils se trouvaient était l'Arménie. Ayan
» ils s'assemblèrent *de toutes parts*, et se
» lone. Les débris de leur vaisseau, pous
» sont restés jusqu'à ce jour sur les monts
» dévots en prennent de petits morceaux po
» talismans contre les maléfices. Les *lettres*
» de terre à Sisparis, les hommes bâtirent de
» des temples, et *réparèrent Babylone elle-*

uite du Récit de la Genèse.

» *A*[illegible] Arménie, et les eaux allèrent et vinrent dimi-
» nuant [illegible] au dixième mois ; et le dixième mois au premier
» jour [illegible] les cimes des montagnes ; et quarante jours
» après [illegible] xième du onzième mois), *Noh* ouvrit la fenêtre
» du [illegible], et lâcha le corbeau, qui alla volant jusqu'à ce
» qu'[illegible] x se retirassent ; et *Noh* lâcha la colombe qui,
» ne [illegible] point où reposer le pied (les cimes étaient
» [illegible] couvertes), revint au vaisseau, et après sept
» jours [illegible] 7 du onzième mois), *Noh* la renvoya encore,
» et [illegible] ut le soir portant au bec une feuille d'olivier ;
» et [illegible] rs après (le 24 du onzième mois), il la lâcha
» encore ; elle ne revint plus. L'an 601 de *Noh*, le premier du
» mois [illegible] jours après le dernier départ de la colombe, la
» terre [illegible] èche, et *Noh* leva le couvercle du vaisseau, et il
» vit la terre sèche ; et le vingt-septième du second mois la
» terre [illegible] èche ; et Dieu (Elahim) lui dit de sortir avec
» tous [illegible] mille et tous les animaux ; et *Noh* dressa un
» autel [illegible] sacrifia des oiseaux et des animaux purs ; et
» (Jahuh) Dieu, en respira l'odeur avec plaisir, et dit : Je
» n'amènerai plus de déluge ; et il donna des *bénédictions* et
» des *préceptes* à Noh ; ne pas manger le sang des animaux
» (précepte de Moïse : l'ame est dans le sang) ; de ne pas
» verser le sang des hommes, etc. ; et il fit alliance avec les
» hommes ; et pour signe de cette alliance, je placerai, dit-il,
» *un arc dans les nues* (l'arc en ciel), et en le voyant, je
» me souviendrai de mon alliance avec tout être vivant sur
» la terre, et je ne les détruirai plus.... ; et *Noh* en sortant
» du vaisseau avait trois enfans, et il se livra à la culture
» de la terre et il planta la vigne, etc. »

Nous ne transcrivons point le récit d'Abydène qu'Eusèbe a conservé dans sa Préparation évangélique (*liv. IX, ch. XII.*), parce qu'il est infiniment abrégé, et qu'il ne diffère que dans deux circonstances. Dans son récit tiré des monumens mèdes et assyriens, Xisuthrus lâche les oiseaux trois jours après que la tempête se fut calmée; ils reviennent deux fois, ayant de la boue *aux ailes* et non aux pieds; à la troisième fois ils ne reviennent plus.

Ces textes seraient la matière d'un volume de commentaires : bornons-nous aux remarques les plus nécessaires pour tout homme sensé: les deux récits sont un tissu d'impossibilités physiques et morales; mais ici le simple bon sens ne suffit pas, il faut être initié à la doctrine astrologique des anciens, pour deviner ce genre de logogryphe, et pour savoir qu'en général tous les *déluges* mentionnés par les Juifs, les Chaldéens, les Grecs, les Indiens, comme ayant détruit le monde sous Ogygès, Inachus, Deucalion, Xisuthrus, Saravriata, sont un seul et même événement physico-astronomique qui se répète encore tous les ans, et dont le principal merveilleux consiste dans le langage métaphorique qui servit à l'exprimer. Dans ce langage, le grand *cercle* des cieux s'appelait *mundus*, dont l'analogue *mondala* signifie encore *cercle* en *sanscrit*: l'*orbis* des latins en est

le synonyme. La révolution de ce cercle par le soleil, composant l'*année* de 12 mois, fut appelée *orbis*, le *monde*, le *cercle céleste*. Par conséquent, à chaque 12 mois, le *monde* finissait, et le *monde* recommençait; le *monde* était détruit et le *monde* se renouvelait. L'époque de cet événement remarquable variait selon les peuples et selon leur usage de commencer l'année à l'un des solstices ou des équinoxes : en Egypte, c'était au solstice d'été. A cette époque, le Nil donnait les premiers symptômes de son débordement, et dans 40 jours, les eaux couvraient *toute la terre* d'Égypte à quinze coudées de hauteur. C'était et c'est encore un *océan*, un *déluge*. C'était un déluge destructeur dans les premiers tems, avant que la population civilisée et nombreuse eût desséché les marais, creusé des canaux, élevé des digues, et avant que l'expérience eût appris l'époque du débordement. Il fut important de la connaître, de la prévoir : l'on remarqua les étoiles qui alors paraissaient le soir ou le matin à l'horizon. Un groupe de celles qui se succédaient fut appelé le *navire* ou la *barque*, pour indiquer qu'il fallait se tenir prêt à s'embarquer; un autre groupe fut appelé le *chien*, qui avertit; un troisième avait le nom de *corbeau*; un quatrième, de *colombe* (1); un cinquième s'ap-

(1) En Egypte ces oiseaux ne quittent pas la maison pen-

pelait le *laboureur*, le *vigneron* (1); l'un et l'autre de lui était la *femme* (la vierge céleste). Tous ces personnages qui figurent dans le déluge de *Noh* et de *Xisuthrus* sont encore dans la sphère céleste; c'était un vrai tableau de *Calendrier* dont nos deux textes cités ne sont que la description plus ou moins fidèle. Au moment de l'équinoxe et au début de l'inondation, la planète de *Kronos* ou *Saturne*, qui avait son domicile dans le Sagittaire, ou plutôt le *génie ailé*, gouverneur de cette planète, était censé avertir l'*homme* ou le *laboureur* de s'embarquer. Il avertissait *pendant la nuit*, parce que c'était le soir ou la nuit que l'astre était consulté. Le Calendrier des Égyptiens et leur science astrologique ayant pénétré dans la Grèce encore sauvage, ces tableaux non appropriés au pays y furent mal compris, et ils y devinrent les fables mythologiques de Deucalion, d'Ogygès et d'Inachus, dont le nom est *Noh* même, écrit en grec *Noch* et *Nach*. La Chaldée avait aussi son déluge, par les débordemens du Tigre et de l'Euphrate, au moment où le soleil fond les neiges des monts Arméniens. Mais ce déluge avait un caractère malfaisant, par sa rapidité et l'incertitude de son arrivée. Ce pays, d'une fertilité extrême,

---

dant que le sol est couvert d'eau : quand ils s'absentent, c'est le signe qu'ils trouvent à vivre et que la terre se découvre.

(1) *Arcturus*, Bootes.

par conséquent peuplé de toute antiquité, dut avoir son calendrier propre ainsi que ses légendes: cependant les historiens nous assurent que les rites de l'Égypte y furent introduits avec une colonie de prêtres, peut-être, par le moyen de Sésostris qui, vers l'an 1350, traversa ces régions en conquérant; peut-être par la voie des Ninivites ou par quelque autre événement: ce dut être déjà une cause de variations dans les légendes chaldéennes. Les débordements du Tigre et de l'Euphrate n'arrivaient pas aux mêmes époques; une autre cause fut la précession des équinoxes qui, tous les 71 ans, change d'un degré la position du soleil dans les signes. Enfin les physiciens ayant étendu leurs connaissances géographiques, et ayant constaté que l'hémisphère du nord était comme noyé de pluies dans l'intervalle hybernal des deux équinoxes, il en résulta que l'idée et le nom de *déluge* furent appliqués au semestre d'hiver, tandis que le nom d'*incendie* fut donné au semestre d'été, ainsi que nous l'apprend Aristote[1]. De là l'expression amphibologique que le *monde éprouvait des révolutions alternatives d'incendie et de déluge*; de là aussi une nouvelle source de variantes adoptées par l'écrivain juif, lorsqu'il fait durer la pluie 150 jours (près de six mois), après avoir dit qu'elle n'en dura que 40; il n'est donc pas étonnant qu'il y ait des discordances entre

les divers compilateurs des monumens, puisqu'il a dû s'en introduire très-anciennement entre les monumens eux-mêmes et entre les Calendriers tant indigènes qu'étrangers.

La différence la plus remarquable entre le récit chaldéen et le récit hébreu, est que le premier conserve le caractère astrologico-mythologique, tandis que le second est tourné dans un sens et vers un but moral. En effet, selon l'hébreu, dont nous n'avons donné qu'un extrait, puisque le texte contient plus de 100 versets, le genre humain s'étant perverti, et des *géans*, nés des anges de *Dieu* et des *filles* des hommes, exerçant toutes sortes de violences, Dieu se repent d'avoir créé l'espèce; il se parle, il délibère, il se fixe au parti violent d'exterminer tout ce qui a vie. Cependant il aperçoit un homme juste, il en a pitié; il veut le sauver : il lui fait part de son dessein, il lui annonce le déluge, lui prescrit de bâtir un navire, etc. Quand le déluge a tout détruit, l'homme fait *un sacrifice d'animaux purs* (selon la loi de Moïse); Dieu en est si touché, qu'il promet de ne plus faire de déluges il donne des bénédictions, des préceptes, un abrégé de loi; il fait alliance avec tous les êtres vivans; et pour signe de cette alliance, *il invente l'arc en ciel* qui se montrera en tems de pluie, etc.; tout cela chargé de redites avec quelques contra-

dictions. Par exemple, la *pluie dura* 40 *jours...;* les eaux crûrent 150 jours; un vent souffla, et la pluie cessa. Le premier jour du dixième mois, « l'on vit les cimes des monts; 40 jours après, » la colombe ne trouve pas *où poser le pied*, etc. »

Tout ce récit n'est-il pas un drame moral, une leçon de conduite que donne au peuple un législateur religieux, un prêtre ? Sous ce rapport, on pourrait l'attribuer à Moïse; mais le nom pluriel *Elahim*, les *dieux*, très-mal traduit au singulier, *Dieu*, ne saurait se concilier avec l'unité dont Moïse fait la base de sa théologie. Le Dieu de Moïse est *Iehouh :* on ne voit jamais que ce nom dans ses lois et dans les écrits de ses purs sectateurs, tels que Jérémie. Pourquoi l'expression d'*Elahim*, les *dieux*, se trouve-t-elle si souvent et presqu'uniquement dans la Genèse ? Par la raison que le monument est chaldéen, et parce que, dans le système chaldéen, comme dans la plupart des théologies asiatiques, ce n'est pas un *Dieu seul* qui créait, c'étaient les dieux, ses ministres, ses anges, et spécialement les démons et les génies des 12 mois qui créèrent chacun une partie du *monde* (le cercle de l'année). Le grand-prêtre Helqiah empruntant cette Cosmogonie, n'a osé y changer une expression fondamentale qui peut-être avait cours chez les Hébreux, depuis leurs relations avec les Syriens;

il est même possible qu'il n'ait rien ajouté de son chef à ce texte, quoique les [illegible] (selon la loi) et le nombre 7, indiqué [illegible] juive, avec d'autant plus de raison que le nom de *Iahouh* y est joint.

Long-tems avant Helqiah [illegible] l'apologue « de *Iou-piter irrité* [illegible] » contre la génération co[illegible] » la fin du monde, submerg[illegible] » qui se précipitent des cataractes [illegible] » (Voyez *Nonnus Dionysi*[illegible])

Tout le système du Tartare et de l'Elysée [illegible] à cette théologie d'origine égyptienne [illegible] quité assez reculée, puisqu'elle était [illegible] des *mystères* et des *initiations* [illegible] tères que la science astrologique [illegible] moral qui altéra de jour en jour le sens physique de ses tableaux hiéroglyphiques, etc.

Selon l'hébreu, après le déluge, *Noh* [illegible] la *terre*, plante la vigne; en cela, il est *Osyris* et *Bacchus* qui tous deux sont le soleil dans la constellation *Arcturus* ou le *Bouvier* qui, après la retraite du Nil, annonçait au [illegible] de semer; et sur les coteaux du Fa'oum, le tems de vendanger.

Ici les fragmens de Berose et de ses copistes ont une lacune qui correspond au chapitre [illegible] de la Genèse, où l'auteur juif décrit le partage de

la terre entre les trois *prétendus* enfans de Noh, et donne la nomenclature de leurs *prétendus* enfans, selon leurs *langues* et *nations* : nous disons *prétendus*, parce que toute cette apparente généalogie n'est qu'une véritable description géographique des pays et des peuples connus des Juifs à cette époque, description dans laquelle chaque nation est désignée, tantôt par un nom collectif, selon l'usage de la langue, tantôt par un nom pluriel, dans un ordre méthodique de [illegible] et d'affinités de langage. Imaginer que les noms pluriels de *Medi*, les Mèdes, *Saspirim*, les Saspires, *Rodanim*, les Rhodiens, *Amorrhim*, les Amorrhéens, *Aradim*, les Aradiens, *Phastrim*, les Égyptiens, *Phelastim*, les Philistins, etc. etc., soient des noms d'individus, et imaginer que ces individus fussent la troisième génération de trois fabuleux [illegible] sur le globe s'en seraient fait accroire, est un excès de crédulité et d'aveuglement qui passe toutes bornes ; mais ce sujet nous écarterait trop : nous le traiterons dans un autre particulier.

CHAPITRE XIII.

De la Tour de Babel ou *Pyramide de Bel à Babylone.*

VIENNENT ensuite dans le chapitre XI, la séparation des familles, l'entreprise de la tour de Babylone et la confusion des langues. Nous trouvons l'équivalent de ce récit dans un fragment de Polyhistor. (Voy. le *Syncelle, p. 44, et Eusèbe, Præpar. evang., lib. IX, c. XIV*) : la Sibylle porte ce texte :

« Lorsque les hommes parlaient (encore) une » seule langue, ils bâtirent une tour très-élevée, » comme pour monter au ciel, mais les dieux » (Elahim) envoyèrent des tempêtes qui la ren- » versèrent, et ils donnèrent à chaque (homme) » un langage : de là est venu le nom de Babylone » à cette cité. Après le déluge, existèrent Titan » et Prométhée, etc. »

Ici, dit le Syncelle, Polyhistor oublie que selon ses auteurs, existait depuis des milliers d'années cette ville de Babylone, dont le nom n'est donné qu'à cette époque. Le même Syncelle poursuit son récit par ce fragment d'Abidène, qui

porte, page 44 : « Il y en a qui disent que les » premiers hommes nés de la terre, se fiant en » leurs forces et en leur taille énorme, mépri- » sèrent les dieux, dont ils voulurent devenir les » supérieurs; que dans ce dessein, ils bâtirent » une *tour* très-haute, mais que les vents venant » au secours des dieux, renversèrent l'édifice sur » ses auteurs; et les décombres prirent le nom » de *Babylone* : jusqu'alors le langage des hommes » avait été un et semblable, mais de ce moment » il devint multiple et divers; ensuite survinrent » des dissentions et des guerres entre Titan et » Saturne, etc. »

En nous offrant plusieurs versions, ces fragmens nous montrent qu'il existait diverses sources dont le récit juif n'était qu'une émanation, sans être le type primitif, comme on le voudrait établir.

Quelle fut cette sibylle citée par Polyhistor? On ne nous le dit point; mais nous pensons la retrouver dans Moïse de Chorène, dont les *premiers chapitres* se lient à notre sujet, de manière à prouver l'authenticité et l'identité des sources communes. Cet écrivain, qui date du cinquième siècle avant J. C., établit d'abord comme faits notoires : « Que les anciens Asiatiques, et spé- » cialement les Chaldéens et les Perses eurent » une foule de livres historiques; que ces livres » furent partie extraits, partie traduits en langue

» grecque, surtout depuis que les Ptolomées eurent
» établi la bibliothèque d'Alexandrie, et encou-
» ragé les littérateurs par leurs libéralités ; de
» manière que la langue grecque devint le dépôt et
» la mère de toutes les sciences. Ne vous étonnez
» donc pas, continue-t-il, si pour mon histoire
» d'Arménie, je ne vous cite que des auteurs grecs,
» puisqu'une grande partie des livres arméniens
» péri (par l'effet même des traductions), quant
» à nos antiquités, les compilateurs ne sont pas
» d'accord sur tous les points entre eux, et ne
» diffèrent de la Genèse sur quelques autres
» pendant Berose et Abydène d'accord avec
» comptent *dix* générations avant le déluge ; mais
» selon eux, ce sont des *princes*, et des noms
» barbares avec une immense série d'années, qui
» diffèrent non-seulement des nôtres (qui ont
» quatre saisons), et des *années divines*, mais
» encore de celles des Egyptiens, etc. Abydène
» et Berose comptent aussi *trois chefs*
» avant la tour de Babel ; ils exposent
» (c'est-à-dire comme la Genèse), l'
» de Xisuthrus en Arménie ; mais ils
» quant aux noms (c'est-à-dire, qu'ils
» de la Genèse).... Je préfère donc de
» mon récit d'après ma véridique et
» *bylle berosienne*, qui dit : Avant
» que le langage des hommes fût

» après la navigation de Xisuthrus, en Arménie, » *Zerouan*, *Titan* et *Yapetosthe* gouvernaient la » terre : s'étant partagé le monde, *Zerouan*, en- » flammé d'orgueil, voulut dominer les deux » au[illegible] *Titan* et *Yapetosth* lui résistèrent, et » lu[illegible]re, parce qu'il voulait établir » se[illegible]ut. Titan dans ce conflit s'em- » pa[illegible]ine portion de l'héritage de » Ze[illegible]œur *Astlik*, en se *mettant* » en[illegible]a le tulmulte par *ses douceurs*. » Il fu[illegible] *Zerouan* resterait chef; mais » ils [illegible]de tuer tout enfant mâle de » *Zerouan*, et ils préposèrent de forts Titans à » l'accouchement de ses femmes.... Ils en tuèrent » deux; mais Astlik conseilla aux femmes d'en- » gager quelques Titans à conserver les autres, » et de les porter à l'*orient*, au mont Ditzencets » ou *Jet des Dieux*, qui est l'Olympe. »

Le lecteur voit qu'ici nous avons une sibylle comme dans Polyhistor; et elle est appelée *Berosienne*. Les anciens nous apprennent que Berose eut une fille dont il soigna beaucoup l'éducation, et qui devint si habile, qu'elle fut comptée au rang des sibylles. N'avons-nous pas lieu de voir ici cette femme savante, surtout quand il s'agit d'antiquités de son pays? Le fragment cité a une analogie marquée avec le *Sem*, *Cham*, et *Iaphet* de la Genèse, et c'est par cette raison que le

dévot *auteur* arménien le préfère aux récits de Berose et d'Abydène; mais ce fragment nous reporte, comme les autres, à des traditions mythologiques qu'il nous importe de multiplier pour en éclaircir le sens. Notre Arménien en rapporte une très-ancienne de son pays, qui dit :

Un livre qui n'existe plus, a dit de Xisuthrus, et de ses trois fils : « Après que *Xsisutrai* eut » navigué en Arménie, et pris terre, un de ses » fils, nommé *Sim*, marcha entre le couchant et » le *septemtrio*, et arrivé à une petite plaine sous » un *mont très-élevé*, par le milieu de laquelle » les fleuves coulaient vers l'Assyrie, il se fixa » *deux mois* au bord du fleuve, et appela de » son nom *Sim*, la montagne; de là il revint par » le même (chemin), entre orient et midi, au » point d'où il était parti : un de ses enfans ca- » dets, nommé *Tarban*, se séparant de lui avec » 30 fils, 15 filles, et leurs maris, se fixa sur la » rive du même fleuve....; d'où vint à ce lieu » le nom de *Taron*, et à celui qu'il avait quitté, » le nom *Tseron*, à cause de la *séparation* qui » s'y était faite de ses enfans.

» Or, les peuples de l'orient appellent *Sim*, » *Zerouan*, et ils montrent un pays appelé *Za-* » *ruandia* (1). Voilà ce que nos ancien[illegible]

(1) Pline, liv. VI, c. XXVII.

» chantaient dans leurs fêtes, au son des instru-
» mens, ainsi que le rapportent Gorgias, Bananus
» et David, etc. »

Nous touchons ici aux sources où a puisé l'auteur juif. Notre Arménien cite un autre écrit plus intéressant par son origine et ses développemens; c'est le volume que le syrien Mar I bas trouva dans la bibliothèque d'Arshak, 80 ans après Alexandre, et qui portait pour titre :

« Ce volume a été traduit du chaldéen en grec.
» Il contient l'histoire vraie des anciens person-
» nages illustres qu'il dit commencer à *Zerouan*,
» Titan et Yapetosth ; et il expose par ordre la
» série des hommes illustres nés de ces trois
» chefs. »

Le texte commence : « Ils étaient terribles et
» brillans, ces premiers des dieux, auteurs des
» plus grands biens, et principes du monde et
» de la multiplication des hommes.... D'eux vint
» la race des géans, au corps robuste, aux membres
» (ou bras) puissans (ou vigoureux), à l'im-
» mense stature, qui, pleins d'insolence, con-
» çurent le dessein impie de bâtir *une tour*. Tan-
» dis qu'ils y travaillaient, un vent horrible et
» *divin*, excité par la colère des dieux (Elahim),
» détruisit cette masse immense, et jeta parmi
» les hommes, des paroles inconnues qui exci-
» tèrent (ou causèrent) le tulmute et la confu-

» sion : parmi ces hommes, était le Iapétique
» Haïk, célèbre et vaillant gouverneur (*prefec-*
» *tus*), très-habile à lancer les flèches et à manier
» l'arc (*). Ce Haïk, beau, grand, à chevelure
» brillante, aux bras puissans, à l'œil [illegible],
» plein d'hilarité, se trouvant l'un [illegible] les
» plus influens, s'opposa à ceux [illegible]
» commander *aux autres géans*, et [illegible]
» dieux, et il excita du tumulte [illegible]
» tueux effort de *Belus*. Le genre hu[illegible]
» sur la terre, vivait au milieu des *géa*[illegible]
» de fureur, tirèrent leurs sabres les [illegible]
» les autres, et luttèrent pour le comm[illegible]
» *Belus* ayant eu des succès, et s'étant re[illegible] maître
» de presque toute la terre, Haïk ne voulut pas
» lui obéir, et après avoir vu naître son fils *Ar-*
» *menak* dans *Babylone*, il alla vers le pays
» d'Ararat, placé au nord, avec son fils, ses
» filles et des braves, au nombre de *300*, sans
» compter des étrangers qui s'y joignirent : il se
» fixa ou s'assit au pied d'une certain mont très-
» étendu dans la plaine, où habitaient quelques-
» uns des *hommes dispersés*. Haïk les soumit
» et y établit son domicile, etc. »

Voilà donc un livre original chaldéen qui, à rai-

(*) *Moses Chor.*, c. IX. Ce Haïk a tous les caractères d'Apollon chassé du ciel par Jupiter qui, de l'aveu des Grecs, est identique au Belus babylonien.

son de sa célébrité, excita la curiosité d'Alexandre, et qui par ce léger fragment nous prouve, 1° l'antiquité réelle des traditions recueillies par Berose, par Abydène, par la Sibylle; 2° l'analogie de ces traditions avec celles du livre juif appelé la *Genèse*. Cette analogie est sensible dans ce qui concerne le déluge, l'homme sauvé dans un navire, les trois princes ou chefs du genre humain issus de cet homme; la séparation de leurs enfans; l'entreprise de la tour de Babel, la confusion qui en résulte, etc.; enfin dans ces *géans* nés des enfans des dieux (Elahim), et des filles des hommes, *géans grands de corps* et *fameux de nom dans les tems anciens :* (Genèse, *ch. VI, v. 2 à 5*); ce sont les propres expressions de la Genèse. Leur entreprise de monter aux cieux est la même que celle des géans chantés par les mythologues grecs, et cette ressemblance vient confirmer l'origine chaldéenne de toutes ces allégories, dont l'explication nous écarterait trop de notre sujet (1). Nous nous bornerons à remarquer que ces mêmes allégories se trouvent dans les récits cosmogoniques des sectateurs de *Budha*, réfugiés au Thibet, et qui, sous le nom de *Samanéens*, étaient une

(1) *Voyez* Dupuis, Origine des Cultes, Table des matières, tome III, in-4°, art. *Déluge, Orion, Titan, Géans, Belus*, et sa *Dissertation sur les grands cycles.*

secte indienne, célèbre et déjà ancienne au tems d'Alexandre. Leur Cosmogonie qui, sous d'autres rapports, ressemble singulièrement à celle de la Genèse, parle, comme ce livre, de la corruption des hommes, de la colère de Dieu, des déluges dont il punit le genre humain; et ils tournent dans un sens moral tout ce que les mythologues grecs présentent sous un aspect astrologique. Or, si l'on considère que les récits des Grecs se rapportent à une époque où la constellation du Taureau ouvrait l'année et la marche des signes; c'est-à-dire au-delà de 4000 ans avant notre ère, tandis que les récits des Juifs et des Perses, indiquent l'*Agneau* ou *Bélier* comme *réparateur*, l'on pensera que les Grecs ont mieux gardé le type originel, parce qu'ils sont plus anciens que les autres, et que les autres l'ont altéré, parce qu'ils sont venus plus tard; ensorte que le système moral et mystique dans lequel il faut comprendre l'Elysée, le Tartare, et toute la doctrine des mystères, n'aurait pas eu une origine plus reculée que 2500 à 2300 ans avant notre ère, et ce serait de l'Egypte et de la Chaldée que se seraient répandus dans l'orient et dans l'occident toutes ces idées, comme s'accordent à le témoigner tous les anciens auteurs grecs et même les arabes qui ont eu en main d'anciens livres échappés aux ravages des guerres et du tems. Il

est remarquable qu'un de ces livres, cité par le Syncelle, sous le nom de livre d'*Enoch*, présente l'histoire des géans, nés des anges et des filles des hommes, presque dans les mêmes termes que les livres des Boudhistes du Thibet, et le livre de la Genèse ; sans doute le livre d'Enoch est apocryphe quant au nom que lui a donné l'auteur anonyme, pour imprimer le respect, mais non quant à sa doctrine qui est chaldéenne et de haute antiquité. Revenons à nos confrontations.

Après le déluge de *Noh* ou de *Xisuthrus*, le partage de la terre entre trois *personnages* puissans et brillans, dont Titan est un, ressemble beaucoup à ce que les Grecs nous disent des trois frères, Jupiter, Pluton et Neptune (1). La construction de la tour de Babylone semblerait prendre un caractère plus historique ; et lorsqu'on se rappelle que pour bâtir cette ville et la pyramide de Bel aux sept étages (comme les sept sphères), Sémiramis employa deux millions d'hommes tirés de tous les peuples de son empire, par conséquent parlant une multitude de dialectes divers, on serait tenté de croire que cette confusion de langage a donné lieu à une tradition ensuite altérée ; mais Sémiramis était trop récente pour être oubliée et méconnue ; l'é-

(1) Pluton même est noir comme Cham.

vénement porte un caractère mythologique beaucoup plus ancien : et comme en langage astrologique, le *Zodiaque* s'appelait la *grande Tour Burg*, en grec, *pyrg-os*), la partie de cette *tour*, composée de *six signes* ou *six étages*, qui, depuis le solstice d'hiver jusqu'à celui d'été, s'élevait vers le nord, où était le mont Olympe (Ararat et Merou), était censée élevée ou bâtie par les géans, c'est-à-dire par les constellations alors ascendantes de l'horizon au zénith. Il faudrait connaître tous les détails de ces mystères chaldéens, pour expliquer tous ceux du récit.... Il est du moins évident que le repeuplement de la terre en cinq ou six générations, est une rêverie au physique comme au moral. Par suite de cette impossibilité, l'on ne peut admettre à la onzième génération l'apparition d'*Abraham* comme homme et comme personnage historique; et les soupçons s'accroissent lorsqu'on lit ce qu'en rapportent Berose, Alexandre Polyhistor et Nicolas de Damas.

CHAPITRE XIV.

Du personnage appelé Abraham.

« Berose, dit Josephe [1], en supprimant le nom » d'Abraham, notre ancêtre, l'a cependant indiqué » par ces mots :

» A la dixième génération après le déluge, » exista chez les Chaldéens, un homme juste et » grand, qui fut très-versé dans la connaissance » des choses célestes. »

Effectivement, dans la Généalogie juive, Abraham se trouve à la dixième génération depuis le déluge, et cela prouve l'identité continue et l'origine commune des deux récits.

Josephe ajoute : « Hécatée a écrit sur Abraham » un volume entier. Nicolas de Damas, au qua- » trième livre de son Recueil d'histoire dit : Abra- » ham régna à Damas ; c'était un étranger venu » du pays des Chaldéens, au-dessus de Babylone, » à la tête d'une armée [2]. Peu de tems après il

[1] *Antiq. jud.*, lib. I, c. VII, § 2.

[2] Nicolas de Damas, dans son propre texte, ajoute ici : « Son nom est encore célèbre à Damas, où l'on montre un » faubourg qui l'a retenu. »

» quitta le pays avec tout son monde, et il émigra » dans la contrée appelée alors *Kanaan*, aujourd'hui *Judée*. »

D'autre part, Alexandre Polyhistor, citant Eupolème, dit : [1] « Qu'Abraham naquit à *Camarine*, ville de la Babylonie, appelée aussi *Ouria*, ou *ville des Devins ;* cet homme surpassait tous » les autres en naissance et en habileté. Il inventa l'astrologie et la *chaldaïque* [2] ; par sa » piété il fut agréable à Dieu.... Les Arméniens » ayant attaqué les Phéniciens, Abraham les » chassa (comme le dit la Genèse). Il eut en » Egypte de longs entretiens avec les prêtres sur » l'astrologie. »

Artapan, écrivain persan, cité par Eusèbe (*l. IX, c. XVIII*), parlait également de ce séjour d'Abraham en Egypte, où « il enseigna pendant 20 ans » l'astrologie ; il ajoutait qu'Abraham se rendit » ensuite à Babylone chez les géans, qui furent » exterminés par les dieux, à cause de leur impiété. »

Enfin Josephe parle, comme tous ces auteurs, « de la grande connaissance qu'Abraham avait » des changemens qui arrivent dans le ciel, et » de ceux que subissent le soleil et la lune,

---

[1] Eusèbe, *Præpar. evang.*, lib. IX, c. XVII.

[2] Probablement l'écriture chaldaïque.

» (les éclipses), etc. [1]; » ce qui signifie, en mots décens, qu'Abraham était versé en astrologie.

En examinant ces récits, l'on s'aperçoit que, semblables à ceux sur le déluge, ils viennent d'une source antique où la Genèse a puisé; mais parce qu'ils ont mieux conservé le caractère mythologique qu'ils avaient originairement, ils suscitent plus de doutes et de soupçons sur l'existence d'Abraham, comme individu humain. En effet, dès-lors que le déluge chaldéen n'est qu'une fiction astrologique, que peuvent être les personnages et les générations mis à la suite d'un événement qui n'a pas existé? Si un déluge détruisait aujourd'hui la race humaine, à l'exception d'une famille de huit personnes, cette famille isolée et faible, accablée de tous ses besoins, ne vaquerait qu'aux soins pressans de sa conservation, et avant trois générations, sa race serait retombée dans un état sauvage, qui ne permettrait ni écriture, ni conservation de souvenirs anciens. Chez les peuples policés eux-mêmes, personne, sans l'écriture, n'a idée de la sixième génération antérieure; comment donc la prétendue Généalogie d'Abraham eût-elle pu se conserver? surtout chez les Juifs, qui n'ont pu conserver aucun monument régulier et suivi, ni

---

[1] Josephe, lib. I, c. VII.

de la période des Juges, ni du séjour de leurs ancêtres en Egypte : cette généalogie ne leur appartient point ; ils l'ont empruntée des Chaldéens ; elle est toute chaldéenne. Or, chez les Chaldéens elle est du tems mythologique, comme le déluge et comme les géans avec qui Abraham eut des relations ; c'est pour cette raison que tous les détails ont tant de précision. Dans l'habitude où nous sommes de regarder Abraham comme un *homme*, il est choquant, au premier aspect, de dire que ce personnage est fictif et allégorique, et qu'il n'est que le génie personnifié d'une planète ; cependant tel est le cas d'une foule de prétendus rois, princes et patriarches des anciennes traditions de l'Orient : qui ne croirait qu'Hermès a été un sage, un philosophe, un astronome éminent chez les Egyptiens ? et néanmoins Hermès analysé, n'est que le génie personnifié, tantôt de l'astre Sirius, tantôt de la planète Mercure. Qui ne croirait que chez les Indiens, les sept *richis* ou patriarches ont été de saints pénitens qui ont enseigné aux hommes des pratiques dévotes encore subsistantes ? et cependant les sept richis ne sont que les génies des sept étoiles de la constellation de l'Ours, réglant la marche des navigateurs et des laboureurs qui la contemplent. Du moment que par la métaphore naturelle de leurs langues, les anciens Orientaux eurent personnifié les corps célestes, l'équivoque

introduisit un désordre d'idées, qui s'accrut de jour en jour, et par l'ignorance d'un peuple crédule, superstitieux, et par l'usage mystérieux, énigmatique qu'en firent les initiés à la science, et par la tournure poétique que lui donnèrent des écrivains à imagination. Il ne faudrait donc pas s'étonner si Abraham, *roi*, *patriarche* et *astrologue* chaldéen, analysé dans ses actions et son caractère, ne fut que le génie d'un astre ou d'une planète.

D'abord tout génie d'astre est *roi* : il gouverne une portion du ciel et de la terre soumis à son influence; ses *images* ou *idoles* portent toujours une couronne, emblême de son pouvoir suprême (1) : « Abraham, nous dit-on, avait régné » à Damas, son nom y était resté. » S'il n'eût été qu'un chef d'armée passager, il n'eût pas laissé une impression si durable. Il était allé en Egypte et y avait enseigné l'astrologie; il l'avait même inventée, dit Eupolême, ainsi que la *chaldaïque*.

Un étranger enseigner l'astrologie aux Egyptiens, et cela seize ou dix-sept siècles avant notre ère, quand les Egyptiens étaient, depuis tant d'autres

(1) *Voyez* Moses Maimonides More Nebuchim, et le livre intitulé *Dabistan*, publié à Calcutta 1789, dans le New-Asiatick Miscellany, tome 1er. Ce livre contient à ce sujet des détails qui se lient très-bien avec ceux de Maimonides.

siècles, les maîtres et les inventeurs de cette science, cela est inadmissible et décèle la fable: Abraham a ici les caractères de *Thaut* ou *Hermès*, qui inventa l'astrologie et les lettres de l'écriture [1]; qui surpassa tous les hommes dans la connaissance des choses célestes et naturelles; qui fut un sage et un roi, mais qui dans son type originel, n'est que le génie de l'astre *Sothis* ou *Sirius*, qui annonçait l'inondation du Nil, etc.

Abraham, dans le sacrifice homicide de son fils unique, retrace une autre divinité également célèbre par sa science.

Ecoutons Sanchoniaton, qui écrivit environ 1500 ans avant notre ère.

« Saturne, que les Phéniciens nomment *Israël*, » eut d'une nymphe du pays, un enfant mâle qu'il » appela *Iéoud*, c'est-à-dire *un* et *unique*. Une » guerre survenue, ayant jeté le pays dans un » grand danger, Saturne dressa un autel, y con- » duisit son fils paré d'habits royaux, et l'immola. »

Or Saturne avait été *roi* en Phénicie, ayant pour secrétaire *Thaut* ou *Hermès*, et après sa mort on lui avait consacré l'astre de son nom.

Dira-t-on que *Sanchoniaton*, qui consulta un prêtre hébreu nommé *Ierombal*, a défiguré le

---

[1] *Voyez* le fragment *de Sanchoniaton*. Euseb., *Præpar. evang.*, lib. 1, chapitre dernier.

récit de la Genèse? Nous disons, au contraire, que les récits de cet écrivain tendent à prouver qu'elle n'existait pas de son tems, vu leur différence absolue. La vérité est que les Phéniciens, peuple bien plus ancien que les Hébreux, ont eu leur Mythologie propre et particulière, à laquelle ce trait appartient, et qu'ils ne l'ont pas emprunté des Juifs, qu'ils haissaient : pourquoi donc cette ressemblance? Parce qu'une tradition semblable existait chez les Chaldéens, peuple d'origine arabique, comme les Kananéens; mais l'écrivain juif, auteur de la Genèse, a pris à tâche d'effacer tout ce qui retraçait l'idolâtrie, pour donner à son récit le caractère historique et moral convenable à son but.

L'analogie ou plutôt l'identité d'Abraham et de Saturne ne se borne pas à ce trait. « Les plus » savans auteurs persans, dit le docteur Hyde (1), » assurent que dans les anciens livres chaldéens, » Abraham porte le nom de *Zeroüan* et *Zerban*, » qui signifie *riche-en-or; gardien de l'or.* » [Il est remarquable que la Genèse appelle » Abraham, *très-riche en or et en argent* (2); » elle l'appelle aussi *prince très-puissant* (3) ce qui » se retrouve dans les anciens livres où il est

(1) *De Relligione veter. Persarum*, pag. 77, 78.

(2) Genèse, c. XIII, v. 3.

(3) *Idem.*, c. XXIII, v. 6.

» appelé *roi*]; ces mêmes livres l'appellent encore » *Zarhoun* et *Zarman* [1], c'est-à-dire *vieillard* » *décrépit.* Les Perses lui appliquent l'épithète » spéciale de *grand*, et il est de tradition an- » tique que l'on voyait son tombeau à Cutha » en Chaldée. Sa réputation ne se bornait pas à » la Judée, elle était dans tout l'Orient. »

Maintenant rappelons-nous que le nom de *Zerouan* se trouve dans la *Sibylle berosienne*, et dans le fragment de Mar-I bas, cités au cinquième siècle de notre ère, par Moïse de Chorène, et copiés par le livre chaldéen traduit par ordre d'Alexandre; déjà la bonne information des auteurs persans est prouvée: ajoutons qu'une autre sibylle, dans la même circonstance, au lieu de *Zerouan*, nomme *Saturne;* qu'Abydène associe Saturne au lieu de *Zerouan* à Titan [2]; l'identité de Saturne, de Zerouan et d'Abraham devient palpable. Les accessoires cités complètent la démonstration. Abraham est nommé *Zerouan, Zerban, riche en or;* Saturne fut le roi de l'âge d'or; Abraham est nommé *Zarhoun* et Zarman, *vieillard décrépit;* Saturne, dans les légendes grecques, est un *vieillard*, emblême du *tems* que sa planète mesure par la marche la plus

---

[1] *De Rellig. veter. Persarum*, pages 77 et 78.

[2] *Voyez* Moïse de Chorène, Hist. armén., pag. 16, note 2.

lente, et la carrière la plus longue de toutes les planètes. L'on a donné à ce vieillard le caractère habituel de son âge; on l'a peint avare, aimant l'or et entassant l'or : on lui a aussi donné la *faulx*, parce qu'il moissonne tous les êtres, et qu'il fait mourir tout ce qu'il fait naître; c'est sous ce rapport que, de tems immémorial, les Arabes et les Perses l'ont appelé l'ange de la mort, *Ezraïl :* or Israël, chez les Phéniciens, était le nom de Saturne, dit *Sanchoniaton :* l'une des épithètes d'Abraham, en Berose, est *Megas* [1], *grand ;* son épithète spéciale chez les Perses, est *Buzoug*, qui signifie aussi *grand.* Sa femme *Sarah* portait primitivement le nom d'*Ishkah*, signifiant *belle* et *beauté :* la Genèse en fait la remarque spéciale (*c.* XII, *v.* 14), et dans le fragment de Sanchoniaton [2], Saturne épouse la *beauté* que son père avait envoyée pour le séduire. Enfin le nom primitif d'*Abram* [3] désigne *Saturne ;* car il est composé de deux mots, *Ab-ram*, signifiant *père de l'élévation ;* et dans l'Hébreu, comme dans l'Arabe, c'est la manière d'exprimer le superlatif *très-élevé*, *très-haut*, tel qu'est

---

[1] Joseph., *Antiq. jud.*

[2] Euseb., *Præpar. evang.*, lib. II, pag. 37.

[3] Selon la Genèse, ch. XVII, v. 5, Dieu changea le nom d'*Abram* en *Abraham*, comme signifiant *père de la multitude ;* mais ce mot *Rahm* manque dans les Lexiques.

Saturne, la plus élevée, la plus distante des planètes.

Tout s'accorde donc à démontrer qu'*Abram* n'a point été un individu historique, mais un être mythologique célèbre sous divers noms chez les anciens Arabes, que nous nommons *Phéniciens* et *Chaldéens*, et chez leurs successeurs, les Mèdes et les Perses : si l'auteur juif de la Genèse en a fait un personnage purement historique, c'est parce que voulant faire remonter l'origine de sa nation jusqu'aux tems les plus reculés, il a, sciemment ou par ignorance, commis une méprise qui se retrouve à d'autres égards chez la plupart des historiens de l'antiquité.

Mais, nous dira-t-on, si l'histoire d'Abram-Zerouan n'est réellement qu'une légende astrologique, comme celle d'*Osiris*, d'*Hermès*, de *Ménou*, de *Krishna*, etc., l'histoire de son fils *Ishak*, de son petit-fils *Jacoub*, et même des douze fils de celui-ci, tombera dans la même catégorie ; alors où s'arrêtera la Mythologie des Hébreux ? à quelle époque commencera leur histoire véritable, et comment expliquerez-vous la tradition immémoriale d'après laquelle ils se sont appelés enfans de Jacob, d'Israël et d'Abram ?

Ces difficultés puisent leur solution dans la nature même des choses.

D'abord il est dans le génie des langues ara-

biques, dont l'hébreu est un dialecte, que les habitans d'un pays, les partisans d'un chef, les sectateurs d'une opinion soient appelés enfans de ce pays, de cette opinion, de ce chef. C'est le style habituel de tous leurs récits, de toutes leurs histoires.

2°. Chez les anciens, comme chez les modernes, un usage presque général fut que chaque peuple, chaque tribu, chaque individu eussent un patron; et ce patron fut le génie d'un astre, d'une constellation ou d'une puissance physique quelconque; tous les cliens ou sectateurs de cette divinité tutélaire étaient appelés et se disaient *ses enfans;* la Grèce, dans ses origines soi-disant historiques, offre de nombreux exemples de ce cas.

En troisième lieu, l'origine des anciens peuples est généralement obscure, comme celle de tous les êtres physiques, parce que ce n'est qu'avec le tems que ces êtres, d'abord petits et faibles, font des progrès et acquièrent un volume ou une action qui les font remarquer. D'après ces principes, combinant les récits divers sur les Hébreux avec les faits avérés, nous pensons que ce peuple dérive d'une secte ou tribu chaldéenne qui, pour des opinions politiques ou religieuses, émigra de gré ou de force de la Chaldée, et vint, à la manière des Arabes, camper sur la frontière de Syrie, puis sur celle de l'Égypte, où elle trouvait à subsister. Ces étrangers dûrent être appelés par

les Phéniciens, *Eberim*, c'est-à-dire *gens delà*, parce qu'ils venaient d'au-delà du *fleuve* (l'Euphrate), et encore *beni A... beni Israël*, enfans d'*Abram* et d'*Israël* qu'Abram et Israël étaient leurs divin... tronales. Ce que l'Exode raconte de leur servitude sous le roi d'Héliopolis, et de l'oppression des Égyptiens leurs hôtes, est très-vraisemblable: là commence l'Histoire; tout ce qui précède, c'est-à-dire le livre entier de la Genèse, n'est que Mythologie et Cosmogonie. Les chances de la fortune voulurent qu'un individu de cette race fût élevé par les prêtres égyptiens, fût instruit de leurs sciences alors si secrètes, et que cet individu fût doué des qualités qui font les hommes supérieurs. Moïse, ou plutôt *Moushah*, selon la vraie prononciation, conçut le projet d'être roi et législateur, en affranchissant ses compatriotes; et il l'exécuta avec des moyens appropriés aux circonstances et une force d'esprit vraiment remarquable. Son peuple ignorant et superstitieux, comme l'ont toujours été et le sont les Arabes errans, croyait à la magie dont est encore infatué tout l'Orient; Moïse exécuta des prodiges, c'est-à-dire, qu'il produisit des phénomènes naturels, dont les prêtres astronomes et physiciens avaient, par de longues études, et par d'heureux hasards, découvert les moyens d'exécution.....

Quand on lit comment des feux lancés du tabernacle s'attachèrent aux séditieux qui le voulaient lapider au retour des espions, et comment ces feux les dévorèrent, on touche au doigt et à l'œil ce feu *grégeois*, composé de naphte et de pétrole, qui d'époque en époque s'est remontré dans l'Orient. On pourrait ramener à un état naturel tous les *miracles* dont Moïse sut grossir les apparences; mais il faudrait écarter de leur récit les circonstances exagérées et fausses dont lui-même ou les écrivains posthumes ont entouré les faits réels: ainsi l'on verrait le passage de la mer Rouge fait par les Hébreux, à gué et à basse marée, comme il se fait encore; tandis que les Égyptiens voulant passer au moment du flux, en furent surpris, comme ils le seraient encore, car à peine le connaissent-ils. On verrait le passage du Jourdain, projeté par Moïse, exécuté par Josué, en dérivant cette petite rivière, comme Krœsus dériva l'Halys; les murailles de Jéricho renversées par une mine pratiquée et par le feu mis aux étançons dont on les avait étayées; on verrait Coré, Dathan et Abiron engloutis dans une fosse recouverte, où des combustibles cachés prirent feu par leur chute, et enfin l'on verrait que cette voix qui parlait dans le propitiatoire (*), et que

(*) Or quand Moïse entrait dans le tabernacle, la nuée descendait à l'entrée et parlait à Moïse en présence de tout

l'on croyait être la voix de Dieu causant avec le prophète, n'était que la voix du jeune Josué, fils de *Noun*, qui [1] ne sortait point du tabernacle où il servait Moïse, et qui fut son successeur plus habile et plus heureux que ne fut *Ali*, le Josué de Mahomet. Mais ce sujet curieux nous écarterait trop de notre sphère; qu'il nous suffise de dire que Moïse a dû être le véritable créateur du peuple hébreu, l'organisateur d'une multitude confuse et poltronne [2], en un corps régulier de

---

le peuple prosterné en adoration; et Dieu parlait à Moïse comme un ami à son ami; et quand il revenait au camp, le jeune Josué, fils de Noun, qu'il assistait dans le tabernacle, y restait et n'en sortait point. (*Exode*, c. XXXIII, v. 10.)

[1] Il est encore dit, au chap. XXXII, v. 17, que lorsque Moïse descendit du mont Sinaï, Josué l'accompagnait, preuve qu'il y fut avec lui pendant les *quarante* jours que Moïse y resta; qu'il y fut l'interlocuteur et le scribe de la loi attribuée à Dieu : et l'on a le droit de dire qu'il y prépara tout l'appareil de Pyrotechnie, dont l'Exode nous montre les effets, en même tems qu'il y porta les provisions dont Moïse et lui vécurent pendant les quarante jours du prétendu jeûne, également raconté et cru sans preuves ni témoins.

[2] Il y a une exagération palpable dans le nombre de *six cent mille hommes* portant les armes, qui, selon le texte, sortirent d'Egypte avec Moïse. Ce nombre suppose une quantité proportionnelle d'enfans, de femmes, et de vieillards invalides; il est même ajouté qu'une populace innombrable suivit avec des troupeaux. (*Exode*, c. XII, v. 37.)

Cette quantité ne peut pas être évaluée moins de trois têtes

guerriers et de conquérans. Le séjour dans le désert fut employé à cette œuvre difficile. La di-

pour chaque homme armé; ainsi ce serait une masse de deux millions quatre cent mille ames, sans les troupeaux. Pour qui connaît l'Egypte et le désert, cela est une pure absurdité, et cette absurdité est décelée par plusieurs circonstances. 1° Dieu est censé dire (*Exode*, c. XXIV) : « Je n'ex-» terminerai point les Kananéens devant votre face en une » seule année, de peur que le pays ne soit réduit en un dé-» sert, et que les bêtes féroces ne se multiplient contre vous. » Nous remarquons que le pays de Kanaan n'a pas plus de trente lieues de long sur autant de large, faisant neuf cents lieues carrées environ, dont beaucoup en terres rocailleuses et désertes ; ce serait près de trois mille ames par lieue carrée, ce qui ne se voit en aucun pays. Huit ou neuf cents ames par lieue carrée sont une forte population : toute la Syrie, toute l'Egypte, qui ont plus de trois mille lieues carrées chacune, ne contiennent pas plus de deux millions d'ames chaque. 2° Au Deutéronome, chap. VII, v. 1er, il est dit « que » la terre de Kanaan contenait sept peuples, plus *forts* et » plus *nombreux* chacun que le peuple Hébreu. » Ce petit pays de neuf cents lieues carrées aurait donc contenu seize millions huit cent mille ames ! On voit l'extravagance : mais quel peut être le nombre vrai ? Nous croyons qu'il y a erreur décimale, et qu'au lieu de six cent mille il faut lire soixante mille : le calcul décimal paraît avoir été très-usité chez les Chaldéens, les Perses et les Mèdes : l'on trouve répétées dans le Zend Avesta les progressions décuples : « Ormusd, y est-il » dit, donne-moi cent chevaux, mille bœufs, dix mille lièvres, » neuf bénédictions, quatre-vingt-dix bénédictions, neuf cents » bénédictions, etc. » Dans le cas dont nous traitons, le signe

vision en douze corps ou tribus fut très
blement son ouvrage ; mais lors même
eût existé auparavant, elle ne prouverait
encore la réalité de l'histoire de Jacob

décuple se serait introduit mal-à-propos. Soixante mille hommes armés supposeraient deux cent quarante mille ames en tout, ce qui est déjà trop de monde à nourrir dans le désert : ce nombre eût donné deux cent soixante-six têtes par lieue carrée au pays de Kanaan, qui en aurait eu déjà plus de dix-sept cents. (C'est trop.) Un passage du livre de Josué indique un nombre plus modéré, et ce témoignage a d'autant plus de poids, que ce livre étranger au Pentateuque a été hors de l'influence de Helqiah. Il est dit, c. VII et VIII, « que Josué voulant » attaquer la ville de *Haï*, ses *éclaireurs* lui rapportèrent que le » nombre d'hommes qu'elle contenait ne méritait pas la peine » de faire marcher toute l'armée, et que deux ou trois mille » hommes suffiraient. Josué envoya trois mille hommes qui » furent battus avec perte de trente-six hommes. Cet échec, tout » léger qu'il était, effraya beaucoup les Hébreux. Pour les » rassurer Josué imagina l'expiation dont Achan fut victime ; » puis il dressa, pendant la nuit, une embûche de trente » mille hommes en un ravin près la ville, avec l'instruction » que le lendemain, lorsqu'il aurait attiré au-dehors le roi » et ses gens armés par une fuite simulée, ils eussent à y » entrer et à la saccager. Cela fut fait ; la ville fut prise : » tout fut égorgé, et le nombre total, y compris vieillards, » femmes et enfans, fut de *douze* mille. Ces douze mille » ames supposent au plus *trois* mille hommes en état de » combattre. Les premiers trois mille que Josué envoya sup- » posent encore moins, puisqu'ils furent regardés comme » *plus forts*. L'embuscade de *trente* mille est improbable ; ce

enfans, d'abord, parce que nous n'avons qu'un seul témoin déposant, l'auteur juif qui, après toutes les déceptions que nous avons vues sur d'autres articles, ne peut mériter notre confiance; et ensuite parce que la légende de Jacob porte

---

» dut être aussi *trois* mille. » Il est encore dit que Josué embusqua cinq mille hommes entre Haï et Bethel, et qu'il se présenta avec tout le reste : il ne dut pas présenter un nombre beaucoup plus fort que la veille, de peur d'effrayer trop le roi et son monde : supposons encore trois mille ou quatre mille hommes, cela ne produit pas plus de douze mille hommes. Josué n'a pas dû avoir une réserve plus considérable, et tout ce récit n'indique pas trente mille combattans. Il est étonnant que la perte de *trente-six* hommes ait pu effrayer cette armée ; c'était encore moins pour *soixante* mille. Si toute l'armée de Josué ne fut que de vingt-cinq à trente mille hommes, sa population totale ne dut être que de cent vingt à cent trente mille têtes. Les sept peuples plus nombreux donneraient alors un million cinquante mille ames, c'est-à-dire plus de mille ames par lieue carrée. Au lieu de six mille hommes armés, ne serait-ce pas plutôt soixante mille ames qui seraient sorties de l'Egypte, et qui ensuite se seraient recrutés dans le désert arabe? Les exemples de ces exagérations décimales se reproduisent dans les 1000 livres d'argent qu'Abimelek donne à Sara (au lieu de 10), les mille Philistins que tue Samson, les trois mille qu'il précipite de la terrasse d'un temple : les cinquante mille Betsamites qui périssent pour avoir regardé dans l'arche (peut-être cinquante); les trois cent mille guerriers que Saül mena contre Nahas, roi des Ammonites (sans doute trente mille), et voilà comme s'écrit l'Histoire ! et l'on y croit !

des détails du genre fabuleux, tels que sa vision des anges montant au ciel avec des échelles; ses conversations avec Dieu; sa lutte contre l'homme divin qui lui paralysa la cuisse, et lui donna le nom d'*Israël* tout-à-fait suspect en cette occasion : si l'on nous eût transmis sur Jacob des détails vraiment chaldéens, comme sur Abraham, nous y trouverions sûrement la preuve de son caractère mythologique déguisé par le rédacteur juif. Mais revenons aux analogies de la Genèse avec la Cosmogonie chaldéenne.

CHAPITRE XV.

Des personnages antédiluviens.

Ces analogies que nous avons vu se suivre depuis le déluge, se continuent au-delà, et remontent jusqu'à l'origine première, dite la *création*. Les anciens auteurs chrétiens en ont tous fait la remarque, en se plaignant d'ailleurs de l'*altération*, c'est-à-dire de la différence des noms et des âges que les livres chaldéens donnent aux personnages antédiluviens, appelés par nous *patriarches* et *rois* par les Chaldéens. Le Syncelle (1)

(1) Pages 17 à 18.

nous a rendu le service d'en conserver la liste, tronquée d'Alexandre Polyhistor ou d'Abydène, copistes eux-mêmes de Berose.

Patriarches Antédiluviens selon la Genèse.		
Noms.	Ages.	Années.
Adam.....	930	
Seth.....	912	
Enos.....	905	
Kaïnan.....	910	
Mahlaléel...	862	
Iared.....	895	
Enoch.....	365	
Mathusala...	969	
Lamech.....	777	
Nohé.....	950	

Rois chaldéens Antédiluviens selon Berose.		
Noms.	Ages en *sares.*	En années.
Alor.....	10	36,000
Alaspar....	3	10,800
Amêlon...	13	46,800
Amênon...	12	43,200
Metalar....	18	64,800
Daôn.....	10	36,000
Evedorach.	18	64,800
Amphis.....	10	36,000
Otiartes...	8	28,800
Xixuthrus .	18	64,800
TOTAL...	120	432,000

Voilà les prétendus rois que les Chaldéens disaient avoir régi le monde pendant 120 sares, équivalant à 432,000 ans. Ce calcul seul nous montre qu'il s'agit ici d'êtres *astronomiques* ou *astrologiques*, et le Syncelle lui-même nous en avertit, lorsque, page 17, il dit que « les Egyptiens, » les Chaldéens et les Phéniciens se donnent une » antiquité extravagante, au moyen de certaines » supputations astrologiques. » L'Arménien Moïse de Chorène, environ 300 ans avant le Syncelle, avait fait les mêmes remarques. « L'origine du » monde, dit-il (*ch. III*), n'est pas exposée par

» nos saints livres, de la même manière que par » les historiens; j'entends le très-savant Bérose » et Abydène : dans Abydène, les chefs de famille » diffèrent quant au tems et aux noms, » (mais non quant au nombre qui est également de dix.) « Ces auteurs présentent même le chef du genre » humain, Adam, sous un autre caractere que » la Genèse; car ils disent : Dieu très-prévoyant » fit Alorus pasteur et directeur du peuple, et » il régna 10 sares, qui sont 36,000 ans. De même, » ils donnent à Noyi (Nohé), un autre nom » (Xisuthrus) et un tems immense, d'accord » d'ailleurs *sur la corruption des hommes*, et » la violence du déluge : ils établissent 10 chefs » (ou rois) avec Xisuthrus; et leurs *années* dif- » fèrent non-seulement de nos années qui ont » *quatre saisons*, et des *années divines*, mais » encore ils ne comptent point les levers de lune » comme les Egyptiens, ni les levers dont le nom » se tire des dieux [les constellations person- » nifiées]. Néanmoins les auteurs qui les prennent » pour des *années* (ordinaires), les adaptent » aux calculs grecs, etc. »

On voit que les Chaldéens nous ont donné une sorte de logogryphe à résoudre; il ne faut pas s'étonner s'il a été mal compris de beaucoup d'auteurs anciens et mêmes modernes, puisque sa solution exige la connaissance d'une doctrine as-

trologique assez compliquée, et qui long-tems [illegible] crète, a été trop négligée depuis qu'elle [illegible] son empire. Pour donner quelques idées [illegible] sur cette énigme, il faut les reprendre à leur origine.

Lorsque l'expérience eut fait connaître aux anciens peuples agricoles les rapports intimes qui se trouvent entre la production des substances terrestres et la marche du soleil dans le cercle céleste, un premier système astronomique et physique fut organisé conforme aux besoins de l'agriculture, et aux phénomènes des corps célestes les plus remarquables; ce système, inculqué dans tous les esprits, par l'éducation civile et religieuse, et par l'habitude, devint la base de tous les raisonnemens, le type de toutes les hypothèses que firent naître ensuite des idées plus étendues : le grand cercle céleste avait été divisé en douze maisons (les douze signes du Zodiaque), d'après les lunes qui se montraient, tandis que le soleil le parcourait; chacune de ces maisons était subdivisée en 30 parties (ou degrés), d'après les jours de chaque lune. Les étoiles individuellement et en groupe, avaient reçu des noms tirés des opérations de l'homme ou de la nature pendant la révolution solaire; et le ciel astronomique était devenu comme un miroir de réflexion de ce qui se passait sur la terre. Cet ordre de

choses si intéressant pour le peuple, en fut d'abord bien compris; mais par le laps du temps, plusieurs causes introduisirent dans les idées une confusion qui eut des suites à la fois ridicules et graves. Une classe d'hommes livrés spécialement à l'observation des astres, était parvenue à découvrir le mécanisme des éclipses, à en *prédire* les retours. Le peuple, frappé d'étonnement de cette *faculté de prédire*, imagina qu'elle était un don divin qui pouvait s'étendre à tout : d'une part, la curiosité crédule et inquiète, qui sans cesse veut connaître l'avenir; d'autre part, la cupidité astucieuse, qui sans cesse veut augmenter ses jouissances et ses possessions, agissant de concert, il en résulta un art méthodique de tromperie et de charlatanisme, que l'on a appelé *astrologie*, c'est-à-dire, *l'art de prédire tous les événemens de la vie, par l'inspection des astres* et par la connaissance de leurs *influences* et de leurs aspects. La véritable *astronomie* étant la base de cet art, ses difficultés le restreignirent à un petit nombre d'initiés, qui, sous les divers noms de *voyans*, de *devins*, de *prophètes*, de *magiciens*, devinrent une corporation sacerdotale très-puissante chez tous les peuples de l'antiquité. Quant aux *influences* des corps célestes, leur préjugé dut sa naissance aux premiers observateurs, qui, remarquant un

rapport habituel entre le lever et le coucher de tel astre, avec l'apparition de tel phénomène ou de telle substance terrestre, supposèrent une action secrète de cet astre, par un fluide subtil, tel que l'air, la lumière ou l'éther. Ce préjugé devint le grand levier de toute l'astrologie; les astres étant censés les moteurs et régulateurs de tout ce qui arrive dans le monde, le mortel qui connut leurs lois, put tout connaître, et par conséquent tout prédire.

Ces lois semblèrent d'abord assez simples, parce que l'on crut que le ciel avait un état fixe, comme il semble au premier aspect. Mais lorsque des observations séculaires eurent montré des changemens considérables dans le premier ordre arrangé, il fallut inventer de nouvelles théories, que les progrès des sciences mathématiques rendirent plus savantes et plus compliquées.

Une première école d'Astronomie avait divisé le grand cercle céleste (le *Zodiaque*) en douze parties, subdivisées chacune en 30 degrés, faisant au total 360, et ce nombre avait été regardé comme suffisant aux horoscopes du Calendrier. Une seconde école d'astronomes plus raffinés, le trouva insuffisant aux horoscopes bien plus nombreux de la vie humaine : elle divisa chaque signe zodiacal en douze *sections*, dites *dodécatémories*: puis chacune de ces sections en soixante *parti-*

cules ou *minutes*, partagées elles-mêmes en soixante *secondes*, etc. Cette division avait l'inconvénient de couper les 30 degrés de chaque signe par une première fraction de 2 $\frac{1}{2}$. Une troisième école voulut y remédier, en y appliquant le calcul décimal; et elle partagea chaque signe en trois *sections* ou *décatémories*, comprenant chacune 10 degrés; puis chaque section en soixante *minutes*, et chaque *minute* en soixante *secondes*, etc. Ptolomée, qui nous apprend ce fait, ajoute que cette dernière méthode est *chaldaïque*, c'est-à-dire, qu'elle fut inventée par les *Chaldéens*; de là ne semble-t-il pas résulter que les Arabes de Chaldée sont les inventeurs des chiffres qui la constituent, et qui portent le nom d'*Arabes*; tandis que la méthode *duodécimale* appartiendrait aux astronomes égyptiens: quoi qu'il en soit, la méthode chaldaïque, en donnant dix *sections* à chaque signe, divise le cercle zodiacal en cent vingt parties; et parce que chaque section se subdivise en *soixante* multiplié par *soixante*, il en résulte une subdivision de 3600 parties pour chacune, et une somme de 432,000 pour la totalité du cercle. Maintenant il est remarquable que ce nombre 432,000 est précisément l'expression de la période antédiluvienne, c'est-à-dire du tems écoulé entre le commencement du *monde* et sa destruction par le déluge; et que

les parties élémentaires de ce nombre sont exactement les *sares*, les *sosses* et les *nères* mentionnés par le chaldéen Berose : en effet, selon lui, le *sare* vaut 3600 ans; et nous voyons que la section *décatémorie* vaut 3600 secondes : le *nère* valait 600 ans, et nous trouvons que chaque signe contient six-cents minutes, savoir, dix sares de soixante minutes chaque. Selon Berose, le *sosse*, qui est la moindre période, vaut 60 ans; et nous trouvons que 60 secondes sont la dernière sous-division du *sare* : l'on voit que le logogryphe commence à se dévoiler; mais d'où vient cette conversion du Zodiaque mathématique en valeurs chronologiques? Pour expliquer ceci, il faut savoir ou se rappeler que chez les anciens, le mot *année* qui signifie un *cercle*, un *anneau*(1), un *orbite*, ne fut point restreint à l'année solaire, mais qu'il fut étendu à tout *cercle* dans lequel un astre, une planète quelconque exécutent une *révolution;* bien plus, il devint chez les astronomes l'expression des révolutions simultanées de plusieurs astres partis d'un même point du ciel, et s'y retrouvant après une longue série de leurs mouvemens inégaux : ainsi ayant appelé *année* de Mars, la révolution de cette planète, qui dure *deux ans* solaires; *année* de

(1) Annus; annulus. En arabe *aïn* désigne le *rond* de l'œil, le *rond* du soleil, le *rond* d'une fontaine.

Jupiter, celle qui dure 12 ans; *année* de Saturne, celle qui dure 31 ans; ils appelèrent encore *année de restitution*, et *grande année*, l'espace de tems que le soleil, les planètes et les étoiles fixes employaient ou étaient censés employer à revenir et à se trouver tous ensemble à un point donné du ciel; par exemple, au premier degré d'*Aries*, d'où ils étaient partis. Cette dernière idée ne put avoir lieu que lorsque le phénomène de la précession des équinoxes eut été connu, et que l'on eut vu l'ordre du premier planisphère dérangé de plusieurs degrés, par l'anticipation que fait le soleil dans le cercle zodiacal à chacune de ses révolutions. Cette grande année fut d'abord estimée 25,000 ans, puis 36,000, puis enfin 432,000. Et voilà ces *années divines* dont nous venons de voir l'indication dans Moïse de Chorène, et dont les livres Indous nous ont conservé une mention clairement détaillée, en disant : « qu'une » année de Brahma est composée de plusieurs » années des nôtres, et qu'un jour des dieux est » précisément une année des hommes, etc. [1]. »

Ce premier équivoque n'a pu manquer d'occasionner beaucoup de confusions d'idées; un second vint compléter le désordre. Dans la langue des premiers observateurs, le grand *cercle* s'appelait

---

[1] *Voyez* Asiatik researches, tom. II, pag. 111 et suivantes.

mundus et *orbis*, le *monde*. Par conséquent, pour décrire l'année solaire, ils disaient que le monde *commençait*, que le monde *naissait* dans le signe du *Taureau* ou du *Bélier*, que le *monde finissait*, était *détruit* dans tel autre signe; que le monde était composé de quatre âges (les 4 saisons), et parce que leur année commençait selon l'ordre rural, au printems où tout naît, et finissait en hiver, où tout dépérit, ils disaient que ces *âges allaient en se détériorant;* que le monde *allait de mal en pis :* ces idées naturelles et vraies, au sens physique, s'imprimèrent dans tous les esprits. Lorsqu'ensuite par le laps du tems, par les progrès ou l'altération du langage, les mots *année* et *monde*, prirent un sens plus précis, les idées attachées à l'un ne se détachèrent pas de l'autre, et les astrologues et les moralistes profitèrent de l'équivoque pour dire « que le *monde* subissait des *naissances* et des » *destructions* successives; que la *méchanceté* » des hommes était la cause de ces *destructions;* » que dans les premiers âges, les hommes étaient » bons, mais qu'ensuite ils se pervertirent;» et ils ajoutèrent que le *monde* périssait tantôt par des *incendies*, tantôt par des déluges, parce que, selon que nous l'apprend Aristote, la *saison brûlante* de l'été avait été appelée *incendie*, et que la saison pluvieuse de l'hiver avait été appelée

déluge(1); or le *monde*, c'est-à-dire, l'*année* ayant eu son commencement tantôt au solstice d'été comme chez les Égyptiens, tantôt au solstice d'hiver, on avait dû dire que sa fin arrivait dans ces saisons.

Ainsi c'est par l'équivoque des mots, et par l'association vicieuse des idées, que le *Zodiaque* matériel fut converti en Zodiaque chronologique, et que l'on supposa pour *durée infinie du monde*, ce qui ne fut primitivement que la durée limitée d'une révolution circulaire. Voilà toute l'illusion du calcul chaldéen et le mot de son logogryphe. Les 432,000 ans de Bérose ne sont qu'un calcul fictif de la *grande période* qui, selon les mathématiciens, devait rétablir toutes les sphères célestes dans un premier état donné. Cette grande période avait d'abord été supposée de 36,000 ans; mais l'observation ayant fait connaître que le concours de toutes les sphères n'était pas parfait, qu'il restait des intervalles et des fractions, les mathématiciens, pour atténuer ces fractions et les rendre insensibles, imaginèrent de les reverser sur plusieurs révolutions; multipliant 36,000 par 12, ils obtinrent le nombre cité 432,000. Ils ne s'en sont pas tenu là; il paraît que leur doctrine

(1) *Aristot. Meteor*, lib. I, c. XIV, et *Julius Firmicus*, lib. III, c. I, pag. 47, et *Epiphan. hæres.*, c. XIX.

s'étant introduite dans l'Inde, à une époque plus ou moins reculée, leurs successeurs, dans cette contrée, ont voulu ajouter un nouveau degré de précision, et ont, pour cet effet, multiplié ces 432,000 par 10, ce qui leur a produit les 4,320,000 qu'aujourd'hui les Indous nous présentent comme durée du *monde*, avec des circonstances semblables à celles des Chaldéens; car ils terminent cette durée par un déluge, et ils remplissent le prétendu tems antérieur par *dix* avatars ou apparitions de *Vishnou*, qui répondent *aux dix Rois antédiluviens.* Ces analogies sont remarquables et mériteraient d'être approfondies, mais elles nous écarteraient trop de notre sujet; il doit nous suffire, pour terminer cet article, de dire que les 432,000 ans étant une fiction, les dix prétendus *Rois* en sont une autre du même genre : chacun d'eux doit désigner une période partielle; et en effet, *Alor* et *Dâon* nous en offrent un exemple connu dans leur nombre 36,000, qui est une période élémentaire de 432,000 ans. Par cette analyse, les dix patriarches de la Genèse, identiques aux dix rois de Berose, se trouvent jugés; mais pourquoi portent-ils tous des noms et des chiffres différens ? ne serait-ce pas que cette légende serait plus ancienne que celle de Berose, et qu'elle aurait été faite avant l'ampliation décimale des nombres ? D'ailleurs les écoles arabe et chal-

déenne étant diverses, chacune d'elles a pu avoir son système particulier calqué sur un fond commun. Celui qu'a préféré l'auteur de la Genèse doit être antérieur à Moïse, puisque le dogme des 7 jours qui se lie à l'histoire d'Adam, se trouve consacré dans la législation de ce réformateur: le nom même d'*Adam* se trouve dans son cantique [1], en admettant cette pièce comme autographe. Si les détails des légendes nous fussent parvenus sur chacun des dix Rois et Patriarches, nous y eussions trouvé le mot de leurs énigmes respectives [2]; nous en sommes dédommagés par l'histoire d'*Adam*, d'*Ève* et de leur serpent, dont le caractère astrologique est d'une évidence incontestable.

CHAPITRE XVI.

Mythologie d'Adam et d'Ève.

En effet, prenez une sphère céleste dessinée à la manière des anciens; partagez-la par le cercle d'horizon en deux moitiés; l'une supérieure, qui

[1] *Deut.*, ch. XXXII, v. 8.

[2] Alexandre Polyhistor remarque (dans Eusèbe, *Præpar. evang.*, lib. IX, c. XVII), qu'*Enoch*, selon plusieurs savans, est le même qu'*Atlas*, par conséquent le même que *Boötes*,

sera le ciel d'*été*, le ciel de la lumière, de la chaleur, de l'abondance, le royaume d'Osiris, dieu de tous les biens; l'autre moitié sera le ciel inférieur (*infernus*), le ciel d'hiver, le séjour des ténèbres, des privations, des souffrances, le royaume de Typhon, dieu de tous les maux. A l'occident et vers l'équinoxe d'automne, la scène vous présente une constellation figurée par un *homme* tenant une faucille[1], un *laboureur* qui chaque soir descend de plus en plus dans le ciel inférieur, et semble être expulsé du ciel de lumière; après lui vient une *femme* tenant un rameau de fruits *beaux à voir* et *bons à manger*: elle descend aussi chaque soir et semble *pousser* l'homme, et *causer sa chute*: sous eux est le grand serpent, constellation caractéristique des boues de l'hiver, le *Python* des Grecs, l'*Ahriman* des Perses, qui porte l'épithète d'*Aroum* dans l'hébreu. Près de là est le *vaisseau* attribué tantôt à *Isis*, tantôt à Iason, à Nohé, etc.; à côté se trouve *Persée*, génie ailé, qui tient à la main une épée flamboyante, comme pour menacer: voilà tous les personnages du drame d'Adam et d'Ève, qui a été commun aux Egyptiens, aux

sur les épaules de qui tourne le pôle, et qui, par cette raison, a été peint comme portant le globe. C'est saint Christophe. *Voyez* Bochart, sur *Sem*, *Cham*, *Seth*, etc.

(1) *Voyez* la sphère de Coronelli.

Chaldéens, aux Perses, mais qui reçut des modifications selon les tems et les circonstances. Chez les Égyptiens, cette femme (la *Vierge* du Zodiaque) fut *Isis*, mère du *petit* Horus, c'est-à-dire du soleil d'hiver qui, languissant et faible comme un *enfant*, passe six mois dans la sphère inférieure, pour reparaître, à l'équinoxe du printems, *vainqueur* de Typhon et de ses géans. Il est remarquable que dans l'histoire d'Isis, c'est le Taureau qui figure comme signe équinoxial, tandis que chez les Perses, c'est le *Bélier* ou l'*Agneau*, sous l'emblême duquel le dieu Soleil vient *réparer les maux du monde* : de là naît l'induction que la version des Perses est postérieure au vingt-unième siècle avant notre ère, dans lequel le Bélier devint signe équinoxial, tandis que la version des Égyptiens peut et doit remonter à près de 4200 ans, époque où le Taureau devint signe de l'équinoxe du printems (1).

(1) A proprement parler, le système *des deux principes*, considéré relativement à l'hiver et à l'été, ne convient point au climat de l'Egypte, où l'hiver est une saison douce et agréable : l'on peut dire qu'il n'y est point un système primitif et naturel.... Mais lorsque les prêtres furent parvenus à la connaissance générale des phénomènes du globe, tant par leurs propres recherches que par les relations des Phéniciens et des Scythes ; alors, embrassant sous un seul point de vue les opérations de la nature végétante et animée, ils imaginèrent l'hypothèse de la diviser en un principe de *vie*, qui

L'auteur juif, qui sans cesse écarte les indices de l'idolâtrie, et substitue un sens moral au sens astrologique, a supprimé ici plusieurs détails; mais il a conservé un trait qui forme un nouveau lien de sa version à celles des Égyptiens et des Perses, lorsqu'il fait dire à Dieu, maudissant le serpent : « J'établirai la haine entre la *race* de la » femme et entre la tienne, et son rejeton écra- » sera ta tête [1]. Ce rejeton est l'enfant que dans les anciennes sphères célestes, la vierge (Isis, Ève) portait dans ses bras, et dont l'histoire prise en contre-sens, est devenue si célèbre dans le monde. Le lecteur qui desirera plus de détails sur ce sujet, en trouvera de démonstratifs dans l'ouvrage de *Dupuis*, aux articles *Apocalypse* et *Religion chrétienne*. En nous bornant aux récits de la Genèse, relativement à Adam et au lieu de délices où il fut placé, nous observons que deux des fleuves mentionnés comme y ayant leur source, savoir, le Tigre et l'Euphrate, in-

---

fut le *soleil*, et un principe de *mort* qui fut le froid et les ténèbres; et c'est sur cette base, vraie à bien des égards, que se sont échafaudées des fictions qui ont tout défiguré! Quant au changement des signes du Zodiaque par la précession des équinoxes, on l'estime à 2130 ans par signe, à raison de 71 ans pour chaque degré, et de 50 secondes par an.

[1] Genèse, ch. III, v. 15. La vulgate dit : *elle* (la femme) *écrasera*; mais le texte hébreu porte le genre masculin *lui*, relatif au rejeton (Zara).

diquent encore une origine chaldéenne, car ils appartiennent spécialement à la Chaldée. Le troisième, appelé *Gihoun*, est sans contredit le *Nil*, puisqu'il entoure la terre de *Kus*, qui est l'Éthiopie ou l'Abissinie.

Le quatrième, appelé *Phishoun* ou *Phison*, n'est point aussi facile à désigner, parce que la terre d'*Hevila* qu'il *entoure*, n'a pas une position claire, ainsi que nous le dirons bientôt; seulement on peut assurer qu'il n'y a point de raison solide à le prendre pour le *Phase* de Colchide. D'ailleurs lorsque le texte nous dit que ces *quatre fleuves* sortaient d'une *même source*, il nous avertit qu'il y a encore ici de l'allégorie, puisque rien de tel n'existe dans la Géographie connue, à moins qu'il n'ait voulu indiquer pour cette source l'*Océan*, duquel les anciens peuples ont souvent cru que sortaient les fleuves et les rivières; mais ici le mot de l'énigme est plus compliqué, plus ingénieux; il faut le trouver dans cette même doctrine astrologique qui vient de nous en éclaircir d'autres. Or dans cette doctrine, et conformément au génie oriental, qui exprime tout par figures, il paraît que les adeptes représentèrent le Zodiaque sous l'image d'un *fleuve* dont le cours entraîne tous les événemens du ciel et de la terre : pour exprimer ce qui se passe pendant la saison d'été, ils peignirent au

bord de ce fleuve, *à la porte*, c'est-à-dire à l'équinoxe du printems, qui *ouvre* la belle saison, ils peignirent un *arbre* vêtu de ses feuilles, emblême sensible de la végétation; ce fut l'arbre de vie, le *lignum vitæ* de l'Apocalypse, portant douze fruits, un pour chaque mois. Jusqu'à l'automne, le *jardin* où étaient ce fleuve et cet arbre, était *un lieu* de délices; mais venait ensuite le semestre d'hiver, saison de ténèbres, de souffrances, empire du *mal*. L'*homme* qui goûta les fruits de cette seconde période, acquit l'expérience des deux états; il eut la science du *bien* et du *mal;* et lorsqu'il revint à la porte du printems, l'*arbre de vie* ne fut plus que l'*arbre de cette science*. Ce texte fut trop riche pour être négligé par les prêtres moralistes; en suivant cette première idée du Zodiaque, devenu *fleuve*, le *monde* se *trouva* entouré de l'*Océan*, par la raison que *Océan* et *fleuve* s'expriment par un seul et même mot chaldéen-arabe, *Bahr*. De là cette antique opinion exprimée par Hésiode et par Homère, que l'*Océan est comme une ceinture autour de la terre;* ici nous avons la sphère terrestre (la Géographie) confondue avec la *haute-sphère :* cette confusion dont nous voyons un trait dans les *quatre* fleuves de la Genèse, est devenue un système complet dans les livres non moins anciens des sectes indiennes de Boudha; tout ce

que ces livres, conservés au *Thibet*, à *Ceylon*, au *Birmah* et dans l'*Inde*, nous disent du *monde entouré* de sept *montagnes*, de sept mers entre ces sept montagnes, formant sept grandes îles; chaque mer et chaque montagne avec un nom distinct et des qualités relatives aux métaux, l'or, l'argent, etc., et aux couleurs, rouge, vert, etc.; aux pierres précieuses; tout ce qu'ils disent de la division du monde en *quatre parties*, et des *quatre faces* du *mont Righel* ou *Merou* (qui est l'Olympe); tout cela, qui au sens littéral est absurde et sans type physique, devient raisonnable et vrai, quand on le prend pour une description du *monde céleste* et de ses divisions physiques, selon les systèmes anciens : il y a cette particularité dans la Cosmogonie du Thibet, que près du grand *arbre*, qui est la figure du monde, sont placés quatre rochers, desquels *sortent quatre fleuves sacrés*, *dont* l'un fait face à l'orient, l'*autre* au midi, le troisième au couchant, et le quatrième au nord; c'est-à-dire qu'ils sont placés aux *quatre portes* du cercle zodiacal (les deux solstices et les deux équinoxes); et afin que l'on ne s'y trompe point, chacun de ces quatre fleuves est caractérisé par la tête d'un animal (o) qui, dans le Zodiaque lunaire

(o) Voyez *Alphabetum thibetanum*, in-4°, pag. 186. L'auteur

indien; est affecté à l'un de ces points du cercle céleste. Nous avons ici une analogie sensible avec les *quatre fleuves* de la Genèse qui, chez les Chaldéens comme chez les Indiens, ont été la figure des influences célestes s'écoulant du grand fleuve Zodiaque par les quatre portes du ciel, c'est-à-dire par les coupures des solstices et des équinoxes qui ouvraient chaque saison et déterminaient son caractère. Il est à remarquer que l'historien Josephe, qui en sa qualité de prêtre ne fut pas étranger à la *doctrine secrète*, dit que le fleuve *Phison* est le Gange, ce qui indique une sorte de parenté entre les deux systèmes : il ajoute que chacun de ces fleuves a un sens moral; que l'Euphrate signifie *dispersion* (il a voulu dire *division*, séparation, *pharat*(1)). Le Tigre, *rapidité;* le *Phison*, multitude ou abondance), et le Gihoun *venant d'Orient;* ne serait-

missionnaire fait cette remarque intéressante, que le système des Boudhistes du Thibet diffère de celui des Brahmes, en ce que dans ce dernier, les figures des sept mers et des sept montagnes qui sont les sept sphères célestes, et leurs intervalles, sont elliptiques ou ovales, tandis que dans le premier elles sont purement circulaires : c'est une raison de penser (ajoutée à plusieurs autres), que la secte de Boudha est plus ancienne que celle des Brahmes, les formes elliptiques étant un perfectionnement des premières idées qui furent les *circulaires* pures.

(1) De là, le mot latin *fretum*.

ce point ici la cause des noms de ces quatre fleuves qui, par l'effet du hasard, se seraient trouvés avoir le nom des quatre régions attribuées aux époques des influences : au reste, les Indiens ont aussi leur paradis, et les quatre fleuves qui en sortent, viennent également d'une source commune placée au *point de partage* des eaux de l'Indus, de l'Oxus (appelé *Gihoun* par les Arabes) et de deux autres rivières. Chaque peuple a dû chercher et trouver chez lui ces fleuves d'un monde primitivement fictif, et la ressemblance des noms qu'ils portent est un indice de la source commune de toutes ces idées. Prétendre avec les missionnaires chrétiens, que cette source est *dans les livres de Moïse*, d'où elle se serait répandue chez tous les peuples, est une hypothèse insoutenable, surtout quand *ces livres* sont une énigme qui ne s'explique que par les livres des autres peuples. La vérité est que le petit peuple hébreu, plus obscur chez les anciens, que les Druses chez les modernes, a pris sa part des idées que le commerce et la guerre répandirent dès la plus haute antiquité, et rendirent communes aux grandes nations civilisées, telles que les *Egyptiens*, les *Chaldéens*, les *Assyriens*, les *Mèdes*, les *Bactriens* et les *Indiens* qui tous eurent leurs colléges de prêtres astronomes et astrologues, livrés aux mêmes travaux, par conséquent sou-

mis aux mêmes révolutions, de découvertes, de disputes, d'erreurs, de perfectionnement que nous voyons dans tous les siècles agiter les corps savans et même ignorans. Plus on a pénétré, depuis 30 à 40 ans, dans les sciences secrètes, et spécialement dans l'Astronomie et la Cosmogonie des Asiatiques modernes, les Indous, les Chinois, les Birmans, etc., plus on s'est convaincu de l'affinité de leur doctrine avec celle des anciens peuples nommés ci-dessus (o); l'on peut dire même qu'elle s'y est transmise plus complète à certains égards, et plus pure que chez nous, parce qu'elle n'a pas été aussi altérée par des innovations anthropomorphiques qui ont tout dénaturé... Cette comparaison du moderne à l'ancien est une mine féconde qui n'attend que des esprits droits et dégagés de préjugés pour fournir une foule d'idées également neuves et justes en histoire; mais, pour les apprécier et les accueillir, il faudra aussi des lecteurs affranchis de bes mêmes préjugés, ennemis de toute idée nouvelle, etc.

(o) *Voyez* Bailly, *Astronomie indienne*; et *l'histoire de l'Astronomie ancienne*. Voyez aussi les Mémoires asiatiques.

CHAPITRE XVII.

Mythologie de la Création.

Poursuivons nos recherches sur la Genèse, et montrons que son récit de la *création* se retrouve, comme les précédens, presque littéralement exprimé dans les Cosmogonies anciennes, et toujours spécialement dans celles des Chaldéens et des Perses. Notre traduction va être plus fidèle que celles du grec et du latin.

« Au commencement, les dieux (Elahim) créa » (Bara), les cieux et la terre. Et la terre était » (une masse) confuse et déserte, et l'obscurité » (était) sur la face de la terre... Et le *vent* (ou » esprit) des dieux s'agitait sur la face des *eaux*. » Et les *dieux* dit: Que la lumière soit! et la lu- » mière fut; et il vit que la lumière était *bonne*; » et il la *sépara* de l'obscurité. Et il appela *jour* » la lumière, et *nuit* l'obscurité, et le soir et le » matin furent un premier jour.

» Et les *dieux* dit: Que le *vide* (Rāqîa) soit » (fait) au milieu des eaux, et qu'il sépare les » eaux des eaux; et les *dieux* fit le *vide* séparant » les eaux qui sont sous le vide des eaux qui sont

» sur le *vide*; et il donna au vide le nom de *cieux*;
» et le *soir* et le *matin* furent un second jour,
» et les *dieux* dit : Que les eaux sous les cieux
» se rassemblent en un seul lieu, et que la terre
» sèche se montre; cela fut ainsi; et il donna le
» nom de *terre* à la sèche, et le nom de *mer* à
» l'amas d'eaux; et il dit : Que la terre produise
» les végétaux avec leurs semences : et le soir et
» le matin furent un troisième jour, etc.

» Et le quatrième jour, il fit les corps lumineux
» (le soleil et la lune), pour *séparer le jour de*
» *la nuit*, et pour servir de signes aux tems,
» aux jours et aux années.

» Au cinquième jour, il fit les reptiles d'eau,
» les oiseaux et les poissons.

» Au sixième jour, les *dieux* fit les reptiles
» terrestres, les animaux quadrupèdes et sau-
» vages, et il dit : *Faisons* l'homme à *notre image*
» et à *notre* ressemblance, et il créa (bara)
» l'homme à son image; et il le créa (bara) à
» son image; et il les créa (bara) *mâle et fe-*
» *melle;* et il se reposa au septième jour, et il
» bénit ce septième jour.

» Or, il ne pleuvait point sur la terre; mais une
» source (abondante) s'élevait de la terre, et
» arrosait toute sa surface.

» Et il avait planté le jardin d'*Eden* (antérieu-
» rement ou à l'Orient), il y plaça l'homme. Au

» milieu du jardin était l'*arbre de vie* et l'arbre
» de la *science du bien et du mal*. Et du jardin
» d'Eden sortait un *fleuve* qui se divisait en quatre
» têtes appelées le *Phison*, le *Gihoun*, le *Tigre*
» et l'*Euphrate*.

» Et *Iehouh*(1)*-les-dieux* dit : Il n'est pas bon
» que l'homme soit seul ; et il lui envoya un som-
» meil pendant lequel il lui retira une côte, de la-
» quelle il *bâtit* la femme, etc., etc. »

Si un tel récit nous était présenté par les Brahmes ou par les Lamas, il serait curieux d'entendre nos docteurs contrôler ses anomalies. « Voyez, diraient-ils, quelle étrange physique ! » Supposer que la lumière existe avant le soleil, » avant les astres, et indépendamment d'eux ; » et ce qui est plus choquant même dans le lan-» gage, dire qu'il y a un *soir* et un *matin*, quand » le soir et le matin ne sont que l'apparition ou » disparition de l'astre qui fait le jour ! Et ce vide » produit au milieu des eaux, qui suppose qu'au-» dessus du ciel visible, il y a un amas d'eaux » subsistant ; aussi cette physique nous parle-t-elle » des *cataractes du ciel* ouvertes au déluge ; » et l'un de ses interprètes ne craint pas de nous

---

(1) Ce nom de *Iehouh* n'est employé, pour la première fois, qu'au 4e verset du chap. II, le latin le rend par *Dominus*, il devrait dire *existens per se*.

» dire que la voûte du ciel est de cristal (1). Et » cette terre sans pluies, sans nuages, par con- » séquent sans évaporation, ayant une seule » source qui arrose sa face ! Et cet homme créé » tout seul et cependant *mâle* et *femelle !* En » vérité ces Indous avec leurs *Shastras* et leurs » *Pouranas* nous font des contes arabes. »

Nous le pensons comme nos docteurs; mais parce que ce côté de la question est jugé pour tout esprit de sens rassis et non imbu des préjugés de l'enfance, nous allons nous borner à considérer le côté allégorique, et à développer le sens. Tout lecteur aura été choqué de notre traduction les *dieux créa;* néanmoins telle est la valeur du texte, de l'aveu de tous les grammairiens. Pourquoi ce pluriel gouvernant un singulier? Parce que le rédacteur juif, pressé par deux autorités contradictoires, n'a vu que ce moyen de sortir d'embarras. D'une part, la loi de Moïse proscrivait la pluralité des dieux; d'autre part, les Cosmogonies sacrées, non-seulement des Chaldéens, mais de presque tous les peuples, attribuaient aux *dieux secondaires*, et non à ce grand Dieu unique, l'organisation du monde. Le rédacteur n'a osé chasser un mot consacré par l'usage. Ces Elahim étaient les *décans* des Egyptiens, les

(1) Flavius Josephe, *Antiq. jud.*, lib. 1er, c. 1er.

génies des mois et des planètes chez les Perses et les Chaldéens, génies-dieux cités sous leur propre nom par l'auteur phénicien Sanchoniaton, lorsqu'il dit : Les compagnons d'*Il* ou *El*, qui est Kronos (Saturne), furent appelés *Eloïm* ou *Kroniens* (1), et on les disait les égaux de Kronos.

Or Kronos ou Saturne est, comme on sait, l'emblême du *tems*, mesuré par la planète de ce nom : ses égaux furent donc naturellement des génies de la même espèce. La lettre *h* manquant à l'alphabet grec, le mot Eloïm a rendu, le mieux possible, le phénicien arabe *Elahim*, pluriel hébreu de *Elah*, *Dieu ;* mais pourquoi leur attribuait-on l'organisation ou la *création* du *monde ?* Par la raison simple et naturelle que le *monde*, dans son sens primitif, fut le grand *orbe* des cieux, et spécialement l'*orbe* ou cercle du Zodiaque. Or comme à partir de l'équinoxe du printems les êtres terrestres, engourdis et comme morts pendant l'hiver, prenaient une vie nouvelle ; que la production des feuilles, des fleurs et de tout le règne végétal semblait être une véritable création, les génies qui présidaient à chaque signe du Zodiaque furent *considérés* comme les auteurs et moteurs de tout ce mouvement de vie ; et parce que cette période de vie, d'abondance et de délices, ne durait que

(1) Eusèbe, *Præpar. evang.*, lib. 1, pag. 37.

jusqu'à l'équinoxe d'automne, la création fut dite ne durer que *six mois*, qui, par d'autres équivoques, ont été appelés dans les diverses Cosmogonies tantôt des *jours*, tantôt des *mille*, etc.

Avec le progrès des connaissances, les astronomes physiciens ayant considéré le *monde* sous un point de vue plus vaste, des esprits subtils raisonnèrent sur l'origine de tous les êtres visibles; et alors naquirent ces systèmes plus ou moins extravagans qui de l'Inde et de la Chaldée passèrent dans l'ancienne Grèce, et qui, commentés par Pythagore, par Thalès, par Platon, par Zénon, par Aristote, ont donné naissance à d'autres systèmes que l'on peut appeler des *délires* organisés. Quant au mot *création*, pris dans le sens de *produire* de rien, de *tirer* du néant des substances solides et sensibles, il est douteux que cette idée abstraite, due à l'exaltation des cerveaux jeûneurs des pays chauds, ait été connue ou reçue par les anciens juifs; ce qu'il y a de certain, c'est que le mot *bara*, traduit par (les dieux) *créa*, ne comporte point ce sens, puisqu'on le trouve en beaucoup d'occasions employé comme dans le sens de fabriquer, *former :* nous en avons trois exemples dans le morceau cité, où il est dit que Dieu *créa* l'homme à son image, qu'il *les créa* mâle et femelle, etc. Le *limon rouge* dont l'homme fut formé existait; et la distinction du sexe n'est qu'une

disposition de la matière déjà formée. Il n'y eut donc point là une *création* dans le sens [illegible] *du néant,* de produire quelque chose [illegible]

Nous avons dit que les six mois [illegible] furent considérés sous des rapports [illegible] noms divers, selon les divers sy[illegible] ciens astrologues. Leurs livres, chez les Perses et chez les Étrusques, nous en offrent deux exemples d'une analogie sensible avec la Genèse.

« Un auteur toscan très-instruit, dit Suidas [1], » a écrit que le grand *Dêmi-ourgos*, ou archi- » tecte de l'univers, a employé douze mille ans aux » ouvrages qu'il a produits, et qu'il les a partagés » en douze tems distribués dans les douze maisons » du soleil (les douze signes du Zodiaque). »

[Notez que ce grand architecte, ou son type originel, est le soleil qui, dans toutes les premières Théogonies, est le créateur, le régulateur du monde supérieur et inférieur.]

« Au premier mille, il fit le ciel et la terre.

» Au deuxième mille, il fit le firmament (le grand vide) qu'il appela le *ciel.*

» Au troisième mille, il fit la mer et les eaux qui coulent dans la terre.

» Au quatrième, il fit les deux grands flambeaux de la nature.

---

[1] Article *Tyrrhenia.*

» Au cinquième, il fit l'ame des oiseaux, des reptiles, des quadrupèdes, des animaux qui vivent dans l'air, sur la terre et dans les eaux.

» Au sixième mille il fit l'homme. »

Cette description des ouvrages est d'une telle ressemblance, qu'on ne peut douter qu'elle ne vienne de la même source. Or, et si l'on considère, d'une part, que tout ce que nous connaissons des arts et de la religion étrusques, a une analogie frappante avec les arts et la religion de l'Égypte (1); d'autre part, que Moïse a imité une foule d'institutions de ce dernier pays, l'on sera porté à y placer l'origine de ces idées, surtout lorsqu'elles se lient à l'institution de *la semaine* qui est attribuée aux Égyptiens, et qui date de la plus haute antiquité. Dans la citation que nous venons de faire, nous avons des *mille* à la place des *jours;* mais il ne faut pas oublier que les anciens théologues ou cosmologues ont donné des acceptions très-diverses aux mots *jours* et *années*. « Le soleil, dit l'ancien livre indien attribué à

(1) Les peintures découvertes par nos savans français dans les catacombes des rois de Thèbes, achèvent de certifier cette opinion. Les vases, les meubles et les ornemens que représentent ces peintures, sont absolument du même style que ceux des vases étrusques. *Voyez* le tome II de la Commission d'Egypte, et relativement à Moïse, son arche d'alliance a totalement la forme du coffre ou tombeau d'Osiris.

» Mênou, cause la division du jour et de la nuit
» qui sont de deux sortes, ceux des hommes et
» ceux des dieux. Le mois (ou tems d'une lune)
» est un *jour* ou une nuit des Richis (ou Pa-
» triarches). La moitié brillante est destinée à
» leurs occupations, et la moitié obscure à leur
» sommeil. Une *année* est un jour et une nuit
» des dieux (censés habiter le pôle ou mont
» Merou); leur jour a lieu, quand le soleil se meut
» (de l'équateur) au nord (en effet le pôle nord
» est éclairé pendant six mois); leur nuit a lieu,
» quand le soleil se meut (de l'équateur) au midi
» (ou pôle sud); or, 4000 années des dieux,
» composées de tels jours, font un âge appelé
» krîta, etc. (1).

Quant aux *mille* employés ici comme synonymes des mois et des signes du Zodiaque, nous avons vu et nous allons voir encore que cette division décimale de chaque signe fut usitée par les Chaldéens, sans néanmoins prétendre en exclure les Égyptiens; avec un tel langage et de telles acceptions de mots, l'on sent que les mystiques anciens et modernes ont pu se faire un dictionnaire très-embarrassant pour ceux qui n'en ont pas la clef. En cette occasion, elle nous donne le moyen de reconnaître entre les six jours des

(1) Asiatick researches, tome Ier.

Hébreux et les six mille des Étruriens, une synonymie difficile à contester. L'auteur étrurien ajoute « que les six premiers mille ans ayant précédé » la formation de la race humaine, elle semble » ne devoir subsister que pendant les six mille » autres qui complètent la période de douze mille » ans au bout desquels le *monde* finit. »

Ici nous avons la source de l'opinion des *millenaires* si célèbres dans les premiers siècles du christianisme, et qui fut commune à presque tout l'Orient : en même tems nous voyons l'effet bizarre produit par l'équivoque du *monde* ou *orbe* zodiacal avec le *monde*, pris pour une durée systématique de l'univers !

D'un autre côté, cette durée de douze mille, et cette création pendant *6*, se retrouve chez les *Parsis*, successeurs des anciens Perses, et dans leur Genèse intitulée *Boun Dehesh*.

« Le tems, dit ce livre ancien, pag. 420, est » de douze mille ans ; il est dit dans la loi, que le » peuple céleste fut trois mille ans à exister, et » qu'alors l'ennemi (Ahriman) ne fut pas dans » le monde. Kaïomorts et le Taureau furent trois » autres mille ans dans le monde, ce qui fait six » mille [illegible]

» [illegible] de Dieu parurent dans l'*Agneau*, » le *Taureau*, les *Gémeaux*, le *Cancer*, le *Lion* » et l'*Epi*, qui fait six mille ans. » (Ici l'allé-

gorie est sans voile.) « Après les mille de Dieu,
» la *Balance* vint; Ahriman (ou [illegible]) entra
» dans le monde (l'hiver comme [illegible]

Idem, pag. 345. « Le *tems* (ou [illegible] était
» *Osmusd*, roi borné pendant l'[illegible] douze
» mille ans. »

Pag. 348. « Des productions du [illegible]
» *mière* que *fit* Ormusd fut le ciel. La [illegible]
» fut l'eau; la troisième, fut la terre; la quatrième,
» furent les arbres, la cinquième, furent les ani-
» maux, la sixième, fut l'homme. »

Pag. 400. « Ormusd parlant dans la loi dit en-
» core, j'ai fait les productions du monde en *365*
» jours; c'est pour cela que les *6* gahs gahanbars
» (les mois) sont renfermés dans l'année. »

Enfin, dans l'origine de toutes choses, l'auteur dit, pag. 344 et suivantes, « que les ténèbres et
» la lumière étaient d'abord mêlés et formant un
» seul tout; qu'ensuite étant séparés par le tems
» (ou destin), ils formèrent Ormusd et Ahri-
» man, etc. »

Ces passages nous offrent, d'une part, l'explication la plus claire de la période de douze mille ans, supposée devoir être la durée physique du monde; d'autre part, une analogie marquée avec le récit que la Genèse fait de la *création :* la différence principale est que, dans l'hébreu, le premier œuvre est la séparation de la *lumière*,

tandis que [illegible] le Parsi, c'est la formation du ciel, [illegible] ctivement de l'ordre numérique, l'un et l'autre placent d'abord le chaos ténébreux, puis la [illegible]on de la lumière, et l'auteur juif semble faire une allusion directe aux idées zoroastriennes, quand il dit que la lumière fut *bonne :* néanmoins, comme le dogme du *bien* et du *mal* existe également dans le système égyptien d'Osiris et [illegible]phon, cette allusion ne peut faire preuve pour la date de la composition.

Une comparaison suivie de la Genèse juive avec la Genèse *parsie*, multiplierait les exemples d'analogie ; mais ce travail nous écarterait trop de notre but ; nous nous bornerons à remarquer avec le traducteur (*Anquetil du Perron*), que le *Boun Dehesch* (1) est une compilation évidente de livres anciens dont il s'autorise, et que cette compilation, quoiqu'elle cite dans ses trois derniers versets les dynasties Sasanide, Aschkanide, et le règne d'Alexandre, doit néanmoins remonter à une époque antérieure : ces trois versets ont dû être ajoutés après coup, comme il est arrivé aux livres de l'Inde. On a droit de croire, vu l'analogie de plusieurs de ces passages avec certaines citations des anciens auteurs grecs, et entr'autres de Plu-

(1) Ce mot signifie, dit-il, *racine donnée* ou *donné par la racine*, c'est-à-dire *origine, Genèse des choses.*

tarque, que le compilateur eut sous les yeux quelques *livres de Zoroastre ;* mais en lisant le *Boun Dehesch* avec attention, nous y trouvons d'autres citations singulières qui ne peuvent venir de cette source. Par exemple, à la page 400, ch. XXV, il est dit : « que le plus long jour de » l'été est égal aux deux plus courts de l'hiver, » et que la plus longue nuit d'hiver est égale aux » deux plus courtes nuits d'été. »

Un tel état de choses n'a lieu que par le 49e degré 20 minutes de latitude, où le plus long jour de l'année est de 16 heures 10 minutes, et le plus court, de 8 heures 5 minutes. Or cette latitude est d'environ 12 degrés plus nord que les villes de *Bactre* ou *Balkh* et Ourmia où l'histoire place le théâtre des actions de Zoroastre. Cette latitude sort infiniment au-delà des frontières de l'empire Persan, à quelqu'époque qu'on le prenne. Elle tombe dans la Scythie, soit au nord du lac Aral et de la Caspienne, soit aux sources de l'*Irtisch*, de l'*Ob*, du *Ienisei* et de la rivière *Selinga :* elle se trouve dans le pays des anciens grands Scythes (ou Massagètes), qui disputèrent d'antiquité avec les Egyptiens, selon Hérodote. Aurait-il donc existé dans ces contrées, à ce parallèle, un ancien foyer d'observations astronomiques, chez un peuple policé et savant ? ou l'observation citée par le *Boun Dehesch* serait-

elle tirée de tems plus modernes? Ammien Marcellin nous apprend avec Agathias, « que, postérieurement à Zoroastre, le roi Hystasp ayant » pénétré dans certains lieux retirés de l'*Inde supérieure*, arriva à des bocages solitaires dont » le silence favorise les profondes pensées des » Brahmes. Là, il apprit d'eux, autant qu'il lui fut » *possible*, les rites purs des sacrifices, les causes » du mouvement des astres et de l'univers, dont » ensuite il *communiqua une partie* aux mages. » Ceux-ci se sont transmis ces secrets de père en » fils, avec la science de prédire l'avenir; et c'est » depuis lui (Hystasp) que dans une longue suite » de siècles jusqu'à ce jour, cette foule de mages » composant une seule et même race (ou caste), » a été consacrée au service des temples et au » culte des dieux. »

Ce passage nous indique clairement une réforme ou une innovation introduite par Hystasp dans la religion de Zoroastre. Quel fut cet Hystasp? Ammien Marcellin dit que ce fut le père du roi Darius; mais Agathias, auteur instruit, dit que cela n'était point clair chez les Perses; et Hérodote, presque contemporain de Darius, atteste que ce prince, promu à la royauté par élection, était le fils d'un simple *particulier* ou *seigneur* persan. N'est-il pas à croire que le roi Hystasp est *Darius* lui-même, appelé par abré-

viation, du nom de son père Hystasp ? L'appro-
vation indiquée lui conviendrait par bien des rai-
sons; lorsqu'il fut élu roi, les mages
subirent un massacre général
Perse, en vengeance de la tr
Smerdis, usurpateur du trône
qui organisa le gouvernement
ment militaire, qui partagea l'
trapies, qui fit battre une monnaie
régla les tributs de chaque peuple, qui établit une police et des lois, porta surement son attention sur le culte qui n'avait plus de ministres et qui partageait leur discrédit; il voulut, comme tous les rois, donner cet appui à son trône: Hérodote, garant de tous ces détails, nous apprend que la vingtième satrapie, la plus riche de toutes [1], était celle des Indiens (des sources de l'Indus ou Pandj-ab): n'est-il pas probable que *Darius Hystasp* visita cette partie de ses sujets, et que le fait cité par Ammien, date de cette époque. Ce prince aurait donc alors consulté les Brahmes ou plutôt les Boudhistes-Samanéens dont la doctrine était dominante. Or, en examinant la Cosmogonie des Boudhistes réfugiés à Ceylan, telle qu'elle est exposée dans le dix-septième des *Asiatik researches* [2], nous trouvons plusieurs traits de res-

[1] Hérodote, liv. III, § 94.
[2] Mémoire de M. Joinville, page 413.

semblance entre cette Cosmogonie d'origine indienne et celle des Perses; ce qui est surtout frappant, c'est que des quatre dieux ou anges qui gardent et surveillent les quatre coins du monde, l'un en Parsi, s'appelle *Tashter*, et en *Bali*, ou langue sacrée de Ceylan, *der Terashtré;* l'île de l'est en Bali, se nomme *pouya wevidehé;* et en Parsi l'est se nomme *pouroué weedesieh; l'ouest* en Parsi est appelé *appéré godamé;* et en Bali *aprégodami:* le nord, en Parsi, *outourou kourou* offre le même mot *outourou*, que les Indiens appliquent au pôle du sud, par une transposition dont on trouve un autre exemple entre les Ceylanais et les Birmans.

Maintenant, s'il existe une analogie marquée entre les Budhistes et les Parsis, quant au système cosmogonique, n'est-il pas à croire que la cause de cette analogie se trouve dans la réforme ou innovation de Darius Hystasp, qui rapporta de l'Inde ces idées qu'il communiqua aux mages, dont il fit une création nouvelle. Alors le *Boundchesch* aura été composé après cette époque, et probablement peu après la ruine de l'empire Perse par Alexandre, lorsque les livres sacrés devinrent plus rares par les troubles et les incendies des guerres. D'autre part, les Brahmes et les Boudhistes s'accordent à dire qu'ils ne sont point indigènes de l'Indostan; qu'ils sont originaires du

nord, et leur figure ovale porte le caractère Scythe ; leur berceau ancien et premier aura [illegible] été par les 49 degrés 20 minutes de latitude, et aurait-il existé là très-anciennement un peuple policé, auteur de l'observation citée? L'illustre [illegible], dans son Astronomie ancienne, a cité beaucoup de faits à l'appui de cette opinion; son émule Lalande, qui ne fut point versé en littérature ancienne, a voulu beaucoup la déprécier; mais si quelque jour un homme doué de talent, réunit aux connaissances astronomiques, l'érudition de l'antiquité que l'on en sépare trop, cet homme apprendra à son siècle bien des choses que la vanité du nôtre ne soupçonne pas. Revenons à notre Cosmogonie juive, et à nos douze mille ans étrusques et parsis.

Astronomiquement parlant, il n'existe point de période de 12,000 ans, c'est-à-dire que ce nombre ne convient à aucune révolution simple ou compliquée d'astres ou de planètes. Pourquoi donc se trouve-t-il employé en ce sens par les anciens? Ceci est encore un logogryphe astrologique dont il faut demander la solution aux adeptes de la science sécrète. Cette solution nous est donnée par l'ingénieux et savant Dupuis, dans son Mémoire sur les grands Cycles ou Périodes de restitution. « En comparant avec attention les diverses » périodes des Indiens et des Chaldéens, dit-il en » substance, l'on s'aperçoit que leur composition

» est due à une addition ou soustraction crois-» sante ou décroissante d'un premier nombre élé-» mentaire qui suit l'ordre arithmétique direct 1, 2, » 3, 4, ou l'ordre inverse 4, 3, 2, 1 ; c'est ce que » démontre l'analyse. »

1°. L'*Ezour-Vedam* rapporte une tradition indienne (*) d'après laquelle les quatre âges du monde ont eu la durée suivante; savoir,

Le premier âge.....	4,000 ans.
Le second.....	3,000
Le troisième.....	2,000
Le quatrième.....	1,000

Otez les zéros, vous aurez 4, 3, 2, 1.

Le *Baga-Vedam*, autre livre sacré indou, cite une tradition d'une autre source; il dit que, selon les anciens, le premier âge du monde

dura.....	4,800 ans.
Le second.....	3,600
Le troisième.....	2,400
Le quatrième, où nous sommes, doit durer.....	1,200
TOTAL.....	12,000.

Voilà encore l'ordre 1, 2, 3, 4, dans les premiers chiffres; et il se retrouve le même, quoique double, dans les seconds, 2, 4, 6, 8. De plus, prenez pour

(*) Voyez Mémoire de l'Acad. des Inscript., tom. XXXI, p. 54, Mémoire de l'abbé Mignot.

élément le nombre le plus simple 1200, élevé à 2 ou à son double, vous avez 2400, son triple (3) 3600; à son quadruple (4) 4800, et la somme des quatre est *12,000*. Les mystiques Indiens ont figuré ce système par une *vache* dont les quatre pieds représentent les quatre âges du monde. Au premier âge la vache se tenait sur les quatre jambes; au second, sur 3; au troisième, sur 2; au quatrième, sur 1. Toujours 1, 2, 3, 4, ou 4, 3, 2, 1. Ce n'est pas tout; ces mêmes Indiens, dans leurs livres plus savans (o), ayant établi la durée totale du monde à 4,320,000 ans, disent que

le premier âge a duré.....	1,728,000 ans.
Le second.....	1,296,000
Le troisième.....	864,000
Le quatrième.....	432,000
TOTAL.....	4,320,000.

Voilà une grande différence de nombre, et cependant l'ordre de composition et de décomposition est le même; car prenant pour élément le plus petit nombre.... 432,000=1 ans, nous avons, en l'élevant à 2, son double..... 864,000=2
En l'élevant à 3, son triple... 1,296,000=3
En l'élevant à 4, son quadruple. 1,728,000=4
TOTAL..... 4,320,000.

(o) *Voyez* Legentil, Mémoires de l'Acad. des Sciences, 1772.

D'autre part, les Indiens disent qu'une année *des dieux* se compose de 360 années *des hommes:* le 4,320,000 étant des années de cette dernière espèce, divisons cette somme par 360, qui est le dénominateur des années divines; le quotient qui vient est la période 12,000; n'est-il pas singulier de voir les calculs indiens prendre leurs élémens chez les Perses et chez les Étruriens.

En outre, dans la période indienne nous avons pour élément premier la fameuse période chaldaïque de Berose, 432,000 ans.

Maintenant, pour la composer suivons l'ordre arithmétique 1, 2, 3, 4 jusqu'à 8, en prenant comme élément premier la période

Etrusco-Perse.....	12,000 ans,
nous aurons, pour second degré....	24,000
Pour troisième.....	36,000
Pour quatrième.....	48,000
Pour cinquième.....	60,000
Pour sixième.....	72,000
Pour septième.....	84,000
Pour huitième.....	96,000
Pour total de toutes ces sommes..	432,.000.

Il n'est pas besoin de raisonner longuement sur

---

tom. II, pag. 190; Abraham Roger, Mœurs des Brahmines, part. I, ch. V, pag. 179; le Père Beschi, Grammaire tamoulique.

cet exposé, que nous avons beaucoup abrégé; le lecteur en voit facilement découler plusieurs conséquences.

1°. Il est clair que toutes ces périodes sont des combinaisons mathématiques plus ou moins fictives et arbitraires, imaginées par les anciens pour faciliter leurs opérations d'astrologie plutôt que de véritable astronomie.

2°. Il est sensible que ces périodes qui, quoiqu'éparses chez divers peuples à diverses époques, s'amalgament si parfaitement quand on les rassemble, appartiennent à un seul et même corps de doctrine dont l'origine remonte à une très-haute antiquité, et dont le foyer semble se placer de préférence chez les Egyptiens et les Chaldéens.

3°. Enfin il nous semble également démontré que toutes ces idées, tous ces systèmes de *création*, de durée, de destruction et d'âges du monde ont eu leurs types primitifs dans les idées simples et naturelles d'un système originel dont les figures hiéroglyphiques mal interprétées, dont les termes équivoques, mal compris, sont devenus une cause de désordre moral et métaphysique. Ainsi les quatre âges du monde, si célèbres dans l'Inde et la Grèce, quoiqu'aucun mortel n'en put avoir de notion, ces quatre âges n'ont point d'autre origine, d'autre type que les quatre saisons de l'année, ce *grand cercle monde* dont une révolution com-

mence et finit toutes les opérations de la nature. La *création* n'est autre chose que la *production nouvelle*, que le *mouvement de vie* spontané qui, chaque année, au printems, a lieu dans tout le système des végétaux et des animaux. Ce printems, saison de feuilles, de fleurs et de pâturages, d'abondance, de lumière et de chaleur, fut l'âge d'*or*, parce qu'il est sous l'influence du soleil, qui dans l'Alchimie et l'Astrologie a l'*or* pour emblême; l'*été*, l'âge d'argent, parce que ses nuits longues et sereines sont sous l'empire de la *lune* à l'emblême d'argent: Vénus au blason de cuivre, Mars au blason de fer, présidèrent à l'automne et à l'hiver; et voilà l'ordre figuré sur lequel les moralistes bâtirent leurs systèmes *de bonheur originel*, de vertu *première*, de dégradation postérieure et successive, de vice et de malheur final, punis par une destruction à laquelle ils ne manquent jamais de faire succéder une nouvelle organisation calquée sur celle du *monde* ou cercle zodiacal. Voilà les bases de cette doctrine qui, professée d'abord secrètement dans les mystères d'Isis, de Cérès et de Mithra, etc., se répandit ensuite avec éclat dans toute l'Asie, et qui a fini par envahir toute la terre. Mais il est tems de clorre cet article, et cependant ne passons point sous silence la différence apparente ou réelle qui existe entre la Genèse et Berose au sujet de la

création. Il est fâcheux que le récit de cet écrivain ne nous soit parvenu qu'après avoir été copié d'abord par Alexandre Polyhistor qui a pu y faire quelque changement, puis retouché par le Syncelle, qui l'abrège et le censure selon ses idées; de manière qu'il y a plusieurs voiles entre nous et le texte originel et primitif des traditions chaldéennes traduites en grec et commentées par Berose.

Selon cet historien, dans le fragment qui nous est transmis (*), « l'on avait conservé avec beaucoup de soin à Babylone, des archives ou registres contenant l'histoire de 45 myriades d'années, et traitant du *ciel*, de la *mer*, de l'origine des choses, puis des (X) rois et de leurs actions, etc. Berose décrit d'abord l'état physique du pays de Babylone, ses productions, ses limites, sa population... Dans le principe, les hommes vivaient à la manière des brutes, sans mœurs et sans lois, lorsque de la mer Érythrée (golfe persique), sur la plage chaldéenne, sortit un animal ayant la forme d'un poisson, selon Apollodore, portant sous sa tête de poisson une autre tête et des pieds d'homme attachés près sa queue de poisson; cet animal, appelé *Oan*, avait la voix et le lan-

(*) Syncelle, pages 28 et 29.

» gage des hommes, et l'on conserve encore (à » Babylone) son effigie peinte. Cet être qui ne » mangeait point, venait de tems à autre se mon- » trer aux hommes, pour leur enseigner tout ce » qui est utile, les arts mécaniques, les lettres, » les sciences, la construction des villes et des » temples, la confection des lois, la géométrie, » l'agriculture, et tout ce qui rend une société » policée et heureuse. Depuis cette époque l'on » n'en a plus ouï parler. Cet animal *Oan*, au cou- » cher du soleil, descendait dans la mer, et pas- » sait la nuit sous l'eau ou près de l'eau : par la » suite, d'autres animaux semblables à lui se mon- » trèrent aussi. Il avait écrit un livre qu'il laissa » aux hommes, sur l'*origine* des choses et sur » l'art de conduire la vie. Un tems exista où tout » était eau et ténèbres contenant des êtres inani- » més informes, qui (ensuite) reçurent la vie et » la lumière sous diverses formes et espèces » étranges : c'étaient des corps humains, les uns » à deux, les autres à quatre ailes d'oiseau avec » deux visages; ceux-ci, sur un seul corps, por- » taient une tête d'homme et une tête de femme » avec l'un et l'autre sexe ; ceux-là, avaient des » jambes et des cornes de chèvre; d'autres, tantôt » la tête, tantôt la croupe d'un cheval : il y avait » aussi des *taureaux* à tête d'homme et une foule » d'autres combinaisons bizarres de têtes, de

» corps, de queues de divers animaux, tels que
» les chiens, les chevaux, les poissons, les ser-
» pens, les reptiles, *dont les figures se voient*
» *encore peintes dans le temple de Bel.* Une
» femme, nommée *Omoroka*, présidait à toutes
» ces choses : ce mot chaldéen signifie en grec
» la mer et désigne la lune. Or Belus, divisant
» cette femme en deux moitiés, de l'une fit la
» terre, et de l'autre le ciel, d'où s'ensuivit la
» mort des animaux. Berose observe que ceci est
» une manière figurée d'exprimer la formation
» du monde et des êtres animés avec une ma-
» tière humide. Le Dieu *Bel* ayant enlevé la tête
» de cette femme, d'autres dieux (Elahim) mê-
» lèrent à la terre son corps qui était tombé, et
» dont *furent formés les hommes;* c'est par
» cette raison qu'ils sont doués de l'*intelligence*
» *divine.* En outre le Dieu Bel, qui est Iou-piter,
» ayant partagé les ténèbres *en deux moitiés*,
» sépara le ciel de la terre, établit le monde dans
» l'ordre où il est, et les animaux qui ne purent
» soutenir la lumière, disparurent. *Bel*, qui vit
» que la terre était déserte quoique fertile, or-
» donna aux autres dieux de se couper chacun
» la tête, de mêler leur sang à la terre, et d'en
» former des êtres qui supportassent l'air ; enfin
» Bel lui-même fit les astres, le soleil, la lune
» et les cinq autres planètes. Voilà ce que Po-

» lyhistor raconte en son livre Ier, d'après Be-
» rose. »

Ces récits, pris à la lettre, seraient trop choquans, trop absurdes; aussi le prêtre Berose nous observe-t-il qu'il faut y voir une expression figurée des opérations de la nature : et l'étude de l'Histoire ancienne et moderne, en nous montrant chez des peuples divers, tels que les Égyptiens, les Indiens, les Chaldéens, les Chinois, les Mexicains, etc., des systèmes entiers de figures monstrueuses du même genre que celles-ci, nous apprend que cette manière de peindre et de rendre sensibles à la vue les attributs et les rapports abstraits des corps, est la première opération dont s'avise l'entendement humain; c'est cette écriture, dite *hiéroglyphique*, qui partout a précédé l'écriture dite alphabétique, née ensuite d'une abstraction et d'une observation comparée beaucoup plus subtile et raffinée. Dans le prétendu monstre *Oan*, la tête d'homme désigne l'*intelligence*, le *raisonnement*, tandis que la forme de poisson désigne l'habitude ou la nature aquatique combinées, pour exprimer les effets et l'action de la constellation appelée *poisson austral* : l'étoile principale de cette constellation avait le mérite de mesurer exactement la plus courte nuit de l'année, en se levant, le jour du solstice d'été au moment où se couchait le soleil, et en se

couchant au moment où il se levait : par cette raison, elle joua un rôle important en Égypte, où elle annonçait l'inondation, et en Chaldée, ainsi qu'en Syrie, où elle servait à régler l'époque de certains travaux agricoles, et à conjecturer certains accidens de la saison ou du climat. C'est le *Dagon* des Philistins (1). Avec cette clef, l'on explique toutes les autres figures d'animaux monstrueux. On leur donnait des ailes, pour désigner leur nature aérienne ; des sexes, pour exprimer leur nature passive ou active; des têtes de chien, pour exprimer leur propriété d'*avertir* comme l'*animal* qui aboie : tous étaient des symboles d'astres ou de constellations, et voilà pourquoi leurs images étaient peintes sur les murs du temple de Bel, comme d'autres semblables l'étaient dans l'antre des Nymphes, dans la caverne de Zoroastre et dans tous les temples des dieux égyptiens où on les retrouve. Voilà aussi pourquoi l'auteur juif de la Genèse, ennemi des idoles, a répudié cette partie de la Cosmogonie chaldéenne ; mais l'emprunt qu'il a fait des autres parties, se retrouve dans plusieurs phrases de la formation ou création de l'univers, par Bel. *Un tems exista où tout était eau et ténèbres.* Et Dieu partagea les té-

(1) *Voyez* Dupuis, tom. II, in-4°, pag. 208 et 228 ; tom. III, pag. 186.

nèbres en deux moitiés, sépara le ciel de la terre, fit les astres, le soleil, la lune, etc. Toutes ces phrases, qui ne sont que des extraits peu fidèles du texte chaldéen, ont cependant une analogie marquée avec le texte de la Genèse; dans Berose, les dieux Elahim forment l'homme, et lui donnent l'intelligence divine. Dans la Genèse, les *dieux* disent : faisons l'homme à *notre* image; par le mot *notre*, ils s'avouent *plusieurs*. Bel était le grand dieu, *Elah Akbar:* eux étaient les dieux *Kabirim*, ces douze grands dieux Cabires, adorés des Grecs.

Dieu Elahim fit le *vide* au ciel et au milieu des eaux..... Ce mot vide en hébreu est *Raqia* (ou Rakia); en Kaldéen, *om-o-raka* signifie littéralement *mère du vide*, c'est-à-dire, l'*espace sans bornes* que le vulgaire, trompé par le mot mère, a pris pour une femme. Le sens vrai est que Bel partagea le vide en deux moitiés, dont la supérieure fut le ciel, l'inférieure fut la terre, et c'est littéralement le sens de l'hébreu, *Dieu fit le vide* (Raqia), au *milieu* des eaux, et il donna le nom de *ciel* aux eaux de dessus, et les eaux d'au-dessous furent la mer et la terre. Dans la Cosmogonie des Boudhistes du Thibet, qui, comme nous l'avons déjà dit, paraît venir de l'école kaldéenne, le ciel n'a pas d'autre nom que le *vide*, l'*immensité* (*om-o-raka*); et un vent impétueux,

excité par le *destin* sur les eaux, fut le premier signe de la création de l'univers (1). Dans la Genèse, ce qu'on traduit l'*esprit de Dieu*, n'est littéralement que le *vent* de Dieu s'agitant sur les eaux. Ce *vent*, premier moteur ou premier mu, se retrouve dans la Cosmogonie phénicienne, où nous lisons que le vent *Kolpia* eut pour femme *Bâau*, c'est-à-dire la *nuit*, l'obscurité ténébreuse..... Ce terme *Bâau*, dans la Genèse, est l'épithète de la terre informe, qui d'abord fut *Tohou*, *Bahou*, traduit par la version grecque et par Josephe, *invisible*, ténébreuse. Les Hébraïsans se fondant sur l'arabe, interprètent *Behou*, par le *vide immense;* et alors c'est la femme *Om-o-raka* du kaldéen. De ce vent *Kolpia*, premier moteur, comme le *cœur* (qui en arabe se dit aussi *qolb* et *qalb*), naissent *Aïon* et *premier-né*. En sanscrit *adima* signifie *premier*, et dans l'hébreu, Adam est le *premier-né*.

Ainsi à chaque instant, à chaque pas, nous trouvons de nouvelles preuves de notre proposition première et fondamentale, savoir, que « la » Genèse n'est point un livre particulier aux Juifs, » mais un monument originairement et presqu'en- » tièrement Kaldéen, auquel le grand-prêtre Hel- » qiah se contenta de faire quelques changemens

(1) Alphab. thibet., pag. 184.

» dictés par l'esprit de sa nation et adaptés au but » qu'il se proposa. »

Désormais le lecteur sait que penser de ces *créations* du monde, que l'on nous raconte comme s'il y eût eu des témoins à en dresser procès-verbal : il voit à quoi se réduisent ces prétendues chronologies qui tronquent l'histoire des nations, et restreignent la formation, les progrès, la succession de toutes les institutions, de toutes les inventions humaines, y compris le langage et l'écriture à un petit nombre d'années, incompatible avec la nature de l'entendement et avec le témoignage des monumens subsistans.

CHAPITRE XVIII.

Examen du Chapitre x de la Genèse, ou *Système géographique des Hébreux.*

Un dernier exemple choquant de ce genre d'invraisemblances est la prétendue généalogie du dixième chapitre de la Genèse ; l'auteur y suppose que les enfans de *Nohé* dès la troisième génération occupèrent l'immensité du pays qui s'étend depuis la Scythie jusqu'à l'Ethiopie ou Abissinie, d'une part ; depuis la Grèce jusqu'à l'Océan qui borde l'Arabie, d'autre part ; et qu'ils y devinrent chacun la souche

des peuples que l'on y dénombrait de son tems. Le tableau généalogique et la carte géographique que nous joignons ici, présentent son système sous un coup d'œil facile à saisir. Quelques savans, tels que Samuël Bochart [1], Dom Calmet [2], Pluche [3], Michaelis [4], qui se sont occupés à éclaircir les difficultés de géographie, ont bien senti l'impossibilité du sens littéral, mais les préjugés dominans ne leur ont pas permis d'en faire sentir les inconséquences. Il est vrai qu'on peut excuser l'auteur, en disant que par une métaphore naturelle aux langues orientales, et usitée chez les Grecs et chez les Latins, donnant à chaque peuple un nom collectif, il lui a aussi donné l'apparence d'un individu; ainsi, sous le nom d'*Ioun*, il désigne les Ioniens; sous celui d'*Ashour*, les Assyriens; sous celui de *Kanaan*, les Phéniciens; sous celui de *Koush*, les Ethiopiens ou Abissins. L'invraisemblance consiste à nous dire que *Ioun*, *Assour*, *Kanaan*, *Koush*, *Sidon*, etc. furent des individus pères et auteurs des peuples de leur nom; mais cet abus se retrouve chez les Grecs, qui nous disent que Pelasgus fut père des Pelasgues; que Cilix fut père des Ciliciens; *Latinus*,

(1) Phaleg et Kanaan.

(2) Commentaires sur la Bible.

(3) Histoire du Ciel.

(4) *Geographiæ Hebræorum exteræ spicilegium.*

père des Latins, etc. Il paraît qu'en général les anciens, lorsqu'ils voulurent remonter aux origines, et qu'ils n'eurent aucun monument précis, employèrent cette formule, et donnèrent au premier auteur le nom de la chose : et parce que la nature même du langage les conduisit à personnifier tous les êtres, il en résulta que tout effet résultant d'une *cause*, fut censé *engendré* par elle, en fut appelé le *fils*, le produit, comme elle-même en fut appelée la *mère* ou le *père ;* ainsi, parce que la *terre* alimente le peuple qui l'habite, qu'elle semble en être la *nourrice*, la mère, ce peuple fut appelé, et l'est encore, en arabe, *enfant* de cette terre, de ce pays. *Beni-masr*, les enfans de l'Égypte; *Beni-sham*, les enfans de Syrie; *Beni-fransa*, les enfans de la France. Avec cette explication fondée en raison et en fait, tout rentre dans l'ordre, et alors tout le dixième chapitre doit se considérer comme une nomenclature géographique du monde connu des Hébreux à l'époque où écrivit l'auteur; nomenclature dans laquelle les peuples et les pays figurent sous des noms individuels, tantôt au singulier et tantôt au pluriel; comme *Medi*, les Mèdes; *Masrim*, les Egyptiens; *Rodanim*, les Rhodiens, etc., et dans laquelle les rapports d'origine par colonie, ou d'affinité par mœurs et par langage, sont exprimés sous la forme d'engendrement et de pa-

renté. L'écrivain juif semble lui-même écarter le voile, lorsqu'après chaque branche de famille, où chaque division de pays, il ajoute cette phrase.. : *Voilà les enfans de Sem, de Cham, de Iaphet selon leurs tribus, selon leurs langues, leurs pays et leurs nations.* Ces expressions : *selon leurs langues et leurs pays*, sont d'autant plus remarquables, qu'après avoir placé chaque peuple selon les meilleures indications géographiques, nous les trouvons tous distribués dans un ordre méthodique de voisinage et de contiguité, et que ceux de chaque branche ont un système commun de langage : par exemple, chez tous les peuples de Iaphet, la souche du langage est cet idiome scythique appelé *sanscrit*, que des études récentes nous ont appris avoir jadis régné depuis l'Inde jusqu'à la Scandinavie, et que nous trouvons aujourd'hui être un des élémens de l'ancien grec et de l'ancien latin. Chez les enfans de Sem, la langue mère est l'idiome arabique commun aux Elyméens, aux Assyriens, aux *Araméens* (les Syriens). Chez les enfans de Cham, c'est encore ce même idiome que parlèrent les Phéniciens et les Ethiopiens : les Egyptiens eurent un système à part.

Le dixième chapitre offre encore cette particularité, que tous les peuples étant placés dans leurs pays respectifs, l'on se trouve avoir *trois*

grandes divisions du *monde connu* des Hébreux, qui ont une analogie sensible aux trois grandes divisions du monde connu des anciens; aux trois divisions de la terre, par Zoroastre, en pays de *Tazé* ou Arabes, pays de Mazendran ou *Nord*, et pays de *Hosheng;* et au partage du monde entre les *trois dieux*, Jupiter, Pluton et Neptune; notez que *Cham* ou plutôt *Ham*, qui signifie *noir*, *brûlé*, et qui se traduit en grec *asbolos*, couleur de suie, est le synonyme de Pluton. Mais commençons par établir tous les noms de la liste sur la carte, afin de rendre plus palpables nos propositions. Nous n'entrerons point dans tous les détails de discussion qui ont occupé Samuël Bochart, Dom Calmet et Michaëlis; en profitant de leur travail, nous insisterons seulement sur quelques articles où notre opinion diffère de la leur. Iaphet a pour *descendans* ou pour *dépendans*,

1°. *GMR*, qui étant écrit sans voyelles, peut se prononcer *Gomer* ou *Gamr*, ou *Gimr* (prononcez *Guimr*); nous préférons cette dernière lecture, et nous disons, avec l'historien Josephe, que *Guimr* représente les *Kimr* ou *Kimmériens* de l'Asie mineure et de la Chersonnèse *Kimmérienne* ou *Kimbrique*. Hérodote parle de leurs incursions à l'époque même de Helqiah, lors de l'incursion des Scythes en 625 : ils en avaient fait

une autre sous Ardys, et encore antérieurement; et ils avaient fini par établir des colonies, que Josephe confond avec les Galates, et que la Genèse désigne sous les noms d'*Ashkenez*, *Riphat* et *Togormah*.

Ashkenez a des traces dans la province d'Arménie, appelée par Strabon, *Asikins-ene*, et qu'il place entre la *Sophène* et l'*Akilisène*.

Riphat est l'altération facile de *Niphates*, *mont* et *pays* arménien, dont l'*r* a été prononcé nazalement.

Togormah est reconnu par Moïse de Chorène (page 26), pour être le nom d'un peuple qui habitait un autre canton montueux appelé *Harch*, dans la grande Arménie : ces trois peuples nous sont donc indiqués ici comme des colonies des *Kimmériens* ou *Kimbres*, fondées à une époque inconnue ;

2°. Le second peuple de *Iafet*, appelé *Magog*, représente les Scythes, de l'aveu unanime des auteurs grecs et arabes. On ne fait point mention ici de *Gog* ou *Goug*, qu'Ezekiel, associé à *Moshk*, *Roush* (1) et *Toubal*, et qui doit être encore un peuple scythique : dans Strabon, le pays, dit *Gog-arène*, est voisin des *Moschi*. Dans l'ancien

(1) *Roush* montre sa trace dans l'*Erusheti* de Danville, canton à l'ouest de Gokia.

(2) Hérodote, lib. VII.

grec et latin, *goug-as* signifie géant, et les légendes grecque et chaldéenne placent toujours les *géans* dans le nord comme les Scythes. Justin, au début de son Histoire, observe que les Scythes, dans des tems anciens, antérieurs même à Sésostris (1350), dominèrent sur l'Asie pendant 1500 ans. Cela cadre bien avec l'étendue de leur langue (le sanscrit);

3°. Le troisième peuple est *Medi*, nom pluriel des Mèdes : Hérodote en compte sept nations ; il ajoute que jadis leur nom était *Arioi*, les *braves :* les livres Parsis n'en citent pas d'autre à l'époque de Zoroastre. Ne peut-on pas en inférer que le nom de *Mèdes* ne se serait introduit que depuis la conquête de ces peuples par Ninus et les Assyriens?

4°. Le quatrième peuple est *Ioun*, l'Ionien ou Grec de l'Asie mineure : selon les auteurs grecs, la colonie des Ioniens ne vint s'établir en Asie que 80 ans après la guerre de Troie [1]. Les Grecs les appelèrent *Pelasgues aigialéens*, (c'est-à-dire *pêcheurs*), aussi long-tems qu'ils habitèrent l'Achaïe [2]; Strabon (*lib. VI*), dit que l'Ionie, avant eux, était occupée par les Cariens et les Lelèges :

---

[1] Selon la plupart des chronologistes modernes, 1130 ans avant J. C. : comment concilient-ils cette date avec la composition de la Genèse par Moïse 300 ans avant?

[2] Hérodote, lib. VII.

les Pélasgues les ayant chassés, reçurent des barbares, selon quelques auteurs, le nom de Ioun et *Iaoun* (1) (dont on a fait *Iavan*): selon d'autres, c'était le nom d'une tribu athénienne, qui d'abord faible, devint ensuite prépondérante dans le lieu de son émigration. De ces Ioniens vinrent ou descendirent *Elishah*, *Tarshish*, *Ketim* et *Rodanim*.

Elishah est l'*Ellas*, ancien nom de la Grèce ou Péloponèse; il pourrait aussi être l'*Elis*, très-ancienne portion de ce pays qui en aurait pris le nom chez les Phéniciens. Mais ici les Grecs sont en contradiction avec l'auteur de la Genèse, puisqu'ils soutiennent que c'est de l'*Ellas* que sont venus les Ioniens et les autres colonies citées.

Ketim est le nom pluriel des Kitiens, peuple ancien et prépondérant de l'île de Chypre, qui paraît en avoir pris le nom : ce nom se trouve aussi appliqué à la côte de Cilicie. (*Isaïe, c. XXIII.*)

Rodanim sont les Rhodiens.

Tarshish est la ville et pays de *Tarsous*, sur la côte de Cilicie, en face de Chypre. Tous ces pays sont contigus sur la carte comme dans la liste de l'auteur; et tous sont maritimes ou insulaires : ce qui sans doute lui fait dire « que par eux » furent partagées les îles des nations. »

---

(1) *Scholiast. d'Aristophanes in Acharn.*

Isaïe, ch. LXVI, associe, dans un même récit, *Phul*; *Loud*, *Ketim*, *Tarshish*, *Ioun*, *Moshk* et *Tubal*. *Phul* est la *Pam-phulie*; *Loud* est la *Lydie*. La contiguité est bien observée.

5° Le cinquième peuple de Iaphet est *Toubal*, que Josephe dit représenter les Ibériens; la capitale de ce pays, nommée *Tebl-is* et *Teflis*, offre quelqu'analogie au mot *Tebl*; mais les peuples *Tubar-eni*, sur le rivage de l'Euxin, pourraient ici être désignés, et rempliraient mieux l'indication d'*Isaïe*.

6°. Le sixième peuple est *Moshk*, qui représente les habitans des *Moschici montes* au nord de l'Arménie.

7°. Enfin le septième peuple est *Tiras*, que l'on regarde comme le représentant des *Thraces* établis dans la Bythinie. Moïse de Chorène dit à ce sujet (1) : « Nos antiquités s'accordent à regarder » *Tiras* non comme fils propre de Iaphet, mais » comme son petit-fils. » Ceci indique des sources communes où a puisé Helqiah.

Si l'on examine la carte, l'on voit que tous ces peuples de Iaphet sont situés au nord du *Taurus*, comme le remarque Josephe, ayant pour limites la Grèce à l'ouest, la Scythie au nord et au nord-est; ce qui nous donne de ce côté les bornes du

(1) Page 49.

monde connu des Hébreux, dans lequel Iapheth représente le continent ou le climat du nord.

En opposition, le midi est occupé par *Ham* ou *Cham*, qui effectivement signifie *brûlé, noir* de chaleur. L'épithète de *ammonia*, que les Grecs donnent à quelques parties de l'Afrique, n'est que le mot phénicien-hébreu privé de son aspiration *H*.

Les dépendances de *Ham* sont *Kanaan, Phut, Masrim* et *Kush*. Sous le nom collectif de *Kanaan* sont compris les peuples Phéniciens au nombre de onze, dont les positions sont connues: l'on peut s'étonner de ne point y voir les *Tyriens* compléter le nombre sacré *douze;* mais si, comme le disent plusieurs auteurs anciens, Tyr ne fut fondée que 240 ans avant le temple de Salomon par des émigrés de Sidon, Helqiah n'a point dû placer cette colonie posthume dans le tableau primitif; et ce silence, joint au mot d'Isaïe, qui appelle *Tyr, fille de Sidon*, vient à l'appui de l'opinion que nous indiquons.

Tous les auteurs grecs s'accordent à dire que la nation phénicienne avait émigré des bords de la mer *Erythrée* ou *Rouge*, à raison du bouleversement de leur pays par des volcans. Ceci nous indiquerait son siége ancien et primitif sur la côte frontière de l'Iemen, dans le Tehama, en face des îles volcaniques de *Kotombel*, de

Foosht, de *Gebel-Târ*, de *Zekir;* tout ce local, jusqu'à l'autre rive où est *Dahlak*, porte des traces de combustion et de tremblemens de terre. Par cette raison géographique, les Phéniciens se trouvent être un peuple arabique; leur langue nous en est garant, et parce que nous allons voir le foyer présumé de leur origine occupé par une branche d'Arabes qui nous sont désignés comme les plus anciens de tous, nous avons lieu de les classer dans cette branche. A quelle époque se fit cette émigration? L'histoire n'en dit rien, et c'est une preuve de son antiquité. La fondation du temple d'Hercule à Tyr, en même tems que l'on fonda cette ville (a), 2760 ans avant notre ère, nous montre les Phéniciens déjà établis; mais ils ont pu être arrivés bien antérieurement.

2°. Sous le nom pluriel de *Masrim* sont désignés les Egyptiens, dont le pays et la capitale sont encore aujourd'hui appelés par les Arabes *Masr*.

Les enfans, c'est-à-dire les peuples compris dans leur territoire, sont :

1°. Les *Loudim*, qu'il ne faut pas confondre avec les Lydiens d'Asie. Jérémie, chap. LXVI, en les associant aux Lybiens et à d'autres peuples du Nil, ne permet pas qu'on les écarte de ce local;

(a) Hérodote, lib. II, § 44.

ils doivent être les habitans du pays de *Lydda* ou *Diospolis*, l'une des villes anciennement populeuses et puissantes de la Haute-Egypte.

Les *Aïnamim* n'ont point laissé de trace apparente non plus que les *Nephtahim* et les *Kasalhim*.

Les *Phatrousim* sont les habitans du Nome ou pays de *Phatoures*, près Thèbes, comme l'a très-bien prouvé Bochart (1), dont les argumens démontrent que la division de l'Egypte, en haute et basse (*Said* et *Masr*), telle que la font encore les Arabes, a dû être usitée chez les Juifs, leurs frères à tant d'égards.

Les *Lehabim* doivent être les Lybiens : Ezéquiel est le seul qui ait parlé d'un pays de Qoub dans ce désert. Les *Cobii* de Ptolomée en remplissent l'indication.

Les Philistins nous sont indiqués ici comme un peuple émigré d'Egypte, et l'histoire nous dit qu'effectivement des dissentions religieuses chassèrent souvent des peuplades de ce pays. Les *Kaphtorim* peuvent être les habitans de Gaza, mais en aucun cas ceux de Chypre, comme l'a cru Michaëlis.

Isaïe, Jérémie et d'autres écrivains hébreux parlent de quelques villes d'Egypte qu'il est bon de placer.

---

(1) *Phaleg.*, lib. iv, c. xxvii.

Sin est Peluse; *Taphnahs* est Daphnas d'Hérodote; *Tsan* est Tanis dans le lac Menzâlé.

Nouph est l'*O-nuph-is* de Ptolomée plutôt que Memphis.

Na-amoun n'est ni *Thèbes* ni l'*Ammon* de Lybie; mais *Pach-na-mounis*, dans les marais sablonneux au sud du lac de Broulos.

On ou *Aoun* est connu pour être Héliopolis.

Quant à la division de *Phut*, elle n'a pas de trace, à moins de la voir avec Josephe dans le fleuve *Phutes* en Mauritanie.

Le quatrième peuple de la division de *Cham* est *Kush*, dont Josephe nous déclare que le nom correspond, chez les Asiatiques, au mot *Éthiopien* chez les Grecs. Par conséquent *Kush* [1] désigne les peuples *noirs* à cheveux plats, habitant l'Abissinie en général, spécialement le pays d'Axoum, où paraît avoir été l'ancienne capitale de Kush; il faut distinguer ces noirs à cheveux plats, des noirs à cheveux *crépus* (les nègres): cette distinction est exprimée chez les Grecs, par l'expression d'*Éthiopiens occidentaux* et *Éthiopiens orientaux*. Dans Homère [2], ceux-ci sont

---

(1) Le nom de Kush semble s'être conservé dans *guiz* ou *guis*, qui est le nom antique du langage éthiopien. *L'idiome guiz.*

(2) *Odyss.*, lib. 1, v. 22. Strabon entend ce vers d'Homère des Éthiopiens sur la rive ouest, et des Arabes sur la rive Est du golfe arabique, et c'est l'idée de la Genèse.

proprement les peuples de l'A[illegible] dont les rois conquirent plusieurs fois l'É[illegible] ; ensuite le nom d'*Éthiopien* s'étendit [illegible] noirs que les Persans appelaient *Hin*[illegible] ; et ce nom de Hindous ou Indiens, [illegible] des Romains, revint aux peuples de l'Iemen qui étaient effectivement des hommes *noirs*, des *Éthiopiens*. Hérodote, dans sa description de l'armée de Xercès, joint les Arabes aux Éthiopiens-Abissins, et nous les montre réunis sous un même chef, ce qui indique une affinité étroite de constitution et de langage. Cette affinité se trouve confirmée par l'auteur de la Genèse, lorsqu'il dit : Les enfans de *Kush* sont *Saba*, *Haouilah*, *Sabta*, *Sabtaka* et *Ramah*.

C'est-à-dire que ces cinq peuples étaient aussi des hommes noirs de race *Kushite*, ou Éthiopienne-Abissine : il s'agit de trouver leur emplacement.

Bochart veut que *Saba* soit le pays de Mareb, appelé synonymement par les Arabes, *Saba-Mareb;* mais l'identité ne peut s'admettre, parce que ces mêmes Arabes placent à *Mareb* la reine de *Saba* qui visita Salomon, et que les Hébreux, en parlant de cette femme, ne la disent point reine de *Saba* par *s* (ou Samek), tel qu'est écrit notre *Saba-Kushite;* mais reine de *Sheba* par *sh* (ou *Shin*), tel qu'ils écrivent *Sheba*, fils de

Ieqtan, qui, à ce moyen, est le *Saba homerite* des Arabes; et remarquez que *Saba* par *s* n'a point, dans l'arabe moderne, le sens de *lier* et faire *captif*, que les Arabes disent lui appartenir, tandis que *Sheba* par *Shin* a ce sens dans l'hébreu; ce qui prouve que la véritable orthographe est *Sheba-Mareb*. Une meilleure représentation nous semble se trouver dans une autre ville de Saba, située au pays de Tehama, laquelle nous est désignée par les Grecs, comme l'entrepôt ancien et très-actif du commerce de l'or et des aromates de l'Arabie. La circonstance d'être placée sur l'une des éminences qui bordent le plat pays de Tehama, nous fait reconnaître cette ville dans celle que les Arabes modernes nomment encore *Sabbea*: si, comme tant d'autres cités de l'Orient, elle est réduite à un état presque misérable, l'on en trouve les causes palpables dans la dérivation qu'a subie le commerce de l'Inde, et dans les ensablemens qui, sur cette plage, repoussent la mer à près de 1200 toises par siècle.

Sabtah n'en fut pas éloigné, si, comme nous le pensons, il est le *Sabbatha-metropolis* de Ptolomée (1), placé par le géographe Nubien Edrissi, entre *Damar* et *Sanaa* (2).

(1) *Voyez* Ptolomée, *Geog. in-fol.*, *Tabula Asiæ sexta*.
(2) Danville, carte d'Asie première.

Sabtaka est rejeté par Josephe, dans l'*Ethiopie Abissine*, par Bochart dans la Caramanie persique, sous prétexte de ressembler à *Sambatake* : ces deux hypothèses nous paraissent vagues et sans preuves : Sabtaka n'a pas de trace connue.

Haouilah, mal prononcé *Hevila*, est bien représenté par les *Chavelœi* de Pline, et *Chavilatœi* de Strabon, que ces auteurs s'accordent à placer entre les *Nabatéens* et les *Agréens*, ou *Agaréens*. Le pays de ces derniers doit être le *Hijar* ou *Hagiar* moderne (1), par le 27e de latitude, dans le Hedjaz, à environ 40 lieues *Est* de la mer Rouge... Par conséquent *Haouila*, qui a le sens de *pays aride*, dut être dans le sol réellement aride, dans le désert au nord de *Hijar*, au pied de la chaîne des rocs où vivaient les Tamudeni : ce local remplit bien l'indication du livre de Samuël qui nomme *Haouilah* comme borne extrême de l'expédition de Saül contre les Amalékites (2); et cette situation d'une tribu kushite convient d'autant mieux en cet endroit, que, d'une part, elle se trouve appuyée au mont *Shefar*, appartenant aux tribus Ieqtanides, et désigné par Ptolomée pour être la *borne* de l'*Arabie*

(1) *Voyez* Danville, carte d'Arabie; *hagiar* ou *hagar* signifie *pierre*, *pierreux*, et tels sont les rochers de Hidjar.

(2) *Sam.*, lib. I, c. XV, v. 7.

heureuse; tandis que d'autre part elle est contiguë au pays de *Tamoud*, l'une des quatre anciennes tribus arabes qui paraissent avoir été réellement Kushites, et au pays des Madianites qui certainement l'étaient, ainsi que le prouve l'anecdote de Séphora, femme de Moïse, à laquelle sa belle-sœur Marie reprochait d'être une *noire* (une kushite) : ce genre de population subsistait encore au tems de *Zarah*, roi de Kush, qui vint avec une armée immense, attaquer Asa, roi de Juda, vers l'an 940 avant notre ère[2], et qui avait pour résidence, du moins temporaire, la ville de *Gerara*, dans le pays d'Amalek; *Taraqah* qui, au tems d'Ezékias et de Sennachérib, fut aussi un roi de Kush, sortit également avec une autre nuée de soldats, de cette même contrée : il paraît donc certain que la côte arabique de la mer Rouge, depuis l'Arabie pétrée jusqu'à *Sabtah*, c'est-à-dire, les deux pays, appelés *Hedjaz* et *Tehamah*, appartenaient aux Éthiopiens, et formaient un même Etat ou une même population avec l'Abissinie, placée sur l'autre rive de cette même mer. Cela se conçoit d'autant mieux, qu'au moyen des îles, la communication des deux rivages est extrêmement facile, et que la ligne de séparation d'avec les tribus Iektanides, se trouve

(2) Paralipomènes, liv. II, c. XIV.

être une chaîne de rocs et de montagnes qui borne le grand désert de la péninsule vers ouest, depuis le mont Shefar jusqu'à l'Iemen (1).

Une autre dépendance de *Kush* est encore *Ramah*, que les Grecs écrivent *Regma*. Strabon dit que ce mot en syrien signifie *détroit;* et Ptolomée, avec Étienne de Bysance, place une ville de Regma sur la côte arabe du golfe persique, non loin du fleuve *Lar* ou Falg moderne. Par cette situation, séparée et distante de *Kush*, tel que nous venons de le décrire, Rama s'indique pour être une colonie d'Ethiopiens ou Kushites; *Busching* place en ce parage une ville de *Reamah*, peuplée de noirs très-commerçans. A son tour, Reamah semble avoir produit près de lui deux autres colonies qui sont *Sheba* et *Daden*.

Daden est la petite île *Dadena*, sur la côte arabe qui mène au golfe persique. L'ouvrage intitulé *Oriens Christianus* (2), nous apprend que cette île, appelée en syrien *Dirin*, dépendit de l'évêché de *Catara* ou *Gatara*.

Sheba montre sa trace dans le pays montueux des *Asabi*, que Ptolomée place à la pointe arabe

(1) Strabon aurait donc eu raison d'interpréter en ce sens le vers d'Homère qui partage les *Ethiopiens en deux pays* (par la mer).

(2) Tome II, col. 1259 et 1240. Voyez aussi Assemani, Biblioth. syriac., tom. III, pars II^a, pag. 744.

du détroit; ces trois positions qui se touchent, remplissent très-bien l'indication d'Ezekiel, dans son ch. XXVII, où il dit: « O ville de Tyr, les » marchands de *Sheba* et de *Ramah* sont tes » courtiers; ils te fournissent l'*or*, les *parfums* » et les *perles*: *Daden* t'envoie les dents d'élé- » phant et les bois d'ébène. »

« Le voyageur Niebuhr observe que depuis *Ras-el-had*, jusqu'à *Ras-masendom*, il n'y a de sables qu'entre *Sîb* et *Sehar*; « que tout le pays dépen- » dant de Maskat est montueux jusqu'à la mer, » et que deux bonnes rivières y coulent toute » l'année; l'on y cueille en abondance du froment, » de l'orge, du dourah, des lentilles, des dattes, » des légumes, des raisins; le poisson est si abon- » dant, que l'on en nourrit le bétail; *Sehar*, ruinée, » est une des plus anciennes villes de l'Orient, » de même que *Sour* (Tyr), située non loin de » Maskat. Voyez *Niebuhr, Descript. de l'Ara- » bie, pag. 255.* »

Avec de tels avantages de sol, favorisés d'un beau climat, sur une superficie égale à toute la Syrie, l'on conçoit qu'il put jadis exister en cette contrée des peuples industrieux et riches, surtout lorsque le commerce de l'Inde y avait sa route principale vers l'Occident; et puisque les habitans d'alors portaient le nom de *Sabéens* (Sheba), il ne faut plus s'étonner qu'ils aient enrichi par leur

or et par leur commerce, les Phéniciens de Tyr, ainsi que le disent expressément les Grecs qui ont pu les confondre avec les autres Sabéens de l'Iemen et du Tehama. (Voyez *Bochart, Phaleg. lib. IV, ch. VI, VII et VIII.*)

La Genèse continue : « Or l'Éthiopie engendra » ou produisit *Nemrod* qui commença d'être fort » (ou géant) sur la terre : il fut un grand chas» seur devant le Seigneur, et les chefs-lieux de » sa domination furent Babylon, Arak, Nisibe et » Kalané dans le pays de Sennaar. »

De quelque manière que Nemrod vienne d'Ethiopie, ou qu'il en dépende, nous avons ici une indication que les pays de sa domination appartiennent à la division de Kush, et que par conséquent leurs habitans furent des hommes noirs à cheveux longs. Ceci s'accorde très-bien avec le témoignage d'Homère, d'Hérodote, de Strabon, de Diodore, et en général des anciens auteurs qui nous dépeignent tels les peuples de la Babylonie et de la Susiane. Ce furent là les *Éthiopiens* de Memnon, fils de l'Aurore et de Tithon, auxquels les Asiatiques dûrent donner le nom de *Kushéens*, prononcé, en dialecte chaldaïque, *Kuthéens*. Ce même nom se représente dans le Kissia de Ptolomée, pays voisin de Suses. Les auteurs arabes désignent également les peuples de ces contrées par le terme de *Soudan*, c'est-à-

dire, les *noirs* : ainsi les colonies *éthiopiennes* ou *kushites* s'étaient répandues dans tout l'*Iraq-Arabi*, jusque dans la Perse, et ceci nous rappelle l'ancien monument arabe cité par Maséoudi, selon lequel les tribus de *Tasm* et de *Djodaï* possédèrent l'Iraq-Arabi et la Perse limitrophe (1) : ces tribus primitives auraient donc été *Kushites*, parentes des Kananéens ou Phéniciens qui, issus de Cham, et émigrés du *Tehamah*, auraient réellement eu une même origine.

Quant aux pays dépendans de Nemrod, *Arak* est *Arekka*, que Ptolomée place près de la Susiane.

Akad ou Akar est l'ancien nom de *Nisibe*, selon le témoignage de l'ancien traducteur de la Genèse (2). *Kaldneh*, qu'Etienne de Bysance écrit *Telané*, est une ancienne ville du pays de Sennaar, que cet auteur dit avoir été le berceau de Ninus.

Ainsi la race noire-Kushite, s'étendit jusqu'au revers méridional du Taurus, conformément au témoignage de Strabon, qui dit que les peuples Syriens sont divisés en deux grandes branches; les *Syriens blancs*, au nord du mont Taurus; et les *Syriens noirs*, au sud du Taurus; tous ayant

(1) Voyez ci-après page 282.

(2) *Hyeronim. Quest. in Genes.*, c. X, n° 10.

un même fonds de mœurs, de coutumes et de langage : en effet, les dialectes des Abissins, des Arabes, des Phéniciens, des Hébreux, des Assyriens, des Araméens ou Syriens, sont tous construits sur les mêmes bases de grammaire, de syntaxe et d'écriture.

A l'égard de Nemrod, Cedrenus et la Chronique paschale nous avertissent que ce héros ou géant n'est autre chose que la constellation d'*Orion*, devenue une divinité importante pour les Babyloniens, à raison de ses influences supposées à l'époque de l'année où elle culmine pendant le jour avec la constellation du *Chien*, époque qui a pris le nom de *canicule*. Le voisinage de ce chien a procuré le titre de chasseur à *Orion*, qui d'ailleurs, comme grande divinité, eut aussi le nom de *Bel* (1). Sous ce nom

(1) Plusieurs divinités chez les Chaldéens ont eu le nom de *Bel* ou *Baal*, qui signifie *Dieu* et *Seigneur*. Alexandre Polyhistor parle de Belus l'*ancien*, appelé *Kronos* (ou Saturne), de qui naquirent un second Belus ou Belus le jeune, ayant pour frère *Kanaan*. Il ajoute que Kanaan fut père des Phéniciens et eut pour fils *Chum*, appelé par les Grecs *Asbolos*, c'est-à-dire *couleur de suie*, lequel Chum eut pour frère *Mesraïm*, père des Ethiopiens et des Egyptiens : l'on voit ici une autre version des mêmes idées, des mêmes traditions que la Genèse. Voyez Eusèbe, *Præpar. evang.*, lib. IX, c. XVII. Dans la Chronique d'Alexandrie, pag. 17, un premier Belus est Saturne. Après lui Picus règne 30 ans. Après Picus un second

les légendes grecques lui donnent la même parenté que la Genèse. « Belus, disent-elles, fut » fils de *Lybie* et de *Neptune*. » N'est-ce pas précisément la phrase hébraïque? « Nemrod fut engendré par l'Ethiopie; » ce nom de *Nemrod* qui n'a aucun sens dans l'hébreu, qui n'a pas même les formes de cette langue, s'explique assez bien dans la langue Pehlevi; *Nim* en pehlevi, dit le traducteur du *Zend-Avesta*, signifie *côté*, *portion*, *moitié*; *rouz* signifie *midi* (2); ensorte que Nimrouz bien identique à *Nemrod*, est l'astre de l'*Ethiopie*, *le fils de la saison brûlante*.

Jusqu'ici l'on voit que sous des formes généalogiques, nous avons une véritable géographie dont toutes les parties observent un ordre régulier et systématique. Ce même caractère continue de se montrer dans la troisième division, celle de *Sem*.

Belus règne 2 ans : celui-ci est la planète de Mars, dont la révolution dure effectivement 2 ans; c'est par erreur que l'auteur attribue les 30 à Picus-Jupiter, puisqu'ils appartiennent à Saturne, dont la révolution dure cet espace de tems.

(2) Zend-Avesta, tom. II, pag. 401 et 456; et tom. Ier, partie II, pag. 272, note 3.

CHAPITRE XVIII.

Division de Sem.

Les peuples dépendans de Sem, contenus dans son territoire, sont : 1° *Aïlam*, nom collectif des Elyméens, bien connus pour habiter les montagnes de la Perse à l'orient de la Chaldée.

2°. *Ashour* ou *Assur*, nom collectif des *Assyriens*, qui d'abord ne furent que les habitans de l'*Atourie*, où Ninus bâtit Ninive, mais dont le nom, après ce conquérant, s'étendit aux Babyloniens et même aux Syriens.

Ici se présente une remarque sur la traduction vulgaire de ce verset célèbre de la Genèse (*ch. x*) : « De la terre de Sennar est sorti *Assur*, qui a » bâti Ninive. »

Il semblerait qu'*Assur* fut un nom d'homme : alors il désignerait Ninus, et c'est l'opinion de beaucoup de savans; mais dans ce cas il sera, et il est en effet, une nouvelle preuve de la postérité de la Genèse, puisque *Ninus*, selon Hérodote, ne régna pas avant l'an 1257, environ 200 ans après Moïse. La vérité est qu'ici, comme partout, *Assur* est un nom collectif qu'il faut tra-

duire selon le génie de notre langue, l'*Assyrien* ou les *Assyriens*. Parcourez tous les livres hébreux, spécialement Isaïe, Jérémie, les Rois, surtout au liv. IV; jamais vous ne trouverez le *pays* ou le *peuple* Assyrien désigné autrement que par *Assur*.

« *Assur* viendra comme un torrent; *Assur* » s'élevera comme un incendie; le Seigneur sus- » citera *Assur* contre *Moab*, contre *Ammon*, » contre *Juda*, contre *Israël* : » or personne ne pensera qu'*Assur*, *Moab*, *Ammon*, *Israël* soient des individus : bien plus, on trouve cent fois répétée cette autre expression encore plus incompatible : « Le roi d'Assur, la terre d'Assur, les » forts d'Assur; Phal, roi d'Assur, vint contre » Manahem. Achaz appela Teglat-Phal-Asar, roi » d'Assur, etc. »

Il est donc évident qu'*Assur* est toujours un nom collectif, employé selon le génie des langues orientales, dont les Arabes et les Syriens de nos jours sont un exemple subsistant.

3°. *Loud*, nom collectif des *Lydiens*, ayant en syriaque le sens de *sinuosités*, qui convient très-bien au fleuve Mœandre. Selon les Grecs, avant la guerre de Troye, les Lydiens s'appelaient *Mæonones*, nom composé d'*Ionie*. Le nom de *Lydiens* leur vint-il des Assyriens dont Ninus les rendit sujets?

4°. Le quatrième peuple dépendant de Sem est *Aram*, qui, en syriaque, signifie *Nord* (relatif aux Phéniciens); c'est la *Syrie* des Grecs, ainsi nommée par abréviation d'*Assyrie*.

Les Hébreux divisent l'*Aram* ou *Syrie* en plusieurs districts, 1° l'*Aram-Nahrim*, l'Aram des deux fleuves (Tigre et Euphrate), traduit en grec *Mœso-potamos* (entre les fleuves).

2°. L'Aram propre, ou pays de *Damas* et confins.

3°. L'Aram Sobah sur lequel on n'est pas d'accord. Josephe le prend pour la *Sophène* en Arménie : Bochart (1) lui donne pour limites à l'est le cours de l'Euphrate; à l'ouest la Syrie de Hamah, d'Alep et de Damas; ensorte que, selon lui, *Sobah* aurait été ce qui depuis fut le royaume de Palmyre. Michaëlis (2) veut que *Sobah* soit Nisibe à trente-cinq lieues sud-ouest de Ninive : mais les auteurs tardifs dont il s'appuie sont si peu instruits sur cette matière, que traduisant le livre de Samuël à l'article des guerres de David contre les rois de Sobah, ils n'ont pas même su lire correctement le texte hébreu; car tandis que ce texte dit (3) « que l'Araméen (Syrien) de Damas vint pour

(1) Phaleg. et Chanaan, lib. II, c. VI.

(2) *Geographia Hebræorum extera*, pag. 114.

(3) *Sam.*, lib. II, c. VIII, v. 5 et 6.

» secourir *Hadad-azer*, roi de *Sobah ;* que David » battit cet *Araméen*, lui tua vingt-deux mille » hommes, et mit garnison à Damas : » les deux traducteurs arabe et syriaque, au lieu de l'*Araméen* (1), ont lu l'*Iduméen*, sans apercevoir l'inconvenance de lier Damas à l'Idumée, située sur la mer Rouge ; et, de plus, l'Arabe a pris sur lui d'appeler roi de Nasbin (Nisibe) le roi de *Sobah :* Michaëlis, en adoptant cette erreur, et voulant la confirmer par saint Ephrem, etc. (2), n'a pas pris garde que le texte qui parle ailleurs des *rois de Sobah* au nombre pluriel (3), indique que *Sobah* était un pays et non une seule ville. Ce même texte dit encore, « que David battit le roi de Sobah » en *allant* pour *étendre sa main*, c'est-à-dire » son *pouvoir* sur l'Euphrate ; » Michaëlis veut que ce soit le roi de Nisibe qui *alla* vers l'Euphrate ; mais relativement à l'écrivain juif placé à Jérusalem, le mot *aller* ne peut convenir qu'à David. Si le roi de Sobah fût *venu* de Nisibe, il eût *amené* avec lui les Syriens d'au-delà l'Euphrate : il les *fit venir à lui*, selon le propre texte ; donc il résidait en deçà de l'Euphrate ; seulement il avait sur l'autre rive des sujets ou alliés

(1) Le pseaume LX a commis la même faute.

(2) *Voyez* Assemani, Biblioth. syriac., tom. Ier, pag. 553 à 539 ; tom. III, pars Ia, pag. 3.

(3) *Sam.*, lib. I, c. XIV, v. 4.

qu'il fit venir, mais non pas venir de Nisibe séparée du fleuve par un désert très-aride de quarante lieues d'étendue.

Il est encore dit que le roi de *Hamah* avait eu des guerres fréquentes avec le roi de Sobah; et les Chroniques donnent à *Hamah* l'épithète de *Sobah* (*Hamat-Soba*). Ces deux pays étaient donc limitrophes. Or, si Hamah, séparée de Nisibe par un désert de quatre-vingt-dix lieues, était bornée au sud par Damas, et à l'ouest par les Phéniciens, le *Sobah* devait être situé ou au nord vers Alep, ou à l'est vers l'Euphrate; et c'est précisément ce qu'atteste Eupolême (1) lorsqu'il dit que *David subjugua les Syriens qui habitaient la Commagène et le pays adjacent à l'Euphrate* (où furent situées les valles de Hierapolis et de Ratsaf, comme l'observe Bochart, qui peut-être a raison d'y joindre Taïbeh et Tadmor).

« David, dit le texte, revenant de battre les » Araméens (les Syriens), s'illustra (par une nou- » velle victoire) dans la vallée des Salines. »

Il y a deux vallées de ce genre : l'une dans laquelle est situé le lac de Gabala à vingt-cinq lieues nord-nord-est de Hamah; l'autre où se forme la lagune salée de Zarqah, quinze lieues nord-est de Hamah : ces deux positions sont également sur la

(1) Eusèbe, *Præp. evang.*, lib. IX, c. XXX.

route de David, *revenant* soit du nord, soit de l'est. Si, comme l'a cru Fl. Josephe, Sobah eût été la *Sophène*, province d'Arménie, les Juifs nous eussent parlé du passage de l'Euphrate, qui eût été une opération inouie pour eux.—« David enleva » une immense quantité d'airain des villes de *Betah* » et de *Birti*, appartenantes au roi de Sobah. » Betah n'est connue de personne, et vouloir avec Michaëlis, que *Birta* soit la ville phénicienne de *Beryte*, est une inconvenance inadmissible. Elle serait plutôt *Birta* (aujourd'hui *Bir*), à l'est de l'Euphrate, sur la route d'*Alep* en Assyrie; mais il faudrait que David eût passé le fleuve, à moins qu'à cette époque il n'y eut sur la rive ouest de l'Euphrate une ville de *Birta*, ruinée ensuite et remplacée par celle du même nom, qu'Alexandre bâtit sur la rive orientale. Tout confirme l'opinion de Bochart, et concourt à étendre le royaume de Sobah le long de l'Euphrate jusqu'aux montagnes de la Cilicie.

Remarquons en passant, que cette existence des Etats araméens de *Sobah*, *Hamah* et *Damas*, qui se continue depuis et avant Saül, jusqu'au tems d'Achaz, confirme l'assertion d'Hérodote qui restreint l'empire des Assyriens ninivites à la haute Asie, pendant 500 ans, et qui par là les exclud de l'Asie basse, c'est-à-dire de l'Asie mineure et de la Syrie. Les Chroniques juives

s'accordent avec lui en nous montrant l'ouest de l'Euphrate indépendant de leur puissance, et en n'y laissant apercevoir son extension qu'au règne de *Phul*, vers l'an 770. Alors ce monarque de la part des sultans de Ninive, un agrandissement de ce côté, qu'ils poursuivirent jusqu'au tems de Sardanapale. Le discours de Sennachérib au roi Ezeqiah, indique très-bien cet état de choses. « Les dieux des nations, dit ce » prince, ont-ils délivré les pays ravagés par » mes pères, les pays de *Gouzan*, de *Haran*, » de *Ratsaf*; et les enfans d'Aden qui sont en » Talashar? où est le roi de Hamat et d'Arfad? » où sont les rois des *Sapires*, de *Ana*, de » *Aoua*, etc. [1]. »

Nous avons le pays de *Gouzan*, *Gauzanitis*, de Ptolomée, près de la rivière Khaboras en Sennaar; celui de *Haran* ou *Charræ*, près d'*Edessa* en Mésopotamie. *Ratsaf* ou *Resapha* est situé au sud de l'Euphrate et au nord de Palmyre. *Aden* est *Adana*, ville puissante près *Tarsus* ou *Tarsis* en Cilicie; et puisque Aden est en *Talashar*, il faut que Talashar soit la *Kilikie*, qui par les Arabes, serait prononcé *Tchilitchia*. *Hamah* est bien connu sur l'Oronte. Arfad, toujours nommé avec Damas

---

[1] Reg. II, c. XVIII.

et Hamah [1], ne saurait en être écarté plus loin qu'*Aradus*, appelé aussi *Arvad*. Les Sapires sont au nord de l'Arménie. Ana est une île de l'Euphrate; *Aoua*, un canton de la Basse-Babylonie.

Lors donc que Sennachérib, pour effrayer le roi juif, lui dit que *ses pères* ont ravagé tous ces pays, sans doute il n'entend pas une vieille conquête faite par Ninus, 1400 ans auparavant (selon Ktésias); mais une conquête récente dont nous suivons la trace dans Salmanasar, qui subjugua les états Phéniciens, dont Arvad fut un; 2° dans Teglat, qui conquit Damas, et en déporta les habitans au pays de Qir [2]. 3°. Dans Phul, enfin, qui le premier paraît au sud de l'Euphrate, sans doute après avoir soumis *Adana*: il semblerait que *Tarsus*, port de mer puissant, ne fut conquis qu'au tems de Sardanapale, qui, selon une inscription hyperbolique, l'aurait rebâti en un jour [3].

---

[1] Jérémie, c. XLIX, v. 23.

[2] Ce pays de *Qir*, prononcé Koïr par les Arméniens, doit être celui du fleuve *Kur*, au nord de l'Arménie: à moins que l'on ne préfère le pays des *Karhi*, peuples belliqueux, mentionnés par Polybe, lib. V, c. X, comme habitant les vallées à l'ouest du lac de *Van*. Isaïe, c. XXII, et Amon, c. Ier, v. 5, parlent de *Qir* au *grand bouclier*.

[3] Peut-être *un jour des dieux* (un an).

Avant cette conquête des Assyriens, c'est-à-dire avant l'an 770 ou 780 au plus, les Syriens n'étaient connus que sous leur nom d'Aramæens, Homère et Hésiode, qui écrivirent vers ce temps, n'en citent pas d'autre. Il s'étendait à la Mygdonie brûlée, qu'ils nomment *Arimaïa*, à la Cappadoce, dont les habitans étaient nommés *Leucosyriméens blancs*, et descendaient, selon Xanthus de Lydie, d'un antique roi *Arimus*, le même que l'*Aram* hébreu (Voy. *Strabo, lib. XIII*).

Aram a encore pour dépendances Aouts, Houl, Gatar et Mesh.

Aouts est connu pour l'*Ausitis* de Ptolomée, pays avancé dans le désert de Syrie vers l'Euphrate. Les Arabes, *Beni-Temin*, d'origine Iduméenne, ont occupé ce pays; c'est à eux que Jérémie dit [1]: « Réjouissez-vous, enfans d'Edom, » qui vivez dans la terre d'Aouts. » Là est placé l'anecdote de Iob, dont le roman offre sur Ahriman ou satan, des idées zoroastriennes que l'on ne trouve dans les livres juifs que vers le temps de la captivité de Babylone.

Houl n'a pas de représentans.

Gatar est la ville et le pays de *Katara* sur le golfe Persique. (*Voy.* Ptolomée.)

Mesh doit être voisin, et convient aux *Ma-*

---

(1) Jérémie, c. XXXIX et XLIX.

sanites de Ptolomée, à l'embouchure de l'Euphrate et non loin de Katara : le système de contiguité continue toujours de s'observer.

Un cinquième peuple de *Sem* est *Araf-Kashd*, représenté dans le canton *Arra-Pachitis* de Ptolomée, qui est le pays montueux, au sud du lac de Van, d'où se versent le Tigre et le Lycus ou grand *Zab*. Ce nom signifie *borne du Kaldéen*, et semble indiquer que les Kaldéens, avant Ninus, se seraient étendus jusques-là.

Cet *Araph Kashd*, selon Josephe, fut père des Chaldéens. Selon l'Hébreu, il produisit *Shelah*, dont la trace, comme *ville* et *pays*, se retrouve dans le *Salacha* de Ptolomée. Sêlah produisit *Eber*, père de tous les peuples d'*au-delà* l'Euphrate : mais si nous le trouvons *en deçà*, relativement à la Judée, nous avons droit de dire que cette antique tradition vient de la Chaldée.

D'*Eber* sont issus *Ieqtan*, père de tous les Arabes-Syriens; et Phaleg, d'où l'on fait venir Abraham, père des Juifs et d'une foule de tribus arabes, par ces prétendues femmes, *Agar* et *Ketura ;* mais si dès le siècle de Moïse, quatre générations seulement après Abraham, ces tribus présentent une masse de population et une étendue de territoire inconciliables avec les probabilités physique et morale, nous aurons une nouvelle raison de rejeter l'existence d'*Abraham*

comme homme ; et si l'auteur de la Genèse, au ch. XV, v. 19, suppose que Dieu a promis à » Abraham de livrer à sa postérité cent plu- » sieurs peuples, celui de *Qenez*, dont Qenez » naquit seulement quatre générations après lui; » nous pourrons encore dire que l'écrivain se trahit lui-même par un anachronisme trop marqué. Il est plus naturel de penser que toutes ces petites tribus, d'origine incertaine et répandues dans le désert de Syrie jusqu'à l'Arabie Pétrée, ont appelé *Ab-ram*, leur père commun, parce qu'il fut leur divinité patronale ; et en disant qu'elles vinrent primitivement de Sem, l'on commettait un pléonasme, puisque, selon le livre Kaldéen de Mar-Ibas, *Sem* est le même que Zerouan, qui est aussi le même qu'Abraham ; nous n'insistons pas sur le site de toutes ces tribus, parce qu'il est assez bien connu.

De *Ieqtan*, supposé homme, l'auteur fait venir treize peuples arabes, dont il pose distinctement les limites en disant :

1°. « Que les enfans d'Ismaël habitèrent depuis » *Haouilah* jusqu'à *Shour*, qui est dans le désert » en face de l'Egypte, sur le chemin d'Assyrie » (par Damas).

2°. » Que les enfans de Ieqtan habitèrent de- » puis *Mesha* jusqu'à *Shefar*, *montagne orien-* » *tale.* »

Shefar est une montagne du désert arabe, par les 29 degrés de latitude, à environ cinquante-cinq lieues est de la mer Rouge, et à l'*orient* d'hiver de Jérusalem : elle fut le campement le plus reculé des Hébreux conduits par Moïse (1) : Ptolomée y pose la limite extrême de l'*Arabia felix*, au nord. Là commencent l'Arabie Pétrée et les dépendances de Kush, dont *Haouilah* fait la frontière. Tout se trouve d'accord de ce côté, qui est l'occident de Ieqtan.

Mesha, qui est sa borne à l'orient, est le *Masanites fluvius*, l'une des branches de l'Euphrate, vers son embouchure dans le golfe Persique : une ligne tirée de *Shefar* sur *Mesha*, est donc la borne des Arabes Ieqtanides, vers le nord.

L'Océan, ou mer Erythrée, est leur borne au sud.

Vers le couchant, qui est la mer Rouge, si l'on tire une ligne de *Shefer* sur *Sabtah*, frontière de *Kush*, cette ligne laisse tous les peuples de Ieqtan dans le désert à l'est, et tous les *Kushites* dans le Hedjaz et dans le *Tehamah*, vers l'ouest; avec cette circonstance, qu'elle suit une chaîne de montagnes rocailleuses et stériles, qui en font une limite naturelle. Le pays de Ieqtan occupe donc tout l'orient de la péninsule arabe, depuis

(1) *Numeri*, c. XXXIII, v. 23.

le canton de *Saba-Mareb*, jusqu'à l'embouchure du golfe Persique, où les tribus Kushites de *Ramah*, *Daden* et *Sheba* possèdent un territoire qui fait exception. Il s'agit de placer les tribus dont les géographes grecs nous retracent plusieurs noms reconnaissables.

Al-Modad ne l'est pas très-bien dans le Alumaiotæ de Ptolomée; mais *Shelaph* l'est parfaitement dans les *Salapeni* du même auteur.

Hatsar-Môt est sans contredit les *Chatramotitæ* de Strabon, *le Hadramaut* actuel des Arabes.

Ierah se trouve bien dans les *Iritæi*.

Adouram dans *Adrama*, au pays de *Iemama*, qui selon les monumens cités par Pocoke [1], fut la borne de l'empire assyrien en ces contrées.

Auzal est l'*Auzara* de Ptolomée, près le pays d'Oman, sur le golfe Persique. Dans Ezekiel (*ch.* XXVII), Dan est joint à Ion d'*Aouzal*, et Giggeius place en ces cantons une ville de Ion. (*Voy.* Bochart.)

Deqlah est inconnu : *Aoubal* doit être le *Hobal* du géographe Edrissi, ou l'*Obil* anéanti des traditions arabes.

Abi-mal représente l'un des quatre cantons aromatifères de Théophraste, qui le nomme *Mali*.

---

[1] *Specimen historiæ Arabum.*

Iobab, par l'altération du second *b* en *p* grec, qui est l'*r* latin, a fait *Iobaritæ*, en Ptolomée.

Le nom de *Sheba* se retrouve dans *Shebam*, château-fort sur les montagnes, à l'ouest du Hadramaut, et peut-être mieux encore dans la ville de *Saba*, ou plutôt *Sheba-Mareb*, c'est-à-dire, la *capitale de Sheba*, le mot *mareb* ayant cette signification en arabe.

Haouilah offre le plus de difficultés, parce que ce nom n'a point laissé de traces, et qu'un passage de la Genèse impose à ce local des conditions contradictoires.

Ce livre dit (*ch. II, v. 10 et 11*) : « Et le fleuve » (du jardin d'Éden) se divisait en quatre autres » fleuves, dont le premier s'appelle *Phishoun ;* » celui-ci entoure tout le pays d'*Haouilah* où » se trouve l'or : et l'or de cette terre est bon » (or fin) : là aussi est le Bedoulah (Bdellium) » et la pierre de Shahm (l'onyx). »

Nous avons vu ci-dessus un premier pays de Haouilah, appartenant à la division de Kush, réclamer sa situation dans un désert où l'on ne connaît aucune rivière : ce second Haouilah, appartenant aux Ieqtanides, exige de ne pas sortir de leurs limites, par conséquent il nous faut trouver dans la péninsule arabe, une rivière arrosant un pays où se trouvent l'or, le bdellium et l'onyx.

Les Grecs (1) nous indiquent un premier petit fleuve venant du mont Laëmus, au sud-est de la Mekke, traversant un pays riche en sources, en verdure, et de plus, roulant des paillettes d'or; là vivaient les Arabes Alilæi et les Gassanæi, chez qui se trouvaient des pepites d'or en abondance; au-delà, sur la frontière du désert, vivaient les *Debœ*, riches en paillettes d'*or*, d'où leur venait leur nom : tous ces peuples sans arts, ne savaient employer l'or à rien, et ils le prodiguaient aux navigateurs étrangers, pour des marchandises de peu de prix.

Si l'on supposait que le nom *Alilœi* fut une corruption de *Haouilah*, chose très-possible de la part des Grecs, il y aurait ici de grandes convenances; mais encore serions-nous dans le territoire de Kush; et de plus nous n'y trouvons pas la pierre d'onyx, et surtout le *bdellium* que l'on s'accorde à croire être la *perle*.

Cette dernière condition nous appelle sur le golfe Persique : là nous trouvons deux rivières; l'une au pays de Iemama, ayant son embouchure en face des îles de Barhain, où se termine le grand banc des perles; l'autre, appelée *Kaïg* par les Arabes, sur la même côte du golfe Persique, ayant

(1) *Agatharchides de mari Rubro*, pag. 59; *Artemidorus in Strabone*, lib. XVI; *Diodore Sicul.*, lib. III, § 45.

son embouchure à l'autre extrémité du même banc, sur la frontière du pays d'Oman : le voyageur Niebuhr assure que l'onyx n'est pas rare en ces contrées : voilà plusieurs conditions remplies; mais nous ne voyons aucun nom retraçant Haouilah; et parce que le récit de la Genèse tient à la Mythologie, peut-être la recherche d'un fleuve joint à ce nom est-elle idéale ?

Un dernier pays nous reste à trouver, celui d'*Ophir* qui, jusqu'ici, a été la pierre philosophale des géographes; successivement ils l'ont cherché dans l'Inde, à Ceylan, à Sumâtra; dans l'Afrique, à Sofala; enfin jusqu'en Espagne, où ils ont voulu que Tartesse représentât la ville de Tarsis. Chacune de ces hypothèses a combattu l'autre par des raisons de vraisemblance et d'autorité; mais toutes ont péché contre une condition essentielle à laquelle on n'a point donné assez d'attention; cette condition est que l'auteur du dixieme chapitre, ayant observé, dans toute sa nomenclature, un ordre méthodique de positions et de limites, il n'est pas permis de violer ici cet ordre; dans le cas présent, le pays d'Ophir étant assigné à la division de Ieqtan, il n'est pas permis de le chercher hors de la péninsule arabe, où cette division est restreinte.

Une hypothèse récente a été mieux calculée, en plaçant Ophir dans les montagnes du Iemen,

à douze ou quatorze lieues nord-est d[illegible], en un lieu nommé Doffir [1]; mais il reste douteux que ce local, voisin des Sabéens kushites, ait pu appartenir aux Ieqtanides; d'ailleurs l'addition d'une consonne aussi forte que le *D*, qui aurait changé Ophir en Doffir, est une altération dont l'idiome arabe n'offre pas d'exemple: enfin l'on ne conçoit pas comment les vaisseaux de Salomon auraient employé à faire un voyage de quatre cents lieues au plus (tout louvoiement compris), un tems aussi long que celui dont le texte donne l'idée, en disant que ces vaisseaux partaient *chaque troisième année* pour Ophir, c'est-à-dire, qu'ils étaient un an à se rendre, un an à revenir, et ils n'auraient fait que quatre cents lieues par an!

Après avoir médité ce sujet, il nous a semblé qu'un plus grand nombre de convenances historiques et géographiques se réunissaient pour placer Ophir sur la côte arabe, à l'entrée du golfe Persique: établissons d'abord le texte qui doit être notre premier régulateur.

« Salomon fit construire des vaisseaux [illegible]
» Gaber (sur la mer Rouge près d'[illegible]) et
» Hiram, roi de Tyr, lui envoya des pilotes connaissant la mer, pour conduire ses vaisseaux;

[1] Recherches sur la Géographie des anciens, par M. Gosselin, in-4°, tom. 1er, pag. 124.

» et ils allèrent à Ophir, d'où ils apportèrent beau-
» coup d'or. (*Reg. I, c. IX, v. 10.*)

» Et la reine de Sheba ayant entendu parler
» de Salomon, le vint voir. (*Ibid., ch. X, v. Ier.*)

» Et elle lui apporta en présent une quantité
» prodigieuse d'or, d'aromates exquis, et de pierres
» précieuses. (*v. 10.*)

» Et les vaisseaux de Hiram qui apportèrent
» de l'or d'Ophir, en apportèrent aussi des bois
» appelés *almoguim* (que l'on croit le sandal)
» et des pierres précieuses. (*v. 11.*)

» Et Salomon tira beaucoup d'or des rois d'Ara-
» bie. (*v. 15.*)

» Et les vaisseaux de Tarsis (appartenant) au
» roi, allèrent avec ceux de Hiram, chaque troi-
» sième année; et ces vaisseaux de Tarsis ap-
» portèrent de l'or, de l'argent, des dents d'élé-
» phant, des singes et des paons. (*v. 22.*)

» Josaphat fit construire des vaisseaux de Tarsis,
» pour aller à Ophir; mais ils périrent dans le port
» même d'Atsiom-Gaber. (*c. XXII, v. 49.*)»

Pesons bien les circonstances et même les mots de ce récit : « 1°. Des vaisseaux partent d'Atsiom-
» Gaber; ils vont à Ophir; ils en apportent beau-
» coup d'or; et Salomon tira beaucoup d'or des
» rois d'Arabie. »

Ici Ophir ne figure-t-il pas en synonyme avec Arabie?

« 2°. Et la reine de Sheba ayant entendu parler » de Salomon, le vint voir. »

Cette princesse ne sera pas venue sur un ouï-dire; elle aura questionné les gens mêmes de Salomon; elle les aura fait venir; elle ne l'aura pu qu'autant qu'ils auront relâché dans un de ses ports. Les ports du Tehama ne lui appartenaient point, ils étaient aux Kushites. Le port le plus voisin de sa résidence, qui devait le mieux lui appartenir, était celui que les Grecs appelèrent par la suite *Arabia felix*, aujourd'hui *Hargiah*, à l'embouchure de la rivière de Sanaa. Ce port, disent les Grecs, fut l'entrepôt où les marchandises de la mer Rouge, et celles du golfe Persique et de l'Inde, se rencontraient, avant qu'une navigation directe se fût établie de l'Egypte dans l'Inde.

Selon les monumens arabes, la reine de Saba, nommée *Balqis*, vivait à *Mareb*, c'est-à-dire, dans la *capitale* du pays de *Saba*. Le Hadramaut était dans sa dépendance; il est la contrée des aromates. Les singes qu'elle y joignit, sont nommés en hébreu *qouphim*, dont l'analogue subsiste au Malabar, dans le mot *kapi*, venu du sanscrit *Kabhi* : les paons, appelés en hébreu *toukkiim*, s'appellent encore au Malabar *tougui*[1]. Voilà des

(1) Mémoire de M. Tychsen, *de Commerciis et navigationa Hebræorum*, pag. 165.

produits indiens : les dents d'éléphant en sont un aussi; mais l'Abissinie et l'Afrique ont pu en produire également. Si les bois *almoguim*, dont Salomon fit des instrumens de musique, sont, comme on le croit, le bois de sandal (si rare, dit le texte, que depuis cette époque on n'en vit plus), ils sont une nouvelle preuve d'un commerce indien. Selon nous, les Tyriens qui furent les pilotes de Salomon, et à qui appartenait spécialement ce commerce, ne se bornaient point au port d'*Arabia felix ;* ils prolongeaient la côte arabe jusqu'au pays actuel de *Maskat :* là, nous trouvons près du cap Ras-el-had une ancienne ville écrite *Sour*, avec les mêmes lettres que *Tyr :* toute cette contrée, jusqu'au détroit Persique, nous est dépeinte par Niebuhr, comme un pays abondant en toute denrée, et méritant le nom de *heureux* et *riche :* là, étaient les villes ou pays de Sheba, Ramah et Daden, dont Ezékiel nous dit « que les habitans étaient les associés ou courtiers » des Tyriens à qui ils fournissaient les dents » d'éléphant, les aromates et l'or (*ch. XXVII*). » Sur cette côte existe encore une ville de *Daba*, dont le nom signifie *or ;* et il est prouvé par une foule de passages des anciens, qu'a recueillis Bochart, en sa Géographie sacrée (*l. II, c. XXVII*), que cette contrée fut jadis aussi riche en or que le sont de nos jours le Pérou et le Mexique.

Eupolême (o), qui fut instruit dans l'Histoire des Juifs, dit que David envoya des vaisseaux exploiter les mines d'or d'une île appelée *Ourphé*, située dans la mer Erythrée, qui est le nom de l'Océan arabique jusque dans le golfe Persique.

Ici *Ourphé* semble n'être qu'une altération d'Ophir, altération d'autant plus croyable que le même texte fait partir les vaisseaux du port d'*Achana* au lieu d'Aïlana : mais Eupolême n'a-t-il pas eu en vue une île célèbre de ces parages, appelée par Strabon, *Tyrina* (l'île tyrienne), « où » l'on montrait, sous des palmiers sauvages, le » tombeau du roi *Erythras* (c'est-à-dire, du *roi* » *Rouge*) qui, disait-on, avait donné son nom » à l'Océan arabique, parce qu'il s'y noya. » Nous avons ici un conte phénicien, dont le vrai sens est que le *soleil brûlant* et *rouge*, qui chaque soir se noyait dans la mer, reçut un culte des navigateurs qui la traversaient, et qui, en action de grâces d'un voyage heureux, lui élevèrent un monument de la même espèce que celui d'Erythras, *roi*, *soleil*, comme Erythras. En désignant le tombeau comme un *tumulus* pyramidal [illegible] *rable*, Strabon nous fait soupçonner un autre motif utile, celui d'avoir élevé sur cette côte plate un point dominant propre à diriger les marins.

(o) Eusèbe, *Præpar. evang.*, lib. IX, c. XXX.

Si nous pénétrons dans le golfe Persique, nous trouvons, sur la côte arabe, une rivière appelée *Halg*, dont le cours nous conduit à une ancienne ville ruinée qui porte le nom de *Ophor*(1), lequel, vu l'insignifiance de la seconde voyelle, représente matériellement le nom que nous cherchons, et qui le montre en un lieu convenable : il est vrai que ce local n'est point une île, comme le dit Eupolême ; mais il faut observer que dans tous les dialectes de l'arabe, y compris l'hébreu, un même mot signifie île et presqu'île. Or la pointe d'Oman, où nous trouvons Ophir, est une véritable presqu'île, surtout à raison des rivières qui coupent sa base; quant au site propre de la ville actuelle, il a dû changer, en ce que les attérissemens considérables de cette côte ont éloigné la mer, et par cela même ont fait perdre au port et à la ville d'Ophir son activité et sa renommée.

A l'embouchure de la rivière qui avoisine les restes d'Ophir, commence le grand banc des perles, foyer très-ancien d'un riche commerce; à l'extrémité de ce banc se trouvent encore deux îles qui jadis portèrent le nom de *Tyr* et *Arad*, et qui eurent, dit Strabon (*lib. XVI.*), des temples phéniciens : leurs habitans se prétendaient la souche

(1) M. Seetzen, dans la Correspondance de M. le baron de Zach, nomme celui-ci *Ophir*, en toutes lettres, et énonce la même opinion d'identité. (*Note communiquée.*)

de ceux de Tyr et Arad sur la Méditerranée; mais si l'on considère qu'ils n'étaient que de pauvres pêcheurs sur un sol d'ailleurs aride, l'on sentira que la vraie souche de population fut aux bords fertiles de la Phénicie, et que ce récit n'est qu'une inversion qui néanmoins indique encore le commerce et la fréquentation des Tyriens, dont nous venons de rassembler un assez grand nombre de preuves.

On objecte que le circuit de l'Arabie est trop considérable pour la science nautique de cet ancien peuple; nous répondons que le vrai degré de cette science n'est pas très-bien connu, ne l'a peut-être pas même été par les Grecs venus à une époque tardive : en outre, l'analyse semble prouver que ce circuit n'excéda réellement pas les moyens des anciens; leurs géographes s'accordent à nous dire qu'une journée moyenne de navigation équivalait à 14 ou 15 de nos lieues marines, c'est-à-dire, $\frac{3}{4}$ de degré (*). La longueur de la mer Rouge est d'environ 320 lieues : supposons 400 à raison des caps et des baies que les

(*) C'est la valeur des cinq cent quarante stades allégués par Hérodote, lib. II, § 106, de l'espèce de ceux dont on comptait seize cent vingt entre Héliopolis et la mer : Scylax, qui compte un jour et demi de navigation entre la Corse et l'Italie, nous donne la même mesure, puisqu'il y a vingt-trois lieues.

anciens tournaient; la distance du détroit de Bab-el-mandel au cap Raz-el-had, passe 360; supposons 430, nous avons 830; ajoutez 120 jusqu'au golfe Persique, plus 50 jusqu'à la rivière Falg; pour ces deux branches, supposons 200; la totalité sera de 1030 lieues; pour compte rond supposons 1050.

Les vaisseaux ont eu cent-cinquante jours, c'est-à-dire, cinq mois de très-bon vent pour franchir cet espace : en effet, à la fin de mai commence la mousson de nord-ouest, qui dure jusqu'à la find'octobre. 1050 lieues, divisées par 150 jours, ne donnent que 7 lieues à chaque journée: les navigateurs purent donc employer 75 jours, c'est-à-dire la moitié du tems, à des relâches : la mousson de sud-est, qui les eût ramenés, commence en novembre et finit en avril; mais ils ne pouvaient en profiter, parce qu'ils n'auraient pas eu le tems de faire leur négoce : seulement, ils purent employer les vents variables du mois qui le termine, à sortir du golfe Persique, à caboter sur la côte de Maskat; et leur retour au port d'Asiongom-Gaber put être effectué à la mi-janvier de l'année *seconde* du départ; alors une nouvelle expédition avait le tems de se préparer pour partir à la fin de *mai*, qui commençait l'année *troisième*.

Dira-t-on que les Tyriens ont exploité le com-

merce du golfe Persique par un moyen qui a encore lieu aujourd'hui, c'est-à-dire, par les caravanes des Arabes se rendant à travers le désert, soit à l'Euphrate, soit directement au golfe. Il est vrai que plusieurs passages des psaumes de David, des prophètes, et surtout d'Ezékiel, indiquent que les Tyriens surent tirer ce parti des Bedouins, en tout tems dévoués à celui qui les salarie; mais la voie du désert n'offrait guère moins d'obstacles que celle de la mer, en ce que les Tyriens étaient obligés de traverser les pays, souvent hostiles, des Juifs, des Syriens de Damas, et surtout de prolonger le pays des Babyloniens, dont les rois furent leurs ennemis acharnés : la cause de cette haine, comme de celle des Ninivites leurs prédécesseurs, s'explique même en faveur de notre hypothèse, en disant que, jaloux des richesses que les Phéniciens tiraient du commerce de l'Inde, par le golfe Persique, ils leurs coupèrent d'abord la voie du désert; puis, lorsque l'industrie tyrienne eut imaginé la voie de la mer Rouge et le circuit de l'Arabie, ils l'attaquèrent dans son foyer même, pour extirper cette dérivation du commerce indien, et le ramener à son lit ancien et naturel, le cours du Tigre et de l'Euphrate, où il fut la véritable cause de la grandeur successive de Ninive, de Babylone et de Palmyre.

On nous oppose l'opinion de plusieurs écrivains grecs qui « ont nié que personne eût navigué au-» delà du pays de l'encens, avant l'époque d'A-» lexandre ; » ce sont les expressions d'Eratosthènes en Strabon, *lib. XVI, pag. 769*) : mais le témoignage d'Herodote est d'un plus grand poids, lorsque, sur l'autorité des savans Egyptiens et Perses qu'il consulta, il raconte : « Qu'environ » 40 ans avant lui), le roi Darius Hystaspes eut » la curiosité de connaître le cours de l'Indus ; » que pour cet effet il confia des vaisseaux à des » *hommes sûrs et véridiques*, entr'autres à » Scylax de Kariandre, lesquels vaisseaux, après » avoir descendu l'Indus depuis la ville de Kas-» patyre, firent route dans l'Océan, vers l'ouest, » et arrivèrent, le trentième mois, au fond du golfe » d'Héroopolis d'Egypte [1]. »

Comment Eratosthènes et d'autres anciens ont-ils négligé ce fait ? Nous répondons avec de savans critiques : 1° parce que les anciens ont en général dédaigné les prétendus contes d'Hérodote, et nous ajoutons 2° parce qu'ils ont été imbus d'un préjugé formellement avoué par Arrien : cet auteur, parlant des efforts inutiles d'Alexandre pour faire

---

[1] Hérodote, lib. IV, §. 44 : ce Scylax est l'auteur même du Périple qui porte son nom, comme l'a démontré Saint-Croix.

sortir ses vaisseaux du golfe Persique, nous dit en substance : « On était persuadé à Babylone, » que le golfe Persique et le golfe Arabique ayant » leurs embouchures dans l'Océan, il devait exister » un passage libre par mer, entre Babylone et » l'Egypte ; mais personne n'était encore parvenu » à doubler les caps méridionaux de l'Arabie : » cette entreprise passait pour impossible, à cause » de l'*excessive chaleur* qui dans ces latitudes » rend la terre inhabitable. Arrien ajoute : si la » côte extérieure au golfe Persique eût été navi- » gable, ou si l'on eût soupçonné la possibilité » de s'en approcher, je ne doute pas que l'extrême » curiosité d'Alexandre ne fût parvenue à faire » reconnaître le pays par mer ou par terre [1].

L'*excessive chaleur rendant la terre inhabitable ;* voilà le préjugé qui a égaré presque tous les anciens, et dont ne fut pas exempt Hérodote lui-même ; avec cette différence honorable à son caractère, qu'il n'eut point la présomption de soumettre les faits à sa théorie, et qu'au contraire

---

[1] Arrien, *rerum Indicarum*, c. XLIII ; et de *Expeditione Alexandri*, lib. VII, c. XX : il est étonnant qu'Arrien, si sensé d'esprit, n'ait pas vu que la prétendue impossibilité alléguée de sortir du golfe Persique eut la même cause de découragement qui, sur les bords de l'Indus, s'opposa à ce que le conquérant poussât plus loin les expéditions guerrières dont son armée était excédée.

en plusieurs occasions il a eu la candeur de nous dire : « Voilà ce qu'on m'assure : cela ne me paraît pas croyable; mais peut-être d'autres le croiront. » Nous verrons bientôt que cette bonne foi l'a mieux dirigé que ses censeurs.

Pour revenir à notre question, nous disons que la *persuasion* où l'on était à Babylone de la possibilité du circuit de l'Arabie, avait pour cause quelques traditions confuses ou dissimulées des anciennes navigations : leur souvenir dut s'obscurcir même chez les Orientaux, parce que les guerres continues depuis Salmanasar jusqu'à Nabukodonosor, après avoir long-tems distrait, finirent par détruire les Tyriens et les Iduméens, agens de ces navigations, et plongèrent dans le trouble et l'ignorance, les générations qui leur succédèrent : à plus forte raison, les Grecs d'Alexandre, venus deux siècles et demi après que Tyr eut été dévastée par Nabukodonosor, puis par Kyrus et ses successeurs, dûrent-ils ignorer des faits qui, par eux-mêmes, n'étaient pas éclatans; surtout lorsque nous voyons ces mêmes Grecs peu et mal instruits dans toute l'histoire des rois ninivites et babyloniens, de qui ces faits furent contemporains.

Mais enfin, dira-t-on, ce petit peuple tyrien, séparé de la mer Rouge, par un espace de 90 lieues (communes de 2500 toises) qu'occupaient quatre

ou cinqnations souvent en guerre, comment put-il entretenir les communications nécessaires à son commerce, et surtout comment put-il former et alimenter le matériel d'une marine soumise à beaucoup de casualités, c'est-à-dire, se procurer les métaux, les chanvres, les bois de construction, etc., quand il est avéré que les bords de la Méditerranée sont tellement dénués de ces objets, que, selon Strabon, Diodore et Pline, « les indigènes n'y exer-» çaient la navigation qu'au moyen de grands pa-» niers tissus de joncs ou de feuilles de palmiers » recouverts de peaux ou cuirs cousus et gou-» dronnés.»

Sans doute ce sont là des difficultés, mais un examen attentif des faits sait les résoudre.

D'abord, quant aux communications, ce qui se passa entre Hiram et Salomon nous montre ce qui dut se passer avant et après ces princes: il est sensible que les Tyriens dûrent avoir tantôt avec les Philistins, tantôt avec les rois de l'Idumée, des traités semblables à ceux qu'ils eurent avec David et Salomon, maîtres accidentels de cette contrée.

Quant au passage matériel des choses, il put se faire entièrement par terre, dans les cas d'alliance avec les Juifs et les Philistins; mais en d'autres cas, il dut se faire par des moyens plus convenables à l'esprit d'économie d'un peuple marchand.

Ce peuple de Tyr étant, comme l'on sait, maître de la mer de Syrie, il dut user de cet avantage, pour se procurer un entrepôt rapproché, autant que possible, de la mer Rouge. Parmi plusieurs, la côte de Gaza lui en offrit un éminemment commode dans le lieu appelé *El-arish* qui, situé sur une plage déserte, loin des regards jaloux de tout gouvernement, avait le double mérite de la sûreté et du secret; joignez-y un torrent d'eau douce (dit le *torrent d'Égypte*), à la verité temporaire, et quelques sources saumâtres ombragées de palmiers. Ce hâvre, encore praticable, dut jadis être meilleur, quand les atterissemens continus de cette plage ne l'avaient pas ensablé; sa distance au port d'Atsiom-Gaber est d'environ 45 lieues communes, c'est-à-dire, de cinq à six journées de caravane. Le désert intermédiaire très-aride ne peut se traverser qu'avec l'agrément des Arabes qui le parcourent; il fut facile à un peuple riche, de mettre à sa solde des Bedouins toujours affamés; leurs chameaux transportèrent tout ce que les Tyriens voulurent débarquer; des discussions accidentelles avec les Iduméens, maîtres naturels d'Atsiom-Gaber, dûrent s'élever pour motifs d'intérêt et de péage; elles dûrent susciter l'idée de chercher ailleurs un établissement plus indépendant; la plage, au couchant du mont Sinaï, en offrait de tels; les

Phéniciens en profitèrent, de l'aveu exprès des historiens grecs qui nomment, comme leur appartenant, une ville au local d'Elim, et un port qui, chez les Arabes, conserve encore le nom d'*El-Tor*, mot identique à celui de *Sour* et *Tyr*. Ce lieu, favorisé de bonne eau douce et de palmiers-dattiers, dut surtout fixer les Tyriens qui, protégés par leurs vaisseaux, purent y être à l'abri des caprices des Arabes leurs hôtes.

Mais ces vaisseaux, comment se trouvent-ils construits là ? Nous répondons que les Tyriens firent alors ce qui se fait encore aujourd'hui, ce que l'histoire nous apprend s'être fait de tout tems : ils firent fabriquer sur la Méditerranée tous les agrès et les carcasses même des vaisseaux, et ils les transportèrent à dos de chameau d'un rivage à l'autre ; c'est ainsi que les Turcs ont entretenu leur marine à Suez (1), depuis Sélim ; que Soliman, en 1538, y fit passer une flotte entière de soixante-seize bâtimens, fabriqués à Constantinople et sur la côte de Cilicie ; c'est ainsi qu'Ælius-Gallus, sous le règne d'Auguste, fit passer une autre flotte de quatre-vingts galères, [illegible] rames, etc.

Mais de quelle espèce étaient [illegible]

(1) *Voyez* Thévenot, Voyage, liv. [illegible], Pietro della Valle, Voyage, tom. 1er, pag. 172 ; et Volney, Voyage en Syrie, tom. 1er, tous témoins oculaires de ces transports.

tyriens ? Nous l'apprenons clairement d'Ezékiel, en son intéressant chapitre XXVII, lorsqu'il dit : « O Tyr ! tes enfans (ou tes constructeurs) em- » ploient les sapins de Sanir à faire les planches » (pour les bordages ou les ponts) de tes vais- » seaux ; ils emploient les cèdres du Liban à faire » *tes mâts ;* les aulnes de Bazan à faire *tes rames ;* » les buis de Ketim, incrustés d'ivoire, à faire les » bancs de tes rameurs ; les fines toiles d'Egypte » bariolées, à faire *tes voiles ;* l'hyacinte et la » pourpre des îles de Hellas, à teindre les tentes » qui ombragent (tes nautonniers) : tu dis, je suis » d'une beauté parfaite. »

Nous voyons, dans ce texte, que les vaisseaux de Tyr étaient à *voiles* et à *rames*, c'est-à-dire, du genre des galères dont l'usage est immémorial sur la Méditerranée ; par conséquent cette voile fut triangulaire, celle que l'on appelle *voile latine*, qui a le mérite précieux de serrer le vent au plus près.

Le texte ne spécifie pas que les vaisseaux fussent *pontés ;* mais cet attribut des galères nécessité par la grosse mer, est une suite indispensable.

Maintenant d'où vient, dans le texte du Livre des Rois, l'expression de *vaisseaux de Tarsis*, construits par Salomon et par Josaphat ? Les commentateurs en ont cherché l'explication au bout

du monde : elle nous semble placée sous la main, et offerte par un état de choses encore présent à nos yeux.

En effet nous voyons qu'en matière de constructions, chaque peuple et ci-devant chaque ville maritime, par certaines raisons de calcul ou de routine, ont donné et donnent encore à leurs vaisseaux des formes particulières d'où leur sont venus des noms distincts. Ainsi l'on distingue des vaisseaux de Hollande, par leurs hanches plus larges, par leurs quilles plus aplaties; les vaisseaux d'Angleterre, par leurs flancs plus effilés, par leurs quilles plus tranchantes; les vaisseaux de Venise et de Gênes (quand ces villes furent républiques), par d'autres caractères particuliers; ensorte que de très-loin en mer, un œil expert sait de quel pays et même de quel chantier est un vaisseau. Eh bien, chez les anciens cet état de choses dut avoir lieu, et alors les différences durent être d'autant plus marquées, que les peuples, dans un état habituellement hostile, avaient moins de rapports. Les vaisseaux de Carthage, ceux de Syracuse, d'Athènes, de M[illegible], durent avoir des caractères distincts; or, parmi les [illegible] villes qui eurent une marine, et par conséquent des chantiers de construction, il s'en présente une célèbre qui eut tous les moyens de construire des vaisseaux désignés par son [illegible] ville

appelée *Tarsus* par les Grecs, la même que notre *Tarsis* des Hébreux, était située sur la côte de Cilicie, la plus riche de la Méditerranée en bois de marine, et le foyer perpétuel d'une navigation active portée jusqu'à la piraterie.

« *Tarsus*, nous dit le savant Strabon (*l. XIV p. 673*), doit son origine aux Argiens qui, sous » la conduite de Triptolême, cherchaient Io »; (c'est-à-dire, que cette origine se perd dans les tems fabuleux.) Solin, compilateur d'auteurs anciens, l'attribue à Persée (*ch. XXXVIII*, autre signe d'antiquité) : il ajoute qu'on l'appelait la *mère des villes;* « que ses peuples (les Ciliciens) » avaient jadis commandé depuis la Lydie jusqu'à » l'Egypte; qu'ils furent dépossédés par les As- » syriens, etc. » : ceci cadre bien avec le discours de Sennachérib, disant à Ezékias « que ses pères » ont récemment conquis la ville de Adana (près » *Tarsus*); » et avec l'anecdote de Jonas qui, sous le règne de Jéroboam II, environ 65 ans avant Sennachérib, s'enfuit à *Tarsus*, pour *éviter* de *se rendre* à Ninive: n'a-t-on pas droit de conclure qu'alors Tarsus était indépendante de Ninive? L'épitaphe de Sardanapale, qui suppose que ce prince *bâtit en un jour Tarsus* et *Anchialé*, indique seulement qu'il *répara*, et qu'alors ces deux villes dépendent des Assyriens. Le dixième chap[illegible] de la Genèse, en nommant Tarsis comme

enfant, c'est-à-dire, *colonie* de Ion, dépose dans le même sens que les Grecs en faveur de son antiquité. Quant à son industrie, Strabon continue : « La rivière Kydnus traverse Tarsus, et forme » au-dessous d'elle un marais navigable, qui jadis » fut un port spacieux, ayant son embouchure » dans la mer par un col étroit appelé *Regma*, » c'est-à-dire *rupture* : cette ville est populeuse » et a le rang de métropole ; ses citoyens ont » une telle passion pour les sciences physiques et » mathématiques, qu'ils ont surpassé en ce genre » les écoles d'Athènes, d'Alexandrie et de toute » autre ville savante que l'on pourrait nommer : » il y a ceci de notable, qu'à Tarsus ce sont les » indigènes qui sont les savans et les studieux : » il y vient peu d'étrangers. Ces indigènes, au » lieu de rester dans leurs foyers, se livrent aux » voyages pour acquérir ou perfectionner leurs » connaissances ; et ces voyageurs s'expatrient » volontiers pour s'établir ailleurs ; il n'en revient » qu'un petit nombre : c'est le contraire des autres » villes, si j'en excepte Alexandrie, etc. »

Avec un tel caractère moral, et avec l'avantage des forêts de son voisinage et des métaux dont l'Asie mineure fut toujours riche, l'on a droit de croire que Tarsis eut très-anciennement des chantiers actifs ; que par cette activité, ses constructeurs ayant acquis la science qui naît

tique, ils imaginèrent des formes de vaisseaux mieux calculées que celles de leurs voisins, et qui reçurent la dénomination de *vaisseaux de Tarsis*. Salomon, qui nous est dépeint comme un prince curieux en tout genre d'arts et de science, voulant avoir des vaisseaux sur la mer Rouge, et se trouvant obligé de les y construire de toutes pièces, sans être dirigé par aucune routine antérieure de son pays et de sa nation, Salomon a dû desirer de les construire sur le modèle le plus renommé, le plus parfait; il aura choisi celui de Tarsus; et parce qu'il fallut que ces vaisseaux fussent transportés de toutes pièces par terre, pour être refaits à Atsiom-Gaber, pays sauvage et dénué d'ouvriers, ce prince habile les aura fait fabriquer ou acheter tout faits au chantier de Tarsus, opération, en pareil cas, toujours la plus économique et la plus sûre; il est même probable que les Tyriens, dont le pays fertile, mais très-petit, n'avait que des arbres fruitiers, prirent de bonne heure le même parti, et achetèrent des *vaisseaux de Tarsis*. Tel est le sens le plus naturel, et telle est sûrement l'origine de cette expression, *vaisseaux de Tarsis*, qui s'adapte très-mal aux autres sens que les commentateurs lui ont donnés.

Selon les uns, Tarsis signifierait la *mer*, par [illegible] au mot grec θαλασσα; mais plusieurs

passages des écrivains juifs repoussent cette explication : par exemple, Jérémie dit : « On ap- » porte de l'argent de Tarsis et de l'or d'Ophaz » (*ch. x, v. 9*). » Ophaz n'est ici qu'une altération d'Ophir, causée par la ressemblance de l'*r* et du *z* dans l'alphabet chaldaïque : en tout cas, *Ophaz* comme *Ophir*, étant une ville, *Tarsis* qui est mise en comparaison, ne peut qu'en être une autre : il serait ridicule de dire : l'*on apporte de l'argent de la mer et de l'or d'Ophaz.*

Ezékiel, en son chapitre XXVII, dit à la ville de Tyr : « Les vaisseaux de Tarsis sont *tes voituriers* » dans tes navigations. » — Que signifierait *les vaisseaux de la mer?*

Le sens ne serait pas moins disparate dans les menaces d'Isaie (*ch. XXIII*), à l'époque où Salmanasar réduisit Tyr aux abois (vers l'an 727). « Malheur à Tyr! Jetez des cris de deuil, *vais-* » *seaux de Tarsis!* la maison où ils venaient (le » port de Tyr) est (ou sera) renversée (1). On les » avait taillés (ou transportés) de la terre de » Ketim pour eux (Tyriens). — Habitans des îles, » faites silence : ce qui a été entendu sur [illegible] » (cris de deuil à l'occasion de la conquête par » l'éthiopien Sabako), Tyr l'entendra [illegible]

(1) L'hébreu autorise également [illegible] futur et le

» même). — Passez à Tarsis, jetez des cris de » deuil, habitans des îles! O *fille de Tarsis* (Tyr)! » écoule-toi sur la terre comme un ruisseau (de » pluie). »

Dans tout ce passage, si, au lieu de *Tarsis*, on introduit le mot *mer*, l'on n'a point de sens raisonnable : « *Passez à la mer, habitans des* » *îles*, etc. » Au contraire, Tarsis convient partout à la ville de *Tarsus* : et cette convenance se confirme par son adjonction, 1° au pays de *Ketim*, qui chez les Hébreux désigne Chypre et la côte de Cilicie; 2° aux *îles* qui chez eux désignent également Rhodes et l'Archipel. — Notez qu'Isaïe appelle ici Tyr *fille de Tarsis* (tirant d'elle sa puissance), comme ailleurs il l'appelle *fille de Sidon* (tirant d'elle sa naissance).

Il dit encore (*ch. II, v. 16*) : « Dieu manifestera » sa grandeur sur tout ce qui est orgueilleux, sur » tout ce qui est élevé, sur les vaisseaux de » Tarsis, et sur tout ce qui est *beau à la vue.* » Cette comparaison des *vaisseaux de Tarsis* à ce qui est *beau à la vue*, n'indique-t-elle pas que les vaisseaux de cette ville étaient pour ces tems-là, et surtout pour les Hébreux, montagnards ignorans, un objet d'art étonnant, qui mérita une dénomination spéciale : cette même comparaison de beauté se trouve dans Ezékiel, lorsqu'au cha-[illegible], après avoir dépeint les vaisseaux de

Tarsis, il fait dire à Tyr : « Je suis d'*une beauté* » *parfaite.* »

Mais, objectent encore les commentateurs, on lit dans le livre des Paralipomènes [1], que les vaisseaux du roi allèrent à *Tarsis*, et que Josaphat fit construire des vaisseaux à Astiom-Gaber, pour aller à Tarsis.

Cette difficulté a été insurmontable pour ceux qui ont attribué une infaillibilité sacrée aux livres hébreux; mais tout lecteur qui, libre de préjugé, se rappellera les erreurs chronologiques où nous avons surpris et où nous surprendrons encore l'auteur tardif et négligent des Paralipomènes; tout lecteur qui remarquera qu'en cette occasion, comme dans plusieurs autres, il n'a tiré ses informations que du Livre des Rois, qu'il n'en est même ici que le copiste littéral, à l'exception du mot *aller* [2], pensera qu'il a été trompé par l'ex-

---

[1] Liv. II, c. IX; v. 22; c. XX, v. 36.

[2] Et aussi du mot *Almogim*, qu'il altère en *Algomim*, comme il a fait *Argoun* au lieu d'*Argmoun* dans Ezékiel, ch. XXVII. Un autre exemple d'altération et d'erreur de la part des Paralipomènes, est le pays de *Parvaim* ou *Pherouim*, dont ils vantent l'or. Quelques paraphrastes n'ont pas craint d'y voir le *Pérou*; nous y voyons tout simplement l'altération du mot *Sepherouim*, dont l'*s* initial a disparu, et qui désigne l'un des peuples cités par Sennakérib, et connu des Grecs sous le nom de *Sapires* et *Saspires*, voisin de la [illegible], et riche en or natif recueilli dans les torrens.

pression *vaisseaux de Tarsis*, et que, selon l'erreur de son siècle, ayant cru qu'on les envoyait dans ce pays, il a, de son chef, introduit le mot *aller :* voilà l'unique base sur laquelle repose l'hypothèse qui veut que les vaisseaux de Salomon, et par suite ceux des Tyriens, aient fait *habituellement* le tour de l'Afrique, pour arriver à *Tartesse*, supposée Tarsis; trajet si inconcevable pour tous les anciens, que Hérodote même, qui, sur la foi des prêtres égyptiens, en a cité *un exemple extraordinaire*, paraît en douter, et que tous les anciens l'ont considéré comme une fable (1).

(1) De savans modernes sont du même avis. En rendant hommage à leur talent, nous ne pouvons souscrire à cette opinion, parce que ses principaux motifs pèchent dans leurs bases : « Les Phéniciens, dit Hérodote, ayant navigué dans la » mer australe, quand l'automne fut venu, abordèrent à l'en» droit de la Lybie où ils se trouvèrent, et y semèrent du blé. » Ils attendirent le tems de la moisson, et après la récolte » ils se remirent en mer. »

L'on attaque ce récit : on nie que les Phéniciens aient connu l'état des saisons de l'autre côté de l'équateur, et qu'ils aient pu semer en tems opportun : l'on veut même que cette expression de semer en automne prouve un mensonge de leur part.

Laissons à part leurs connaissances possibles qui sont des conjectures : quant aux mots *semer en automne*, ils ne viennent pas des Phéniciens, mais d'Hérodote qui, écrivant 150 ans après eux sur le récit des prêtres, et qui n'ayant aucune idée

L'on sent que nous parlons du voyage de ces Phéniciens qui, sous Nekos, roi d'Égypte, firent voile du fond de la mer Rouge, et qui, ayant navigué pendant deux années, doublèrent à la troisième année les colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar), et revinrent en Égypte (*Herodote lib. IV*). Cette troisième année n'a pas laissé de contribuer à l'erreur, par la fausse ressemblance avec le verset qui dit que les *vaisseaux* de Salomon *allaient* chaque *troisième* année. Récemment on a voulu substituer à cette hypothèse

---

de ce qui se passait de l'autre côté de la ligne, y a supposé l'ordre physique et rural de celui-ci : il a même supposé qu'ils semèrent du blé, et cela, par le préjugé des Européens, qui croient qu'on ne vit pas sans blé, tandis que chez les Asiatiques, tels que les Egyptiens et les Syriens, il n'est qu'une très-petite portion des comestibles : l'on peut assurer que les navigateurs qui ont eu l'idée d'une telle entreprise, auront préféré toute autre espèce de grain, exigeant le moins de tems possible pour être récolté, tels que les lentilles, les pois, les haricots, le doura, le maïs et l'orge, auxquels deux ou trois mois de terre suffisent, et sur la convenance desquels les Phéniciens auront eu des connaissances préliminaires acquises dans leurs voyages antérieurs sur les côtes d'Ethiopie et d'Arabie.

« A leur retour en Egypte, ils racontèrent qu'en faisant » voile autour de la Lybie, ils avaient eu le soleil à leur » droite. Ce fait, ajoute Hérodote, ne me paraît pas croyable; » peut-être le paraîtra-t-il à quelqu'autre. »

L'on veut que cette circonstance soit une preuve de plus

celle du voyageur Bruce, qui a prétendu trouver un pays de *Tarshish* en Abissinie; mais quiconque a connu Bruce, ou qui a lu son livre avec attention, sait que les assertions sytématiques et présomptueuses de cet écrivain, ne peuvent être reçues sans preuves positives. Terminons cet article par une dernière remarque.

Selon d'anciens monumens arabes recueillis et cités aux neuvième et dixième siècles de notre ère, par les Musulmans, il existait d'autres versions, d'autres traditions que celles de la Genèse

---

seté, parce que, dit-on, les Phéniciens ne pouvant se guider que par les étoiles de l'un ou de l'autre pôle, n'ont pu avoir le soleil qu'au visage ou au dos, et que pour l'avoir à main droite, il aurait fallu qu'ils prissent leur point de direction au couchant, ce qu'on ne peut admettre. Nous pensons, tout au contraire, voir ici une preuve de vérité d'autant plus lumineuse qu'Hérodote n'y croit point. Cet auteur, comme tous les Grecs, a cru que l'on ne pouvait passer sous la ligne à cause d'une prétendue chaleur excessive; il a donc conçu que les Phéniciens avaient fait le tour de l'Afrique sans avoir passé l'équateur; que dans ce cas navigant vers l'occident, ils ont dû avoir toujours le soleil sur leur gauche; mais puisque les Phéniciens traversèrent l'équateur, alors qu'ils arrivèrent au cap de Bonne-Espérance, forcés par la direction de cette côte de *se diriger au couchant* pendant plusieurs semaines, ils eurent réellement le soleil sur leur droite, et toutes ces circonstances, combinées avec le tems suffisant qu'ils employèrent, nous paraissent mettre leur navigation hors de doute.

sur les origines arabes. Le plus savant de leurs historiens, Maséoudi (1), déclare, d'après des auteurs respectés, « que les plus anciens peuples » de la péninsule, furent quatre tribus appelées » Aad, Tamoud, Tasm et Djodaï (ou Djedis).

» Aad habita le Hadramaut.

» Tamoud habita le Hedjaz et le rivage de la » mer de Habash (le Tehama).

» Tasm habita les Ahouaz et la Perse méri- » dionale.

» Enfin Djodaï habita le pays de Hou qui est » le Iemama.

» Or ces Arabes, ajoute-t-il, soumirent l'Iraq, » (la Babylonie), et ils y habitèrent. »

Il y a ici une analogie marquée avec la Genèse : le pays de Hedjaz ou *Tehama*, l'*Iraq* et le midi de la Perse, sont les mêmes pays que le livre juif attribue aux peuples noirs venus de Kush, soit immédiatement, soit médiatement par Nimrod; ces premiers Arabes seraient donc les Kushites de la Genèse (les Arabes noirs), et cette conséquence est appuyée par un monument arabe qui, parlant du puits de Moattala, chez les Madianites, comme de l'une des merveilles du monde, remarque que les Madianites [illegible]

(1) Notice des manuscrits orientaux, tom. I, extrait du Moroudj-el-Dahab, pag. 28.

deux tribus Aad et Temoud (voyez *Notice des manuscrits orientaux, tom. II*). Or, nous savons par les Hébreux que les Madianites, dont Moïse épousa une femme, étaient des *Kushites*, des *Éthiopiens*.

Ces premiers Arabes furent attaqués et finalement expulsés par une autre race se prétendant issue de Sem, et parente des Assyriens et des Chaldéens; sur quoi l'historien Hamza observe qu'il y avait une autre manière de raconter l'histoire de ces tribus, lorsqu'il dit:

« Tel est le récit des *Iamanais* sur leur ori-
» gine. Mais j'ai lu dans des écrivains qui s'au-
» torisent *d'Ebn-Abbas*, que les vrais Arabes,
» au nombre de dix peuples, comptaient leurs
» années à dater d'*Aram*, et que ces dix peuples
» ou familles étaient *Aad*, *Tamoud*, *Jasm*,
» *Djedis*, *Amaleq*, *Obil*, *Amim*, *Ouabsar*,
» *Djasem* et *Qahtan* : ces familles désignées par
» le nom d'*Arman*, avaient déjà péri en partie,
» quand les derniers coups leur furent portés par
» *Ardouan*, roi (de la dynastie perse) des *Ashga-*
» *niens*..... Jusque-là ces Arabes comptaient leurs
» années à dater d'*Aram*. Enfin elles furent entiè-
» rement détruites par Ardeshir Babeqan (vers les
» années 230 de notre ère et suivantes). »

Il est fâcheux que les Arabes ne nous aient pas donné l'époque de cet *Aram*. Au reste, pour

raisonner sur ce récit, il nous faudrait entrer dans trop de détails. La principale conséquence que nous en voulons tirer, est que les Arabes ayant eu des opinions diverses sur leurs antiquités, la version adoptée par Helqiah n'a pas le droit d'être préférée sur parole et sans aucune discussion, surtout lorsqu'aux neuf, dix et onzième siècles, il existait encore en Orient beaucoup de livres d'origine perse et chaldéenne, dont la composition première pouvait être contemporaine des monumens où puisa Helqiah. Le résultat le plus probable qui nous semble indiqué par tous ces récits, est qu'effectivement à une époque reculée, l'Arabie eut deux races d'habitans, les uns ayant la peau et les yeux noirs avec les cheveux longs, c'est-à-dire vrais Éthiopiens, comme leurs voisins d'Axoum et de Méroë (1) : les autres plus ressemblans aux Assyriens du pays desquels ils peuvent être venus; les uns et les autres parlant un langage identique dans ses principes et dans ses règles de grammaire et de construction. Cette circonstance indique qu'originairement ils sortirent d'une même souche, dont une branche habitant le midi, reçut l'impression du soleil afri-

(1) Si les Phéniciens sont réellement originaires du [illegible], ils seraient de cette race, et cela est indiqué par [illegible] de Kanaan avec *Kush*.

cain ; l'autre s'étant répandue plus au nord, prit une constitution adaptée à son climat : en remontant plus haut, cette souche première est-elle née en Abissinie, ou en Arabie, ou en Assyrie ? C'est un problème que nous n'entreprendrons point de résoudre : seulement nous dirons que si, selon la remarque des anciens, la péninsule arabe, et spécialement son grand désert, n'ont jamais été conquis, ses habitans ne doivent point avoir été le produit d'une invasion subite d'étrangers qui n'y auraient trouvé ni subsistances, ni appât de pillage ; tandis que ces mêmes habitans, dressés à la vie guerrière par la dureté de leur climat, par la nécessité journalière de supporter la soif et la faim, par le besoin de changer chaque jour de site et de campement, ont eu sans cesse les motifs, et de tems à autre les moyens de se porter sur les pays riches de leurs voisins, par des éruptions semblables à celles de leurs sauterelles : et lorsque d'autre part ces mêmes anciens nous assurent que tous les peuples répandus de l'Euxin aux sources du Nil, de la Perse à la Méditerranée, leur offraient un même fonds de constitution physique, de lois, de mœurs et surtout de langage, l'on a droit de conclure qu'à des époques inconnues de l'histoire, de telles irruptions ont eu lieu alors que des hommes de talent, tels que Mahomet et Moïse, eurent l'art de rassembler les diverses

tribus arabes sous un seul drapeau, en détournant leurs passions et leurs jalousies vers un même but. Par cette raison, l'Abissinie ou Éthiopie, pays abondant et fécond en majeure partie, devrait avoir été envahie par des Arabes qui en chassèrent les nègres crêpus, avant que, par un retour subséquent, ces émigrés arabes, devenus nombreux et puissans, eussent reporté leur action sur la mère patrie (1); mais ce sont là des conjectures de raisonnement, et nous n'avons pas à leur appui des faits positifs fondés sur des monumens.

RÉSUMÉ.

Maintenant si nous résumons les résultats que nous ont fournis ces derniers, nous pensons avoir établi comme vraies les propositions suivantes :

1° Que le Livre appelé la *Genèse* est essentiellement distinct des quatre autres qui le suivent ;

2° Que l'analyse de ses diverses parties démontre qu'il n'est point un Livre national des Juifs, mais un monument chaldéen, retouché et arrangé par le grand-prêtre Helqiah, de manière

(1) Le mot Ethiopie n'est point connu des Arabes, qui le remplacent par le mot *Habash*, dont les Européens ont fait Abissin, Abissinie ; mais ce mot *Habash* a précisément le sens du mot *Arab ;* car l'un et l'autre signifient *mélange d'hommes divers*. En hébreu *Arab* signifie *turba mixta*, et en arabe *Habash* aussi *turba mixta*. Voyez les Dictionnaires.

à produire un effet prémédité, à la fois politique et religieux (1);

3° Que la prétendue généalogie mentionnée au dixième chapitre, n'est réellement qu'une nomenclature des peuples connus des Hébreux à cette époque, formant un système *géographique* dans le style et selon le génie des Orientaux;

---

(1) L'on ne saurait douter qu'à l'époque où écrivit Helqiah, 620 ans avant notre ère, les livres sacrés des Indiens, désignés sous le nom de *Pouranas*, ne fussent connus des Assyriens, qui avaient des relations de commerce avec la Syrie. Or il est vraiment remarquable que les conditions établies pour la composition d'un Pourana se trouvent exactement observées dans le Pentateuque. « Les savans Brahmes (dit » Sr W. Jones, tome VI de ses Œuvres in-4°, pag. 445), » disent que cinq conditions sont requises pour constituer un » véritable *Pourana*.

» 1°. Traiter de la création de la matière en général.

» 2°. De la création ou production des êtres secondaires » matériels et spirituels.

» 3°. Donner un abrégé chronologique des grandes périodes » du tems.

» 4°. Un abrégé généalogique des grandes familles qui ont » régné dans le pays.

» 5°. Enfin l'histoire de quelques grands personnages en » particulier. »

N'est-ce pas là précisément le sommaire de la Genèse et des quatre autres livres; et n'est-il pas probable que le grand-prêtre a été guidé et encouragé dans son travail par des modèles accrédités et par le succès de tout livre de ce genre?

4°. Que la prétendue chronologie antédiluvienne et postdiluvienne, si invraisemblable, si choquante même, n'est, jusqu'au tems de Moïse, qu'une fiction allégorique des anciens astrologues, dont le langage énigmatique, comme celui des modernes alchimistes, a induit en erreur d'abord le vulgaire superstitieux, puis, avec le laps de tems, les savans mêmes qui perdirent la clef des énigmes et de la doctrine secrète;

5°. Que la véritable chronologie n'a dû, n'a pu commencer qu'avec la véritable histoire de la tribu juive, c'est-à-dire, à l'époque où son législateur Moïse l'organisa en corps de nation;

6°. Que néanmoins à cette époque même aucun calcul régulier ne se montre dans les livres hébreux; que c'est seulement à dater du pontificat de Heli, douze siècles avant notre ère, que l'on parvient à saisir une chaîne continue de tems et de faits méritant le nom d'*Annales;*

7°. Enfin, que ces annales ont été rédigées avec tant de négligence, copiées avec tant d'inexactitude, qu'il faut tout l'art de la critique pour les restaurer dans un ordre satisfaisant.

De toutes ces données il résulte avec évidence que les livres du peuple juif n'ont point le droit de régir les annales des autres nations, ni de nous éclairer exclusivement sur la haute antiquité; qu'ils ont seulement le mérite de nous fournir des

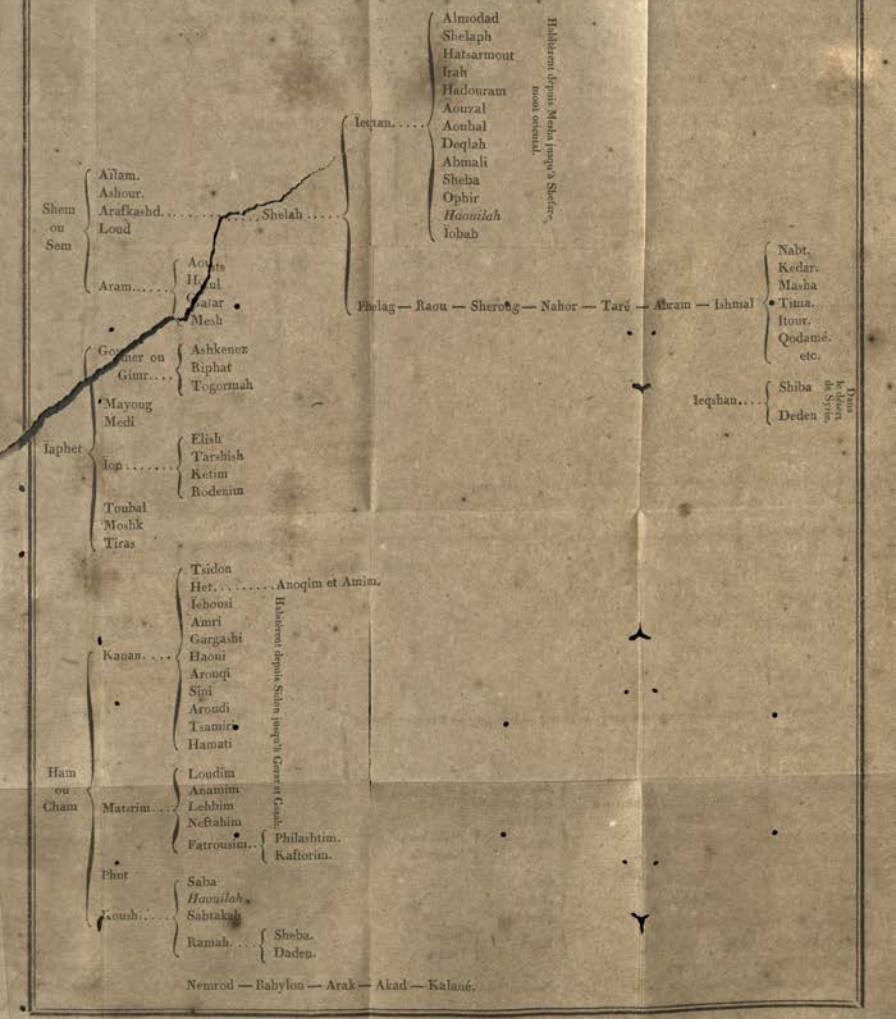
moyens d'instruction sujets aux mêmes inconvéniens, soumis aux mêmes règles de critique que ceux des autres peuples; que c'est à tort que jusqu'ici l'on a voulu faire de leur système le régulateur de tous les autres; et que c'est par suite de ce principe erroné que les écrivains se sont trouvés pris dans un filet inextricable de difficultés, en voulant forcer tantôt des événemens anciens de descendre à des dates tardives, tantôt des événemens récens de remonter à des tems reculés : ce genre de désordre qui a surtout eu lieu dans l'Histoire des Empires de Ninive et de Babylone, va devenir pour nous une raison d'en faire un nouvel examen, et de fournir une nouvelle preuve de la bonté de notre méthode.

FIN.

NOMENCLATURE GÉNÉALOGIQUE

OU PLUTÔT

GÉOGRAPHIQUE DU DIXIÈME CHAPITRE DE LA GENÈSE.



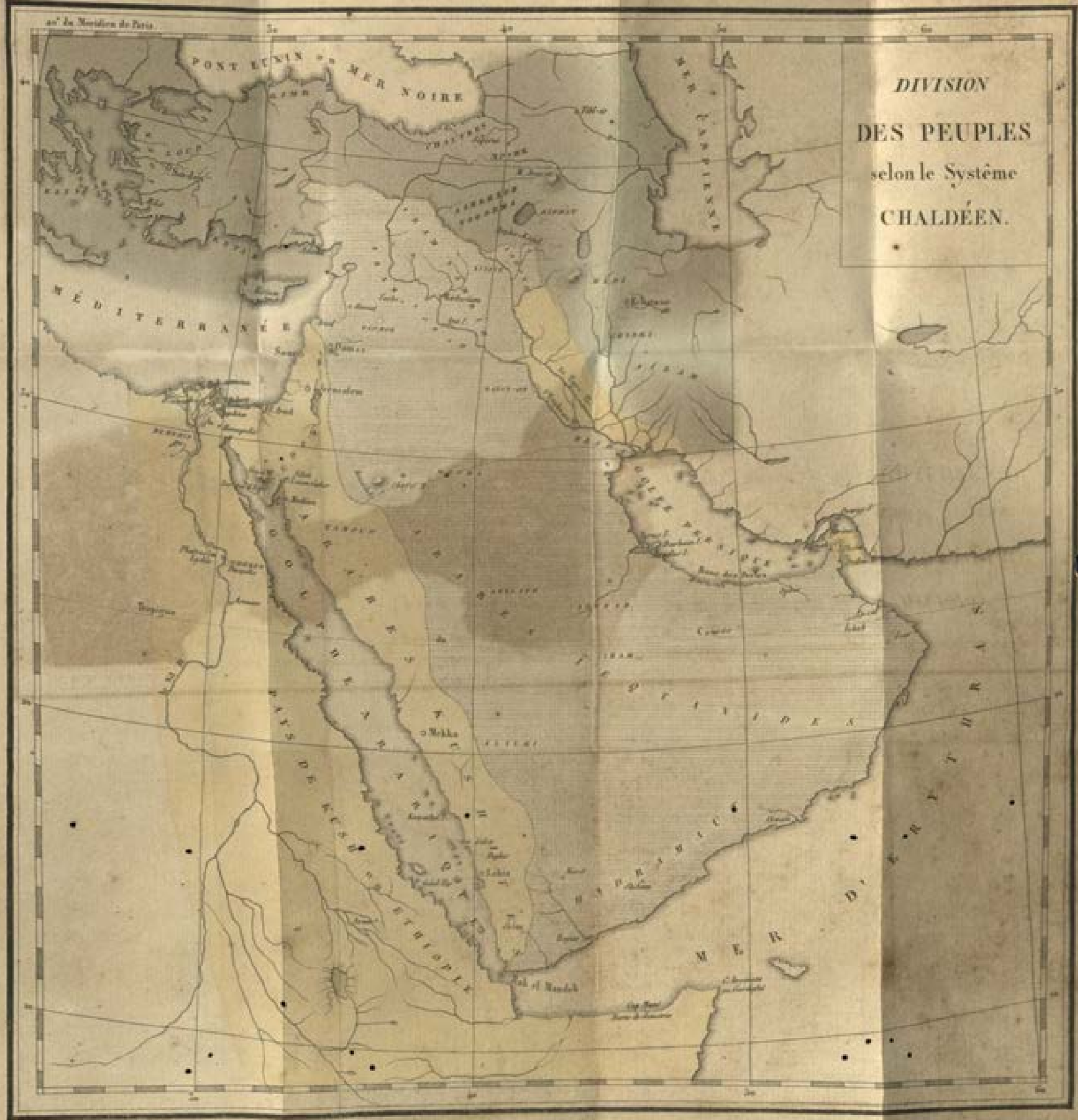
AVIS POUR LA CARTE.

La Carte ci-contre présente les trois divisions sous un coup d'œil facile.

La couleur bleue comprend les peuples de *Ïaphet*, qui tous parlent des idiomes dérivés du Sanscrit, et par conséquent appartiennent à la souche scythique.

L'espace rayé comprend les peuples de *Sem*, qui tous parlent des idiomes du genre araméen ou arabique.

La couleur jaune comprend les peuples de *Cham* (le noir), qui tous sont des peuples *noirs* et parlent des idiomes, les uns du genre arabique, les autres d'espèces particulières, telle que l'égyptien.


DIVISION
DES PEUPLES
selon le Système
CHALDÉEN.
PONT EUXIN ou MER NOIRE
MER CASPIENNE
MÉDITERRANÉE
MER D'ERYTHRE

RECHERCHES NOUVELLES

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE.

DEUXIÈME PARTIE,

Comprenant les Lydiens, les Assyriens, les Mèdes, les époques de Ninus, de Zoroastre, de Zohâk, de Féridoun, etc., etc.

PARIS,

Madame veuve COURCIER, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n° 57.

1814.

AVIS DU LIBRAIRE.

Ce volume a déjà paru en 1808 et 1809, sous le titre de *Chronologie d'Hérodote conforme à son texte*, etc. A cette époque l'article des *Juifs* était le dernier de tout l'Ouvrage : l'auteur ayant trouvé plus méthodique de le placer le premier, ce volume, devenu le second, a subi quelques changemens de forme et quelques corrections, dont le lecteur trouvera l'indication dans l'Errata et dans la Table des Matières.

ERRATA.

Page 77, ligne 17,... dans un autre endroit, *ajoutez :* (*voyez sa Chronologie*, page 335).

Page 101, à la note (1), *ajoutez :* Solon dit à Krœsus.

Page 103, *supprimez* les notes (1) et (2), et *substituez* à cette dernière, les mots : « le vrai stade de Ktesias est celui de 68 toises 2 pieds 5 pouc., qui donne 833 $\frac{1}{3}$ stades au degré terrestre. »

Page 119, à la liste des Rois Juifs, *corrigez*

Jhonachaz.....	3 mois.....	608
Josias.....	31 ans.....	638
Amon.....	2.....	640
Manassé.....	55.....	695
Ezekias.....	29.....	724
	Sa 10e en.....	714

Page 122, ligne 4, *Arfad*, qui doit être *Orfa* ou *Dimas*, *lisez* qui doit être *Aradus*, dit aussi *Aruad*.

Page 123, ligne 25, Taruqah, *lisez* Taraqah.

Page 126, ligne 28, Mardo-Kempad, *lisez* Mardok-Empad.

Page 128, ligne 4, que nous produirons, *lisez* que nous avons fait.

Page 137, fin de la note, *ajoutez :*

Ammien-Marcellin, lib. 18, c. 7, dit positivement : « Sapor passe par *Ninive*, ville immense. » (Et page 351), « dans l'Adiabène *est Ninive ;* » et cela au 4e siècle de notre ère.

Page 248, ligne avant-dern., *ajoutez :* voyez le discours de Cambyses, lib. 3, § 65, et le discours de Gobrias, § 75.

Page 279, ligne dern., la fondation de Babylone a pu ne durer que 3 ans, *ajoutez :* Ktesias dit positivement *un an*.

Page 314, ligne 1ere, et *Tanyo-Xarcès*, *ajoutez :* appelé Smerdis par Hérodote.

Même page, ligne 15, Ktesias, *ajoutez :* d'accord avec Hérodote.

TABLE DES MATIÈRES.

CHRONOLOGIE des Rois Lydiens, page 1. — Époque de la prise de Sardes clairement indiquée par Hérodote. — Véritables dates de la vie de Solon, de Pisistrate, de Thalès et de l'éclipse prédite par ce philosophe : elle appartient à l'an 625 avant J.-C., 3 février, vers dix heures du matin. (*Voyez* dans la 3e partie, page 127, un supplément en réponse à l'attaque d'un Astronome.) Solution de diverses difficultés de détail. . .

§ Ier. Durée de l'empire Assyrien de Ninive. . . p. 83. — Hérodote et Ktesias sont opposés quant au tems, mais non quant aux faits . . .

§ II. Récit de Ktesias sur l'origine de l'empire Assyrien, traduit de Diodore de Sicile... 94. — Grande vraisemblance de ce récit... 109.

§ III. Exposé d'Hérodote sur la durée totale de l'empire Assyrien... 111. — Infidélité remarquable d'une citation de Diodore, et négligence habituelle des Anciens... 114.

§ IV, p. 116. Calculs d'Hérodote comparés à ceux des Hébreux. Dissonance qui en résulte.

§ V, p. 125. Solution de la difficulté.

§ VI, p. 131. Coup-d'œil sur l'histoire des manuscrits juifs... et sur les causes de leurs nombreuses variantes et erreurs de calcul.

§ VII, p. 136. Monument arménien ou plutôt chaldéen, confirmatif de notre solution : solution et réfutation

des hypothèses d'*Usserius*, de *Petau*, de *Freret*, de *Newton*, etc., sur la personne et l'époque de Sardanapal, et sur son bisaïeul ou trisaïeul *Phul* ou *Phul*.

§ VIII, p. 144. Analyse de la liste Mède de Ktesias. Preuves démonstratives qu'elle n'est que le doublement de celle d'Hérodote. Motif de Ktesias pour avoir fait cette imposture chronologique... 153.

§ IX, p. 154. Époque de la guerre de Troie, selon les annales de Tyr et de Ninive : examen des dates données par les Grecs... 157. — Époques de Lycurgue et d'Homère... 163.

§ X, p. 169. Examen de la liste Assyrienne de Ktesias. Résultats des diverses discussions... 189.

§ XI, p. 192. Chronologie des Arabes Homérites favorable au plan d'Hérodote.

Page 209. Chronologie des Rois de Perse cités par les Orientaux modernes, sous le nom de dynastie *Pichedâd* et *Keân*.

§ Ier. Époque du législateur *Zerdoust* ou *Zoroastre*.

§ II, p. 223. Récits des Parses sur Zoroastre. Récits des Grecs comparés...

§ III, p. 261. Vie de Zoroastre.

§ IV, p. 282. Des anciens Rois de Perse *Zohâk*, *Féridon*, *Kê Qobad*, *Kê Kaûs*, etc. Supercherie choquante d'*Ardéchir*, Roi Sasanide... 284. — Colonie Perse en Chine...286.

§ V, p. 287. *Dynastie Kéan.*

§ VI, p. 301. *Dynastie Pichedâd.* Profonde ignorance des Orientaux modernes en matière d'antiquité... 304.

CHRONOLOGIE

DES ROIS LYDIENS.

§ Ier.

On ne peut refuser aux chronologistes du siècle dernier (1) le mérite d'avoir établi, avec le secours des astronomes, une série satisfaisante de faits successifs, depuis le tems présent jusqu'au sixième siècle avant notre ère : avec eux, à partir du jour où nous vivons, la succession des rois de France nous conduit à leur fondateur Clovis, qui, l'an 486 de l'ère chrétienne, abolit, par la victoire de Tolbiac, le pouvoir des Romains dans la Gaule. Ce fait, qui coïncide à l'an 13 de Zénon, Empereur romain à Constantinople, nous donne le moyen de rétrograder, par la liste de ses successeurs, jusqu'au règne d'Octave, dit *Auguste*, qui, l'an 50 avant notre ère, ayant vaincu son rival Antoine et la reine Cléopâtre, au combat d'Actium,

(1) *Voyez* surtout l'Art de vérifier les Dates, par les Bénédictins de Saint-Maur.

termina en la personne de cette reine, la dynastie des Rois grecs ou macédoniens en Égypte : ces Rois grecs nous conduisent ensuite jusqu'à leur auteur Alexandre, fils de Philippe, qui, l'an 331 avant l'ère chrétienne, renversa, par sa victoire d'Arbelles, l'empire des Perses en Asie, et termina, dans la personne de Darius Codoman, la série de leurs monarques, laquelle remontait dans un ordre connu jusqu'au conquérant appelé *Cyrus*, ou plus correctement *Kyrus*.

Jusque-là, c'est-à-dire vers l'an 650 avant J.-C., les faits politiques sont liés sans interruption ; mais au-dessus de Kyrus commencent des incertitudes, des contradictions que les plus savans écrivains n'ont pu éclaircir. Ce n'est pas qu'en général on ne sache qu'à l'époque de Kyrus, l'Asie occidentale, depuis la Méditerranée jusqu'au fleuve Indus, était partagée en quatre ou cinq royaumes principaux, formés des débris d'un empire antérieur, nommé l'*empire Assyrien*. Ces royaumes connus sous les noms de *Lydie*, de *Médie*, de *Babylonie*, de *Phénicie*, et peut-être de *Bactriane*, avaient dans leur dépendance de moindres états tributaires et vassaux : de ce nombre, à l'égard de la Médie, était le pays montueux appelé proprement *Fars* ou *Perse*. Ses habitans portés à l'in-

dépendance par la nature du sol, par le genre de leur vie, par leur pauvreté, supportaient impatiemment un joug étranger. Kyrus, devenu leur chef ou satrape, profita de ces dispositions; et par des moyens semblables à ceux de Gengis-Khan et de Tamerlan, ayant armé les Perses, il attaqua d'abord les Mèdes, dont il abolit la monarchie dans la personne d'Astiag; puis les Lydiens, dont il prit d'assaut la capitale (Sardes), et saisit vif le dernier roi Krœsus; enfin les Babyloniens, dont il prit par stratagème l'inexpugnable cité, l'an 639 avant J.-C. Ces fait sont connus d'une manière générale; mais en quelle année le conquérant perse prit-il la ville de Sardes et le roi Krœsus? Combien d'années ce dernier avait-il régné? Quelle avait été la durée du royaume des Mèdes? Combien de rois avait-il comptés? Combien de rois avant Kyrus avaient gouverné Babylone? Auquel de ses rois cette ville célèbre devait-elle ses constructions prodigieuses? Enfin quelle avait été la durée du vaste empire des Assyriens antérieurs à ceux-ci? Ce sont là autant de problèmes sur lesquels, depuis deux mille ans, s'exercent, sans fruit, la curiosité, la méditation et la patience des historiens : voyons aujourd'hui si, profitant de leurs travaux, et surtout de leurs erreurs, nous parviendrons à dé-

nouer ce faisceau de difficultés : commençons par celles de la monarchie des Lydiens.

Les érudits qui ont traité ce sujet s'accordent tous à dire que la prise de Sardes est l'époque fondamentale de la chronologie Lydienne, c'est-à-dire l'anneau par lequel elle se joint au système général des tems qui nous sont connus. En cela ils ont raison, l'histoire ne nous fournissant aucun autre point de contact que cette prise de Sardes : mais parce que Hérodote, notre informateur premier, même unique à cet égard, n'en déclare pas implicitement l'année précise, nos savans l'ont cherchée partout ailleurs qu'en son livre, et ils ont cru la trouver chez deux écrivains tardifs, dont l'un est d'une ignorance manifeste. En cela ils ont eu tort ; car si l'on veut peser avec nous toutes les expressions de Hérodote ; si l'on veut comparer, comme nous allons le faire, tous les indices fournis par cet historien, on y trouvera non-seulement l'année de la prise de Sardes désignée avec clarté, mais encore l'on découvrira dans l'ambiguité de l'une de ses phrases, la cause des faux calculs de tous les copistes modernes ou anciens, notamment du biographe Sosicrate, dont on veut maintenant élever contre lui l'autorité. En procédant à notre analyse sous les yeux du lecteur, nous allons lui fournir les

moyens de prononcer par lui-même sur nos résultats.

Nous employons la traduction de Larcher, à laquelle nous ne reprocherions point la faiblesse du style, si elle avait toujours le mérite de la fidélité ; mais nous aurons plus d'une occasion d'en remarquer l'absence ; et comme d'ailleurs cet écrivain, par esprit de parti, a surchargé les deux volumes du texte original, de sept volumes de notes et de commentaires remplis d'erreurs quant aux choses, et souvent de termes injurieux quant aux personnes, le lecteur ne trouvera pas injuste que, par représailles, nous mettions en évidence l'impéritie et même la malignité du censeur.

TEXTE D'HÉRODOTE.

§ XXVI. « Alyates étant mort, Crésus son » fils lui succéda à l'âge de 35 ans. »

§ LXXXVI. « Et il régna 14 ans et 14 jours. »

§ XXVI. « Éphèse fut la première ville qu'il » attaqua ;..... après avoir fait la guerre aux » Éphésiens, il la fit aux Ioniens et aux Éoliens, » mais *successivement*....etc. »

§ XXVII. « Lorsqu'il eut subjugué les Grecs » de l'Asie, il pensa à équiper une flotte pour

» attaquer les Grecs insulaires : tout étoit prêt
» pour la construction des vaisseaux, lorsque
» Bias de Prienne, ou selon d'autres, Pittacus
» de Mytylène vint à Sardes (et l'en détourna). »

§ XXVIII. « Quelque temps après, Crésus sub-
» jugua toutes les Nations en-deçà du fleuve
» Halys, excepté les *Kikiliens*(1) et les Lykiens;
» savoir, les Phrygiens, les Mysiens, les Maryan-
» diniens, les Chalybes, les Paphlagoniens, les
» Thrakes (2) de l'Asie, c'est-à-dire, les Thy-
» niens et les Bythiniens, les Kariens, les Io-
» niens, les Doriens, les Éoliens et les Pam-
» phyliens. »

§ XXIX. « Tant de conquêtes ajoutées au
» Royaume de Lydie *avoient rendu* la ville de
» Sardes très-florissante : tous les Sages qui
» étoient alors en Grèce, s'y rendirent chacun
» en son particulier : on y vit entr'autres arri-
» ver Solon. »

Ici Hérodote raconte en détail toute l'entrevue de Crésus et de Solon.

§ XXXIV. « Après le départ de Solon, la ven-

(1) Ciciliens.

(2) Les Thraces.

« geance

» geance des Dieux éclata d'une manière terrible » sur Crésus. »

Ici Hérodote raconte la mort d'Atys, fils chéri de ce prince, avec tous les incidens qui y sont relatifs. Comme ils sont amusans, ainsi que les discours de Solon, la plupart des lecteurs perdent de vue le fil chronologique du fond de l'histoire.

§ XLVI. « Crésus pleura deux ans la mort de » son fils Atys : mais l'empire d'Astyag, fils de » Kyaxarès, détruit par Kyrus, et celui des » Perses qui prenait de jour en jour de nou- » veaux accroissemens, lui firent mettre un » terme à sa douleur. »

Arrêtons-nous un moment ici. Nous y trouvons une date qui nous est connue : la défaite et la prise d'Astyag par Kyrus datent de l'an 561. Crésus avait donc perdu son fils en 563. La visite de Solon avait pu se faire cette année-là même, conformément à ces mots : *après le départ de Solon* : mais elle ne peut se reculer au de-là de 564.

Crésus avait donc fait ses conquêtes nombreuses et *successives* dès avant l'année 564 ou 563 : et cela dans un tems où la moindre ville fortifiée exigeait des années de blocus et de siége. Il avait donc commencé son règne plusieurs années avant l'an 564. Un fait authentique cité par les Grecs prouve qu'il régnait dès avant 570 ;

car selon d'anciens auteurs cités par Plutarque et par Diogènes de Laerte (1), Pittacus, homme très-remarquable pour avoir été l'un des sept Sages de la Grèce, pour avoir sagement gouverné pendant plusieurs années Mitylène, et surtout pour avoir volontairement abdiqué le pouvoir suprême, Pittacus qui mourut l'an 570 (an 3 de la 52e olym.), avait eu avec Crésus déjà roi, divers rapports notoires d'affaires et d'amitié: Crésus entr'autres lui ayant fait offrir une pension et des présens, il se dispensa de les accepter, par la raison que venant d'hériter de son frère, il était *du double plus riche qu'il ne voulait.* Hérodote lui-même en racontant comme possible que le roi de Lydie en eût reçu des conseils sur son expédition contre les Grecs insulaires, atteste implicitement qu'il régna de son tems. Nous avons donc le droit de supposer que Crésus commença de régner au plus tard en l'an 571, et l'on voit que par les probabilités il a pu régner bien plutôt: or, si son règne fut de 14 ans et 14 jours, il n'avait plus à la fin de l'an 561, et au début de l'an 560, que 3 *ans* à régner. Poursuivons le texte d'Hérodote, et ne perdons pas de vue cette indication lumineuse et simple.

(1) Vie de Pittacus.

SUITE DU TEXTE.

§ XLVI. (Après avoir pleuré deux ans la mort de son fils Atys) « Crésus ne pensa plus qu'aux » moyens de réprimer la puissance (des Perses » et de Kyrus) avant qu'elle devînt plus for- » midable. »

(Donc elle était très-récente.)

» Tout occupé de cette pensée, il résolut *sur-* » *le-champ* d'éprouver les oracles de la Grèce et » l'oracle de la Lybie. Il envoya des députés à » *Delphes*, d'autres à *Abes en Phocide*, d'autres » à *Dodone*, etc. Il en *dépêcha* aussi en Lybie » au temple de Jupiter Ammon. (Or) ce prince » n'envoya ces (premiers) députés que pour » éprouver ces oracles, et au cas qu'ils rendis- » sent des réponses conformes à la vérité, il se » proposoit de les consulter une seconde fois » pour savoir s'il devoit faire la guerre aux » Perses. »

§ XLVII. « Il donna ordre à ces députés de » consulter les oracles le 100e jour (précis) à » compter de leur départ de Sardes ; de leur de- » mander ce que Crésus, fils d'Alyates roi de » Lydie, faisoit ce jour-là, et de lui rapporter » par écrit la réponse de chaque oracle. »

(Dans ce paragraphe et les suivans, Hérodote raconte

comment l'oracle de Delphes fut le seul qui devina d'une manière surprenante) pour ceux qui ne connaissent pas les manœuvres des anciens temples) comment Crésus frappé d'étonnement et lui livrant toute sa confiance, lui fit d'innombrables sacrifices et lui envoya d'immenses présens en vases d'or, etc.)

§ LIII, p. 38. « Les Lydiens chargés de porter ces présens aux oracles de Delphes et d'Amphiaraüs (Crésus méprisa tous les autres) avoient ordre de demander si Crésus devoit faire la guerre aux Perses, et joindre à son armée des troupes auxiliaires. »

Hérodote rapporte en détail la réponse.

§ LVI. « Crésus charmé de ces réponses, et concevant l'espoir de renverser l'empire de Kyrus, envoya de nouveau des députés à Delphes pour distribuer à chacun des habitans (il en savoit le nombre) deux statères d'or par tête. »

§ LV. « Crésus ayant envoyé ces présens aux Delphiens, interrogea le Dieu *pour la troisième fois;* car depuis qu'il en eut reconnu la véracité, il ne cessa plus d'y avoir recours; il lui demanda donc si sa monarchie seroit de longue durée. »

(Hérodote cite la réponse, et après avoir indiqué la résolution de Crésus d'entreprendre la guerre, il dit:)

§ LVI, page 41. « Ce prince *ayant recherché*

» avec soin quels étoient les peuples les plus puis-
» sans de la Grèce dans le dessein de s'en faire
» des amis, il trouva que les Lacédémoniens et
» les Athéniens tenoient le premier rang, les
» uns parmi les *Doriens*, les autres parmi les
» *Ioniens*. »

(Ici Hérodote fait une digression sur l'origine des deux nations, l'une issue des *Hellènes* et l'autre des *Pélasgues*.)

§ LIX. « Crésus apprit que les Athéniens
» l'un de ces peuples (pelasguiques), partagés
» en diverses factions, étoient sous le joug de
» Pisistrate, alors tyran d'Athènes. »

(Hérodote introduit ici une autre digression sur l'origine de Pisistrate, sur la manière dont il s'empara d'Athènes, et afin de ne pas revenir sur ce sujet, il conduit en six pages toute l'histoire de Pisistrate jusqu'à sa troisième et dernière invasion qui arriva 15 ans après la première : puis il continue en ces mots, que M. Larcher n'a pas rendus littérallement comme il importait qu'ils le soient.

§ LXV. « Tel étoit l'état où Crésus apprenoit
» *alors* que se trouvoient les Athéniens. Quant
» aux Lacédémoniens, etc. »

(L'historien raconte en quelles circonstances Crésus trouva aussi les Lacédémoniens : comment ils avaient élevé leur puissance : comment Lycurgue leur donna des lois : etc.)

§ LXIX. « Crésus informé de leur état flo-
» rissant, leur envoya des ambassadeurs pour les

» prier de s'allier avec lui. » (Récit de l'ambassade.)

Arrêtons ici Hérodote : n'y a-t-il pas de l'ambiguité dans cette phrase?... *Tel étoit l'état où Crésus apprenoit alors que se trouvoient les Athéniens*... A qui se rapporte ce mot *alors* ? Hérodote dit *qu'ils étoient* sous le joug de Pisistrate *lorsque* Crésus prenait ses informations : mais ils y furent à trois reprises différentes dont les époques nous sont bien connues. Une première fois sous l'archontat de Comias, répondant à notre année 560 (1), et cette première invasion ne fut pas de longue durée. Supposons un an : une seconde fois, environ cinq ans après, vers l'an 555 avant notre ère : enfin une troisième fois, à la onzième année suivante (voyez § LXII), laquelle année répond à celle de notre ère 545 — et cette dernière invasion définitive dura 15 ans, jusqu'à la mort de Pisistrate. Maintenant à laquelle de ces trois invasions et de ces trois dates répond la date des informations

(1) M. Larcher a très-bien disposé toutes les dates de Pisistrate et de ses enfans. Voyez sa chronologie, tome 7 : mais comme il calcule à la manière des chronologistes, il compte une année de trop, attendu que dans le véritable calcul, selon les astronomes, l'an 1er avant Jésus-Christ et l'an 1er de Jésus-Christ exigent que cette dernière année soit comptée zéro.

de Crésus? ce ne peut être à la troisième, en l'an 545 : tout serait bouleversé. Crésus aurait passé 15 ans à consulter les oracles : ou bien il n'aurait commencé de régner qu'en 559 ; et l'on a déjà vu que cela est impossible... Est-ce à la seconde, en l'an 555 ? cela serait moins absurde ; mais comme il régna encore au moins deux années après, son règne se trouverait être de 17 ans, et (Crésus) n'en régna que 14. Ce ne peut donc être qu'à la première invasion, qui eut lieu dans les six derniers mois de l'an 560, et les six premiers mois de l'an 559, faisant l'année première de l'olympiade cinquante-cinquième ; posons cette donnée, et continuons de raisonner et de calculer d'après elle.

§ LXXI. « Crésus (induit en erreur par le sens » ambigu de la deuxième réponse de l'oracle, » voyez § LIII.) se disposoit à marcher en Cap- » padoce dans l'espérance de *renverser l'empire* » *de* Kyrus et des Perses... »

(Ici les représentations d'un seigneur lydien, et quelques détails sur la Cappadoce.)

§ LXXIII. « Crésus partit donc avec son ar- » mée pour la Cappadoce afin d'ajouter à ses » états ce pays alors dépendant des Perses, animé » par sa confiance en l'oracle et par le desir de » venger Astiag son beau-frère captif de Kyrus ;

» *Voici comment Astiag étoit devenu beau-frère* » *de Crésus.* »

(Ici Hérodote raconte l'anecdote des chasseurs scythes qui occasionna la guerre de l'éclipse, et le mariage d'Astyag qui en fut une conséquence. Voyez ci-devant page 8.)

§ LXXV. « Crésus irrité contre Kyrus pour » avoir détrôné Astyag, avoit donc consulté » les oracles, ... et sur une réponse qui lui étoit » venue de Delphes, il s'étoit déterminé à entrer » sur les terres des Perses. Quand il fut arrivé » sur les bords du fleuve Halys, etc. »

(Récit de la manière dont il le passa.)

§ LXXVI. « Après le passage de l'Halys, » Crésus, avec son armée, entra dans la partie » de la Cappadoce appelée *Ptérie*..... près » Sinope. Il y assit son camp... prit la ville... » s'empara des bourgades... déporta les Sy- » riens, etc.... Cependant Kyrus assembla son » armée, prit avec lui tout ce qu'il put trouver » d'hommes sur sa route, et vint à sa rencon- » tre... Après de violentes escarmouches, on » en vint à une action générale — qui fut indé- » cise. »

§ LXXVII. « Crésus (pour divers motifs) re- » tourna à Sardes... dans le dessein d'appeler » ses alliés,... il comptoit y passer tranquille- » ment l'hiver, et retourner à l'entrée du prin- » tems contre les Perses. »

(Ici l'historien raconte des présages de sa ruine.)

§ LXXIX. « Kyrus instruit de la retraite de » Crésus à Sardes, l'y poursuit avec *tant de ra-* » *pidité*, qu'il lui porte la nouvelle de son arri- » vée. Crésus fait sortir ses Lydiens et livre » bataille aux Perses, il est battu. »

§ LXXXIV. « La ville est prise le quatorzième » jour du siége. Et »

§ LXXXVI. « Crésus tombe vif entre les mains » des Perses, ayant régné 14 ans et soutenu un » siége d'autant de jours. »

Tel est le récit d'Hérodote, qui au moyen de ses digressions et des anecdotes dont il orne le fond, se prolonge pendant 50 pages. — En le résumant et le réduisant à sa plus simple expression, nous trouvons la série des faits suivans.

Crésus perd son fils Atys, deux ans avant le détrônement d'Astyag qui eut lieu en l'an 561. Donc Atys tué en l'an 563. Donc le voyage de Solon en l'année 564. Déjà Crésus avait fait *ses conquêtes nombreuses et successives*. Pittacus mort en 570, avait eu des rapports avec Crésus déjà roi puissant et devenu le centre des lumières et de la célébrité. Donc Crésus avait commencé de régner au plus tard en l'an 571, et très-probablement bien plus tôt. Réveillé de sa douleur vers la fin de 561, il envoie consulter les ora-

cles. Il donne *cent jours* à ses députés; il n'en fallait pas le quart pour aller à Delphes, ni la moitié pour se rendre à l'Oasis d'Ammon, distante de sept jours seulement de Saïs et de Canopus : mais il prend la plus grande latitude pour parer à tous les incidens. — Ces députés purent revenir en moins de 40 jours : supposons pour l'aller et le venir, 5 *mois*, espace de tems qu'il trouve ensuite suffisant pour avoir des soldats d'Égypte : il eut donc la première réponse au plus tard dans le sixième mois de l'an 560 : n'ayant plus de confiance qu'aux deux oracles de Delphes et d'Amphiaraüs, il leur fait une seconde députation qui a pu aller et revenir en 6 semaines.. Donc revenue au huitième mois de l'an 561. Comblé de joie par cette deuxième réponse, il *envoie des présens aux Delphiens*, cette fois sans consulter l'oracle : puis une troisième députation pour interroger le Dieu sur la durée de sa monarchie : toutes ces consultations ont pu être terminées dans l'année 560.

Or Crésus *ayant recherché* quels peuples de la Grèce il devait prendre pour alliés (LVI), il trouva les Athéniens sous le joug de Pisistrate.. Ces mots *ayant recherché* prouvent que cette recherche *était déjà faite* : elle date donc de la fin de 560 ou des premiers mois de 559. Il est probable que la troisième députation qu'il

envoya à Delphes pour une question superflue à son objet principal, ou bien que les envoyés chargés de distribuer des présens aux habitans de Delphes, ne furent que le prétexte de ses *recherches* diplomatiques. C'est ainsi que Diodore de Sicile nous apprend qu'il fit encore partir un certain *Eurybates*, en apparence pour Delphes, mais en réalité, pour enrôler des Lacédémoniens (1); cet Eurybates le trahit et passa chez Kyrus. Ces recherches et informations coïncident donc réellement avec l'année de l'archontat de Comias et de l'usurpation de Pisistrate; fixons-les au commencement de 559... Crésus emploie cette même année 559 à conclure son traité avec les Lacédémoniens, et à faire ses préparatifs : au printems de l'an 558 il part pour la Cappadoce : ses opérations militaires remplissent l'été. Vers l'automne il traverse l'Halys, se replie sur la *Ptérie* près Synope : Kyrus accourt... les armées se mesurent : le succès est indécis. Crésus, sur de vains motifs, se retire à Sardes aux premiers froids de l'hiver, c'est-à-dire au commencement de décembre. Kyrus l'y

(1) Et lorsqu'ensuite nous voyons au siége de Sardes, que ce prince avait aussi un traité avec les Égyptiens, il devient évident que la députation en Lybie n'avait encore été qu'un prétexte.

poursuit. Une bataille se livre sous les murs. Les Lydiens sont battus, et Sardes est prise au bout de 14 jours, en janvier de l'an 557. Toutes les conditions sont remplies, car en attribuant à cette année 557 les 14 jours spécifiés par Hérodote, les 14 années qu'il donne à Crésus remontent avec précision à l'an 571 inclusivement: et tous les événemens observent un accord parfait.

Voyons maintenant quelles difficultés ont trouvé ou se sont créées ici nos confrères: n'appercevant pas, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, la date de la prise de Sardes explicitement exprimée, ils ont trouvé plus simple de la demander à d'autres auteurs, et ils ont cru la trouver dans deux passages positifs que nous allons discuter.

L'un est tiré de C. Julius Solinus, grammairien ou *maître d'école* latin du troisième siècle après notre ère, auteur d'un recueil de fragmens historiques, géographiques et physiques, plein de faits si merveilleux, si fabuleux et si absurdes, que l'on croirait lire un écrivain musulman(1),

(1) Et réellement plusieurs de ses contes sur les vertus magiques et talismaniques de certaines pierres, de certains poissons, se retrouvent dans les Orientaux, et indiquent pour source ancienne et commune les Indiens et les Perses.

et que l'on refuse tout discernement à un compilateur aussi crédule. Voici son passage relatif à notre question. Après avoir cité dans son *premier chapitre* plusieurs cas et faits étranges, Solin ajoute (2) : « La peur ôte quelquefois la mémoire, et par inverse, elle excite quelquefois » la parole. (Ainsi) lorsque Cyrus en la cinquante-huitième olympiade entra vainqueur » dans Sardes, *ville d'Asie*, où étoit caché Crésus, le fils de ce roi, nommé *Atys*, muet (de » naissance), recouvra la parole, comme d'explosion, par un effort de la peur : car on dit qu'il » s'écria : *Épargne mon père, ô Cyrus*, et apprends par notre infortune, que tu es (aussi) » homme. »

Où Solin, plagiaire habituel des anciens, a-t-il puisé cette anecdote ? Nous ne la trouvons que dans Hérodote qui dit à la fin du § LXXXIV « Ainsi fut prise Sardes, et la ville entière (fut) » livrée au pillage. § LXXXV. Quant à Crésus, » voici quel fut son sort : Il avoit un (second) fils

(2) [*Solinus Polyhist.* p. 8.] Memoriam perimit metus, interdùm vice versâ vocem excitat. Cum olympiade octavâ et quinquagesimâ (58) victor Cyrus intrasset Sardis Asiæ oppidum, ubi tunc latebat Crœsus, Atys filius regis mutus ad id locorum in vocem erupit vi timoris : exclamasse enim dicitur : *Parce patri meo, Cyre*, et hominem te esse vel casibus disce nostris.

» dont j'ai déjà fait mention : Ce fils avoit toutes
» sortes de bonnes qualités, mais il étoit muet..
» Après la prise de la ville, un Perse alloit tuer
» Crésus, sans le connoître... le jeune prince
» muet, à la vue du Perse qui se jettoit sur son
» père, saisi d'effroi, fit un *effort* qui lui rendit
» la voix : Soldat, s'écria-t-il, ne tue pas
» Crésus.(1)»

N'est-ce pas là évidemment l'original dont *Solin* a fait une mauvaise copie ? L'on y trouve son idée fondamentale sur la peur, et jusqu'à ses propres termes, *l'effort de la peur, vis timoris*. Il a d'ailleurs brodé l'anecdote avec un mauvais goût et une inexactitude qui nous donnent la mesure de son esprit ; *Atys* étoit le nom du prince tué à la chasse, et non pas celui du prince muet..et ce muet adressa à Kyrus, et non à un soldat, un cri de sentiment, et non une phrase de morale : Les anciens compilateurs ont presque toujours cité de mémoire avec cette négligence:

(1) Cette phrase est très-mal construite : *muet à la vue du Perse* : on croirait qu'il est devenu muet à cette vue. — Saisi d'*effroi*, fit un *effort* ; *effroi*, *effort*. Il fallait dire : Le jeune prince muet, saisi d'effroi à la vue du Perse ; mais M. Larcher sait tellement le grec, qu'il sait un peu moins le français.

Du moment que Solin a copié Hérodote pour le fait, il a dû le consulter pour la date.. Comment aura procédé cet écrivain superficiel? Ayant d'abord trouvé à l'article LIX, cette phrase de notre historien..

« Crésus apprit que les Athéniens... parta-
» gés en diverses factions, étoient sous le joug
» de Pisistrate... alors tyran d'Athènes....»
Puis à l'article LXIV, le récit de la troisième et dernière usurpation, suivi de ces mots :

§ LXV. « Tel étoit l'état où Crésus apprenoit
» *alors* que se trouvoient les Athéniens.»

Solin trompé par cette phrase réellement équivoque, et dont l'ambiguité nous a nous-mêmes frappés, a attribué à la troisième invasion, ce mot *alors* que nous avons vu par analyse appartenir à la première; et il a de son chef, ajouté vaguement pour date de l'événement, la cinquante-huitième olympiade, dont en effet la quatrième année (545), est l'année de l'invasion troisième et définitive.

Et comment Solin n'auroit-il pas commis cette méprise, lorsque tant d'autres plus habiles et plus difficiles y ont été trompés? lorsque M. Larcher lui-même, ce prince des critiques anciens et modernes, ne l'a pas évitée : il est donc évident que le calcul de Solin dérive du passage en question; et que c'est l'autorité même d'Hé-

rodote mal entendu, que l'on veut aujourd'hui opposer à Hérodote pris dans son vrai sens.

Le second passage allégué par les chronologistes, est tiré de Diogène de Laerte qui, vers la fin du second siècle, compila sans méthode et sans discernement, l'ouvrage que nous avons de lui sur *la vie des philosophes*. Selon cet écrivain, « *Périandre, tyran de Corinthe, mourut* » *âgé de près de* 80 *ans :* et il ajoute de suite, » *Sosicrates de Rhodes assure que ce fut* 40 *ans* » *avant Crésus*, et *un an avant la quarante-neu-* » *vième olympiade.* » C'est-à-dire que Périandre mourut l'an 4 de la quarante-huitième olympiade, répondant à 585 avant notre ère (1), et que *Crésus*

(1) Ce Périandre *fils de Kypselus*, gouverna Corinthe 44 ans, comme nous l'apprend Aristote dont le témoignage ici n'est pas récusable (Politic. lib. 5, c. 12.). Néanmoins M. Larcher, contre toute autorité, argumentant d'un vers du poëte Théognis contre la race de Cypselus, veut que ce tyran ne soit mort qu'en 563, après un règne de 70 ans : Malheureusement pour cette hypothèse, un critique judicieux a remarqué (*) qu'outre le corinthien *Kypselus*, père de Périandre, il avait existé un autre Kypselus, athénien, père de Miltiade, et que c'était à la famille de celui-ci que que le vers de Théognis convenait par les rapports de tems et d'affaire. Aussi l'hypothèse de M. Larcher a-t-elle été

(*) Voyez Mélanges de géographie et de chronologie anciennes, par M. de Fortia-d'Urban, *in*-8°, p. 16. Chez Courcier, Libraire.

40 *ans après*, correspond à l'an 545. Or voilà précisément le même résultat que Solin; le même faux calcul dérivé de la même méprise que nous venons de démontrer : de manière que c'est bien réellement ce fatal passage du paragraphe LXV, qui par son ambiguité, a induit en erreur les anciens chronologistes, dès une époque reculée. Le tems où vivait *Sosicrates de Rhodes*, n'est point connu; mais il a surement précédé de beaucoup le siècle de Plutarque qui se plaint amèrement des dissonances et des contradictions des chronologistes à l'occasion de l'entrevue de Solon avec Crésus.

« Quelques auteurs, dit-il, prétendent prouver » par la chronologie que c'est un conte inventé » à plaisir; mais cette histoire est si célèbre, » qu'on ne sauroit la rejeter sous prétexte qu'elle » ne s'accorde pas avec certaines tables chro- » nologiques que mille gens essayent de corri- » ger, sans jamais pouvoir concilier les contra- » dictions dont elles sont remplies. »

Plutarque a eu d'autant plus raison d'insister sur la vérité du fait cité par Hérodote, que si ce

---

rejetée par l'abbé Barthélemy et par M. de Sainte-Croix, qui ont préféré l'autorité d'Aristote et de Sosicrates, confirmée par les rapports de cette famille avec les rois de Rome, en la personne de Lucumon.

dernier, postérieur d'un siècle seulement à Crésus et à Solon, eût osé réciter sans fondement cette anecdote, dans les lectures publiques et solemnelles qu'il fit de son ouvrage aux jeux olympiques et à Athènes, mille réclamations se seraient élevées contre lui, et Plutarque lui-même qui a écrit un traité (1) pour dénigrer Hérodote, n'aurait pas manqué d'en recueillir quelqu'une au lieu de l'appuyer comme il fait ici.

Si la chronique des marbres de Paros nous fut parvenue saine et entière, nous aurions pu y reconnaître que les dissonances en question, remontaient jusqu'au-delà de l'an 272 avant notre ère, époque de sa composition; et cela nous paraît probable, puisque cette chronique porte des erreurs analogues et manifestes sur d'autres dates connues, telles que l'avénement de Darius, l'expulsion des Pisistratides, qu'elle distingue de celle d'Hippias, etc.; mais comme tout ce qui est relatif à *Kyrus*, à *Crésus* et même à *Alyates*, est effacé dans l'original, et a été substitué par les éditeurs anglais, l'on n'en peut rien conclure, si ce n'est que, sous prétexte de compléter et de corriger un monument fruste, l'on est parvenu à en faire un monument apocryphe, de très-peu de mérite et d'utilité.

(1) Malignité d'Hérodote.

Nos chronologistes modernes n'ont donc réellement aucun témoignage valable à opposer ni à substituer à celui d'Hérodote; et s'il reste ici quelque difficulté, c'est de concevoir comment des savans aussi renommés que les Scaliger, les Pétau, les Ussérius, ont lu cet historien avec tant de négligence ou de prévention, qu'ils n'aient pas saisi le nœud de cette énigme : comment surtout le traducteur, M. Larcher, le premier homme du siècle incontestablement, pour découvrir dans tout un volume, un mot ou une lettre en plus ou en moins, a manié toutes ces idées sans les combiner, sans appercevoir leur résultat; et cela lorsqu'une phrase entr'autres déclare en propres termes, que *le tems qui s'écoula depuis la consultation d'Apollon jusqu'à la ruine de Crésus, fut de* TROIS ANS ! Voici ce passage vraiment frappant et péremptoire :

§ XC. « (Après avoir retiré Crésus du bûcher » qui devoit le consumer), demandez-moi, lui » dit Kyrus, ce qu'il vous plaira, et vous l'ob- » tiendrez : Seigneur, répondit Crésus, la plus » grande faveur seroit de me permettre d'en- » voyer au dieu des Grecs les fers que voici, et » de lui demander s'il lui est permis de tromper » ainsi. »

§ XCI. Les Lydiens députés par Crésus, étant arrivés à Delphes, et ayant exécuté ses ordres,

(la Pythie répondit en substance): « Il est im-
» possible, même à un Dieu, d'éviter le sort
» marqué par les Destins: Crésus est puni du
» crime de son cinquième ancêtre . . (1). Apol-
» lon a mis tout en usage pour détourner de
» Crésus le malheur de Sardes; mais il ne lui
» a pas été possible de fléchir les Parques. . .
» Tout ce qu'elles ont accordé à ses prières, il
» en a gratifié ce prince; *il a reculé de trois ans*
» *la prise de Sardes :* que Crésus sache donc
» qu'il a été fait prisonnier *trois ans plus tard*
» qu'il n'étoit porté par les Destins. . .»

D'où datent *ces trois ans ?* bien évidemment de l'époque des consultations, et surtout des magnifiques présens de Crésus; par conséquent de l'an 560, comme nous l'avons vu. Et puisque Sardes, prise en l'an 557, devait l'être trois ans plutôt par le *Mulet persé* (Kyrus), instrument du Destin, il est évident qu'il s'agit de l'an 560, avant lequel Kyrus ne régnait pas.

L'on voit que tout devient de la plus grande

(1) C'est absolument la même doctrine théologique que celle des Hébreux. . . *Je poursuivrai le crime d'Israel jusqu'à la troisième et quatrième génération.* C'est aussi la théologie de tous les Sauvages, et cette identité dérive de ce que l'état sauvage a été l'état primordial de tous les peuples anciens, sans exception.

clarté, et quoique M. Larcher nous assure (1) que jamais l'on ne viendra à bout de résoudre les difficultés relatives à Solon et à tout ce qui touche Crésus, nous allons montrer que toutes se résolvent par le même texte d'Hérodote, et par la clé qu'il nous a fournie. Faisons-en l'épreuve sur Solon.

---

(1) Voyez note 73 première édition, et note 75 deuxième édition. . .

M. Larcher nous assure aussi dans sa préface, qu'il *a commencé par se mettre Hérodote dans la tête*; mais l'on voit, en suivant sa métaphore, qu'Hérodote a fini par s'en tirer heureusement, et qu'il en est sorti *intact comme Jonas*. . . Ces expressions triviales *se mettre dans la tête*, Crésus *se mettant* à rire (note 62), *mettre la plume à la main*, et autres semblables qui se trouvent dans le livre de M. Larcher, nous feraient douter sur un fait que l'on nous garantit certain: ce fait est que depuis que M. Larcher fut reçu membre de l'Académie des Inscriptions, jamais aucun de ses écrits ne fut imprimé sans que, par un esprit de corps raisonnable, quelqu'un de ses confrères n'eût rendu à son style *hellénique* le service de le *franciser;* mais il est quelquefois arrivé que, fidèle à son propre esprit, M. Larcher a *recorrigé* ses correcteurs; et cela explique tout. . . Il nous révèle dans sa note 177 que le savant Barthélemy dut beaucoup à M. de *Sainte-Croix*, qui a dressé entr'autres la table chronologique du jeune Anacharsis. . . Qui nous révélera ce que M. Larcher doit à l'abbé Barthélemy, à M. de Sainte-Croix, à M. D. . . ? etc.

SOLON.

Deux écrivains nous ont transmis la vie de cet homme célèbre; l'un est Plutarque, qui, selon son usage, s'est appliqué à classer les faits dans leur ordre naturel, afin de produire l'instruction morale et l'intérêt dramatique vers lesquels il tend; l'autre est Diogènes de Laerte dont les chapitres ressemblent à des tiroirs de chiffonnière, où ce compilateur paresseux et sans esprit a jeté les notes de ses lectures, pour les rassembler ensuite et les coudre sans ordre et sans discussion d'autorités et de tems. Par ce motif, il n'est lui-même qu'une autorité subalterne, dont on ne peut user qu'avec défiance et précaution.

Il est de fait [illegible] et non contesté, que Solon fut archonte ou magistrat d'Athènes, et qu'il établit ses lois en l'an 594 (troisième année de la quarante-sixième olympiade). L'on sent que pour s'élever à un haut degré de crédit dans une ville où il n'était pas né, il dut être déjà un homme d'un certain âge. En admettant les 80 ans de vie que lui donne Diogènes, et en plaçant sa mort sous l'archontat d'Hégestrate (l'an 558), selon l'autorité précise de *Phanias d'Éphèse*, cité par Plutarque, Solon était né en 638, et âgé de 45 ans lorsqu'il fut archonte : le sage Barthélemy et le savant de *Sainte-Croix*, dont

M. Larcher ne récusera pas le jugement, sont de cet avis (1). Né dans l'isle de Salamine, d'une famille de *marchands*, Solon se livra lui-même au négoce, et fit long-tems le cabotage dans l'Archipel et sur les côtes de l'Asie mineure. Ce fut dans ces voyages multipliés que son esprit vif et droit, observant en chaque lieu l'action réciproque des tempéramens, des habitudes et des lois, conçut l'idée d'un système approprié au peuple mobile d'Athènes, qu'il préférait, et chez lequel il s'était établi, comme Lycurgue avait approprié le sien au peuple sérieux et morose de Sparte : Ce fut dans les derniers de ces cabotages qu'il dut visiter Thalès à Milet; car Plutarque place ensuite la guerre de Salamine, puis l'accroissement du crédit de Solon et son archontat; ensorte que ses exhortations à Thalès pour l'engager à se marier, et la fausse nouvelle que celui-ci lui fit donner de la mort de son fils déjà pubère, pourraient dater sans invraisemblance, des années 599 à 601. Son archontat fut, comme nous l'avons dit, en 594. Deux ans après (en 592), parut à Athènes le célèbre Anacharsis, sous l'archonte Eucrate (Diog. de Laerte. in Anacharsi) : et cette date non contestée réfute l'opinion de ceux

(1) Voyez la table des époques du jeune Anacharsis.

qui veulent qu'immédiatement après son archontat, Solon ait fait son voyage de dix ans, dans lequel il alla en Égypte, où régnait Amasis qui ne régna qu'en 570 ; puis en Lydie, où il vit Crésus : Comme si, outre l'inconvenance des tems, il n'était pas contraire à toute vraisemblance que ce législateur eût livré aux caprices d'un peuple léger, et aux secousses des factions, l'arbre frêle et délicat qu'il venait de planter, et qui ne pouvait s'enraciner qu'avec le tems. Solon resta à Athènes pour expliquer et soutenir ses lois. Il continua ses opérations de commerce *pour frayer*, dit Plutarque, *aux dépenses de sa vie dissipée ;* l'on sent que chez un tel peuple, la maison de Solon, pour soutenir son crédit, dut être ouverte à tout le monde : Plusieurs années après, c'est-à-dire vers l'an 580, Susarion donna les premières représentations de comédie, et Thespis, qui, de l'aveu de ses auteurs (1), donna les siennes peu de tems ensuite, n'a pu tarder plus que l'an 576. Par conséquent Solon put alors réprimander ses concitoyens au sujet de ces pièces licencieuses dont il prévoyait les effets. Ennuyé enfin, comme il arrive quand on vieillit, et fatigué des importunités des consul-

(1) Voyez les tables de Barthélemy et de Sainte-Croix. Voyages d'Anacharsis. Tom. 7.

tans et des *disputeurs* de ce tems-là, il entreprit vers la fin de l'an 574, ou le début de 573, son voyage de *dix ans*.—Il dut procéder lentement de lieu à lieu, de contrée à contrée, comme font tous les observateurs en matière de lois et de morale; il n'arriva qu'en 571 ou même en 570 en Égypte, où il resta assez long-tems, et il y vit Amasis commencer son règne (570). En quittant l'Égypte il dut revenir en Chypre par Crète ou par la côte de Phénicie : de Chypre il entra dans l'Asie mineure, et enfin il termina par Sardes, où il vit Crésus en 564 ou 563, avant la mort d'Atys. Là, instruit facilement de ce qui se passait à Athènes, il jugea qu'il était tems d'y rentrer pour s'opposer au choc de trois factions qui troublaient la ville: son parent Pisistrate qui en conduisait une, manœuvra si bien, que malgré les avertissemens de Solon, le peuple donna dans le piége assez grossier des *blessures de Pisistrate*, d'où résulta la première usurpation, pendant le second semestre de l'an 560, sous l'archontat de Comias. Solon résista d'abord ouvertement; mais vaincu par la nécessité des circonstances, par la douceur de Pisistrate et par le consentement du plus grand nombre, il consentit à vivre paisiblement en faisant encore des vers, et en rédigeant les *récits* des prêtres égyptiens sur l'*Atlantide*, dont ensuite s'empara Platon; et il

mourut sous Hégesistrate, successeur de Comias, l'an 559, selon le témoignage précis de Phanias d'Éphèse. Si *Héraclide de Pont* le fait vivre encore plusieurs années après, c'est qu'il a suivi le système erroné de Sosicrate et de ceux qui comme lui retardaient de 12 ans la ruine de Crésus : mais en prolongeant la vie de Solon jusqu'à l'an 545, ces auteurs commettaient l'invraisemblance de le faire archonte à l'âge de 29 ans. Tout ce que Diogènes de Laerte rapporte de ses lettres contradictoires, l'une à Crésus et l'autre à Pisistrate, des réponses de Pisistrate et de sa retraite en Chypre, est évidemment controuvé (comme l'avoue M. Larcher lui-même) par des rhéteurs grecs, qui selon leur usage, ont brodé sur un canevas devenu agréable au peuple d'Athènes depuis l'expulsion d'Hippias, et le meurtre d'Hiparque.

THALÈS.

L'histoire de Thalès compliquée également avec celle de Crésus, s'éclaircit par les mêmes moyens de solution qui vont faire disparaître l'objection que l'on voudrait tirer de l'âge de cet astronome contre l'éclipse de 625.

Diogènes de Laerte qui a écrit *la vie* ou plutôt des notes décousues sur la vie de Thalès, nous indique comme sources principales où il a

puisé, les ouvrages d'Hérodote, de Douris et de Démocrite. Il parle successivement de son origine phénicienne, avec des doutes sur sa naissance à Milet ou à Sidon : de sa proclamation comme l'un des sept Sages (1), sous l'archonte

(1) Lorsque l'on considère à quels hommes les anciens Grecs appliquèrent le nom de *Sage* (*Solon*, *Pittacus*, *Périandre* même), l'on s'aperçoit qu'ils ne l'entendaient pas dans le sens de nos modernes *correcteurs* moralistes. — *Soyez sage, petit garçon, asseyez-vous, et ne faites pas de bruit.* Mais dans le sens de *habile* et *savant*, c'est-à-dire dans le sens précis du mot oriental *hâkîm* qui a pour racine *hakam*, *gouverner*, d'où *hâkem*, *gouvernant* (*soi* et les *autres* avec *habileté* et *science*), et par extension *hâkîm*, *médecin*, savant, habile dans les *sciences physiques* et *naturelles* : c'est par ces motifs réunis qu'il fut donné à Salomon, dont nous autres occidentaux avons peine à concilier la *sagesse* avec son *harem* de 700 femmes. Cette conformité d'idées est digne d'attention chez les anciens. Après ces hommes célèbres, Pythagore [illegible] sur son tems, et de plus modeste, ne voulut point accepter le titre de *Sage* ; il prit et institua celui d'*ami* ou *amant* de la *sagesse* : *philo sophos*. Il ne se doutait pas qu'un jour ce nom deviendrait un *nom odieux*, une *injure atroce*, comme nous l'apprend M. Larcher, page 231, ligne 8; et cela parce que les *incrédules se le sont attribué*. . . . De manière que si les habitués de bicêtre s'attribuaient, par cas très-possible, le titre d'honnêtes-gens, il deviendrait aussi une injure atroce. Avec cette logique, nos dictionnaires tourneront comme nos têtes : En 1787 M. Larcher nous assurait qu'il était *philo-*

Damasias (en 582) ; de sa passion pour l'astronomie ; de ses découvertes dans cette branche de science ; de ses services civils et patriotiques comme citoyen de Milet ; de sa répugnance pour le mariage ; de ses maîtres en astronomie (les prêtres égyptiens) ; du fameux trépied d'or que se renvoyèrent l'un à l'autre les sept Sages dont il était un ; des présens que lui adressa Crésus ; puis des maximes de sagesse que l'on citait de lui. Or, *ajoute brusquement Diogènes :* « On lit dans les » *chroniques* d'Apollodore que Thalès naquit » l'an premier de la trente-cinquième olympiade » (l'an 640), et qu'il mourut à l'âge de 78 ans, » ou à l'âge de 90, comme le veut *Sosicrates* qui » place sa mort dans la cinquante-huitième olym- » piade (548), et (dit) qu'il vécut au tems de Cré- » sus à qui il promit de faire passer l'Halys sans » ponts, en détournant le fleuve. »

Voilà, comme l'on voit, deux opinions contradictoires : laquelle préférer ? Si nous admettons celle d'Apollodore, Thalès né en 640, dut mourir en 563 (âgé de 78 ans) : mais en 563 le fils

---

sophe plus que Voltaire ; c'était la mode, personne ne le contraria : en 1802 il proteste qu'il n'est pas *philosophe ;* la mode a changé ; personne ne réclame, et il se fâche. A qui en veut-il ? Qu'a de commun la philosophie avec ses notes ? Puisse-t-il nous donner une troisième édition en 1817 !

de Crésus vivait encore : Astyages n'était pas détrôné, et Crésus ne songeait pas à la guerre qui 6 ans plus tard lui fit traverser l'Halys. Apollodore est donc évidemment en erreur, et cette erreur remonte à 140 ans au moins avant Jésus-Christ, puisqu'il fut disciple du grammairien Aristarque d'Alexandrie (1), cité pour avoir fleuri sous Ptolomée Philométor, vers la cent cinquante-sixième olympiade (154 ans avant Jésus-Christ).

Si nous admettons l'opinion de Sosicrates, Thalès étant mort dans la cinquante-huitième olympiade, âgé de 90 ans, c'est-à-dire vers l'année 548, il dut naître vers 638. . . Mais nous avons déjà vu que Sosicrates se trompait en supposant la guerre de Crésus et la prise de Sardes arrivées dans la cinquante-huitième olympiade (548), que ce fut au contraire en l'an 558 que Crésus traversa l'Halys : donc les 90 ans de Thalès, en remontant de là, portent sa naissance à l'an 648, et le calcul de Sosicrates ainsi redressé, satisfait à toutes les vraisemblances.

A cette occasion faisons une remarque qui

(1) En remarquant qu'il y eut deux Damasias archontes, et que le premier le fut en 640, ne serait-ce pas quelque équivoque de cette date qui aurait induit Apollodore en erreur ?

s'applique presque généralement aux philosophes de l'antiquité; savoir, qu'étant nés la plupart dans la classe plébéienne, leur naissance était un fait obscur et non remarqué. Ce n'était que lorsqu'ils devenaient célèbres, que l'on faisait attention à leur âge; et c'était surtout à l'époque de leur mort que cette attention notait la durée de leur vie, et supputait la date de leur naissance. Or dans le cas présent de Thalès, lié par ses dernières années à la guerre de Crésus contre Cyrus, l'erreur commise à l'égard du fait fondamental a nécessairement causé l'erreur de la conséquence; et si l'on observe que les dates de mort et de naissance d'un homme aussi célèbre que Pythagore, ont été un problème jusques à ces derniers tems, l'on sentira que l'insouciance et la négligence des historiens d'une part, de l'autre, l'état de troubles et de révolutions [illegible] les États et surtout les petits États de l'antiquité, ont été des obstacles presqu'insurmontables pour l'exactitude des chronologistes (1).

(1) Il est très-probable que relativement à *Pittacus*, l'opinion de Lucien et de Suidas s'est formée par les mêmes moyens, la vie de ce Sage ayant été mêlée à celle de Crésus; dans tous les cas l'avis de ces auteurs n'est pas une autorité équivalente aux citations très-expresses de Diogène, qui articule positivement que Pittacus mourut âgé de plus de 70 ans, accablé de vieillesse et sous l'archontat d'Aris-

Mais de quel historien Diogènes de Laerte et ses auteurs ont-ils emprunté cette circonstance importante de leur récit, « que *Thalès conseilla* » *à Crésus de détourner l'Halys:* » nous ne la trouvons encore que dans Hérodote qu'ils suivaient ici pas à pas; cet historien l'affirme-t-il aussi positivement? Voilà ce qui nous paraît pour le moins douteux. Lisons ses paroles.

§ LXXV. « Kyrus tenoit donc prisonnier As-
» tyages. Crésus irrité à ce sujet contre Kyrus,
» avoit envoyé consulter les oracles pour savoir
» s'il devoit faire la guerre aux Perses. Il lui étoit
» venu de *Delphes* une réponse ambiguë, et
» . . . . . *là-dessus*, il s'étoit
» déterminé à entrer sur les terres des Perses.
» Quand il fut arrivé sur les bords de l'Halys,
» il le fit, *à ce que je crois*, passer à son armée,
» *sur les ponts qu'on y voit à présent.* Mais s'il
» en faut croire la plupart des Grecs (Ioniens),
» Thalès de Milet lui en procura le passage. »

Que signifient ces mots, *il le fit, à ce que je crois?* . . . mais s'il *en faut croire la plupart* des Grecs (Ioniens). . . Hérodote avait donc une opinion différente de celle de *la plupart* des Grecs

---

tomènes, l'an 3 de la cinquante-deuxième olympiade (570). Au compte de Suidas c'est 82 (né en 652): Lucien aura calculé ses 100 ans en le supposant mort l'an 552.

qui n'était pas celle de la *totalité :* donc le fait n'était pas avéré et constant : C'était seulement une opinion populaire. Or comme Hérodote se proposait de lire et qu'il lut réellement son livre à de nombreuses assemblées de Grecs, il n'a pu heurter de front l'opinion de la plupart de ses compatriotes vaniteux et jaloux. Il s'est contenté de l'atténuer en exprimant la sienne propre. Comme elle fut très-probablement celle des savans perses et lydiens qu'il avait consultés, elle mérite d'autant plus la préférence, qu'Hérodote semble indiquer *les ponts de l'Halys qu'on y voit à présent,* comme un monument de cette ancienne époque. Dailleurs comment admettre la présence d'un vieillard de 90 ans à l'armée et au camp de Crésus ? surtout lorsqu'on lit cet autre passage de Diogènes de Laerte, Tom. 1er. lib. 1er. p. 17.

« Il est certain que Thalès donna des conseils » très-avantageux à sa patrie (Milet) ; car Cré- » sus ayant sollicité les Milésiens de se joindre » à lui contre Kyrus, Thalès s'y opposa, et ce » conseil devint le salut de la ville de Milet après » la victoire de Cyrus. »

Après un tel conseil, quel accueil Thalès eût-il reçu de Crésus ? Or le fait cité par Diogènes-Laerte, est encore attesté formellement par Hérodote, lorsqu'il dit, § CXLI, que les Milésiens » furent les seuls Ioniens avec lesquels Kyrus fit

» un traité aux mêmes conditions que leur avait » accordé Crésus. »

Le seul moyen conciliatoire serait de supposer que tandis que Thalès vivant à Milet, donnait à ses concitoyens un conseil salutaire, il envoyait par écrit à Crésus celui de détourner l'Halys; ou plutôt que cet expédient militaire pratiqué en des tems bien antérieurs, par Sémiramis et par les Rois de Babylone, dont Thalès dut connaître l'histoire, fut suggéré par ce philosophe au Roi de Lydie, dans l'une de ses guerres antérieures, où il passa également l'Halys pour mettre à contribution *les riverains de l'Euxin*, riches en mines d'or et d'argent.

Si nous devions en croire le traducteur d'Hérodote, nous aurions ici une objection grave contre nos explications; car dans son canon chronologique, à l'an 543, il place un *conseil de Thalès aux Ioniens;* et il cite pour garant notre commune autorité, Hérodote, lib. I, § CLXXI. Nous ouvrons Hérodote, nous lisons le paragraphe cité, et nous ne trouvons rien de semblable, ni même de relatif; seulement au § précédent (CLXX), en parlant du conseil que Bias donna aux Ioniens accablés de maux par les Perses de Kyrus, il dit : « Tel » fut le conseil que Bias donna aux Ioniens après » qu'ils eurent été réduits en esclavage ; *mais* » *avant que leur pays eût été subjugué*, Thalès de » Milet leur en donna un qui étoit excellent, ce » fut d'établir à Téos, au centre de l'Ionie, un

» conseil général pour toute la nation, sans pré-
» judicier au gouvernement des autres villes, qui
» n'en auroient pas moins suivi leurs usages par-
» ticuliers. »

Il est clair que le tems dont il s'agit ici, *avant que leur pays eût été subjugué*, se rapporte à un tems bien antérieur à l'an 543, et que M. Larcher a encore raisonné ici selon l'"hypothèse de la ruine de Sardes en 545. On pourrait reporter ce conseil de Thalès jusqu'aux dernières années d'Alyates, où ce prince, ennemi des Milésiens, menaçait d'un asservissement complet tous les Ioniens, dont la plupart étaient déjà tributaires; et si l'on observe que ce fut en 582, 9 ans avant la mort d'Alyates, que Thalès fut déclaré *Sage*, l'on pensera que ce furent de tels avis qui lui méritèrent cet honneur.

De ce qui précède, l'on peut conclure que Thalès vivait encore lorsque Krœsus chercha des alliés contre Kyrus, en 559, et que très-probablement il mourut peu après, supposons l'an 557. En admettant qu'il vécut 90 ans complets, sa naissance peut se reporter jusqu'à l'an 646 ou même 647; et cette date remplit bien l'exigence d'un fait célèbre où Thalès est cité comme acteur: nous voulons parler de l'éclipse de soleil prédite par ce philosophe, laquelle survenue au fort d'un combat entre les Lydiens et les Mèdes, causa une obscurité si forte, que les combattans mirent bas les armes, et que les deux Rois cimentèrent leur

réconciliation par le mariage d'Astyage, fils du mède Kyaxarès, avec Aryenis, fille du lydien Alyates. Une foule de savans, depuis Cicéron et Pline, se sont exercés à trouver l'époque de cet événement; mais ils n'ont pu s'accorder ni entre eux ni avec eux-mêmes.

M. Larcher présente un tableau curieux de leurs noms et de leurs opinions, dans sa note sur le § LXXIV du premier livre (1); parmi les anciens il cite : 1° *Cicéron* et *Pline* qui assignent l'éclipse à l'an 584 avant J. C., et il omet Solin qui suit leur avis (2); 2° Clément d'Alexandrie qui interprétant Eudemus, la place vers l'an 580; parmi les modernes, Riccioli, Dodwel, Desvignoles, De Brosses, qui se rangent à l'avis de Pline: Scaliger qui hésite entre 585 et 583; *Usher* ou *Usserius* qui préfère l'an 601; Calvisius, l'an 607. Il omet les astronomes anglais Costard et Stukeley, qui la veuleut, avec Bayer, l'an 603 (3); enfin lui-même adopte l'opinion de Petau, de Hardouin, Marsham, Bouhier et Corsini, qui ont cru la trouver en 597; mais comme cette dernière opinion n'est pas mieux fondée que les autres, et qu'elle implique également des anachronismes et des discordances, M. Larcher convient que

(1) *Voyez* tome I, note 190 de la première édition, page 308; et note 204 de la deuxième édition, page 331.

(2) *Solinus*, page 25, *bello quod gestum est olympiade* 49(584) *inter Alyatem et Astiagem anno post ilium* 604.

(3) Transact. philos., année 1753, pag. 17 et 221.

cette *époque n'est pas sûre* (1), *vu les variantes des auteurs;* ainsi rien n'est prouvé, et rien ne pouvait l'être; car de toutes les dates alléguées, pas une ne cadre avec le texte d'Hérodote, à 18 ans près; et parce que ce texte est notre régulateur général et commun, la base unique de tous les raisonnemens que l'on a faits et que l'on peut faire, nous allons l'exposer sous les yeux du lecteur, non par fragmens détachés, auxquels on fait dire tout ce que l'on veut; mais dans son ensemble, parce qu'alors les faits s'éclairant réciproquement par leur liaison et par leurs circonstances, il en résulte un ordre de tems, et un classement de dates obligatoire et presque forcé, qui exclud toutes les divagations dans lesquelles sont tombés nos prédécesseurs pour n'avoir pas suivi cette méthode.

L'éclipse en question étant arrivée dans le cours du règne de Kyaxarès, roi des Mèdes, au commencement de la sixième année d'une guerre qu'il eut contre Alyates, Roi des Lydiens, sans que l'on sache en quelle année commença cette guerre, il est nécessaire de rassembler et de classer par ordre successif tous les événemens de ce règne; pour cet effet, il faut d'abord remonter jusqu'à la mort de Phraortes, père de Kyaxarès.

(1) *Voyez* à ce sujet la note 72, page 223 de la première édition; et note 75, § XXX de la deuxième, page 236, second alinéa.

TEXTE

TEXTE D'HÉRODOTE (1).

§ CII. « Phraortes, (Roi des Mèdes) ayant » attaqué les Assyriens de Ninive, ... » périt dans cette expédition avec la plus grande » partie de son armée..... Kyaxarès, son » fils, lui succéda. »

Nous sommes d'accord avec M. Larcher, que ces deux événemens doivent s'assigner, le premier à l'an 635, le second à l'an 634, avant notre ère.

§ CIII. « On dit qu'il fut encore plus belliqueux » que ses pères. Il sépara le premier les peuples » d'Asie en différens corps de troupes, et assi- » gna aux piquiers, à la cavalerie, aux archers, » chacun un rang à part : avant lui tous les ordres » étoient confondus. Ce fut lui qui fit la guerre » aux Lydiens, et qui leur livra une bataille » pendant laquelle le jour se changea en nuit. »

Voyez, dit M. Larcher, le § LXXIV. Nous y recourons; mais parce que le sens est la suite inséparable du § LXXIII,

(1) Traduction de M. Larcher, tome 1, liv. 1, § CII. Nous observons au lecteur que presque toutes nos remarques vont porter sur ce tome et sur ce livre premier; que tous nos renvois y seront relatifs; et parce que les pages des deux éditions diffèrent de chiffres arabes, nous ne citerons le texte que par les §§ dont les chiffres romains ne diffèrent pas.

nous sommes obligés d'y remonter, et nous y trouverons l'occasion de cette guerre.

§ LXXIII, *ligne* 8. « Une sédition avoit obligé » une troupe de Scythes nomades à se retirer » secrètement sur les terres de Médie. Kyaxa- » rès, fils de Phraortes, et petit-fils de Déïokès » (1), qui régnoit alors sur les Mèdes, les reçut » d'abord avec humanité, comme supplians, et » même il conçut tant d'estime pour eux, qu'il » leur confia des enfans pour leur apprendre la » langue scythe, et à tirer de l'arc. Au bout de » quelque temps les Scythes, accoutumés à chas- » ser et à rapporter tous les jours du gibier, re- » vinrent une fois sans avoir rien pris. Revenus » ainsi les mains vides, Kyaxarès, qui étoit d'un » caractère violent, comme il le montra, les » traita de la manière la plus dure. Les Scythes » indignés d'un pareil traitement, qu'ils ne » croyoient pas avoir mérité, résolurent en- » tr'eux de couper par morceaux un des enfans » dont on leur avoit confié l'éducation, de le » préparer de la manière qu'ils avoient coutume » d'apprêter le gibier, de le servir à Kyaxarès,

(1) M. Larcher traduisant immédiatement du grec, aurait dû conserver l'orthographe grecque, sans faire passer les noms par l'orthographe latine qui en défigure pour nous la prononciation : nous les rétablirons partout.

» comme leur chasse, et de se retirer aussitôt
» à Sardes, auprès d'Alyates, fils de Sadyattes.
» Ce projet fut exécuté. Kyaxarès et ses convives
» mangèrent de ce qu'on leur avoit servi; et les
» Scythes, après cette vengeance, se retirèrent
» auprès d'Alyates, dont ils implorèrent la pro-
» tection.

§ LXXIV. » Kyaxarès les redemanda. Sur son
» refus, la guerre s'alluma entre ces deux Princes.
» Pendant cinq années qu'elle dura, les Mèdes
» et les Lydiens eurent alternativement de fré-
» quens avantages, et la sixième, il y eut une
» espèce de combat nocturne : car après une
» fortune égale de part et d'autre, s'étant livré
» bataille, le jour se changea tout-à-coup en nuit,
» pendant que les deux armées en étoient aux
» mains. Thalès de Milet avoit prédit aux Ioniens
» ce changement, et il en avoit fixé le temps et
» l'année où il s'opéra. Les Lydiens et les Mèdes,
» voyant que la nuit avoit pris la place du jour,
» cessèrent le combat et n'en furent que plus
» empressés à faire la paix. . . . Les Rois de Ba-
» bylone et de Cilicie en furent les médiateurs.
» Persuadés que les traités ne peuvent avoir de
» solidité sans un puissant lien, ils engagèrent
» Alyates à donner sa fille Aryenis à Astyages,
» fils de Kyaxarès. »

Voilà comment Astyages devint beau-frère de Crésus,

ainsi qu'Hérodote le dit au commencement du § LXXIII. Avant ces mots, *une sédition avait obligé, etc.*

§ CIII. « Ce fut encore Kyaxarès qui, après » avoir soumis toute l'Asie au-dessus du fleuve » Halys, rassembla toutes les forces de son em- » pire, et marcha contre Ninive, résolu de » venger son père par la destruction de cette » ville. Déjà il avoit vaincu les Assyriens en » bataille rangée; déjà il assiégeoit Ninive, lors- » qu'il fut assailli par une nombreuse armée de » Scythes. C'étoit en chassant d'Europe les » Kimmériens, qu'ils s'étoient jetés sur l'Asie : » la poursuite des fuyards les avoit conduits » jusqu'au pays des Mèdes, § CIV, qui leur » ayant livré bataille, la perdirent avec l'Empire » de l'Asie. § CV. Les Scythes, maîtres de toute » l'Asie, marchèrent de là en Égypte; mais » quand ils furent dans la Syrie de Palestine, » Psammitichus, Roi d'Égypte, vint au-devant » d'eux, et à force de présens et de prières, il » les détourna d'aller plus avant. § CVI. Les » Scythes conservèrent vingt-huit ans l'Empire » de l'Asie, ils ruinèrent tout par leur violence » et leur négligence. Kyaxarès et les Mèdes en » ayant invité chez eux la plus grande partie, » les massacrèrent après les avoir enivrés. Les » Mèdes recouvrèrent par ce moyen et leurs » États et l'Empire sur les pays qu'ils avoient

» auparavant possédés. Ils prirent ensuite la ville » de Ninive; enfin ils subjuguèrent les Assy- » riens, *excepté le pays de Babylone*. Ces con- » quêtes achevées, Kyaxarès mourut : il avoit » régné quarante ans, y compris le tems que » dura la domination des Scythes. § CVII. As- » tyages, son fils, lui succéda. »

Tel est l'exposé d'Hérodote, où l'on voit une succession de faits tellement liés les uns aux autres, que l'on ne saurait en déplacer aucun sans les troubler tous. En les réduisant à leur plus simple expression, l'on trouve, — mort de Phraortes; — avénement de son fils Kyaxarès; soins administratifs et réorganisation militaire; arrivée d'une petite troupe de chasseurs Scythes; leur séjour de peu de durée; leur fuite chez Alyates. — Guerre de cinq ans entre Alyates et Kyaxarès. Bataille, éclipse et traité au commencement de la sixième année. — Siége subséquent et immédiat de Ninive. — Irruption des Scythes qui font lever le siége; corps de leur armée poussé jusqu'en Palestine, où Psammitichus, Roi d'Égypte, les arrêta. Domination des Scythes pendant vingt-huit ans. — Leur expulsion par stratagème. — Deuxième siége, et ruine finale de Ninive. — Mort de Kyaxarès.

Il s'agit maintenant d'établir des dates : la méthode d'Hérodote, pour les indiquer, a cet in-

convénient, qu'il ne rapporte point habituellement les dates partielles à un terme général et commun, à une ère fixe, pas même à celle des Olympiades, dont l'usage ne s'introduisit que plus d'un siècle après lui, au temps d'Alexandre; il guide sa marche, s'il est permis de le dire, en se *jalonnant* d'un événement sur l'autre, ce qui produit quelquefois une incertitude d'années complètes ou fractionnelles qui peuvent avoir été comptées simples ou doubles. Par exemple, lorsqu'il dit en nombres ronds.....

Phraortes régna.....	22 ans.
Son fils Kyaxarès.....	40
Astyages.....	35

La somme additionnée présente.... 97 ans, et néanmoins il est possible qu'il n'y ait eu que 96 et même 95 années entières, parce qu'il est peu naturel que trois règnes aient commencé et fini juste avec des années, et que la même année dans laquelle a commencé un règne et fini un autre, peut avoir été comptée à chacun d'eux: il faut donc quelquefois accorder à ses calculs une petite latitude fondée sur ce motif; cependant comme Hérodote, en certaines occasions importantes, a comparé des événemens de l'histoire des Perses à l'ère des Olympiades, qui se lie d'une manière certaine à la nôtre, l'on a profité de ces données pour coordonner tout

son système. Ainsi, parce qu'il a fait remarquer d'une part, que le combat de Marathon fut livré la cinquième année avant la mort de *Darius*, fils d'*Hystaspes ;* combat bien connu des Grecs, pour avoir eu lieu la troisième année de l'Olympiade 72e, répondant à l'an 490 avant notre ère ; et que d'autre part il a spécifié le nombre des années et la série des Rois Perses, en remontant depuis Darius jusqu'à Kyrus, (Cyrus) l'on est parti, et nous partons nous-mêmes de ce point pour rapporter à notre ère la chronologie des Rois Mèdes. En conséquence, nous disons avec M. Larcher (1), et avec tous les chronolo-

(1) Mais nous ne nous servirons point avec lui de la période julienne, dont il embarrasse tous ses calculs d'autant plus mal-à-propos que cette période inventée par Jules Scaliger, en l'an 1582 de notre ère, et composée de 7980 années, de 365 jours 6 heures précises, selon le calendrier de Jules-César, est un système aussi idéal en chronologie, que celui de Fahrenheit en barométrie, et de plus, compliqué, inutile et inexact en astronomie, ne se liant à aucun événement, comme l'a démontré un savant académicien, Louis Boivin, dans sa dissertation de 1703. Le choix seul d'une mesure aussi vicieuse est d'un fâcheux augure pour le goût et le genre d'esprit d'un chronologiste. On supprimerait trente pages entières de M. Larcher, si l'on en retirait toutes les citations : nous n'emploierons que l'échelle ascendante avant notre ère, dont le seul inconvénient est de calculer en sens inverse ; mais l'on y est bien vîte accoutumé, et l'on a des idées toujours nettes du tems.

gistes, que puisque la première année du règne de Kyrus, concourut avec l'an 560 avant J.-C., les règnes des Rois Mèdes que nous avons cités, se classent comme il suit :

Phraortes périt l'an		635.
Kyaxarès régna,	1re année	634.
	40e année	595.
Astyages	1re	594.
	35e	561.
Kyrus		560.

L'on voit que ce tableau fixe d'abord, sans difficulté, les 40 années de Kyaxarès, entre les années avant notre ère 634 et 595; il s'agit de soumettre au calcul et de dater les événemens divers qui remplissent son règne.

Ce règne de 40 ans se divise naturellement en trois parties ou périodes.

1°. Le tems qui précède la grande invasion des Scythes, portion qui réclame d'abord, 5 années complètes pour la guerre de l'éclipse, plus une durée antérieure *non connue* depuis le commencement du règne.

2°. Le tems de l'invasion et de la domination des Scythes, qui est une portion connue de 28 ans.

3°. Le tems qui suivit l'expulsion des Scythes, et qui fut rempli par le deuxième siége et

la ruine finale de Ninive, avec quelques faits subséquens de peu d'importance et de durée.

Dans ces trois périodes, nous avons de connus les 28 ans des Scythes et les 5 années antérieures, ce qui fait déjà 33 sur 40: il ne nous en faut plus que 7, qui peuvent se distribuer par des probabilités raisonnables. Supposons que le deuxième siége de Ninive, et les faits de la période troisième jusqu'à la mort de Kyaxarès en 595, aient duré 3 ou 4 ans; que l'expulsion des Scythes ait eu lieu vers la fin de 599 ou dans le cours de 598; leur irruption (28 ans plutôt) qui concourut avec le premier siége de Ninive, peu de mois après l'éclipse, aura eu lieu dans l'année 626, laquelle se trouvera être celle de l'éclipse, et la sixième de la guerre contre les Lydiens. Les 5 années révolues que dura cette guerre nous mènent inclusivement à l'an 631. Les chasseurs Scythes et leur anecdote appartiennent à la fin de l'année 632; et Kyaxarès aura passé les 3 premières années de son règne (depuis 634) dans les soins administratifs, et dans une réorganisation militaire dont la catastrophe de son père avait amené la nécessité, et sans doute fait connaître les moyens.

Voilà donc, par un ordre naturel et par la série nécessaire des faits, notre éclipse indiquée vers l'an 626 avant J. C., et elle ne peut s'en

écarter de plus d'une année; car au-dessous de 625, les 28 ans des Scythes ne laissent que 2 ans complets au règne de Kyaxarès; et au-dessus de 627, ils ne laissent que 2 ans entre son avénement et la guerre. Il faut donc pour l'honneur d'Hérodote, et un peu pour le nôtre, trouver en ces 3 années une éclipse totale ou presque totale de soleil, par les latitudes et longitudes du pays situé entre la Lydie et la Médie : nous ouvrons les tables que l'astronome Pingré a dressées pour les dix siècles antérieurs à notre ère, en faveur de l'Académie des Inscriptions (1), et nous trouvons ce qui suit :

Année 627 avant J.C., 19 septembre, à minuit et demi, éclipse centrale de soleil visible seulement pour l'Asie orientale. (*Ce n'est pas la nôtre.*)

Année 626, 14 février, 5 heures du matin, éclipsé par simple attouchement des bords du disque. (*Ne peut convenir.*)

Année 625, 3 février, à cinq heures et demie du matin, *éclipse centrale*, visible pour l'orient de l'Europe, de l'Afrique, et pour l'Asie (entière), à partir du vingt-deuxième degré de longitude à l'est de Paris. (*Voilà l'éclipse de Thalès et d'Héro-*

(1) *Voyez* Mémoire de l'Acad. des Inscript., tome 42, page 114 de la partie de l'histoire.

dote! et enfin le récit de cet historien trop longtems soupçonné d'inexactitude, se trouve pleinement confirmé par les calculs de l'astronomie.

Examinons les circonstances de cette éclipse; d'abord l'heure convient, parce qu'étant arrivée à cinq heures et demie du matin au méridien de Paris, elle a commencé d'être visible à soleil levant, depuis le vingt-deuxième degré plus à l'est, c'est-à-dire à partir presque du méridien d'Athènes, et de là toujours davantage en allant plus à l'est. L'on peut objecter que le savant et modeste Pingré, dans un autre ouvrage, l'*Art de vérifier les dates*, avertit que les calculs des astronomes, en remontant à une certaine antiquité, peuvent se trouver en erreur même d'*une demi-heure*, à raison des mouvemens de la lune dont les anomalies ne sont pas parfaitement connues : mais lors même que l'on avancerait l'éclipse de trois quarts d'heure, et d'une heure entière, l'on aurait encore le soleil levant, et l'éclipse visible par les 38° de longitude à l'est de Paris, c'est-à-dire par les méridiens d'Arzroum et de Diarbekr dans l'Arménie, qui étant du domaine des Mèdes, a pu être le théâtre de la bataille : et si, comme il est vrai, l'historien a omis d'en spécifier le local, son silence, à cet égard, ne saurait devenir le motif valable d'infirmer un fait connu et certain,

par une circonstance inconnue et douteuse.

Dira-t-on que le 3 février est une saison improbable pour des événemens militaires; cette objection ne peut avoir de poids relativement au climat de l'Asie mineure, qui, par sa température en général moins froide que la nôtre, permet la guerre en toute saison. Mais de plus, nous remarquons que cette circonstance du *mois de février* vient à l'appui du fait lui-même, par certaines expressions du texte que l'on ne doit pas négliger. *Cette espèce de combat nocturne*, dit Hérodote, *eut lieu au commencement de la sixième année de la guerre*: or l'époque de ce *commencement* peut se deviner, si l'on observe que ce fut pendant la *saison des chasses*, que la petite troupe des Scythes employés à ce service par Kyaxarès, se retira chez Alyates. La saison des chasses, en Médie comme en France, n'a lieu que dans les mois d'automne et d'hiver, surtout pour le gros gibier, tel que les fauves. L'on sent que les Scythes, avec leurs grands arcs et leurs longues flèches, ne chassaient pas aux petits oiseaux; et lorsqu'Hérodote peint la colère de Kyaxarès de se voir frustré de provisions, lors surtout qu'il cite l'horrible fraude des Scythes qui, pour gibier, apprêtent les membres d'un jeune homme de 18 ou 20 ans (puisqu'il maniait l'arc), l'on sent qu'il s'agit de la chasse aux grands fauves,

daims, gazelles, cerfs, et bœufs sauvages, dont la Médie et le Caucase voisin abondent. Nous le répétons, la saison de cette chasse étant surtout depuis septembre jusqu'en janvier, la fuite des Scythes a dû avoir lieu en octobre ou novembre; et la guerre s'ensuivre immédiatement dès le mois de décembre; et alors on voit que le mois de février se trouve en effet au commencement des années de cette guerre. La paix et le traité d'alliance ayant eu lieu dans ce même mois, Kyaxarès eut le tems de tourner ses armes contre les Assyriens de Ninive, et d'entreprendre le siége de cette grande ville, que l'irruption des Scythes le força de quitter pour s'occuper de sa propre sureté. Tous ces événemens datent donc de l'an 625, et cette année ayant dû être comptée pour l'une des 28 de la domination des Scythes, leur expulsion a eu lieu dans le cours de l'an 598 qui leur a été parfaitement compté : Kyaxarès toujours en armes, et qui avait préparé ce coup, recommença de suite ses attaques contre les Assyriens, assiégea Ninive, la prit, la ruina, et les 3 ans qui s'écoulèrent depuis 598 jusqu'à la fin de 595, ont suffi à ces événemens.

Tout concourt donc à prouver que nous possédons réellement enfin la date de la plus célèbre et de la plus ancienne des éclipses solaires citées par les Grecs, et arrivée il y a 2432 ans.

Maintenant rappelons à l'examen et à la comparaison les dates proposées par les savans que M. Larcher cite dans sa note 204.

D'abord l'opinion de Cicéron et de Pline, qui ont supposé notre éclipse arrivée en l'an 585, est une erreur d'autant plus insoutenable que le principal acteur, Kyaxarès, étoit mort depuis 10 ans : en considérant que cette erreur est précisément de 40 ans, ou x olympiades, nous avions d'abord pensé que les manuscrits de ces deux écrivains célèbres pouvaient avoir été altérés dans cet endroit, comme dans tant d'autres, par les copistes qui, au lieu de l'an 4 de la xxxviii olympiade, (notre date véritable, 625) auraient mis un x de trop, et auraient écrit de la xxxxviii olympiade, faisant 685 : mais la comparaison que Pline fait de cette année à l'an de Rome 170, qui en effet y correspond; la presque identité du calcul de Solin, le plagiaire habituel de Pline, et qui désigne l'olympiade 49, commençante à l'an 584; enfin le nom d'Astyages que Cicéron substitue à celui de Kyaxarès, parce qu'il a reconnu que ce dernier ne régnait plus, tous ces motifs rendent l'erreur inexcusable; et malheureusement lorsqu'on a lu les anciens avec un esprit dégagé de ce respect servile et superstitieux que commandent ceux qui ne les connoissent point, l'on sait qu'ils ont presque généra-

ment traité l'histoire et fait leurs citations avec une légéreté, une négligence et quelquefois une ignorance inconcevables. La seule conjecture que nous puissions faire sur cette singulière erreur de x olympiades, est que quelque chronologiste antérieur à Cicéron même, aurait véritablement marqué XXXVIII, et que son manuscrit surchargé d'un x aurait induit en erreur Cicéron et Pline, qui n'y ont pas regardé de si près que nous autres modernes (1).

Le calcul le moins erroné est celui de Calvisius, qui suppose l'éclipse en 607. L'évêque irlandais Usher, qui, sous le nom d'*Usserius*, est le guide de la plupart de nos compilateurs, et qui, de l'aveu de M. Larcher comme de Freret, a réellement troublé toute la chronologie ancienne, *Usher*, en assignant l'éclipse à l'an 601, s'est trompé de 24 années; quant aux RR. PP. Jésuites Petau et Hardouin, dont M. Larcher suit ici et presque partout le sentiment, il est difficile de comprendre comment des hommes de ce savoir, ont persiflé l'opinion de Pline, et de ses partisans, sans remarquer que la leur tombait par leur propre et même argument.

(1) Il faut d'ailleurs convenir que les anciens avec leurs manuscrits non collationnés et difficiles à lire, ont eu bien moins de commodités que nous avec nos imprimés.

« L'éclipse, disent-ils, n'a pu avoir lieu en 585, » parce que le Roi Mède Kyaxarès, acteur prin- » cipal, étoit mort depuis 10 ans » : nous leur *retorquons*. « L'éclipse n'a pu avoir lieu en 597, comme vous le dites, parce que le Roi d'Égypte Psammitichus, acteur cité postérieur pour le moins d'une année, était mort 20 ans auparavant (en 617.) L'on ne concevrait pas d'ailleurs comment tant de savans hommes ont eu des idées si peu nettes du récit d'Hérodote, si le plus savant critique du siècle dernier, ne nous eût fait connaître la méthode vicieuse de leurs études. »

« En considérant, disait il y a 50 ans Freret (1), » la réputation et les travaux des savans hommes » du siècle passé qui ont traité de la chronologie » ancienne, Scaliger, Petau, Usserius, Vossius, » Marsham, Pezron, Dodwell, etc., je m'étois » persuadé que les difficultés qui les ont arrêtés » devaient être insolubles en elles-mêmes, et je » croyois qu'il y avoit de la présomption à tenter » ce qu'ils n'avoient pu exécuter; mais... lorsque » j'ai parcouru les routes dans lesquelles ils ont » marché, j'ai vu avec surprise que c'étoit aux

(1) Premières pages des Observations générales sur l'Histoire, tome 1 de ses Œuvres, page 55; et Mém. de l'Acad. des Inscript., tome 6.

» seuls défauts de la méthode qu'ils ont suivie, » que l'on doit attribuer le peu de succès de leurs » efforts ; ils ont commencé par prendre leur » parti dans les anciennes histoires, dans celles » des tems antérieurs à Cyrus, et après cela ils » semblent avoir étudié, non pour parvenir à la » connaissance de ce qui est, mais pour trouver » des preuves de ce qu'ils ont imaginé devoir » être, etc. »

Ce qui est plus incompréhensible pour nous, c'est que M. Larcher qui a traduit Hérodote, qui par conséquent a dû se pénétrer de toutes ses idées, les posséder comme sa propre composition, n'ait cependant rien compris au plan de son auteur, n'y ait vu au contraire que nuages et chaos, comme le démontre tout ce qu'il en dit.

D'abord, sa première édition, tome 7, p. 546, ligne 27, présente ce passage vraiment étrange : « Une troupe (de Scythes) obligée par une sédi- » tion de se retirer en Médie, gagne l'estime de » *Crésus ;* on leur confie des enfans pour les éle- » ver; maltraités par la suite, en tuent un qu'ils » apprêtent en guise de gibier ; quittent *Sardes*, » et se retirent auprès d'Alyates. Sujet d'une » guerre entre Kyaxarès et Alyates. »

L'on ne peut pas dire que *Crésus* soit ici une faute d'impression, car ils quittent *Sardes*. La cause de cette bizarre méprise, est que M. Lar-

cher ayant lu dans le § LXXIII, que *Crésus partit avec son armée pour la Capadoce, afin de venger son beau-frère Astyages;* et de suite Hérodote racontant à *quelle occasion il était devenu son beau-frère,* et récitant l'anecdote des Scythes chasseurs, que nous avons rapportée, pages 8 et 9, M. Larcher a fait de tout cela un seul et même faisceau d'idées, et a joint pêle-mêle les Scythes, Crésus, Alyates et Kyaxarès; ce quiproquo a disparu de la seconde édition, mais tous les autres y restent.

« Selon M. Larcher, l'éclipse a lieu en 597, » et par suite le mariage d'Astiages avec Aryenis, » fille d'Alyates; Mandane, fille d'Astyages, » naît l'année suivante (596), elle se marie en » 576; et l'année suivante elle donne le jour à » Cyrus, qui à ce moyen détrône, à l'âge de 15 » ans, son grand-père Astyages (en 560.) »

Cependant, contre le ridicule de ces 15 ans, Hérodote dit positivement que Cyrus, lorsqu'il souleva les Perses, *avait atteint l'âge viril,* ce qui indique au moins 25 ans : toutes ces invraisemblances disparaissent dans le système d'Hérodote. D'abord en mariant Astyages, l'an 625, il laisse tout le tems nécessaire à la naissance et à l'âge mûr de sa fille et de son petit-fils. Mais de plus, il ne dit ni ne laisse entendre, en aucun passage, que Mandane fût fille d'*Aryenis;* si cela

eût été, il est presqu'impossible que cet historien très-attentif à citer les généalogies, n'en eût pas fait la remarque, et qu'il eût négligé d'ajouter au caractère de Cyrus, le trait vraiment piquant, d'avoir eu la *double fortune* de détrôner aussi son grand-oncle, après avoir détrôné son grand-père. Son silence à cet égard, est confirmé par l'*Arménien, Moyse* de *Chorène* qui cite sur la vie et le caractère d'Astyages des détails très-circonstanciés, tirés d'une ancienne histoire, dont nous parlerons. Cet écrivain observe entr'autres que ce *Prince rusé* avait épousé plusieurs femmes prises dans les familles des Princes ses voisins, afin de soutirer par leur canal les secrets de ses amis et de ses ennemis. Ainsi M. Larcher, non-content des difficultés de sontexte, y a encore ajouté des invraisemblances gratuites de son fonds (1).

(1) D'après les indications d'Hérodote, Kyaxarès en 625 n'ayant encore que 9 ans de règne, son fils Astyages dut être âgé d'environ 20 ans, par conséquent il dut en avoir 85 environ, lorsqu'il fut détrôné par son petit-fils. Ce grand âge explique très-bien la clémence du vainqueur qui lui laissa la vie, et qui voulut brûler vif Crésus, âgé de 50 ans, et jouissant d'un grand crédit en Asie. Grace auxjuifs, Cyrus est devenu un héros de Roman; mais lorsque l'on connaît les mœurs de l'Asie et de l'antiquité, l'on sent qu'Hérodote qui nous le représente avec le caractère et le génie de

En plaçant l'éclipse en l'an 597, il n'a plus de place pour le premier siége de Ninive qui la suivit, ni pour l'irruption de l'armée des Scythes qui força Kyaxarès de lever ce siége, et il intervertit tous ces faits de la manière la plus bizarre : il fait arriver l'armée des Scythes en 633, seconde année du règne de Kyaxarès, tandis que le texte porte expressément que ce fut après l'éclipse, et à la 6e année de la guerre contre Alyates. — Il les fait expulser en 605, prendre Ninive en 603, puis arriver les chasseurs *Scythes*, portant un nom abhorré des Mèdes et de Kyaxarès, que, par une autre invraisemblance, il suppose les avoir reçus à bras ouverts à cette époque, et leur avoir confié des jeunes gens de sa cour.

« Mais, dit M. Larcher, je ne puis faire autrement, parce que dans mes calculs le règne » d'Alyates ne commence qu'en l'an 516. »

Donc, lui répliquons-nous, vos calculs sont en erreur : « Mais le prophète Jérémie, (1) en » l'an 13 de Josias, prédisoit l'arrivée des Scythes, d'accord en cela avec Hérodote qui

Tamerlan, a peint le véritable chef insurgé des Perses *sauvages, vêtus des peaux crues* de leurs troupeaux et de leurs chasses.

(1) Voyez le tome 7 contenant la chronologie, page 152. Jérémie cité C. IV — 6. et ch. VI — 22-24.

» parlé de leur irruption en Syrie jusqu'à As-
» calon. »

Donc Jérémie prononce contre vous ; car, selon vous, l'an 13 du roi Josias fut l'an 629, et il est ridicule de dire que Jérémie prédisait en 629, l'arrivée des Scythes que vous placez en l'an 633 : il est bien plus convenable, même pour le sens prophétique, de la placer, comme le fait Hérodote, en l'an 625, parce que, dès un mois après, leur cavalerie, rapide comme celle des Tartares, qui sont leurs représentans et leurs successeurs, dut être en Judée et à Ascalon, où *Psammitik* l'arrêta à force de présens. Mais c'en est assez sur cet article : terminons-le en revenant à l'anecdote qui nous a servi de point de départ, c'est-à-dire à l'éclipse prédite par Thalès. Ce philosophe étant né en 647 ou 646, avait 23 ou 24 ans à l'époque du phénomène, et cet âge est compatible avec l'instruction nécessaire, surtout si, comme on le soupçonne, il dut la connaissance de cette éclipse aux savans d'Égypte et de Phénicie, dont il fut le disciple : il ne nous reste plus à résoudre que quelques difficultés de détail.

§ *Solution de quelques difficultés.*

Le texte d'Hérodote en présente deux relativement au règne de Krœsus. 1°. Si ce règne ne commença qu'en 571, comment Pittacus, mort

bien certainement en 570, a-t-il pu donner à Krœsus un avis cité pour sa prudence et pour sa finesse, quand ce prince, déjà vainqueur de la plupart des Ioniens du continent, voulut attaquer les Ioniens insulaires? 2°. Comment concevoir que Krœsus, dans l'espace de moins de 8 ans (depuis l'an 571 jusqu'à 563), où Solon le trouva dans une prospérité déjà affermie, eût fait cette multitude de guerres et de conquêtes (voy. p. 23 ci-dessus), qui avaient rendu Sardes le siége de l'opulence asiatique, et le rendez-vous de tous les savans de la Grèce, et cela dans un tems où la seule ville de Milet avait résisté 12 années aux attaques de son père, et où le moindre lieu fort exigeait des années de blocus? Ces objections sont si graves, que Larcher même en a déduit la nécessité d'une association de Krœsus au trône de son père dès l'an 574; mais un tel fait méritait bien la peine d'être soutenu d'autorités précises : heureusement, pour l'admettre et l'appuyer, nous en trouvons une de ce caractère dans un historien antérieur à Hérodote même, dans Xanthus de Lydie, dont un fragment précieux nous a été transmis par Nicolas de Damas (1).

Après avoir parlé de Sadyates, Roi de Lydie, comme très-vaillant, mais intempérant; de son fils Alyates, également débauché lorsqu'il était

(1) *Excerpta Valesii*, page 452.

jeune, etc., etc., Nicolas de Damas raconte « qu'Alyates, devenu Roi, et voulant faire la » guerre aux Kariens, ordonna à ses fils de lui » amener des troupes à Sardes à un jour fixe : » *Krœsus*, l'aîné de ses fils, qui étoit *gouverneur* » (vice-roi) de la province d'*Adramout* et du » pays de *Thèbes*, reçut aussi cet ordre ; comme » il étoit mal vu de son père, à cause de sa pa- » resse et de son intempérance, il voulut saisir » cette occasion de rentrer en grace, et il s'a- » dressa au plus riche marchand de Lycie pour » avoir de l'argent et lever des soldats ; le mar- » chand le refusa. Il s'adressa à un autre d'Éphèse, » qui lui procura mille pièces d'or, au moyen » desquelles il leva son contingent, et cela le fit » triompher de ses calomniateurs. »

Il résulte évidemment de ce récit, que Krœsus avant d'être *Roi* de Lydie, comme héritier de son père, avait eu déjà, comme prince apanagé, *un état à gouverner*, par conséquent *une cour*, une représentation, une administration militaire et politique, en un mot tout ce qui constitue la *royauté*, fors l'indépendance vis-à-vis de son père. C'est ainsi que de nos jours nous avons vu les enfans de *Dâher* être dans leurs petites principautés des souverains aussi absolus et plus fastueux que leur père, et cela par l'usage très-ancien où sont les princes asiatiques, de donner à leurs enfans des établis-

semens royaux, qui, après la mort des pères, occasionnent des guerres civiles fatales à leurs propres familles : cet usage, que l'on retrouve dans l'Inde, ayant existé dans la Lydie, comme nous en avons la preuve, l'on est fondé à dire que ce fut pendant sa vice-royauté que Krœsus eut avec les Grecs ces relations, et commença d'acquérir cette célébrité dont Hérodote nous fournit les témoignages antérieurs à l'an 572 : à ce moyen tout reste intact dans son récit et dans les probabilités.

Le règne d'Alyates présente quelques difficultés qui ne se concilient pas aussi heureusement : écoutons Hérodote.

§ XVI. « Alyates succéda à Sadyates son père. »

§ XVII. « Sadyates lui ayant laissé la guerre » contre les Milésiens, il la continua. »

§ XVIII. « Il leur fit la guerre onze ans. — » Or des onze ans qu'elle dura, les six premiers » appartiennent au règne de Sadyates, qui dans » ce tems-là régnoit encore en Lydie. Ce fut lui » qui l'alluma ; Alyates poussa avec vigueur » (pendant) les cinq années suivantes, la guerre » que son père lui avoit laissée. A la douzième » année, Alyates met le feu aux blés des Milé- » siens, etc., tombe malade, et (§ XXII) con- » clud la paix. »

Plusieurs remarques se présentent sur ce texte.

1°. Si Alyates fit pendant six ans la guerre, du vivant de son père, il eut donc un apanage ou une vice-royauté comme Krœsus : ces deux exemples se confirment l'un l'autre.

2°. Si la guerre *dura onze ans*, pourquoi est-il dit qu'à la douzième année il y eut encore une invasion dans laquelle *furent brûlés sur pied les blés*, et par suite *un temple* de Minerve, laquelle, pour se venger, frappa Alyates de maladie : il y a ici contradiction entre les nombres 11 et 12.

3°. Si, comme le veulent les calculs d'Hérodote, Alyates ouvrit son règne en l'an 628, les *cinq dernières années* de la guerre de Milet ont duré jusqu'en 624 inclusivement : en ce cas elles ont coïncidé avec la guerre de Kyaxarès : comment Alyates a-t-il pu faire ces deux guerres à la fois ? Ceci s'explique assez bien par la peinture que fait Hérodote de celle contre Milet, lib. 1, § 17.

« Lorsque la terre étoit couverte de grains et » de fruits, Alyates se mettant en campagne, son » armée marchoit au son du chalumeau, de la » harpe et des flûtes : arrivé sur le territoire des » Milésiens, il défendoit d'abattre les métairies, » de les brûler, et même d'en enlever les portes ; » il laissoit intactes les maisons des cultivateurs, » mais il ravageoit les bleds, les arbres, etc., puis » il s'en retournoit sans assiéger la ville, ce qui » eût été inutile, les Milésiens étant maîtres de » la mer. »

Avec une guerre aussi peu embarrassante, l'on conçoit qu'Alyates put soutenir la guerre contre Kyaxarès, surtout si l'on observe que l'usage des troupes réglées n'existait point à cette époque; que les guerres n'étaient que des incursions commencées au printems et finies en automne; et que les troupes, formées subitement de vassaux et de paysans, comme dans les tems de la féodalité, s'empressaient au début de l'hiver de retourner dans leurs foyers, ce qui causa la perte de Krœsus.

Pourquoi Hérodote ne fait-il pas la remarque du concours simultané de ces deux guerres? Il est vrai qu'il l'indique, lorsque traçant le tableau sommaire du règne d'Alyates, il dit qu'il succéda à son père, qu'il fit la guerre aux Mèdes et à Kyaxarès, qu'il chassa les Kimmériens de l'Asie mineure, qu'il prit la ville de Smyrne, et l'on voit la guerre des Mèdes placée en tête de toutes ses actions. Mais si la guerre contre Milet ne finit qu'à la sixième campagne; sa fin arriva donc en 623 au mois de juillet, deux ans et demi après l'éclipse; cela n'est pas impossible; néanmoins l'on desirerait que l'historien eût expliqué plus clairement cet enchevêtrement de faits.

Enfin comment Alyates put-il avoir une fille nubile en 623? Supposons à cette fille 15 ou 16 ans; cela rejette la naissance d'Alyates au moins à l'an 657; et puisqu'il mourut en 572, il aurait

vécu 85 ans. Cela n'est point impossible, et l'histoire fournit à l'appui plusieurs exemples ; l'on peut dire aussi qu'un usage antique et général en Asie, fut de fiancer des filles dès l'âge de 9 et 10 ans ; en un tel cas Alyates aurait vécu 81 ans comme son fils Krœsus (1). Il faut en convenir, tout ceci n'est pas sans quelques nuages ; mais il n'est pas permis de faire violence à un texte précis pour obtenir de plus grandes vraisemblances.

On voit plus clair dans ce que Hérodote a dit, par fragmens épars, de quelques anciennes irruptions faites par les Kimmériens de la Chersonèse taurique, ou presqu'île de *Krimée*, dans l'Asie mineure.

§ XV. « Avant Alyates régna Sadyates, son » père, pendant 12 ans (650). »

§ XVI. « Avant Sadyates régna Ardys, son » père, pendant 49 ans (699). »

(1) Krœsus, âgé de 35 ans lorsqu'il règne en 570, est par conséquent né en 605 : nous le retrouvons en Égypte à la suite de Kambyses en 525 ; par conséquent il était âgé de 80 ans. Xanthus de Lydie et Plutarque en observant qu'Alyates son père eut plusieurs femmes, nous indiquent assez qu'il fut d'un autre lit que cette fille d'Alyates.

« (Or, § xv) sous le règne d'Ardys les Kim-
» mériens chassés de leur pays par les Scythes
» nomades, vinrent en Asie (mineure), et pri-
» rent Sardes excepté la citadelle. »

§ vi. « L'expédition des Kimmériens contre
» l'Ionie, *antérieure à K*[illegible]*s*, n'alla pas jusqu'à
» ruiner des villes; ce fut qu'une incursion
» suivie de pillage. »

(C'est celle de l'article précédent.)

§ ciii. « Après la bataille de l'Éclipse (en 625),
» Kyaxarès assiégeoit (Ninive), lorsqu'il fut as-
» sailli par une nombreuse armée de Scythes :
» c'étoit en chassant d'Europe les Kimmériens,
» qu'ils s'étoient jetés sur l'Asie. La poursuite
» des fuyards les avoit conduits jusqu'aux pays
» des Mèdes. »

Lib. iv, § xi. « Les Scythes nomades qui
» habitoient en Asie, accablés par les Massagètes
» avec qui ils étoient en guerre, passèrent l'A-
» raxès (le Volga, appelé *Rha*), et vinrent en
» Kimmérie. Les Kimmériens les voyant fondre
» sur leurs terres, délibérèrent entr'eux sur cette
» attaque... Les sentimens furent partagés... La
» discorde s'alluma... Les partis se trouvant
» égaux, ils en vinrent aux mains, et après

» avoir

» avoir enterré leurs morts, ils sortirent du pays,
» et les Scythes le trouvant désert et abandonné,
» s'en emparèrent. »

§ XII. « Il paroît certain que les Kimmériens
» fuyant les Scythes, se retirèrent en Asie, et
» qu'ils s'établirent dans la presqu'île où l'on voit
» maintenant une ville grecque appelée *Synope*.
» Il ne paroît pas moins certain que les Scythes
» s'égarèrent en les poursuivant, et qu'ils en-
» trèrent en Médie. Les Kimmériens, dans leur
» fuite, cotoyèrent toujours la mer (Euxine);
» les Scythes au contraire avoient le Caucase à
» leur droite, jusqu'à ce que s'étant détournés
» de leur chemin, et ayant pris par le milieu des
» terres, ils pénétrèrent en Médie. »

Liv. I, § XVI. « Alyates succéda à Sadya-
» tès, il fit la guerre à Kyaxarès, ce fut lui qui
» chassa les Kimmériens de l'Asie. »

Ces passages comparés ne présentent que deux invasions bien distinctes; l'une (depuis le § CIII), au tems d'Alyates et de Kyaxarès, immédiatement après la bataille de l'Éclipse, et ce fut la dernière : l'autre du tems d'Ardys (§ XVI, XV et VI) : sans doute celle du tems d'Alyates fut aussi *antérieure à Crésus;* mais il est évident que ces « mots les Kimmériens *n'ayant fait qu'une incur-*
» *sion suivie de pillage*, s'en allèrent sans avoir
» pris la citadelle *de Sardes ni ruiné des villes*, »

s'entendent de l'irruption sous Ardys : lors au contraire qu'ils revinrent sous Alyates, fuyant devant les Scythes, après quelques dégâts commis pour vivre, ils tentèrent de s'établir près de Sinope, et ce fut ceux-là qu'Alyates expulsa comme des hôtes dangereux ou incommodes : la politique de ce prince ne les troubla point sans doute du tems de leurs ennemis, les Scythes, afin de les leur opposer au besoin; mais lorsque ceux-ci eurent été chassés de Médie par Kyaxarès, Alyates aura imité son allié.

Strabon (livre 3, p. 222,) parle aussi d'une incursion des Kimmériens, qui au tems d'Homère, ou peu auparavant, avaient ravagé l'Asie mineure jusqu'à l'Ionie et l'Æolide. M. Larcher(1) pense que le savant géographe s'est trompé, parce que l'époque qu'il cite ne cadre point avec les calculs de M. Larcher sur l'époque d'Homère. Il veut que ce soit une autre expédition antérieure au siége de Troye, et dont Euripides aurait fait mention dans son Iphigénie en Tauride. Mais parce que le poëte parle *de villes ravagées*, et que, selon M. Larcher, *il n'y avait point alors de villes en Ionie*, cet imperturbable critique déclare qu'Euripides s'est aussi trompé, et que c'est par une licence poëtique, *pour rendre son récit plus touchant*, qu'il parle *de villes détruites*.

(1) Note 19, p. 183.

Il est très-difficile, comme l'on voit, d'avoir raison avec M. Larcher: cependant Euripides et Strabon pourraient bien ne pas avoir tort: car si l'on fait attention que les *Kimmériens*, peuple d'origine keltique ou gauloise (1), étaient des barbares vagabonds et pillards comme les Skythes, et que leur établissement dans la Tauride date d'une antiquité inconnue à l'histoire, l'on croira facilement qu'ils ont fait, comme les Normands, dans un espace de 3 à 4 siècles, plusieurs incursions dans l'Asie mineure, soit par mer, soit en traversant le Bosphore de Thrace; et ces incursions pourraient expliquer l'origine des *Galates*, autre nom des *Keltes* et des *Kimmériens*, dont l'établissement dans l'Asie mineure ne connaît point de date.

Quant à l'assertion du savant académicien *qu'il n'y avait point de villes en Ionie*, 12 ou 13 cents ans avant notre ère, c'est une conséquence naturelle du système qui *croit* que le monde date d'hier; aussi, quoique toutes les découvertes modernes concourent chaque jour davantage à prou-

(1) Les amateurs d'antiquités keltiques ou celtiques savent que *Kimr* est le nom national que se donnent les *Gâlois* ou peuple du pays de *Galles*, qui comme les Bas-Bretons, sont les descendans des anciens Keltes, et les restes de la souche keltique: le nom de Kimr a fait aussi *Kimbri* ou les *Cimbres*.

ver que les Grecs d'Europe vinrent primitivement et de la Thrace, et de l'Asie mineure, avant d'avoir, par suite de tems, reflué sur les côtes d'Ionie, nous nous garderons bien d'entrer en discussion sur une matière que M. Larcher décide sans réplique, en disant, *taisez-vous et croyez !*

Avant Ardys avait régné Gygès, son père, pendant 38 ans, ce qui remonte sa première année à l'an 737.

Ce fut ce Gygès (prononcé *Gougès* par les Grecs,) qui enleva le trône à Candaules, dernier rejeton de la race des Héraclides en Lydie. . . « Candaules, dit Hérodote, descendoit d'Hercules par Alkée, fils de ce héros : car *Agron* (*fils de Ninus*, petit-fils de Bélus, arrière-petit-fils d'Alkée) fut le premier des Héraclides qui régna à Sardes, et Candaules fut le dernier. (Or) les Héraclides régnèrent, de père en fils, 505 ans, en 22 générations. »

Le texte grec de tous les manuscrits et de toutes les éditions porte unanimement en toutes lettres, et non en chiffres, ces mots, *cinq cent cinq, en vingt-deux générations*, et M. Larcher en convient; mais parce que le système habituel d'Hérodote est d'estimer la génération à 33 *ans*, lorsqu'il *n'a pas de données précises* sur le nombre des années, M. Larcher qui vient de redresser

Euripides et Strabon, redresse aussi Hérodote, et sous le prétexte que la règle générale des 33 ans par génération est violée dans le calcul des 505 ans, il a, de son chef, osé *falsifier* le texte de son auteur, et y substituer 15 générations au lieu de 22. Qu'un traducteur éclaircisse et corrige ce qu'il croit obscur et défectueux, c'est en cela que consistent son mérite et son devoir; mais il le doit faire par des notes placées hors du corps *du texte*: le texte est comme le métal sacré d'une médaille antique, à qui il est défendu de mêler aucun alliage: M. Larcher reconnaît lui-même la vérité, la nécessité de ce principe, lorsqu'il dit, p. 488, lignes 1 et 2, que *l'on ne doit point insérer dans le texte d'un auteur des corrections, par conjecture, sans y être autorisé par quelque manuscrit.* — Et dans un autre endroit, il tance très-sévèrement un éditeur allemand qui a pris cette licence.

En effet, sans ce respect conservateur de l'identité des témoins, et de leurs témoignages, qu'eût-ce été de tous les manuscrits anciens qui ne nous sont parvenus qu'au moyen d'une série de copistes? Que fût-il arrivé si chacun de ces copistes eût substitué ses idées à celles de l'auteur, sous prétexte de les redresser? et si de nos jours, au tems de l'imprimerie et de la publicité, un traducteur ose, malgré sa conscience, se permettre

une telle transgression, que n'a pas dû faire, en des tems de fanatisme, le zèle audacieux des transcripteurs et des possesseurs qui purent en secret, à volonté et impunément altérer leurs manuscrits, dont chacun équivalait à une édition; et si de nos jours, un savant et dévot anglais, M. J. Bentley, prétend infirmer l'autorité de tous les livres hindous, par la raison qu'ils présentent des interpolations plus ou moins sensibles; s'il établit en principe de critique, qu'une seule interpolation prouvée ébranle toute l'authenticité d'un ouvrage, et le rend apocryphe, comment empêcherons-nous les Hindous, les Chinois, etc., de nous retorquer ces principes sur nos propres livres, surtout lorsqu'ils auront des exemples si frappans à nous présenter? D'ailleurs, ce n'est point ici le seul exemple d'interpolation et d'altération que l'on ait à reprocher à M. Larcher: nous en trouvons un autre aussi hardi au § CLXIII, où il a introduit, sans raison, contre le sens de l'auteur, le nom de *Crésus*, au lieu du *Mède* qui est dans l'original et qui se rapporte à *Harpagos*, général des troupes de Kyrus... Et cependant nous ne parlons que du premier livre, le seul dont nous nous soyons occupés. Or la conséquence de ces interpolations serait que beaucoup de lecteurs inattentifs, ne lisant point les notes, admettraient ces *sens intrus* comme le sens réel de

l'historien; qu'ils les pourraient citer dans d'autres livres, et que peu à peu la trace de la vérité pourrait s'effacer, même dans de nouvelles éditions.

Ici le texte d'Hérodote, aux yeux d'une saine critique, ne présente aucun motif de rejet pour les 22 générations : on n'apperçoit aucune contradiction avec ce qui suit ou ce qui précède; il y a même un synchronisme remarquable entre l'origine du royaume Lydien dans la personne d'Agron, l'an 1232, et l'origine de l'empire Assyrien dans la personne de Ninus, père d'Agron, l'an 1237, ainsi qu'il résulte des calculs d'Hérodote que nous allons voir. D'ailleurs aucune vraisemblance naturelle n'est violée ici, puisque 22 générations réparties sur 505 ans donnent 23 ans par degré, à l'exception d'un seul qui n'a que 22 ans : or pour un climat tel que celui de la Lydie, pour une famille de princes partout empressés et intéressés à se marier de bonne heure, cet âge n'a rien que de probable. On peut, il est vrai, citer plusieurs exemples de généalogies de 30 et 35 ans par degré; mais on en peut opposer un nombre encore plus grand à 24 et 26 ans; témoin celle des Rois et des prêtres hébreux que nous avons vue ci-devant. La vérité est qu'il n'y a point de règle fixe en une chose aussi variable, sur laquelle le climat, les lois, les mœurs, les conditions de la société exercent des influences si diverses.

Mais quel motif Hérodote a-t-il eu d'évaluer à 33 ans chaque génération ? Voilà le point qu'il eût fallu d'abord éclaircir, et ce dont nous croyons trouver la source dans un passage de cet historien : il raconte qu'étant en Égypte (à Memphis), « les prêtres lui dirent que depuis le premier » Roi (Menès) jusqu'à Sethos, Prêtre et Roi au » tems de Sennachérib, il y avait eu 341 géné- » rations ; et il ajoute : 300 générations font » 10,000 ans, car *trois générations valent 100 ans.*

De qui vient cette dernière assertion ? ce ne peut être des Grecs, car puisqu'ils ne nous montrent aucunes annales régulières au-dessus de Solon, ils n'ont pu conserver de généalogies capables de leur rendre un principe aussi général, sans quoi, par ces généalogies, ils auraient pu remonter l'échelle du tems jusqu'au-delà du siége de Troie.

Ce principe doit donc venir des Égyptiens, à qui leurs nombreux colléges de prêtres et leurs gouvernemens anciens ont pu fournir des moyens d'apprécier les générations ; mais les faits par eux cités à Hérodote portant plusieurs contradictions et une impossibilité morale, comme nous le prouverons, nous disons que cette évaluation est un résultat systématique inadmissible en principe général.

Pour revenir au règne de Candaules, il est échappé à M. Larcher une forte distraction sur son

époque. En *corrigeant* Pline (car toujours il corrige), « ce naturaliste, dit-il, *se trompe grossièrement* (1), lorsqu'il dit que *Candaules* mourut » la même année que Romulus, puisque le prince » (lydien) périt environ 500 *ans* avant le fondateur de Rome. Il est étonnant que François » Junius et le P. Hardouin n'aient pas relevé » cette erreur. » (Encore deux auteurs châtiés en passant.)

Ouvrons la table chronologique de M. Larcher; nous trouvons,

Candaules est tué l'an 715 avant J.-C.

Numa règne à Rome l'an 714.

Par conséquent Romulus périt l'an 716 (à cause de l'intervègne d'un an qui eut lieu entre lui et Numa). Le calcul de Pline n'offre donc qu'un an de différence; et c'est M. Larcher qui se trompe en entier des 500 ans qu'il lui reproche, sans que l'errata ait corrigé cette faute. Il est d'ailleurs remarquable qu'ici le calcul de Pline est encore celui de Solin et de Sosicrates; car si de 715 où périt Candaules, l'on soustrait la durée des princes Lydiens jusqu'à la prise de Sardes, durée qui fut de 170 ans, on a pour

(1) Note 20 sur le § VII.

résultat cette année 545 dont nous avons démontré l'erreur (1).

D'après tous ces exemples, le lecteur peut apprécier la logique, la sagacité, même la politesse de notre censeur; désormais nous laisserons à l'écart ses notes pour ne nous occuper que du texte; et prenant pour transition les rapports de dates et de parenté qu'établit Hérodote entre Ninus et Agron, nous allons discuter le système chronologique de cet historien sur l'empire d'Assyrie, contradictoirement avec les récits de son antagoniste Ktesias.

---

(1) Ce n'est pas la seule distraction de M. Larcher : p. 245, lig. avant-dernière, il dit : « Solon *accommoda* » l'exemple qu'il présentait à *Kyrus*. » — Jamais on n'a dit que Solon eût parlé à *Kyrus*, mais à Crésus. — Et cependant cette faute n'est pas corrigée dans l'errata qui est composé de 17 pages.

CHRONOLOGIE
DE HÉRODOTE.

EMPIRE ASSYRIEN DE NINIVE.

§ Ier.

Sa durée. Hérodote et Ktesias opposés quant au tems, mais non quant aux faits.

L'on convient généralement que la durée de l'empire Assyrien, ainsi que les époques de son origine et de sa fin, forment la difficulté la plus grande de l'Histoire ancienne; l'on pourrait ajouter qu'elles sont le sujet de la querelle la plus inconcevable entre les deux historiens de qui nous tenons nos documens. En effet, comment expliquer que Ktesias, au tems d'Artaxercès, ait évalué cette durée à 1306 ans, lorsqu'Hérodote, moins de 70 ans avant lui, ne l'avait trouvée que de 520? Comment imaginer que le premier ait donné 317 ans à *neuf* Rois Mèdes, qui, dit-il, remplacèrent les Assyriens? tandis que le second ne compte que quatre Rois Mèdes

dans un espace de 150 ans, et cela lorsque Hérodote écrivait moins de 70 ans après la mort de Kyrus, qui détrôna le dernier de ces monarques? Nécessairement l'un des deux historiens s'est trompé; et de là un schisme entre leurs sectateurs. Les uns, préférant Ktesias, prétendent qu'il a dû être mieux instruit, par la raison que ce Grec asiatique, né à Knide, ville tributaire des Perses, d'abord soldat de Kyrus le jeune, puis de prisonnier, devenu médecin du grand Roi, eut tout le tems, pendant les 17 années qu'il vécut à la cour, de connaître l'histoire du pays: il en eut tous les moyens, si, comme il le dit lui-même dans Diodore, il eut en main les archives royales; et il put les avoir, parce que l'usage de tous les anciens gouvernemens d'Asie fut de tenir des registres qui nous sont plusieurs fois cités. Raisonnant sur ces faits et sur leurs conséquences, les partisans de Ktesias attaquent Hérodote, citent contre lui le mot de Cicéron (1), le Traité de Plutarque (2), les inculpations de

(1) Quanquam apud Herodotum patrem Historiæ, et apud Théopompum sunt *innumerabiles fabulæ*. Cicero de Legibus, lib. I°, § I°.

(2) Traité de la malignité d'Hérodote.

Strabon (1), et prétendent que le père de l'Histoire n'a eu ni les moyens, ni la solidité d'instruction de son successeur et contradicteur.

En admettant les moyens de Ktesias, l'on a dit ou l'on peut dire en faveur d'Hérodote (2), que les siens n'ont pas été moindres, et que même ils sont préférables. On demande si l'étranger, médecin du grand Roi, assujéti au service d'une maison immense, a eu le tems de se livrer à l'étude des antiquités, d'apprendre la langue et le système d'écriture des Assyriens, sans doute différens de la langue et du système d'écriture des Perses; s'il a pu traduire par lui-même des monumens déjà vieillis, ou s'il n'a eu que les traductions et les extraits qu'en auront faits les Perses; si, dans l'un et l'autre cas, il n'a pas été sujet à beaucoup d'erreurs involontaires ou préméditées. On demande si, vivant dans une cour très-despotique, il n'a pas

(1) Directes en plusieurs passages, indirectes au sujet de la mer Caspienne et du voyage des Phéniciens à Cadix.

(2) En faveur d'Hérodote, sont, Denys d'Halicarnasse, Usserius Conringius, Marsham, Prideaux, Newton, Bossuet, Monfaucon, Dom Calmet, etc. En faveur de Ktesias, sont, Diodore, Justin, Eusebe, Scaliger, Petau, Pezron, Desvignoles, etc.

été dans une dépendance nécessaire de tout ce qui l'a entouré ; s'il a pu voir par d'autres yeux que par ceux des courtisans ; épouser d'autres opinions, d'autres intérêts que ceux des Perses. Or les Perses avaient un intérêt *national* et *royal* de décréditer le livre d'Hérodote, qui, de toutes parts, choque leur orgueil, en célébrant leur défaite, et en publiant plusieurs traits de folie de leurs Rois. Ktesias est atteint de cette partialité, lorsqu'il se déclare en propres termes le *contradicteur* d'Hérodote, et que, selon les expressions de Photius (1), il l'appelle *menteur* et *inventeur de fables :* cette accusation est d'autant plus singulière de sa part, que de tous les historiens, Ktesias est celui qui, chez les Anciens, a été le plus généralement décrié pour ses fables et pour ses mensonges ; son livre *sur les Indes*, qui nous est parvenu, justifie cette opinion. Quant à sa partialité, elle nous est formellement indiquée par un passage de Lucien, dans ses Préceptes sur l'art d'écrire l'Histoire.

« Le devoir d'un historien, nous dit-il, est de raconter les faits comme ils sont arrivés : mais il ne le » pourra, s'il redoute Artaxercès, dont il est le méde- » cin, ou s'il espère en recevoir la robe de pourpre » des Perses, avec un collier d'or et un cheval niséen,

(1) Bibliothèque grecque, page 107.

» pour le salaire des éloges qu'il lui aura donné dans » son Histoire (1). »

Il est évident que ce trait s'adresse à Ktesias ; et il l'atteint avec d'autant plus de force, que Lucien, l'un des plus savans et des plus indépendans écrivains de l'antiquité, ne l'a point lancé sans en avoir trouvé le motif dans les anecdotes de la vie du médecin; il est donc certain que sous le rapport de la moralité, Ktesias ne peut soutenir le parallèle avec Hérodote, tel qu'il nous est connu par les principaux événemens de sa vie.

En effet, nous savons par divers témoignages, et par quelques traits répandus dans son livre, que, né dans une condition indépendante, il eut d'autre passion, d'autre but que d'acquérir de la gloire, d'être un grand historien, et de devenir un homme aussi célèbre qu'Homère, dont en effet il imite l'art en beaucoup de points. De tout temps l'art de raconter fut la passion des Grecs et surtout des Asiatiques ; chez ceux-ci, il menait à la faveur des Rois ; chez ceux-là, libres alors, il procurait une sorte d'idolâtrie publique plus enivrante que l'or des cours et leur servitude. Né 4 ans avant l'in-

(1) Lucien, Traité de la manière d'écrire l'Histoire, *vers la fin.*

vasion de Xercès (1), élevé au milieu des cris de la victoire et de la liberté, il paraît qu'Hérodote conçut de bonne heure le projet de célébrer cette guerre, comme Homère avait célébré celle de Troie. Pour exécuter cette entreprise, il fallait avoir acquis beaucoup de connaissances; et dans un temps où les livres étaient rares et mauvais, les connaissances ne s'acquéraient qu'en voyageant. Il se livra aux voyages : divers passages de son livre prouvent qu'il visita d'abord l'Egypte, Memphis, Héliopolis, Thèbes, puis Tyr (2), Babylone, très-probablement Ecbatane, qu'il décrit comme ferait un témoin oculaire, et qui d'ailleurs était sur sa route vers la Colchide; de là il dut revenir par l'Asie mineure, traverser le fleuve Halys dont il cite les ponts construits par Krœsus. Après avoir concouru à chasser Lygdamis, tyran

(1) D'après la remarque de Pamphila, savante dame romaine, citée par Aulugelle, Hérodote avait 53 ans lors de la première année de la guerre du Péloponèse; par conséquent il était né l'an 484 avant J. C. Xercès passa en Grèce en 480. Pamphila fut célèbre à Rome, sous Néron, pour divers écrits sur l'Histoire et sur la Musique. Elle avait fait un Abrégé de Ktesias, en 3 Livres.

(2) *Voyez* Lib. II, §§ 3, 4 et 44; Lib. Ier, § 183; Lib. IV, 43, 165 et 186.

d'Halicarnasse sa patrie, il fit une première lecture solemnelle de son histoire à l'assemblée des jeux olympiques : et l'on doit remarquer que cette épreuve est une des plus fortes qu'un historien pût subir, puisque par cette publicité il s'exposait à la censure des Grecs instruits, qui de tous les pays accouraient à ces fêtes. Or à cette époque (vers 460) il n'y avait pas plus de 100 ans que Kyrus avait détruit l'empire des Mèdes; pas plus de 97 ans qu'il avait pris Sardes et *Krœsus*, ce roi Lydien si connu de toute la Grèce; pas plus de 70 ans que Kyrus lui-même était mort. Hérodote dans ses voyages avait pu recueillir des traditions de la seconde et même de la première main; partout il avait consulté les prêtres, classe la plus savante, la seule savante chez les anciens. En consultant ceux de peuples différens et même ennemis, il avait eu le moyen de vérifier, de redresser les contradictions de l'erreur ou du préjugé. Et parce que de toutes ces informations il composa un seul système, il fut obligé, pour le bien établir, d'en confronter, d'en discuter toutes les parties. Son ouvrage doit donc être considéré comme un extrait, comme un résumé de tout ce que les plus savans hommes de l'Asie savaient de son tems sur l'Histoire ancienne. D'autres historiens, alors célèbres dans la Grèce, tels que

Cadmus, Xanthus, Hellanicus, l'avaient précédé: s'il eût choqué les idées reçues, il se fût élevé contre lui quelque contradicteur dans les nombreuses lectures publiques qu'il fit à *Elis*, à Corinthe, à Athènes, etc.; et la moindre anecdote de ce genre eût été connue de Plutarque qui par une partialité puérile, a tenté de le dénigrer, *pour venger*, dit-il, *les Thébains ses compatriotes d'avoir été accusés par Hérodote de n'avoir pas secondé les Grecs contre les Barbares.* Cette véracité d'Hérodote, en lui suscitant des ennemis, est un titre de plus à notre confiance et à notre estime; d'ailleurs son livre que nous possédons, respire partout la bonne foi, la candeur : ses connaissances en Physique sont faibles, comme elles l'étaient généralement de son tems : mais son bon sens, sa réserve à prononcer, sa sagesse à douter, le conduisent souvent mieux que la science systématique de ses successeurs; témoin le géographe Strabon, qui n'a point voulu croire au *voyage des Phéniciens* autour de l'Afrique (1), et qui a prétendu que la Caspienne était *un golfe et non une mer isolée;* notre géographie moderne, en démentant les raisonnemens physiques du

(1) Il commet d'ailleurs une fausse citation, en le plaçant sous *Darius* au lieu de *Nekos*. *Voyez* Strabo. Geogr. lib. II, pp. 98 et 100.

géomètre, nous fournit une preuve de cette vérité historique et morale : « que quelquefois des » faits *incroyables*, *invraisemblables* parce qu'ils » choquent la doctrine reçue dans un tems, » n'en sont pas moins certains ; et que le récit » naïf d'un narrateur fidèle, » qui dit comme Hérodote, *je ne comprends pas cela; mais voilà ce que j'ai vu, ce que m'ont assuré des témoins instruits*, est quelquefois préférable aux dénégations dogmatiques des théoriciens (1). Cicéron lui reproche de raconter beaucoup de fables (2), et en effet il raconte quelquefois des *miracles* ou *prodiges*, selon l'esprit de son tems. Mais en général il les cite comme l'opinion

(1) Nous en avons un bel exemple récent, dans les pierres tombées du ciel, sur lesquelles *Fréret* écrivit, il y a un demi-siècle, un Mémoire alors peu goûté : l'on ne croyait pas à ce prodige... Il est prouvé : comment s'opère-t-il? Les savans [illegible]... Nous disons : *il faut douter et observer*. Ce genre de grêle métallique finira par s'expliquer.

(2) Ce qui n'empêche pas Cicéron d'en parler avec éloge, en quatre autres endroits; par exemple, il dit, *lib. II°, de Oratore : Namque et Herodotum qui princeps hoc genus ornavit, in causis nil omninò versatum esse accepimus. Atqui tanta est eloquentia, ut me quidem quantùm ego græcè scripta intelligere possum magnoperè delectet.*

reçue, plutôt que comme la sienne : et lorsqu'il y croit, il y est porté *par le respect des Dieux*, qui est une sorte de garantie de sa droiture : Cicéron lui-même eût été fort embarrassé à désigner les faits *fabuleux*, puisque plusieurs de ceux que cite Hérodote sur l'intérieur de l'Afrique, et qui jusqu'ici semblaient *incroyables*, ont été de nos jours reconnus *vrais* par les voyageurs (1). Telle est la destinée singulière d'Hérodote, qu'après avoir été mal apprécié des anciens, le mérite de son ouvrage s'est élevé chez nous autres modernes à mesure que nous avons acquis plus de connaissances sur les pays dont il a traité. Tous les voyageurs en Egypte s'accordent à dire que l'on ne peut rien ajouter à la justesse, à la correction, à la grandeur du tableau qu'il en a tracé. Ensorte que c'est pour avoir été en général trop au-dessus des notions vulgaires, qu'il a eu chez les anciens moins de crédit que des écrivains d'un ordre inférieur. Si dans des matières délicates et difficiles, il a porté cette finesse de tact et cette rectitude de jugement, l'on a droit d'en conclure qu'il n'a pas été moins soigneux, moins habile dans ses recherches sur

(1) *Voyez Hornemann, Voyage en Afrique.* Hérodote a cité pour ses autorités les voyageurs et négocians Carthaginois. Lib. IV, § 43 = 165 = 186.

la chronologie, et l'on peut poser en fait que sous aucun rapport, Ktesias ne lui est préférable, ni même comparable.

De cette conclusion passer subitement, comme l'ont fait plusieurs savans, à n'ajouter aucune foi à tout ce qu'a écrit Ktesias, cela nous paraît une exagération passionnée; et comme en ce genre de questions les raisonnemens n'ont de force qu'autant qu'ils sont établis sur des faits positifs, nous allons remplir un double objet d'utilité, en soumettant au lecteur le principal fragment de Ktesias sur les Assyriens, lequel, d'une part, fournira les moyens d'apprécier l'esprit et l'autorité de cet historien, tandis que de l'autre il montrera dans leur ensemble les faits dont Hérodote n'a cité que des parties accessoires ou des résultats généraux.

§ II.

Idée générale de l'empire Assyrien, selon Ktesias, en Diodore, lib. II, page 113 *et suivantes, édit. de Wesseling* (1).

« AVANT Ninus, Roi des Assyriens, l'Asie ne cite » aucun Roi indigène qui ait fait de grandes choses, ni » qui ait même laissé le souvenir de son nom. Ninus est » le premier dont les hauts faits aient répandu et conservé » la renommée ; par cette raison, nous allons en parler » avec quelque détail. Poussé par son caractère belli- » queux vers tout ce qui exige le mâle courage de » l'homme, il arma d'abord les jeunes gens les plus ro- » bustes de son royaume, et les habitua par de longs et » fréquens exercices, à toute espèce de fatigue et de » périls ; (non content) de cette armée redoutable, il » s'associa encore *Ariaios*, Roi de l'Arabie (heureuse), » pays alors rempli des plus vaillans guerriers. Cette » nation de tout tems a été jalouse de sa liberté ; ja- » mais elle n'a reçu de princes étrangers ; et, malgré leur » immense pouvoir, les Rois des Perses et des Maké- » doniens n'ont pu l'asservir : (la raison en est) que

(1) Nous n'employons point la traduction française de Terrasson, parce que depuis Rhodoman, qu'il a suivi, M. Wesseling a donné une traduction latine bien plus correcte, et parce que Terrasson, pour rendre son style plus français, a écarté une foule d'images et de termes techniques très-importans au sujet. Lorsque l'on traduit des historiens, surtout anciens, l'on peut dire que c'est un mérite au style, d'avoir la physionomie quelconque de l'original.

» l'Arabie étant déserte en certaines parties, et dans » d'autres n'ayant que des puits cachés, connus des seuls » naturels, il devient impossible à des armées étrangères » (d'y subsister) et de s'en emparer. Fortifié du secours » des Arabes, Ninus, à la tête d'une armée nombreuse, » envahit (d'abord) la Babylonie qui lui était limitrophe. » *La ville actuelle* de *Babylone* n'était pas encore bâtie, » mais le pays avait beaucoup d'autres villes bien peu- » plées. Les naturels inexpérimentés à l'art de la » guerre, furent facilement vaincus et assujétis au tribut » annuel. Quant à leur Roi, Ninus l'emmena ainsi que » ses enfans, par la suite il le fit périr. De là s'étant » porté contre l'Arménie, il renversa quelques villes » fortes, et la terreur se répandit dans le pays. Barsanes » qui en était Roi, convaincu de son infériorité, vint » au devant de Ninus avec de riches présens, et lui » promit d'exécuter tous ses ordres. L'Assyrien magna- » nime, l'accueillit avec douceur; il lui rendit même le » royaume d'Arménie, à condition qu'il resterait ami » fidèle, et qu'il lui fournirait des vivres et des soldats » pour ses autres expéditions. Avec cet accroissement » de moyens, Ninus attaqua la Médie, et malgré une » vive résistance, il défit Pharnus, Roi du Pays, qui » perdit beaucoup d'hommes, et qui, fait prisonnier avec » sa femme et ses sept enfans, fut *mis en croix* par » l'ordre du vainqueur.

» De si brillans succès inspirèrent à Ninus un violent » desir de soumettre à ses lois toute l'Asie située entre » le Tanaïs et le Nil; tant il est vrai que la prospérité » ne sert qu'à ouvrir le cœur de l'homme à plus de » cupidité. Ayant donc établi un de ses amis *satrape* » de Médie, il se livra tout entier à l'exécution de son

» projet, et dans un espace de 17 ans, il parvint à sub-
» juguer tous les peuples (de la presqu'île et du conti-
» nent), à l'exception des *Bactriens* et des *Indiens*.
» Aucun écrivain n'a transmis le nombre des combats
» qu'il livra, ni des ennemis qu'il vainquit. Bornons-
» nous donc, en suivant Ktesias de Knide, à énumérer
» les pays les plus célèbres. D'abord, venant des pays
» maritimes vers le continent, Ninus conquit l'Égypte,
» la Phénicie, la Cœlesyrie (Damas et Balbek), la Cilicie,
» la Pamphilie, la Lykie, la Karie, la Phrygie, la
» Mysie, la Lydie ; ensuite la Troade, la Phrygie hel-
» lespontique, la Propontide, la Bithynie, la Cappadoke
» et les peuples barbares situés dans le Pont (sur les
» rives de l'Euxin jusqu'au Tanaïs); il s'empara (aussi)
» du pays des Cadusiens, des Tapyres, des Hyrkaniens,
» des Draggues, des *Derbikes*, des Karmaniens, des
» Choromnéens, des Borkaniens et des Parthes; il y
» joignit la Perse, la Susiane, et ce qu'on appelle la
» *Caspiane*, où l'on ne pénètre que par des gorges étroites
» nommées *Portes Caspies;* enfin beaucoup d'autres
» peuples moins connus, qu'il serait trop long d'énu-
» mérer. Quant à la guerre contre les Bactriens, la grande
» difficulté des passages (à travers la chaîne des mon-
» et la multitude de leurs guerriers l'obligèrent, après
» plusieurs tentatives infructueuses, de l'ajourner à un
» tems plus opportun.

» Ayant donc ramené ses troupes en *Syrie* (Assyrie),
» il choisit un terrain propre à construire une ville im-
» mense, qui, de même que ses exploits surpassaient
» tous ceux connus avant lui, pût aussi surpasser non-
» seulement toutes les villes alors existantes, mais en-
» core celles que l'on pourrait construire après lui. Quant

» au Roi des Arabes, il le congédia avec ses troupes, » après l'avoir comblé de présens et de dépouilles. »

Ici, Diodore entre dans de longs détails sur la construction de Ninive, au bord de l'*Euphrate* (au lieu du Tigre); puis sur la reprise des hostilités contre les Bactriens; sur les aventures singulières et la fortune de Sémiramis, etc.: il raconte comment, par son esprit, son courage et sa beauté, cette femme devint épouse de *Ninus*, lui donna un fils appelé *Ninyas*, et peu de tems après régna seule par le décès du Roi; il expose comment, pour égaler et même surpasser la gloire de son mari, elle bâtit la ville de Babylone avec ses murs énormes, ses tours nombreuses, ses quais, ses ponts, son temple de Belus, et ses deux palais communiquant par-dessous l'Euphrate, au moyen d'un boyau de galerie voûtée, etc., etc., etc.

« Quant au jardin suspendu, placé près de la citadelle, » ce ne fut pas Sémiramis, *mais un Roi syrien* qui, » dans des tems postérieurs, le construisit pour une de » ses concubines née en Perse, et desireuse de revoir, » comme dans son pays natal, de vertes prairies sur des » montagnes. (Diodore décrit la construction de ce jardin). Sémiramis bâtit encore sur l'Euphrate et le Tigre, » d'autres villes où elle établit des marchés et des foires » pour les marchandises qui venaient de la Médie et de » la Parctalène;... et parce que ces deux fleuves sont, » après le Nil et le Gange, les plus grands de l'Asie, » leur lit est le véhicule d'un commerce très-actif, en » même tems que les villes placées sur leurs bords sont » le siége d'une foule de riches marchés qui contribuent » à la magnificence de celui de Babylone, etc., etc. »

En quittant Babylone, Sémiramis mène son armée en

Médie, campe au pied du mont *Bagistan* (1), y construit un *jardin* magnifique, fait sculpter sur le rocher, des chasses d'animaux et des inscriptions en *lettres assyriennes;* construit un autre jardin autour du rocher *Xaoun;* se livre à toutes les voluptés, ne veut point d'époux, de peur de perdre son sceptre, mais prend des amans qu'ensuite elle fait périr. Elle s'avance vers Ekbatanes, parcourt *la Perse* et les autres provinces de son empire, laissant partout sur ses pas des monumens qui durent encore et gardent son nom. De là Ktesias la conduit en Égypte et en Lybie, dont elle soumet une partie, et où elle consulte l'oracle sur la fin de sa vie; puis elle retourne à Bactres, et entreprend au bout de trois ans, contre les Indiens, une guerre où elle perd beaucoup de troupes, et faillit elle-même de périr. Enfin, avertie que son fils lui dresse des embûches (selon la prophétie de l'oracle d'Ammon), elle prend le parti d'abdiquer et de mourir.

« Ninyas, fils de Ninus et de Sémiramis, régna à leur » place; n'imitant point leurs mœurs guerrières, il me- » na au fond de son palais une vie pacifique et mys- » térieuse, ne se laissant voir qu'à ses femmes et à ses » eunuques. Uniquement occupé à jouir du repos et de » toute espèce de sensualité, il écarta avec soin les » soucis et les embarras (des affaires), ne pensant pas » qu'un règne heureux pût avoir d'autre but que » de jouir sans trouble de tous les plaisirs (de la nature » humaine); et cependant afin de gouverner avec plus » de sureté, et de tenir ses sujets dans la crainte, il » institua l'usage de lever chaque année, en chaque pro-

(1) En persan moderne, *Bag* signifie jardin. *Bag-Estan*, pays ou *lieu du jardin*.

» vince, un certain nombre de soldats avec un chef; » puis rassemblant tous ces corps dans Ninive, il leur » nommait un commandant très-attaché à sa personne. » L'année révolue, il faisait venir de nouveaux corps » semblables, et après avoir délié les premiers de leur » serment, il les renvoyait dans leur pays. A ce moyen, » les peuples qui voyaient une forte armée toujours » campée, et prête à punir toute rebellion, vécurent » dans la soumission. Le motif (secret) du *changement* » *annuel* était d'empêcher que les chefs et les soldats » ne formassent ensemble des liaisons trop intimes:... » car la prolongation de service donne aux chefs mi- » litaires de l'expérience et de l'audace, et les invite » souvent à conspirer contre les princes. D'autre part, » en se rendant invisible, Ninyas voilait à tous les re- » gards sa vie voluptueuse, et, comme s'il eût été un » Dieu, personne n'osait en mal parler... Ainsi régna » Ninyas, et il fut imité par la plupart des Rois (As- » syriens), qui, *pendant* 30 *générations*, se succédèrent, » *de père en fils*, jusqu'à Sardanapal. Sous ce dernier, » l'empire Assyrien, après avoir duré 1360 ans (1)

(1) Ce nombre de 1360 est certainement une erreur de nos imprimés et du manuscrit qu'ils représentent. Les anciens n'ont point lu ainsi; ils ont lu 1306 ans, et cela, en citant ce même passage de Diodore. Témoin Agathias, qui, après avoir dit qu'Arbakes et Belesis enlevèrent à Sardanapal l'empire de l'Asie, ajoute que « à cette époque, il s'étoit écoulé, depuis que Ninus avoit fondé l'em- » pire, une durée totale de *mille trois cent six ans* », *comme en convient Diodore de Sicile, d'accord avec les calculs de Ktesias.*

Agathias, lib. II°, p. 63.

Témoin encore George Le Syncelle, qui dit également, page 359: « Ainsi les Assyriens possédèrent l'empire pendant un espace de » 1306 ans, comme le dit *Diodore, sur l'autorité et le témoignage*

» (lisez 1306), selon le témoignage de Ktesias de Knide, » en *son second Livre*, fut remplacé par celui des » Mèdes.

» Il serait inutile de rapporter le nom de ces Rois et » la durée de leur règne, puisqu'ils n'ont rien fait de » mémorable : seulement le secours envoyé par l'un d'eux » aux Troyens, sous la conduite de Memnon, fils de » *Tithon*, mérite que nous le citions : ce Roi d'Assyrie fut » *Teutamus*, 20e descendant de Ninyas, fils de Sémiramis, » sous lequel les Grecs, conduits par Agamemnon, atta- » quèrent la ville de Troie, lorsque les Assyriens possé- » daient l'empire de l'Asie depuis plus de mille ans. Ce » fut à titre de prince vassal, que Priam, accablé du » poids de la guerre, envoya vers Teutamus demander » des secours. Le monarque lui envoya 10 mille Ethio- » piens et autant de Susiens, avec 200 chars de guerre. » Tithon alors était gouverneur de la Perse, et jouis- » sait plus qu'aucun autre satrape, de la faveur du » Roi; Memnon, son fils, était à la fleur de l'âge et » doué d'autant de force de corps que de vivacité d'es- » prit : il avait construit, dans la citadelle de Suse, » un palais qui garda son nom *jusqu'à l'empire des Perses*,

---

» *de Ktesias*. » Les 1360 ans de nos imprimés doivent donc être une faute de copiste, par une méprise décimale de 60 pour 6. Le nombre 1306 doit d'autant mieux être la vraie leçon, que Diodore, à la fin de ce fragment, va nous donner le nombre rond de 1300, comme son synonyme, ce qui ne pourroit se dire de 1360. Enfin Justin ou Trogue-Pompée n'a lu que 1300 ans.

A cette occasion, remarquons que nos premières éditions ont en général été une source d'erreurs, parce que les savans n'eurent pas alors toutes les facilités de consulter beaucoup de manuscrits; et que depuis lors, ces premier imprimés, en faisant négliger et perdre les manuscrits mêmes, sont devenus le type défectueux de toutes nos copies.

» ainsi, *qu'une rue* qui porte encore son nom. Néan-
» moins les Ethiopiens voisins de l'Egypte, réclament ce
» Memnon comme leur compatriote, et montrent des
» palais appelés *Memnoniens*. Quoi qu'il en soit, l'opi-
» nion constante est que Memnon conduisit à Troie
» 20,000 hommes de pied et 200 chariots; qu'il com-
» battit avec une valeur brillante et tua beaucoup de
» Grecs; mais les Thessaliens le tuèrent enfin dans une
» embuscade; les Ethiopiens leur ayant enlevé son corps,
» le *brûlèrent* et portèrent *ses os* à son père Tithon.
» Voilà ce que les Barbares (les Perses) assurent (selon
» K[illegible]) être consigné dans les archives royales. »

« *A l'égard de Sardanapal, 30e et dernier Roi* » depuis Ninus, il surpassa tous ses prédécesseurs » en débauche et en mollesse: invisible comme eux, » et entouré de *troupeaux* de femmes, il en prit » les mœurs et les formes; il portait leur vêtement, » imitait leur voix, se peignait le visage, le corps, bro-
» dait, tissait, filait la laine, teignait en pourpre, etc., etc.
» L'on assure qu'il s'était composé lui-même cette épi-
» taphe: Mortel, qui que tu sois, livre-toi à tes pen-
» chans, essaye de toutes les jouissances, *le reste n'est*
» *rien*. Me voici cendre, moi qui fus le *Grand-Roi* de
» Ninive: ce que l'amour, la table, la joie me pro-
» curèrent de bonheur quand j'étais vivant, cela seul me
» reste maintenant dans le tombeau, tous les autres biens
» m'ont quitté (1).

(1) *Voyez* à ce sujet un intéressant Mémoire de M. de Guignes, qui prouve que la morale de Salomon, dans le Cantique, dans les Proverbes et dans l'Ecclésiaste, est absolument la même: il eût dû ajouter que le système appelé *épicurisme* a, comme tous les autres systèmes des Grecs, été puisé en Asie, où il régnait depuis des siècles. (*Mémoires de l'Académie des Inscript.*, *Tom.* 34.)

» Cependant un Mède nommé *Arbâk*, homme de tête » et de courage, se trouva commander le contingent » annuel des troupes de la Médie ; ayant formé des liai- » sons avec le commandant des Babyloniens, celui-ci le » sollicita de secouer le joug des Assyriens; le nom de ce » Babylonien était Belesys, homme le plus distingué des » *prêtres babyloniens*, que l'on nomme *Chaldéens*. Son » habileté en Astrologie, son talent à deviner et à pré- » dire avec certitude les événemens, lui avait acquis » un très-grand crédit; il prédit donc au général mède » qu'il posséderait tout ce que possédait Sardanapal. » Arbâk, flatté du présage, lui promit, si [illegible]ment » réussissait, de lui donner la satrapie de Babylone : de » ce moment, plein d'espoir en l'oracle, il s'étudia à » gagner l'amitié des autres chefs, par des repas et des » propos affectueux. Il tâcha aussi de se procurer la » vue du Roi et du genre de vie qu'il menait ; pour cet » effet, il fit présent d'une coupe d'or à un eunuque, » qui l'introduisit et le rendit témoin de toute la mollesse » et de toute la débauche du palais. Dès-lors Arbâk, » plein de mépris pour Sardanapal, se livra de plus en plus » aux espérances présentées par le Chaldéen. Ils concer- » tèrent ensemble, l'un, de faire soulever les Mèdes et les » Perses, l'autre, d'engager les Babyloniens à se joindre » à eux, et à communiquer le projet *au Roi des Arabes*, » ami de Belesys. L'année s'écoulait, et les nouveaux » contingens allaient remplacer les anciens, lorsqu'Arbâk » persuada aux Mèdes de secouer le joug des Assyriens, » et séduisit les Perses par l'appât de la liberté. Belesys » souleva aussi les Babyloniens, et envoya des députés au » Roi d'Arabie, avec qui il était lié d'hospitalité, pour lui » faire part de l'entreprise. L'année étant enfin révolue,

» tous les chefs arrivèrent avec de nombreuses troupes, » en apparence pour fournir le contingent, mais, en effet, » pour ravir la suprématie aux Assyriens. Le nombre » total des quatre peuples réunis se trouva *être de* » 400,000 *hommes* (1). Le camp étant posé, l'on com- » mença de délibérer sur les opérations. Sardanapal, au » premier avis de l'insurrection, mène contre les révol- » tés les troupes des autres nations. L'action s'engage, » et après une forte perte, ils sont poussés jusqu'à des » collines situées à 70 stades de Ninive (2). Ils tentent » une seconde action; Sardanapal range ses troupes en » bataille, et fait crier par des héraults, qu'il donnera » deux cents talens *d'or* à qui tuera Arbâk; et le double, » avec le gouvernement de la Médie, à qui le livrera vi- » vant. Il met également à prix la tête de Belesys. Ces » offres devenant inutiles, il livre un second combat, » tue un grand nombre de rebelles, et chasse le reste » vers leur camp sur les collines. Arbâk ébranlé de ce » second échec, assemble ses amis et tient conseil. La » plupart voulaient retourner chez eux, s'y emparer des » lieux forts, et se préparer à soutenir la guerre; mais » Belesys protestant que les Dieux annoncent par des » prodiges qu'à force de patience ils viendront à bout de » leur noble dessein, décide les généraux à une troisième » bataille. Le Roi les bat encore, s'empare de leur camp » et les chasse devant lui jusqu'à la frontière de Baby- » lonie; Arbâk lui-même, affrontant tout danger et tuant » beaucoup d'Assyriens, reçoit une blessure. Alors la

(1) Il y a exagération probablement décuple.

(2) Stade persien de 85 toises 3 pieds 7 pouces. Les 70 font environ 5956 toises, ou deux lieues un quart.

» plupart des chefs perdent tout espoir et veulent retour-
» ner chez eux; mais Belesys, qui avait passé la nuit à consi-
» dérer les astres, leur annonce qu'un secours inespéré va
» s'offrir de lui-même, et que s'ils veulent attendre seule-
» ment 5 jours, la face des affaires changera totalement;
» que tels sont les signes certains que lui montrent les Dieux,
» par la science des astres... Ils rappellent donc leurs sol-
» dats, et tandis qu'ils attendent le 5e jour, le bruit se ré-
» pand qu'un corps nombreux de Bactriens envoyés au Roi,
» marche à grandes journées et déjà est près. Arbâk prenant
» avec lui l'élite de ses soldats, marche à leur rencontre, dans
» le dessein de les amener à son but par la persuasion ou
» par la force. L'amour de la liberté séduit les Bactriens,
» et d'abord les chefs, puis tout le corps, réunissent leurs
» tentes à celles d'Arbâk. Le Roi, qui d'abord ignora
» cette défection (soudaine), et que sa prospérité enivra,
» déjà reprenait ses habitudes de mollesse, tandis que ses
» troupes se livraient à des festins pour lesquels il leur
» avait fait fournir une grande quantité de vin, de chairs
» de victimes et autres provisions. Arbâk, informé de la
» négligence et de l'ivresse, suite nécessaire de ces grands
» repas, les attaque de nuit et à l'improviste. Les As-
» syriens surpris dans leur camp, se sauvent en désordre
» à Ninive, après une perte très-considérable; le Roi
» (déconcerté), charge *Salaimên*, frère de sa femme,
» du commandement des troupes extérieures, et s'en-
» ferme dans la ville pour la défendre. Les rebelles
» attaquent *Salaimén* d'abord en rase campagne, puis
» au pied des remparts, le battent deux fois et même
» le tuent. L'armée du Roi, partie précipitée dans l'*Eu-*
» *phrate* (le Tigre), partie mise en fuite, se trouve
» anéantie. Telle fut la quantité des morts, que les eaux

» du fleuve furent rougies dans un long espace. Du mo-
» ment où Sardanapal fut ainsi assiégé, plusieurs na-
» tions, pour redevenir libres, se joignirent aux rebelles.
» Dans ce danger imminent, le Roi envoie ses trois fils et
» ses deux filles, avec de grandes richesses, au satrape de
» Paphlagonie, *Cotta*, qui était le plus dévoué de ses
» serviteurs : il dépêche des agens dans toutes les pro-
» vinces, pour qu'on lui amène des secours, et il se
» prépare à soutenir un long siége, se confiant en un
» oracle transmis par ses ancêtres, lequel portait que
» *Ninive ne serait jamais prise, à moins que le fleuve ne*
» *devînt son ennemi*, ce qui lui parut un cas impossible.
» Les Mèdes, encouragés par leurs succès, pressaient
» le siége; mais l'extrême solidité des murs résistait à
» tous leurs efforts : car *à cette époque les béliers, les*
» *chaussées de terre, les balistes* et les autres machines
» n'étaient pas inventées ; et les assiégés vivaient dans
» l'abondance par la prévoyance particulière du Roi à
» cet égard : le siége traîna ainsi deux ans sans avancer.
» Le sort voulut que la troisième année, d'énormes
» pluies ayant fait déborder *l'Euphrate* (le Tigre) jusque
» dans la ville, ses eaux firent écrouler 20 stades des mu-
» railles (1710 toises). Le Roi, frappé de cet incident,
» juge que l'oracle est accompli, que le fleuve est de-
» venu l'ennemi de la ville, et il n'espère plus de se
» sauver. Mais afin de ne pas tomber vif dans les mains de
» l'ennemi, il fait dresser dans son palais un bûcher im-
» mense, y entasse ses trésors en argent, en or, en
» vêtemens, en meubles précieux; rassemble ses eu-
» nuques et ses femmes favorites dans la petite chambre
» qu'il avait fait pratiquer au sein du bûcher, et y allu-
» mant lui-même le feu, il se brûle avec eux et avec tout

» son palais... Les rebelles avertis de sa mort, entrent » par la brèche du fleuve, et ayant revêtu Arbek du » manteau royal et du pouvoir suprême, ils le *procla-* » *ment Monarque.*

» Alors tandis qu'Arbâk récompensait les compa- » gnons de ses travaux, chacun selon son rang, et qu'il » *nommait les satrapes,* le babylonien Belesys, qui lui avait » prédit l'empire, s'approcha de lui, et après lui avoir » rappelé ses services, il lui demanda le gouvernement » de Babylone, selon sa promesse. En même tems il » lui exposa qu'au milieu des dangers il avait fait à Belus » levœu que lorsque Sardanapal serait vaincu et son pa- » lais incendié, il en transporterait à Babylone un mon- » ceau de cendres, pour en élever près du temple de Belus, » un monument qui rappelât à tous les navigateurs sur l'Eu- » phrate, la mémoire de celui qui avait détruit l'empire » des Assyriens. Il faisait cette demande, parce qu'un » eunuque transfuge qu'il avait caché chez lui, l'avait » instruit de la quantité d'or et d'argent chargée sur le » bûcher. Arbâk ne se doutant de rien, parce que tout » le reste des serviteurs du Roi avait péri avec lui, » accorda à Belesys et les cendres et *la satrapie de* » *Babylone* exempte de tribut. Belesys se hâte de char- » ger les cendres sur des bateaux, et il arrive à Babylone » avec une partie de l'or et de l'argent de Sardanapale. » Bientôt ce larcin transpire, et *le Roi* dénonce le cou- » pable aux chefs qui l'avaient aidé dans la guerre com- » mune. Ils condamnent à mort Belesys qui convient du » vol : mais Arbâk, plein de générosité, lui fait grace de » la vie, et considérant ses services précédens comme » bien supérieurs à sa faute, il lui laisse ses richesses, » et même son gouvernement de Babylone. Cet acte de » magnanimité, divulgué dans les provinces, accrut la

» gloire du Roi et l'amour de ses sujets. Il usa de la
» même douceur envers les habitans de Ninive, il leur
» laissa leurs biens; et se bornant à les disperser dans
» des bourgades voisines, il rasa les murs de la ville.
» Enfin il emporta à Ecbatanes, capitale des Mèdes, le
» reste de l'or et de l'argent des cendres, qui se montait
» à plusieurs talens. Ainsi fut détruit l'empire Assyrien,
» après avoir duré plus de 1300 ans, pendant 30 géné-
» rations depuis Ninus (1). »

Page 145. » Les auteurs principaux n'étant point d'ac-
» cord sur la monarchie des Mèdes, nous devons, par
» *amour de la vérité*, comparer leurs différens récits.
» D'une part, Hérodote qui fleurit au tems de Xercès, ra-
» conte que l'empire des Assyriens sur l'Asie avait duré
» 500 ans lorsqu'il fut renversé par les Mèdes; qu'après
» cet événement, le pays n'eut point de Rois *pendant plu-*
» *sieurs générations*, et que chaque ville ou canton se gou-
» verna démocratiquement. Plusieurs années s'étant ainsi
» écoulées, ajoute t-il, *Kyaxares*, homme devenu célèbre
» par sa justice, fut élevé à la royauté par les Mèdes. Ce pre-
» mier Roi soumit à son pouvoir les peuples voisins, et com-
» mença de former un puissant empire. Ses descendans
» continuèrent d'en reculer les limites jusqu'au règne
» d'Astyage, qui fut vaincu par Kyrus, chef des Perses.
» Nous n'indiquons en ce moment que la substance des
» faits; nous en développerons les détails par la suite
» en lieu convenable. D'après Hérodote, l'élection de
» Kyaxares par les Mèdes, correspond à l'an 2 de la
» 17e olympiade (2).

(1) Confrontez les pages 99 et 101 ci-devant.

(2) *Tout ce prétendu Extrait d'Hérodote est faux, comme nous l'allons voir ci-après.*

» Mais cet historien est contredit par Ktesias, qui » vécut lors de la guerre de Kyrus le jeune contre » Artaxerce son frère, et qui, après avoir été fait pri- » sonnier du Roi, acquit ses bonnes graces par son » habileté en médecine, et passa 17 ans à sa cour, » très-considéré. Ktesias consultant les archives royales » dans lesquelles les Perses, d'après une loi positive, » écrivent tout ce qui s'est passé dans les tems anciens, » a recherché avec soin tous les faits, et après les avoir » mis en ordre, il en a transmis la connaissance aux » Grecs. Or cet écrivain soutient que les Mèdes, après » avoir dépossédé les Assyriens, régirent à leur tour » l'Asie sous le commandement suprême d'Arbak, » vainqueur de Sardanapal, comme nous l'avons » dit; mais qu'après avoir 28 ans de règne, *Arbâk* » laissa l'empire à son fils *Mandauk* qui régna 50 ans. » A celui-ci succéda Sosarmus, 30 ans, puis Artoucas, » 50; *Arbian*, 22, et Artaios, 40.

» Sous le règne de ce dernier s'alluma, entre les » Mèdes et les Cadusiens, une violente guerre dont » voici le motif. Un *persan*, nommé *Parsodas*, qui par » sa vaillance, son habileté et ses autres vertus, était » l'objet de l'admiration publique, d'ailleurs très-aimé » du Roi, et ayant la plus grande influence dans le » conseil (d'Etat); *Parsodas*, dis-je, se trouvant offensé » d'un jugement que le Roi avait rendu à son égard, » passa chez les Cadusiens avec 3000 hommes de pied » et 1000 hommes de cheval, etc., etc. — Il s'ensuivit » une guerre à outrance. Parsodas arma tous les Cad- » dusiens, au nombre de près de 200,000 hommes, » battit *Artaios* qui en avait amené 800,000, fut » créé Roi des Cadusiens, et avant de mourir, les

» engagea, par serment, à ne jamais faire la paix avec » les Mèdes. Ce qui en effet a duré jusqu'au tems où » Kyrus fit passer aux Perses l'empire de l'Asie.

» Après *Artaios*, régna Artynes pendant 22 ans, » puis Astibaras pendant 40. De son tems, les Parthes » refusèrent l'obéissance, et livrèrent la province et leur » ville (forte) aux *Sakas* : (de là une guerre de plusieurs » années, sous la direction de la Reine des Sakas, ap- » pelée *Zarina* (les Grecs prononcent *Tsarina*), femme » d'une habileté et d'une beauté extraordinaires : la paix » se conclut, à condition que les Parthes rentreraient » dans le devoir, et que les Mèdes et les Sakas seraient » amis et alliés, rentrant chacun dans leurs anciennes » limites. Astibaras, par la suite accablé de vieillesse, » mourut à Ekbatanes, et eut pour successeur *Aspadas* son » fils, que les Grecs appellent *Astyagès*; le perse Kyrus » l'ayant vaincu, l'empire de l'Asie passa aux Perses. » Nous en avons dit assez sur la domination des Assy- » riens et des Mèdes.

Tel est le récit que Diodore nous donne comme un extrait de Ktesias; d'autre part *Photius* nous apprend que les six premiers livres de cet historien traitent des Assyriens et des autres peuples antérieur à l'empire des Perses, et que les 17 (1) autres étaient consacrés à cette nation depuis l'avénement de Kyrus. Ici deux observations se présentent.

(1) Par conséquent, 23 Livres, qui, avec celui des *Indiens*, font 24, par imitation d'Homère.

D'abord, lorsque Diodore concentre en quelques pages la substance de plus de deux livres de Ktesias (1), il est évident qu'il a dû introduire beaucoup d'expressions de son chef, par conséquent altérer le coloris propre de l'original; et cependant ce fragment porte une physionomie orientale, frappante pour tout lecteur qui connaît les mœurs de l'ancienne Asie. Le fond des faits doit être vrai, l'erreur volontaire ou préméditée ne peut avoir lieu que pour les dates; et en effet cette erreur est saillante dans la durée prétendue de l'empire Assyrien, car, 1° ces 1306 ans, si on les répartit sur 30 générations, donnent un terme moyen de 43 ans pour chaque règne, ce qui est inadmissible, comme nous le dirons ailleurs.

2°. Il serait possible que dans cette partie, comme dans toute autre, Diodore eût considérablement altéré l'exposé de Ktesias; nous allons dans l'instant avoir la preuve d'une insigne falsification qu'il commet sur le texte d'Hérodote. Commençons par examiner les passages de ce dernier concernant les Assyriens; ils sont laco-

(1) *Voyez* page 135. Pour la fin du règne de Sardanapal, il cite Ktesias en son Livre second: les Mèdes ont dû commencer avec le Livre 3.

niques, peu nombreux, et par cette raison le commentaire précédent était plus nécessaire.

§ III. *Exposé d'Hérodote.*

« La ville de Babylone, dit Hérodote (Lib. I°, » § CLXXXIV), a *eu un grand nombre de Rois*, dont » je ferai mention dans mon Histoire d'Assyrie; et au » § CVI (même Livre Ier) : — Quant à la manière dont » Ninive fut prise (par Kyaxarès), j'en parlerai dans » un autre Ouvrage (qui est évidemment cette même » Histoire d'Assyrie). »

Par conséquent Hérodote s'était spécialement occupé des Assyriens; il n'en a pas traité légèrement, et lorsqu'il va nous donner de grands résultats, il les aura établis avec connaissance de cause.

Après avoir décrit comment *Kyrus* détruisit le royaume des Lydiens, voulant remonter à l'origine de la puissance de ce conquérant et montrer comment il avait renversé l'empire des Mèdes qui avait succédé à l'empire des Assyriens, il dit :

« Mais quel était ce Kyrus qui détruisit l'empire de » Kroesus? Comment les Perses obtinrent-ils l'empire de » l'Asie? Ce sont des détails qu'exige l'intelligence de cette » Histoire. *Je prendrai pour guides quelques Perses qui* » *ont moins cherché à relever les actions de Kyrus qu'à*

» *écrire la vérité;* quoique je n'ignore pas qu'il y ait » sur ce Prince trois autres sentimens. »

Ainsi, ce n'est pas seulement l'opinion et les calculs d'Hérodote que nous trouvons dans son ouvrage, ce sont les calculs des Perses *savans et impartiaux* : il continue.

§ XCV. « Il y avait 520 ans que les Assyriens étaient » les maîtres de la *Haute-Asie*, lorsque les Mèdes com- » mencèrent les premiers à se révolter. Ayant combattu » avec *courage et constance* contre les Assyriens, pour » la liberté, ils l'obtinrent et brisèrent le joug. Les » autres nations imitèrent les Mèdes. »

Voilà une durée de 520 ans bien différente des 1306 de Ktesias; et cependant l'on ne peut pas dire qu'Hérodote ait désigné d'autres époques d'*origine* et de *fin;* car cette *fin* opérée par les Mèdes, est bien celle de Sardanapal dont notre historien cite le nom dans une anecdote tout-à-fait convenable à ce Prince (1). Et cette *origine*

(1) « J'avais ouï dire qu'il s'était fait quelque chose » de semblable à Ninive, ville des Assyriens. Quelques » voleurs, instruits du lieu souterrain où Sardanapal, Roi » de Ninive, conservait d'immenses sommes d'argent, for- » mèrent le complot de les enlever. Pour cet effet, » après avoir bien mesuré leur distance au palais du Roi, » ils ouvrirent une mine dans la maison qu'ils habitaient, » et pendant la nuit, jetant les terres provenues de leur » fouille dans le Tigre, qui baigne Ninive, ils finirent » par arriver au but qu'ils désiraient. » *Herodote, Lib. II°,* § CL.

est bien celle qui eut lieu sous *Ninus*, puisque la durée des Rois Lydiens, en remontant de Candaules à Agron fils de Ninus, cadre parfaitement avec le calcul présent, comme nous l'allons voir: poursuivons.

« Alors tous les peuples du continent se gouvernèrent » par leurs propres lois. Mais voici comment ils retom- » bèrent sous la tyrannie : Il y avait chez les Mèdes un » Sage nommé *Deïokès*, fils de *Phraortès :* ce Deïokès, » épris de la royauté, suivit ce plan de conduite pour » y parvenir. Les Mèdes vivaient divisés par bourgades. » Deïokès considéré depuis du tems dans la sienne, *y pra-* » *tiquait* (1) la justice avec d'autant plus de soin, que » dans toute la Médie les lois étaient méprisées, et » qu'il savait que ceux qui sont injustement opprimés » détestent l'injustice : les habitans de sa bourgade, té- » moins de ses mœurs, le choisirent pour juge, etc., etc.» Hérodote raconte ensuite comment les autres bourgades l'élurent aussi; comment il feignit d'abdiquer et fut élu Roi par toutes les tribus des Mèdes; enfin, comment il bâtit la ville d'*Ekbatane aux sept enceintes*, et constitua un gouvernement sage et vigoureux : « or Deïokès, » ajoute-t-il (§ CI), réunit tous les Mèdes en un seul » corps (de nation), *et il ne régna que sur eux.* »

§ CII. « Après un règne de 53 ans, Deïokès mourut; « son fils *Phraortès* lui succéda. Le royaume de Médie « ne suffit point à son ambition; il attaqua d'abord les

(1) Larcher a traduit : y rendait la justice; ce terme ne se dit que d'un juge déjà constitué : Deïokès, encore simple particulier, la *pratiquait;* il ne la rendit que lorsqu'ensuite il fut élu juge.

» Perses, et ce fut le premier peuple qu'il assujétit;
» avec ces deux nations, l'une et l'autre très-puissantes,
» il subjugua ensuite l'Asie, etc. »

Voilà le texte d'Hérodote; comparons-lui la citation qu'en fait Diodore.

Hérodote dit que les Assyriens régnèrent 520 ans. Diodore lui fait dire 500, et suppose l'interrègne de *plusieurs générations*. Hérodote au contraire limite cet interrègne à un temps très-court. Il appelle *Deïokès* le Roi élu; Diodore y substitue *Kyaxarès*, trompé par l'identité du nom de leurs pères, les deux *Phraortès*, dont l'un fut Roi et l'autre plébéien; ce qui prouve que Diodore a cité de mémoire avec une excessive légéreté. Enfin il attribue au Roi élu (*Deïokès*) les conquêtes qui ne furent faites que par ses successeurs: avec de si fortes méprises quelle confiance peut mériter un abréviateur! Mais à qui attribuerons-nous l'erreur grossière de placer Ninive sur l'*Euphrate*? erreur répétée à trois reprises, et qui ne saurait venir des copistes. Diodore ne peut s'en laver, mais Ktesias en est-il bien pur? S'il eût écrit le *Tigre*, Diodore ne l'eût-il pas copié? Un second fragment de Ktesias, relatif aux Perses (1), nous présente deux autres erreurs qui dans leur genre ne sont guère

(1) *Voyez* Photius, *Bibliot. Historica*, p. 114 et 115.

moins graves que celle-ci; car il va seul contre toutes les notions de l'antiquité, lorsqu'il donne *dix-huit* ans de règne à Cambyses, qui n'en régna que *sept et demi*, et 31 ans à Darius, qui en régna 36. Non-seulement il est démenti par la liste officielle des rois Kaldéens, dite *Kanon* de Ptolomée (1) et par Hérodote; mais encore par les Chronologies égyptienne et grecque, dont les rapports avec Xercès, Darius, Cambyse et Kyrus, sont établis d'une manière certaine, sur les époques de Salamine, de Platée, du passage de Xercès, du combat de Marathon, de la mort d'Amasis, de Polycrate, de Kyrus, de Pisistrate, etc.; de manière que si les deux nombres de Ktesias étaient admis, tout serait disloqué : ainsi tout concourt à prouver que Ktesias en général a été peu soigneux, et que dans les matières scientifiques, l'on ne peut lui accorder qu'une confiance très-circonspecte; actuellement il s'agit d'analyser le plan d'Hérodote, et de fixer d'abord l'époque de la révolte des Mèdes et de la ruine des Assyriens, afin de trouver, 520 ans plus haut, la date de leur fondateur Ninus.

(1) Cambyses règne 8 ans, dans le Kanon, parce que cette liste, qui n'admet point de fractions, lui donne les 5 mois de Smerdis.

§ IV.

Calculs d'Hérodote comparés à ceux des Hébreux; dissonance qui en résulte.

D'après Hérodote, ou plutôt d'après les *savans Perses*, dont il reçut ses documens sur Kyrus et sur ses ancêtres, les Mèdes depuis leur révolte contre les Assyriens, jusqu'à leur asservissement par les Perses, n'eurent que quatre Rois, qui, de père en fils, se succédèrent dans l'ordre suivant :

1°. Anarchie....	Tems omis.	Avant J. C.
Deïokès.....	53 ans.	
Phraortès.....	22.	
Kyaxarès.....	40.	
Astyag.....	35.	
Total....	150 ans.	

La royauté dura donc 150 ans; or puisque la dernière année d'Astyag fut l'an 561 avant notre ère, la première année de Deïokès arriva l'an 710 avant notre ère.

Mais d'autre part, Hérodote après avoir raconté comment *Astyag perdit sa couronne* (1), ajoute ces mots remarquables, etc.

(1). Lib. Ier, § CXXX.

« Les Mèdes, qui avaient possédé la domination de la » *Haute-Asie*, jusqu'au fleuve Halys, pendant 128 ans, » sans y comprendre le tems que dominèrent les Scythes, » (lequel *fut de* 28 *ans*), furent assujétis aux Perses de » Kyrus. »

Ici 128 plus 28 font 156; voilà une différence de 6 ans introduite entre la durée de la *royauté*, et celle de la *domination nationale*, avec cette remarque, que c'est la *domination* qui a duré les 6 ans plus que la royauté. Hérodote serait-il ici en contradiction? ou serait-ce une faute des manuscrits? La plupart des chronologistes ont cru l'un ou l'autre; mais la confrontation d'un autre calcul fournit une puissante raison de n'être pas de leur avis, et de penser que ces six ans sont le tems qui s'écoula depuis l'affranchissement des Mèdes par *Arbak*, jusqu'à l'élection de Deïokès, comme Roi: de manière que cet affranchissement daterait de l'an 716, et la ruine de Sardanapal, de l'an 717. En effet, à l'article des Lydiens, Hérodote a dit que depuis la mort de Candaules, dernier Roi Héraclide, en remontant jusqu'à Agron, fils de Ninus, il s'était écoulé 505 ans juste, en 22 générations. Ces 505 ans partent (comme nous l'avons vu) de l'an 728 inclusivement; par conséquent la première année d'Agron, fils de Ninus, tombe à l'an 1232. Actuellement cet

auteur nous dit, que selon les calculs mèdes et assyriens, l'empire de Ninus avait duré 520 ans, lorsqu'il fut renversé l'an 717 : or ces deux sommes jointes donnent 1237, pour époque de la fondation par Ninus : ce qui établit un synchronisme complet. Remarquez qu'ici Hérodote et Ktesias se trouvent d'accord sur la conquête de la Lydie par Ninus, ensorte que le fait paraît authentique en démentant Ktesias seulement, quant à la date.

Ce calcul de notre historien, ainsi confirmé, il nous faut le comparer, et confronter à notre grand régulateur, le calcul hébreu, qui seul, dans ces siècles reculés, nous donne une série de tems continue.

Suivant ce calcul, la onzième année de *Sedeqiah*, dernier Roi de Jérusalem, fut la 18e de Nabukodonasar : l'incendie du temple ordonné par ce Monarque, l'année suivante, arriva dans sa 19e. Le Nabukodonasar des Hébreux est bien reconnu pour être le Nabokolasar de la liste chaldéenne, ou *Kanon* de Ptolomée, qui, comme les Hébreux (1), lui

(1) Ihouïkin, disent leurs annales, fut tiré de prison l'an 37 de sa captivité, première année d'*Aouil-Merodak* : or il y avait été jeté l'an 8 de Nabukodonasar; donc, etc.

donne quarante-trois ans de règne. Il régna donc 25 ans depuis la onzième de Sedeqiah. Ses successeurs en régnèrent 23, jusqu'à la prise de Babylone par Kyrus. L'année de cette prise, ou plutôt l'année première de Kyrus, comme Roi de Babylone, date de l'an 538. Ajoutez à 538 les 48 années écoulées depuis l'an 19 inclusivement de Nabukodonasar, vous avez l'an 586; donc l'an onze de Sedeqiah 18e de Nabucodonasar fut l'an 587, avant notre ère.

Or en remontant de cette année 587, jusqu'à l'an 716 ou 717, nous avons la série suivante des Rois Juifs.

Sedeqiah ... règne	11 ans,	et finit en	587.
Sa première année		commence en	597.
Jhouïkin.....	0	3 mois.....	598.
Jhouïqim.....	11.....		608.
Jhouachaz.....	0	3 mois	609.
Josias.....	31....	commence en	639.
Amon.....	2.....		641.
Manassé.....	55.....		696.
Ezekiaz.....	29.....	meurt en	697.
	Sa 10e.....		716.
	Commence sa première en		725.

De ce tableau, il résulte que la première année de *Hézeqiah* tombe à l'an 725; par conséquent sa neuvième à l'an 717: or de là naissent de grandes difficultés contre Hérodote; car à cette époque les annales juives nous montrent

les Rois de Ninive au comble de leur puissance. L'un d'eux, *Salman-Asar*, cette année-là même, prenait Samarie après trois ans de siége : déjà son prédécesseur avait enlevé les sujets de ce petit royaume, qui vivaient à l'est du Jourdain : lui, *Salman*, enleva ceux de l'ouest et acheva de déporter les *dix* tribus d'Israël en *Assyrie*, dans les pays de *Halah*, de *Gauzan*, de *Kabour* (1), et *dans les villages des Mèdes*. Donc les Mèdes étaient encore soumis au Monarque assyrien : bien plus, pour repeupler le royaume de Samarie, le Roi de Ninive, *Salman*, déporta et y amena des naturels de *Babylone*, de *Kouta*, d'*Aoua*, de *Hamat*, et des *Saphirouim*; donc il était le maître absolu, ou suzerain de Babylone, comme le dit Ktesias, ainsi que des pays désignés : or les *Kuteens*, selon Joseph (2), étaient des montagnards Perses, les *Cossœi* de Danville. Aoua était le pays d'Ahouaz, au sud-ouest de Suze. *Hamat* est en Syrie sur l'Oronte, et les *Saphirouim* sont les *saspires* d'Hérodote, près de la Colchide. Ainsi l'Empire assyrien était dans sa

(1) Kalakene, Gauzanitès et Kaboras de Ptolémée. Ces deux derniers situés en Mésopotamie, à 50 et 60 lieues de Ninive. Le Kalakene est à l'est du Tigre, sur le Grand-Zab, ou Lycus.

(2) Joseph. *Antiq. Judaic.*, *lib. XI*, n° 2, *initio*.

force : mais les déportations violentes annoncent de la part de ses Rois, des craintes et des précautions contre des sujets mécontens et disposés à la révolte.

Peu après cet événement, l'an 14 de Hezqiah (1), 712 ans avant J.-C. paraît *Sannacharib*, dont Hérodote a cité très-correctement le nom et conté l'histoire selon les Égyptiens, qui, en cela, diffèrent peu des Juifs. Ce Monarque irrité de ce que le Roi de Jérusalem a refusé le tribut, et invoqué le secours de l'Egypte, *attaque et prend toutes les villes fortes de Juda*, menace la capitale et envoie à Hezqiah ce message très-instructif dans notre question.

« N'as-tu donc pas appris ce que les Rois d'*Assur* » ont fait à tous les pays, en les détruisant.... et toi, » tu te sauverais (de mes mains)?..... Les Dieux ont- » ils sauvé ceux que mes pères ont détruits, les peuples » de *Gauzan*, de *Haran*, de *Ratsaf*, les habitans d'*Adan* » en *Talachar* (Cilicie)? Où est le Roi de *Hamat*, le » Roi d'*Arfad*, et celui de la ville des *Saphirouim*, de » Hanah et d'Aoua?..... »

Remarquez que les généraux de Sennacherib, en parlant de lui, l'avaient désigné par le titre de *Grand Roi*, qu'affectaient les souverains de Ninive.

Ainsi le pays de *Gauzan*, de Haran, et de

(1) Reg. II. C. 18.

Ratsaf en Mésopotamie, d'*Adana* en Cilicie près de *Tarsous* et *Anchiale*, de *Hamat* sur l'Oronte, siége d'un royaume dès le tems de David : d'*Arfad*, qui doit être *Orfa*, ou Damas ; des *Sapires*, près de la Colchide, de l'île de *Hanah* dans l'Euphrate, et de *Aoua* au bas du Tigre ; tous ces pays venaient d'être détruits ou conquis par les pères de *Sannacharib*, c'est-à-dire :

1°. Par *Phul* ou *Phal*, qui, le premier des Rois assyriens mentionnés par les Hébreux, parut en Syrie du tems de Manahem, Roi de Samarie, qu'il soumit au tribut 50 ou 40 ans avant *Hezqiah*.

2°. Par Teglat-Phal-Asar qui, au tems d'*Achaz*, vint, à la prière de ce Roi, détruire Damas, où Achaz alla lui rendre ses hommages, et d'où il apporta une foule d'objets de luxe, et de culte assyrien inconnus en Judée ; des modèles d'autels, de chars consacrés au soleil ; un cadran horizontal sur lequel Isaïe opéra la fameuse rétrogradation par un mouvement plus simple que celui du soleil.

Et ce Teglat enleva les tribus de l'est du Jourdain.

3°. Par Salmanasar, qui, selon l'historien Ménandre, traducteur des Annales de Tyr (1),

(1) *Voyez* Joseph, contre Appion, lib. I°.

conquit toutes les villes phéniciennes, excepté cette ville.

Ainsi depuis *Phul*, l'Empire assyrien n'avait cessé de s'accroître, surtout vers le couchant, et il menaçait l'Égypte au tems de Sennacharib. Ce qui d'une part dément en partie Ktesias, relativement aux conquêtes attribuées par lui à Ninus, et prouve, de l'autre, qu'Hérodote était mieux instruit, lorsqu'il restreignait l'Empire assyrien à la *Haute-Asie*, qui est proprement le pays élevé que limite le mont *Taurus* au midi. D'où il faut conclure, que la dynastie de Ninus n'avait point encore subi d'interruption; que le règne de Sardanapal n'était point encore passé; sans quoi il faudrait le rejeter au-dessus de *Phul*, à une époque inconnue; et alors comment concevoir que Ninive, détruite par les Mèdes ou les Babyloniens, se trouvât tout-à-coup la capitale florissante, maîtresse et suzeraine de ces deux nations, et agrandissant ses dépendances par de nouvelles conquêtes. *Sardanapal* n'a donc pu venir qu'après *Sannacherib*. Or ce dernier, épouvanté des ravages de la peste, et de l'arrivée du Roi d'*Ethiopie*, *Tarraqah*, s'enfuit à Ninive, cette même année 712, 14e d'Ezeqiah. Il y fut tué, très-peu de tems après, par ses deux fils aînés, et rem-

placé par le plus jeune, *Asar-Adon* ou *Asar-Adan*.

Guidés par l'ensemble de ces faits, quelques chronologistes ont cru reconnaître dans ce dernier Prince assyrien, le *Sardanapal* des Grecs.

D'abord, parce qu'immédiatement après l'avénement d'*Asar-Adon*, les Juifs, jusqu'alors tourmentés par les Assyriens, restent dans une tranquillité profonde; leurs chroniques ne disent plus un seul mot de Ninive, et au contraire l'on voit bientôt après l'empire des Kaldéens ou de Babylone occuper exclusivement la scène, et finir par subjuguer le reste de la Phénicie et de la Syrie, jusqu'au désert d'Egypte.

2°. Parce que tous les élémens du nom grec se présentent dans le nom chaldéen; car en supprimant les deux *A*, comme ont dû le faire les Grecs, l'on obtient *Sar-Dan*; et si l'on remarque que *Phul*, ou *Phal*, fut son aïeul, ou bisaïeul, on trouve que d'après un usage oriental, il dut s'appeler *Sardan*, fils de *Phal*, (*Sardanapal*.)

Mais alors comment concilier son règne, qui selon les Annales juives, s'ouvre en l'an 712, avec le calcul d'Hérodote qui le termine en l'an 717? Voilà le grand obstacle, le véritable nœud gordien, qui jusqu'à ce jour a déconcerté tous les chronologistes. Barrés ici dans leur

marche, ils se sont jetés à l'écart dans des hypothèses toutes vicieuses par leur base, toutes réfutées victorieusement l'une par l'autre. L'on pourrait en cette occasion comparer les chronologistes à des chasseurs, qui, ayant perdu la trace du gibier, divaguent de divers côtés sur de fausses voies, et malgré eux sont toujours ramenés au lieu circonscrit où la piste leur a échappé. Instruits par leur exemple, et convaincus par l'ensemble des faits, que la solution du problème se tenait ici cachée sous quelque incident matériel et grossier, nous résolûmes de sonder de toutes parts le terrain, et, au lieu d'hypothèses compliquées, de faire une supposition très-simple, qui ne troublât rien, nous nous dîmes :

§ V.

Solution de la difficulté.

« Il est connu qu'en plusieurs cas, il s'est glissé dans » les manuscrits des fautes de copistes, qui, surtout en » matière de nombre et de chiffre, ont porté le trouble » dans les systèmes. Supposons qu'un tel accident soit » arrivé ici ; le moyen de le découvrir sera de soumettre » tous les textes à un examen sévère, à un calcul ri- » goureux de probabilités. D'abord scrutons Hérodote... » Est-ce une chose probable que ce règne de 53 ans qu'il » donne à *Deiokès*, dont les manœuvres profondes in-

» diquent un homme de 30 ans?... Communément les
» erreurs ont porté sur les dixaines : supposons qu'ici il
» se soit glissé une dixaine de trop, et qu'il faille lire
» 43 *ans* : alors Deïokès aura régné l'an 700. Ninive
» aura été prise l'an 707. *Sardanapal* aura régné 5 ans.
» Il périt jeune, ses enfans étoient en bas âge : il put
» les avoir dès avant son règne, il put en avoir plusieurs
» en une même année, parce qu'il avoit beaucoup de
» femmes.... Tout cela pourroit cadrer : mais alors il
» faudra donc aussi supposer qu'une autre erreur a été
» commise dans le calcul des 128 *ans* de la *domination*
» des Mèdes.... plus les 28 ans de celle des Scythes....
» cela ne peut s'admettre. Seroit-ce l'écrivain juif qui
» se seroit trompé? non pas *l'inspiré*, mais le copiste
» de seconde main? à plus forte raison celui de troisième,
» de quatrième..... Les théologiens nous accordent
» cette thèse; et il le faut bien, puisque les livres juifs
» en général, et celui des Rois en particulier, ont beau-
» coup d'erreurs de calcul. Les règnes d'Ozias et de
» Joathan en offrent dix ou douze exemples... Supposons
» donc qu'une erreur semblable se soit glissée dans la
» partie qui nous occupe; que dix ans aient disparu de
» quelque règne postérieur à Hezeqiah, et qu'au lieu
» de commencer le sien en 725, il l'ait commencé en 735,
» sa 9e année sera l'an 727, (prise de Samarie). Sa 14e
» sera l'an 722... Fuite et mort de Sennacherib. — Avé-
» nement d'*Asar-Adan-Phal*, l'an 721; ce Prince
» nomme à la satrapie de Babylone Mardo-Kempad,
» qui, selon l'usage du pays, se trouve qualifié de *Roi*
» dans la liste.... Or nous verrons que certainement
» ces *Rois* n'étoient que des satrapes amovibles, depuis
» Ninus jusqu'à Nabo-pol-asar. *Hezeqiah*, à la suite de

» ses cuisans soucis, essuie une grande maladie. A cette » époque, *Merodak*, fils de *Balazan*, Roi de Babylone, » l'envoie complimenter. N'est-il pas singulier que *Mardok* » et *Merodak* se rencontrent si bien? Le nom est abso- » lument le même; car l'hébreu n'a pas de voyelles : » *Balazan*, prononcé par les Grecs *Baladsan*, ressemble » prodigieusement à *Belesys*.... Poursuivons : pourquoi » ce Roi satrape de Babylone est-il si poli pour un ci- » devant rebelle à son maître? ne songeroit-il pas à se » révolter. Merodak seroit donc réellement *Belesys*; en » effet, le Roi de Ninive est jeune, livré au plaisir, un » Roi nouveau : les circonstances sont favorables, Mero- » dak auroit conduit le contingent de Babylone en 719. » Cette même année la guerre commença; elle finit à » la troisième année en 717... » Voilà l'époque d'Hé- rodote, qui à ce moyen est d'accord avec les Juifs et avec leur historien Josephe; car Josephe, après avoir parlé de la maladie de *Hezqiah* dit (Lib. IX, chap. 2 à la fin) : « — *Vers ce tems arriva la subversion de l'em-* » *pire Assyrien par les Mèdes*; et, Lib. X, chap. 3, il » ajoute *que la députation de Merodak eut pour objet* » *de joindre ses efforts à ceux des alliés, pour renverser* » *Ninive*. La catastrophe de Sardanapal a donc eu lieu » peu d'années après la 14e ou 15e de Hezqiah, date » de sa maladie : alors il faut nécessairement que cette » 14e année soit remontée plus haut, et que dix ans aient » disparu de la liste des Rois de Jérusalem. — Toutes » les probabilités le font croire; mais vis-à-vis de livres, » comme ceux des Juifs, il faut des preuves positives. » Si elles existent, nous devons les trouver dans les » règnes postérieurs à Hezqiah. » — Examinons :

Un travail antérieur nous avait déjà démontré une autre erreur de dix ans, introduite dans le règne de Joathan et de son père Ozias : et la correction de cette erreur, que nous produirons à l'article des Hébreux, avait considérablement diminué la discordance des listes de Jérusalem et de Samarie. Encouragés par cette épreuve, nous scrutâmes rigoureusement la fin de cette liste, observant, entr'autres, si les probabilités d'âge et de paternité étaient bien remplies. Arrivés au règne d'Amon, nous fûmes frappés des circonstances suivantes.... *Amon régna âgé de* 22 *ans, et il régna deux ans.* (donc il vécut 24 ans.) *Son fils Josias lui succéda âgé de* 8 *ans.* Si de 24 nous ôtons 8, nous avons 16 ans, et presque 15 pour l'âge où Amon engendra son fils. Cela n'est pas impossible, mais cela semble peu probable. — Nous avions sous les yeux la Polyglotte de Walton, et nous confrontions tous les textes : ils étaient d'accord; mais en examinant les notes variantes du grec, nous trouvâmes que le plus ancien des manuscrits portait : *Amon régna* 12 *ans* (donc il vécut 36 ans). Voilà une autorité incontestable, et qui l'est surtout lorsque l'on apprend que ce manuscrit est le célèbre *Alexandrin*, écrit tout en lettres majuscules, et reconnu de tous les *biblistes*, pour le plus beau, le plus ancien

des manuscrits, sans excepter celui du Vatican. Écoutons Prideaux à ce sujet : après avoir parlé de ce dernier avec l'éloge qu'il mérite, cet historien ajoute (1) :

« Mais le plus ancien et le meilleur manuscrit des » *Septante*, qui existe au jugement de ceux qui l'ont » examiné avec beaucoup de soin, c'est l'*Alexandrin*, » qui est dans la bibliothèque du Roi, à Saint-James. » Il est tout en lettres capitales. Ce fut un présent fait » à Charles Ier, par *Kyrillos Lucar*, alors patriarche » de Constantinople, et qui précédemment l'avoit été » d'Alexandrie. En l'envoyant au Roi d'Angleterre, par » son ambassadeur *Thomas Roye*, ce patriarche y mit » une note de laquelle il résulte que ce manuscrit fut » écrit par une savante dame égyptienne, appelée *Thecla*, » peu de tems après le concile de Nicée (qui fut en » l'an 321). »

Par conséquent le manuscrit alexandrin serait d'un siècle plus ancien que celui du Vatican.

Voilà donc le plus ancien des manuscrits, qui convertit en fait positif ce qu'une combinaison réfléchie des calculs d'Hérodote et des récits des Juifs nous avait fait apercevoir par conjecture. Selon la jurisprudence de ces matières, ce premier témoin décide lui seul notre

(1) Histoire des Juifs. Part. II, Lib. I°, *in fine*.

question. Mais nous avons le bonheur d'en avoir un second à produire; car en lisant la chronique d'Eusèbe, nous trouvons à ce même article la phrase suivante (page 27):

« Amon, selon le texte grec des Septante, régna 12 » ans, et selon le texte hébreu, 2 ans (seulement). »

Or Eusèbe a écrit sa chronique avant le concile de Nicée; donc il eut en main, ou ce manuscrit (ce qui doublerait sa valeur, mais cela n'est point probable); ou bien il en eut un autre déjà ancien et regardé comme authentique, ce qui est le vrai cas : par conséquent notre leçon a été, et est une leçon orthodoxe, et la seule orthodoxe primitive. Pourquoi donc le Syncelle a-t-il traité ici Eusèbe de menteur? Parce que le concile de Nicée ayant adopté et consacré un autre manuscrit, ce manuscrit *consacré* devint le type exclusif, le régulateur impérieux de toutes les copies : tous les manuscrits furent corrigés d'après lui, sous peine de rebellion et de schisme, et nos deux variantes ne se sont sauvées que par accident; et néanmoins le Syncelle lui-même eut en main un troisième manuscrit différent de celui du Vatican: car à l'article Phakée Ier, 7e Roi de Samarie, il dit que ce prince régna *dix* ans (1), tandis

(1) Le Syncelle, page 202; et ces dix ans sont aussi la leçon du manuscrit alexandrin, qui ne lit point *deux*, mais *dix*.

que le manuscrit du Vatican, modèle de nos imprimés lit 2 ans, comme l'Hébreu. Mais d'où proviennent ces variantes, et ces différences si anciennes de manuscrits grecs, à manuscrits, et de texte grec à texte hébreu? Jetons un coup-d'œil sur cette question intéressante, mais voilée de beaucoup de préjugés.

§ VI.

Coup-d'œil sur l'histoire des Manuscrits juifs.

La chronique intitulée les *Rois*, que nous possédons, en y comprenant même celle intitulée *Samuel*, est, comme l'on sait, un *abrégé*, un *extrait* de livres hébreux plus anciens et plus volumineux. L'on y trouve répétée cette phrase après la mort de la plupart des Rois... « *Le reste des actions* de ce Roi *se trouve écrit dans les Commentaires, ou Archives des Rois de Juda* ». L'on y trouve même la citation d'une *Histoire du règne d'Ozias*, écrite par Isaïe, et du livre d'un nommé *Ichar*, ou le *juste*, postérieur à David; et encore des fragmens entiers de Jérémie, entre autres tout son dernier chapitre. Cette chronique est donc une compilation posthume ou tardive d'écrits originaux: et l'habileté, la fidélité du compilateur sont devenues la mesure de l'exactitude du livre, sans

compter la fidélité des premiers auteurs. Cette compilation n'a pu être faite avant le règne d'Evil-Merodak, Roi de Babylone, où elle se termine; et elle doit ne l'avoir été que bien plus tard. On l'attribue à Ezdras, ce qui est possible, mais non pas démontré. Elle a dû avoir deux motifs.

1°. Les manuscrits originaux étant sans doute uniques, chacun pour leur sujet, le compilateur anonyme, bien surement Lévite, s'acquit un grand mérite en faisant connaître leur contenu d'une manière quelconque, et en composant un livre court, facile à copier, et à répandre.

2°. Tous les livres hébreux composés avant la captivité de Babylone, avaient été écrits dans le caractère ancien et national, qui est le *Phénicien-Samaritain.* Pendant la captivité, la portion de ce peuple qui résida à Babylone, fut par l'*ordre du Roi* élevée dans les mœurs et dans les sciences chaldaïques, par conséquent elle contracta l'usage du caractère *chaldéen*, qui est l'*Hébreu* actuel. Après la captivité, cette portion composée spécialement des riches et des prêtres, trouva incommode l'usage de l'ancien caractère; il tomba en désuétude, et ce fut rendre un service agréable aux lettrés, que de faire en caractères chaldaïques un extrait des livres écrits en caractère samaritain. Par la suite

les originaux périrent d'accident ou de vétusté, l'extrait se répandit et subsista. Les *livres nouveaux n'impriment pas un très-grand respect.* Les prêtres qui s'en procurèrent des copies, purent avoir de bonnes raisons de faire quelques corrections, d'émarger quelques notes... de là des variantes premières. Le silence et la paix du règne des Perses couvrirent ces opérations. Alexandre parut; les guerres survinrent, les manuscrits autographes périrent, ou ne furent plus connus. Les Juifs, depuis leur dispersion par les Assyriens et les Babyloniens, s'étaient répandus dans tout l'Empire perse.... Protégés par Alexandre et par les Ptolomées, ils eurent des relations actives de commerce et de finance avec les Grecs; leur jeunesse en apprit la langue. Le second Ptolomée fonda la bibliothèque d'Alexandrie (1) : le directeur Démétrius, ami des arts, voulut avoir les livres juifs; leur traduction fut peut-être sollicitée par la puissante corporation juive qui habitait cette ville. Un de ses lettrés, plusieurs années ensuite, sous le nom supposé d'*Aristæas*, raconta cet événement avec des circonstances fabuleuses, que la crédulité admit, mais qu'une judicieuse critique a démontré n'être qu'un

(1) Vers 277 avant J. C.

tissu d'invraisemblances (1). Ce travail, comme tous les travaux de ce genre, dut être fait par des hommes savans, par conséquent peu riches, qui furent encouragés et payés par ceux qui l'étaient. La diversité de leur style prouve la diversité de leurs personnes, de même que la différence d'une foule de passages avec notre texte hébreu, qu'ils paraphrasent souvent, prouve qu'ils ont été bien moins scrupuleux que nous, ou qu'ils ont eu d'autres manuscrits: d'ailleurs, plusieurs erreurs avérées en géographie, démontrent qu'à cette époque la chaîne des bonnes traditions était déjà rompue. Le manuscrit provenu de ce travail dut être déposé dans la bibliothèque publique du Roi Ptolomée, et devenir la matrice de tous ceux qui se sont répandus. Jamais on ne l'a cité. Il aura été brûlé dans l'incendie, sous Jules-César.... De copie en copie, les fautes des écrivains introduisirent des variantes, et le texte grec eut les siennes comme l'hébreu: un peu plus d'un siècle après cette opération, les Rois Grecs furent chassés de Judée pour leurs vexations; l'esprit juif se retrempa sous les Asmonéens. On voulut ramener les anciens

(1) *Voyez* Prideaux, année 277.

usages : l'on frappa des médailles en caractère samaritain, c'est-à-dire en *hébreu ancien*. L'on écrivit en hébreu des livres qui furent supposés anciens, tels que Daniel, Tobie, Judith, Susanne, etc. *Les Paralipomènes*, c'est-à-dire, *les choses omises* (par le livre des Rois) furent composés par rivalité, et leur auteur anonyme, bigot et obscur, bien moins instruit que celui des Rois, introduisit de véritables erreurs de fait et de géographie : sans doute, c'est à cette période peu connue dans ses détails, qu'il faut attribuer le grand schisme survenu entre l'hébreu et le grec, sur la chronologie des patriarches, dont l'un compte depuis la création juive jusqu'à notre ère, 5508 ans, tandis que l'autre n'en compte pas 4000. La puissance romaine ramena dans l'Asie, de préférence au latin, l'idiome grec, qui n'avait pas péri. Le Christianisme naquit : les querelles de secte s'allumèrent, les manuscrits se multiplièrent et s'altérèrent ; chaque église eut le sien. Enfin après 320 ans d'anarchie, le concile de Nicée fit sortir du sein des factions cette unité de doctrine toujours sollicitée par le pouvoir politique et civil. Nos quatre évangiles furent choisis sur plus de trente ; le manuscrit d'où viennent nos bibles, le fut aussi *sans discussion* : elle n'eût pas fini. Dès-lors tout ce qui différa fut pros-

crit. Omar survint au 7e siècle... La bibliothèque d'Alexandrie fut brûlée, et ce n'est que parce que la chronique d'Eusèbe, écrite avant le concile, a sauvé une phrase, et que la ville d'Alexandrie, foyer de savoir, garda son indépendance, que nous sont parvenus, à travers tant de hasards, deux étincelles de vérité. Vantons-nous de la posséder sur tant d'autres points!

Mais revenons à l'époque de l'an 717, reconnue par les Juifs, comme par Hérodote, pour être celle de la prise de Ninive et de la mort d'*Asardanaphal*. Un monument asiatique très-ancien, nous en fournit un nouveau témoignage : nous le devons à l'arménien Moyse de Chorène, écrivain du Ve siècle, faible par lui-même, mais précieux par les fragmens qu'il nous a transmis : écoutons-le (1).

§ VII.

Monument arménien confirmatif de notre solution.

« Arshak, devenu Roi et fondateur de l'empire » Parthe (2), après avoir chassé les Macédoniens de » l'Orient et de l'Assyrie, établit Roi d'Arménie son

(1) *Moses chorenensis Historia* Armeniaca, ch. VII, p. 20.

(2) Les Parthes des Grecs et des Romains ne sont pas autre chose que les *Kurdes* et les Mèdes ressuscités.

» frère Valarshak, qui prit pour capitale la ville de » Nesbin. Ce prince voulant savoir s'il commandait à » un peuple lâche ou courageux, desira de connaître son » histoire. Après quelque recherche, il découvrit un » *syrien* nommé Mar-Ibas, versé dans les langues grecque » et chaldaïque; et il l'adressa à son frère, avec une » lettre (que cite textuellement Moyse), afin que les » archives royales lui fussent ouvertes. Mar-Ibas, bien » accueilli d'Arshak, eut la permission de visiter le » dépôt royal des livres à Ninive (1), et il y découvrit » un *volume* écrit en grec, avec ce titre : *ce volume* » (ou rouleau) *a été traduit du chaldéen en grec, par* » *l'ordre exprès d'Alexandre. Il contient l'histoire vé-* » *ritable des* (tems) *anciens, qu'il dit commencer à* » *Xixuan, Titan et Apetosthes*, etc. Mar-Ibas, ayant » retiré de ce volume tout ce qui était relatif à notre » nation arménienne, apporta à Valarshak son travail » que ce prince fit conserver avec soin. C'est de ce livre » dont l'exactitude nous est constatée, que nous allons » tirer nos récits, jusqu'au *chaldéen Sardanapal*, et » même après lui. »

Moses nous donnant ensuite, page 53, la liste des princes arméniens, selon *Mar-Ibas*, comparée à celle des Rois assyriens, selon Eu-

(1) Fréret a voulu douter de ce fait, par la raison que *Ninive* n'existait plus. Mais outre que le nom de Ninive, à cette époque, est encore mentionné par Tacite et Ptolomée, les Arméniens ont pu en donner le nom à une ville voisine, par exemple à celle que les Arabes ont appelée *Moussol*. Fréret a douté, parce que ce fait contrariait son hypothèse.

sèbe ou Kephalion, qu'il cite page 48, établit la correspondance suivante :

Rois Assyriens.		*Princes Arméniens.*
Eu-pal-mus	contemporains de	Bazouk.
Prideaz...es		Hoï
Pharat ...es		Jusak.
Acratzan..es		Kaïpak.
Sardanapal-os		Skaïordi (qui recueillit les enfans meurtriers de Sennachérib.
Varbak (Arbâk).....		Paraïr.

Il ajoute, page 55 : « Le dernier de nos Princes qui » obéit aux successeurs de Sémiramis et de Ninus, fut » *Paraïr*, sous le (règne de) Sardanapal. Ce Paraïr seconda » puissamment Arbâk à détrôner le Roi Assyrien. Le général » mède lui ayant promis de l'élever à la dignité royale, » parvint à l'attirer dans son parti. Après avoir enlevé » l'empire au Roi Assyrien, Varbak, maître de l'Assyrie » et de Ninive, laissa des préfets (satrapes) dans ce pays, » et transféra le siége de l'empire chez les Mèdes... J'allais » oublier (page 60) de parler de *Sennacherim* qui régna » sur les Assyriens (1) au tems d'Ézekias : ses fils Ad- » ramel et Sanasar l'ayant assassiné, notre prince *Skaïord* » leur donna asyle, et assigna pour domaine à Sanasar » le district de la montagne de *Sim*, que sa postérité » multipliée a entièrement peuplé. »

Si l'on pèse bien ces passages que Moses a disséminés en diverses pages, il paraît :

(1) Il ajoute que ce fut 80 *ans* avant Nabulsodonasar; mais ce calcul, qui est de lui, est erroné.

1°. Qu'il a fait de Mar-Ibas et de Kephalion (1), un mélange dont il n'a pas tiré d'idées claires.

2°. Qu'il a tiré de Mar-Ibas ce qu'il dit de Skaïord, de Paraïr, de Sennacherim et de ses enfans; et de Kephalion ce qu'il dit d'Arbak et de Sardanapal.

Mais en raisonnant sur ses données, l'on a droit de dire,

1°. Si Skaïord accueillit les enfans meurtriers de Sennacherim, il fut donc contemporain d'*Asar-Adon*, leur cadet, qui régna à leur défaut? *Paraïr*, fils de Skaïord, fut donc aussi contemporain d'Asar-Adon. Or, si Paraïr se révolta contre Sardanapal, Roi d'Assyrie, ce Sardanapal ne saurait être qu'*Asar-Adon-Phal.*

2°. Si Asar-Adon est *Sardanapal*, son père *Acratsanes* est *Sennacherim;* et alors il est démontré, que ces Princes ont eu plusieurs noms; que ces deux listes sont écrites en deux idiômes différens, l'un chaldaïque, employé par Mar-Ibas, par les Hébreux, même par Hérodote, qui nomme Sannacharib; l'autre perse-grec, employé par Ktesias et ses copistes. Remarquez qu'en remontant, avec l'arménien Moses, à *Eu-*

(1) Il ne cite en aucun endroit le livre de Ktesias, mais seulement Diodore, p. 231.

pal-mus, appelé *Eupal-Es* dans Eusèbe, l'on a cinq Princes correspondans à ceux que nomment les Hébreux, et que l'analogie de *Phal* ou *Eupal* est évidente.

Phul ou *Phal*, ...	Eu-*pal*-es (1).
Teglat-Phal-asar, ...	Prideazes.
Salman-asar, ...	Pharates.
Sena-cherib, ...	Acrazanes.
Asar-Adon, ...	Sardanapal.

Voilà donc un troisième monument parfaitement d'accord avec Hérodote, et avec notre leçon des Chroniques juives : ensorte que l'identité d'*Asar-Adon* et de *Sardanapal* ne peut plus faire une question.

Maintenant il serait superflu de réfuter les hypothèses divagantes dont elle a été le sujet. L'on en peut compter trois principales.

L'une pour obéir à des témoignages discordans, a voulu reconnaître deux ou trois *Sardanapal*, et par ses mêmes argumens, l'on prouverait autant de Pythagores, de Zoroastres, et même de Kyrus.

L'autre a voulu que *Phul* et *Sardanapal* fassent la même personne, et par suite, que *Nabo-*

(1) L'initiale *Eu* est ajoutée comme dans *Eu*-phrat-es, qui en syrien est seulement *pharat*.

nasar représentât Belesis. Le traducteur d'Hérodote, en adoptant cette idée, qu'il a imitée de Scaliger et de Petau, a cru lui ajouter un grand poids, en prétendant que l'ère de Nabonassar n'avait pas eu d'autre *motif*, que de célébrer l'affranchissement des Babyloniens. Tous les argumens de son long Mémoire académique, composé en vue de réfuter ses confrères Bouhier et Fréret, roulent uniquement sur ce vicieux pivot (1). Mais outre l'impossibilité absolue de ces identités dans le système hébreu, il est contre ce prétendu motif, un témoignage formel, qui l'anéantit sans réplique : écoutons le Syncelle, page 207.

« Alexandre Polyhistor et Berose, qui ont recueilli » les antiquités chaldaïques, attestent que Nabonassar » ayant rassemblé les actes des Rois (de Babylone), qui » l'avaient précédé, les fit *disparaître* (en les brûlant ou » lacérant), afin qu'à l'avenir la liste des Rois Chal- » déens *commençât par lui.* »

Ainsi, c'est la vanité grossière de Nabonassar, qui, en supprimant les noms de ses prédécesseurs, a fondé une ère musulmanique, destructive des ères et des monumens antérieurs.

---

(1) Mém. de l'Académ. des Inscript. Tom. 45, pag. 360—361 et suiv., année 1783.

Pourquoi le traducteur d'Hérodote a-t-il oublié cette citation?

Une troisième hypothèse a encore voulu que l'*Asar-adon*, Roi de Ninive, fût le même que *Asar-adinus*, Roi de Babylone; et du moins celle-ci a eu en sa faveur la parfaite identité de nom, et la souveraineté de Babylone commune à l'un comme *vassal* et *satrape*, à l'autre, comme *grand-Roi* et Sultan suzerain. Mais outre que les tems sont inconciliables, puisque *Asar-adon* Roi de Ninive en 722, ne régnerait à Babylone que 43 ans plus tard (en 680), il faudrait encore supposer que lui seul de sa dynastie se fût introduit dans la liste babylonienne. Il est bien plus naturel et bien plus vrai de dire, que, par un cas très-commun chez les orientaux, deux Princes différens ont porté le même nom; et ici nous touchons au doigt la raison qui a fait ajouter le surnom de *Phal* au Ninivite, afin de le distinguer du Babylonien par l'indication de sa famille : *Asar-adon*, fils de *Phal*. Cette identité de nom a pu arriver d'autant mieux, que le dialecte chaldéen paraît avoir été usité à Ninive comme à Babylone; car les noms de *Phul* ou *Phal*, de *Asar*, de *Salmann*, de *San-Hario* et d'*Adon*, ont tous des racines chaldaïques.... *Phal* signifie *gros* et *puissant*, d'où dérive *Fil*, l'*Éléphant*. *Asar* signifie *lier, garrotter, vincire*

en latin ; d'où dérive *vincere, vaincre,* parce que le vainqueur mène ses captifs *liés*. Celui qui les tue est le *Carnifex*. *Adon* signifie *seigneur* et *maître*. *Salmann* est le *pacifique* (*Salomon*).... *Harib* est le *destructeur*, le guerrier, et *San* est le nom propre que nous retrouvons dans *acratsan-es*, autre nom de San-harib (1).

Maintenant, que vont devenir les neuf Rois Mèdes de Ktesias, et leur durée prétendue de 317 ans?... Partant, comme ils le doivent, de l'an 561, dernière année d'Astyag, la victoire d'Arbak tomberait à l'an 877, c'est-à-dire 160 ans avant l'époque donnée par les livres juifs, en cela d'accord avec Hérodote et le livre chal-

---

(1) L'un des généraux de *San-Harib*, est appelé *Rabt-Saris*, qui signifie littéralement *chef des eunuques*. Un autre est nommé *Rabb-Sakés*, ou plutôt *Rabb-Shaqeh*, *chef de ceux qui versent à boire, le grand échanson : phal* ou *pal* pourrait être une altération de *bal* ou *bel*. *Teglat* est le mot *Diglit*, nom du fleuve *Tigris*, que Pline nous apprend signifier une *flèche*, et tout ce qui est *rapide*... *Ana-baxarès* pourrait être *aïna-batsar, soleil d'or,* ou *source d'or*. Enfin, l'un des noms de *Sardanapal*, Thonos-Koun-Kol-êros, s'explique en partie, *base et soutien* (Koûn) *de toute la terre*, (Kôl *ârts*). *Memno* lui-même, ce général de Teutam, est un mot pur chaldéen et arabe, signifiant *investi de confiance ; m'amnou*, par emphase *m'amnoûn*.

déen d'Alexandre. Ktesias est donc atteint et convaincu d'erreur, et nous pourrions désormais ne faire aucune mention de son travail : mais parce qu'en examinant sa liste, il nous a semblé y voir aussi des preuves d'imposture, et d'un faux prémédité, nous allons soumettre au lecteur notre analyse.

§ VIII.

Analyse de la liste Mède de Ktesias.

Selon Hérodote, les Mèdes n'eurent que quatre Rois, qui furent :

Deïok-ès.....	53 ans.
Son fils, Phraortes	22.
Son fils, Kyaxar	40.
Son fils, Astyag-es.....	35.
	150.

Ils eurent huit Rois

SELON KTESIAS (1), sans compter Arbak; savoir :		SELON MOSES.
Man-daukés.....	50 ans.....	Mandaukis.
Sosarmos.....	30.....	Sosarmos.
Artoukas.....	50.....	Artoukas.
Arbianes.....	22.....	Kardikeas.
Artaïos.....	40.....	Deoukis.
Artounes.....	22.....	Artounis.
Astibaras.....	40.....	Kiaksaris.
Aspadas, dit Astuigas, par les Grecs	(35).....	Azdehak.
Total.....	289 } somme 317.	
Plus Arbak...	28 }	

(1) *Voyez* le fragment cité en Diodore.

Diodore a omis le tems d'Astuigas, nous le suppléons par Hérodote.

Eusèbe a modifié cette liste, en y introduisant Deïokès à la place d'Artaïos, et l'arménien Moses, qui suit Eusèbe, a substitué à l'Astuag des Grecs son vrai nom mède *Azdehak* (1); il en résulte la liste comparative que nous avons jointe. Moses ne donne pas de nombre d'années.

Le Syncelle, page 359, dit que les Mèdes, jusqu'à l'époque de Kyrus, dominèrent 30 *ans*. Cette faute est d'un copiste, il faut lire 300. Il dit, page 235, que depuis Sardanapal leurs Rois régnèrent 276 ans; cette erreur est de lui, comme lorsqu'il dit, page 212, que Kyaxarès régna 32 et son prédécesseur 51 *ans*. En général on ne peut compter sur ce mutilateur audacieux et négligent. Tenons-nous-en à Diodore. En partant d'un point connu, commençons par Astuigas.... Il est évidemment l'Astyag d'Hérodote. Son autre nom d'*Aspadas* prouve que selon un usage subsistant en Orient, les Rois de ces anciennes listes eurent tous plusieurs noms, et cela, par deux raisons :

1°. Parce qu'en certaines circonstances ils en changèrent, comme a fait de nos jours, *Kouli-Khan*, qui, ayant conquis *Dehli*, s'intitula *Shah-*

(1) Moses, pag. 59.

Nadir, Roi du second hémisphère (par opposition à Zenith).

2°. Parce que, selon les divers dialectes ou langages du vaste empire des Perses, les Peuples désignèrent le Prince par des noms différens. Ktesias désigne *Smerdis* par celui de *Sphendadatès ;* Esdras le désigne par celui d'*Artahshata*, et il nomma Cambyses *Ashouroush* (1). Aspadas paraît composé du mot *pâd, maître, seigneur*, et de *asp, chevaux, maître* de la cavalerie (puissante), très-probablement des *dix mille cavaliers immortels.*

Avant Astuag régna *Astibar*, 40 ans ; c'est évidemment le *Ky-asar* d'Hérodote. Mosès le dit expressément. *Ki*, prononcé *kè* en persan, signifie *grand* et *géant*. En arménien, *skai* a le même sens. *Kê-asar, le grand vainqueur.* En effet, Kyaxar renversa une seconde fois Ninive

(1) Il suffit de lire le chap. IV avec quelque attention, pour être convaincu de ce fait. Kyrus permet de rebâtir... on intrigue auprès de lui. L'effet de sa permission demeure *suspendu tous les jours de sa vie.* Ahshouroush (Cambyse), règne après lui ; on lui écrit contre les Juifs dès le debut de son règne ; il empêche de bâtir. Artah-Shata (*Smerdis*) lui succède. Les Samaritains écrivent encore. Enfin Darius arrive ; les Juifs réclament et obtiennent la permission de bâtir. Prendre *Artahshata* pour Artaxerce, est tout confondre sans motif.

et les Assyriens. Le mot persan *Astebar* est synonime, puisqu'il signifie *grand* et *puissant* (1). L'identité est d'ailleurs formelle, dans ce passage d'Eusèbe (2).

« Alexandre Polyhistor rapporte que Nabukodonosor, » informé de la prophétie de Jérémie (au Roi Ioakim), » sollicita le Roi des Mèdes *Astibaras* de se joindre à » lui, et il marcha en Judée avec une armée de Babyloniens et de Mèdes. »

C'était l'an 606; le tems convient très-bien. Les Scythes dominaient encore. Kiaxarès, gêné par eux, dut condescendre à la demande indiquée, pour ne pas se faire un puissant ennemi de plus.

Avant *Astibar*, règne Artoûnés 22 ans. C'est la durée de *Phraortès :* c'est même son nom ; car celui-ci est composé du persan *Pher, grand Roi, héros*, et d'*arta* ou *orta*, que l'arménien Mosès, page 58, dit signifier en langue mède, *juste* (et *magnanime*).

Au-dessus d'*Artoun-es* devrait venir *Deïokés.* Mosès le dit bien. Mais les 40 ans d'Artaïos indiquent Kyaxar. Cette identité tire de nouvelles preuves de l'anecdote de Parsodas, ra-

(1) Dictionn. de Castelli, pag. 28.

(2) Prép. évang. lib. IX.

contée par Diodore, dans le fragment de Ktesias, page 108.

« Sous le règne d'*Artaïos*, s'alluma une violente » guerre, etc. »

L'historien Nicolas de Damas nous apprend le motif de ce mécontentement de *Parsodas*, dans un récit curieux que surement il a copié de Ktesias (1).

« Sous le règne d'Artaïos, Roi des Mèdes et successeur » d'Arbâk, dit-il, vivait Parsonda, homme extraordinaire » par ses facultés physiques et morales; le Roi, ainsi que les » Perses, dont il était issu, l'admiraient pour sa beauté cor- » porelle et pour la prudence de son esprit. Il excellait » d'ailleurs dans l'art de combattre, soit à pied, soit à cheval, » soit sur un char, et personne ne l'égalait à la chasse pour » surprendre et tuer des bêtes féroces. Ce Parsonda solli- » cita *Artaïos* de destituer *Nanybrus*, *Roi de Baby-* » *lone*, qu'il méprisait et haïssait pour ses mœurs *sar-* » *danapaliques* (2), et de lui donner cette satrapie. Le » Roi ne put consentir à faire cette injustice à *Nanybrus*, » contre la teneur *des lois établies par Arbâk*..... Le » Babylonien fut instruit du fait... Quelque tems après, » dans la saison des chasses, *Parsonda* alla prendre ce » divertissement en Babylonie, près d'un lieu où, par » hasard, étaient campés les vivandiers de Nanybrus : » celui-ci, informé des courses de son ennemi, avait » ordonné à ses gens de l'épier, de tâcher de l'enlever,

(1) *Valesii excerpta*, *in*-4°, page 427.
(2) C'est la description qu'en fait Athénée, lib. XII.

» et de le lui amener : la chose réussit à son gré. Devenu » maître de Parsonda, le Babylonien l'enferme dans son » *harem* avec ses femmes, le fait raser, baigner, vêtir » en femme, et le force de jouir de toutes les voluptés » que le guerrier lui avoit reprochées. — Il le força » même d'apprendre la musique et la danse.... Sept ans » se passent ainsi, sans qu'on sache ce qu'est devenu » *Parsodas*, malgré toutes les perquisitions ordonnées » par le Roi. Enfin un eunuque, que *Nanybrus* avait » fait bâtonner pour quelque faute, s'échappe et va dé- » couvrir le délit à Artaïos, qui de suite dépêche un » *aggar* (1) ou *secrétaire* pour réclamer *Parsondas*.... » Nanybrus nie la détention. Un second *aggar* vient, » avec ordre de conduire au Roi *Nanybrus* garrotté, s'il » persiste à nier. Celui-ci rend son prisonnier, et Par- » sondas s'en retourne sur un char avec le secrétaire. » Il arrive à *Suse:* Artaïos l'accueille, écoute son his- » toire avec étonnement... Quelques mois après, il se » rend à Babylone. — *Parsodas* l'obsède pour qu'il le » venge de Nanybrus; celui-ci gagne un eunuque à force » d'argent et de présens, et moyennant cent talens d'or » et cent coupes d'or, mille talens d'argent et trois cents » coupes du même métal, il obtient son pardon du Roi. »

Dans ces récits, nous avons un indigène Perse, sujet et courtisan d'un Roi Mède, l'un des successeurs d'Arbak. Ce Roi ne peut être

(1) *Gar* est un mot persan, qui signifie *faiseur*, et qui termine tous les noms de métiers. Nous ignorons ce que signifie *ag*.

Deïokès, qui, selon la phrase d'Hérodote, *ne régna que sur les Mèdes*. Est-ce *Phraortes*, son fils, qui y joignit les *Perses*, et *qui avec ces deux nations* puissantes, subjugua les autres? Mais les 40 *ans* d'*Artaïos* ne conviennent point à Phraortes, qui n'en régna que 22: et ils conviennent parfaitement à *Kyaxar*. Supposons que *Parsodas* ait demandé à *Kyaxar* la satrapie de Babylone, au commencement de son règne, la circonstance convient très-bien; ce sera dans les années 635 ou 634: supposons que les 7 ans de détention de *Parsodas* aient commencé en 633 et fini en 627: l'irruption des Scythes, en 625, ayant jeté *Kyaxarès* dans un état d'oppression et de faiblesse, le Persan en aura profité pour effectuer une révolte, qui, sans cela, eût peut-être été impossible. Relativement au prince babylonien, ces dates conviennent très-bien à *Chinil-adan*, qui régna depuis 647 jusqu'en 626. La différence de nom n'y fait rien, puisque tous ces princes asiatiques en eurent plusieurs.

Quant au nombre des combattans, dont parle Ktesias (page 108), il est visiblement absurde, selon l'usage des livres orientaux, et cette absurdité se démontre par la topographie des Caddusiens, dont le pays montueux ne contient pas plus de 160 à 180 lieues quarrées; et encore par les

quatre mille hommes des premières troupes de Parsodas. Il faut ôter un zéro; et en lisant 20 *mille* au lieu de 200, et 8 *mille* au lieu de 80 *mille*, l'on sera dans les vraisemblances.

Cette anecdote a d'ailleurs le mérite de nous apprendre que le même Roi Mède qui régnait à *Ekbatanes* régnait aussi à Suze, ce qui réfute l'hypothèse de ceux qui ont voulu concilier Hérodote avec Ktesias, en faisant de leurs Rois, deux dynasties qui auraient simultanément régné dans ces deux villes. Il dut en être des Rois Mèdes, comme il en fut des Rois Perses, qui passaient leurs hivers à Suse et leurs étés à *Ekbatanes*. Quant à la vassalité de Babylone, nous en verrons les preuves complètes ailleurs.

Maintenant, si l'*Artaïos* de Ktesias est *Kyaxar* (et fût-il Phraortes), il est clair que cet historien a doublé les tems et les noms. Ce doublement est encore indiqué dans *Arbianes*, qui, par son règne de 22 ans, et par sa position avant *Artaïos-Kyaxar*, se décèle pour être *Phraortes*.

Au-dessus de lui est *Artoukas*, avec un règne de 50 ans. Ce doit être *Deïokès;* l'analogie des 50 ans de l'un et des 53 ans de l'autre, fortifie ce soupçon. En suivant cette indication, le *Sosarmus* qui le précède, a dû être *Arbâk*. Au-dessus de Sosarmus, se trouve Man-dankès, encore 50 ans, comme *Artoukas*. Nous venons

de voir Ktesias répéter deux fois les 40 ans de Kyaxar, dans *Artaïos* et *Astybaras*; ne répète-t-il pas également ici le règne de Deïok dans les 50 ans d'Artoukas et de Mandaukès? Le nom de ce second est évidemment le même; car en séparant l'initiale *Man*, l'on a *Daouk-ès*, manifestement identique à *Dêïók-ès*.

Enfin, avant ce chef de la dynastie Mède, se montre *Arbak*, qui règne 28 années bien ressemblantes aux 30 de *Sosarmus*, ensorte que de même que Phraortes a été répété deux fois avant Kyasar; Arbâk se trouve répété aussi deux fois avant Deïokès, et toute la liste de Ktésias est démontrée n'être qu'un doublement de celle d'Hérodote, comme on le voit dans le tableau suivant :

ROIS MÈDES.

SELON HÉRODOTE.		SELON KTESIAS.			
Noms.	*Règnes.*				
Deïokès...	53 ans.	Arbâk.....	28.	Sosármos..	30.
Phraortes..	22	Man-daukes..	50.	Artoukas..	50.
Ky-axarès.	40	Arbianes.....	22.	Artounès..	22.
Astyag-es..	35	Artaïos.....	40	Artibaras..	40.
		Astuigas.....	(35)		

Les seuls 28 ans d'Arbak forment une difficulté : non-seulement Hérodote, ou plutôt ses auteurs perses, les nient, mais il semble nier sa

royauté; et après l'affranchissement des Mèdes opéré par lui, ils ne laissent appercevoir aucune trace de ce libérateur, comme si, satisfait d'avoir rendu la liberté à tous les vassaux de Ninive, il se fût démis du pouvoir suprême, après avoir établi une sorte de *pacte fédéral*, indiqué dans l'anecdocte de Parsodas. Comme nous devons retrouver cet *Arbak* dans l'un des Rois Perses des traditions orientales, nous reviendrons à ce sujet.

Mais quel a pu être le motif de Ktesias de nous forger ces faux calculs? Après avoir beaucoup cherché, il nous a semblé en découvrir la raison dans son fragment déjà cité (page 100). Il y dit que, selon les calculs des Assyriens, la guerre de Troie avait eu lieu sous le Roi Teutam, 306 ans avant la mort de Sardanapal. Si Ktesias eût admis le système d'Hérodote, cette date eût placé la prise d'Ilium vers l'an 1023 de notre ère, et cela eût trop choqué les opinions reçues dans la Grèce : l'une de ces opinions, suivie depuis par Érastothènes, Apollodore et Denys d'Halicarnasse, était que la prise de Troie avait eu lieu en une année correspondante à notre année 1183 ou 1184 avant J. C. Ktesias, habitué à flatter les satrapes, ne voulut pas heurter les savans : il s'arrangea de manière à obtenir précisément ce résultat. Car les 306 des Assyriens, joints aux 317 des Mèdes, font 623; lesquels

ajoutés aux 560, époque de Kyrus, font juste 1183, comme Érastothènes l'écrivit 150 ans après Ktesias : cette coïncidence parfaite n'est-elle pas frappante et décisive ?

Puisque nous sommes amenés à cette question, voyons si nous ne pourrions pas acquérir ici une *idée juste* de cette époque si célèbre.

§ IX.

Époque de la guerre de Troie, selon les Assyriens et les Phéniciens.

Ktesias ayant en main les livres des Assyriens, ou leurs extraits, nous affirme que, selon leurs calculs, la guerre de Troie eut lieu sous l'un des Rois Ninivites, appelé *Teutam*, 306 ans avant la mort de Sardanapal. Cet auteur, en sa qualité de grec, dut porter de la curiosité à connaître cette époque, et les Assyriens eurent des raisons d'état de la noter dans leurs archives, puisque le Roi de Troie réclama des secours comme *vassal*, et que le descendant de Ninus envoya le satrape de Suse *Memno*, dont Homère fait une mention expresse. La date que nous fournissent les Assyriens, a donc une autorité égale et même supérieure à celles que fournissent les *Grecs*, puisqu'aucune chronologie de ce

derniers ne remonte d'un fil continu et certain, même au tems d'Homère ; et que tous leurs chronologistes offrent dans leurs estimations une discordance qui, comme nous l'allons voir, démontre l'incertitude et même la fausseté de leurs bases.

Selon Ératosthènes, Apollodore et Denys d'Halicarnasse, la prise de Troie eut lieu 407 ou 408 ans avant la première olympiade, qui date de 776, (par conséquent en l'an 1183 ou 1184). — Selon le chronologiste Sosibius, contemporain de Ptolomée-Philadelphe, elle eut lieu 395 ans avant la première olympiade ; donc en l'an 1171. — Selon Arètes, en l'an 1190. — Selon Velleïus Paterculus, en l'an 1191. — Selon Timée, en 1193. — Selon la Chronique de Paros, en 1208 ; selon Dikéarque, en l'an 1212 ; enfin, selon Hérodote, en l'an 1270, etc.

Le point de départ de tous ces calculs était l'ouverture des olympiades, l'an 776 avant notre ère : ce point est certain ; pour s'élever au-delà, tous ces auteurs ont tâché de mesurer le tems jusqu'à de grands événemens connus, tels que l'invasion des Héraclides, la fondation de la colonie Ionienne, une guerre faite par quelque Roi de Sparte, etc. Et c'est parce que les dates de ces événemens n'étaient pas certaines, qu'ils

ont obtenu des résultats si divers : Hérodote seul employa un autre moyen que nous examinerons séparément: si l'on en voulait croire son traducteur (1), tous les anciens peuples Grecs auraient eu des archives et des généalogies qui auraient fourni des bases certaines aux écrivains ; mais si de tels monumens existèrent en certains lieux et en certains tems, il faut que les guerres perpétuelles dont fut tourmentée cette contrée, les aient détruits ou mutilés de très-bonne heure; puisqu'à dater seulement du 7e siècle avant notre ère, tout est discors et confus dans les chronologies grecques ; qu'à Sparte, par exemple, l'un des États les plus fixes, l'ordre et la série des Rois ne sont pas certains; que leurs règnes omis après les olympiades, offrent des invraisemblances choquantes dans les temps antérieurs (2), et que l'époque du célèbre législateur Lycurgue subit une contestation de 108 ans, qui, comme nous l'allons voir, n'est pas éclaircie, à beaucoup près, dans le sens que l'on pense. L'époque d'Homère, ce poëte si remarqué, dont tant d'auteurs recherchèrent à

(1) Voyez Chronologie de Larcher, article *Prise de Troye et Rois de Lacédémone.*

(2) Le règne d'Agis est réduit à *un an*, quoiqu'il ait été, dit-on, le plus riche en grands événemens.

l'envi la patrie, l'âge, la vie; cette époque est aussi obscure que celle de Lycurgue et de Troie, ainsi que le prouvent deux curieux passages de Tatien et de Clément d'Alexandrie, qui méritent que nous les citions.

« Selon Cratès (ou Cratètes), Homère ne fut pos-» térieur à la prise de Troie que de 80 ans, et (vécut) » vers le tems de l'invasion des Héraclides; selon Éra-» tosthènes, il fut postérieur de 100 ans; de 140, selon » Aristarque, qui, dans ses Commentaires sur Archi-» loque, dit qu'Homère fut contemporain de la Colonie » Ionième fondée à cette époque.

» Philochorus le place 40 ans plus tard (180 ans après » Troie).

» Apollodore veut que ce soit 100 ans (c'est-à-dire » 240 ans après Troie), sous le règne d'Agesilas, fils » de *Dorissée*, Roi de Sparte, ce qui rapproche Homère » du législateur Lycurgue, encore très-jeune.

» Enthymène, dans ses Annales, dit qu'il naquit dans » l'île de Chio, 200 ans après la prise de Troie; Arche-» maüs, dans son troisième livre des Euboïques, est du » même avis.

» Euphorion, dans son *ouvrage* des *Aliades*, dit qu'il » vécut au tems de Gygès, qui commença de régner en » la 18e olympiade (l'an 708).

» Sosibius de Lacédémone, *en sa Description des* » *Temps*, place Homère à l'an 8 du Roi *Charilas*, fils » de Polydecte... Charilas régna 64 ans; son fils Ican-» der en régna 39 : l'an 34 de ce Prince, dit-il, *fut établie* » *la première olympiade;* ensorte qu'Homère se trouve » placé 90 ans avant cette première olympiade.

» Dieuchidas, dans son 4e livre des Megariques, dit » que Lycurgue fleurit environ 290 ans après la prise » de Troie.

Ératosthènes divise ainsi le tems (1) « depuis la prise » de Troie jusqu'à l'invasion des Héraclides. 80 ans.

» De là à la colonie Ionième.....	60
» De là à la tutelle de Lycurgue.....	159
» De là à la première olympiade.....	108
Total.....	407
Plus.....	776
	1183 ans.

» Enfin Hérodote *estime* (dit Tatien) qu'Homère vécut » 400 ans avant lui, et il lui associe Hésiode. »

Toutes ces variantes nous ramènent à nos premières conclusions ; savoir :

1°. Que les chronologistes Grecs n'ont point eu en main de chroniques suivies et continues sur lesquelles se pûssent asseoir leurs calculs.

2°. Que les Assyriens ayant eu cet avantage, pourraient bien, dans le passage fourni par Ktesias, nous avoir révélé la véritable époque de la prise de Troie.

Mais, en comparant l'extrême différence de l'époque donnée par eux, à la plus rapprochée de toutes celles données par les Grecs, comment, dans une telle question, accorder une

(*) Clemens Alexandr. Strom. Lib. Ier, pag. 402.

préférence décidée à un seul et unique témoignage, surtout quand ce témoignage nous vient par la voie d'*un Ktesias?*

Tel était notre scrupule, lorsque parcourant les mêmes pages de Clément d'Alexandrie et de Tatien, deux autres citations ont frappé notre attention.

« Eiram, Roi de Tyr, dit Clément, donne sa fille » en mariage à Salomon, dans le tems où Ménélas ar- » rive en Phénicie, après le sac de Troie, ainsi que le » rapportent *Menander* de Pergame, et *Lætus*, dans » leurs Annales Phéniciennes.

» Chez les Phéniciens, dit Tatien, nous connaissons » trois historiens; savoir : *Theodotus* (1). Hypsicrates » et *Mochus*, dont les ouvrages ont été traduits en grec » par *Lætus*, qui a recueilli avec soin la vie d'un grand » nombre de philosophes : or, dans les histoires dont » nous parlons, il est dit que, sous un même Roi (de » Tyr) ont eu lieu l'enlèvement d'Europe, l'arrivée de » Ménélas en Égypte, et les actions de *Cheiram* qui » donne sa fille en mariage au Roi des Juifs *Salomon*. » Menander de Pergame rapporte les mêmes faits; et le tems de *Cheiram* est voisin de celui de Troie (2).

Ici le témoignage de *Menandre* est d'autant plus digne d'attention, que Flavius Joseph nous

(1) Ces noms grecs sont évidemment la traduction des noms Tyriens, ayant le même sens.

(2) (*Tatian, orat. ad Græcos*, pag. 273, n° 37).

apprend qu'en effet cet écrivain avait traduit les Annales Phéniciennes dont il reconnaît l'exactitude et la conformité avec celles des Juifs. Selon celles-ci, le règne de Salomon commença l'an 1018 avant J. C.; selon les Assyriens, Teutam envoya du secours à Troie, vers l'an 1023. Supposons la prise en 1022. Selon les Phéniciens, Ménélas dut venir un ou deux ans après, vers 1021 ou 1020 : Hiram aurait donc donné sa fille vers l'an 1018 ou 1017; un tel accord entre trois témoins différens n'est-il pas infiniment remarquable ? Disons-mieux, n'est-il pas probatif et concluant ? Prenons cette date pour la véritable, et supposons la prise de Troie à l'an 1022, nous avons pour terme certain la 1re olympiade en l'an 776, différence 246. Maintenant, voyons comment cadreront toutes nos citations ci-dessus comparées à ces deux termes: examinons d'abord Hérodote. Les propres paroles de cet écrivain antérieur aux seize autres citées par Clément et par Tatien, sont telles qu'il suit :

» *J'estime* (1) *que les poètes Homère et Hésiode n'ont* » *pas vécu plus de 400 ans avant moi.* »

Quelques critiques ont déjà remarqué que

(1) Lib. II, § 53.

ces expressions sont très-vagues. *J'estime*, signifie un calcul par apperçu, par supposition : *a vécu* n'indique aucune année précise, et peut se prendre pour la naissance, pour la mort, pour le tems de la célébrité ; et ce nombre rond de *quatre cents ans* sans aucune fraction ! n'est-il pas clair qu'ici Hérodote n'a point prétendu donner un calcul précis et méthodique, mais qu'il a fait simplement une *évaluation* approximative : lorsque l'on connaît sa méthode, on devine son opération. Ayant lu beaucoup d'historiens, entr'autres Xanthus de Lydie, Cadmus de Milet, Hellanicus, etc., il aura saisi quelqu'anecdote qui établissait un rapport entre Homère et quelque Prince connu, comme lui-même cite un rapport entre Archiloque et Gygès, entre Thalès, Solon et Krœsus ; de ce rapport connu, il aura déduit un nombre de générations qui, *évalué, estimé*, selon le système grec, à 3 générations par siècle, lui a donné le nombre rond de 400 ans ; c'est-à-dire que de lui à Homère, il a estimé 12 générations. Cette évaluation de 33 ans étant beaucoup trop forte, substituons-y 25 ans, tels que nous les donnent les générations des Rois de Lydie, des Rois Hébreux et des grands-Prêtres Juifs ; nous aurons quatre générations au siècle ; par conséquent 300 ans pour 12 générations

entre Hérodote et Homère. Hérodote naquit l'an 484 avant notre ère; donc les 300 ans nous remontent à l'an 784. Maintenant, puisque le mot *a vécu* se prend ordinairement pour *cesser de vivre*, nous dirons que cette année doit être celle de la mort d'Homère, selon Hérodote. Le poëte mourut âgé : supposons à 70 ou 80 ans. Il dut naître entre les années 854 et 864; actuellement comparons à ces années les calculs des auteurs.

Selon Apollodore, Homère vécut 240 ans après Troie, ou 100 ans après la colonie Ionienne : de 1022 ôtez 240, reste 782. Donc Apollodore donne précisément notre calcul à deux ans près.

Selon Euthymènes, il naquit à Chio, 200 ans après Troie; donc en 822. C'est trop tard; il dut déjà fleurir.

Selon Sosibius, Homère se place 90 ans avant la Ire olympiade; elle date de 776, plus 90 : c'est 866. Ne serait-ce pas là sa naissance rapportée avec précision à l'an 8 de Charilas.

Selon Apollodore, Homère (mort en 784) se *trouve très-rapproché* de Lycurgue encore jeune : or selon *Strabon*, plusieurs auteurs pensaient que Lycurgue avait reçu de la main même d'Homère vieux, ses poésies qu'il apporta à Lacédémone. Plutarque indécis croit que Lycurgue voyageant dans l'Asie mineure, les reçut

seulement de la main des enfans de Cléophile, leur dépositaire. Mais il avoue de bonne-foi :

« Que l'origine, les voyages, la mort, l'époque même » des lois de Lycurgue étaient un sujet inépuisable de » controverse entre les écrivains; il déclare que, selon » plusieurs, il avait concouru avec Iphitus à l'établis- » sement des jeux olympiques : c'est, dit-il, l'avis d'Aris- » tote, qui cite en preuve de ce fait l'*inscription du* » *palet olympique*, où le nom de Lycurgue est gravé (1). »

Un tel monument, cité par un homme du poids et de l'instruction d'Aristote, est déjà une preuve sans réplique; mais Cicéron vient encore y joindre son opinion, lorsque dans son discours pour *Flaccus*, ce savant romain dit :

« *Les Lacédémoniens vivent sous les mêmes lois de-* » *puis plus de 700 ans.* »

Ce discours fut prononcé l'an *deux* de la 180e olympiade, c'est-à-dire l'an 59 avant notre ère; par conséquent Cicéron indique une date un peu antérieure à l'an 759, ce qui correspond d'autant mieux aux dates ci-dessus, que Lycurgue ne donna ses lois qu'après l'établissement des jeux olympiques par Iphitus. Ainsi, ce n'était pas un ouï-dire vague, une opinion populaire, qui plaçait Lycurgue à cette époque

(1) Plutarque, Vie de Lycurgue.

du 8e siècle, et le faisait contemporain de la vieillesse d'Homère : c'était le témoignage des monumens publics de ce tems-là, et l'assentiment des Écrivains les plus anciens et les plus savans. Mais, objectera-t-on, comment, moins de cent ans après Aristote, Ératosthènes a-t-il calculé que Lycurgue précéda de 108 ans la fondation des jeux olympiques ? Nous ne pouvons rien dire à cet égard, parce que l'ouvrage de cet astronome nous manque. Mais si nous devions le juger par ses copistes, *Trallien, Eusèbe, le Syncelle* et même *Tatien*, nous ne pourrions avoir une haute idée de sa critique : par exemple, comment Ératosthènes a-t-il pu dire qu'Homère vécut 100 ans seulement après la guerre de Troie ? Cela doit être une erreur de Tatien ou de ses copistes. Ératosthènes, qui partage l'opinion d'Apollodore sur la guerre de Troie, a dû penser comme lui sur l'époque d'Homère ; il a dû le placer 100 ans *après la colonie Ionienne*, et non pas après la *prise de Troie* : c'est une méprise palpable. Ces deux écrivains ont certainement connu les rapports établis par les monumens et par les historiens, entre Homère et Lycurgue ; ils doivent avoir fait ce raisonnement :

« Hérodote, né en telle année (484 avant J. C.), dit » qu'Homère a vécu ou cessé de vivre 400 ans avant lui ;

» donc en 884. Or il est certain que Lycurgue a vu » Homère ; donc Lycurgue avait déjà un certain âge » en 884. »

A notre tour, nous disons; de 884, ôtez 108 ans, reste 776, époque précise de la première olympiade : donc Ératosthènes a opéré comme nous le disons; donc il a été induit en erreur par les 400 ans d'Hérodote, qu'il a pris au sens matériel; donc notre interprétation des 400 ans d'Hérodote en 12 générations, est le sens véritable du passage; donc la durée de 25 ans, que nous donnons à chaque génération, est la plus raisonnable, la plus conforme aux faits : donc l'accord parfait de nos combinaisons, avec les calculs des Assyriens et des Phéniciens, donne l'époque de la guerre de Troie et de l'âge d'Homère, plus exacte, plus vraie qu'aucun calcul grec; donc enfin, tout ce que l'on a dit jusqu'à ce jour, sur cette double question, est à refaire à neuf, en commençant par les deux chapitres de la Chronologie de M. Larcher, *sur la prise de Troie et sur les Rois de Lacédémone*, où de suppositions en suppositions, passant du *probable* au *certain*, et à l'*incontestable*, démentant tous les anciens dont il prétend s'appuyer, ce *correcteur* a rejeté la guerre de Troie plus loin qu'Hérodote lui-même, c'est-à-dire au-delà de 1270; et cepen-

dant il est clair que c'est pour avoir reconnu l'exagération de cette hypothèse, que les Grecs, dès le tems de Ktesias, commencèrent à la quitter. L'erreur d'Hérodote est saillante à cet égard, si l'on prend tout son calcul au sens littéral; mais si on l'interprète comme nous le faisons, et que les 800 ans, en nombre rond, qu'il *estime s'être écoulés entre la prise de Troie et lui*, ne soient qu'un calcul de génération converti en années, l'on a pour résultat l'an 1084 avant J. C., c'est-à-dire environ 62 ans de plus que les calculs assyriens et phéniciens; et alors il est de tous les Grecs le plus près de la vérité. Il y a cette remarque à faire sur cet historien, que lorsqu'il suit les Asiatiques, il donne des résultats précis, parce qu'il a des bases fixes; mais lorsqu'il a opéré avec les Grecs, n'ayant point de dates exactes, il est contraint d'user de moyens généraux, qui le mettent en contradiction avec lui-même, comme dans le cas présent; où nous pouvons le juger.

On vient de voir que le système des générations, employé selon notre méthode, nous a procuré les plus heureuses coïncidences: le sujet que nous traitons nous en fournit d'autres exemples non moins favorables. Hérodote nous apprend que de son tems les Rois de Macédoine s'étant présentés aux jeux olympiques, ils y furent

d'abord refusés comme n'étant pas de race grecque, puis admis, pour avoir juridiquement prouvé qu'ils étaient du même sang Héraclide, que les Rois même de Sparte : dans la généalogie de ces Rois, Alexandre premier, fils d'Amyntas, qui régnait au tems de Xercès, avait eu pour neuvième aïeul *Karanus* dont le frère *Phido*, tyran d'Argos, troubla les jeux à la 8e olympiade, c'est-à-dire l'an 748 avant J. C.

Si l'on compare à la liste macédonienne celle des Rois de Sparte, Karanus se trouve parallèle à Lycurgue qui, 29 ans auparavant, parut à ces jeux; et de Karanus à Hercule, il y a onze générations précisément, comme d'Hercule à Lycurgue (1).

D'autre part, nous avons de Karanus à Alexandre-le-Grand, 17 générations qui, à 25 ans, font 425 ans. Ces 425 ajoutés à 330, époque d'Alexandre, font 755, plus les 29 de Lycurgue; total, 784. Ne voilà-t-il pas nos mêmes nombres revenus?

Si l'on remonte de Lycurgue au roi Héraclide Aristodemus, l'on a sept générations, ou 175 ans; partons de la première olympiade

(1) Théompope et *Satyrus*, historiens spéciaux des Rois Macédoniens, comptent *onze* générations, comme Strabo. Velleïus en compte 16; mais Velleïus est un compilateur tardif, peu sûr en chronologie.

776, plus 175; c'est 951 : c'est-à-dire que l'établissement des Héraclides tomberait 71 ans après la prise de Troie, selon les Orientaux; et tous les Grecs placent l'invasion de ces Héraclides 80 *ans* après Troie. Si nous sommes dans une route d'erreur, comment nous conduit-elle à tant d'heureux résultats? dira-t-on que les règnes des Rois de Sparte les contrarient? Mais Larcher lui-même (1) convient qu'on ne peut compter sur les listes d'Eusèbe et du Syncelle; qu'elles sont arbitraires selon l'usage de ces mutilateurs; que le règne d'Agis est inadmissible à un an de durée, tel qu'ils l'établissent; que les autres règnes, quand on les compare dans les deux branches, sont pleins de contradictions, etc., etc. Nous n'entreprendrons pas de redresser ces discordances, qui nous écarteraient beaucoup trop de notre sujet. Nous avons assez fait, si nous avons posé les principaux jalons d'alignement de l'ancienne Chronologie grecque : quelque bon esprit saura s'en servir pour en reconstruire l'édifice, autant qu'il est possible, avec le peu de données qui nous restent. Revenons à Ktesias, et à ses calculs factices, mêlés d'erreurs et de vérités (2).

(1) Chronologie, art. des Rois de Sparte.

(2) La prise de Troie étant placée à l'an 1022, il s'en-

LISTE

Des Rois Assyriens, selon les divers auteurs.

Selon l'Eusèbe de Moyse de Chorène. Histoire d'Arménie (1).		Selon l'Eusèbe vulgaire.		Selon le Syncelle.	
1 Ninus.		1 Ninus	52	1 Belus	55
2 Ninyas.		2 Sémiramis	42	2 Ninus	52
3 Arius.		3 Ninyas	38	3 Sémiramis	42
4 Aralius.		4 Arius	30	4 Ninyas ou Zamès	38
5 Baleus Cheoxarus.		5 Aralius	40	5 Arius	30
6 Armathritès.		6 Baleus Xercès	30	6 Aralius	40
7 Belochus.		7 Armatrites	38	7 Xercès	30
8 Baleus.		8 Belochus	35	8 Arma Mithrès	38
9 Azatagus.		9 Baleus	52	9 Belochus I	35
10 Mamidus.		10 Altadas	32	10 Baleus	52
11 Maschaleus.		11 Mamitus	30	11 Sethos	32
12 Spharus.		12 Manchaleus	30	12 Mamithus	30
13 Samilus.		13 Spharus	20	13 Aschalius	22
14 Spharetus.		14 Mamitus	30	14 Sphærus	28
15 Ascatades.		15 Sparetus	40	15 Mamylus	30
		16 Ascatades	40	16 Sparthæus	42
	537		579	17 Ascatades	38
16 Amindès.	45	17 Amyntas	45	18 Amyntes	45
	25	18 Belochus	25	19 Belotus	25
	607		649		
17 Vestascarus.		19 Beloparès	30	20 Baletores	30
18 Susarès.		20 Lampridès	32	21 Lamprides	30
19 Lamparès.		21 Sosarès	20	22 Sosarès	20
20 Paneas.		22 Lamparès	30	23 Lampraès	30
21 Sosarmus.		23 Pannyas	45	24 Panyas	45
22 Mithreus.		24 Sosarmus	19	25 Sosarmus	22
23 Teutamus.		25 Mitræus	29	26 Mithræus	25
		26 Tautanes	32	27 † Teutamus	32
	785		884		
		27 Teuteus	40	28 Teutæus	44
				29 Arabelus	42
				30 Chalaus	45
				31 Ambus	38
				32 Babius	37
24 Thinæus.		28 Tinæus	30	33 Tinæus	30
25 Dercullus.		29 Dercylus	40	34 Dercylus	40
26 Eupalmus.		30 Eu-pa-lès	38	35 Eupakmès	38
27 Prideazes.		31 Laosthènes	45	36 Laosthenes	45
28 Pharates.		32 Piriatides	30	37 Pertiadès	30
29 Acrazanes.		33 Ophrateus	20	38 Ophratæus	21
30 Sardanapal.		34 Ophratenès	50	39 Epecherès	52
		35 Ocrapazès	42	40 Acraganès	42
		36 Thonos concoleros, ou Sardanapal	20	41 Thonos concoleros, ou Macos concoleros, dit Sardanapal	15
	1005	Total	1239	Total	1460
Velleïus en compte	1070				

(1) La liste de Moyse de Chorène ne porte pas de nombres; mais nous lui transportons ceux de l'Eusèbe vulgaire.

§ X.

Examen de la Liste assyrienne de Ktesias.

D'après tout ce que nous venons de voir, la liste mède de cet Ecrivain étant démontrée fausse, sa chronologie antérieure se trouve frappée de nullité; mais afin de ne pas le juger sans l'entendre, jetons un coup-d'œil sur sa liste assyrienne, et voyons si elle ne nous fournirait pas aussi quelques preuves de falsification. Pour en raisonner avec équité, il faut d'abord s'assurer de son véritable état; et c'est une première difficulté à vaincre; car les écrivains qui prétendent copier cette liste, diffèrent sur le nom des Rois et sur la durée de leurs

---

suit que l'anachronisme de Virgile n'est pas de 400 ans, comme le veut le traducteur d'Hérodote, ni de trois cents et plus, comme on l'inférerait des autres opinions. Il se réduit à 151 ans : car la fuite de Didon en Afrique étant arrivée 143 ans 8 mois après la *fondation* du temple de Salomon, selon Josephe, qui s'autorise des Annales de Tyr (contre Appion, lib. I, n°s 17 et 18); et cette fondation répondant à l'an 1015 avant notre ère, il s'ensuit que l'arrivée de Didon en Afrique tombe à l'an 871, tandis que la prise de Troie répond à l'an 1022; différence 151.

règnes ; et néanmoins le manuscrit de Ktesias a dû être univoque : selon Diodore, le nombre des Rois de *père en fils, fut de* 30 ; selon Velleïus-Paterculus (1), le dernier Roi, *Sardanapal*, aurait été *le* 33e *depuis Ninus et Sémiramis*. Mais Velleïus, écrivain postérieur, qui ne cite ce trait qu'en passant, paraît avoir été induit ici en erreur, par une phrase équivoque de Diodore, qui porte :

« Ainsi régna Ninyas, fils de Ninus, et la plupart des » autres Rois qui *se* succédèrent de père en fils, pen- » dant 30 générations *jusqu'à Sardanapal*, imitèrent » ses mœurs. »

Velleïus semble s'être dit :

« S'il y eut 30 Rois qui se succédèrent depuis *Ninias*, » Ninyas ne doit point se compter... Il est excepté par » le mot *autre*, et parce que *ses mœurs furent imitées*... » Donc avec Ninus et Sémiramis il y eut 33 Rois. »

Mais cette première phrase de Diodore, réellement incorrecte, est redressée par son résumé qui porte ces mots :

« A l'égard de Sardanapal, *trentième et dernier Roi*, » depuis Ninus. »

Ceci est clair, positif, et ne permet pas d'ad-

(1) Lib. I, c. 6.

mettre l'interprétation antérieure. De plus, l'*Arménien Moses* (de Chorène), qui (1) cite Diodore comme une de ses autorités, ne compte que 30 Rois dans la liste qu'il nous fournit(2), encore qu'il eût sous les yeux celle d'Eusèbe, qui en compte 36..... Cette liste de Moses semble d'autant plus exacte, que ces cinq derniers princes correspondent parfaitement, comme nous l'avons dit pag. 140, à ceux cités par les Hébreux; d'où l'on a tout lieu de conclure qu'Eusèbe et le Syncelle ont, selon leur usage, ajouté de leur chef, *Epecherès*, *Laosthenes* et *Ophrathenes*. (Voyez les listes au commencement de ce §.) *Epecherès* doit être le même qu'*Ana-Bacherès*, nom de *Sennacherib*, dans l'épitaphe de Sardanapal à *Anchialé*. Ce même prince s'appelle encore *Acrazanes* et *Akraganes* : le nom de *Laosthenes* est purement grec, et ne peut être que la traduction d'un nom assyrien, signifiant *force* et *puissance du peuple* (probablement Eu-phal-es, Phal). Enfin *Ophratenes* ne doit être qu'un synonime de *Ophrateus*, écrit plus asiatiquement *Pharates*, par Moyse de Chorene.

Relativement à la durée totale, nous avons

(1) Moses. Chor, p. 231.

(2) *Idem*, p. 51.

vû qu'il faut lire 1306 ans dans le vrai texte de Diodore, et non 1360. Velleïus, qui n'a porté cette durée qu'à 1070 ans, a dû tirer ce calcul de quelqu'autre chronologiste, que de Ktesias. Quant aux 1995 ans qu'*Æmilius-Sura* comptait depuis Ninus (1) jusqu'à l'an 63, ou plutôt 65 ans avant notre ère, l'on n'en peut rien faire, parce que l'on ignore si ce Romain a évalué les Mèdes selon Hérodote, ou selon Ktesias. — A partir de Kyrus, l'an 560, son calcul donne pour les deux empires assyrien et mède, 1500 ans. S'il suit Hérodote, il donne 1344 pour les Assyriens; s'il suit Ktesias, il ne leur donne que 1183 (2). L'on voit que Sura ou Velleïus ont fait, ou plutôt ont suivi de confiance, les tablettes chronologiques de quelque Lenglet de leur tems, sans traiter par eux-mêmes la question.

Il paraît n'en avoir pas été ainsi du chronologiste Castor, qui avait compulsé les archives de plusieurs pays, pour en former ses tableaux parallèles des Rois d'*Argos*, de *Sicyone*, d'*As-*

---

(1) Voyez Velleïus, Liv. Ier, ch. 6.

(2) Larcher, Chronologie, page 144, assure que Diodore et Sura comptent 1310 ans, et l'on voit que cela n'est vrai ni pour l'un ni pour l'autre.

syrie, etc. Selon Eusèbe (1), Castor ne comptait, pour les Assyriens, que 1280 ans, ce qui produit une différence de 26 ans avec Ktesias.

(1) Voyez le Syncelle, pag. 167. A cette occasion, le Syncelle fait une remarque importante sur la manière dont Eusèbe a dressé ses tableaux comparatifs : « Eusèbe, » dit-il, en approuvant l'opinion de Castor, qui renferme » l'Empire assyrien, dans une durée de 1280 ans, ne » lui en donne pas moins celle de 1300, avec le nombre » de 36 Rois. Son motif a été de couvrir l'erreur où il » s'est laissé induire sur le tems écoulé entre le déluge » et Abraham, par divers faux raisonnemens, entr'autres » par l'omission qu'il fait du nom et des années du Caï- » nan, 13e depuis Adam, selon *Luc* (st.), etc. »

Ici le Syncelle nous révèle son propre secret et celui de tous les anciens auteurs dits *ecclésiastiques*, qui, à l'exemple du prêtre *Africanus*, leur modèle, ont pris pour base de tous leurs calculs, la création du monde selon les Juifs, et ont commis la faute ridicule de partir d'un point aérien par lui-même et non fixé dans leur propre système (puisque les textes grec et hébreu diffèrent de plus de 1500 ans), pour descendre, comme en ballon, d'un tems inconnu au connu, quand le plus simple bon sens prescrivait de partir des tems connus et certains, pour remonter, d'échelon en échelon, à ceux qui le sont le moins : dans le cas présent, ayant d'abord adopté sans examen le système de Ktesias, et trouvant que tel nombre d'années plaçait Ninus vers le tems d'Abraham, ces calculateurs mécaniques descendent tête baissée à travers toutes les difficultés, même celles de la période des Juges,

Un troisième auteur, qui s'était aussi spécialement occupé des Assyriens, *Kephalion*, semble avoir eu encore quelque différence avec le résumé de Castor. Mais son fragment, cité par le Syncelle, est tellement mutilé, que l'on n'en peut rien faire, pris isolément.

Pour revenir à Ktesias, dont l'opinion et le livre paraissent avoir guidé la majeure partie de ses successeurs, il paraît que nous devons considérer comme son vrai texte, le nombre de 30 générations, et la durée de 1306 *ans*. Cela étant posé, nous avons un moyen certain d'arguer de faux sa liste assyrienne, comme sa liste mède ; car le terme moyen de 43 *ans et demi* par génération, résultant de ces deux données, est moralement et presque physique-

---

pour aboutir, sans savoir comment, aux Rois de Ninive et de Babylone, cités par les Hébreux. Le Syncelle reproche à Eusèbe d'avoir substitué le nombre 1300 (et cependant notre liste d'Eusèbe porte 1239) aux 1280 *de Castor*, et lui-même, suivant la trace d'Africanus, a porté à 1460 ans la durée de l'empire Assyrien, par l'introduction arbitraire de quatre Rois inconnus de tous les anciens. Avec ces inexactitudes et ces infidélités renouvelées à chaque instant, et communes à tous les anciens auteurs ecclésiastiques, l'on ne peut avoir aucune confiance en leurs assertions, et l'on ne doit en avoir qu'une très-circonspecte dans les citations qu'ils nous donnent.

ment impossible; et il est d'autant moins admissible, que nous avons contre lui trois témoignages positifs.

1°. Le témoignage des livres hébreux, qui, de *Phal* à *Sardanapal*, comptent cinq Rois dans un espace de moins de 70 ans; de manière que Sannacherib, entre autres, ne peut pas avoir régné plus de cinq ans, et qu'il faut nécessairement qu'il ait été frère de Salmanasar, ou Salman, frère de Teglat.

2°. Le témoignage de Kephalion, dont le Syncelle nous a conservé un passage précieux, quoique mutilé.

« Laissons (1), nous dit ce compilateur; laissons un autre » écrivain illustre nous montrer combien ont été absurdes » les historiens grecs, à l'égard de ces Rois d'Assyrie... » J'entreprends, a dit Kephalion, d'écrire les faits dont » Hellanicus de Lesbos, Ktesias de Knide et Hérodote » ont traité (avant moi). Jadis régnèrent en Asie les » Assyriens, à qui commanda Ninus, fils de Bélus.... » Puis Kephalion joint la naissance de *Sémiramis* et du » *mage Zoroastres;* il parcourt les 52 ans du règne de » Ninus... Il décrit la fondation de Babylone par Sé- » miramis, et son expédition aux Indes... Or, ajoute- » t-il, tous les autres Rois (après elle) régnèrent pen- » dant *mille* ans, les fils occupant le *trône de leurs pères* » par *droit d'héritage;* mais ils dégénérèrent successi-

(1) Sync., page 167.

» vement des vertus de leurs ancêtres, ensorte que *pas* » *un d'eux ne régna* 20 *ans* (1). »

Cette dernière phrase s'accorde, comme l'on voit, parfaitement avec les livres hébreux, dont les dates, en effet, ne permettent de donner 20 ans à aucun des quatre successeurs de *Phul.*

3°. Enfin, puisqu'il est constaté par les divers historiens, que les Princes de Ninive, livrés à toutes les voluptés des sens, vivaient de très-bonne heure avec des femmes, il est impossible d'admettre qu'ils n'aient engendré leurs héritiers, qu'au terme moyen de 43 ans; ils ont dû, au contraire, avoir des enfans dès l'âge de 19 à 20 ans, quelquefois même de 16, comme

(1) *Ità ut vincennalis obiret nullus.* Si l'on disait que pas un *ne vécut* 20 ans, le sens serait absurde, et *la succession impossible*.... Kephalion continue : *Que si l'on veut savoir le nombre de ces Rois, Ktesias en citera, je crois,* 23 *noms* (mais Diodore et Moses en attestent 30)... *Or environ* 640 *ans après Ninus, Belimus s'empara de l'Empire des Assyriens... Que si vous comptez mille ans depuis Sémiramis jusqu'à Methræus*.... (Il y a ici une lacune). *A Methræus succéda Tautanès,* 22e *Roi.* (Mais si Ktesias n'a compté que 23 noms, Sardanapal ne saurait suivre Tautanès. Il y a évidemment ici mutilation du texte de la part du Syncelle). Voyez page 167 de sa Chronographie.

l'on en a trois exemples chez les Rois Hébreux. Notre conjecture ci-dessus, que quelques Rois de Ninive se succédèrent à titre de frères, a le double avantage de rendre possible le nombre de 30 Rois en 520 ans, et de ne pas heurter l'assertion qu'*ils occupèrent le trône paternel par droit d'héritage*. Au reste, en rejetant le nombre de 30 générations comme absurde, en 1306 ans, il nous reste sur ce nombre même un soupçon, suscité par une phrase de Kephalion, et par un passage d'Hellanicus et de Dicæarque, que nous a conservé Etienne de Byzance (1).

» Les Chaldéens furent d'abord appelés Kephènes, de » Kephée, père d'Andromède. Leur nom de *Chaldéens* » leur vint, selon Dicæarque, d'un certain Chaldeus, qui » engendra l'habile et puissant Ninus, fondateur de Ninive: » or le *quatorzième* après celui-ci, se nomma aussi *Chal-* » *deus*, et fonda, dit-on, Babylone, ville très-célèbre, » dans laquelle il réunit tous ceux que l'on appelle *Chal-* » *déens*, et le pays se nomma *Chaldée*. »

Aucune liste assyrienne ne présente de Roi *Chaldæus*, à la 14e génération, ni à aucun autre degré; et cependant, Hellanicus, contemporain d'Hérodote, est une autorité respectable, ainsi que Dicæarque. Le nombre de 14 ne serait-il pas ici une faute de copiste, et une altération

(1) *Stephanus, de urbibus*, au mot *Chaldæi*.

du nombre 24? Alors Hellanicus et Dicæarque seraient d'accord avec Kephalion, qui prétendait ne trouver que 23 *noms* (1): Chaldæus serait le 24e; et parce que ce mot, qui signifie *devin*, est le synonime de *Nabou*, que portèrent tous les Rois de Babylone, ce *Chaldæus* serait *Belesis*, le même que *Belimus* qui, selon Kephalion, *s'empara de l'Empire* des Assyriens, 640 *ans* après Ninus. Et en effet, pourquoi cette remarque qu'il *s'empara* de l'Empire des Assyriens? Il ne succéda donc point par droit d'héritage; il ne fut donc point de la famille de Ninus? Enfin, puisqu'en *réunissant* toute *la caste des Chaldéens dans Babylone*, il y fonda un nouvel Empire, il fut donc réellement Belesis, à qui seul conviennent tous ces traits. Ajoutez que le nombre de 23 Rois, ou générations *ninivites*, s'accorde singulièrement bien avec les 22 générations des Rois Lydiens, qui furent exactement parallèles pour le tems. Sans doute chacune de nos preuves n'est pas décisive; mais leur réunion forme un grand poids, surtout si l'on considère que nous n'avons que des fragmens mutilés pour base de la plupart de nos opérations: semblables en cela à l'architecte qui, pour retrouver les dimensions d'un ancien palais ou temple, n'a que quelques restes de

(1) *Voyez* la note ci-devant, page 123.

prédestaux, de pierres angulaires et de fondations, dont l'accord néanmoins devient une démonstration dans les règles de l'art.

Ici se présentent plusieurs questions à faire à tous les écrivains, qui nous parlent de l'Empire de Ninive et de sa durée.

1°. Ont-ils bien distingué les deux prises et destructions différentes de cette capitale, par les Mèdes; l'une sous *Arbak*, l'autre sous *Kyaxares?* N'en ont-ils pas fait une confusion que la ressemblance des faits rendait facile?

2°. Ont-ils tenu compte de cet *Etat secondaire*, ou Royaume posthume, qui se composa après la mort de Sardanapal, et qui dura 120 à 121 ans, depuis 717 jusqu'en 597?

3°. Ktesias et ses copistes, après avoir doublé la liste des Mèdes pour le nombre des Rois et pour la durée, n'auraient-ils pas fait ici quelque chose de semblable relativement aux Assyriens?

Si nous avions les livres mêmes de ces écrivains, la démonstration pour ou contre deviendrait facile; mais en leur absence, les moindres indices deviennent pour nous de fortes présomptions après le premier exemple. Commençons par la première de nos questions.

Ninive ayant été prise deux fois par les Mèdes, d'abord en 717, sous Arbak; puis en 597, sous Kyaxares, nous disons que la ressemblance de

ces deux faits a été insidieuse, et a pu causer la confusion de leurs dates. Un passage d'Alexandre Polyhistor, cité par le Syncelle (pag. 210) s'explique très-bien par cette hypothèse, et reste entièrement absurde, si on le prend à la lettre.

(1) » Nabo-pol-asar, père de Nabukodonosor, est » appelé Sardanapal, par Polyhistor, qui dit qu'il en- » voya vers Astyag, satrape de Médie, demander sa » fille Aroïte en mariage pour son fils Nabukodonosor... » Le Roi des Chaldéens *Sarak*, lui ayant confié ses » troupes, il (Nabo-pol-asar) tourna ses armes contre » Sarak lui-même, et contre la ville de Ninive. *Sarak*, » épouvanté de cette attaque, mit le feu à son palais, » se brûla lui-même, et l'Empire des Chaldéens et de » Babylone passa aux mains de Nabo-pol-asar, père de » Nabukodonosor. »

Dans ce récit, le *Roi* des *Chaldéens*, qui se brûle dans son palais de *Ninive*, attaqué par l'un de ses généraux *rebelle*, est évidemment *Sar-*

(1) *Nabopolassarus, pater Nabuchodonosori... Hunc Sardanapalum vocat Polyhistor Alexander, qui ad Astyagem Mediæ satrapam miserit et filiam ejus Aroïtem uxorem filio suo Nabuchodonosoro sumpserit. Hic traditis sibi copiis à Sarako Chaldæorum Rege præpositus, in Sarakum ipsum et Ninivem civitatem arma vertit: cujus impetum et adventum veritus Sarakus, incensâ Regiâ ignè se absumpsit. Imperium verò Chaldæorum et Babylonis collegit Nabopolasar, pater Nabukodonosori.*

danapal. Sarak est un mot chaldéen qui signifie *prince, commandant*, et qui paraît avoir été commun à tous, ou du moins à plusieurs Rois assyriens; et cela prouve que Polyhistor, ou son auteur Eupolème, puisa aux sources: si à ce mot on ajoute la désinence emphatique *oun*, l'on a *Sarakoun*, ou plutôt *Sarkoun*, très-analogue au *Sargoûn* dont parle Isaïe, chap. XX, lorsqu'il dit : *L'année que Tartan, envoyé par Sargoun, Roi d'Assyrie, vint assiéger Azot et la prit.* Ce *Tartan* est bien connu pour l'un des généraux de *Sennacherib*, cité dans le Livre des Rois comme assiégeant Azot; et *Sennacherib* n'est certainement point le *Sarak* (1) qui se

(1) Dans son Commentaire sur le chapitre XX d'Isaïe, saint Jérôme remarque que *Sargoun* eut sept noms différens, et nous en trouvons sept à *Sannacherib*; savoir, *Anakindarax*, Anabacheres, Acrazanes ou Acraganès, Épecherès, Ocrapazes et Sargoun. Cet interprète doit avoir emprunté cette opinion des Rabbins, ses maîtres; et il semble les désigner, lorsqu'il ajoute, chap. XXXVI du même Isaïe : *d'autres pensent qu'un seul et même Roi d'Assyrie est appelé de plusieurs noms*... Ces *autres-là* avaient raison contre lui dans le passage suivant :

» J'ai lu quelque part, dit-il, que Sennacherib fut » le même Roi qui prit Samarie : mais cela est faux; » car l'Histoire Sacrée nous dit qu'un premier Roi, *Phul*, sous Manahem, dévasta les dix tribus; qu'un

brûla. Lors même que Tartan eut pris Azot, sous Sardanapal (ce qui est invraisemblable),

» second Roi, Teglat, *phal asar*, sous Phakée, vint à » Samarie; qu'un troisième, Salmanasar, sous Osée, » prit cette ville; qu'un quatrième, *Sargon*, prit Azot; » qu'un cinquième, Asaradon, après avoir déporté Israël, » établit des Samaritains pour gardiens de la Judée, et » qu'un sixième, Sennacherib, sous Ézéchias, après avoir » pris Lachis et toutes les autres villes, assiégea Jérusa- » lem... *D'autres pensent qu'un seul et même prince est* » *appelé de plusieurs noms.* » Comment. sur Isaïe, c. 36, tom. III, p. 286.

Il y a plusieurs fautes dans ce passage. *Sargon* n'est point nommé dans les Chroniques, mais dans Isaïe qui écrivit plus de 200 ans avant leur rédaction, et qui, de son côté, ne nomme point *Sennacherib*. Avant d'en faire deux Rois, il eût fallu les discuter. 2°. *Esdras*, ou son *rédacteur*, dit, lib. I, ch. 4, v. 2, qu'*Asar-hadon* déporta les tribus; mais la Lettre originale des Samaritains, v. 10, dit que ce fut *Asnafar;* et d'après le témoignage exprès des *Chroniques*, cet *Asnafar* fut Salmanasar. *Asar-hadon* doit être une interprétation du rédacteur. 3°. Sennacherib ne fut pas Roi *sixième*, postérieur à Asaradon; car l'Histoire Sacrée dit positivement qu'Asaradon fut *son fils le plus jeune*. Il y a ici plus que négligence; il y a défaut de jugement et de critique, et tel a été le caractère de tous les écrivains ecclésiastiques: occupés uniquement d'objets qui n'exigeaient que la *foi implicite*, ils ont ignoré ou rejeté l'art de la discussion et de la critique.

Sardanapal reste toujours le *Sarak* de Polyhistor. Dire qu'il soit *Nabopolasar*, est une grossière méprise, qui semble appartenir au Syncelle. Nabopolasar régna depuis 625 jusqu'en 605, parallèlement à Kyaxar, dont effectivement il avait obtenu la fille, pour épouse de Nabukodonosor, vers l'an 607. Ainsi *Aroïté* ne fut point fille, mais sœur d'Astyag, roi en 594. Nabukodonosor seconda *Kyaxar*, dit *Astibar*, au siége de Ninive, en 597. Pourquoi Nabukodonosor et son père se trouvent-ils mêlés avec Sardanapal, mort 120 ans auparavant, l'an 717? Parce que l'historien a confondu la première prise de Ninive, avec la seconde, et qu'il a pris Nabopolasar pour *Mardokempad-Belesis*, son antécesseur. Mais s'il a confondu ces deux événemens et leurs dates, qu'a-t-il fait du tems que dura cet *Etat secondaire* de Ninive, qui eut lieu de 717 à 597? Pourquoi ni Ktesias, ni Kephalion, ni Castor, ni leurs copistes, ne disent-ils pas un seul mot de cet *Etat?* Hérodote est le seul qui nous l'ait fait connaître; encore ne dit-il pas quel fut son régime, soit monarchique, soit aristocratique ou républicain. Écoutons-le :

§ CII. « *Or Deïokès ne régna que sur les Mèdes.* Son » fils Phraortes (lui ayant succédé), le royaume des » Mèdes ne suffit point à son ambition; il attaqua d'abord

» les Perses, et il les subjugua. Avec ces deux nations,
» l'une et l'autre puissantes... il marcha de conquêtes
» en conquêtes, jusqu'à son expédition contre *ceux des*
» *Assyriens* qui habitaient (le pays) de Ninive, ci-devant
» *maîtres de tous les autres*, mais alors affaiblis par la
» défection de leurs alliés; *du reste encore assez forts.*
» *Il périt dans cette expédition* (en 635). »

Mais pourquoi ces Assyriens de Ninive, ci-devant maîtres de tous les autres, formaient-ils un *Etat particulier encore assez fort?* « Parce » qu'après le renversement de leur Empire par » Arbak (en 717), *les Mèdes s'étant rendus in-* » *dépendans* (§ XCVI), les autres nations les imi- » tèrent, et *tous les peuples de ce continent se* » *gouvernèrent par leurs propres lois* »... Les Assyriens de Ninive formèrent donc aussi un Etat indépendant et libre.

« Kyaxarès ayant succédé à son père Phraortes, fit » d'abord la guerre aux Lydiens... Puis il revint » contre les Assyriens de Ninive, pour venger la mort » de son père... Déjà il les avait vaincus, et il assié- » geait leur ville, lorsque l'irruption des Scythes (en » 625) le força de se retirer (en Médie). Ayant chassé » les Scythes 28 ans après, il revint contre Ninive, la » prit, et s'assujétit tous les (peuples) Assyriens, excepté » ceux de la Babylonie. »

Ainsi il est évident qu'après le grand Empire de Ninive, un *second Etat* se recomposa et subsista un peu moins de 120 *ans*, puisqu'il lui

fallut quelque temps pour se recomposer. Or, si l'on ajoute aux 520 ans du premier Empire les 120 ans du second Etat, l'on a une somme totale de 640 ans, depuis la fondation de Ninive jusqu'à sa destruction absolue. Et si les historiens n'ont pas distingué les deux prises, s'ils ont confondu les époques, si Ktesias en particulier a doublé les Assyriens comme les Mèdes, nous devons, dans les nombres qui nous sont présentés, tant par lui que par les autres, voir paraître le double de nos nombres; savoir : tantôt le double de 520 égal à 1040, tantôt le double de 640 égal à 1280, et peut-être même le simple nombre de 120 ajouté à 1040, égal à 1160, etc.... Voyons s'il se présentera quelque chose de semblable.

D'abord nous avons cette phrase remarquable de Kephalion, citée par le Syncelle (ci-devant pag. 176.)... *Or environ* 640 *ans après Ninus, Belimus s'empara de l'Empire des Assyriens*... Voilà juste la seconde prise de Ninive ; 520 plus 120 égale 640. Mais *Belimus* ne doit pas être Kyaxar ; il ressemble trop à Belesis. Kephalion a donc confondu la seconde prise avec la première, comme l'a fait Polyhistor (1).

(1) Dans la liste d'Eusèbe, nous avons un *Baletores* à l'an 649 : ce qui ne diffère pas matériellement, et ce

2°. Nous avons le résumé de *Castor*, qui, selon Eusèbe et le Syncelle, comptait 1280 ans pour durée de l'Empire de Ninive.... or 1280 est si exactement le double de 640, qu'il est presque impossible qu'il ait eu une autre source. Mais ce qui convertira nôtre conjecture en fait, est un autre passage de Castor, cité par le Syncelle (1) :

« Il y a des auteurs qui assurent qu'après Sardanapal, » l'Empire des Assyriens passa à Ninus : c'est l'opinion » de Castor, qui dit : J'ai placé en première ligne les » Rois assyriens du sang et de la dynastie de Belus. » Quoiqu'il n'y ait rien de certain sur le tems du règne » de ce Prince, j'ai dû tenir compte de son nom. J'ai » posé Ninus en tête de mon tableau chronographique, » et je me trouve finir à Ninus, successeur de Sarda- » napal. »

Quelques modernes, et entre autres le tra-

---

nom babylonien *Bal-atsar*, va reparaître dans le *Belitaras* d'Agathias, bien clairement *Belesis*.

(2) *Post Sardanapalum Assyriorum imperium Ninum obtenuisse alii asserunt è quorum numero. Prodit Castor, qui hæc verba scribit. Primo quidem ordine Reges Assyriorum generis et imperii seriem à Belo ducentes locavimus, quanquam de ejus imperii tempore certa et aperta notitia non constet, nominis equidem agimus memoriam. A Nino quoque Chronographiæ principium duximus et in Ninum Sardanapali successorem desinimus.* Syncelle, page 206.

ducteur d'Hérodote, ont supposé, d'après ce passage, que les Ninivites, devenus libres, rappelèrent les enfans de Sardanapal, confiés au fidèle *Cotta*, gouverneur de Paphlagonie, et que le nouveau Roi prit le nom de Ninus. Mais le recit de Ktesias en Diodore, et celui d'Hérodote, n'accordent pas le plus léger appui à cette hypothèse. Au contraire, notre analyse dévoile et rend saillante la méprise de Castor, qui, en doublant la durée de Ninive, a doublé la dynastie de Ninus; et notre explication trouve encore un autre appui dans le recit suivant d'Agathias (1).

---

(1) *Ninus primò videtur imperium stabilisse, et post eum Semiramis, ac deinceps omnes horum posteri ad Belum Derketadæ filium. Cùmque in hoc Belo Semiramicæ stirpis successio desineret, Belitaras quidam vir insitor et hortorum qui in Regiâ erat curator et magister, imperium sibi mirâ ratione vindicavit, suoque generi inserit, prout Bion et Alexander Polyhistor memoriæ prodiderunt, donec, Sardanapalo regnante, ut illi scribunt, quùm emarcuisset imperium, Arbakes Medus et Belesys Babylonius, illud Assyriis eripuerunt interfecto rege, et ad Medos transtulerunt sex et trecentis jam suprà mille et paulò ampliùs annis elapsis ex quo Ninus primùm summam rerum obtinuerat. Ita enim Ktesia Cnidio tempora describenti, Diodorus assentitur. Medi itaque rursùm imperium sunt adepti.* Agathias, *lib. II°*, pag. 63.

« Ninus paraît avoir le premier établi cet Empire : » après lui régna d'abord Sémiramis, puis la postérité » (de ces deux fondateurs) jusqu'à *Belus Derketade*, » (c'est-à-dire descendant de Derketo, qui est Sémi- » ramis).... Alors la lignée de Sémiramis se trou- » vant finir à ce *Belus*, un certain Belitaras, intendant » des jardins du palais (Bostangi Bachi), s'empara du » sceptre par des moyens qui tenaient du prodige, et » il le transmit à sa race (ou caste), selon le récit de » Bion et de Polyhistor, jusqu'à ce que l'autorité avilie » sous Sardanapal, fût arrachée aux Assyriens, par le » mède Arbak et le babylonien Belesys. Sardanapal ayant » été tué, l'Empire passa aux Mèdes, un peu plus de » 1306 ans depuis l'élévation de Ninus, comme le dit » Diodore, d'après Ktesias. Les Mèdes se trouvèrent » donc *derechef* en possession de la suprématie (ou de » l'Empire). »

Que le lecteur pèse bien ces phrases : *La famille de Sémiramis et de Ninus règna jusqu'a Belus Derketade.... Alors un étranger, grand officier du palais, s'empara du scèptre par des moyens qui tenaient du prodige, et cet étranger se nomme Belitaras.* N'est-ce pas là clairement *Belesis*, avec ses *prédictions* astrologiques ? Ktesias, dans Diodore, assure que Sardanapal, 30e Roi, descendait directement de père en fils de Ninus. Donc il est le même que *Belus* Derketade, dernier rejeton de Ninus et de Sémiramis. Après Belitaras, revient une seconde

lignée; dont le dernier est Sardanapal; ..... donc cette lignée est une répétition de la première, puisque ce prince descendit de Ninus; et remarquez ce mot : les Mèdes se trouvèrent *derechef* en possession de l'Empire. Le doublement n'est-il pas évident? Le nombre 1306 contient deux fois 640 plus 26 ans. Nous n'apercevons pas d'où ces 26 ans proviennent; mais il suffit d'être assuré de l'opération principale; les accessoires ont pu dépendre de quelques accidens de calcul, ou d'interpolations de règne, qui sont sans conséquence.

De tout ce que nous avons dit dans les articles précédens, il résulte :

1° Que Ktesias a sciemment et systématiquement doublé la liste des Rois mèdes, afin de faire coïncider les calculs assyriens avec les calculs grecs sur la prise de Troie;

2° Que par une suite du même système, il paraît qu'un doublement semblable a eu lieu pour les *tems* assyriens, sans que la démonstration puisse en être faite aussi rigoureusement, parce que nous n'avons ni la liste d'Hérodote, ni les livres de Ktesias, et autres autographes, et que l'on ne peut accorder aucune confiance à leurs copistes, Eusèbe, le Syncelle, etc. (1);

(1) Quant au motif de cette faute, nous n'en apercevons qu'un seul qui nous semble plausible. Le médecin

3° Que la fausseté du système chronologique de Ktesias n'entraîne pas néanmoins la nullité

---

grec Ktesias, devenu prisonnier des Perses à la bataille de *Kounaxa*, l'an 401 avant J. C., arriva à la cour d'Artaxerces, environ treize ans après que les Égyptiens se furent *révoltés*, c'est-à-dire eurent recouvré leur indépendance nationale, ravie 112 ans auparavant, par Cambyse, fils de Kyrus. *Le Grand-Roi* irrité leur faisait la guerre, mais avec peu de succès. Ses diplomates dûrent, selon l'usage, donner à cette guerre les motifs les plus légitimes, ou les plus adaptés à l'esprit des peuples. Dans tous les pays, l'antériorité de possession a toujours été considérée comme l'un des droits établissant la propriété. Selon les Égyptiens, leur Roi Sésostris avait subjugué la Perse vers l'an 1354 avant notre ère ; et quoiqu'il ne l'eût soumise qu'en passant, les Égyptiens pouvaient s'en prévaloir, pour dire que ce n'était pas eux, mais les Perses, qui étaient des *rebelles*. Ce dut donc être une étude, un besoin de la part de ceux-ci, de prouver, ou de rendre plausible, que les Assyriens, dont ils se prétendaient les héritiers et les représentans, avaient possédé l'Égypte long-temps avant cette époque, et il devenait d'autant moins aisé de les réfuter, que cette possession était plus antique. De là le système de falsification qui plaça Ninus à plus de 2180 ans avant nôtre ère, et qui lui attribua, ainsi qu'à Sémiramis, une étendue de conquêtes qui n'avait pas eu lieu. En attribuant à Ktesias le doublement des Mèdes, nous ne voudrions pas garantir qu'il ne fût l'ouvrage des *savans* de la cour d'Artaxerces ; mais nous croyons que

de tous ses récits historiques, puisque la plupart des faits que nous avons eu occasion d'en tirer, s'amalgament très-bien avec la chronologie d'Hérodote. Nos recherches à cet égard nous en ont fait découvrir un exemple curieux et instructif, dans la personne de cet *Araïos, Roi des Arabes*, que Ktesias raconte avoir été l'allié de Ninus et le coopérateur de ses conquêtes. En feuilletant les chroniques des Arabes modernes, nous avons été surpris d'y trouver un Roi Homérite de l'Iemen, réunissant le nom et les qualités décrites, avec cette circonstance particulière, que l'époque à laquelle appartient ce Roi, coïncide avec celle de Ninus dans le système d'Hérodote ; c'est-à-dire qu'elle tombe à la jonction des 12e et 13e siècles avant notre ère (entre 1190 et 1230). Nous pensons que cette anecdote sera d'autant plus agréable au lecteur, que la branche d'histoire dont nous la tirons est presqu'entièrement inconnue à nos compilateurs modernes.

---

celui des Assyriens leur appartient exclusivement, et que Ktesias lui-même a été induit en erreur : ce qui rendra croyable et même vraisemblable cette imposture historique de la part des Perses anciens, c'est que dans notre chapitre de Zoroastre, l'on verra l'exemple avoué d'une autre imposture semblable, commise par un Roi de Perse, Sasanide, d'accord avec son clergé, relativement à la dynastie des Parthes.

§ XI.

Chronologie des Arabes Homérites, favorable au plan d'Hérodote.

Le lecteur se rappelle que Ktesias, dans son fragment sur les Assyriens, nous a parlé d'un Roi de l'*Arabie*, nommé *Ariæus* ou *Araïos*, que Ninus s'associa, afin de pouvoir disposer des *vaillans guerriers dont tout ce pays était alors rempli*. Jusqu'à nos jours, on n'a pas connu quel fut ce *Roi*, ni même dans quelle *Arabie* il régna. En parcourant les fragmens historiques que les Arabes nous ont conservés de leurs antiquités, et qui ont été traduits par les savans Richard (1), Pocoke et Albert Schultens (2), il nous a semblé reconnaître les actions et même le nom de ce personnage dans l'un des rois de l'ancienne *Arabie-Heureuse*, aujourd'hui Iemen, pays dont les Ecrivains grecs et romains parlent souvent comme du siége d'une nation puissante, mais dont ils n'ont jamais eu des notions bien claires, vû le grand éloignement. Nos modernes eux-

(1) *Specimen Historiæ Arabum.*

(2) *Historia imperii vetutissimi Ioctanidarum in Arabiâ felice. In-4°. Harderovici Gueldrorum*, 1786.

mêmes n'étaient guère plus instruits sur le sujet qui nous occupe, avant que M. A. Schultens eût rassemblé et publié, dans son curieux livre de l'*ancien Empire des Iectanides*, tout ce qu'Aboulfeda, et quatre autres historiens arabes ont eux-mêmes recueilli de traditions et de documens sur l'antique royaume de *Himiar*, ou des *Homérites* dans l'Iemen. Malheureusement, après avoir lu les cinq fragmens dont nous parlons, on s'aperçoit qu'ils ont subi de graves altérations de la part des Musulmans, qui, les premiers, se donnèrent la peine d'extraire les *chroniques* de ces *infidèles;* et même l'on sent que ces chroniques ont été, en original, incomplètes et tronquées; mais l'on n'en est pas moins conduit à croire qu'elles ont existé, et que leurs débris, tels qu'ils nous sont parvenus, ont une authenticité égale à celle de la plupart des livres des Grecs et des Latins. Or il résulte de ces débris :

1° Que sous le nom d'Arabes, *enfans d'Himiar*, il a existé dans l'*Arabia Felix*, ou *Iemen*, bien au-delà de six cents ans avant le siècle de David et de Salomon, un peuple civilisé et puissant, connu des Grecs à une époque déjà tardive, sous le nom d'*Homérites* ou de *Sabéens*;

2°. Que ce peuple eut un gouvernement

régulier, et une série de Rois, dont l'origine se perd dans la plus haute antiquité ;

3° Que l'ordre de succession fut très-souvent interrompu, tantôt par des guerres civiles, dues au pernicieux usage des Rois asiatiques de partager leurs Etats entre leurs enfans ; tantôt par des guerres avec les Ethiopiens-Abissins, qui avaient les mêmes mœurs et la même langue ;

4° Que ces Rois, habituellement maîtres de l'*Iemen* proprement dit, le furent souvent encore du pays de *Hadramaut* et d'autres cantons limitrophes, et qu'ils eurent un Etat au moins six fois plus considérable que celui des Hébreux, avant le schisme de Samarie ;

5° Que la résidence première et habituelle de ces rois, fut la ville de *Mareb*, appelée aussi *Saba*, c'est-à-dire *la Victorieuse*, du nom d'un ancien Roi appelé *Abd-el-chems* (serviteur du Soleil) qui fut ensuite surnommé *Saba*, c'est-à-dire Vainqueur, parce qu'il *amena* une foule de *captifs* (1) *liés*, dont il se servit pour exé-

(1) Le latin observe la même analogie de mots et d'idées ; car *vincere* (vaincre), n'est qu'une modification de *vincire*, *lier*, *vinctus*, *victus*, *vinctor*, *victor*. L'historien Hamza déclare que l'étymologie de *Saba* l'embar-

ROIS ARABES DE SABA, OU HOMÉRITES.

Contemporains

Tems vagues et rois non successifs.

Qahtan ou Ieqtan.
Iârab.
Iechehâb.

1er Abd-el-chems dit *Saba*.

Homair — Kahlan..... — Amrou — Acher.

Aouf — ou Atel 1 — Matât

Bazan — Saksak 2

Aamer-Zou-riâche (*chasse*) Iafar (3)

et est *chassé* par... (4) nàman-el-moâfer

5 Asmah

6

7

8

9

10

11

12

13

14 Aad.

15 Chedâd.

Ninus. 16 Haret Arrâïés.

17 Elsâb-zou'l Qarnain.

18 Abraha-zou'l minâr.

19 Afriqos : puis son fils el *Faïder*. (ou selon d'autres) Amrou zou'l azaar (frère d'Afriqos.)

Saba *le petit*.

20

21 Cherâhil.

22 Had-had.

Salomon. 23 Balqis (sa fille.)

Kêqobad et Roustan.

Shamar (ou Chamar) dit Ierâche, ruine de *Samar-kand*.

Abou-malek.

El-aqrân.... fonde une colonie au *Sin* ou Tibet.

cuter de grands ouvrages, entre autres la chaussée ou digue du lac de Mareb ;

6° Que selon tous les historiens arabes, il n'y a point eu de *Rois* des *Arabes*, *excepté ceux* qui gouvernèrent les *Homérites* de l'Iemen ;

7° Enfin, que long-tems avant les Rois des Hébreux, ceux de l'Iemen avaient fait des expéditions lointaines, tantôt à l'ouest de la mer Rouge, par l'intérieur de l'Afrique, vers Tombout et jusqu'à Maroc ; tantôt au nord, jusqu'aux portes Caspiennes, et d'autres fois jusqu'à l'Inde.

Malheureusement, dans leurs récits vagues et souvent contradictoires sur la succession de ces Rois arabes, nos compilateurs musulmans ne nous donnent qu'une seule date connue, qui devient notre point d'appui unique pour tous les calculs précis ou probables que l'on peut dresser.

« Cette date est le règne de *Balqîs*, fille de *Had-had*, » fils d'Amrou, fils de *Cherâhil*, laquelle ayant succédé à » son père, par un cas qui a d'autres exemples en ces » contrées, devint, après 20 ans de règne, épouse de

---

rasse ; mais elle est exacte dans l'hébreu, où *sabah* (schabah) signifie *emmener captif*. Ainsi l'antique homérite était analogue à l'hébreu, et nous en verrons un autre exemple dans les noms de *Zohâk*.

» Salomon (selon Hamza), et le suivit en Palestine. Les » Homérites prétendent qu'elle se bâtit un palais à » Mareb, et qu'elle construisit la digue célèbre *du lac* » de cette ville ; mais le reste des Iamanais assure que » depuis long-temps la digue était construite, et que » Balqis ne fit que la réparer. »

En partant de cette époque connue, nous pouvons dire que Balqis commença de régner vers l'an 1030 (puisque Salomon commença de régner l'an 1018) : son père *Had-had* avait régné, avant elle, 20 ans selon les uns, 75 ans selon les autres.

A cette occasion nous ferons deux remarques indispensables ; l'une, que les auteurs de M. Schultens varient tellement sur la durée des règnes, quand ils la donnent, que l'on ne peut en tenir aucun compte.

L'autre, qu'à plusieurs Rois antérieurs à Belqis ils donnent des règnes de 120 et 125, des âges de 300 et de 400 ans, qui ont de l'analogie avec les récits des Hébreux au tems de Moïse et des Juges, et qui autorisent et confirment les idées que nous développerons sur la valeur des années au-dessous de *douze* mois.

Nos auteurs ne s'accordent pas sur la généalogie de Had-had. L'un le fait fils immédiat de Cherâhîl ; d'autres son petit-fils, par Amrou. Ces confusions sont faciles chez les Arabes, où

la répétition des mêmes noms dans les familles. *Aboul-feda* fait observer que Cherahil n'était point fils de Roi, mais qu'il fut élu par le peuple [illegible]s des guerres que ces Rois ne cessaient de [illegible]e en Afrique. L'on cite deux circonstances de ces guerres qui deviennent un garant de leur réalité.

La première, est que le Prince Homérite prédécesseur de Cherâhil, fut surnommé le *seigneur* des *monstres* ou des *terreurs*, (*Zoul-Azâar*), parce qu'il amena de la Lybie des prisonniers d'une race d'hommes petits et hideux, ayant la tête comme enfoncée dans la poitrine. Or cette même race d'hommes reparaît dans l'histoire des Grecs et des Romains, qui les appellent *Blemmyes*, et leur aspect causa la même impression d'horreur dans Rome, lorsqu'ils y furent traînés en triomphe.

La seconde, est qu'un autre Prince antérieur fut surnommé *Zoul-Minar*, *seigneur* des *Phares*, parce que dans une expédition au pays des Nègres, il fit dresser des tours garnies de *lanternes*, afin de retrouver sa route à travers l'océan des Sables.

Un troisième Prince, après avoir envoyé dans ce désert plusieurs détachemens qui périrent tous, fit élever sur la frontière des Sables une colonne munie d'une inscription explicative.

Ces expéditions répétées de plusieurs Rois successifs, indiquent des motifs puissans de curiosité ou d'ambition, soit pour arriver à quelque pays riche, tel que Tombouctou, soit pour pénétrer jusqu'à l'Océan dont ils auraient eu connaissance par les caravanes, ou jusqu'à la Méditerranée, vers les lieux où bientôt après s'éleva Carthage, et où déjà fleurissaient *Utique* et plusieurs autres colonies phéniciennes: ce sont autant d'indications d'un commerce déjà ancien, sur l'histoire duquel le savant professeur *Heeren* (1) nous a donné des idées neuves et lumineuses, qui nous expliquent la prospérité de ces contrées à des époques inconnues.

Quant à la série ascendante de ces Rois, elle continue d'être confuse; car au-dessus *Cherahil, Aboulfeda* compte en remontant,

1° Amrou Dou-l-Azaar; 2° son frère Afriqos, fils 3° d'Abraha-zou-el-Minar, fils 4° d'El-Sab-Zoul Qarnain, fils de 5° *Haret Arraïés*.

---

(1) Idées sur les relations politiques et commerciales des anciens peuples de l'Afrique, *en allemand*, par A. H. L. Heeren, professeur de philosophie à Gottingue, etc., l'un des meilleurs livres historiques publiés de nos jours, dont nous n'avons qu'une traduction bien incomplète publiée en l'an VIII.

Hamza au contraire supprime *el Sâb* ; prétend qu'Abraha régna 183 ans ; *Afriqos*, 164, et *Zoûl-Azaar* 25; tandis que, selon Nouèïri, le successeur de Haret fut Häïar, fils de *Galeb*, fils de *Zeid*, lequel Häïar régna 120 ans : selon *Ebn-Hamdoun*, le successeur d'*Afriqos* aurait été son fils *El-Faïder* Zou-Chanâtir, qui alla en Iràq (Babylonie), et qui y périt.

Mais tous ces auteurs s'accordent sur Haret-Arraïés, comme ayant été le Prince le plus remarquable par ses grandes actions.

« A son avénement (dit Hamza), l'Iaman était partagé en deux États, celui de *Saba* et celui de Hadramaut. *Haret* les réunit par conquête. Avant lui, les Iamanais n'avaient point été rassemblés en seul corps de nation (excepté au tems de Homeir). Ce fut à Haret qu'ils se *réunirent* tous; ce fut lui qu'ils *suivirent* tous; d'où lui vint le surnom de *Tobba* (1) [celui qui se *fait suivre*], surnom qui ensuite devint

(1) L'illustre et poli Pinkerton, qui a *importé* chez nous autres *Celtes* la science géographique, comme Triptolème importa l'art du labourage chez les Grecs *mangeurs de glands* ; Pinkerton enseigne à nos lycées que les *Tobbâs* furent des Rois de *Samarcande*, qui conquirent l'Iemen : tous les Orientaux disent l'inverse : mais comme il est dangereux de contrarier *cet autre Larcher*, nous prions les auteurs de *la Revue* d'*Édimbourg*, de l'avertir de cette distraction et de huit à dix autres semblables dans l'article des Indiens. Par exemple, M. Pinkerton appelle l'*écriture Devanagari* une *langue* ; il fixe au 7e ou 8e siècle la composition des livres hindoux, quoique *Masoudi*, mort en 957, parle du *Sid-Hend* ou *Sidhanta*, comme d'un livre très-ancien, etc.

» le titre spécial de tous ses successeurs. Après avoir » soumis l'Iemen, il entreprit de grandes expéditions qui » s'étendirent jusqu'au *Hend* (l'Indus) : il vainquit les » *Turcs* dans l'*Aderbidjan*, en une bataille très-meur- » trière ; il en amena une quantité d'enfans en escla- » vage, et *rapporta* en Iemen un *butin* d'une *richesse* » *immense ;* de là lui fut donné le surnom d'Arraïés, » *celui qui enrichit* (mot à mot, qui *couvre de plumes*, » sans doute parce que la plume d'Autruche fut chez » ces peuples le signe de l'opulence). »

N'oublions pas de remarquer que, selon Aboulfeda, Haret-Arraïés descendait du célèbre *Chedâd*, de la tribu d'Aâd : cette circonstance nous deviendra importante par la suite.

Maintenant, comparons ces détails à ceux de Ktésias.

Ninus s'associe au Roi d'Arabie. Les historiens de cette contrée assurent qu'il n'y eut point d'autres *Rois des Arabes* que ceux de Iemen. Ce *Roi* d'Arabie s'appelait *Ariaios* ou *Araïos*. Haret a le surnom d'*Arraïés*... *Ariaios accompagna Ninus contre Pharnus, Roi des Mèdes.* Arraïés livra une *bataille terrible* dans l'*Aderbidjan*, qui est la *Médie* propre et originelle ; il la livra aux *Turks*, c'est-à-dire à des hommes de *teint blanc*, tels que sont les montagnards de cette contrée, que les auteurs arabes et persans ont appelés Turks, parce que n'ayant aucune idée des *anciens Mèdes*, ils ont

cru que le pays avait toujours été habité par des *Turkmans*, comme de leur tems. Arrâïés poussa jusqu'à l'Indus. — Selon Ktesias, Ninus y alla aussi. Arrâïés importa un butin immense. Ninus combla Ariaïos des plus riches dépouilles. Avec tant de traits d'une si parfaite ressemblance, l'on ne saurait douter que l'arabe *Haret-Arrâïés* ne soit l'Ariaïos de Ktesias et de Ninus, et nous en verrons une dernière preuve complémentaire dans les traditions perses sur la dynastie Pichedâd. Objectera-t-on que l'intervalle entre *Haret* et *Balqis* n'est point rempli d'un nombre suffisant de générations ? En effet, les Auteurs ne comptent que cinq ou six Princes pour 200 ans : mais de Balqis à Alexandre, ils n'en comptent que sept, dans environ six cent soixante-dix ans. Il est évident (eux-mêmes s'en plaignent et nous en avertissent) que toutes ces successions sont fracturées et incomplètes, comme le sont aussi les dynasties perses de *Kéïan* et de *Pichedâd*, ainsi que nous le verrons. Peut-être est-ce pour combler leurs lacunes, que quelque ancien chronologiste a porté le règne d'*Arrâïés* à 125 ans, selon *Nouèïri*; à 150 selon Hamzâ : et les règnes d'*Abraha* et d'*Afriqos*, ses successeurs, l'un à 164, l'autre à 183, etc., nombres absurdes, dont les véritables causes d'erreur sont désormais ignorées.

Nous n'avons que des fragmens, et il doit nous suffire d'y trouver les principales convenances observées. C'en est une de voir *Haret* placé au moins cinq ou six règnes avant Balkis, surtout lorsque les récits décousus et mutilés des auteurs, nous laissent apercevoir qu'il y eut des troubles civils et des changemens de dynastie. Par inverse de l'objection citée, nous devons dire, qu'ayant reconnu l'identité de personnage, nous avons en main les moyens de rectifier ces monumens, et d'apprécier leurs erreurs. Enfin nous verrons dans les traditions perses, qu'en comparant les époques respectives des trois Tobbas, surnommés *premier*, *dernier* et *du milieu*, l'identité de Haret et Ariäios se trouve encore confirmée.

Alors que Haret fut contemporain de *Ninus*, son règne en Arabie dut commencer vers 1240, parce qu'avant d'être appelé par Ninus, il lui fallut un laps de tems pour subjuguer l'Iemen, et en joindre les diverses principautés à celle de Hadramaut, qui fut son premier domaine. Ici nous obtenons un moyen de classer un autre événement remarquable, qui nous est cité par les auteurs de M. Schultens :

« Ils nous disent *que quinze pères, c'est-à-dire quinze* » *générations avant* Haret, avait vécu et régné *Homeir*, » fils de *Saba*, qui, le premier de la race de *Qahtan*

» (Iectan) régna sur tout l'Iemen (*Hamza*). Il était fils de » *Sabo abd-el-chems*, et il chassa les Arabes *Temoûd* de » l'Iemen dans l'Hedjaz (*Aboulfeda*).

» Ce fut le plus habile cavalier et le plus bel homme de » son tems ; son nom de *Homeir* (rouge) lui vint de ce » qu'il était toujours vêtu de cette couleur. Il fut le premier » qui posa sur sa tête une couronne d'or ; il régna 50 ans » (*Nouëiri*). »

Si nous appliquons à ces *quinze pères* ou *générations* notre terme moyen de 25 ans, nous avons 375 ans, plus 1240, égal 1615 ans : c'est-à-dire que *Homeir* aurait vécu entre 1615 et 1650 ans avant notre ère. Notre auteur (Nouëïri) ajoute qu'il fut contemporain de *Qaïder*, fils d'*Ismaël*, fils d'*Abraham*, ce qui veut dire seulement environ deux siècles avant Moïse. Voilà donc les Arabes d'Iemen ayant des Rois et un état social déjà ancien, plus de 600 ans avant le petit peuple hébreu ; et cependant ce n'est pas à beaucoup près l'époque de leur origine.

Mais, pour revenir à Ninus, comment se fait-il que ce Roi des *Assyriens*, vivant à *Kelané* ou *Telané* (1), au pays de *Sennar* en Mésopotamie, par le 36 ½ degré, ait eu l'idée de rechercher l'alliance d'un Roi des Arabes vivant à *Mareb-Saba* dans l'*Arabia felix*, par le 12° de latitude, à la

(1) *Voyez* Étienne de Bizance, qui écrit *Telané*, probablement par l'altération de *K* en *T*, ou parce que les Syriens ont prononcé le *ké*, *tché*, comme les Arabes.

distance de près de 500 lieues, à travers les déserts du *Nadjd?*

Au premier coup-d'œil ce fait semble élever une grande difficulté : mais elle se résout très-plausiblement par diverses circonstances que nous fournissent les monumens des anciens Arabes.

Ces monumens nous ont déjà dit (voyez ci-devant article des Juifs, page 331), « que les » plus anciens habitans de l'Arabie furent les » tribus d'*Aâd*, de *Tamoud*, de *Tasm* et de » *Djodaï;* qu'*Aad* habita *Hadramaut;* Tamoud » le *Hedjaz* et le *Tehama;* Tasm le Haouas à » l'est du Tigre et le midi de la Perse ; Djoudaï » le pays de *Hou*, qui est le *Iémama;* et que ces » anciennes nations avaient soumis et possédé » l'Irâq (qui est la Babylonie). »

Ce serait donc celles-la mêmes que Ninus y aurait trouvées, soit qu'elles s'y fussent réfugiées 400 ans auparavant, à l'époque des guerres de Saba, soit qu'elles s'y fussent établies dès avant cette époque, comme il est probable.

Maintenant si, selon ces mêmes traditions, *Haret* fut un descendant de Saba le homérite, il fut un Arabe de race Ieqtanide, et par conséquent *l'ennemi de sang* des quatre anciennes tribus Kushites ; et nous voyons à la fois pourquoi il chassa d'Iemen celle de Tamoud, et pourquoi il se lia d'amitié avec l'assyrien Ninus, ennemi politique des quatre tribus.

Il est vrai que selon Aboulfeda, Haret comptait au nombre de ses ancêtres un prince Aâdite appelé *Shedâd;* mais outre qu'Aboulfeda ou ses auteurs peuvent être en erreur, cette circonstance ne changerait rien au fond des faits, parce que des pacifications ont pu occasionner de telles alliances, comme il se pratique même encore chez les Arabes.

D'ailleurs n'oublions pas que, selon les traditions conservées par Helqiah, les Assyriens et les peuples d'Iemen durent se considérer comme parens, puisqu'ils reportaient également leur origine à *Sem* fils de *Nouh;* et cette parenté semble trouver son appui dans les faits suivans.

1°. Leur langage était construit sur les mêmes principes de grammaire et de syntaxe.

2°. Le mot Ashour (Assyrien) se traduit littéralement par les mots latins *felix*, *dives*, heureux et riche..... Or l'Iemen n'a pas d'autre nom que celui d'*Arabie heureuse* chez les anciens Latins et Grecs qui n'ont dû être que les traducteurs des Orientaux : l'Iemen était une Assyrie.

3°. Enfin il semble que les lettres alphabétiques furent les mêmes chez les Assyriens et chez les anciens Arabes de l'Iemen : les Arabes modernes, qui depuis le siècle de Mahomet seulement ont adopté l'alphabet syrien, nous apprennent qu'avant cette époque, les autres Arabes, et spécialement ceux du Iemen, avaient un système alphabétique totalement divers.

« Nos lettres arabes (disent-ils) s'écrivent de droite à
» gauche. Celles des Hemiarites (Homérites) s'écrivent de
» gauche à droite (comme le grec et l'éthiopien) : elles
» sont liées (entre elles) comme les lettres éthiopiennes.
» On les appelle *Mosnad*, ou *appuyées*, ce qui se dit aussi
» de plusieurs autres lettres anciennes, inconnues (1). »

» Il y a douze espèces d'écritures, dit *Maula-ebn-Kaïr;*
» savoir, l'arabique, l'*hemiarite*, la grecque, la *persane*,
» la syrienne, l'hébraïque, la romaine, la copte, la *berbère*,
» l'andalouse, l'indienne et la chinoise. »

Dans cette énumération nous pouvons désigner toutes les espèces, excepté l'*hemiarite :* par *berbère* il faut entendre l'éthiopien dont Ludolf nous a donné le dictionnaire. L'écriture *persane* est le *zend*, que nous ont fait connaître Hyde et Anquetil; l'indienne est le sanscrit; l'andalouse est l'écriture appelée par Velazquez *caractères inconnus des anciens Espagnols*. L'hemiarite reste donc la seule qui n'aurait pas de type connu; mais puisque dans ce tableau nous ne voyons pas l'*écriture à clous* tracée sur les ruines de Persépolis et sur les briques des murs de fondation de l'ancienne Babylone, n'est-ce pas une raison de penser que cette écriture à clous doit être l'hemiarite? On convient que ces murs et ces briques

(1) *Voyez* un Mémoire très-approfondi de M. de Sacy, sur la littérature des Arabes et sur ses monumens : tome 48e des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, pages 247 et suiv.

doivent

doivent leur origine à l'assyrienne Sémiramis; par conséquent, ils sont les caractères dont usaient les Assyriens, les lettres qu'Hérodote appelle lettres *assyriennes*, analogues aux caractères de Persépolis, mais plus compliqués : or si à l'époque de Nabukodonosor et de Nabonasar, c'est-à-dire, lorsque la race indigène des Chaldéens eut recouvré son indépendance nationale, l'écriture alphabétique des Babyloniens était ce que nous appelons la *chaldaïque*, analogue à celle des Syriens et des Phéniciens, n'avons-nous pas droit de conclure que les Assyriens et les Homérites, à titre d'enfans de *Sem*, eurent un système de lettres commun et identique, de même que les Phéniciens et les Arabes Chaldéens, à titre d'enfans de Kush, en eurent aussi un commun, mais différent des précédens, dont ils étaient les ennemis. Pour obtenir la démonstration de cette hypothèse, il nous faudrait la découverte de quelque ancien monument arabe à *Mareb*, ou en d'autres villes de l'Arabie heureuse (1).

Quant à l'écriture à clous considérée en elle-même, c'est une autre énigme qui n'a pas encore trouvé son Œdipe (2). Voyons si en prenant tou-

(1) Une maladie grave empêcha l'estimable Niebuhr d'avoir une copie qu'on lui disait prise sur une ancienne inscription; mais la main de qui il l'eût tenue, nous eût laissé des doutes légitimes.

(2) On a cru un instant que M. Grotefend avait eu ce

jours Hérodote pour guide, nous serons plus heureux vis-à-vis de deux sphinx chronologiques, qui jusqu'à ce jour ont fait le désespoir de nos devanciers.

---

bonheur; mais son explication n'a pas eu de suites, et elle ne devait pas en avoir, car elle est fondée sur deux mots dont nous croyons l'orthographe très-vicieuse. M. Grotefend dit que *Darios* devait être écrit Darheusch, et *Xercès*, *Kh-sch-h-er-Sché :* il est très-probable que le *Xercès* des Grecs n'a point eu pour type un mot si compliqué, et qu'il est seulement la double syllabe *shir shah* qui, en persan moderne, signifie le *lion-roi;* et tout l'édifice s'écroule. Espérons que les planches d'airain trouvées à Cochin par les missionnaires anglais, et sur lesquelles ont été gravés au 3e ou 4e siècle, en lettres à clous, des priviléges accordés aux Juifs ou aux Chrétiens, nous donneront une clef plus heureuse. *Voyez* sur cette matière une savante et judicieuse lettre de M. de Sacy, dans le Magasin encyclopédique, année VIII, page 438; et pour les Lettres hemiarites, *voyez* le Mémoire du même savant, tome 48 de l'Académie des Inscript.

Chronologie des Rois de Perse cités par les Orientaux modernes, sous le nom de dynastie Pishdâd *et* Kèan. — *Époques de Zohâk, de Feridoun et du législateur Zerdoust, dit Zoroastre.*

En quel tems a vécu le législateur célèbre appelé *Zoroaster* par les Grecs, et *Zardast* ou *Zerdoust* par les Orientaux? et en quels siècles doit-on placer les deux dynasties *Pishdâd* et *Kéân* ou *Kaîan*, que les Perses modernes prétendent avoir existé chez eux antérieurement ou contradictoirement aux récits des Grecs? Tels sont les deux problèmes qui vont nous occuper dans ce chapitre. Examinons d'abord le premier.

§ I.

Époque du législateur Zoroastre.

Tous les historiens nous parlent de Zoroastre comme d'un législateur religieux, beaucoup plus célèbre en Asie, et presque aussi ancien que Moïse; et néanmoins, dès le premier siècle de l'ère chrétienne, l'époque où il vécut était devenue une question si obscure, que Pline le naturaliste, cet homme d'une érudition si vaste, qui eut en main les écrits de

tant d'auteurs, n'osa prononcer autre chose que le doute. Dans nos tems modernes, et surtout dans les 16e et 17e siècles, la réserve de Pline a été imitée par le plus grand nombre des savans qui n'ont pu concilier les dissonances chronologiques des auteurs grecs et latins : mais ceux du 18e siècle, plus hardis, se sont crus plus heureux. Les extraits d'une foule de livres orientaux ayant été produits d'abord par notre d'Herbelot, en sa *Bibliothèque orientale* (publiée en 1697), puis par le professeur Thomas Hyde, anglais, dans son livre latin de la *Religion des anciens Perses*, imprimé en 1700, l'on crut avoir découvert dans l'Asie moderne une vérité historique restée inconnue dans l'occident. En effet, tous les livres arabes et persans que l'on cite, semblent s'accorder à placer Zoroastre vers le règne de Darius Hystaspes, Roi de Perse; et néanmoins, en les pressant sur les dates précises, on les trouve indécis et flottans entre les années 250, 289 et même 300 avant Alexandre : les critiques sont surtout choqués de voir réduire à cinq générations la série des Rois de Perse, que les monumens les plus authentiques des Macédoniens et des Romains, attestent avoir été de treize Princes; et de ne rencontrer aucune mention distincte des règnes de Xercès et de Kyrus, qui agitèrent si pro-

fondément l'Asie. Ces objections et plusieurs autres non moins graves que nous verrons, ne dûrent pas échapper au professeur *Hyde;* mais séduit par l'éclat de la nouveauté et par le paradoxe spécieux, que les Orientaux, *à titre d'indigènes, doivent connaître leur pays mieux que des étrangers, tels que les Grecs et les Romains*, Hyde épousa avec passion le système asiatique, et crut avoir prouvé le premier, que réellement Zoroastre avait paru sous le règne de Darius Hystaspes. Entraîné par l'autorité de son compatriote, Prideaux s'efforça de colorer son hypothèse, et la répandit de plus en plus dans son livre de l'*Histoire des Juifs;* et parce qu'ensuite elle a été adoptée par les auteurs de l'*Histoire Universelle*, l'on peut dire que l'opinion de Hyde est devenue dominante et presque classique : elle faillit d'être renversée chez nous, lorsqu'*Anquetil* du Perron nous apporta de l'Inde les prétendus ouvrages de Zoroastre, et que dans la vie de ce législateur (1), il déclara que l'opinion de Hyde lui semblait une *hypothèse sujette à de grandes difficultés;* mais par la suite il lui donna une nouvelle force, en

(1) *Voyez* le Zend-averta publié en 1769, tom. II, page 62.

l'adoptant dans un mémoire spécial (1), où par un trait bizarre et caractéristique, il censure Hyde pour avoir eu *trop de confiance aux Orientaux*, et *pour avoir mal soutenu* leur thèse : par un autre cas singulier, c'est en lisant la censure d'Anquetil et ses argumens, que nous avons senti les plus grands motifs de douter, et qu'ensuite découvrant le vice de sa méthode et de celle de Hyde, nous en avons employé une meilleure, en prenant, non pas le rôle d'avocat qui plaide une cause, mais de rapporteur, qui pèse les raisons de part et d'autre, et qui surtout interroge les narrateurs par ordre de date, pour remonter aux sources premières des faits et des opinions : le lecteur va juger ce débat.

D'abord il est bien reconnu que les livres apportés de l'Inde par Anquetil, comme livres de *Zoroastre*, n'ont jamais été écrits par ce législateur, et qu'ils sont simplement des Légendes et des Liturgies composées par des mages, *Mobeds* et *Herbeds* (2), à des époques non déterminées, mais tardives et parallèles aux

(1) Mém. de l'Acad. des Inscrip., tom. 37.

(2) *Évêques* et *curés* des *Parsis* ou *Guèbres*, qui sont dans l'Asie, ce que les Juifs sont en Europe, les débris épars d'un ancien peuple détruit.

des *Sasanides*, c'est-à-dire depuis l'an 226 de notre ère jusque vers l'an 1200. Le *Boundehesch* lui-même, que du *Perron* nous présente comme une Genèse ou Cosmogonie perse, le Boundehesch porte des preuves incontestables de modernité, puisque parmi ses résumés *des tems écoulés*, après avoir parlé de *Zohâk*, de Feridon, etc. il cite d'abord *Eskander* Roumi, c'est-à-dire *Alexandre le romain*, comme ayant régné 14 ans; puis les Rois *Asganiens* (*Arsacides*), comme ayant régné 284 ans; puis la durée des Sasanides, 460 ans; puis enfin la *venue des Arabes* (1). Et l'auteur de ce livre le plus important, le seul important, de toutes ces ennuyeuses et stériles légendes, nous donne la preuve de son ignorance (*disons même de sa mauvaise foi*), lorsqu'il attribue 14 ans de règne à Alexandre *le romain* au lieu du *grec*, qui n'en régna que 6; et lorsqu'il réduit à 284, l'intervalle écoulé entre *Arsak* et *Ardechir*, qui fut de 481.

Un second fait également certain, est qu'aucun des Écrivains persans ou arabes dont on s'autorise, n'a publié avant le premier siècle de l'ère musulmane (730 à 750 de notre ère), et que les plus célèbres historiens et poëtes,

(1) Boundehesh, page 420.

tels que *Ferdousi* et *Mirkhond*, ne datent, à savoir, le premier que de l'an 1000, et le second de l'an 1500 de notre ère. Et de quelles sources, de quels monumens ont-ils tiré leurs récits? Quelques Européens, préoccupés ou superficiels, nous répondent que ce fut de leurs *monumens nationaux*. Mais les Musulmans eux-mêmes conviennent que les Arabes, vainqueurs de *Iezdeguerd* en 652, et depuis cette époque dévastateurs plutôt que possesseurs de la Perse, proscrivirent les adorateurs du feu et leurs livres, avec ce zèle et cette fureur qui leur firent brûler la bibliothèque d'Alexandrie; et ces livres, tous manuscrits, par conséquent rares et chers, comme ils le sont toujours en Asie, pûrent d'autant moins échapper à la proscription, qu'ils étaient écrits en lettres absolument différentes des lettres arabes; ... que déjà ils avaient subi des persécutions de secte à secte, sous leurs propres Rois, et que les guerres non interrompues depuis Alexandre, après avoir détruit les originaux, s'étaient opposées à la reproduction des copies et à la culture de l'Histoire. Telle fut la dépopulation des monumens et des livres perses, que vers l'an 1000 de notre ère, le sultan Mahmoud, fils de *Sebekteghin*, voulant connaître l'histoire du pays qu'il avait conquis, ne put se procurer aucun

écrit de ce genre, et qu'il fut obligé de donner commission à l'arabe *Deqiqi*, de recueillir les romances, les traditions, les contes populaires des diverses contrées de l'empire persan, pour en retirer quelqu'instruction. Or, comment l'arabe *Deqiqi* rendit-il compte de ses recherches? En vers, c'est-à-dire, en poëte arabe, riche de contes et d'hyperboles; et c'est sur ce canevas principal que Ferdousi a composé son *Histoire royale* (Shah-Nameh) également en vers, au nombre de 60 mille distiques. Or que peut-on attendre de traditions populaires, défigurées de génération en génération par les narrateurs, et brodées ensuite par l'imagination sans frein, qui dicta les Mille et une Nuits? Aussi ces prétendues histoires de la Perse ancienne, et même moderne, jusqu'au tems des Arabes, ne sont-elles qu'un tissu d'anachronismes et d'invraisemblances: l'on ne conçoit pas comment des Européens, hommes sensés tels que Prideaux et les auteurs de l'*Histoire universelle*, au lieu d'examiner d'abord et de discuter les sources et les moyens d'instruction des Écrivains persans et arabes, semblent ne s'être étudiés qu'à établir l'authenticité de leurs récits, et à substituer au désordre le plus évident un ordre factice, ayant pour objet

d'en masquer les grossiers défauts (1). Sans doute, avec ce qu'on nomme de l'*esprit*, il est possible de tout soutenir et de tout contester; mais, en histoire, l'*esprit* n'est que l'art d'apercevoir la vérité ou de la faire ressortir; et dans le démenti que l'on a voulu donner par les Asiatiques modernes, aux anciens auteurs grecs, l'on choque tellement toutes les vraisemblances, qu'il est inconcevable qu'une telle hypothèse ait des partisans. L'on a voulu établir, comme principe de droit, « que les Asia» tiques méritent d'être crus de préférence sur » l'histoire de leur pays, parce qu'à titre d'*in*» *digènes*, ils doivent mieux savoir ce qui s'est » passé chez eux, que des étrangers tels que » les Grecs et les Romains. »

Mais cette proposition générale et vague par elle-même, ne présente, lorsqu'on l'analyse, qu'un paradoxe et un abus de mots. En effet, outre que la connaissance de ce qui se passe dans un pays dépend infiniment de la nature de son gouvernement, et que la *publicité*, la *libre circulation* n'ont point lieu dans les états despotiques, comme l'ont été le plus souvent ceux de l'Asie; il est encore de fait que ces

(1) *Voyez* Histoire universelle, tom. 4, in-4°, p. 1 et suiv.

prétendus indigènes, spécialement de la Perse, sont, de leur propre aveu et par leur histoire, le produit, en majeure partie, des races étrangères venues à la suite des conquérans, qui ont successivement envahi et possédé ces contrées. Laissons à part Alexandre, dont le système politique fut de mêler les races et les opinions, pour détruire les haines et les guerres de secte à secte et de nation à nation : après lui, les révolutions des Seleucides et des Arsakides continuèrent d'agiter et de mêler l'empire Perse dissous; d'y introduire, par le recrutement des armées, une multitude d'étrangers de toute espèce, qui, en s'alliant aux femmes indigènes, produisirent dans les familles des modifications de mœurs, de langage, etc. ; ce qui avait été peuple distinct devenant province confondue, il fut possible aux habitans de passer d'un pays à l'autre et de s'y établir, chose qui n'était pas praticable auparavant : la dynastie Sasanide, en ravissant le sceptre aux *Parthes*, produisit de nouveaux changemens. Le nord de la Perse avait régi le midi; alors le midi commanda au nord. Ensuite sont venus les Arabes de Mahomet, puis les Tartares de Tamerlan, qui, les uns après les autres, mais surtout les *Arabes*, ont exterminé l'ancienne race et changé sa religion, ses mœurs, ses usages, ses traditions,

ses livres, et jusqu'à son système d'écriture. Les seuls *Parsis*, chassés comme les Juifs, errans comme eux, mais bien moins nombreux, sont les restes de la race persane de *Darius* et d'*Ardechir*. Or dans leur mélange inévitable avec les peuples qui les tolèrent, ou les persécutent, dira-t-on que les Juifs de Portugal et de Pologne, si divers entr'eux, ressemblent aux Hébreux de Salomon? D'ailleurs que signifie ce mot *descendance directe?* Parce que les Suisses descendent des *Helvetii*, et les Auvergnats des *Arverni*, dira-t-on qu'ils connaissent l'histoire d'*Arioviste* et de *Vercingetorix*, mieux que le conquérant romain qui nous l'a tracée? Passe encore si le peuple indigène opposait aux récits de l'étranger, des récits et des monumens du *même tems :* la question est là : c'est dans l'*identité* de tems, bien plus que dans l'identité de pays qu'elle consiste; et sous ce rapport elle est toute à l'avantage des Grecs; sous l'autre même, elle est encore en leur faveur, puisque Hérodote, Ktesias, Strabon, étaient aussi des *Asiatiques*, et que les deux premiers *étaient nés sujets du Grand-Roi.* Mais d'ailleurs eussent-ils été des étrangers venus du fond de l'Europe, l'on peut assurer que des voyageurs tels qu'Hérodote, Xénophon, Polybe et tant d'autres écrivains, qui suivirent les

années grecques et romaines, ont eu, pour bien observer, pour bien décrire le pays et ses événemens, des moyens égaux, et à certains égards, supérieurs aux moyens des indigènes. Prétendre aujourd'hui que leurs récits si bien détaillés, si bien liés entre eux par toutes les circonstances qui établissent les probabilités ou la certitude morale, méritent moins de confiance que les récits fabuleux, délirans et absurdes dont se composent, presque sans aucune exception, les histoires orientales; nous le répétons, c'est un paradoxe monstrueux, qui ne peut convenir qu'à des *Musulmans*.

Mais d'ailleurs veut-on connaître avec quel scrupule véridique, avec quel respect religieux, les Asiatiques, leurs Rois et leurs savans conservent la mémoire des événemens et leur série chronologique? Écoutons un fait vraiment curieux et décisif, que nous a transmis *Masoudi*, l'un des plus savans historiens arabes, qui, vers les années 930 à 940 de notre ère, voyagea dans toute la Perse jusqu'aux frontières de l'Inde, et qui, plus qu'aucun écrivain de sa nation, connut les livres des Grecs (1).

(1) Indicateur et Moniteur de Masoudi, extrait par M. de Sacy. — Manuscrits orientaux, tom. VIII, pag. 161.

« Il y a (dit-il) entre l'opinion des Perses et celle » des autres peuples une grande différence au sujet de » l'époque d'Alexandre : ce que beaucoup de personnes » n'ont point remarqué..... C'est là un des mystères » de la religion et de la politique royale des Perses, qui » n'est connu que des plus savans *Mobeds* et *Herbeds*, » comme nous l'avons vu nous-mêmes dans la province » de Fars, dans le Kirman et dans les autres provinces » perses : il n'en est fait mention dans aucun des livres » composés sur l'Histoire de Perse, ni dans aucune an- » nale et chronique. Voici en quoi il consiste : *Zerdust*, » fils de *Poroschasp*, fils d'*Asinman*, dans le livre qui » lui a été révélé, nommé *Abesta*, annonce que l'em- » pire des Perses éprouvera dans trois cents ans une » grande révolution, sans que la religion soit détruite; » mais qu'au bout de mille ans, la religion et l'Empire » périront à-la-fois. Or entre Zerdust et Alexandre il » y a environ 300 ans; car Zerdust a paru du tems de » *Kaï Bistap*, fils de *Kaï Lohrasp*, comme nous l'avons » dit ci-devant. *Ardechir*, fils de *Babek*, s'empara de » l'Empire et de tous les pays qui en dépendaient, » environ 500 ans après Alexandre : nous voyons qu'il » ne restait plus que *deux cents ans* à peu près, pour » compléter les *mille* ans de ce prophète. *Ardechir* » voulut augmenter de cent ans cet espace de tems, » parce qu'il craignait que, lorsqu'après lui, cent ans » se seraient écoulés, les hommes ne refusassent de prêter » secours et obéissance au Roi, par la conviction où ils » seraient de la ruine future de l'Empire, conformé- » ment à la tradition qui avait cours parmi eux. Pour » obvier à cela, il supprima environ la moitié du tems » écoulé entre Alexandre et lui, et il ne fit mention que

» d'un certain nombre des *Molouk-Taouâïef* (*Rois* des » *nations* parthiques) qui remplissaient tout ce tems ; » il retrancha les autres : puis il eut soin de faire ré- » pandre dans son Empire, qu'il avait commencé son » règne 260 ans après Alexandre ; en conséquence, cette » époque fut admise et se répandit dans le monde : voilà » pourquoi il y a une différence entre les Perses et les au- » tres nations au sujet de l'ère d'Alexandre ; et c'est » cette cause qui a introduit la confusion dans les An- » nales des *Molouk-Taouâïef*. Ardechir fait lui-même » mention de cela dans les avis qu'il a laissés à ses suc- » cesseurs ; et l'Herbed (ou prêtre parsi), qui se rendit » l'apôtre de ce Prince près les gouverneurs des pro- » vinces, parle également de cette prédiction. »

Maintenant le lecteur peut juger du degré de confiance que méritent les histoires et chroniques orientales. Si cette anecdote eût été connue plutôt, elle eût épargné bien des discussions et de faux raisonnemens. Elle est d'autant plus précieuse, qu'elle résout sans réplique l'énorme abréviation de tems *officiellement* établie dans presque tous les écrivains asiatiques, entre les règnes d'Alexandre et d'Ardechir, et qu'en nous donnant la mesure de la superstition, de la mauvaise-foi et de l'audace de tout un gouvernement tant laïque qu'ecclésiastique, elle nous montre à quel point d'ignorance étaient déjà parvenus ou réduits les Persans en l'an 226, sur l'époque de Zoroastre, puisque

celle qu'ils indiquent dans Massoudi, et qui répond au règne de Kyaxarès, est manifestement fausse, comme nous le verrons..... Mais pour procéder méthodiquement à découvrir l'époque véritable, commençons par examiner tout ce que les Orientaux nous racontent de ce législateur, afin que leurs traditions confrontées aux récits des anciens Grecs et Latins, nous conduisent au maximum de probabilité dont cette question soit susceptible.

Selon *Anquetil Duperron* (1), le recueil principal des Traditions des Parsis sur Zoroastre, est le livre intitulé *Zerdust-Namah*, qui, dit-on, fut traduit de l'ancien idiôme *pehlevi*, en persan moderne, par *Zerdust-Behram*, écrivain et prêtre parsi, vers l'an 1275. Hyde a connu ce livre, et en a cité les titres des chapitres : laissant à part la date qui n'est pas prouvée, admettons dans le traducteur une instruction suffisante, et surtout une grande fidélité à ne rien retrancher, ni rien ajouter (choses sans exemple), et voyons ce que les Parsis nous disent de leur législateur.

(1) Zend-averta, tom. II, pag. 6 et suiv.

§ II.

Récits des Parses sur Zoroastre.

Selon eux, Zerdoust naquit dans l'Aderbidjan (ancienne Médie), et Aboulfeda ajoute, après plusieurs auteurs anciens, que ce fut à *Urmi* : sa naissance fut accompagnée de prodiges dont le moindre fut de rire en respirant pour la première fois. Pline (1), qui cite ce trait, nous indique par là que ces traditions existaient, du moins en partie, dès son tems; l'enfance de Zerdust subit de rudes épreuves de la part des magiciens, qui sont dépeints comme étant alors tout-puissans auprès des peuples et des Rois: ce règne des magiciens, qui rappelle leurs enchantemens devant Pharaon, leurs services auprès de Sémiramis, indique réellement des tems reculés. Les écrivains Parsis racontent les plus petits détails de ces enchantemens, comme s'ils en eussent été témoins; mais d'autre part, leur stérilité sur les faits vraiment historiques et géographiques annonce que ces légendes ont été recueillies après coup, et composées sur des récits populaires,

(1) Plin., l. VII, ch. 16.

comme tous les faits de ce genre... A 30 ans, Zoroastre est appelé par le *Dieu Ormusd*, de la même manière qu'Abraham et Moyse le furent par le Dieu *Iehou*.... Il se retire dans l'antre d'une montagne, pour y recevoir les inspirations; mais les Parses ont oublié les curieuses circonstances de cet antre, décrites par Eubulus, dans Porphyre (1); après une retraite (de 20 ans, selon Pline), Zoroastre met au jour un nouveau système de théologie, qu'il prétend, selon l'usage de ses pareils, être le seul véritable, le seul *révélé de Dieu.* Pour établir sa religion, il choisit le pays de *Balk* (*l'ancienne Bactra*), dont il convertit, à force de miracles, le Roi *Kesht-asp*, qui à son tour veut convertir ses sujets, et même les princes ses voisins, entr'autres *Zâl* et *Roustam*, princes de la *Perse propre:* Zoroastre, ainsi appuyé, fait construire des *Atesh-gâh*, ou *Temples-du-feu*, plante un *cyprès* et institue un grand pélerinage, suivant l'usage de ces tems.... Un Brâhme de l'Inde, entendant parler de ce nouveau culte, vient pour le réfuter, et finit par s'en rendre prosélyte. Au bout de 8 ans (2), Kesht-asp, tributaire d'un Roi de *Tour-ân*,

(1) *De antro nympharum.*

(2) Zend-averta., t. II, pag. 54.

nommé *Ardjasp* (1), lequel *possédait un grand pays à l'ouest de la Caspienne*, lui refuse l'hommage accoutumé. La guerre éclate ; *Ardjasp* vient attaquer *Kesht-asp*, qui eût été vaincu sans son fils *Esfendiar*, dont les exploits chevaleresques décident la victoire. *Keshtasp*, pour récompense, le fait enfermer dans un château-fort, et se rend lui-même en Perse pour convertir les Paladins *Zâl* et *Roustam*. Pendant son absence, *Ardjasp* apprend que la ville de *Balk* est dégarnie de troupes ; que *Lohrasp*, père de *Keshtasp*, y vit dans un couvent, *la tête rasée*, et pratiquant les mortifications à la manière des Indiens ; il accourt avec une armée d'élite, surprend le pays, emporte la ville, tue Lohrasp et les *prêtres du feu*, c'est-à-dire les mages : Zoroastre périt alors, selon les Musulmans ; mais les Parsis gardent le silence sur sa mort quelconque. Keshtasp arrive, est battu, a recours à son fils, Esfendiar, qui le sauve une seconde fois, et pour seconde récompense, le père l'envoie contre *Roustam* qui, après un duel périlleux, le perce d'une flèche. Telle est sommairement la vie de Zoroastre, selon ses sectateurs, qui, comme l'on voit, n'indiquent rien dans leurs récits,

(1) Zand-averta, t. II, pag. 55.

que l'on puisse appliquer ni au Roi *Darius*, élu successeur de *Cambyses*, et fils d'*Hystaspes*, simple particulier perse; ni au Roi *Xercès*, fils de *Darius*, dont l'histoire nous est si bien connue par les Grecs contemporains. Ce silence de la part des *Parsis* est d'autant plus remarquable, qu'étant les représentans, les descendans directs des anciens Perses de Darius, ils ont eu plus de motifs et de moyens de connaître ce Monarque et son père, que n'en ont eu les Perses musulmans, intrus dans le pays, en grande partie. Comment donc et pourquoi arrive-t-il que les écrivains orientaux, tant musulmans que chrétiens, aient cru Zoroastre contemporain, les uns de Smerdis ou de Cambyses, comme le disent Aboulfarage et Eutychius (1); les autres du prophète Élie, ou d'Ezdras, ou de Jérémie, comme le disent *El-Tabari*, *Abou Mohammed*, etc.? (2) Déjà ces discordances, qui passent 100 et 150 ans, prouvent leur incertitude et leur ignorance: mais avant d'admettre leurs narrations remplies de fables extravagantes et d'anachronismes grossiers, un préliminaire indispensable pour *Hyde* et pour ses imitateurs, était de remonter aux

(1) Eutychius a écrit vers 930, et Aboulfarage vers 1260.

(2) *Voyez* Hyde, pag. 317 et suiv.

sources de ces opinions, et d'auteur en auteur, arriver à connaître le premier qui l'avait avancée. Ce qu'ils n'ont point fait, essayons de le faire, et par un exemple intéressant, prouvons combien est utile cette étude chronologique des opinions.

D'abord nous trouvons Agathias qui, vers l'an 560, a écrit une histoire dans laquelle il s'est occupé spécialement des Perses, et où nous lisons le passage suivant, *page* 62 :

« Les Perses de nos jours ont presqu'entièrement négligé et quitté leurs anciennes mœurs et coutumes, » pour adopter des institutions *étrangères* et, pour ainsi » dire, *bâtardes*, dont la doctrine de *Zoroastre* l'*Or-*» *mazdéen*, leur a offert l'attrait. En quel tems ce Zo-» roastre, ou *Zaradas*, a-t-il fleuri et publié ses lois? » Voilà ce qui n'est point clairement établi. Les Perses » actuels disent nûment qu'il vécut sous *Histasp*, sans » y joindre aucun éclaircissement; de sorte qu'il reste » équivoque et tout-à-fait incertain si ce fut le père » de Darius, ou quelqu'autre (Roi) *Hystasp*. En quel-» que tems qu'il ait fleuri, il fut l'auteur et le chef de » la religion des mages, en changeant les rites anciens, » et en introduisant (un mélange) d'opinions diverses » et confuses. En effet, les Perses d'*autrefois* adoraient » *Jupiter*, *Saturne* et les autres dieux des Grecs, avec » cette seule différence qu'ils ne leur donnaient pas les » mêmes noms : car pour eux, Jupiter était *Bel-us*, » *Hercule* était *Sand-ès*, Vénus était *Anaïs*, comme

» l'attestent Bérose et d'autres écrivains qui ont traité » des antiquités mèdes et assyriennes. »

Ainsi, jusqu'au tems d'Agathias, les savans perses ne lisaient point que l'*Hyst-asp* de Zoroastre fut notre Darius, fils d'*Hystasp;* ni l'*Hystasp*, père de Darius : c'était une chose *obscure* pour eux, comme pour les savans grecs de Constantinople. Or si Agathias, né asiatique, vivant jurisconsulte à Smyrne, homme dont l'ouvrage annonce un esprit méthodique et cultivé; si Agathias, habitué, en sa qualité de jurisconsulte, aux recherches et aux discussions de *titres* et d'*origines*, a regardé l'identité de ces deux *Hystasp*, comme une chose très-*douteuse;* cette identité n'avait donc pas la certitude qu'ont prétendu lui trouver les écrivains postérieurs; et si d'autres avant lui l'avaient déjà admise, leur opinion, que sans doute il avait pesée, ne lui présentait donc pas des preuves déterminantes. Ainsi il n'admettait pas l'opinion d'*Ammien Marcellin*, autre historien du Bas-Empire, qui avait tranché la question dans le passage suivant de son histoire.

« En des tems reculés, dit cet historien (1), l'art de » la magie prit de grands accroissemens par les con-

(1) Ammien Marcellin, lib. XXIII. Il a écrit vers 380 à 390.

» naissances que puisa chez les Chaldéens le bactrien » Zoroastres, et après lui (par le soin et le zèle) du » très-savant Roi *Hystaspes*, père de *Darius*. »

Sans doute Ammien Marcellin, par la franchise et par l'amour de la vérité que respire son ouvrage, est un historien digne d'estime; mais ayant vécu dans les camps, et s'étant bien plus occupé de l'histoire des Germains et des Goths que de celle des Perses, il n'a point discuté le fait qu'il avance, et il l'a adopté de confiance de quelque écrivain antérieur. Or quel est-il cet écrivain antérieur? et quelle est son autorité, quand nous verrons à l'instant que Pline, l'an 70 de notre ère, professait le même doute, et un doute plus étendu qu'Agathias? Suivons néanmoins le passage d'Ammien Marcellin, qui d'ailleurs sera utile à notre but.

« Ce Roi (Hystasp) ayant pénétré avec confiance » dans certains lieux retirés de l'Inde supérieure, arriva » à des bocages solitaires, dont le silence favorise les » hautes pensées des brahmanes. Là, il apprit d'eux, » autant qu'il lui fut possible, les rites purs des sacrifices » les causes du mouvement des astres et de l'univers, » dont ensuite il *communiqua une partie* aux mages. Ceux-» ci se sont transmis ces secrets de père en fils, avec la » science de prédire l'avenir; et c'est depuis lui (1)

(1) Le texte porte : *ab eo* (Hystape...) Anquetil a traduit : *et c'est de les mages qu'est venue*, etc. Mém. Acad. des Inscript., tom 37, pag. 18.

» (Hystaspès), que par une longue suite de siècles jus-
» qu'à ce jour, cette foule de mages, composant un seul
» et même rang (caste), a été consacrée au service des
» temples et au culte des dieux »

Ce fait nous sera utile ; mais nous demandons à Ammien, de quelle source, de quel auteur a-t-il tiré l'opinion que ce *très-savant Roi Hystasp*, contemporain de Zoroastre, fut l'Hystasp, père de Darius? Est-ce des livres Parsis ? nous les avons, et l'on n'y trouve rien de tel. Est-ce d'Hérodote ? nous le possédons, et nous y allons voir la démonstration du contraire. Quelle analogie y a-t-il entre les actions et même les personnes des deux Rois ? Kestasp est Roi, et Hystasp, père de Darius, ne le fut point. L'on ne saurait dire que Darius fut *Esfendiar ;* et si l'on veut, qu'il fut lui-même Kestasp, *Esfendiar*, fils de celui-ci, n'a pas la moindre analogie avec Xercès, fils de Darius. Nous pouvons le dire hardiment : tout est contradictoire, tout est absurde dans cette opinion ; et quels que soient ses inventeurs, il est évident qu'ils ont été induits en erreur par deux circonstances,

1° Par la ressemblance d'un nom qui paraît avoir été commun chez les Mèdes et chez les Perses ;

2° Par la ressemblance du goût que *Darius*

était pour les sciences des mages, selon les témoignages d'Hérodote, de Cicéron et de Porphyre, qui nous apprennent l'inscription de son tombeau, gravée par son ordre : *Darius, Roi, etc., docteur en magisme.*

Voilà la double équivoque, qui, pour les anciens comme pour les modernes, a été la cause première d'une erreur à laquelle se sont refusé tous ceux qui y ont porté plus d'attention et de réflexion.

De ce nombre est Pline le naturaliste, l'un des esprits les plus distingués de toute l'antiquité, par son esprit et par l'immensité de ses lectures. Après des réflexions pleines de sens sur la *magie* et sur la folle passion des Romains de son tems, pour cet art d'imposture et de fourberie, Pline nous fournit, au début de son livre XXXe, un passage important qui mérite d'être transcrit :

« C'est dans l'Orient (dit-il), c'est dans la Perse, » que la magie fut, de l'aveu des historiens, inventée » par Zoroastre; mais n'y a-t-il eu qu'un seul Zoroastre, » ou bien en a-t-il existé un second? *Cela n'est pas clair.* » Eudoxe qui veut nous faire regarder la magie comme l'une » des sectes philosophiques les plus utiles et les plus brillantes, prétend que Zoroastre vivait 6000 ans avant la » mort de Platon (mort l'an 348 avant J. C.), ce qu'on lit » aussi dans Aristote. Hermippe, qui a écrit un savant » traité sur cet art, et qui a traduit *deux millions* de vers

» composés par Zoroastre, en indiquant les titres de chaque » volume (d'où il les a tirés), rapporte qu'il eut pour » maître *Azonak* ou *Agonak*, et qu'il vécut 5000 ans » avant la guerre de Troie. Mais il est étonnant que le » souvenir (de l'inventeur), et que l'art aient été con- » servés si long-tems, sans moyens intermédiaires, et » sans succession claire et continue (d'enseignement); » car à peine se trouve-t-il quelqu'un qui ait ouï parler » d'un *Apuscorus* et d'un *Zaratus*, *mèdes*; de *Marmar* » et d'*Arabantiphok*, babylonien; de *Tarmoenda*, assy- » rien, dont aucun monument n'existe. »

(Après avoir remarqué que dans l'Odyssée d'Homère, la magie est habituellement mise en action, Pline continue) :

« Je trouve que le premier qui ait écrit sur cet art est » le perse *Ostanès*, contemporain de Xercès, qui en » répandit dans la Grèce, non pas le goût, mais la » *rage*. Ceux qui ont fait des recherches plus profondes, » placent un peu avant lui, un autre *Zoroastre* de » Proconnèse.... Il est encore une secte de magiciens, » qui a pour chef *Mosès* et les Juifs *Iamné* et *Iotapé*, » mais (seulement) plusieurs *milliers d'années* après » Zoroastre » (en suivant le calcul des six mille ans d'Eudoxe.)...

Pesons certaines expressions de ce passage important :

« C'est dans la Perse que *la magie* fut inventée par » *Zoroastre*, de l'aveu des historiens : »

Selon Platon, Apulée, Porphyre, Hésychius,

Suidas, etc., et selon tous les Pythagoriciens, qui sans doute tinrent cette tradition de leur maître, le mot asiatique *Magos*, ou plutôt *Mag*, signifiait proprement *homme consacré, dévoué au culte de Dieu*, précisément comme le mot hébreu *nazaréen*; par conséquent le mot *magie* fut d'abord la science ou la pratique de ce culte. C'est dans ce sens que Platon dit (1) « que les enfans des Rois de Perse, parvenus » à l'âge de 14 ans, recevaient quatre institu» teurs, dont le premier leur enseignait la » *magie*, qui est, dit-il, *le culte des dieux* » (*la Religion*). Ce même instituteur leur en» seignait aussi *la politique royale.* » Dans ce ce sens aussi Zoroastre a inventé *la théologie des mages*, et institué leur caste, qui devint la caste *nazaréenne* et lévitique du pays. Mais parce que la *science* des *mages* se composait d'astronomie et d'astrologie judiciaire, c'est-à-dire des prédictions, divinations et prophéties attachées à cet art; qu'elle se composait encore de certaines connaissances physiques et chimiques, au moyen desquelles on opérait des phénomènes *prodigieux* et *miraculeux* pour la masse du peuple; cette *science* devint peu à peu un art d'imposture et de charlatanisme,

(1) Platon *de Legibus*, page 441, édition de 1602.

qui reçut en un *mauvais sens* le nom de *magie* que nous lui donnons.... Sous ce rapport, c'est-à-dire comme art d'*évocations*, d'*enchantemens*, de *métamorphoses* opérées par certaines pratiques, elle est bien plus ancienne que Zoroastre, ainsi que le disent, avec raison, les Perses, puisqu'elle était la base du pouvoir et de l'influence des prêtres *égyptiens*, *chaldéens*, *brahmes*, *druïdes*, en un mot de tous les prêtres de l'antiquité. Le nom de *Kaldéens*, cité dès le tems d'*Abram*, comme désignant une nation déjà ancienne, signifie *devin*, et fournit une preuve de l'art et de sa pratique chez un peuple qui, comme le dit Ammien Marcellin, ne fut d'abord qu'une secte, et devint ensuite, par accroissement, une nation nombreuse et puissante (1). Or si, comme il est vrai, ce genre de *magie* et de *magiciens* remonte à des milliers d'années, ce ne peut être qu'en le confondant avec le *zoroasterisme*, qu'Eudoxe et Hermippe en ont rejeté le fondateur à cinq ou six mille ans avant Platon et la guerre de Troie. Diogène Laerte nous fournit une troisième variante :

(1) C'est ainsi que le peuple juif dut son origine à la famille d'Abraham, et que les Brahmes, caste et secte dans l'Inde, formaient une nation unique dans une contrée des montagnes du nord.

« Selon *Hermodore* le platonicien (dit-il *in premio*), depuis les Mages, *dont on dit que Zoroastre fut le premier chef* (princeps) jusqu'à la guerre de Troie, il s'écoula 5000 *ans.* »

Voilà mille ans de différence avec Eudoxe: remarquez qu'Hermodore ne dit pas depuis Zoroastre, mais depuis les *mages;* ensorte qu'il faut que quelqu'équivoque soit la cause de cette méprise, car il est bien certain que ces cinq ou six mille ans sont hors des limites de toute biographie connue, et que Zoroastre, comme nous l'allons voir, n'a pas vécu plus de huit siècles avant Platon. Suidas paraît avoir changé ces cinq *mille* en cinq *cents :* mais le témoignage de ce moine du 9e siècle est de peu de poids; il a voulu sauver l'époque juive de la création.

Actuellement, puisque le fondateur des mages est Zoroastre, auteur du système des *deux principes* ou des deux génies du bien et du mal (*Oromaze* et *Ahriman*), si célèbres en Asie, il s'ensuit, 1° que celui-là seul est l'homme dont nous cherchons l'époque; 2° que par-tout où nous trouverons le nom de ses mages, ou quelqu'un de ses dogmes, cet homme aura déjà existé. Or, si au siècle de Pline l'époque de Zoroastre était déjà *si peu claire* ou si obscure, que l'on ne savait plus où le placer, cela

seul prouve que le législateur des Perses, des Mèdes et des Bactriens ne vécut point au tems de Darius; qu'il ne fut point ce magicien de Proconnèse, qui vécut un peu avant Ostanes, et qui prit ou porta le nom de *Zerdoust*, comme l'ont porté depuis et le portent encore beaucoup de *Mobeds* ou prêtres Parsis, comme des juifs célèbres ont porté celui de Moses (1). Les faits contemporains de Darius et de Xercès furent trop bien connus des Grecs, pour qu'il pût s'opérer dans l'Asie un schisme religieux, aussi éclatant que celui de Zoroastre, sans qu'ils en eussent ouï parler, et sans qu'Hérodote, qui y voyageait à cette époque, nous en eût dit un seul mot.

Néanmoins, puisqu'au temps de Pline il existait une incertitude, une équivoque sur un second *Zozoastre, lequel, selon ceux qui avaient fait des recherches plus profondes, aurait vécu un peu avant Ostanès* (et cela peut s'étendre jusqu'à 60 et 80 ans), il faut qu'un fait quelconque ait donné lieu à cette équivoque, et que réellement quelque mage et magicien, du nom de *Zardast* ou *Zoroastre*, ait été mêlé à quelque anecdote venue à la connaissance des Grecs. Et en effet Apulée, ce grand panégy-

(1) Témoin Rabbi *Moses*, Maimonides.

riste de la magie, dans son absurde roman de l'*Ane d'or*, écrit en latin, 80 ans après Pline, nous fournit le passage suivant tout-à-fait conforme à notre apperçu :

« *On dit* que Pythagore ayant été amené (à Babylone) parmi les prisonniers égyptiens de Cambyses, eut pour instituteurs les mages des Perses, et surtout *Zoroastre*, premier ou principal dépositaire de toutes les sciences secrètes et divines (1). »

Cet *on dit* annonce une tradition populaire qui peut remonter assez haut, comme tout ce qui concerne Pythagore. *Prisonnier de Cambyse* est un anachronisme grossier, puisque Pythagore, né en 608, avait 84 ans (2) lorsque Cambyses conquit l'Égypte en 525; mais la fausseté de l'accessoire ne détruit pas le fait principal.

Ce fait, c'est-à-dire le voyage de Pythagore en Égypte, et de là à Babylone, se retrouve dans Diogène de Laerte, qui, 20 ans après Apulée, compilant aussi la vie de ce philosophe, nous dit que :

---

(1) Apulé, lib. II. Iamblique, qui a compilé la vie de Pythagore, d'après une foule d'auteurs, vers l'an 320, répète la même tradition.

(2) Voyez Chronologie de Larcher, année 608.

« Dès sa jeunesse, passionné du désir d'apprendre, » Pythagore quitta sa patrie, et voyagea en divers pays, » où il se fit initier à tous les mystères des Grecs et des » *Barbares* (des étrangers); qu'entr'autres il alla en » Égypte, au tems du Roi Amasis, à qui Polycrates de » Samos le recommanda, par une lettre, comme le » rapporte *Antiphon*; qu'ensuite il visita les *Chaldéens* » et les *mages*, avec qui il eut des entretiens, et qu'en- » fin il passa en Crète, à Samos et en Italie, où il » s'établit et fonda son école, comme le racontent Her- » mippe dans l'Histoire de sa vie, et *Alexandre* (Poly- » histor) dans son livre de la Succession des Philosophes. »

Ici le règne d'Amasis peut convenir, parce que ce Prince régna dès l'an 570, lorsque Pythagore avait environ trente-huit ans; mais Polycrates et sa lettre sont inadmissibles, parce que ce tyran de Samos ne commença de régner que vers 532, lorsque Pythagore avait environ 76 ans. Antiphon, en ajoutant que Pythagore, chagrin de voir Polycrates tyran, quitta Samos à 40 ans pour s'établir en Italie, a sans doute confondu le départ pour l'Égypte, lorsque Pythagore, après avoir déjà visité la Grèce, la Thessalie et la Thrace, commença ses voyages pour l'Égypte et l'Orient; la lettre de Polycrates (placée entre les années 532 et 522), apocryphe comme celles de Pisistrate et de Solon, en tombant dans le règne de Cambyse, décèle la même source que le *on dit* d'Apulée: la seule

chose que l'on puisse induire de cette tradition, est que Pythagore ayant réellement passé d'Égypte en Chaldée, put y converser avec quelque *docteur mage* du nom de Zerdast (*Zoroastre* en grec) dont il aura cité le nom à ses disciples, qui, en le conservant, l'ont confondu, ou ont donné lieu de le confondre avec le *législateur*. Clément d'Alexandrie nous offre un passage à l'appui de cet apperçu :

« Pythagore, dit-il (1), alla à Babylone, où il se fit » disciple des mages : or Pythagore (nous) y montre » *Zoroastre*, *mage persan*... dont les hérétiques pro- » diciens prétendent posséder les livres... Alexandre » Polyhistor, dans son livre des *Symboles Pythagori-* » *ciens*, dit que Pythagore fut disciple de l'assyrien » *Nazaret*, que quelques-uns prennent pour Ezéchiel ; » mais cela n'est pas exact. »

Moins de 60 ans après Clément, Porphyre puisait aux mêmes sources, lorsqu'il écrivait :

« Que Pythagore fut purifié par *Zabratas* ou *Zaratas*, » des souillures de sa vie précédente, et qu'il apprit de lui » ce qui concerne la nature et les principes de l'univers. »

Zaratas est évidemment le nom parsi de *Zerdast* ; mais, 1° en admettant que le maître de Pythagore ait été *perse*, comme le dit Clément, il n'est plus le législateur, car nous

(1) *Clemens Alexandrinus*, page 131. Il écrivait vers l'an 215.

verrons les meilleurs auteurs attester unanimement qu'il fut *mède*. Clément lui-même le dit lorsque citant les philosophes qui se sont livrés à la divination, il nomme *Zoroastre le mède* avec Abarès, Aristœas, Pythagore, Empédocles, etc.

2°. Si le mage *Zaratas* a été perse, il a dû être postérieur à Kyrus et à la conquête de Babylone par ce Prince, en 538... Or à cette époque Pythagore avait déjà près de 72 *ans*, ce qui rend son voyage improbable à cette date tardive, et toujours nous ramène à la tradition fabuleuse du romancier Apulée... Un soupçon se présente : en considérant que des noms juifs se trouvent mêlés ici ; que le mage *Zoratas* est cru *Ézékiel* par les uns, *Daniël* par les autres ; que le mot hébreu *nazaret* est une traduction littérale du mot *mag*, qui décèle une main juive ; et qu'Alexandre Polyhistor qui cite ce mot, a en général copié Eupolème, qui lui-même a copié les Juifs qu'il fréquenta beaucoup ; ne devons-nous pas croire que ce sont des contes fabriqués à Alexandrie, dans l'intention, de la part des Juifs, de prouver que tout venait de leur source, et de la part des Pythagoriciens, que leur maître avait tout connu.

D'autre part, la circonstance des livres *montrés* par les *Prodiciens* ne prouve pas l'identité

du *mage* avec le *législateur*. Car, outre que les savans Porphyre et Chrysostome *les* traitent d'*apocryphes*, il est encore possible qu'un mage entrant en fonction à cette époque, en ait composé qui seraient devenus le rituel dominant; et ici, nous touchons à un point historique, qui est peut être le nœud de toute cette question...

Après Cambyses, fils de Kyrus, le mage Smerdis, comme l'on sait, usurpa le trône par une supposition de personne et de nom. Darius avec les autres conjurés l'ayant tué, il s'ensuivit une proscription générale des *mages* qui furent massacrés dans tout l'Empire, et le souvenir de ce massacre resta dans une fête anniversaire appelée *Magophonie :* il est évident qu'après ce massacre, la caste des mages atterrée, fut à la discrétion de Darius, fils d'Hystasp. Si ensuite ce Roi se fit honneur d'être appelé *docteur mage*, il trouva donc politique de la relever; mais en la relevant, il aura été le maître des personnes et des choses : il aura nommé les fonctionnaires, le Grand-Prêtre, les Mobeds, etc.; il aura même introduit les changemens qu'il aura voulu dans les rites; et si c'est lui qui, en s'emparant d'une partie du Haut-*Indus*, comme le dit Hérodote, *eut des entretiens avec les Brahmes*, comme le dit Ammien Marcellin,

il a pu être l'auteur d'une modification qui aura fait époque dans le système Zoroastrien : par un procédé semblable à celui d'*Ardéchir*, il aura changé, subrogé, substitué à son gré; alors si, par un cas très-plausible, le grand-prêtre constitué par lui, a porté ou a pris le nom révéré de *Zoroastre*, nous aurons à la fois le *Zaratus* de Pline, le *Zabratas* de Porphyre et le *Zerdoust*, auquel appartiendrait l'oracle cité au tems d'*Ardéchir*: toujours est-il certain que cet oracle est *apocryphe* (1), plein de con-

---

(1) *Apocryphe* : vers le tems où l'on place cette prophétie, les prêtres chaldéens montraient celle de Nabukodonosor, qui annonçait la ruine de son empire (*Voyez* Mégasthanes.) : les prêtres juifs présentaient à Kyrus une prophétie d'Isaïe, annonçant son élévation avec son *propre nom;* malheureusement nous n'avons pas le manuscrit d'Isaïe : encouragé par ces exemples, le grand-prêtre Iaddus montra aussi au conquérant Alexandre sa venue prédite; enfin le livre de Daniel prédisait aussi (*après Antiochus*) les quatre monarchies, dont celle des Romains fut une. Ces siècles furent ceux des *prophéties:* les époques des révolutions sont des paroxismes de superstition. D'ailleurs l'exposé de Masoudi, ou plutôt des *Parsis*, ses auteurs, est plein de contradictions.... *Il y a*, dit-il, *entre Zerdust et Alexandre environ* 300 *ans, parce que Zerdust a paru du tems de Kai-Bistasp* (Darius Hystasp) : mais entre Darius élu Roi l'an 520, et Alexandre, Roi d'Asie en 327, il

traditions, et qu'il ne peut convenir au législateur, comme nous l'allons voir. Or puisqu'il

---

n'y a que 193 ans, et un *environ* de 107 ans ne peut se permettre..., D'Alexandre, mort en 324 avant J. C., jusqu'à Ardéchir, Roi en 226 après J. C., il y a 550 ans, et Masoudi en compte *environ* 500; autre erreur trop forte. Son calcul de la prophétie est d'ailleurs inintelligible.... *L'Empire périra au bout de* 300 *ans: la religion avec l'Empire, au bout de* 1000... Est-ce 1300 en tout, ou bien seulement 1000? Il prend ce dernier parti. Mais si au tems d'Ardéchir il y avait 800 ans écoulés, les 100 qu'il voulut ajouter aux 200 restans faisaient 1100, et cependant, en retranchant 300 ans (moins dix) comme il fit, il augmenta de près de 500 ans. Or ces 500, ajoutés aux 800 que l'on disait écoulés, font 1300. La prophétie n'était donc pas de 1000 ans en total, comme le dit Masoudi, mais *de* 1000 *plus* 300.... En outre, si Zerdust parut, comme il le dit encore, 300 ans avant Alexandre, ce fut donc en 630, au tems de Kyaxarès, Roi des Mèdes, et de Jérémie, chez les Hébreux. Ici Masoudi, en contradiction avec lui-même, se place au nombre de ses compatriotes qui font Zerdust disciple de Jérémie, trompés peut-être par l'équivoque du nom de ce prophète, avec celui d'*Urmih*, ville natale de Zoroastre. Ce calcul favoriserait l'hypothèse d'un académicien (l'abbé Foucher), qui, dans un savant Mémoire (tom. XXVII des Inscriptions), a voulu prouver que Zoroastre, législateur, parut au tems de Kyaxarès; mais nous allons voir que ce système est plein d'incohérences. Cette anecdote d'*Ardéchir*, en nous donnant

est certain que les Musulmans, nés seulement après l'an 622 de notre ère, n'ont pu recevoir

---

la mesure de l'ignorance et de l'audace des *gouvernans asiatiques*, ne pourrait-elle pas nous donner la clef d'une autre énigme du même genre? savoir pourquoi le texte grec compte depuis la création du monde jusqu'à notre ère ..... 5538 ans,
tandis que le texte hébreu n'en compte que ..... 3760.

Différence ..... 1748.

Si, comme il est vrai, c'était une opinion générale dans la Basse-Asie, cent ans avant et après notre ère, *que le monde allait finir;* si, comme il est vrai, cette opinion prenait sa source dans la théologie de Zoroastre, qui dit que le monde, gouverné par *Ormuzd*, après avoir duré 6000 *ans*, est supplanté et détruit par Ahriman, qui règne *six* autres *mille* (total 12 *mille*, c'est-à-dire, les douze mois du grand *cercle* de l'année, appelé *mundus*, le *manda* sanscrit); ne pourrait-on pas croire que les Juifs, imprégnés des opinions perses, ont pu et dû s'effrayer de voir s'approcher la fin du 6e mille, compté sur la Genèse; qu'alors la prudence de la synagogue aurait jugé nécessaire de faire une suppression qui, comme celle d'Ardéchir, reculât *l'époque du destin;* et que cette opération n'ayant eu lieu qu'après la traduction et la divulgation du texte grec, elle n'aurait agi que sur l'hébreu pur, et qu'elle aurait été effectuée spécialement à une époque où elle aurait pu embarrasser la secte naissante des Chrétiens, qui n'usait que du texte grec? Tout cela est tellement asiatique et juif,

toutes leurs fables sur la prétendue éducation de Zoroastre par Élie, ou par Esdras, ou par *Jérémie* ou *Ézékiel, que des Rabbins* juifs, il devient infiniment probable, comme nous l'avons déjà dit, que ces amalgames des noms de Pythagore, de Zaratas-Zoroastre et de *Nazaret* cru Ézéki[illegible] été faits à Alexandrie, sous le règne des Ptoléméées, lorsque les Pythagoriciens et les Juifs confrontèrent et mêlèrent leurs traditions, leurs raisonnemens et leurs explications sans beaucoup de critique, surtout en chronologie. De tout ceci il restera seulement pour faits historiques :

1° Que Pythagore vint et résida à Babylone entre les années 569 et 550, et qu'il put y converser avec des Mages et des Juifs, comme avec des Prêtres chaldéens ;

2° Que le nom de *Zoroastre* ou de *Zardast*, [illegible]n chez les Perses (1), comme celui de

---

[illegible] peut [illegible]e regarder comme vrai. Ajoutons que ces *cinq* et *six mille* de Zoroastre, qui n'étaient que des mois, que des signes du Zodiaque chaldaïquement divisés en *mille parties*, pris ensuite par méprise pour des années, doivent être le vrai texte sur lequel Hermippe et Eudoxe ont bâti leur *cinq* et *six mille ans ?* Qu'est-ce que l'Histoire ancienne !

(1) Clément d'Alexandrie nous en fournit encore une preuve. « *Platon*, dit-il, fait mention d'un certain *Er*

Mohammad chez les Arabes, et celui de Moses chez les Juifs, a occasionné une confusion de personnes, de tems et d'actions, qui a égaré la foule des écrivains.

Après le débat de toutes ces erreurs, il faut, pour arriver à connaître l'époque réelle de *Zoroastre*, fils de *Pourouchasp*, nous adresser aux plus anciens historiens, et à ce titre nous devons d'abord interroger Hérodote.

Dès long-tems l'on a remarqué que son livre n'offrait nulle part le nom de Zoroastre; et ce silence a toujours été une objection très-pénible pour ceux qui ont voulu que ce prophète, plus célèbre en Asie que l'hébreu Moyse, eût été contemporain de Darius, fils d'Hys-

---

» (ou Hèr), fils d'*Armenius*, pamphilien d'origine, qui » est *Zoroastre*; car il a écrit ces paroles... Voici ce » qu'écrit Zoroastre, fils d'Armenius, pamphilien d'ori- » gine; ayant été tué à la guerre, je suis descendu aux » Enfers (ou cieux inférieurs), et les Dieux m'ont dit » ce que je vais raconter. »

Il est évident que ce *Hèr* a reçu ou pris le nom de *Zoroastre*, et qu'il a été un de ces charlatans dont l'Asie abonda au tems de *Darius* et d'*Ostanès*. Sa vision, racontée par Platon, livre X de sa République, est d'ailleurs curieuse, en ce qu'elle nous montre des idées zoroastriennes sur l'autre monde, qui se retrouvent presque littéralement chez les Musulmans et chez les Chrétiens.

laspes. En effet, comment concevoir que Zoroastre eût opéré, dans le vaste Empire de ce Prince, un schisme aussi éclatant que celui de Luther en Europe, sans que Hérodote, qui visita l'Asie presque dans le même tems, et qui a décrit la vie de Darius dans le plus grand détail, eût fait la moindre mention d'un homme et d'un événement aussi marquans. Ce premier argument négatif, déjà si puissant, est d'ailleurs appuyé d'un second, positif et concluant... Tous les anciens s'accordent à dire, que Zoroastre fut l'auteur et le fondateur du magisme et de la magie, c'est-à-dire de la secte philosophique des *mages*. Or le nom des mages est cité plusieurs fois par Hérodote, et cela avec des circonstances riches en inductions.

« Les mages (dit cet historien) diffèrent beaucoup des » autres hommes, et particulièrement des *prêtres d'Égypte;* » ceux-ci ne souillent point leurs mains du sang des ani- » maux, et ne font périr que ceux qu'ils immolent : les » mages, au contraire, égorgent de leurs propres mains » tout animal, excepté l'homme et le chien ; ils se font » même gloire de tuer des fourmis, les serpens et tous les » reptiles et volatiles (1). »

Voilà bien certainement les mages Zoroastriens, définis par leurs rites, et même par

(1) Hérodote, lib. I°, § CXL.

leur comparaison, comme *ordre sacerdotal*, aux prêtres Égyptiens... Et déjà ils sont *très-anciens, ces mages*, puisqu'Hérodote ajoute : « Mais laissons ces usages tels qu'ils ont été » *originairement* établis. » Le mot *originairement* nous recule lui seul à des siècles : ce n'est pas tout; le Roi Mède Astyag ayant eu un premier songe, consulte (1) *ceux d'entre les mages qui faisaient profession de les expliquer* : les mages étaient donc les *devins*, les *prophètes*, par conséquent les prêtres des Mèdes, dès avant Kyrus.

Un second songe épouvante Astyag : il mande les *mêmes mages*, et leur réponse est encore plus instructive dans notre question (2).

« Seigneur (disent-ils *au Roi mède*) la stabilité et la » prospérité de votre règne nous importent beaucoup :... » car enfin si la puissance souveraine venait à tomber » dans les mains de Kyrus, qui est *Perse*, elle passerait » à une autre *nation*, *et les Perses, qui nous regardent* » *comme des étrangers*, n'auraient pour nous, qui sommes » *Mèdes*, aucune considération; ils nous traiteraient en » *esclaves;* au lieu que vous, seigneur, qui êtes notre » *compatriote*, tant que vous occuperez le trône, vous » nous comblerez de graces, etc. »

Donc les mages étaient *Mèdes* de nation, et

(1) Lib. I°, p. 88, § CVII.
(2) *Ibid.* p. 99, § CXX.

non pas *Perses*. Donc Zoroastre n'était pas né *Persan*, comme on le croit vulgairement, mais *Mède*, ainsi que le disent les Parsis.

Cette concordance entre eux et notre auteur, en prouvant la justesse de ses informations, met le fait hors de doute. Ces mots : « *Les Perses nous traiteraient comme des étrangers.* » (Et chez les anciens l'étranger, *hostis*, était l'ennemi.) « S'ils étaient les maîtres, *ils nous traiteraient en esclaves.* » Ces mots indiquent que les Perses avaient une autre religion que celle des Mèdes; en effet la description très-détaillée qu'en donne Hérodote (1), ne convient point au *zoroasterisme;* le traitement que Kyrus veut faire subir à Krésus, serait le sacrilége le plus impie dans ce culte, qui défend, par-dessus toute chose, de *souiller* le feu, en y jetant les corps soit morts, soit vivans. Ainsi, de la part d'Hérodote, tout indique, tout prouve que Zoroastre ne fut point Perse; qu'il ne vécut point au tems de *Darius*, et que sa religion, d'origine *mède*, ne fut introduite chez les Perses, que lorsque, par des vues politiques, Kyrus introduisit chez ses sauvages compatriotes, tout le système des usages, des mœurs, des lois et du gouvernement des Mèdes amollis et civilisés.

(1) § CXXXI.

Après Hérodote, ou plutôt avant lui, le premier écrivain grec connu, qui ait articulé le nom de *Zoroastre*, n'est pas Platon, comme on l'a dit quelquefois, mais *Xanthus* de *Lydie*, qui, sous le règne de *Darius*, publia, en quatre livres, une histoire de son pays, très-estimée et souvent citée par les anciens. Hérodote, qui ne publia la sienne qu'environ 40 ans plus tard, s'en est beaucoup servi, selon Plutarque; et nous devons l'en louer, puisqu'en matière de faits, la meilleure méthode de les narrer est d'emprunter le langage du premier témoin, ou narrateur, quand on le sait fidèle. Or l'historien Xanthus, selon Diogènes de Laerte (1), estimait que depuis *Zoroastre, chef des mages, jusqu'à l'arrivée de Xercès en Grece*, il s'était écoulé 600 ans, c'est-à-dire que Zoroastre aurait fleuri 1080 ans avant notre ère, ce qui déjà est une antiquité hors de la portée des chronologies grecques : mais ce passage de Xanthus n'est pas le seul de cet auteur qui nous soit parvenu. *Nicolas de Damas*, qui vivait au tems d'*Auguste*, nous a conservé dix pages in-4° de détails curieux sur les Rois de Lydie, et il n'a dû les tirer que de *Xanthus* (2). Parmi ces détails se trouve l'anecdote du bûcher

(1) *In Proemio.*

(2) *Valesii excerpta*, pages depuis 451 jusqu'à 460.

de Krésus, qui nous offre encore le nom de *Zoroastre*. L'historien dit en substance :

« Kyrus fut touché du traitement qui se préparait » pour Krésus ; mais les (soldats) Perses insistèrent pour » que ce Prince fût livré au feu, et ils s'empressèrent de » lui dresser un vaste bûcher, où ils firent monter avec » lui quatorze des principaux seigneurs de sa cour. » Kyrus, pour les dissuader, leur fit lire un oracle de » la sibylle ; ils prétendirent qu'il était controuvé, et ils » allumèrent le bûcher.... Alors éclatèrent de toutes » parts les gémissemens des Lydiens.... Cependant un » orage qui s'était approché (durant les apprêts assez longs) » commence de gronder. Les nuages s'amoncèlent et » obscurcissent le ciel. Krésus voyant ce secours d'Apol- » lon, implore la faveur du Dieu auquel il a offert tant » de dons ; les éclairs redoublent, le tonnerre éclate, la » pluie tombe à torrens... Le désordre se met dans les rangs » des soldats ; les chevaux effrayés par la foudre et par les » éclairs, augmentent le tumulte.... Alors une terreur » (religieuse) s'empare des *Perses*. Ils se rappellent l'oracle » de la sibylle et ceux de *Zoroastre* : ils crient de toutes » parts que l'on sauve Krésus ; et c'est à cette occasion » que les Perses ont établi en loi, *conformément aux* » *oracles de Zoroastre*, que les cadavres ne seraient plus » brûlés, ni le feu souillé par eux, ce qui ayant déjà eu » lieu chez eux, par d'*anciennes institutions*, fut alors » rétabli et confirmé. »

Dans ce récit nous voyons, 1° qu'à cette époque les Perses n'avaient point encore la religion de Zoroastre, et c'est ce qu'indique

Hérodote; 2° qu'en appelant *ancienne institution* le culte du feu, qui caractérise cette religion, l'antiquité de Zoroastre est également énoncée. Quant à ce que *ces institutions* auraient eu lieu jadis chez eux, il est probable que, sous l'empire des Assyriens et des Mèdes, quelques tribus, quelques familles auront introduit la religion de leurs voisins et maîtres, comme il arriva aux Juifs, chez lesquels, au tems d'Achab, s'introduisirent les rites assyriens. Mais la masse de la nation ne fut point zoroastrienne : l'obstination des soldats Perses à brûler Krœsus, c'est-à-dire à en faire un sacrifice à la manière des Phéniciens, des Indiens et des Keltes, en est une démonstration complète : l'on doit donc regarder, comme un fait positif, cette remarque de Xanthus, *que ce fut l'incident merveilleux de l'orage éteignant le bûcher de Krœsus, qui opéra la conversion des Perses* au *Zoroasterisme*, comme la victoire de Tolbiac convertit au Christianisme les Francs Clovis (1).

De tout ce que nous venons de voir, il ré-

(1) Xanthus, au début de son article, observe que Kyrus s'était fait *instruire de la doctrine des mages* : donc il n'y était pas né ; il les caressait pour se faire un parti chez les Mèdes.

sulte que, même au tems de Xanthus et d'Hérodote, c'est-à-dire près de 500 ans avant notre ère, l'époque de Zoroastre était déjà enveloppée des nuages de l'antiquité. Nous n'insistons pas sur les 600 ans donnés par Xanthus, parce que cette date n'est suivie d'aucune preuve, et que souvent Athénée en conteste la citation; mais nous avons le droit d'en conclure, que si dès-lors les idées n'étaient pas plus claires sur ce fait que sur la guerre de Troie, et sur l'époque d'Homère, il ne faut pas s'étonner qu'elles soient devenues plus obscures dans les siècles suivans, et surtout dans les premiers de notre ère, où les écrivains en général furent moins érudits, et néanmoins plus tranchans.

Voyons si, en continuant nos recherches, nous ne parviendrons pas à découvrir quelque témoignage positif sur l'époque de Zoroastre.

Nous devions l'attendre de Ktesias; mais ses extraits en Photius et Diodore ne font pas mention de ce nom, et l'on ne sait s'il faut lui attribuer ce qu'en un autre endroit Diodore dit de *Zathraustes*, inventeur du *dogme du bon génie* chez les Arimaspes; toujours est-il vrai que le dogme convient, et que ce nom de *Zathraustes* correspond assez à *Zérétastré*, qui, selon Anquetil, doit avoir été le nom Zend de Zoroastre.

Après Ktesias le chaldéen, Bérose a eu plus de moyens que personne d'éclaircir la question mais, soit inimitié de secte, soit défaut d'occasions, ses fragmens ne nous apprennent rien. Il faut descendre jusqu'au tems de Pompée, pour trouver une phrase riche d'instruction, malgré sa brièveté : nous la devons à Justin (1), abréviateur de *Trogus*, qui accompagna en Asie le général romain.

« Ninus (dit-il) ayant subjugué tout l'Orient, eut une » dernière guerre avec Zoroastre, *Roi des Bactriens*, » que l'on dit avoir le premier *inventé* les pratiques des » mages, et avoir profondément étudié les mouvemens » des astres et les principes moteurs de l'univers. Ninus » l'ayant mis à mort, mourut lui-même, et laissa son » trône à sa femme Sémiramis, et à son fils Ninyas en- » core jeune (2). »

Ce passage est d'autant plus précieux, que son auteur *Trogus* avait voyagé en Médie et en Assyrie à la suite de Pompée, et qu'il put y consulter les monumens et les traditions du pays. *Zoroastre, Roi de Bactriane*, est une

(1) Lib. I°, cap. I°.

(2) Ce qu'Augustin, *de Civitate Dei, lib.* XXI°, c. 14; ce qu'Orose, lib. I°, c. 4, dans le 5e siècle; et ce qu'Arnobe, lib. I°, dans le 3e siècle, disent de Zoroastre et de Ninus, ne sont que la répétition de ce passage.

circonstance désavouée des Parsis, et contredite par Ktesias, qui dit que le Roi de Bactriane, attaqué par Ninus, se nommait *Oxuartès*: à la vérité, ce nom paraît être générique, puisque, en le décomposant, on l'explique *Roi de l'Oxus*. Mais, outre l'accord que cette circonstance forme avec le récit des Parsis, en croyant que le nom propre de ce Roi put être *Hystasp*, cette guerre elle-même d'un Prince étranger contre la Bactriane, le rôle important et presque royal que Zoroastre y joue, sa mort qui y arriva selon la plupart des Orientaux modernes, sont autant d'accessoires qui, par leur ressemblance, constatent le fait fondamental; savoir, que *Zoroastre vécut au tems de Ninus*. Et si l'on remarque qu'aucune Chronique grecque n'a pu remonter d'un fil continu jusqu'au tems d'Homère et de Lycurgue; que dès le siècle d'Alexandre les idées étaient obscures sur Pythagore, sur Thalès, sur Solon; on concevra qu'Hérodote et Xanthus ont pu s'embarrassés sur le tems infiniment plus reculé de Zoroastre.

Au témoignage de Trogue, vient se joindre celui de *Kephalion* (vers l'an 115 de notre ère), dont les recherches profondes et variées en chronologie, sont fréquemment citées par Eu-

sèbe et par le Syncelle. Ce dernier nous a conservé un trait qui s'encadre très-bien ici :

« Jadis, selon Kephalion, régnèrent les Assyriens, » à qui commanda Ninus.... Puis cet auteur illustre » joint la naissance de Sémiramis et du mage Zoroastre ; » il parcourt les 52 années du règne de Ninus... etc. (1)

Voilà donc encore Zoroastre contemporain de Ninus, puisqu'il l'est de son épouse Sémiramis : et Kephalion ne se bornait pas là ; car l'arménien *Moïse de Chorène*, qui eut en main son ouvrage, le censure, *pour avoir placé immédiatement après l'avénement de Sémiramis, la guerre que cette Reine ne fit à Zoroastre qu'après son retour des Indes, et pour avoir dit que Zoroastre y succomba, tandis que ce fut elle qui y périt.*

Le livre de Moyse de Chorène n'ayant été publié qu'en 1736, les chronologistes antérieurs à cette date ont été privés de cette citation importante ; et comme tout le fragment contient des détails précieux et décisifs sur la question qui nous occupe, le lecteur les verra avec d'autant plus de plaisir, que ce livre n'est pas très-commun.

(1) Syncelle, p. 167.

Après avoir rapporté, conformément au livre kaldéen d'Alexandre, les guerres mythologiques de Haïk et de Belus, Moyse de Chorène arrive à des guerres réellement historiques, et sa transition se marque par quelques observations dont la substance mérite d'être citée.

» A l'égard des conquêtes nombreuses, dit-il, qui » signalèrent le règne d'Aram, principal fondateur de » notre Etat, si elles ne se trouvent pas dans les archives » publiques des temples, ou des Rois, ce n'est pas une » raison d'en douter; car outre qu'elles ont précédé » l'époque de Ninus, et qu'elles sont arrivées dans des » tems où l'on ne croyait pas nécessaire d'écrire ce qui » se passait hors du pays et chez les étrangers, Mar- » Ibas nous apprend encore que ces récits ont été faits » par des particuliers anonymes, dont les Mémoires » furent joints aux archives royales; et il ajoute que » si l'on a perdu le souvenir de beaucoup de choses, » *c'est parce que Ninus, enflé d'orgueil* (1) *et avide de* » *célébrité, fit brûler beaucoup de livres et d'Histoires* » *des tems qui l'avaient précédé, afin que l'on ne parlât* » *que de lui et de son règne* (2).

» Aram laissa un fils appelé Araï (3), qui, lui » ayant survécu peu de tems avant la mort de Ninus, » obtint de ce Monarque la même faveur qu'avait ob- » tenue son père [c'est-à-dire celle d'être confirmé

(1) Chap. XIII, page 40.

(2) *Erostrate* brûla aussi le temple d'Ephèse, pour qu'on *parlât* de lui. d'Érostrate à Ninus, quelle est la différence ?

(3) Ch. 14.

» dans sa principauté, à titre de vassal, de porter un » bandeau orné de perles, et d'être le second person- » nage de l'Empire] (1). »

Moyse de Chorène raconte ensuite comment, après la mort de Ninus, Sémiramis, éprise de la beauté d'Araï, voulut en faire son amant et même son époux. Le Prince arménien s'y étant refusé, l'Assyrienne lui fit la guerre, et battit son armée dans la plaine qui *reçut alors le nom* d'*Ararat* : le corps d'Araï tué dans le combat, tomba aux mains de Sémiramis, qui d'abord, pour calmer les Arméniens, fit courir le bruit que ses dieux et ses *magiciens* (ou prophètes) l'avaient ressuscité pour satisfaire ses desirs; puis elle attaqua tout le pays, et le subjugua. L'historien ajoute que, charmée de la beauté du climat bien plus tempéré que celui de Ninive, cette Reine bâtit une ville, un palais et des jardins délicieux près du lac de [illegible], (et en effet les anciens géographes placent dans ce local *Semiramo Kerta* (la ville de Sémiramis). Moses décrit l'aspect général du pays, le site particulier du lieu, sa disposition variée en collines, vallons et prairies, etc.; ses ruisseaux d'eaux vives et douces, et la chaussée dispendieuse qui fut construite pour former un lac

(1) Ch. XIV, pag. 37.

charmant; il spécifie et le nombre des ouvriers employés à ces travaux, lequel fut de 42 mille, et les constructions et les distributions, et les genres d'ornemens, tout cela avec des détails qui prouvent que le livre Kaldéen d'Alexandre fut composé sur des documens officiels (1).

Moïse de Chorène continue : « Alors que Sémiramis » se fut fait cette habitation délicieuse, elle prit l'ha» bitude d'y venir passer l'été. Elle confia le gouver» nement de Ninive et de l'Assyrie *au mage Zerdust* (2), » *Prince des Mèdes;* elle finit même par lui laisser l'ad» ministration de tout l'Empire.... La vie dissolue qu'elle » menait lui ayant attiré des reproches de la part des » enfans de Ninus, elle les fit tous périr, excepté Ninyas, » mais par la suite Zerdust manqua à sa confiance, et » comme il voulut se rendre indépendant, Sémiramis lui » fit une guerre dont les suites, devenues très-graves, la

---

(1) La preuve que Mosès n'a pas fait un roman, est qu'ayant présenté sa description à M. Amédée Jaubert, aujourd'hui auditeur au Conseil-d'Etat, qui a voyagé dans le pays, il nous a assuré, dès la seconde page, qu'il reconnaissait parfaitement les environs du lac de *Vank*, et particulièrement le local appelé *Arnès*, lieu redouté à cause des reptiles qui s'y cachent dans les trous d'une ruine dont la forme retrace une vieille digue.

(2) La traduction latine porte Zoroastre, à la manière des Grecs; mais le texte porte *Zerdust*, à la manière des Parsis. Les traducteurs ne devraient jamais se permettre ces changemens de noms propres : il en résulte quelquefois de graves contresens; par exemple, cette même traduction rend, à la page 77, le pays de *Klesoi* par *Cœlesyrie*, pensant que c'est l'*Akilis-ène* de Strabon. Avec ces interprétations, on a introduit une foule d'erreurs et de difficultés dans l'histoire ancienne.

» contraignirent à fuir devant lui en Arménie, où son » fils Ninyas la fit mettre à mort. Ceci, ajoute Moyse » de Chorène, me rappelle le récit de Kephalion, *qui*, » *comme bien d'autres*, place après l'avénement de Sé- » miramis au trône, d'abord sa guerre contre Zoroastre, » guerre dans laquelle il prétend qu'elle fut victorieuse, » puis son expédition aux Indes. Mais je regarde comme » bien plus certain ce que Mar-Ibas rapporte, d'après » *les livres chaldéens;* car il explique avec ordre et clarté » les événemens et les causes de cette guerre; et ce sa- » vant Syrien a en sa faveur nos traditions populaires, » qui, en récitant la mort de Sémiramis, disent dans » leurs chansons, que cette Reine fut obligée de fuir à » pied; que dévorée de soif, elle demanda un peu d'eau » dont elle but, et que se voyant approchée par les sol- » dats, elle jeta son collier dans *la mer* (1), d'où est » venu le proverbe : *jeter les joyaux de Sémiramis à* » *l'eau.* »

Après des détails aussi précis, provenus d'une source aussi authentique, il ne peut rester de

---

(1) Les Arméniens, comme les Arabes, nomment d'un même mot tout grand espace d'eau : cette mer est le lac de *Vank*. En Egypte, le fleuve s'appelle *Bahr*, comme l'Océan même. Tout ce récit de Moïse a cela de remarquable, qu'en le confrontant à celui de Ktesias, l'on trouve que le Grec nous a donné le commencement de l'histoire de Sémiramis, et l'Arménien, le dénouement; tous les deux parfaitement d'accord sur le caractère. Et Moïse paraît n'avoir connu Ktesias que par Diodore.

doute sur l'époque de Zoroastre; et si nous comparons les faits divers qui nous sont fournis, tant par les Parsis que par les historiens grecs, et par le livre Kaldéen d'Alexandre, nous pouvons tracer de la vie de ce législateur, un tableau plus probable que tout ce que l'on en a écrit jusqu'ici.

§ III.

Vie de Zoroastre.

Selon Hérodote et selon les Parsis, Zoroastre naquit *Mède*. Ceux qui l'ont cru *Bactrien*, furent induits en erreur par le théâtre de sa mission; comme ceux qui l'ont dit *Perse*, l'ont été par la prédominance du peuple qui fit le plus connaître sa religion. A l'époque de sa mission, entre les années 1220 et 1200, le vaste pays, qui depuis a composé l'empire des Perses, était partagé entre plusieurs nations indépendantes et ennemies.

1° La nation *Mède*, composée de six peuples ou tribus (1), occupait les pays actuellement

(1) Hérodote, liv. I°, § CI, nomme les *Busi*, les *Paretakeni*, les *Struchates*, les *Arizanti*, les *Bondini* et les *Magoi* (Mages).

nommés *Aderbibjan*, *Djebâl*, *et Irâq-Adjami*, ayant pour limites, au nord, le fleuve *Araxes*, au midi la chaîne des monts *Élyméens*, aujourd'hui *Louristan*, et à l'est, celle de l'ancien *Zagros*, bornant les plaines assyriennes du Tigre.

2°. La nation Perse composée d'un grand nombre de tribus dont Hérodote nomme jusqu'à onze, les unes sédentaires livrées à la culture ; les autres vagabondes, nourrissant des troupeaux ; toutes sauvages et guerrières : cette nation s'étendait depuis les monts Élyméens, au nord, jusqu'au Golfe persique, à l'ouest et au midi.

3°. Le *Khorasan* actuel était habité par les *Bactriens*, autre race, partie agricole, partie nomade, qui semble être d'origine scythique, et qui forma un État puissant et très-anciennement civilisé.

4°. Le *Mazanderan* et le *Ghilan* avaient encore d'autres peuples indépendans, cités comme féroces, tels que les *Marses*, les *Gelæ*, et les *Caddusii*, qui occupaient les montagnes jusqu'au lac *Ourmi*.

5°. Enfin le *Kurdistan* propre, d'où le Tigre et le Zâb tirent leurs sources, avec le pays de *Sennaar* ou *Sindjar*, étaient le patrimoine des Assyriens divisés en tribus, dont l'une, celle

des *Chaldéens*, jouait chez eux le même rôle sacerdotal que les lévites chez les Hébreux, que les brahmes chez les Indiens, et que les mages chez les Mèdes. Ninus fut le premier qui soumit tous ces peuples à un même joug, et qui en composa un corps politique, dont le tems amalgama peu à peu et identifia les parties. Depuis ce conquérant, le pays compris entre le *Tigre* et l'*Indus*, ayant presque toujours formé un même empire, sous l'influence d'un même pouvoir et d'un même langage, les habitudes de cette réunion, en faisant perdre de vue l'ancien état de choses, ont induit les écrivains orientaux en une foule de méprises géographiques; et comme ils n'ont plus compris le vrai sens des anciennes descriptions, ils ont fait de vicieuses interprétations des noms, et ont fini par défigurer totalement l'histoire. Par exemple, le nom d'*Air-an* (1) ne désigna d'abord que la *Médie* propre, appelée *Aria* dans Hérodote, *Ériané* dans les livres parsis; mais par la suite, et probablement sous les Rois Mèdes,

(1) Prononcé Irâne ou Érâne: *an* est la désinence, comme *us* en latin et *os* en grec. Air-an. L'arménien Mosès fait observer que Arioï signifie (fortes) les *braves*, mot analogue à *virtus* (*firtus*) et *vir*, qui dans le Sanscrit ont le même sens qu'en latin.

ce nom ayant été attribué à tout leur empire, ses habitans n'ont plus su à qui appartenait le nom de *Tour-an;* et parce qu'ils ont trouvé le *Tourk-estan* à l'est de la mer Caspienne, ils ont placé là le royaume de *Tour*, qui était réellement à l'ouest, et se composait de tout le pays montueux du *Taur-us* (1), et spécialement de l'*Atouria* des Grecs; c'est-à-dire que l'ancienne division était la *plaine* (*Air-an*), et la montagne (*Tour-an*): aussi est-il échappé aux écrivains persans de conserver, comme malgré eux, cette circonstance, *que des possessions d'Ardjasp se trouvaient au couchant de la Caspienne;* elles y étaient toutes, par la raison qu'*Ardjasp*, *Roi de Tour-an*, ne fut autre que *Ninus*, Roi de l'*Atouria* et de tout le *Taurus*. Lorsque ce Prince eut subjugué la Médie et crucifié son Roi *Pharnus*, le mède Zoroastre put avoir des raisons de quitter sa patrie, traitée avec la dureté qui caractérise les anciens tems. Peut-être fut-ce à cette époque et à cette occasion qu'il se réfugia dans l'*antre* que nous décrit Porphyre, d'après Eubulus (Il devait, selon nos calculs, avoir alors 30 à 31 ans).

---

(1) *Tour* et *Taur* s'écrivent par les mêmes lettres arabes : et dans les radicaux du phénicien et du chaldéen, *Tour* et *Tsour* sont le nom général des montagnes.

« Nous lisons dans Eubulus, que Zoroastre fut le pre-
» mier qui, ayant choisi dans les montagnes voisines de
» la Perse une caverne agréablement située, la consa-
» cra à *Mithra*, créateur et père de toutes choses;
» c'est-à-dire, qu'il partagea cet antre en divisions géo-
» métriques figurant les climats et les élémens, et qu'il
» imita en partie l'ordre et la disposition de l'univers
» par Mithra. De là est venu l'usage de consacrer les
» antres à la célébration des mystères, et de là l'idée
» de Pythagore et de Platon, d'appeler le monde *un antre*,
» *une caverne*. (*Porphyrus, de antro Nympharum.*) »

C'est-à-dire que Zoroastre se composa une grande sphère armillaire en relief, pour mieux étudier les mouvemens des astres, et connaître le mécanisme du monde, comme l'a dit Justin :

« Ce fut d'après ce modèle, que les Perses, au rapport
» de Celse (1), représentaient dans les cérémonies de
» Mithra, le double mouvement des étoiles fixes et des
» planètes, avec le passage des ames dans les cercles ou
» sphères célestes... Pour figurer les propriétés ou attri-
» buts des planètes, ils montraient une échelle le long de
» laquelle il y avait 7 portes, puis une 8e à l'extrémité
» supérieure. La première, en plomb, marquait *Saturne;*
» la 2e, en étain, *Vénus;* la 3e, en cuivre, *Jupiter;*
» la 4e, en fer, *Mars;* la 5e, en métaux divers, *Mercure;*
» la 6e, en argent, la *Lune;* la 7e, en or, le *Soleil;* (puis
» le ciel Empirée). »

(1) *Voyez* Origène contre Celse, lib. VI; Vie de Zoroastre, p. 28; Zend-avesta, tom. II.

Sans doute voilà l'échelle du songe de Jacob; mais toutes ces idées et allégories égyptiennes et chaldéennes, ayant existé bien des siècles avant Abraham et Jacob, l'on n'en peut rien conclure pour et contre l'antériorité de la Genèse, relativement à Zoroastre.

Ce fragment précieux nous prouve que la théologie de ce chef de secte, semblable à celle des Égyptiens et des Chaldéens, et généralement de tous les anciens, ne fut, comme le disent Plutarque et Cheremon, *que l'Étude de la nature et de ses principes moteurs dans les corps célestes et terrestres :* si, comme le dit Pline, Zoroastre passa *vingt ans* dans cette grotte, et s'il y entra à l'âge de 30 ans, comme le disent les Parses, il dut arriver en Bactriane vers l'âge de 50 ans, et cette date coïnciderait avec la seconde attaque de Ninus; mais, ainsi que nous l'avons dit, l'on ne peut guère compter sur l'exactitude de ces données. Le choix qu'il fit de ce pays s'expliquerait bien par l'aversion qu'il dut porter à Ninus, et par le caractère desireux de nouveautés, qu'Ammien et Lactance donnent au Roi de Bactriane. Cette contrée, extrêmement fertile, formait alors un royaume puissant qui, par son heureuse position, touchant à l'Inde, à la mer Caspienne et à tout le nord de l'Asie, était l'entrepôt na-

turel de cet ancien commerce, au sujet duquel Pline nous dit que *jadis les marchandises de l'Inde remontaient par le fleuve Indus*, se versaient dans l'Oxus, et de là, par la Caspienne, dans tout le nord de l'Europe et de l'Asie. L'or des mines de Sibérie venait s'y échanger contre les produits de l'Inde et de l'Asie occidentale; et de là l'extrême abondance de ce métal, jusqu'au tems d'Hérodote, chez les *Massagètes* et les Bactriens. Cet état d'opulence, qui dut être un motif d'attrait et de cupidité pour Ninus, put n'être pas indifférent à l'ambitieux Zoroastre.

La vie monacale du père d'*Hystasp*, sa tête rasée, ses abstinences, ses mortifications sont l'exacte copie des pratiques des brahmes et de plusieurs Rois dont fait mention le livre *Oupnekhat* à pareille époque (1). Le récit que nous font les livres parses, de la multitude et de la puissance des *devins* ou *magiciens* de ce tems-là; et des *miracles* opérés par eux et par Zoroastre, encore qu'il soit un conte oriental dans ses circonstances, n'est pas

(1) L'original de l'*Oupnekhat*, si bizarrement traduit ou plutôt défiguré par Anquetil, est bien reconnu pour être l'un des livres les plus authentiques après les Vedas: il date au moins de 1200 ans avant J. C.

une fable absolue au fond... Il correspond à ce que nous disent les livres hébreux, des enchanteurs égyptiens, de leurs miracles et de ceux de Moyse devant Pharaon, deux siècles avant Zoroastre. C'était là le règne de ce qu'on a depuis appelé *magie*, ou l'art d'opérer des *prodiges*, et ces prodiges n'étaient pas tous de pures fables ou illusions.

Au sein des peuples agricoles, composés de paysans grossiers et de guerriers féroces, s'étaient formées des corporations d'hommes studieux, livrés par état à l'observation des astres et des influences célestes qui régissent les moissons. Bientôt ils avaient pu prédire les *éclipses*, ce phénomène solemnel qui en impose si puissamment à la multitude; dès-lors, appelés avec raison *prédiseurs, prophètes, devins*, ces hommes furent considérés comme confidens des intelligences célestes.... Le hasard d'abord, puis des expériences méditées, leur ayant fait découvrir des opérations singulières, physiques et chimiques, ils en usèrent habilement pour augmenter leur crédit; ils firent entendre des voix là où il n'y avait point de bouche, appercevoir des objets là où la main ne trouvait point de corps; ils allumèrent des feux spontanés, par des pyrophores et des phospores; en un mot, ils opérèrent des prestiges de phantasmagorie,

d'optique, d'acoustique, qui aujourd'hui, quoique divulgués et connus, nous causent encore de la surprise; et ils furent regardés comme des *ministres* de la *divinité:* et parce que ces secrets, couverts d'un mystère profond, ne furent possédés que par certaines familles, dont ils assuraient l'existence et le pouvoir, ils purent se transmettre, subsister et périr avec leurs dépositaires, sans que la multitude en ait jamais connu l'artifice. Ainsi, nous dit-on, Zoroastre fit verser sur son corps de l'airain fondu, pour convaincre Kestasp: et de nos jours, nous avons vu un Espagnol se faire arroser d'huile bouillante. La limite de ces prodiges n'est pas si facile à tracer qu'on le croirait d'abord; nous avons déjà remarqué que le nom de *Kaldéens, Kasd,* signifie proprement *devins;* il paraît que ce fut spécialement contr'eux qu'eut à lutter Zoroastre. L'anecdote du brahme *Tchengregatchah;* qui vint de l'Inde pour le réfuter, nous prouve, d'autre part, l'existence déjà ancienne du *brahmisme;* par conséquent le dogme trinitaire des Vedas préoéda le *dualisme* de Zoroastre: et Cléarque, cité par Diogène de Laerte (*in Proemio*), ne fut pas bien instruit, lorsqu'il dit que les *gymnosophistes dérivaient des mages;* cela est inexact, même à l'égard des *boudhistes:* mais ceux-là eurent raison, qui, selon le même

Diogène, soutenaient que la philosophie des Juifs venait de celle des mages; car il est bien certain que depuis la captivité de Babylone, ce fut à cette source que les Juifs puisèrent tout ce que l'on trouve dans leurs livres, sur le *Dieu de lumière* (Ormusd), sur l'*ennemi Satan*, qui est *Ahrimanes*, sur les anges, *sur la résurrection en corps et en ame* (1), etc., tous dogmes zoroastriens, dont on ne trouve pas une seule trace dans les livres de Salomon, de David, ni dans les lois de Moyse: la seule analogie qui existe entre la théologie de ce dernier et celle de Zoroastre, est 1° d'avoir proscrit toute image de la divinité, *tout culte d'idoles*, ce qui a préparé la réunion de leurs sectateurs, et marqué leur schisme avec les *Sabiens*, ou *idolâtres*; 2° de la part de Moyse, d'avoir représenté *Dieu* par le *feu*, tandis que le Mède le représente par la *lumière;* ce qui, dans l'un et l'autre cas, appartient à l'opinion bien plus ancienne,

(1) Dans la Genèse même, la création est en partie zoroastrienne: les six jours sont évidemment les *six tems* du Zend-avesta, lesquels réunis, ajoute ce même livre, *composent* 365 *jours;* c'est-à-dire que la création, en son vrai sens, n'est que le *renouvellement annuel* qui s'opère pendant les six *tems*, *mois*, *signes* et *milles* de printems et d'été, qui sont le règne d'Ormuzd, Dieu de *lumière* et d'*abondance*.

que l'élément du feu était le principe de tout mouvement, de toute vie, la source incorruptible de toute existence; aussi le nom de *Iehou*, que donna Moyse à ce principe, signifie-t-il réellement *l'existence* et *ce qui est* (Ego *sum* qui *sum*), et cela dans l'idiome sanscrit comme dans l'hébraïque : le *Iou* (*piter*), ou *Pater* des anciens Grecs et Pelasgues, dont nous trouvons le culte dès long-tems avant Abraham, prouve que cette doctrine indienne et égyptienne est de la plus haute antiquité. Sous ce rapport, le docte Aristote a eu raison de dire que *Iou* était *Oromaze*, et que Platon était *Ahrîmane* (1). Tout cela indique que la plupart des dogmes de Zoroastre existaient déjà avant lui, et que, selon l'usage de presque tous les novateurs, il ne fit qu'une nouvelle combinaison (comme a fait Mahomet). Il n'est pas du ressort d'une chronologie d'exposer un système religieux aussi compliqué que celui de Zoroastre; il nous suffira d'observer que Thomas Hyde, plein de partialité pour les *Guèbres*, n'a fait qu'embrouiller ce sujet. Pour le bien traiter, il eût fallu, avec son érudition, y porter l'esprit ferme et

(1) *Voyez Diog. Laerte, in Proemio.* Mais lorsqu'il ajoute que les mages sont antérieurs aux Égyptiens, il est en erreur et il copie Hermippe et Eudoxe.

libre de Hume ou de Gibbon. La doctrine des modernes Parsis, modifiée à différentes époques depuis Kyrus, n'est pas une image parfaite de l'ancienne; plusieurs traits cités par Plutarque (1) et par d'autres auteurs grecs, ne

(1) Le passage suivant, de son Traité sur *Isis* et *Osiris*, est surtout remarquable :

« Il est des hommes qui croient qu'il existe deux Dieux, » dont le caractère opposé se plaît à faire l'un le bien, » l'autre le mal. Zoroastre les a nommés *Oromaze* et » *Ahriman*. Il a dit que la lumière est ce qui repré- » sente le mieux l'un, comme les ténèbres et l'ignorance » représentent le mieux l'autre. Les Perses disent » qu'*Oromaze* fut formé de la lumière la plus pure; » *Ahrimane*, au contraire, des *ténèbres* les plus épaisses: » *Oromaze* fit six Dieux bons comme lui, et Ahrimane en » opposa 6 méchans. Oromaze en fit encore 24 autres, qu'il » plaça dans un *œuf*; mais Ahrimane en créa autant qui » percèrent l'*œuf*, ce qui a produit dans le *monde* le mé- » lange des biens et des maux. »

« Théopompe ajoute, d'après les livres des mages, » que tour-à-tour l'un de ces Dieux *domine* (est *supé-* » *rieur*) trois *mille* ans, pendant que l'autre est *inférieur*; » qu'ensuite ils combattent avec égalité pendant trois » autres mille ans.... Mais enfin le mauvais génie doit » succomber, etc. »

En réduisant ces allégories à leur sens naturel et simple, il en résulte que Zoroastre, d'après ses méditations physico-astronomiques, considérait le monde ou l'univers, comme régi par deux principes ou pouvoirs, l'un de

s'y retrouvent plus ; l'on n'apperçoit entr'autres dans toute la compilation d'Anquetil, qu'une seule phrase sur le dogme *du tems sans bornes*, et cette phrase en dit moins que celle de Théodore de Mopsueste, toute tronquée qu'elle est par Photius (1).

---

production, l'autre de *destruction ;* que le premier gouvernait pendant les six *mille*, c'est-à-dire, pendant les six *mois* d'été, depuis l'équinoxe du Bélier jusqu'à celui de la Balance ; et le second pendant les six *mille*, ou six *mois* d'hiver, depuis la Balance jusqu'au Bélier. Cette division de chaque signe du Zodiaque en *mille* parties, se retrouve chez les *Chaldéens*, et Anquetil, qui a bien saisi l'allégorie, parle en plus d'un endroit des *douze mille* de Zoroastre, comme des douze *mois* de l'année.

L'*œuf* est, comme l'on sait, l'emblême du *monde* chez les Égyptiens ; les 24 Dieux *bons* sont les douze mois divisés par *quinzaines* de Lune croissante et de Lune décroissante, dont l'usage se retrouve chez les Indiens comme chez les Romains, ainsi du reste ; c'est-à-dire que tout le système zoroastrien ne fut que de l'astronomie et de l'astrologie, comme tous les systèmes anciens ; et qu'ensuite défiguré par ses sectaires, qui ne l'entendirent pas, il reçut un sens mystique moral et des applications politiques qui ont eu, en plusieurs occasions, et spécialement chez les Juifs, des conséquences singulières, puisqu'un nouveau système en naquit.

(1) Page 129, édit. de Rouen, 1653.

« Théodore explique dans son premier livre sur la » *Magie perse*, le dogme infâme de Zarasdes touchant » *Zarouan*, *principe* de toutes choses, appelé *fortune*, » (ou *hasard*). Théodore rapporte comment *Zarouan*, » en faisant une libation (priapique), engendra *Ormisda* » et *Satan* (Ahriman) : il parle aussi du mélange de » leur sang, et réfute tout ce dogme très-obscène. »

Ceci a un rapport évident avec les *idées anciennes* sur la *fécondation*, ou création annuelle, figurée par le *Phallus*, dans le tableau du sacrifice de Mithra (1) ; en même tems que, sous un autre aspect, c'est aussi le mystère de la création première, ou *extraction* du chaos, par le grand agent des *anciens*, le *fatum*, la *fatalité*, le *hasard* qui est aussi l'*éternel*, l'*ancien des jours*. Le mot persan *hazarouan* a lui-même ce sens, puisqu'il désigne des *millions d'années*. C'est de ce dogme que les Valentiniens tirèrent leurs *aïons*, ou *toujours vivans* ; et ce mot grec *aïon* est l'*Aïum*, l'*Aeuum* des anciens Latins, qui l'ont tiré du sanscrit AUM. Ici nous avons, pour la première fois, la valeur véritable de ce mot indou si mystérieux, dont la méditation doit absorber toutes les fa-

(1) *Voyez* Dupuis, Origine de tous les Cultes, planche n° 17.

cultés de l'ame ; et en effet, quel sujet plus absorbant que l'éternité ! Ce n'est pas le seul point de contact que le système de Zoroastre ait eu avec le brahmisme. Ses deux principes ne sont au fond qu'une simplification de la Trinité indienne ; et il a eu un avantage véritable à soutenir que tout *pouvoir*, toute *action* consistait à produire et à détruire ; que par conséquent l'intermédiaire introduit par les brahmes, comme *conservateur*, sous le nom de *Vishnou*, était imaginaire, puisqu'il n'y a point de véritable stase entre *croître* et *décroître*, *augmenter* et *diminuer*.

Ce furent toutes les analogies de ce genre avec les idées déjà existantes, qui préparèrent les esprits à l'admission de la nouvelle religion. Peut-être le Roi des Bactriens y trouva-t-il encore l'avantage politique, en se donnant un système particulier, de se soustraire à quelqu'influence, à quelque suprématie exercée, sur les prêtres de son pays, par ceux de Ninus. Quant à l'identité d'*Ardjasp* et de *Ninus*, d'Hystasp et de l'*Oxuartes* de Ktesias, elle résulte de la ressemblance de leurs actions :

« Ninus attaque une première fois *Oxuartes*, c'est-» à-dire *le Roi de l'Oxus, résidant à Bactre ;* il est » repoussé par une armée de guerriers vaillans (1). »

(1) Voyez le fragment de Ktesias en Diodore, lib. II°, pag. 118.

« Ardjasp, Roi d'un pays à l'ouest de la Caspienne, » attaque Gustasp résidant à Balk; il est battu et forcé » de se retirer. »

« Ninus, après quelques années de repos, pendant » lesquelles il fonde Ninive, revient contre Bactre. Cette » ville est prise, son Roi tué, et l'on n'entend plus par- » ler de la Bactriane que comme d'une *satrapie* sous » Asar-adan-pal. »

« Ardjasp, après quelques années, revient surprendre » Balk, et le Roi Lohrasp est tué. »

Les Orientaux continuent la vie de Gustasp, et le font régner à *Estakar*, dans la Perse propre. Mais les anciens Grecs nous assurent que *Estakar*, qui est Persépolis, doit, comme Pasargade, sa fondation à Kyrus (1); et les Parsis alors ont confondu Kestasp avec *Darius Hystasp*, qui réellement embellit *Estakar*, comme il est prouvé par les inscriptions de cette ville. Sans doute Zoroastre se déroba au vainqueur, puisqu'ensuite on le voit reparaître à la cour de Sémiramis; et la persécution qu'il avait essuyée de la part de Ninus, put lui devenir un titre de faveur près de cette femme *assassin* de son mari. L'histoire ne nous apprend pas ce que devint Zoroastre sous le règne de Ninyas dont il fut le complice; et nous n'avons point

(1) *Voyez* Diodore de Sicile, *lib. I°: Stephanus de urbibus et Strabo.*

de conjectures à avancer sans soutien. Il nous suffit d'observer que l'origine de sa religion, à cette époque, résout toutes les difficultés chronologiques, qui jusqu'à ce jour l'ont embarrassée. L'on ne saurait, dans le système d'Hérodote, y opposer la mention que fait la Genèse de l'*arbre de la science du bien et du mal*, et du serpent d'Ève, qui, par une allusion manifeste au nom d'*Ahrim-an*, appelé dans les livres Parsis la *grande couleuvre*, et *le menteur*, est appelé *Aroum*, (*rusé*) par le livre Hébreu; car nous prouverons, dans l'article des Hébreux, que la Genèse, *telle que nous la possédons*, ne saurait être l'ouvrage de Moyse; et que, par inverse, ce passage, joint à plusieurs autres, devient l'un des argumens de la posthumité de ce livre rédigé au tems du Roi Josias, par le grand-prêtre Helqias, ou plutôt par *Jérémie*, lorsque le système de Zoroastre régnait, depuis plus de cinq siècles, dans toute l'Asie occidentale.

Il nous reste à expliquer sur quelles bases, dans notre tableau, sont combinés les rapports chronologiques de Ninus, de Sémiramis et de Zoroastre.

L'âge de Sémiramis, à l'époque où Ninus l'épousa, exige deux conditions; l'une, qu'elle fût encore assez belle pour le séduire, l'autre,

qu'elle fût déjà assez mûre pour posséder les talens et les connaissances qu'elle développa. Le terme moyen convenable nous semble être 30 à 32 ans; elle dut enfanter Ninyas vers l'âge de 32 à 34. Lorsque nous la voyons périr, elle est encore dans la force des passions, et son fils est déjà assez grand pour devenir l'un des objets de ses desirs. Il doit avoir entre vingt à 24 ans, puisque, devenu Roi, il adopte immédiatement un système d'administration calculé avec astuce et profondeur. A pareil âge, dans des circonstances semblables, le fils, également adultérin du conquérant David, *Salomon* nous montre le même esprit, la même conduite. Sémiramis dut périr vers l'âge de 55 à 56 ans. Ktesias prétend qu'elle périt à l'âge de 62, après en avoir régné 42; mais, outre que ces deux données sont improbables, elles sont contrariées encore par Justin, qui, en deux manuscrits, porte les nombres 30 et 32, différens du nôtre de 10 ans seulement.

Ninus, en commençant son règne, dut, avec le génie de Cyrus et d'Alexandre, avoir à peu près leur âge. Supposons de 25 à 28 ans : il régna en l'an 1237, par conséquent il était né vers 1264 ou 1265; il était âgé d'environ 33 ans, lorsqu'il établit son fils *Agron* Roi de Lydie. Ce Prince aura été jeune, mais le père aura dirigé

l'État, par un *visir* ou gouverneur. Ninus *employa* 15 *ans* à subjuguer l'Asie, sans doute après en avoir employé un ou deux à préparer son départ. Sa première guerre en Bactriane, doit dater de l'an 1220 à 1219. De retour en Assyrie, il conçoit le projet de bâtir Ninive. La fondation de cette ville peut s'assigner aux années 1218 ou 1217. Une si grande entreprise dut employer bien des années : supposons douze ou quinze ans. Après avoir terminé son ouvrage, après en avoir joui, il reprend la guerre contre les Bactriens, vers 1202, où il assiége Bactre, et prend pour épouse Sémiramis. Cette femme, peu d'années après, lui tend un piége dont il est victime ; il fallait que déjà les forces morales de Ninus eussent décliné, pour s'être laissé subjuguer à ce point. L'âge de 69 à 70 ans remplit bien cette condition : il régna, nous dit-on, 42 ans; par conséquent il dut périr en 1196 ou 1195. Alors Sémiramis a dû régner avec Ninus environ 6 à 7 ans ; sa naissance daterait de l'an 1230 ou 1232, celle de son fils Ninyas de l'an 1200 ; elle eut régné seule 15 ou 16 ans ; et ce tems a pu suffire à ses expéditions, parce que Ktesias lui en a supposé de fausses, par exemple, celle d'Égypte et d'Afrique. La fondation de Babylone a pu ne l'occuper que deux ou trois ans, parce que

le plan, une fois tracé, l'exécution s'est faite par des ingénieurs. La guerre des Indes peut dater de l'an 6 de son règne, celle d'Arménie de l'an 8, et sa mort, 6 ans après, tombe à l'an 1280.

A cette époque Zoroastre doit être avancé en âge ; supposons 70 ans : il serait né en 1250 : si, comme le disent les livres Parses, il était déjà à Balk lors de la première attaque de Ninus, il n'aurait eu que 32 ans à cette époque ; mais l'on ne saurait compter sur leurs récits chronologiques. A la seconde expédition, il avait 50 ans, et cela s'accorde bien mieux avec les 20 ans de retraite et les 30 ans d'âge que lui donnent Pline et les Parsis lorsqu'il commença sa mission. Il serait devenu *visir* de Sémiramis vers l'âge de 65 ans, et l'on voit que toutes les vraisemblances sont observées.

Un incident de la vie de Sémiramis nous indique l'espèce des années usitées chez les Assyriens. Après avoir raconté l'origine fabuleuse de cette femme, selon Ktesias, Diodore ajoute :

« Athénée (1) et d'autres écrivains assurent (au contraire) que Sémiramis fut une courtisane, qui par » ses graces et sa beauté, se fit aimer de Ninus ; elle

(1) Ce n'est pas le grammairien, puisqu'il vécut après Diodore.

» jouit d'abord d'une faveur médiocre, mais ensuite elle » éleva son crédit au point d'obtenir le nom d'épouse, » et d'engager le Roi à lui faire cadeau de *cinq jours* » de royauté. Le premier jour, vêtue du manteau royal, » le sceptre à la main, elle fit les honneurs d'une grande » fête et d'un festin magnifique, dont elle employa la » durée à séduire les généraux et à leur faire promettre » d'obéir à tous ses ordres. Le second jour, voyant » tout le monde disposé convenablement à ses intentions, » elle fit disparaître Ninus. »

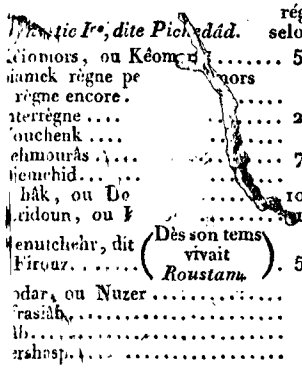
Pourquoi Sémiramis demande-t-elle 5 *jours*, plutôt que tout autre nombre ? La raison nous en paraît saillante. Depuis des siècles, les Égyptiens usaient de l'année de 360 jours, auxquels on ajoutait les 5 épagomènes, comme un appendice disparate, qui gâtait la symétrie du nombre principal. Sémiramis profitant de cette idée, a pu dire beaucoup de choses ingénieuses à ce sujet, pour faire croire qu'elle ne demandait qu'un tems insignifiant et hors de compte. Notre opinion est d'autant plus fondée, que cette même espèce d'année se retrouve au tems de Nabonasar, dans la vigueur de l'empire Assyrien, et dans une de ses satrapies, chez les Kaldéens, caste sacerdotale de toute la nation. En admettant le récit d'Athénée, qui en effet est le plus probable, rien ne change dans nos calculs, excepté l'époque du mariage de Sémi-

amis et de la naissance de Ninyas, qui alors ne dépendent plus de la guerre de Bactriane, et peuvent remonter quelques années plus haut.

§ IV.

Des anciens Rois de Perse, selon les Orientaux modernes.

Il nous reste à jeter un coup-d'œil sur la liste des anciens Rois de Perse, que les Orientaux modernes nous présentent en concurrence et en contradiction des listes grecques. Selon les Orientaux, deux dynasties seulement ont rempli l'espace de tems qui s'est écoulé depuis la création (juive) du monde, jusqu'à la conquête d'Alexandre. La première dynastie est celle des *Piche-dâd*, ou *donneurs de* (lois) *justes;* et la seconde, celle des Kêan ou *Kaians*, c'est-à-dire *les Rois géants*, ou *grands*. En voici les noms et les règnes.



	régnèrent, selon les uns,
...stie Ire, dite Pich...dâd.	
...iomors, ou Kéom...	560 ans.
...iamek règne pe... ...mors règne encore.	30
...terrègne	200
...ouchenk	50
...ehmourâs	700
...iemchid	30
...hâk, ou Do...	1000
...ridoun, ou ...	120
...enutchehr, dit Firouz (Dès son tems vivait *Roustam*)	500
...odar, ou Nuzer	7
...rasiâb	12
...ib	30
...ershasp	30
	3269 ans.

...nastie IIe, dite Kêâne, ou Kaîan.		Selon les Grecs.		
Qobad	120, ou 100			
Kaous. (De son tems, *Roustam* vivait encore.)	150			
Kosrou	60	Kyrus	30 ans.	
Lohr-asp	120	Cambyses	7	5 mois.
		Smerdis	»	7
Gustasp	120	Darius, fils d'Hystasp	36	
...n petit-fils Ardechir-Bahman	112	Xercès Ier	21	
		Artaxercès Longuemain	41	
		Xercès II	»	2
		Sogdien	»	7
...fille, Homaï	32			
		Ochus, ou Darius bâtard	19	
		Artaxercès Mnemo	46	
		Artaxercès Ochus	21	
		Arsès	2	
...ab Ier	4, ou 14	Darius Cadoman	6	
...ab II. (*Nié par plusieurs.*)	14			
	732 ans.		230 ans 9 mois.	
D'autres comptent	938			
...ander, ou Alexandre.		Alexandre.		

Il n'est pas nécessaire de discuter l'extravagante Chronologie de ces règnes : nous remarquerons seulement que les auteurs arabes et

Persans ont une foule de variantes sur la durée des règnes, parce qu'il n'y a point d'autorités réelles. Si, selon notre espoir, nous parvenons à reconnaître la personne de ces Rois, malgré leur déguisement, les tems se classeront d'eux-mêmes.... Raisonnons sur les faits, et d'abord rappelons-nous la suppression ordonnée par *Ardéchir*. Il est évident qu'elle a nécessité la perquisition, la saisie de tous les manuscrits existans dans la Perse : l'autorité royale s'étant coalisée avec l'influence ecclésiastique, il y a eu inquisition civile et religieuse sur tous les livres ; et il a dû en échapper d'autant moins, qu'étant tous manuscrits, ils ont toujours été rares en Asie, et que, de plus, on sait en quelles mains ils existent. A cette époque (en 226), ils doivent être d'autant plus rares, que des guerres non interrompues depuis Alexandre, tantôt extérieures, tantôt civiles, avaient produit sur les esprits cet abattement et ce dégoût de tout travail, qui en sont l'effet constant. Les censeurs préposés par *Ardéchir* ont donc détruit les anciens livres, et ils en ont refait de nouveaux, tels qu'il leur a plu. Qu'on juge des altérations introduites alors ; et cependant ce ne sont pas ces livres que nous possédons ; ceux-là ont encore été détruits par les Musulmans 400 ans après, en

suite de leur invasion en 1651. Ce n'est que plus de trois siècles après (vers l'an 1000), qu'un conquérant étranger plus généreux, ordonna, pour son instruction, que l'on recueillît de toutes parts, avec soin, ce qui restait de traditions populaires consignées dans les romances, uniques monumens.... Et c'est de cette source que nous tenons des *histoires* composées en vers et en prose *par des Musulmans !* Telle est la profonde ignorance des Persans modernes sur l'histoire ancienne de leur pays, que non-seulement ils n'ont pas la plus légère idée de Kyrès, de Xercès et de leurs actions, mais qu'encore on ne trouve chez eux aucune trace d'une ère conservée à la Chine par une colonie de Persans *Pyrolâtres*, qui s'y réfugièrent l'an 519 de notre ère. Ce fait curieux mérite d'être plus connu ; nous le devons au savant Fréret qui l'a consigné dans les Mémoires de l'Académie (1). Anquetil y a joint des explications dans le tom. 37e, pag. 732.

« On lit dans les Annales Chinoises, que dans une » année correspondante à l'an 599 de J. C. (commen- » cée le décembre 598), il arriva à la Chine une co- » lonie d'hommes étrangers qui s'établirent (à tel » endroit), qui conservèrent avec leurs lois une forme » d'année et une ère particulière à eux. Or un auteur

(1) Mémoires de l'Acad. des Inscript. tom. XVI, p. 245.

» chinois remarque que l'année correspondante à 1384 » de J. C. (commencée au solstice d'hiver 1383) était » la 586e depuis l'arrivée de cette colonie en Chine, et » la 1942e de leur ère, formée d'*années de 365 jours.* »

Si de l'an 1384, nous remontons au-delà de notre ère pour compléter une somme de 1942, nous aurons 558 pour première année de l'ère de ces occidentaux. *Freret* veut trouver 560, et il voit ici l'époque de Kyrus, qui en effet parvint à l'Empire cette année-là; mais puisque l'an 558 est le résultat naturel, n'est-ce pas plutôt l'époque de cette *conversion* des Perses à la religion de Zoroastre, dont nous avons parlé page 258, et qui réellement tombe à la jonction des années 557 et 558? Toujours est-il certain que ces *Occidentaux* furent des *Perses zoroastriens*, comme le démontre *Anquetil*, par les noms de leurs mois, et que cette époque est entièrement oubliée en Perse. Maintenant que nous avons le secret de l'ignorance et de l'audace des compilateurs de ce pays, procédons à l'analyse de leurs listes, et voyons de quels Rois factices ils ont composé leurs deux premières dynasties.

D'abord, partant d'*un point connu*, c'est-à-dire de *Kestasp* pris pour *Darius* Hystasp, remontons et voyons si les Rois mentionnés par Mirkhond et par Ferdousi, ne répondent pas à

quelques Rois cités par Hérodote et par les autres Grecs.

§ V.

Dynastie *Kéân* ou *Kaîân*.

Le mot *ké* ou *kai* signifie *géant* et *grand* en pehlevi, nous disent les auteurs; et nous ajoutons qu'en arménien, *skai* signifie la même chose.

Selon Mirkond,

« L'art de *tirer de l'arc* fut porté à sa perfection sous » ces Princes; et de là s'est établi le proverbe persan: » un *arc kéanien*, pour dire un arc très-fort, dont peu » de gens sont capables de tirer. »

Ce fait remarquable nous rappelle l'anecdote de *Kyaxar*, qui ayant donné l'hospitalité aux *Scythes chasseurs*, leur confia des jeunes gens de sa cour, pour être instruits à tirer de l'*arc* à la manière scythe. De cette école a dû venir la supériorité des *Parthes*, qui furent un peuple mêlé de *Kurdes* et de *Mèdes*. Ces Rois Kéaniens doivent donc être les Mèdes d'Hérodote: nous trouvons le kê persan dans *ky-axar*, qui s'explique très-bien : *le grand vainqueur*.

Selon Ferdousi et selon Mirkond, *Ké-Qobad* ne fut point fils de Roi; il vivait simple particulier retiré. L'Iran était dévasté par des étrangers. Zâl, gouverneur du Zablestan, et père du célèbre Roustam, ayant rassemblé une

armée pour les repousser et rétablir l'ordre, forma un grand conseil de guerre, et tint ce discours aux chefs :

« Guerriers magnanimes, instruits par l'expérience et » les dangers, j'ai assemblé cette armée et tâché de la » rendre formidable ; mais tous les cœurs sont décou- » ragés faute d'un Roi qui unisse leurs bras : les affaires » roulent sans guide ; l'armée agit et marche sans chef ; » lorsque *Zou* occupait le trône, notre situation avait » un meilleur aspect. Choisissons un homme de race » royale ; donnons-lui les marques distinctives (de la » royauté). Un Roi établira l'ordre dans le monde. Un » *corps* de nation ne peut exister sans *chef*. Les prêtres » nous indiquent pour cette dignité un descendant de » Feridon, un homme éminent par sa grandeur d'ame » et par sa *justice*. »

Maintenant, comparons ce qu'Hérodote nous dit de l'élection de Déïokés, lib. I°, § XCVI et suivans :

Après que les Mèdes eurent détruit l'empire Assyrien, devenus indépendans, ils furent bientôt tourmentés de tous *les désordres de l'anarchie:*

« Or il y avait chez eux un sage appelé *Deïokès*, qui, » s'étant fait remarquer par ses bonnes mœurs et par » sa justice, fut établi juge de sa bourgade, par le » suffrage de ses concitoyens...

» Lorsqu'il vit sa réputation répandue, et les cliens » affluer, il se retira... Les brigandages recommen- » cèrent; les Mèdes s'assemblèrent, tinrent conseil sur » leur situation; les amis de Deïokès y parlèrent, je

» pense, en ces termes : « Puisque la vie (troublée) que
» nous menons ne nous permet plus d'habiter ce pays,
» choisissons un Roi... La Médie étant alors gouvernée
» par de sages lois, nous pourrons cultiver en paix nos
» campagnes, sans crainte d'être chassés par l'*injustice*
» et la violence. » Ce discours persuada les Mèdes
» de se donner un Roi. »

L'on voit que le fond des deux récits est semblable..... Aussi Kê Qobâd est-il peint comme un Roi pacifique, livré aux soins administratifs.... Il fit le premier poser sur les chemins les bornes milliaires, appelées *farsang* (de 2568 toises); il établit une dîme pour payer les troupes réglées. Il fit sa résidence dans l'*Irâq Adjàmi*, c'est-à-dire en *Médie*; et comme les Perses n'ont aucune idée d'*Ecbatanes*, ils supposent que ce fut à *Ispahan*; tout cela convient à Déïokés.

Le second Roi, *Kai-Kaôus*, fut fils de *Qobad* selon les uns; mais la Chronique *Madjmâl-el-Taoûarîk*, qui en général est savante, observe que plusieurs le disent fils d'*Aphra*, fils de Qobad... *Aphra* est surement *Phraortes*, qui a été supprimé par les Perses, pour les avoir subjugués et soumis aux Mèdes.

Kai-Kaôus, dans les premières années de son règne, entreprend, contre un peuple très-belliqueux, une guerre dont Ferdousi rapporte une circonstance notable. Ce poëte dit que

» Pendant une bataille livrée par *Kè Kaous*, son ar-
» mée et lui-même furent frappés d'un *aveuglement*
» *subit et magique*, et que cet événement avait été
» *prédit* à l'ennemi *par un de ses magiciens*. »

N'est-ce pas là évidemment l'*éclipse* de Kyaxarès, dans sa bataille contre Alyates? et cela d'autant mieux que, pour les Orientaux, *magie*, *astrologie*, *astronomie*, sont tous synonimes. Cette guerre est placée dans le *Mazanderan*; mais nous avons déjà dit qu'il ne faut attendre aucune exactitude géographique des Orientaux. Nous en avons des preuves, même dans les traducteurs Syriaques, Arabes, Arméniens et Persans des livres hébreux, qui très-fréquemment ont commis de grossières erreurs. Quant à *Ferdousi* et à *Mirkond* même, tout fait principal est pour eux un canevas sur lequel ils brodent à discrétion; et comme ces deux écrivains payés par des Princes, avaient en vue de les flatter, ils ont souvent introduit des accessoires, des motifs, des sentences qui n'existaient pas dans leurs auteurs; sans compter que ces auteurs eux-mêmes compilateurs et copistes de troisième, quatrième et dixième main, avaient pris les mêmes libertés avec les originaux; ensorte que toutes ces narrations ne ressemblent pas plus à la vérité historique, que les romans de Roland et de ses preux, à l'histoire vraie de

Charlemagne.... Aussi, après l'*aveuglement magique*, *Ké Kaous* se trouve-t-il prisonnier : mais le paladin *Roustam* accourt, le délivre, et le pays se soumet. Peu de tems après, *Ké Kaous* tourne ses armes contre l'Égypte, la Syrie et le *Roum*, qui est le nom de l'Asie mineure depuis sa possession par les Romains. Tout lui réussit par la valeur de *Roustam*. Ce héros que l'on fait vivre *plus de* 200 *ans*, joue un grand rôle sous *Kai Kaous*, c'est-à-dire sous *Kyaxar*. Or, en considérant que d'abord il jouit de la plus grande faveur, qu'ensuite il fut disgracié et se retira dans un pays éloigné où il finit par avoir la guerre avec les Rois de Perse; que de sa personne il était le *guerrier le plus accompli*, le *cavalier le plus adroit*, le *chasseur* le plus habile, etc.; il nous semble évident que *Roustam* fut le *Parsodas* de Ktesias, si célèbre par ses exploits, par sa faveur près d'*Artaïos-Kyaxarès*, par son aventure romanesque à Babylone, finalement, par sa révolte contre le Roi Mède, et par sa retraite chez les Cadusiens, dont il devint *Roi*, et où il soutint une guerre dont il sortit avec tout l'honneur. D'Herbelot, à l'article de *Roustam*, fait observer que, selon quelques auteurs, *Ké-Kaous* lui envoya son fils pour le convertir au *magisme*, c'est-à-dire à la doctrine de *Zerdust*. Cepen-

dant ces auteurs nous assurent ensuite que Zerdust ne parut que quatre générations plus tard.

Selon eux encore, *Ké-Kaous* porte la guerre en Iemen, épouse la fille du Roi, est fait prisonnier par surprise, est délivré par *Roustam*. Pendant ce tems, les *Turks*, dits Ferdousi (c'est-à dire les Scythes), conduits par Afrasiab, avaient fait une invasion dans le *Tourân*, qu'ils accablaient de maux. Roustam les combat longtems, sans pouvoir les chasser. Ceci ressemble à l'invasion des Scythes, sous Kyaxarès.

Quant à la guerre de Iemen, elle paraît géographiquement étrange : mais si les anciens Orientaux désignèrent ce pays par le nom et l'épithète de *felix* (*Arabia*); et si ce mot est l'exact synonyme du chaldéen *Assur*, l'*Assyrie*, qui signifie également *heureux* et *riche*, les auteurs n'auraient-ils pas été trompés par équivoque, de manière à transporter dans l'*heureuse* (Arabie), la guerre que fit *Kyaxarès* contre l'*heureuse* contrée de Ninive.

Ici, les traductions arabes publiées par M. *Schultens*, nous présentent des faits qui ont quelque analogie.

Selon l'historien Noueïri, l'un des *Tobbas*, sucesseur de *Balqis*, appelé *Chamar Iarâche* (Shamar le *trembleur*), *sortit en Iraq au tems*

de Gustasp qui lui rendit obéissance. Ce *Chamar* ayant pris la route du *Sinn* (qu'il voulait conquérir), descendit dans le pays de *Sogd*, dont les habitans se rassemblèrent dans la ville capitale (pour la défendre) : *Chamar* les y assiégea, prit la ville et la ruina, après avoir massacré un monde immense. Le vainqueur continua sa marche vers le *Sinn;* mais il périt dans le désert.

Selon *Hamza*, il est bien vrai que quelques auteurs placent *Chamar* au tems de *Gust-asp;* mais d'autres assurent qu'il fut plus ancien, et ajoutent qu'il *fut tué par Roustam :* ce serait lui qui, sous le nom de *Chamar-ben-el-emlouk*, aurait rendu obéissance à *Manutchehr*, qui, selon les Parsis, eut le paladin *Zal*, pour visir, et son fils le paladin *Roustam*, pour l'un de ses généraux.

Nous allons voir, dans la dynastie *Piche-dad*, que Manutchehr porte les traits de *Deïokès* et de *Kyaxar*, c'est-à-dire de *Kéqobad* et de *Ké-Kaous :* or l'identité de Roustam et de Parsodas étant admise, il se trouverait que le règne de *Kyaxar*, ou de son père, serait l'époque de cette expédition célèbre des *Tobbas arabes*, dont les traces subsistaient encore au onzième siècle; car le géographe *Ebn-haukal* dit avoir vu l'inscription de *Chamar* sur l'une des portes

de *Samarkand*, qui aurait tiré son nom de ce Tobbas (château de Chamar) (1), et cette expédition ne peut guère trouver sa place en un autre tems; parce que, d'une part, remontant d'Alexandre à Kyrus, elle n'a ni trace, ni probabilité, vû la puissance des Perses; et néanmoins les auteurs font *Chamar* antérieur à Eskander; et parce que, d'autre part, sous l'empire des Assyriens, après les liaisons qui existèrent entre eux et les *Arabes*, il est invraisemblable que ceux-ci aient traversé hostilement les États des enfans de Ninus, pour aller attaquer les *Sogdiens* qui furent leurs sujets. Au contraire, lorsque cette famille alliée et amie eut été détrônée par Arbak, les *Tobbas* dûrent considérer les Mèdes comme des rebelles et des ennemis, et ils purent faire contre Déïokès, Phraortes et *Kyaxar*, des expéditions qu'Hérodote n'aura point connues ou mentionnées. Soit le tems de l'anarchie ou les premières années de Deïok encore faible, soit l'inva-

(1) Son petit-fils *El-Aqrân*, l'avait réparée, en marchant, pour venger son père, contre le pays de *Sinn* dont il prit la capitale, et où il établit une colonie de 30,000 Arabes. La postérité de ces colons subsistait encore en 1168, selon Ebn Hamdoun, dans le *Tibet*, qui est le *Sinn* des auteurs Arabes.

sion des Scythes, et leur domination pendant 28 ans. L'une et l'autre époques furent également favorables à l'attaque de *Chamar;* et si l'on considère que par les calculs de Masoudi et de la fausse prophétie de *Zerdust*, le règne de Gustasp se trouve placé au temps de *Kyaxarès*, l'on trouvera que notre interprétation trouve des appuis dans tous ses détails.

Quant à ce qu'ajoute Hamza : « Que *Manut-*
» *chehr* fut contemporain de Moyse; qu'Afri-
» doun le fut d'Abraham; qu'Abd-el-chems,
» dit *Saba*, le fut de *Ké-Qobad*, etc... » ce sont des anachronismes produits par les comparaisons vicieuses que les écrivains Musulmans ont faites des chronologies arabes et juives prises dans leur état brut, et sans en avoir discuté les parties... Ce genre d'erreur leur est habituel; l'on ne peut compter sur l'exactitude de leurs synchronismes, que lorsqu'ils sont fondés en faits positifs, passés entre les personnages qu'ils citent; par exemple, le tribut imposé par *Chamar à Gustasp*, ou payé par lui à *Manutchehr;* ce qui forme une circonstance contradictoire, mais laisse subsister un fait fondamental; savoir, l'*attaque* et *le tribut.*

Après *Ke Kaous-Ky-axar*, nous devrions trouver *Astyag*; mais ce Roi manque entièrement: son règne paraît avoir été fondu dans

celui de *Kê-Kaous*, dont la durée surpasse les deux règnes réunis. Le mariage avec la fille d'un Roi, à l'issue d'une guerre et pendant un armistice, doit être celui d'Astyage après la bataille de l'Éclipse : c'est encore à lui que convient l'histoire très-compliquée et diversement racontée, des suites de ce mariage, dont l'issue unanime est que le successeur du Roi régnant ne fut point son fils propre, mais son petit-fils, *Kè Kosrou*, élevé en Perse par Rustam, puis appelé en cour, lorsqu'il est grand, par le Roi, qui lui résigne sa couronne et finit ses jours dans la retraite.

Si Hérodote et Ktesias diffèrent tellement sur ce chapitre, à plus forte raison nos romanciers ont-ils dû avoir des variantes dictées sans doute dès avant Ardéchir, par la *politique royale des Perses*, pour voiler une période peu honorable à Kyrus et à son aïeul. Mais les traits principaux subsistent, et rendent Kyrus encore reconnaissable sous le nom de *Kosrou*. Ce que Ferdousi rapporte de sa naissance clandestine, de son enfance passée dans l'état de berger, etc., ajoute encore à la ressemblance.

Kê Kosrou eut de grandes guerres avec *Afrasiab*, Roi de Turkestan, qui, après bien des combats, fut tué en *Adârbidjân*, c'est-à-dire en *Médie*.... Un Roi du *Turquestan*, par-delà

l'*Oxus*, qui vient se réfugier en Médie, au cœur des États de son ennemi, est une circonstance bizarre et absurde ; mais si le *Touran* fut le pays montueux d'*Atouria* et de *Media*, comme nous l'avons dit, le récit devient naturel ; *Afrasiab* est *Astyag*, à qui Kyrus fit en effet la guerre en Médie, et qui, selon Ktesias, fut ensuite tué par un eunuque chargé de l'amener à Kyrus.

Ké-Kosrou laissa un grand nom et passe pour un prophète. Parmi les variantes de son règne, il en est une qui lui donne une durée de 30 ans. Tout cela convient à Kyrus. Il est très-probable que c'est à ce Prince même qu'il faut attribuer les variantes sur le règne de son aïeul, et la *suppression des faits véritables*, qui eussent été peu avantageux à son orgueil, et d'un exemple dangereux pour ses successeurs.

Maintenant nous devrions trouver l'histoire de Cambyses et du mage Smerdis, tué par les conjurés, dont l'un (Darius, fils d'Hystasp) devint Roi ; mais la *politique royale* des Perses a encore supprimé le premier, à titre de fou furieux, et la *politique sacerdotale* des mages a supprimé le second, comme souvenir fâcheux du massacre de leur caste, arrivé alors. Pour remplir le vide, on a introduit après *Kosrou*,

mort sans enfans, le Roi *Lohr-asp*, descendant supposé de *Qobâd*.

Mirkond le peint cruel et fier, par opposition aux autres auteurs, qui le peignent bon et juste :

« Devenu Roi par élection, il eut des opposans qu'il » réduisit bientôt au silence : il institua un tribunal de » justice particulier pour l'armée ; il établit une solde » réglée, au lieu des pillages qu'exerçaient les soldats ; il » rendit la justice sur *une estrade dorée*, avec un *rideau* » tendu devant sa personne *qui devint invisible*, etc. »

Tous ces traits conviennent à Deïokès. Écoutons Hérodote :

« *Deiokès* ayant bâti son palais en la ville d'Ekbatanes, » fut le premier qui établit pour règle que personne » n'entrerait chez le Roi ; que toutes les affaires seraient » traitées par l'entremise de certains officiers, qui lui » en feraient leur rapport (c'est-à-dire par des secré- » taires d'état, des *visirs*) ; que personne ne *regarderait* » *le Roi ;* que l'on ne rirait, ni ne cracherait en sa pré- » sence. Il institua ce cérémonial imposant, afin que » ceux qui avaient été ses égaux ne lui portassent pas » envie, et ne conspirassent pas contre sa personne... » Il pensa qu'en se rendant *invisible*, il passerait pour » un être d'une espèce différente. Ces réglemens établis, » il rendit *sévèrement* la justice. Les procès lui étaient » envoyés *par écrit ;* il les jugeait et les renvoyait avec » sa décision.... Quant à la police, il eut dans tous

» ses États des émissaires qui épièrent les discours et » les actions de chacun, (c'est-à-dire qu'il institua l'espionnage); et si quelqu'un faisait une injure, il le mandait et le punissait. » Hérodote, lib. I^e^, §§ 99 et 100.

N'est-ce pas là le portrait de Lohrasp? L'on ajoute que ce Prince fit de grandes conquêtes, d'abord au *levant*, puis au couchant (en Asie mineure). Ce fut lui qui envoya en Palestine, un de ses lieutenans, *Raham*, surnommé *Bakht-nasar*, ou *Nabou-kodon-asar; Raham* détrôna *le fils de David*, qui y régnait alors, et il *enleva du pays un butin immense* (1).

---

(1) Que les Perses de Kyrus et de Darius, possesseurs de *Babylone*, ayant cru que les Rois de cette ville avaient toujours été leurs lieutenans et vassaux, cela se conçoit, parce que, relativement aux Mèdes, prédécesseurs des Perses, il y a un fond de vérité. Mais que les auteurs Persans du XIe siècle viennent nous dire que Kyrus et Xercès n'étaient que des vassaux et des lieutenans d'un *châh* imaginaire, cela ne prouve que leur ignorance profonde de l'antiquité, et ne mérite aucune discussion. L'on ne peut voir sans regret que M. *Mouradja*-d'*Ohson* ait adopté et préconisé chez nous ces rêves asiatiques dans son *Tableau historique de l'Orient*: mais l'on conçoit que né *Arménien*, élevé à *Stamboul*, dans le respect et l'admiration d'un grand pouvoir, M. Mouradja, en devenant *drogman* et *comte* suédois, n'ait pu changer d'esprit comme de vêtement: son livre, que nous venons de citer, écrit sans ordre, sans indication d'aucune autorité, n'est propre

Ici Lohrasp devient ce *Kyaxar-Astibaras*, qui s'entendit avec Nabukodonosor (selon Eupolème), pour envoyer une armée contre Jérusalem ; et en effet cette ville fut prise et rançonnée sous le Roi Ioaqim.

D'après tous ces récits, nos romanciers persans sont convaincus, comme Ktesias, de confusion d'époque, et de redoublement de personnes. Le fils de *Lohrasp*, appelé *Kestasp*, prince inquiet, ambitieux, se retire chez *Afrasiab*, Roi de *Touran;* Mirkond dit chez *Kaisar*, Roi de *Roum* (Cæsar, Roi des Romains), dont il épouse la fille, par une suite d'aventures romanesques : il fait déclarer la guerre à son père et conduit l'armée contre lui. Lohrasp, pour épargner le sang, lui résigne la thiare, se retire dans un couvent et périt, comme nous l'avons vu dans l'article de Zoroastre.

Ceci est un mélange de l'histoire d'Astyag, marié en Lydie, et de celle de Kyrus détrônant Astyag, le tout arrangé selon la convenance d'Ardéchir et de ses mages, ou de quelque Roi Parthe avant lui; la suite ne vaut pas

---

qu'à donner des idées fausses et vagues, et ne doit en aucun cas être regardé comme une *histoire* de l'ancien Orient.

la peine d'être examinée : mais jetons un coup-d'œil sur la dynastie *Piche-dâd*.

§ VI.

Dynastie Piche-dâd.

Si les Kéaniens ont été les Mèdes, leurs prédécesseurs devraient être les Assyriens de Ninive. Nos romanciers ne citent et ne connaissent pas un seul de ces noms, et cependant ils disent que leurs monumens sont anciens. *Kéomors* fut, selon eux, le premier *homme* ou *Roi*. Nous saurons bientôt qu'en penser.

Le cinquième des *Piche-dâd* fixe d'abord notre attention ; nous croyons le reconnaître dans tous ses traits et même dans son nom. Écoutons les chroniques :

» *Djem-Chid* régnait depuis cinq ou six cents ans sur » la Perse (les années ne coûtent rien) : il résidait à » *Estakar* qu'il avait embellie ; il y avait fait une entrée » triomphale à l'équinoxe du printems, le jour où le » soleil entrait au bélier ; et de là vint le *Naurouz* des » Perses... Il avait divisé la nation en *trois* classes, les *guerriers*, les *laboureurs*, les *artisans ;* il avait com- » posé ou soumis *sept* provinces. Son règne était glo- » rieux, lorsque Dieu, pour le punir d'avoir voulu se » faire adorer, suscita contre lui un ennemi puissant, » qui le renversa.

» Cet ennemi fut *Zohâk*, qui, selon quelques auteurs, » fut son parent, mais qui, de l'avis de tous, fut un prince » *Tâzi*, c'est-à-dire *arabe*. Les uns le disent [illegible] immé- » diat de *Cheddâd*, fils d'*Âad*, ancien Roi d'Iemen : » d'autres disent seulement qu'il en descendait par *Olouân* » ou *Olouïan*. Zohâk, à la tête d'une puissante armée, » chassa Djemchid qui disparut, et voyagea incognito » pendant cent ans sur toute la terre... Devenu Roi, » *Zohâk* fut un tyran très-cruel; ce fut lui qui inventa » divers supplices, entre autres celui de *mettre en croix* » et d'écorcher vif : on lui donna divers surnoms, tels » que *Piour-asp*, c'est-à-dire en pehlevi, l'homme *aux* » *dix mille chevaux*, parce qu'il marchait toujours es- » corté de dix *mille chevaux arabes* brillans d'or et » d'argent (il est évident que ce fut un corps de ca- » valerie d'élite). On le nomma aussi tantôt *Homairi*, » c'est-à-dire Homérite ; tantôt *Qais-lohoub*, c'est- » à-dire le *Qaisi-aux-armes étincelantes* (1) ; tantôt » ajdehâk et *mâr*, c'est-à-dire *serpent*, par la raison » qu'il avait sur les épaules deux serpens attachés à deux » deux ulcères que le diable y avait imprimés par deux » baisers. Pour remède, il avait conseillé à *Zohâk* d'y » appliquer des cervelles d'hommes et d'enfans : l'on » remplissait les prisons de victimes destinées à cette » œuvre exécrable. Les geoliers, touchés de pitié, en » laissèrent échapper quelques-uns, qui se refugièrent » dans les montagnes, et devinrent la souche des *Kurdes*. » Deux enfans d'un forgeron de la capitale du Pars [illegible]

(1) La racine *lahab* manque dans l'arabe (*Voyez* Golius); mais elle subsiste dans l'hébreu, qui, en plusieurs cas, explique très-bien le vieil arabe.

» Perse) ayant été saisis, leur père, appelé *Gao* ou *Kao*, » ameuta le peuple par ses cris, et devint chef d'abord » d'une sédition, puis d'une armée régulière, dont l'é- » tendard principal fut *le tablier de cuir* que *Gao* avait » élevé au bout d'une perche. Ce tablier, qui ne cessa » depuis d'être l'étendard royal, fut successivement en- » richi de tant de pierreries, que lorsque les Arabes » s'en emparèrent à la bataille de *Qadesia* (l'an 65a » de notre ère), il fit la fortune du corps arabe qui le » prit.

» *Gao*, devenu général, ne voulut point accepter la » royauté; il la déféra à un descendant des anciens Rois » d'*Aderbidjân* (la Médie), qui menait une vie retirée » dans ce pays-là. Ce nouveau Roi, appelé *Fridon* ou » Feridon, secondé de *Gao*, battit *Zohâk*, parvint à » le saisir, le tua selon les uns, ou, selon d'autres, » l'enferma dans les cavernes du mont *Demaouend* (en » *Eyrcanie*). Or Zorâk avait régné dix générations ou » dix siècles, (car l'on n'est pas bien d'accord sur ce » point). »

Voilà les contes populaires que débitent sérieusement, et que croient dévotement la plupart des historiens Musulmans et Parsis : certainement nous avons ici bien des fables; mais, sous leur broderie, nous avons aussi un fond de vérités historiques. Essayons de les démêler.

La Perse proprement dite (ayant pour capitale Estakar), envahie et subjuguée par un Roi étranger, reporte nos idées vers l'Assyrien Ninus et le Mède Phraortes, seuls conquérans

que lui connaisse l'Histoire. Mais cet étranger, nous dit-on, fut un Arabe, un *Homaïte*, c'est-à-dire un Roi Sabéen. Nous en connaissons plusieurs ; recherchons celui-ci : *son père, ou l'un de ses pères, était le célèbre Cheddâd*, fils d'*Aâd*, l'un et l'autre anciens Rois d'Iemen; nous avons vu ces noms dans les traditions Arabes de Schultens. Aboulfeda, parlant de *Haret Arraïes*, nous a dit qu'il était *fils de Cheddâd*, fils d'*Aâd* (1), anciens Rois d'Iemen ; Haret serait

(1) Il est évident que ce nom d'*Aâd* fut, chez les anciens Arabes, le nom de beaucoup d'individus, en même tems qu'il était celui d'une tribu. Ainsi, chez les Hébreux, *Manassé*, *Siméon*, *Éphraïm*, noms de tribu, sont aussi des noms d'individus. Parmi les *merveilles du monde*, les Arabes citent le puits de *Moattala* chez les *Madianites*, issus d'*Aâd*, tribu expulsée de Iemen. Les *Madianites* sont cités avant Moyse : donc l'expulsion des Aâdites date de bien plus loin.

Dans leurs récits mêlés de fables, les auteurs Arabes citent, relativement à *Cheddâd*, plusieurs faits d'une exactitude vraiment historique et très-instructifs. Par exemple, *Chehab-el-din*, dans son livre *El-Djoman* (les Perles), rapporte que (1) « Aâd eut un grand nom » bre d'enfans dont trois régnèrent après lui : (savoir) » *Mondâr*, *Cheddâd* et *Loqman*. *Cheddâd* ayant succédé » à *Mondar*, fit de grandes conquêtes dans l'Afrique

(1) *Voyez* Notice des Manuscrits orientaux Tom. II, pag. 139. Extrait par M. de Sacy.

donc le *Zohâk* des Perses, comme il est, dans Ktesias, l'*Arraïos* allié de Ninus et coopérateur

» jusqu'à l'Océan. Après 200 *ans* d'absence, revenu en
» Iemen, il ne voulut point résider au château de Mâreb,
» et il acheva le château appelé *El Mocheyâd*, com-
» mencé par son frère Mondâr. Il y employa avec pro-
» fusion l'or, l'argent et les pierres précieuses (qu'il avait
» rapportés de ses conquêtes). Les murs étaient ornés inté-
» rieurement des pierreries les plus rares, et le pavé était
» de marbre de diverses couleurs (c'était une mosaïque).
» *Cheddâd* avait reçu de la nature une *force* de corps
» prodigieuse; (son nom en dérive : *chedid* signifie *fort*);
» il pliait le fer avec les doigts, et l'éclat de sa voix eût
» *tué un lion*... Il vécut très-âgé, et vit sa posté-
» rité se multiplier à l'infini....

» *Le jardin* nommé *Aram-Zât-el-èmâd* (Aram-aux-
» colonnes), est encore un ouvrage de ce Prince. Ayant
» lu dans (certains) *livres révélés* la description du pa-
» radis dont les colonnes sont d'or et d'argent, la pous-
» sière de musc et d'ambre, les gazons de safran et
» d'iris, les caillous d'hyacinthe et d'émeraude, etc.,
» il voulut imiter cette magnificence....il choisit une
» plaine délicieuse, coupée de mille ruisseaux, et il y
» bâtit un palais enchanté, etc.

» Dans son livre des *Merveilles de Dieu* (1), Iaqouti
» s'exprime plus historiquement sur cet ouvrage : *Aram-*
» *aux-colonnes*, dit-il, est une ville située entre *Sanaà*
» et *Hadramaut*; elle a été bâtie par *Cheddâd*, fils
» d'*Âad*, ancien Roi des Arabes; elle avait de longueur

(1) Notices des Manuscrits orientaux. Tom. II, pag. 393.

de ses conquêtes : or la Perse fut précisément l'une de ces conquêtes. D'autres circonstances

---

» douze parasanges, et autant de largeur (c'est presque » la dimension de Moscou); elle renfermait un nombre » infini d'édifices merveilleux, etc. »

Il faut laisser à l'écart toutes les fables que les écrivains ont brodées sur ce riche canevas : néanmoins les 200 ans de *Cheddâd* ne doivent pas être placés au nombre : leur analogie avec les âges prodigieux des antiquités juives, prouve seulement qu'alors les années n'étaient pas composées de 12 mois, comme nous le verrons dans la *Chronologie* des Hébreux. En ne prenant que l'essence des faits rapportés dans l'article ci-dessus, nous y trouvons une indication claire..... que, dès avant le tems de *Haret* et de *Ninus*, et en remontant jusqu'à celui de *Sésostris*, les Arabes d'Iemen avaient déjà fait en Afrique ces grandes expéditions qu'ils répétèrent au tems de Salomon : ils avaient pu déjà, bien antérieurement, établir cette colonie d'*Éthiopiens-Abissins*, dont l'origine, selon le savant Ludolf, se perd dans la haute antiquité, et qui, différant totalement de la race *nègre* par leurs cheveux longs, leur figure ovale, et leur idiome tout-à-fait arabique, attestent une invasion étrangère qui expulsa les naturels du riche pays qu'arrosent les affluens du Haut-Nil. L'on conçoit comment un Prince, doué de moyens éminens comme *Cheddâd*, put faire des expéditions dont ses prédécesseurs lui avaient ouvert les voies, et ensuite déployer un luxe dont le royaume de Thèbes lui offrait les modèles : il est à remarquer que le mot *Aram*, qui dans les langues arabiques ne

viennent appuyer ces analogies : par exemple, le corps de *dix mille chevaux arabes brillans d'or et d'argent*, d'où vient l'épithète de *qais-lahoub*. En effet, plusieurs auteurs font Haret, *fils* ou partisan de *Qais*, nom qui, chez les Arabes, fut de toute antiquité, celui d'un parti distingué par le *drapeau rouge*, en opposition au *Iamani* distingué par son *drapeau blanc* : enfin l'invention du *supplice en croix* rappelle la cruauté de Ninus envers Pharnus, Roi de Médie, et lie ensemble les récits de Ktesias de Mirkond et d'Aboulfeda. Mais, selon Ktesias,

---

gnifie rien, dans le sanscrit signifie *jardin ;* et que le *paradis* décrit par *certains livres révélés*, est le paradis *Indou*, tel que le décrivent les *Pouranas* : ensorte que nous avons ici l'indication évidente de la diffusion du *brahmisme* dès ce tems reculé ; et ce nom d'*Aram*, *jardin*, donné au riche pays de la Mésopotamie, prouve avec bien d'autres noms géographiques, que le système indien s'étendit jadis, comme l'a très-bien vu Wilford, dans tout le continent de l'Asie. Pour des yeux libres, l'horizon de l'antiquité s'éloigne et s'étend à mesure que l'observateur avance ; mais pour qui porte les *lunettes juives*, dès quelques pas au-delà d'Abraham, l'horizon obstrué par le *mont Ararat*, et par les ténèbres Cimmériennes, où l'imagination fascinée n'apperçoit que des figures *gigantesques* et des êtres fantastiques dans des nuages bizarrement dessinés.

la Perse fut assujétie à l'empire Assyrien, et non aux Rois *Tobbas*, *Arabes*; il faut donc supposer que *Haret*, en ayant fait la conquête comme lieutenant et allié de Ninus, l'ayant peut-être gouvernée quelque tems, a porté tout l'odieux de l'invasion; et qu'ensuite l'ayant remise aux Assyriens, le nom de *Zôhâk*, que nous allons voir désigner *tout être puissant malfaisant*, a passé collectivement, selon le style oriental, à la dynastie *entière* de *Ninus* : de là ce règne de *mille ans*, attribué à *Zohak*, durée qui a quelqu'analogie avec les 1070, que Velleïus attribue aux Rois d'Assyrie (1).

Si notre manière de voir est juste, *Féridon*, vainqueur de *Zohâk* et libérateur de l'*Iran*, doit être *Arbâk*, vainqueur de Sardanapal et libérateur des Perses amenés par *Caô*, au secours des Mèdes; et réellement, ainsi qu'*Arbâk*, *Féridoun* est *Mède* de naissance; il vit en *Aderbidjan*, ou Médie; il est de race royale, mais il vit en simple particulier. Il devient Roi par

(1) La qualité de parent de Djemchid se trouve même en harmonie avec la tradition citée par *Maseoudi*, que *l'une des quatre tribus Arabes primitives possédèrent la Perse*, et furent une portion alliée de ses habitans; l'une de ces tribus portait le nom d'*Ad*, qui a dû faire équivoque avec le père de *Cheddad*.

Section, promu par *Gao*, comme Arbâk l'est par Belesis; il règne à *Ourmi*, ancienne capitale de la Médie propre; enfin *il abdique*, et tout abdique qu'*Arbâk dut abdiquer*.

Ferdousi ajoute que la ville où *Zohâk* fut attaqué par Féridoun, s'appelait la Forte *Nevehet*, ou *Nuhet;* et c'est le nom oriental de Ninive *Nin-nuh* ou *Nin-Nevet* (*séjour de Ninus*), où Sardanapal fut attaqué par Arbâk. Quant à ce nom le poëte ajoute de son chef, que *Nevehet* est *Aïlia*, c'est-à-dire Jérusalem, on voit là l'ignorance historique et géographique du Musulman, puisque le nom d'*Aïlia* ne fut introduit qu'au tems d'Adrien. C'est par suite de cette fausse interprétation, que, décrivant la marche de Féridoun, Ferdousi lui fait traverser le Tigre, au bord duquel l'action se passa.

Un écrivain antérieur à ceux que nous copions, l'Arménien *Moyse de Chorène* a connu au 5e siècle (vers 450) toutes ces traditions Perso-Mèdes, et en nous présentant les noms de *Zohak* et de *Fridoun*, sous une forme plus ancienne, il nous fournit d'utiles renseignemens.

» Comment vous amusez-vous (dit-il à son ami Isaac » Bagratou); comment vous amusez-vous des plates fables » populaires sur *Tiour-asp Azdahâk* ? Et comment m'im- » posez-vous la tâche de vous répéter les contes absurdes » sur son *bien fait-méfait*, sur les démons qui le servent ?

» de vous raconter comment *Hrodan* (ou *Erodan*) le
» lia avec des chaînes d'airain, et l'emmena au mont
» Dembaouend ? Comment *Hrodan*, s'étant endormi en
» route, *Biourasp* l'entraînait vers une colline, lorsque
» Hrodan réveillé, le conduisit à la caverne, où il l'en-
» ferma ?... etc. (page 77).

Ici notre épithète connue de *Piourasp*, jointe à *Azdehak*, nous prouve que ce dernier nom est la véritable forme ancienne de celui de *Zohâk*, et que les Persans modernes lui ont fait une mauvaise étymologie, en l'expliquant *deh-âq*, ou *dix hontes*. Moyse de Chorène est plus autorisé et mieux instruit qu'eux, lorsqu'il nous dit que, dans la langue Arménienne (analogue en plusieurs points à l'ancien Mède (1)) le mot *Azdehak* signifie *draco*, *grand-serpent*; ce qui est le sens même du mot persan *mâr*, que nous avons vu être une épithète de *Zohâk*, ayant pour type fondamental le *Draco borealis*, *génie de l'hiver et de tous ses maux*, dont Zoroastre fit sa *grande couleuvre*, *Ahrimân*.

D'autre part, l'Arménien Mosès nous dit, page 38, que le nom Arménien et Mède d'*As-*

(1) On trouve dans l'ancienne Arménie le mont *Capotes*, qui est un mot pur sanscrit signifiant le *Lingam*, (Phallus); l'Araxès perce une montagne à un lieu appelé *Ordovar*, et le Gange en fait autant au lieu appelé *Heridvâr*, etc.

tyag, fils de Kyaxar, était *Azdehâk*, qui n'en diffère que par l'échange des consonnes fortes avec les consonnes faibles (aSTuaG aZDehâK); d'où il résulte qu'Astyag, Roi méchant et fourbe, fut aussi un *Zohâk* (1); et ce nom dut être appliqué par les Arméniens et les Perses à toute la dynastie mède; car d'une part, Moïse ajoute que dans les vieilles chansons des paysans de son tems, la race d'*Astyag* était appelée *race des dragons:* et d'autre part, si nous analysons le nom de *Déïok* dans sa prononciation grecque, nous y trouvons nettement *Dohâk*, synonyme inconvertable de *Zohâk*.

Alors que les Rois Mèdes, et spécialement *Astyag* ont, comme les Assyriens et *Sardanapale*, reçu des peuples opprimés le nom de *Zohâk* ou de *génies du mal*, leur libérateur *Féridoun* devra se trouver *Kyrus*, qui effectivement le fut comme *Arbâk*. Dans les récits de *Moyse* de Chorène, *Hrodan* ou *Urodan*

(1) Si l'on observe qu'en parlant de la défaite d'Astyag par Tygranne et Kyrus, *Moses* fait mention de sa maison (militaire) *de dix mille ames*, l'on pensera qu'il a voulu désigner le corps des 10,000 *cavaliers* devenu partie constituante de l'état militaire des Assyriens; puis des Mèdes, puis des Perses où nous le trouvons sous le nom des 10,000 *immortels*. Deiôkès et Kyrus ne firent que copier Ninus: par suite d'imitation, les Tartares ont copié les Perses dans leur *Touman* de 10,000 cavaliers.

est le mot même de *Fridoun* ou *Féridoun*, attendu que les Arméniens ne prononcent pas *f*, ils le remplacent par *H*; comme font les Espagnols dans les mots *hijo*, *hazer*, *hierro*, etc. pour *fijo*, *facere*, *ferro*. Ce qu'ajoute une autre tradition persane : « que Féridon, après avoir » vaincu Zohâk, envoya en *Abissinie* une ar- » mée contre *Koûs-Fil-Dendan*, c'est-à-dire » contre l'*Éthiopien aux dents d'éléphant*, frère » de Zohak; » ce récit, qui porte un caractère antique dans ses expressions, ne peut convenir à Arbâk, et convient très-bien à Kyrus dont le fils Cambyses fit la guerre aux *Éthiopiens*, que nous savons être une race fraternelle des Homérites; enfin cet enfermement d'Azdehâk au mont Dembaouend, convient encore à Kyrus, qui, selon Ktesias (1), confina Astyage chez les *Barcaniens* ou *Hyrcaniens*, dans le pays desquels se trouve le mont Demaouend : ceci nous expliquerait un fait historique cité par Mirkond :

« (2) Vers l'an 1000 de notre ère, dit-il, lorsque » Mahmoud Sebecteghin détruisit la dynastie des princes » de *Gaur*, la tradition du pays était qu'ils descendaient

(1) Ktesias dans Photius, page 110.

(2) *Voyez* d'Herbelot, Bibliot. orient., au mot *Sâm ben Souri*. En général le lecteur trouvera les traditions que nous citons, soit dans la Bibliothèque orientale, soit dans le livre premier de l'Histoire universelle, tom. IV, in-4°, dans lequel est inséré un extrait de Mirkond.

» des enfans de *Zohak*, auxquels Feridon laissa la vie » en transportant leur père au Demaouend. »

Or Ktesias dit qu'Astyages (1), pour sauver *ses enfans* et ses *petits-enfans*, se livra lui-même à Kyrus.

Un autre fait paradoxal cité par un écrivain Grec, se trouve redressé en prenant encore *Astyag* pour *Zohâk*. Clitarque, cité par Athénée (2), prétendait, contre tous les autres historiens, que *Sardanapal*, après avoir perdu son trône, n'avait point perdu la vie, mais qu'il avait vécu jusqu'à une grande vieillesse. Clitarque aura entendu les Perses dire cela de *Zohâk*; et comme Sardanapal est aussi un *Zohâk*, cet auteur s'est mépris dans l'application, et il a attribué au dernier Roi Assyrien, ce qui appartenait au dernier Roi Mède; l'un et l'autre vaincus par un *Féridoun*, avec des circonstances très-ressemblantes.

Selon les anciens romanciers Persans, Féridoun, vainqueur de *Zohâk*, épousa une de ses filles dont il eut deux fils, *Tour* et *Salem*. Rien de tel ne peut se dire d'Arbak, vis-à-vis de Sardanapal; mais, selon Ktesias, Kyrus, vainqueur d'*Asdahag-Azdehak*, épousa sa fille,

(1) Ktesias en Photius, p. 107.

(2) Athénée, lib. XII, édit. de Schweighauser, tom. IV, pag. 468.

et en eut deux fils, *Cambyses* et *Tanyo-Xarcès*. Féridon épousa une autre femme de sang pérse, dont il eut *Iredj* : leur ayant partagé l'empire, il abdiqua : nous ne connaissons point d'abdication à Kyrus ; mais nos auteurs sont sujets à ces fictions : d'ailleurs le récit de Ktesias a ici quelqu'analogie.

« Kyrus mourant, nomma pour son successeur *Cam-*
» *byse*, son fils aîné ; en même temps il établit *Tanyo-*
» *xarcès souverain indépendant* des Bactriens, des Cho-
» ramniens, des Parthes et des Kermaniens (c'est-à-
» dire de la partie orientale de son empire) ; et de plus il
» donna aux deux petits-fils d'*Astehag* les deux satra-
» pies des Derbikes et des Barkaniens. »

Voilà une sorte de partage tripartite. Ktesias ajoute que *Cambyses* fit périr son frère *Tanyo-Xarcès*, et les romanciers disent qu'Iredj fut tué par ses frères. Quant à ce qu'ils ajoutent, qu'Iredj donna son nom à l'*Iran*, et *Tour* au *Tour-an*, ils oublient, ou plutôt ils ignorent que, dès la plus haute antiquité, l'Histoire nous présente la Médie sous le nom d'*Aria* et d'*Ériéné*, et le pays montueux de l'ouest et du nord, sous le nom générique de *Taur* et *Tours* ; ils confondent tout, et leurs récits ressemblent à un jeu de cartes brouillé. . .

Le fils d'*Iredj*, nommé *Manutchehr*, venge sa mort, en faisant à ses oncles une guerre où

ils périssent : ce dernier trait ne ressemble à rien de connu. Quant aux actions de *Manutcher*, pendant son règne de 50 ans, elles ressemblent à celles de *Déïok* et de *Kyaxarès*. Phraortes est toujours supprimé : Manutcher, comme Deïokès, rétablit l'ordre public, divise l'empire en provinces, crée des gouverneurs, institue des chefs de bourgade indépendans des gouverneurs, de peur que ceux-ci n'eussent trop de moyens de se révolter : il fait creuser des canaux par tout l'Aderbidjan, c'est-à-dire par toute la *Médie ;* il élève des remparts autour des villes (allusion aux remparts d'Ekbatane), et se livre uniquement à l'administration : comme Kyaxarès, il est troublé par une irruption de *Turks* (les Scythes) que conduit Afrasiab : il se réfugie dans les montagnes près de la Caspienne ; il y est assiégé long-temps inutilement, et finit par expulser les Turks, en négociant avec eux : Il a deux ou trois successeurs, *Nouder*, *Zou* et *Kershasp*, qui n'ont que des règnes très-courts troublés par Afrasiab, ennemi opiniâtre, vainqueur et possesseur final de la Perse et de tout l'*Iran*... Alors s'élève *Kè-Qobad* et la dynastie des *Kéaniens*, que nous avons vu n'être réellement que la copie défigurée des quatre Rois Mèdes d'Hérodote : Manutchehr ne serait-il point le *Manoukès* de Ktesias, que plusieurs

dialectes prononceraient *Mandautchehr*? Et ses insignifians successeurs seraient des doublures du même Ktesias, ensorte que le système persan établi au tems de cet auteur, serait devenu la base de ces récits *Parthiques* ou *Sasaniens*; et réellement ils nous présentent le même système de doublement et de répétition que nous avons vu dans Ktesias. En remontant au premier Roi de la dynastie Pichedad, *Kéomors* lui-même semble en être une preuve nouvelle : tout ce qui en est rapporté convient à *Deïokès* et à *Ké-Qobad*. D'abord son titre de *Ké* est Mède, et l'associe aux *Kéaniens*; ensuite sa qualité de *premier Roi*, et son épithète de *Pishdad*, c'est-à-dire *donneur de (lois) justes*, caractérise spécialement le premier Roi Mède d'Hérodote.

« Selon Kondemir (1), *Kéomors* était né dans l'*Aderbidjan*, c'est-à-dire en Médie; ce fut là et non en » Perse qu'il résida et régna. Il était fils de simple particulier : les habitans du pays éprouvant les tristes effets » de *l'anarchie*, résolurent d'établir un *chef unique*, dont » la volonté fût la loi générale. Les vertus de *Kéomors* le » firent choisir : on le revêtit de la robe royale, on lui » plaça le *Tâdj* (la tiare) sur la tête. Il fut le premier » Roi à qui l'on baisa les pieds. Il érigea des tribunaux de » justice; il ordonna de construire des villages et de vivre » en société; il inventa (ou introduisit) des fabriques de

(1) *Voyez* l'Histoire universelle, *in-4°*, tom. V, p. 5 et suivantes.

» toile, de draps et de coton. Le bonheur dont jouirent ses » sujets, engagea ses voisins de proche en proche, à le » reconnaître aussi pour Roi. *Plusieurs assurent qu'il fut* » *de la religion des mages.* »

Tout cela n'est-il pas exactement ce qu'Hérodote nous a déjà dit (1) de Deïokès? La dernière phrase, absurde dans le système Persan, qui fait naître Zerdoust bien des siècles plus tard, est au contraire, dans notre système, et lumineuse et vraie.

Désormais il devient superflu d'analyser les quatre successeurs de Kéomors, dont l'un, tué à la guerre, ressemble à Phraortès : il suffira d'avoir démontré que ces prétendues histoires anciennes, compilées par les Perses modernes, ne sont que des copies défigurées des mêmes histoires originales que nous ont fait connaître les écrivains Grecs, plus voisins des tems, et plus raisonnables : il est arivé ici au sens moral ce qui arrive au sens physique, lorsque d'un tableau ou d'un portrait primitif, l'on fait tirer par des mains peu habiles plusieurs copies l'une sur l'autre : dès la seconde, l'on voit s'altérer la ressemblance, et à la troisième ou quatrième, le modèle n'est plus reconnaissable que par l'analogie des traits principaux. Malgré tout ce que l'amour des choses nouvelles ou merveilleuses a dicté d'éloges à quelques par-

(1) *Voyez* ci-devant les pages 113 et 298.

tisans outrés de la littérature orientale, on peut assurer que, dans le genre historique spécialement, les fruits qu'elle rend ne valent pas, à beaucoup près, la peine qu'ils coûtent. Notre conclusion n'est pas qu'il faille entièrement la négliger; nous pensons, au contraire, qu'une gratitude particulière est due à ceux qui exploitent cette mine pénible et peu abondante; mais nous ajoutons qu'il est nécessaire que, dans le choix des matériaux, ils portent un genre d'esprit très-différent de celui des *vrais-croyans*, pour qui la critique est un art inconnu : l'article suivant, où nous traitons des *Babyloniens*, en nous fournissant à chaque pas l'occasion d'exercer cet art, va nous donner de nouvelles preuves de son importance.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Liste chronologique des Rois de Juda.

		Avant J. C.
Saül règne	20 ans.	1078
David	40	1058
Salomon	40	1018
Roboam	17	978
Abia	3	961
Asa	41	958
Iosaphat	25	918
Ioram	8	892
Ochozias	1	884
Athalie	6	883
Joas	39	877
Amasias	29	838
Ozias règne seul	(42)	809
(Manahem, Roi de Samarie)		771
Ioathan règne seul 6 ans, et du vivant d'Ozias 10	16	767
Achaz	16	751
Ezechias	29	735
Manassé	55	706
Amon	(12)	651
Josias	31	639
Ioachaz	3 mois, fin de l'an	609
Ioaqim	11	608
Ioakin	3 mois, fin de l'an	598
Sedeqias	10 ans 5 mois	597
Ruine de Jérusalem		587
Incendie du Temple		586

Liste chronologique des Rois Chaldéens de Babylone.

		Avant J. C.
Nabon-asar	14 ans.	747
Nadius	2	733
Xôzirus et Porus	5	731
Ilulaïus	5	726
Mardok-empad (Belesis)	12	721
Arkeanus	5	709
Premier interrègne	2	704
Belibus (ou Belithus)	3	702
Apro-nadius	6	699
Rigebelus	1	693
Mosèsi-mordak	4	692
Deuxième interrègne	8	688
Asaridius ou Asaradinus	13	680
Sogdoxenus	20	667
Kiniladanus	22	647
Nabopolassar	21	625
Nabokol-asar ou Nabukodonosor	43	604
Ilouarodam	2	561
Nirikassolasar	4	559
Nabonadius	17	555
Kyrus		538

Ninus naît vers l'an. . . . . 1265 ou 1266 avant J. C.
Le mède *Zoroastre* naît vers. 1260
Ninus commence de régner l'an. 1237
Il s'associe le Roi arabe-homérite Ariaios-Haret-Arraïès, dit Zohâk. 1236
Il subjugue les Mèdes vers. 1235
Il subjugue les Lydiens, et leur donne pour Roi son fils Agron, en. 1232
Naissance de Sémiramis. 1231
Zoroastre commence à répandre sa doctrine. Première guerre de Bactriane. 1220
Fondation de Ninive. 1218
Zoroastre va à Bactre, (Balk) 1203
Seconde guerre de Bactriane. 1201
Ninus épouse Sémiramis 1201
Fin du royaume des Bactriens. 1201
Naissance de Ninyas. 1200
Mort de Ninus. 1196
Sémiramis règne seule; elle donne une enceinte à Babylone, et enrichit le Temple *déjà ancien* de Belus. 1195
Elle entreprend la guerre de l'Inde. 1190
Guerre d'Arménie contre Araï. 1188
Fondation de Semiramo-Kerta. 1187
Révolte de Zoroastre. 1181
Mort de Sémiramis. 1180
Ninyas 1179

Tentamus envoie Memnon, satrape de Suse, au secours de Troie. . . . . 1022 ou 1023

Phul ou Phal-Eu-pal-ès paraît en Syrie au tems de Manahem . . . . . vers l'an 770 ou 769
Ère de Nabon-asar, Roi-satrape de Babylone. . . . 747
Teglat-phal-asar, dit Prideases, prend Damas, vers l'an. 742
Salman-asar, dit Pharates, prend Samarie. 730
Sannacherib, dit Sargoun, Acratsanes, etc., fait la guerre en Syrie depuis 728 jusqu'en 722
Sardanapal ou *Asar-adan-phal*, dit Sarak, et Thonos-Concoleros règne. . . . . dès l'an 722 ou en 721
Il nomme *Mardok-Empad-Belesis Roi-satrape* de Babylone. 721
Révolte des Mèdes et des Babyloniens. 719
Première prise de Ninive par Arbâk et par Belesis, et mort de Sardanapal. 717

Indépendance et domination des Mèdes. 716

Anarchie pendant 6 ans.
Deiokès est élu Roi et règne 53 ans. 710
Phraortes règne 22 ans. 657

CHRONOLOGIE D'HÉRODOTE, CONFORME A SON TEXTE, PAR VOLNEY.

ÉPOQUES DIVERSES.	LYDIENS.	SUITE DES MÈDES.	ÉGYPTIENS.	Années av. J.-C.
Temple de l'Hercule phénicien fondé à l'*ancienne Tyr*, sur le rocher, en face de l'île	.....	.....	.....	2760.
			Sésostris	1365.
Fondation de *Tyr l'insulaire* et de l'Agenorium	en	.....	.....	1265.
	Ag[illegible], fils de Ninus, 505 ans avant Gy[illegible] par une série de 22 générations	.....	.....	1232.
Ruine de Troie, selon les annales de Tyr et de Ninive	.....	.....	.....	1022.
Fondation de Carthage, par Didon	.....	.....	.....	871.
Hésiode et Homère, 12 générations avant Hérodote	.....	.....	.....	784.
Première olympiade	.....	.....	.....	776.
Fondation de Rome	.....	.....	.....	754.
Archiloque est contemporain de	[illegible]ule est assassiné	.....	.....	728.
	règne 38 ans	.....	.....	727.
	49	.....	.....	689.
	[illegible]ons des Kimmériens, vers	.....	.....	670.
			12 Rois, dont Psammitik est l'un pendant 15 ans	671.
			Psammitik seul règne 39 ans	656.
Thalès naît	.....	.....	.....	648.
	[illegible]nes règne 12 ans	.....	.....	640.
Naissance de Solon	.....	.....	.....	638.
		Mort de Phraortes	.....	636.
		Kyaxarès règne 40 ans	.....	635.
		Arrivée des chasseurs Scythes	.....	631.
		Guerre de l'Eclipse	.....	630.
Périandre, tyran à Corinthe 44 ans (selon Aristote)	[illegible]es règne 57 ans	.....	.....	628.
	[illegible]ée des Kimmériens	Eclipse de Thalès, mariage d'Astiag, premier siége de Ninive, par Kyaxarès, et invasion des Scythes	.....	625.
			Psammitik arrête les Scythes	624.
			Nécos règne 16 ou 17 ans	617.
			Il bat Josias, qui périt dans la mêlée	609.
Naissance de Pythagore	.....	.....	Psammis règne 6 ans	608. 601.
Vers ce tems, Solon visite Thalès	.....	Expulsion des Scythes	.....	598.
		Second siége de Ninive, qui est prise et ruinée	.....	597.
		Kyaxarès meurt	Après règne 6 ans	596.
Solon, archonte, donne ses lois	.....	Astyag règne 35 ans	.....	595.
Anacharsis à Athènes	.....	.....	.....	592.
Pittacus s'empare du pouvoir à Mytilène	.....	.....	.....	590.
			(*Prise de Jérusalem*)	587.
Mort de Périandre	.....	.....	.....	584.
Thalès proclamé l'un des sept Sages	.....	.....	.....	582.
Premiers essais de la comédie, par Susarion	.....	.....	.....	
Pittacus abdique	.....	.....	.....	580.
Thespis donne ses premières comédies	.....	.....	.....	576.
Solon voyage	.....	.....	.....	573.
	(*Crésus règne 14 ans 14 jours*)	.....	.....	571.
Pittacus meurt	.....	.....	Amasis règne 44 ans	570.
Solon visite Crésus et retourne à Athènes	Crésus perd son fils Atys	.....	.....	563.
		Astyag est détrôné	.....	561.
Première invasion de Pisistrate	Crésus consulte les oracles; trouve Athènes [illegible]s le joug de Pistrate	Kyrus règne 29 ans révolus (ou 30)	.....	560.
Mort de Solon	S'[illegible]ue avec Sparte	.....	.....	559.
	Pa[illegible] pour la Cappadoce. Combats de [illegible]rie	.....	.....	558.
Mort de Thalès	Crésus est détrôné par	Kyrus, qui prend Sardes	.....	557.
Deuxième invasion de Pisistrate	.....	.....	.....	554.
Troisième invasion de Pisistrate	.....	.....	.....	545.
		Kyrus règne à Babylone	.....	538.
Polycrate tyran à Samos	.....	.....	.....	532.
		Kyrus périt dans une bataille	.....	530.
		Cambyse règne 7 ans et 5 mois	.....	529.
Pisistrate meurt; son fils Hipparque gouverne 14 ans	.....	.....	.....	528.
			Psammenit règne 6 mois	526.
		Cambyse conquiert l'Égypte et veut tuer Crésus	.....	525.
		Smerdis le mage règne 7 mois	.....	522.
		Darius-Hystasp 36 ans	.....	521.
Hippias gouverne 4 à 5 ans	.....	.....	.....	514.
Expulsion d'Hippias, 20 ans avant Marathon, les Pisistratides ayant gouverné 35 à 36 ans	.....	.....	.....	510.
		Combat de Marathon	.....	490.

RECHERCHES NOUVELLES

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE.

RECHERCHES NOUVELLES

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE.

TROISIÈME PARTIE,

EMPIRE BABYLONIEN.

PARIS,

Madame veuve COURCIER, Imprimeur-Libraire,
quai des Augustins, n° 57.

1814.

RECHERCHES NOUVELLES

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE.

CHRONOLOGIE DES BABYLONIENS.

La *chronologie*, c'est-à-dire la succession des faits historiques chez les Babyloniens, a toujours été considérée par les savans critiques, comme l'un des sujets les plus épineux et les plus obscurs de l'histoire ancienne : le lecteur va s'en convaincre par le nombre et la complication des difficultés que nous allons passer en revue ; nous espérons que sa patience trouvera quelqu'indemnité dans la concision de notre travail, dans la clarté, et même dans la nouveauté de nos résultats.

Commençons par la fondation de Babylone dont l'époque divise d'opinion les auteurs anciens, comme nous le dit Quinte-Curce[1] en cette

[1] Quint-Curt., lib. v, cap. i.

phrase : « Babylone fut bâtie par Sémiramis, ou, » comme la plupart le croient, par Bélus, dont » on y voit le palais. »

CHAPITRE PREMIER.

Fondation de Babylone.

Effectivement la première de ces opinions est ou paraît être celle de Ktésias, c'est-à-dire, celle des livres assyriens, dont cet auteur s'autorise, et qui attribuent la fondation de cette grande cité à Sémiramis, avec des détails empreints d'un cachet particulier d'information locale et même officielle : néanmoins le prêtre babylonien Berosse, homme très-instruit, postérieur d'un siècle seulement à Ktésias, ne craignit pas dans son *Histoire des Antiquités chaldaïques*, présentée au roi Antiochus, de démentir l'écrivain grec, et d'assurer que Babylone avait été fondée par Bélus, dieu ou roi du pays, bien des siècles avant Sémiramis, et cela en invoquant et citant les traditions et les monumens publics de sa nation. Hérodote de qui nous devions attendre ici quelque lumière, ne nous en fournit aucune ; mais un autre historien judicieux et assez souvent bien instruit, Ammien-

Marcellin, qui a pu et dû lire Berosse et Ktésias, semble nous donner le nœud de la question quand il dit [1]: « Sémiramis entoura de murs Babylone, » mais la citadelle avait été bâtie auparavant par » le très-ancien roi Belus. » Ce terme moyen qui concilie les deux avis, se trouve d'ailleurs appuyé par une phrase de Ktésias que l'on n'a pas assez remarquée. Cet historien dit :

« Lorsque Ninus attaqua la Babylonie, la ville » de Babylone *qui existe aujourd'hui*, n'était pas » encore bâtie. » Ces mots *Babylon quæ nunc est*, ne semblent-ils pas indiquer qu'il en existait une autre; et si, comme l'atteste Berosse, l'antique Belus était dès long-tems le dieu tutélaire du pays; si, comme l'on en convient, le nom oriental *Babel*, pour Babylon, signifie la *Porte*, c'est-à-dire, le *palais de Bel* ou *Belus*, il devait exister dès lors une *Bâbel* ou *Babylone* primitive, que Sémiramis engloba dans ses vastes constructions et qu'elle orna, comme nous le verrons : ainsi ce serait faute d'avoir bien déterminé le sens du mot *fondation*, que les anciens se seraient disputés dans le cas présent comme dans beaucoup d'autres. Prenons de ce mot une idée claire.

En général, ces grandes réunions de maisons que l'on appelle *villes*, ont eu deux manières

[1] Lib. XXIII, pag. 351. *De bello Persico.*

d'être fondées; 1° la première par un concours lent et progressif d'habitans que des motifs de défense commune, de facilité de commerce, d'aisances de la vie ont appelé et fixé autour d'un premier noyau d'habitation : à ce premier genre de ville, l'on ne saurait presque désigner de *fondateur*, ni d'époque de *fondation*.

La seconde manière se fait par un concours subit de colons que leur propre volonté ou celle d'un gouvernement, engagent ou contraignent à bâtir une ville, comme un particulier bâtit une maison: ici appartient et s'applique le nom de *fondation*, parce que la date est aussi précise que le fait est remarquable.

Mais si, comme il est souvent arrivé, le lieu choisi pour une telle *fondation* avait déjà une habitation antérieure, soit village, soit bourgade (1); si même il y existait déjà une ville du premier genre, c'est-à-dire *sans fondateur connu*, actuellement ruinée par la guerre ou par d'autres accidens, cette seconde fondation pourra devenir un sujet de controverse, parce que l'habitation antérieure suppose une *fondation* originelle, après laquelle il ne doit plus y avoir que *restauration*. Enfin,

(1) Par exemple, le fort de Rhacotis où les rois d'Egypte entretenaient une garnison sur le lieu où fut bâtie Alexandrie. *Voyez* Strabon, lib. XVII, pag. 792.

si des princes et des rois avaient, par vanité, fait ou simulé de telles *fondations*, pour donner leur nom à des villes qui déjà avaient un *fondateur connu ;* si les peuples ou leurs agens municipaux avaient, par *adulation*, provoqué de telles fondations fictives, on sent que le mot et la chose seraient tombés dans un désordre assez difficile à éclaircir. Voilà ce qui est arrivé à une foule de villes anciennes, spécialement dans les pays dont nous traitons, dans l'*Asie-Mineure*, la *Mésopotamie*, la *Syrie*, etc., où les géographes trouvent quantité de villes *fondées*, c'est-à-dire, *rebâties*, restaurées par des rois grecs, par des empereurs romains dont elles prirent le nom, quand néanmoins il est certain qu'elles existaient long-tems auparavant, qu'elles avaient par conséquent une *fondation* première, véritable, connue ou inconnue.

Appliquant ce raisonnement à Babylone, nous pensons que Ktésias et les livres perso-assyriens ont eu raison de dire que Sémiramis *fonda* cette grande cité, parce qu'en effet il paraît que cette reine fit bâtir, par les *fondemens*, les murs et les ouvrages gigantesques qui même, dans leur déclin, étonnèrent l'armée d'Alexandre [1]. L'assentiment

[1] 330 ans avant notre ère, huit siècles et demi après la fondation.

des meilleurs auteurs, du géographe Strabon entr'autres, qui eut en main toutes les pièces du procès, ne laisse pas de doute à cet égard; mais d'un autre côté, Berosse nous semble également fondé à soutenir que long-tems avant Sémiramis, il existait une *Babel* ou *Babylone*, c'est-à-dire, un palais, un temple du dieu *Bel*, de qui le pays avait formé son nom *Babylonia*, et dont le temple, selon l'usage de l'ancienne Asie, était le lieu de ralliement, le pélerinage, la métropole de toute la population soumise à ses lois, en même tems que ce temple était l'asile, la forteresse des prêtres de la nation, et le séminaire antique et sans doute originel de ces études astronomiques, de cette astrologie judiciaire qui rendirent ces prêtres si célèbres sous le nom de *Chaldéens*, à une époque dont on ne sait plus mesurer l'antiquité. Ktésias lui-même et ses livres perso-assyriens fournissent un argument à l'appui de cette opinion; car puisque Ninus, plus de trente ans avant Sémiramis, trouva un peuple *agricole et pacifique*, par conséquent industrieux et riche; puisqu'il trouva un roi, une cour et plusieurs *bonnes villes*, il existait donc dès lors un *royaume puissant*, un état civil, et tout ce qui en dépend. Ktésias ne nous donne pas les limites de ce royaume; mais puisque chez les anciens comme chez les modernes, les royaumes réduits en *provinces*, conservaient les limites qu'ils

avaient avant d'être conquis; puisque la *Babylonie*, dès avant les rois perses Darius et Kyrus, nous est dépeinte comme s'étendant du désert de Syrie jusqu'aux monts de la Perse, et du golfe Persique jusqu'au nord du pays [1] d'*Arbèles*, on peut dire que c'étaient là ses limites dès le tems de Ninus; d'où il résulte que ce royaume avait une surface de trois mille lieues carrées, d'un sol que les anciens comparent, pour la fertilité, à celui de l'Egypte, et qui par conséquent comporte une population probable de près de trois millions d'habitans; enfin, si la nation babylonienne nous est peinte comme divisée de tout temps en quatre *castes*, à la manière de l'Egypte et de l'Inde, division qui elle seule est une preuve de haute antiquité, l'on a le droit de dire que dès avant *Ninus* existait la caste des prêtres chaldéens, semblable en tout à celles des *brahmes* de l'Inde: ce qui suppose tout le système politique indiqué par le récit de nos deux historiens.

Quant à la prétention ultérieure de Berosse qui veut enlever à Sémiramis, reine assyrienne, la construction des *grands ouvrages* de Babylone

---

[1] *Voyez* le récit de Ktésias en Diodore, dont le lecteur trouvera une traduction littérale dans la chronologie d'Hérodote, pag. 97. Comparez aussi Strabon, lib. XVI, au début.

pour la donner à *Nabuchodonosor*, roi chaldéen, nous allons rechercher par la discussion exacte des textes originaux, quel fondement peut avoir cette opinion, et si par un cas naturel, elle n'a pas pour motif l'antipathie nationale d'un Babylonien contre un peuple étranger, oppresseur de son pays, ou la partialité systématique d'un prêtre chaldéen élevé dans l'école réformatrice de *Nabonasar*, ce brûleur des livres historiques des rois qui l'avaient précédé. Ecoutons d'abord le récit des livres assyriens cités par Ktésias, où se trouvent des détails très-intéressans et circonstanciés. Cet historien, à la suite du fragment conservé par Diodore, continue ainsi l'histoire de Ninus et de son épouse (1).

CHAPITRE II.

Récit de Ktésias, système assyrien.

« Après la mort de Ninus, Sémiramis, passion-
» née pour tout ce qui respirait la grandeur, et
» jalouse de surpasser la gloire des rois qui l'avaient

(1) Diod. Sicul., lib. II, pag. 120, édit. de Wesseling.

» précédée, conçut le projet de bâtir une ville
» extraordinaire dans la Babylonie. Pour cet effet,
» elle appela de toutes parts une multitude d'ar-
» chitectes et d'artistes en tout genre, et elle pré-
» para de grandes sommes d'argent et tous les
» matériaux nécessaires ; puis ayant fait dans
» l'étendue de son Empire une levée de *deux mil-*
» *lions d'hommes*, elle employa leurs bras à for-
» mer l'enceinte de la ville par un mur de 360
» stades de longueur (1), flanqué de beaucoup de
» tours, en observant de laisser le cours de l'Eu-
» phrate dans le milieu du terrain. Telle fut la
» magnificence de son ouvrage, que la largeur des
» murs suffisait au passage de six chars, serrés.
» Quant à la hauteur, personne ne croira Ktésias
» qui lui donne 50 orgyes. Clitarque et les écrivains
» qui ont suivi Alexandre, ne la portent qu'à 50
» cóudées, ajoutant que leur largeur passait un
» peu celle de *deux chars* de front. Ces auteurs
» disent que le circuit fut de 365 stades, par la
» raison que Sémiramis voulut imiter le *nombre*
» *des jours* de l'année. Ces murs furent faits de
» briques crues, liées avec du bitume. Les tours
» d'une hauteur et d'une largeur proportionnée,
» ne furent qu'au nombre de 250, ce qui pour un

(1) Nous examinerons dans un article séparé la valeur de ces mesures.

» si long espace serait surprenant, si l'on ne re-
» marquait que sur certaines faces, la ville est
» flanquée de marais qui ont dispensé d'ajouter
» d'autres moyens de défense; entre les murs et
» les maisons, l'espace laissé libre, fut large de
» *deux plèthres;* Sémiramis, afin d'accélérer son
» ouvrage, assigna à chacun de ses favoris (ou
» de ses plus dévoués serviteurs) la tâche d'un
» stade, avec tous les moyens nécessaires, en y
» joignant la condition d'avoir achevé dans *un an.*
» Ce premier travail étant fini et approuvé par la
» reine, elle choisit l'endroit où l'Euphrate était
» le plus étroit; et elle y jeta un pont dont la
» longueur fut de cinq stades; par des moyens
» ingénieux on fonda dans le lit du fleuve des
» piles espacées de 12 pieds, dont les pierres
» furent jointes avec de fortes griffes ou agraffes
» de fer, scellées elles-mêmes par du plomb fondu
» qui fut coulé dans leurs mortoises. Le devant bec
» de ces piles eut la forme d'un angle qui, fendant
» l'eau, la fit glisser plus doucement sur ses côtés
» obliques, et modéra ainsi l'effort du courant
» contre l'épaisseur des massifs. Sur ces piles,
» l'on étendit des poutres de cèdre et de cyprès,
» avec de très-grands troncs de palmier, ce qui
» produisit un pont de trente pieds de large dont
» l'habile mécanisme ne le céda à aucun autre ou-
» vrage de Sémiramis. Cette reine fit ensuite

» construire à grands frais, sur chaque rive du
» fleuve, un quai dont le mur eut la même largeur
» que celui de la ville, sur une longueur de 160
» stades. En face des deux entrées du pont, elle
» fit élever deux châteaux flanqués de tours, d'où
» elle pût découvrir toute la ville et se porter,
» comme d'un centre, partout où besoin serait;
» l'Euphrate traversant la ville du nord au midi,
» ces châteaux se trouvèrent l'un au levant, l'autre
» au couchant du fleuve. Ces deux ouvrages occa-
» sionnèrent des dépenses considérables; car le
» château du couchant eut une triple enceinte de
» hautes et fortes murailles, dont la première,
» construite en briques cuites, eut 60 stades de
» pourtour; la seconde, en dedans de celle-ci,
» décrivit un cercle de 40 stades: sa muraille eut
» 50 orgyes de hauteur sur une largeur de 300
» *briques*, et les tours s'élevèrent jusqu'à 70 or-
» gyes. Sur les briques encore crues, on moula
» des figures d'animaux de toutes espèces, colo-
» rées de manière à représenter la nature vivante.
» Enfin une troisième muraille intérieure formant
» la citadelle, eut 20 stades de pourtour et sur-
» passa le second mur en largeur ou épaisseur et
» longueur (1). Sémiramis exécuta encore un autre

(1) Il y a ici une absurdité évidente. *Le plus petit mur intérieur* plus *long* que *l'extérieur qui l'enveloppe !* Sûrement il faut lire : *surpassa en largeur et hauteur.*

» ouvrage prodigieux : ce fut de creuser dans un
» terrain bas, un grand bassin ou réservoir carré,
» dont la profondeur fut de 35 pieds, et dont
» chaque côté, long de 300 stades, fut revêtu d'un
» mur de briques cuites, liées avec du bitume. Ce
» travail fait, on dériva le fleuve dans ce bassin,
» et aussitôt on se hâta de construire dans son
» lit, mis à sec, un boyau ou galerie couverte
» qui s'étendit de l'un à l'autre château. La voûte
» de ce boyau, formée de briques cuites et de
» bitume, eut quatre coudées d'épaisseur : les
» deux murs qui la soutinrent eurent une épais-
» seur de 20 briques, et sous la courbe intérieure,
» 12 pieds de hauteur : la largeur de ce boyau,
» en dedans, fut de 15 pieds. Tout ce travail fut
» exécuté en sept jours, au bout desquels le fleuve
» étant ramené dans son lit, Sémiramis put passer
» à pied sec par-dessous l'eau, de l'un à l'autre de
» ses châteaux. Elle fit poser aux deux issues de
» cette galerie deux portes d'airain qui ont sub-
» sisté jusqu'au tems des rois de Perse, succes-
» seurs de Kyrus.

» Enfin elle bâtit au milieu de la ville [illegible]emple
» de Jupiter, à qui les Babyloniens [illegible]ment le
» nom de Belus. Les historiens n'étant p[illegible]accord
» sur cet ouvrage, qui d'ailleurs est r[illegible]ne, nous
» n'en pouvons rien assurer : seulemen[illegible]l est cer-
» tain qu'il fut excessivement élevé, et que c'est

» par son moyen que les Chaldéens, livrés à » l'observation des astres, en ont connu exacte- » ment les *levers* et les *couchers* (Diodore décrit » ce temple construit en briques et bitume). Au- » jourd'hui le tems a détruit tous ces ouvrages : » une partie seulement de cette vaste cité a quel- » ques maisons habitées ; tout le reste consiste » en terre que l'on laboure. Il y avait aussi ce » que l'on appelle *le jardin suspendu ;* mais cet » ouvrage n'est point de Sémiramis : ce fut un » certain roi syrien qui, en des tems postérieurs, » le bâtit pour une de ses concubines née en Perse. » Cette femme desirant avoir des collines ver- » doyantes, obtint du roi qu'il fît construire ce » paysage factice, en imitation des sites naturels » de la Perse. Chaque côté de ce jardin avait » quatre plèthres de longueur, etc. »

Tel est le récit de Ktésias ou des livres anciens dont il s'autorise. On peut reprocher à quelques détails une exagération qui atténue la confiance ; mais outre que la limite du possible et du vrai n'est pas aussi facile à tracer ici que l'on a voulu le croire, nous aurons encore l'occasion, dans un autre article, de prouver que l'exagération apparente vient surtout des fausses valeurs que l'on a attribuées aux mesures appelées *stades, plèthres, orgyes, coudées ;* en ce moment nous nous bornons à remarquer qu'en général les circonstances

ont une physionomie locale qui donne aux faits principaux un grand caractère de vérité (1), et que, selon les règles de la critique historique, ce récit prouve réellement que c'est à Sémiramis qu'appartient la *fondation* de Babylone dans le sens strict du mot, puisque cette reine créa les ouvrages majeurs qui constituent une cité, ouvrages auxquels Babylone fut uniquement redevable de la

(1) La circonstance des *deux millions* d'ouvriers levés par corvée, suggère une observation : ce fut un spectacle étrange que cette réunion d'hommes divers de couleur de peau, de formes de vêtement, d'habitudes d'actions, de culte, et surtout de langage. Plus de 80 dialectes ont dû se parler dans le vaste empire de Sémiramis. L'Asie retentit des récits de ce fait romanesque, brodé par l'imagination arabe : peut-être a-t-il engendré le conte de la confusion des langues survenue aux constructeurs de la tour de Babel, ainsi que nous l'avons dit, Partie Ire, page 147. Nous ajoutons qu'il est probablement aussi la source de l'origine vicieuse que les Juifs donnent au mot *Babylon*. Selon eux *Babyl* signifie *confusion* : cela ne se trouve dans aucun dictionnaire hébreu, arabe, etc. Mais comme en hébreu le mot *confusio* (*turba mixta hominum*) s'exprime par le mot *arab*, et que les indigènes de Babel étaient des *Arabes*, il est probable que le sens d'un mot a passé à l'autre, surtout quand la loi défendait aux Juifs de prononcer le nom des dieux étrangers, dont Babel était un composé : *Bab-bel*, *palais de Bel*. La ville phénicienne appelée par les Grecs *Bybl-os*, plus ancienne que Sémiramis, s'appelle en langage oriental, *Babel* : dira-t-on qu'il s'y est fait aussi une *confusion* de langues ?

splendeur commerciale et de la force militaire qui l'ont rendue si célèbre.

En récapitulant ces ouvrages, nous en trouvons sept principaux.

1°. Le grand mur d'enceinte et de fortification ayant 360 stades de développement;

2° Un quai élevé sur chaque rive du fleuve;

3° Le pont composé de piles de pierres et de poutres tendues sur ces piles;

4° Deux châteaux placés aux issues du pont;

5° Un vaste bassin ou lac carré de 360 stades sur chaque côté;

6° Un boyau ou galerie par-dessous le fleuve;

7° Le temple de Belus en forme de pyramide, où l'on montait par des rampes.

CHAPITRE III.

Récit de Berosse et de Mégasthènes.
Système Chaldéen.

Il est naturel de croire qu'avant la publication de l'histoire de Ktésias, les Grecs n'avaient que peu ou point de connaissance des ouvrages et du nom de Sémiramis : cet auteur doit donc être considéré comme le chef de l'opinion qui attribue à

cette reine la fondation de Babylone, et cette opinion dut être dominante jusqu'au tems d'Alexandre; mais lorsque la conquête de l'Asie, par ce prince, et lorsque sa résidence à Babylone qu'il affectionna, eurent mis les savans grecs en communication avec les prêtres du pays, avec ces *Chaldéens* si renommés pour leurs sciences, on vit s'élever une autre opinion indigène et babylonienne, contraire à celle des Assyriens de Ninive. La première trace se montre dans un fragment de Mégasthènes, historien grec, contemporain de Séleucus-Nicator, roi de Babylone jusqu'en l'année 282 avant Jésus-Christ, lequel envoya Mégasthènes, à titre d'ambassadeur, vers Sandracottus, l'un des rois de l'Inde résidant à Palybothra (1). Eusèbe dans sa Préparation Evangélique, nous a conservé le passage qui suit. Liv. IX, chap. 41, pag. 457.

« Babylone fut bâtie par Nabuchodonosor: *au* » *commencement* (in principio) *le pays entier* » *était couvert d'eau* et portait le nom de *mer* (2); » mais le *dieu* Belus *ayant desséché la terre et*

(1) Nous retrouvons ce roi dans les listes sanscrites des modernes Indiens, sous le nom de *Tchandra-Goupta*, successeur de *Nanda*.

(2) *Bahr* en arabe, qui signifie à la fois *mer* et *grand fleuve*, toute *grande étendue d'eau*.

» *assigné à chaque élément ses limites*, envi-
» ronna de murs Babylone, puis il disparut [1].
» Dans la suite, l'enceinte qui se distingue par des
» portes d'airain, fut construite par Nabuchodo-
» nosor; elle a subsisté jusqu'au tems des Macé-
» doniens. » Quelques phrases après, Mégasthènes ajoute :

« Nabuchodonosor devenu roi, entoura dans
» l'espace de *quinze jours*, la ville de Babylone
» d'un triple mur, et fit couler ailleurs les canaux
» appelés *armakale* et *akrakan* qui venaient de
» l'Euphrate; puis en faveur de la ville de *Siparis*,
» il creusa un lac profond de 20 orgyes, ayant
» 40 parasanges de circuit. Il y fit des écluses ou
» vannes, appelées *régulatrices des richesses*,
» pour l'arrosage de leurs champs : il réprima
» aussi les inondations du golfe Persique, en leur
» opposant des digues, et les irruptions des Arabes,
» en construisant la forteresse de *Teredon*. Il
» orna son palais, en élevant un jardin suspendu
» qu'il couvrit d'arbres. »

Très-peu de tems après Mégasthènes, un savant de Babylone, Berosse [2], né de famille sacerdotale,

---

[1] Ce récit a une analogie frappante avec le début de la Genèse.

[2] On dispute sur l'époque de Berosse, et cependant la question nous semble simple aux yeux d'une critique raison-

professa la même opinion; et parce que ses prédictions astrologiques et ses écrits en divers genres le rendirent célèbre au point que les Athéniens lui

---

nable. Tatien l'un des plus savans chrétiens du second siècle de notre ère, parlant de Berosse, lui rend ce témoignage: « Berosse est le plus savant des écrivains (sur l'Asie); et » pour preuve, je citerai la préférence que le roi Juba, lors- » qu'il traite des Assyriens, déclare donner à l'histoire de cet » écrivain qui avait composé deux livres sur les faits et » gestes des Assyriens.» (*Oratio contra Græcos*, p. 293)[*].

Quant à son âge, Tatien dit: «Berosse, prêtre babylonien, » naquit à Babylone sous Alexandre; il dédia à Antiochus, » troisième depuis ce prince, son histoire divisée en trois » livres, dans laquelle, parlant des actions des rois de Baby- » lone, il en cite un entr'autres appelé *Nabuchodonosor*, etc.»

Maintenant raisonnons: Si Berosse naquit sous Alexandre, il faut entendre Alexandre, roi à Babylone, par conséquent vers l'an 330. Mais le traducteur latin de Tatien s'est permis d'altérer le texte grec en disant: *Berosse fut contemporain d'Alexandre* (Alexandro æqualis, quoique le grec *kata Alexandrôn gegonos* signifie littéralement *né au tems d'Alexandre*). Le Syncelle, selon son usage, avait déjà altéré cette phrase en disant, page 28: *Berosse, dans son premier livre des Babyloniques, se fait honneur d'avoir vécu sa jeunesse sous Alexandre* (Genestai tên Elikian), et le traducteur du Syncelle (Goar) l'a encore altéré en disant: *parem se Alexandro jactat.* Enfin ce même Syncelle, toujours incor-

[*] Le témoignage de l'historien Josephe n'est pas moins avantageux à Berosse, et ces autorités sont d'un autre poids que l'opinion de l'auteur superficiel de l'article *Bérosse* dans le Dictionnaire des grands Hommes.

érigèrent une statue dont la langue fut d'or, nous pensons que c'est à lui qu'il faut attribuer l'ascendant que cette nouvelle opinion acquit, selon

---

rect, dévie encore plus du sens dans un autre passage, lorsqu'il dit, p. 14: *Berosse, dans ses Antiquités Chaldaïques, rapporte qu'il a fleuri sous Alexandre.*

Faute d'avoir fait ces corrections, plusieurs ont cru que Berosse avait réellement été un homme de 25 à 30 ans sous Alexandre, et alors il leur a été impossible de concilier un passage de Pline qui dit, liv. VII, chap. XI : « Epigènes assure » que les Babyloniens ont des observations de 720 ans de date, » écrites sur des briques cuites; mais *Berosse* et Critodème » réduisent cette durée à 480 ans (selon quelques manuscrits, » et 490 selon d'autres). »

Sur ce passage l'on raisonne et l'on dit : « Puisque Nabo- » nasar (selon Berosse) détruisit tous les monumens histo- » riques antérieurs à son règne, les observations qui le précé- » dèrent ont dû être détruites : celles dont il s'agit ne doivent » donc dater que de l'an premier de Nabonasar qui est l'an 747 » avant notre ère : de 747 ôtez 480 de Berosse, vous avez 268. » Cette année fut la quinzième d'Antiochus-Soter, qui succéda » à Séleucus-Nicator en 282. Mais si *Antiochus - Théos* qui » fut successeur de *Soter* et troisième depuis Alexandre, ne » régna qu'en 262, comment Berosse lui a-t-il dédié son livre? » Nous répondons qu'étant né sous Alexandre vers 330, » Berosse avait eu l'an 268, environ 63 ou 64 ans, ce qui est » un âge convenable, tandis que la chose serait presqu'im- » possible dans l'autre hypothèse où il aurait 85 à 90 ans. Si » l'on préfère la leçon de 490 au lieu de 480, la dédicace » tombera en l'an 258, et Berosse aurait 74 ans, ce qui est

l'expression de Quinte-Curce, *chez la plupart des historiens* (vel ut plerique credidêre).

L'intéressant ouvrage de Berosse, intitulé *Antiquités chaldaïques*, étant perdu, c'est à l'historien juif Flavius Josephus que nous devons les fragmens relatifs à notre question. Voici ses paroles (*Contra App.*; lib. 1, § 19).

« A l'égard de ce que les monumens chaldéens » disent de notre nation, je prendrai à témoin » Berosse, né lui-même Chaldéen, homme très- » connu de tous ceux qui cultivent les lettres, à » cause des écrits qu'en faveur des Grecs il a pu- » bliés dans leur propre idiome, sur l'astronomie » et la philosophie des Chaldéens.

» Berosse donc qui a copié les plus anciennes » histoires chaldéennes, *présente absolument*

» encore possible, mais moins probable, et néanmoins il a » pu dédier son livre à Antiochus-Théos, *prince royal*, en » l'an 268, tout aussi bien qu'à Antiochus-Théos, *roi* en l'an » 258 : ainsi la balance des probabilités est plus favorable à » la leçon 480 : nous ne disons rien des 720 ans d'Epigènes, » parce que l'époque de cet auteur n'est pas connue. Quant à » la correction systématique qui veut ajouter *mille*, et lire » 480 *mille ans*, elle n'est appuyée ni par les manuscrits, ni » par le texte de Pline qui, en concluant que l'usage des » lettres est éternel, a eu en vue leur invention sous *Phoronée* » et sous les plus anciens rois de la Grèce, sans compter que » cet écrivain n'est pas toujours conséquent. »

» *les mêmes récits que Moyse* (1) *sur le déluge,*
» *sur la destruction des hommes qui en ré-*
» *sulta; sur l'arche dans laquelle Noé, père*
» *de notre race, fut sauvé; sur la manière dont*
» *elle aborda aux montagnes d'Arménie; en-*
» *suite il énumère les descendans de Noé; as-*
» *signe le tems de chacun d'eux*, et *arrive* jusqu'à
» Nabopalasar, roi des *Chaldéens* et de *Ba-*
» *bylone.* »

Ici Josephe raconte en détail, d'après Berosse, comment Nabukodonosor, fils de Nabopol-asar, ayant battu le roi d'Egypte *Néchos*, fut tout à coup distrait de ses conquêtes par la mort de son père; comment sur la nouvelle qu'il en reçut, il traversa le désert de Syrie à marches forcées pour se rendre à Babylone; comment investi de l'autorité suprême à *titre d'héritage*, il distribua ses prisonniers syriens, phéniciens et juifs en divers lieux de la Babylonie, pour y être employés à divers ouvrages, et il ajoute comme propres paroles de Berosse (2):

« Nabukodonosor après avoir enrichi le temple
» de Belus et de quelques autres dieux, après avoir

(1) Phrase très-remarquable.

(2) Ces mêmes paroles se retrouvent, à vingt mots près, dans le Syncelle, page 220, et probablement il les a copiées de Josephe.

» *réparé la ville de Babylone qui déjà existait*,
» et y avoir ajouté une ville (ou citadelle *neuve*),
» voulut empêcher que ceux qui par la suite vou-
» draient l'assiéger, ne s'y introduisissent en dé-
» tournant le fleuve : pour cet effet, *il construisit*
» *une triple enceinte de murs, tant à la ville*
» *extérieure qu'à la ville intérieure*, partie en
» briques cuites et bitume, partie en briques seu-
» lement : lorsqu'il eut bien fortifié la ville, et
» qu'il l'eut ornée de portes magnifiques (les
» portes d'airain), il bâtit près du palais de son
» père un autre palais plus élevé, plus grand et
» plus somptueux. Il serait trop long de le décrire;
» il nous suffira de dire que ce grand ouvrage fut
» fini en quinze jours : or dans ce palais fut aussi
» construit par lui le jardin fameux appelé *jardin*
» *suspendu*, pour complaire au desir de son
» épouse qui, ayant été élevée dans la *Médie*,
» desirait l'aspect d'un *paysage montueux*. »

Voilà, continue Josephe, ce que Berosse dit de Nabukodonosor dont il parle encore beaucoup dans son troisième livre des *Antiquités Chaldéennes*, où il réprimande les historiens grecs, *qui croient futilement* que Babylone a été *construite par l'assyrienne Sémiramis*, et qui ont *écrit faussement* que c'est elle qui a élevé *tous* les ouvrages merveilleux de cette grande cité.

Maintenant scrutons ce récit : à ne juger que par

ces derniers mots (qui ont écrit faussement), Berosse semblerait avoir donné un démenti absolu à tout ce que Ktésias raconte de Sémiramis; mais il faut observer que ce n'est plus ici le texte de Berosse; c'est Josephe qui parle et qui raisonne sur quelques passages que nous n'avons pas; en outre lors même que ce serait Berosse, nous aurions à lui opposer son propre texte antérieur où il dit : *Nabukodonosor enrichit le temple de Belus et de quelques autres dieux.* S'il ne fit que *les enrichir*, ils existaient donc déjà : s'il les eût bâtis, Berosse n'eût pas manqué de le dire. *Nabukodonosor ayant réparé la ville qui existait déjà :* voilà une phrase toute à l'avantage de Ktésias : La ville ne devait son existence qu'à ses murs; Nabukodonosor les *répara*, parce qu'étant bâtis depuis près de 600 ans, ils avaient subi des dégradations. Enfin dire comme Berosse qu'il est faux que Sémiramis ait bâti tous les ouvrages merveilleux de Babylone, n'est pas dire qu'elle n'en ait bâti aucun; l'honneur de la fondation lui reste, et c'est Mégasthènes qui se trouve ici convaincu d'erreur, lorsqu'il a dit : *Babylone fut bâtie par Nabukodonosor. L'enceinte qui se distingue par des portes d'airain, fut construite par ce même prince.* Il est bien vrai que les portes d'airain furent posées par ce prince qui y employa entr'autres l'airain enlevé au temple de Jérusalem. Mais le mur exis-

tait, Nabukodonosor ne fit que le réparer, et c'est sans doute cette association des portes posées et des murs restaurés qui a trompé Mégasthènes. Poursuivons.

« Nabukodonosor pour empêcher que l'ennemi, » en cas de siége, ne s'introduisît dans la ville, » en *dérivant* le fleuve. »

Le moyen de dériver existait donc aussi, et il suppose la construction du grand bassin de Sémiramis (1).

« Nabukodonosor fit construire une *triple* enceinte tant à la ville *intérieure* qu'à la ville *extérieure*. »

A une ville comme Babylone, de plus de 24 mille toises de circuit, supposer une *triple* enceinte est une absurdité dont aucun écrivain n'a parlé : il y a certainement ici altération dans le texte. Ktésias nous a dit que Sémiramis bâtit deux châteaux-forts

(1) Mégasthènes appelle ce canal de dérivation, *arma kalé*; Pline l'appelle *amalchar*, et dit que ce mot signifie *fleuve royal* en langue chaldéenne : nous disons qu'en cette langue *fleuve royal* se dit *nahr-maleka* qui ne ressemble en rien à *am-al-char*, mais assez bien à *ar-makalé* que les copistes ont altéré en oubliant l'*n* dans *nar*, et en invertissant μακαλε pour μαλακε : nahr-malake ; l'am-al-char de Pline est un mot arabe signifiant *mère de l'abondance*, de *la richesse*, *om-el-chair*. Quant à nahr-malake, il signifie aussi *fleuve de la reine* et se rapporte fort bien à Sémiramis.

ou citadelles, l'un à l'est, l'autre à l'ouest du fleuve, et que le château du couchant eut une *triple* enceinte; ce doit être là l'objet désigné par Berosse : il aura donné le nom de *ville* à ces deux forteresses, et il aura appelé *extérieure* celle située à l'ouest de l'Euphrate [1], parce que se trouvant dans le *désert arabe*, elle était réellement en dehors de la Babylonie propre; tandis que le château de *l'est*, situé dans l'île formée par l'Euphrate et le Tigre, était placé dans l'*intérieur* du pays. Admettant ces châteaux construits par Sémiramis près de six siècles auparavant, leurs murs devaient être d'autant plus ruinés, que les rois de Ninive, inquiets et jaloux, durent négliger ces moyens de défense d'une grande cité mécontente : Nabukodonosor dut *réparer* les murs de la grande enceinte; et il put ajouter une *triple* muraille au château de *l'est* qui n'avait qu'un mur. Berosse ainsi expliqué, semblerait prétendre que Nabukodonosor les bâtit de fond en comble; mais s'il eut pour objet d'opposer un obstacle à un ennemi déjà introduit, la prudente Sémiramis n'a pu manquer d'avoir la même idée.

Enfin Berosse dit que Nabukodonosor se construisit un palais plus grand, plus somptueux que celui de son père; que dans ce château fut élevé

---

[1] *Voyez* le plan de Babylone, chap. VII.

le fameux *jardin suspendu*, et que tout ce travail ne dura que quinze jours. Ktésias est d'accord pour l'ouvrage; mais quant au tems, Mégasthènes prétend que ce fut *Babylone même que Nabukodonosor entoura d'un triple mur dans l'espace de quinze jours.* On aperçoit ici une confusion évidente faite par cet écrivain, qui applique à la ville ce que Berosse entend du château, et cet exemple nous montre la probabilité d'une confusion inverse, mais du même genre, faite soit par Josephe, soit par Berosse même, ou par ses copistes.

En résumant cet article, il nous semble que les ouvrages réels de Nabukodonosor sont,

1°. Le palais du jardin suspendu, qui ne lui est contesté par personne;

2° La forteresse de Teredon;

3° Les écluses et les digues contre les reflux du golfe Persique;

4° Le bassin et les vannes en faveur de la ville de Siparis;

5° La réparation des murs de la grande enceinte de Babylone;

6° L'application des portes d'airain à ces murs;

7° La réparation du château à triple enceinte, et la reconstruction du château de l'est sur pareil plan.

Il reste toujours à Sémiramis,

1° La construction première et fondamentale du grand mur de 360 stades;

2°. Le quai le long de l'Euphrate;

3° Le boyau ou galerie sous-fluviale;

4° Les deux châteaux aux issues de cette galerie et du pont;

5° Le grand bassin de dérivation;

6° Enfin la tour ou pyramide du temple de Belus.

CHAPITRE IV.

Autorités respectives de Berosse et de Ktésias, comparées et appréciées.

Dans le conflit de Berosse et de Ktésias, tel que nous le voyons, une difficulté se présente. Comment concevoir, pourra-t-on dire, qu'un indigène babylonien, qu'un prêtre chaldéen ait eu sur la fondation de sa métropole, des notions moins exactes que des étrangers perses, mèdes ou assyriens, de qui Ktésias a emprunté ses documens? Deux considérations nous rendent ceci très-concevable.

La première est que, relativement aux Babyloniens, les Ninivites étaient des usurpateurs dont

le joug dut être odieux et pesant; Sémiramis dut personnellement laisser une mémoire flétrie par l'assassinat du roi son époux, par la publicité de ses débauches, par les vexations de ses immenses travaux; et l'opinion put lui refuser *les honneurs de la fondation*, ne fût-ce que par respect pour le dieu Belus, à qui les traditions attribuaient toute l'organisation du pays.

La seconde est que le roi babylonien *Nabon-Asar ayant supprimé tous les actes de ses prédécesseurs, afin que désormais la liste des rois de Babylone commençât par lui*, il ne dut rester en cette ville et dans ce pays aucune *archive ancienne, aucun document* officiel sur la fondation par Sémiramis. Dès-lors Berosse n'a dû avoir aucun moyen national de remonter historiquement au-delà du règne de Nabonasar, c'est-à-dire au-delà de l'an 747; et voilà pourquoi les observations recueillies par Berosse, ainsi que Pline nous l'apprend, ne remontaient qu'à 480 ans (voyez la note page 18) avant la publication de son livre, en l'an 268; en effet, ajoutez 268 à 480, vous arrivez juste à l'année 747, première de Nabonasar. Il était politiquement interdit à Berosse de connaître rien au-delà, comme il fut interdit aux écrivains perses depuis *Ardeschir*, de connaître le vrai tems et le vrai nombre des rois écoulés entre Alexandre et ce prince.

Par inverse, nous trouvons à l'avantage de Ktésias une circonstance qui nous avait d'abord échappé, et que l'équité nous fait un devoir de rétablir ici. Cette circonstance nous est fournie par un passage du livre d'Esdras, dont la conséquence est que les archives citées par Ktésias comme la source où il puisa, furent réellement des *archives assyriennes*, soit en original, soit traduites par les Perses : voici le passage d'Esdras.

« Aux jours d'Artahshatah (au tems de Smerdis) » les Samaritains voulant empêcher les Juifs de » rebâtir le temple, écrivirent au roi la lettre sui- » vante, en langue araméenne ou syriaque. »

« Qu'il vous soit connu que les Juifs renvoyés » par le roi (Kyrus) à Jérusalem, veulent main- » tenant en rebâtir les murs; et que le roi sache » qu'au cas où les Juifs rebâtiront cette ville, » de tout tems rebelle, elle refusera le tribut : » nous, serviteurs du roi, qui avons *mangé le* » *sel* et *le pain* de sa maison, nous l'en aver- » tissons et vous supplions de faire rechercher » dans le *livre* de vos pères (parce que) vous » trouverez dans *le livre des histoires*, que cette » ville est de tout tems une ville rebelle, enne- » mie des rois, en révolte dès les tems les plus » anciens; c'est pour cela qu'elle a été détruite. »

Or voici la réponse que fit le roi :

« L'extrait (ou plutôt la traduction) de la lettre

» que vous m'avez envoyée a été lu devant moi:
» j'ai ordonné, l'on a cherché et l'on a trouvé
» que cette ville, dès les tems anciens, s'est éle-
» vée contre les rois; qu'elle a été un siége de
» révolte; qu'il y a eu dans Jérusalem des rois
» puissans qui ont dominé sur tout le pays de
» l'Euphrate, et que le tribut royal leur était
» payé. »

Maintenant nous disons que ces *rois puissans de Jérusalem qui ont dominé jusqu'à l'Euphrate* ne peuvent s'entendre que de David et de Salomon, qui effectivement y dominèrent et y levèrent des tributs pendant 50 ou 60 ans. Après Salomon, le royaume s'étant divisé en deux petits états, les roitelets de Samarie et de Jérusalem, non-seulement ne perçurent plus le tribut, mais souvent y furent assujétis. Or du tems de David et de Salomon, c'est-à-dire depuis l'an 1040 jusque vers l'an 980 avant notre ère, les Perses et les Mèdes assujétis aux Assyriens de Ninive, gouvernés par les satrapes du *grand roi* et séparés de l'Euphrate par toute la Babylonie et la Mésopotamie, n'avaient ni moyens de communication, ni intérêt de savoir ce qui se passait en Syrie : ils ne devaient pas même avoir la faculté de tenir des registres, des *archives royales*, tels qu'on nous les désigne : les livres cités par Smerdis ne sont donc ni mèdes, ni

perses; ils ne sauraient même être babyloniens, puisqu'ils précèdent l'époque de Nabonasar, qui les brûla tous : par conséquent ils ne peuvent être qu'*assyriens-ninivites.* Objectera-t-on que *Sardanapal ayant brûlé son palais*, les archives royales ont dû y périr ? Cette conséquence n'est pas de rigueur, surtout si l'on se rappelle que le *séraï* des rois de Ninive *fut une maison mystérieuse de plaisir dont furent écartées les affaires :* par conséquent la chancellerie, qui exige l'accès de beaucoup de monde, dut naturellement être placée ailleurs : dans tous les cas, nous avons ici la preuve positive qu'au tems de Smerdis il existait en Perse des *livres officiels* où se trouvaient consignés des événemens antérieurs de plus de 500 ans, c'est-à-dire d'une époque où il n'existait ni royauté, ni chancellerie royale chez les Mèdes et chez les Perses ; d'où il suit que ces livres furent *assyriens-ninivites*, soit en original, soit en extrait (comme nos chroniques juives) soit encore en traduction méde, que les rois de ce peuple qui se dirent les *héritiers des Assyriens* auraient fait faire pour leur instruction. Une telle traduction dans l'idiome *zend*, qui diffère de l'assyrien, expliquerait comment il a pu s'y introduire diverses altérations : d'ailleurs il est remarquable qu'au chapitre VI du même Ezdras, livre I, à l'occasion d'une pétition des Juifs, le

roi Darius ayant fait chercher l'édit de Kyrus dans les archives, il est dit : « Sur l'ordre de Darius » l'on chercha dans la *maison des livres* (la bi- » bliothèque) qui est jointe au garde-meuble et au » trésor à Babylone, et l'on trouva dans le châ- » teau (ou palais) au pays des Mèdes (à Ekbatane) » un rouleau écrit ainsi : *L'an du règne de* » *Kyrus, etc., etc.* »

Ainsi *l'on chercha à Babylone dans les archives et l'on n'y trouva rien;* mais l'on trouva à *Ekbatane :* n'est-il pas probable que ce fut là aussi que l'on trouva le livre cité par Smerdis; et alors n'avons-nous pas une sorte de preuve que les monumens assyriens avaient été recueillis par Deïokès ou par ses successeurs qui résidèrent à Ekbatane?

En raisonnant sur ces faits, nous pensons y découvrir l'existence de deux systèmes chronologiques en opposition dès avant Kyrus au sujet de Babylone. L'un, *le système assyrien* qui nous est transmis par Ktésias, et qui paraît avoir dominé jusqu'à la chute de l'Empire Perse; l'autre, le *système chaldéen* concentré d'abord en Babylonie, mais qui par suite de la conquête d'Alexandre et du séjour des rois macédoniens en Chaldée, obtint une préférence qu'il dut en partie aux talens et aux ouvrages de Berosse dans l'idiome des Grecs, et en partie à la difficulté extrême de la

langue *zend*, et à la destruction de ses livres occasionnée par les guerres des Macédoniens et des Perses.

CHAPITRE V.

Récit d'Hérodote.

ACTUELLEMENT consultons Hérodote et voyons quels éclaircissemens il nous donnera dans ce débat.

Cet écrivain, vers la fin de son premier livre, arrivant à la guerre de Kyrus contre Babylone, nous donne selon sa coutume d'assez grands détails sur le climat, les productions et les mœurs du pays. Quant aux faits historiques il est plus concis qu'à son ordinaire, et ce laconisme nous devient un motif de peser ses paroles avec plus de soin.

« L'Assyrie, dit-il, a plusieurs grandes villes; » mais la plus célèbre et la plus forte est Baby- » lone, qui après la subversion de Ninive devint » la capitale des Assyriens. »

Ici Hérodote décrit l'enceinte carrée de Babylone, les dimensions de ses murs, la direction des rues, le palais du roi et le temple de *Ioupiter-Belus qui*, dit-il, *subsiste encore*. « *Les Chal-*

» *déens, qui sont les prêtres de ce dieu, as-*
» *surent qu'il vient en personne dans la cha-*
» *pelle à un certain jour de l'année, et qu'il*
» *se repose sur le lit qui lui est préparé où*
» *l'on a placé une femme du pays.... Il y*
» *avait autrefois dans le sanctuaire une statue*
» *d'or massif haute de douze coudées; mais je*
» *ne l'ai point vue : le roi Xercès l'avait en-*
» *levée après avoir fait tuer le prêtre qui s'y*
» *opposait.* »

Ces mots *je ne l'ai point vue*, montrent clairement qu'Hérodote parle ici en *témoin oculaire;* qu'il a *conversé avec les prêtres chaldéens;* qu'il a puisé tous ses renseignemens sur les lieux; par conséquent nous avons lieu de penser qu'il a suivi le *système chaldéen* comme Berosse, et non pas le *système assyrien* comme Ktésias. Nous verrons l'importance de cette distinction pour apprécier ses récits. Il continue, § 18[illegible]ylone
» a eu beaucoup d'autres rois dont je [illegible] dans
» mon Histoire d'Assyrie; ce so[illegible]i ont
» plus amplement orné ses murs [illegible]ples:
» parmi ces princes on compte deu[illegible] la
» première s'appelait Sémiramis. Elle fit faire ces
» digues remarquables qui retiennent l'Euphrate
» dans son lit et qui préservent la plaine de la
» stagnation malfaisante des eaux après les dé-
» bordemens. »

§ 185. « La seconde reine nommée Nitokris, » fut une femme plus prudente que la première; » elle fit faire divers ouvrages, etc. (nous en par- » lerons bientôt). Ce fut contre le fils de cette » reine que Kyrus conduisit ses troupes : il était » roi d'Assyrie et s'appelait *Labynet*, comme » son père. »

Ici nous avons une date connue d'où nous pouvons partir pour dresser nos calculs; nous savons par Berosse et par la *liste officielle* dite *Kanon* astronomique de *Ptolomée*, que le roi de Babylone détrôné par Kyrus le fut en l'an 539; qu'il avait régné 17 ans; par conséquent il avait monté sur le trône l'an 555. Selon Berosse et Mégasthènes, il n'était pas le fils des trois princes qui l'avaient précédé; il ne put donc être fils que de *Nabukodn-asar*, mort en l'an 565. Berosse le nomme *Nabonid*, qui ne diffère de *Labunet* que par la permutation naturelle de l'*N* en *L* et du *d* en *t*. Ce Nabonid semblerait même être une forme grecque employée par *Berosse* pour signifier *fils de Nabu* ou de *Naboun*. Alors Nitokris, mère de *Labynet-Nabonide*, se trouve être l'épouse de Nabu-kodn-osor qui, selon l'usage du pays, dut avoir plusieurs femmes. Et nous avons une date du règne ou plutôt de la régence de cette princesse dans cette autre phrase d'Hérodote.

§ 185. « Nitokris ayant remarqué que les

» Mèdes déjà puissans, ne cessaient de s'agrandir, » et qu'entr'autres villes, ils avaient pris Ninive, » elle se fortifia, etc. » Nous sommes certains, 1° que les Mèdes prirent Ninive sous Kyaxar en l'an 597; 2° que Nabukodnosor régnait déjà à Babylone depuis l'an 604, c'est-à-dire, depuis huit ans, et qu'il y régna 43 ans jusqu'à l'an 565. Nitokris n'a donc pu être une reine en titre, une reine *indépendante;* et il est démontré qu'Hérodote appelle improprement *règne* ce qui n'a été qu'une *régence* confiée par Nabukodnosor, seul roi que Berosse et le Kanon officiel admettent dans la liste. Cette régence trouve des motifs probables dans les longues absences que fit Nabukodnosor pour subjuguer Tyr et Jérusalem : les siéges de ces deux villes coïncident très-bien à la date que donne Hérodote (596), puisqu'ils occupèrent le roi de Babylone pendant 13 ans, depuis 598 jusqu'en 586.

CHAPITRE VI.

Résultat.

Hérodote attribue cinq grands ouvrages à Nitokris.

« 1°. Elle fit creuser au-dessus de Babylone,

» à l'Euphrate, un nouveau lit qui rendit son
» cours si tortueux, que les navigateurs passaient
» trois fois de suite en trois jours près du bourg
» d'Arderica. Ce travail eut pour objet spécial
» d'arrêter les Mèdes.

» 2°. Elle fit construire dans la ville et des deux
» côtés de la rivière, un quai en briques.

» 3°. Elle établit dans le lit du fleuve mis à sec,
» des piles de pont sur lesquelles on plaçait pen-
» dant le jour des madriers que l'on retirait le soir,
» pour empêcher les habitans d'une rive d'aller
» voler ceux de l'autre.

» 4°. Elle fit creuser un vaste lac de 420 stades
» de circuit, pour y dériver les eaux du fleuve
» dans les débordemens. (Cela dut lui servir pour
» fonder le pont.)

» 5°. Avec les terres tirées de ce lac, elle
» éleva une digue prodigieuse pour contenir
» l'Euphrate. »

Aucun de ces travaux n'est attribué par Berosse à Nabukodn-osor; mais plusieurs semblent se confondre avec ceux de Sémiramis.

En se rappelant que Nabukodnosor épousa du vivant de son père une fille du roi mède Kyaxar (vers l'an 606), on peut se demander si cette princesse, nommée *Aroïté*, fut la même que Nitokris; cela ne serait pas impossible, quoique peu probable au premier aspect. Kyaxar, comme

tous les rois d'alors, avait plusieurs femmes. Aroïté a pu naître d'une autre mère que de celle d'Astyag, héritier de Kyaxar; et selon les mœurs des *harem*, ces mères rivales les auront élevés dans une mutuelle antipathie : Aroïté devenue épouse de Nabukodnosor, aura pu redouter, haïr Astyag avec d'autant plus de force, qu'elle aura mieux connu son ambition et ses perfidies. Ce serait pour elle qu'aurait été construit le *jardin suspendu*.

Mais alors pourquoi son fils Labynet ne fut-il pas héritier de Nabukodnosor au lieu d'Evil-Merodak qui ne nous est point représenté comme un fils aîné, ni comme un homme âgé ? Ces incidens domestiques ne sont point expliqués par les auteurs, et l'on n'a pas le droit d'y suppléer. Berosse même ajoute à l'embarras quand il dit que les conjurés qui tuèrent *Labo-*(1)*-roso-achod*, élurent à sa place un *certain Babylonien* appelé *Nabonides;* comment omet-il de dire qu'il fut fils du grand Nabu-kodn-osor ?

Quoiqu'il en soit des circonstances, il suffit à la chronologie que l'époque de Nitokris soit connue et déterminée. Supposons que la régence date de l'an 595, premier d'Astyag, et partons de là pour cal-

(1) Ici *Labo* se trouve écrit au lieu de *Nabo*, comme *Labynet* au lieu de *Nabunet*.

culer l'époque de Sémiramis. Hérodote dit qu'elle précéda Nitokris de *cinq générations :* ce vague de mots *cinq générations*, est remarquable; il faut qu'Hérodote ait ici manqué de date fixe, de nombre précis. Si nous évaluons les générations selon son système, c'est-à-dire à 3 pour 100 ans, les *cinq* générations nous donnent 166 ans qui, ajoutés à 595, placent Sémiramis vers l'an 761, quatorze ans avant *Naboun-asar*, et quarante-cinq ans avant la ruine de Ninive, par *Belesis* et *Arbak*. Cette date dont aucun autre écrivain n'a fait mention pour Sémiramis, a beaucoup embarrassé les chronologistes; les uns ont supposé qu'il y avait erreur de copiste dans le nombre *cinq*, et qu'il fallait lire *quinze*. Les quinze générations vaudraient alors dans le système grec 500 ans, et Sémiramis, dans nos calculs, serait placée vers l'an 1100 ou 1095; ce qui produit 100 ans de différence avec la date que nous avons trouvée par un autre calcul d'Hérodote être l'an 1195 (b). D'autres critiques ont pensé que c'était une Sémiramis IIe du nom, et quelques-uns en ont même fait l'épouse de Nabon-asar; mais l'on voit que l'avénement de ce prince, en 747, est postérieur de 14 ou 15 ans à la date donnée par Hérodote (761), et de plus, la supposition est sans autorité.

(b) *Voyez* Chronologie d'Hérodote, page 277 et suivantes.

Après avoir réfléchi sur certaines circonstances du récit d'Hérodote, nous avons cru découvrir à cette difficulté, une solution plus simple et plus vraie. Le lecteur n'a pas oublié que cet *historien-voyageur* consulta les prêtres de Babylone, les *Chaldéens* desservant le temple de Belus; par conséquent les notions qu'il en reçut furent conformes au *système chaldéen*, tel que Berosse nous l'expose. Or dans ce système, le roi chaldéen Nabonasar était le premier roi de Babylone ; aucun autre n'était connu ou censé avoir existé avant lui. Néanmoins comme le règne de Sémiramis était trop notoire dans Babylone, où ses ouvrages étaient des témoins vivans (1), le nom de cette reine ne put être entièrement supprimé ; seulement il se trouva précéder immédiatement *Nabon-asar*, sans supposer de lacune, précisément comme il est arrivé chez les Perses par la suppression qu'*Ardeschir* fit d'un grand nombre de règnes entre celui d'Alexandre et le sien. Hérodote a donc été nécessairement induit en erreur par les *Chaldéens;* et comment l'eût-il évitée, lorsque Berosse lui-même l'a commise, soit de bonne foi, soit de dessein prémédité, par un effet de cet esprit trad-

(1) Entr'autres, l'une des portes de la ville portait le nom de cette reine. *Voyez* Rennel, Geog. system. of Herodotus, sect. XIV.

, c'est-à-dire *mystérieux* et *dissimulé*, térise les prêtres anciens. Par la suite, confrontant cette donnée aux calculs reçus à Memphis et à *Ekbatanes, des erses et égyptiens* (1), dut éprouver beaucoup d'embarras; mais subjugué par l'autorité, il écrivit d'abord, selon son usage, sans se faire garant, et il nous en avertit par ces mots : *Voilà ce que les Chaldéens racontent du dieu Bel; cela ne me paraît pas croyable, mais ils l'assurent.*

Si notre explication est juste, la Sémiramis d'Hérodote n'est pas autre que celle de Ktésias, la fondatrice de Babylone, et nous trouvons plusieurs appuis à cette assertion.

1°. Le silence absolu de tous les anciens sur une Sémiramis II placée à la date que donne Hérodote.

2°. Un passage d'Etienne de Bysance, qui dit : « Babylone n'a pas été bâtie par Sémiramis, » comme le dit Hérodote. »

Hérodote ne parle qu'une seule fois de Sémiramis, *qui éleva les digues remarquables auxquelles Babylone dut l'assainissement de son terrain.* Etienne de Bysance a donc considéré cette Sémiramis comme la *fondatrice* dont parle Ktésias.

---

(1) *Voyez* liv. II, § XCIX et suiv., et liv. I, § I.

3°. En parlant de Babylone, Hérodote dit ailleurs : « Après la subversion de Ninive (en 717 » sous Sardana-pal) Babylone devint la capitale » des rois assyriens. » Ne semble-t-il pas croire que Babylone n'eut de rois que depuis cette époque très-voisine de Nabon-asar mort en 733?

4°. Ensuite après avoir parlé de ce que firent à Babylone les rois Darius et Xercès, il ajoute : « Cette ville a eu *plusieurs* autres rois; ce » sont eux qui ont *plus amplement orné ses* » *murs et ses temples.* » Ces derniers mots font allusion aux portes d'airain posées par Nabukodnosor, et à ses *dépouilles opimes* mentionnées par Berosse; mais en même tems elles impliquent *la construction des murs comme antérieure et déjà faite* (1). Hérodote poursuit :

« Parmi ces rois l'on compte deux femmes: » la première, nommée *Sémiramis*, vécut *cinq* » *générations* avant la seconde. »

Remarquez qu'Hérodote n'a pas dit *cinq règnes*: il y eût eu contradiction avec l'autre phrase : *Babylone a eu plusieurs autres rois.* Le mot *plu-*

(1) La traduction française de Larcher porte : « Ce sont » eux qui l'ont environnée de murailles et qui l'ont embellie » par les temples qu'ils y ont élevés. » Cette périphrase dénature matériellement le texte : *muros amplios ornaverunt et templa.* Cette traduction est pleine d'altérations semblables, et l'on peut assurer qu'Hérodote est *à traduire en français*.

sieurs cadre bien avec le nombre du *kanon de Ptolomée*, qui compte 21 règnes depuis Nabonasar jusqu'à Kyrus; mais si Hérodote eût connu ceux qui s'écoulèrent entre Sémiramis et Nabonasar, dans un espace de plus de 440 ans, se fût-il contenté du mot *plusieurs?* Il a donc ignoré ceux-là.

5°. Enfin si notre explication est fausse, n'est-il pas bien singulier de voir le calcul chaldéen d'Hérodote donner 14 ans de règne à Sémiramis (de 761 à 747), précisément comme nous l'avons trouvé ci-dessus par le calcul des Assyriens?

Il est probable que lorsque cet historien voulut rédiger son Histoire d'Assyrie, il s'aperçut de la lacune du système chaldéen; de sa discordance avec le système ninivite; que cette difficulté devint pour lui un motif de dégoût, un obstacle radical à la publication de son livre; en même tems que cette erreur glissée dans l'ouvrage qui nous reste, a dû être l'un des argumens efficaces dont se servit Ktésias pour l'attaquer et le discréditer. Il nous reste deux mots à dire sur les ouvrages de Nitokris. (Voyez page 35 ci-dessus.)

Les *trois grands détours de l'Euphrate* paraissent lui appartenir sans opposition, mais son pont ressemble beaucoup à celui de Sémiramis. Ne peut-on pas croire que Nitokris l'aura trouvé très-dégradé et qu'elle l'aura réparé et orné?

La dérivation du fleuve et le creusement du grand réservoir ou lac sont des accessoires du pont que Sémiramis dispute également, et ne fut probablement qu'imitation et répétition de la part de Nitokris.

De toutes ces discussions il résulte assez clairement, d'une part, que les ouvrages fondamentaux de Babylone appartiennent réellement à Sémiramis, et que les livres assyriens à cet égard ont été mieux instruits et plus fidèles que ceux des Chaldéens; mais d'autre part il semble également vrai de dire que long-tems avant cette reine il existait au même local un temple très-célèbre du dieu Bel; et parce que les anciens temples en général étaient fortifiés pour la sûreté des prêtres, et qu'à raison des pélerinages dont ils étaient le but, leur voisinage était très-habité, il y a tout lieu de croire qu'il exista une ville de *Babel* ou Babylon, antérieure à celle de Sémiramis, et à cet égard l'assertion de Berosse et de Mégasthènes est confirmée par d'autres témoignages positifs et par divers raisonnemens d'induction.

Diodore de Sicile (o), en parlant des grands et nombreux ouvrages que Sésostris, au retour de ses conquêtes, fit exécuter par les captifs des peuples qu'il avait vaincus, s'autorise des livres

(o) Liv. I, pag. 66, édit. de Wesseling.

et des monumens égyptiens, pour nous apprendre « qu'un certain nombre de prisonniers amenés » de la Babylonie ne put supporter patiemment » la dureté des travaux, et qu'étant parvenus à » s'échapper ils s'emparèrent d'un lieu très-fort » situé au bord du Nil; que de cet asile ils firent » dans le voisinage des excursions et des pillages » pour subsister, jusqu'à ce qu'une amnistie leur » ayant été offerte ou accordée, ils donnèrent le » nom de *Babylon* au local choisi par eux pour » y habiter. »

Or si, comme les chronologistes en sont d'accord, sur la foi d'Hérodote, le roi égyptien Sésostris revint de ses conquêtes vers l'an 1348 avant J.-C., il s'ensuit qu'il existait des *Babyloniens*, et par conséquent une *Babel* dès cette époque, plus de 150 ans avant Sémiramis. Diodore ajoute immédiatement cette observation remarquable:

« Je n'ignore pas que Ktésias de Knide donne » une autre origine à plusieurs des villes d'Égypte » qui ont des noms étrangers, lorsqu'il dit qu'un » certain nombre de gens de guerre venus en » Égypte, à la suite de Sémiramis, y bâtirent des » villes qu'ils appelèrent du nom de leur patrie. »

Dans cette opinion de Ktésias nous trouvons deux invraisemblances choquantes. 1°. Comment Babylone, à peine bâtie par Sémiramis, à peine

ayant un premier noyau d'habitans en [illegible] vaste enceinte, eût-elle pu fournir une colonie? et comment ces colons, tous nés hors de Babylone, auraient-ils appelé *patrie* un lieu auquel ils étaient étrangers?

2°. Comment les Égyptiens, après le passage supposé de Sémiramis, qui dut être de courte durée, auraient-ils laissé parmi eux des étrangers faibles, sans appui et qui leur étaient odieux par principe de religion et de politique? L'origine de ces villes étrangères attribuée aux captifs de Sésostris est donc bien plus naturelle, et Ktésias qui se contredit ici paraît suivre cette opinion systématique des Perses (dont nous avons parlé), lesquels à l'occasion de la révolte d'Égypte contre le grand roi, cherchèrent dans l'antiquité un droit ou un prétexte de possession légitime fondé sur une prétendue conquête antérieure à Sésostris, conquête au moyen de laquelle les Égyptiens n'auraient dû être considérés que comme d'anciens sujets échappés au joug et dans un état constant de rebellion.

Ici la contradiction de Ktésias se démontre par les circonstances dont il accompagne la conquête que Ninus fit de la *Babylonie*. « Ce pays, dit-il, » avait beaucoup de villes bien peuplées : les na- » turels, inexpérimentés à l'art de la guerre, » furent facilement vaincus et soumis au tribut, » Ninus emmena le roi captif, etc. »

Sur ce texte nous raisonnons et nous disons : « Si *ce peuple avait des villes*, c'est qu'il avait des arts, des sciences, des richesses; s'il *était inexpérimenté à l'art de la guerre*, c'est qu'il était pacifique et civilisé, et il était pacifique parce qu'il était agricole; c'était encore la cause de sa population et de sa richesse. Puisqu'il avait un roi, l'état était monarchique, par conséquent il y avait une cour, une capitale et toute l'organisation analogue : dans cette organisation il ne pouvait manquer d'exister, comme chez tous les anciens peuples asiatiques, une caste sacerdotale; et puisque les historiens postérieurs nous représentent le peuple babylonien comme très-anciennement divisé en quatre castes, à la manière des Égyptiens et des Indiens, nous pouvons être sûrs que dès-lors existait la caste de ces prêtres chaldéens si renommés pour leurs sciences et pour leur antique origine : si cette caste existait, elle devait dès-lors avoir aussi son collége, son observatoire astronomique, instrumens nécessaires de son instruction et de ses sciences. Dans un pays plat comme la Chaldée, cet observatoire devait être élevé comme la pyramide du tour de Belus, identique à celle de *Babel :* le royaume conquis par Ninus devait même déjà porter le nom de *Babylonie*, d'abord parce qu'il était le pays de *Belus;* 2° parce que ce nom se

montre dès le tems de Sésostris; 3° parce que les limites de la *Babylonie*, telles que les tracent les plus anciens géographes, n'ont pu être assignées par Sémiramis ou par Ninus; en effet, la ligne frontière de la Babylonie au nord, selon Strabon (1), d'accord avec Ktésias, passait entre le

---

(1) *Strabo*, *lib.* XVI, *pag.* 737. « Ninive est située dans » l'Atourie : l'Atourie ressemble au pays qui entoure *Arbèles* » *dont elle est séparée* par la rivière du Loup (le Lycus) : » Arbèles appartient à la Babylonie qu'elle joint *au-delà* du » Lycus : la plaine d'Atourie entoure Ninive. »

On voit que la frontière de la Babylonie, vers Ninive, était la rivière du Loup ou Lycus, située *au-delà* d'Arbèles relativement à cette Babylonie : or la distance du Lycus à Ninive n'est que d'environ 16 lieues communes de France. Et Ktésias dit qu'au premier combat, Sardanapal poussa les rebelles à sept stades qui font 477 toises, parce que son stade est celui de 833 $\frac{1}{3}$ au degré, comme nous le verrons. Aux deux combats suivans, le roi chassa les rebelles jusqu'à la frontière de Babylonie, et le récit de l'historien montre qu'elle n'était pas loin.

Il est bon de remarquer ici que l'*Atourie* n'est autre chose que la prononciation chaldéenne du mot *Assourie* (Assyria), le dialecte chaldéen changeant très-souvent le *shin* hébreu et *arabe* en *tau*. Aussi Casaubon, dans ses notes sur le premier paragraphe du livre XVI de Strabon, remarque-t-il que selon le témoignage de Pline et d'Ammien, le pays où fut Ninive s'appela d'abord *Assyrie*, puis *Adiabène*, et que, selon Dion (*in trajano*), l'Adiabène avait été appelée *Assu-*

territoire d'Arbèles et le pays de Ninive appelé proprement *Atourie* ou *Assourie;* c'est-à-dire que la juridiction de Babylone s'étendait jusqu'à 84 lieues de cette ville, et s'approchait de Ninive presqu'à la distance de 16 de nos lieues communes de France, ce qui est confirmé par le récit que fait Ktésias des combats qui eurent lieu entre les troupes de Sardanapal et celles *d'Arbakes* et de Belesis (*). Or l'on ne saurait concevoir que Ninus ou Sémiramis eussent tellement rapproché de leur capitale le territoire d'un peuple vaincu; et il faut admettre que cette limite de la *Babylonie* était déjà ancienne; que le royaume

---

rie par les *barbares* (les Chaldéens) qui avaient changé l'*s* en *t* (Assouria - Atouria) (**). Quant au mot *Adiabène*, Ammien-Marcellin veut lui donner une origine grecque qui est forcée; c'est le nom syrien et chaldéen de la rivière du *Loup* qui en ces dialectes se dit *Diab* et *Ziab*, *Zab* de la géographie moderne; et les Grecs qui l'appelaient *Lycus*, ne firent que traduire le mot chaldéen. Il est probable qu'après la conquête d'Alexandre, toutes leurs instructions leur furent fournies par les astronomes et géographes babyloniens.

(*) *Voyez* Chronologie d'Hérodote, page 103. Le traducteur a commis une erreur à cette même page 103, note (2), en évaluant le stade de Ktésias à 85 toises, tandis qu'il ne faut l'estimer qu'à 68 toises 5 pieds 2 pouces.

(**) La traduction chaldaïque d'Onkelos rend toujours *assour* par *atour*.

des Chaldéens fut établi avant celui des Assyriens, lesquels avant Ninus ne possédaient probablement que le pays montueux situé entre l'Arménie et la Médie, pays qui compose aujourd'hui le Kurdistan proprement dit; tandis que les Babyloniens possédaient tout le plat pays situé entre la mer (1), le désert et les montagnes, ce qui présente un débornement géographique si naturel, que l'histoire nous le montre presque sans variation depuis ces anciens tems jusqu'à nos jours : on peut dire que cette grande île de l'Euphrate et du Tigre, jadis appelée *Babylonie*, et maintenant *irâq-arabi*, a été le domaine constant de la race arabe. Divers passages de Strabon offrent à cet égard des faits positifs et des idées lumineuses. « Les Arméniens, dit ce savant géographe, liv. I, » p. 41, les Arabes et les Syriens ont entr'eux » des rapports marqués pour la forme du corps, » pour le genre de vie et pour le *langage*... et » les Assyriens ressemblent entièrement aux » Arabes et aux Syriens (p. 42) : or le nom des » *Syriens* (liv. XVII, p. 737) paraît s'étendre » depuis la *Babylonie* jusqu'au golfe d'Issus, » et même autrefois jusqu'à l'Euxin; car les Cappadociens, tant ceux du Pont que ceux du » Taurus, portent encore le nom de *Syriens*.

(1) Golfe Persique.

» *blancs*, sans doute parce qu'il y a des *Syriens* » *noirs*; ceux-ci (les noirs) habitent extérieure- » ment au mont Taurus dont le nom s'étend jus- » qu'à l'*Amanus* (près le golfe d'Issus). Quand » les historiens qui ont traité de l'empire des » *Syriens*, nous disent que les Perses renver- » sèrent les Mèdes, et que les Mèdes avaient ren- » versé les Syriens; ils n'entendent pas d'autres » Syriens que ceux qui eurent pour capitales les » cités de Babylone et de Ninive, bâties l'une » par Ninus dans la plaine d'Atourie, l'autre par » Sémiramis, épouse et successeur de Ninus.... » Ces Syriens-là régnèrent sur l'Asie.... Ninus » et Sémiramis sont appelés *Syriens* (1) (dans » l'histoire).... Et Ninive porte le titre de capi- » tale de la *Syrie*. C'est la même langue qui est » parlée au-dehors et *en dedans* de l'Euphrate.» Voilà ce que dit Strabon.

Par ces mots, *en dedans de l'Euphrate*, il désigne évidemment le pays entre ce fleuve et le Tigre, et même tout ce qui est à l'est jusqu'aux montagnes des Mèdes et des Perses; ce qui s'accorde très-bien avec les monumens arabes de *Maséoudi*, lesquels, comme nous l'avons remarqué ci-devant (2), attestent que le midi de la Perse

(1) Lib. II, p. 84.

(2) Voyez l'article des rois Homerites, pag. 204 de la *Chro-*

et le pays de Haouaz, à l'est du Tigre furent habités par l'une des quatre plus anciennes tribus arabes (celle des Tasm) à une époque très-reculée.

Un dernier trait à l'appui de cette antiquité mérite encore d'être cité.

Etienne de Bysance, au mot *Babylon* (1), après avoir dit que *Babylon ne fut point fondée par Sémiramis, comme le prétend Hérodote* (vide suprà), ajoute : « que cette ville fut fondée par le » très-sage et très-savant Babylon (2), 2000 ans » avant Sémiramis, comme le dit Herennius-» Severus. »

Cet Herennius-Severus, selon la remarque de Saumaise (3), est le phénicien *Philon*, cité par Josephe comme ayant traduit en grec plusieurs livres historiques de sa nation; par conséquent Philon put et dut lire des livres arabes et chaldéens d'une date très-ancienne. Les 2000 ans que

---

nologie d'Hérodote; et la *Géographie de la Genèse, à la fin*, 1re partie de nos *Recherches*.

(1) *Lexicon de Urbibus.*

(2) Il faut entendre Belus, ancien auteur n'ayant jamais parlé du sage Babylon.

(3) *Vide Salmasium exercit. Plinianæ in Solin.*, p. 861. E. Saumaise veut qu'au lieu de *deux mille ans*, on lise *mille deux* ans; mais cette correction est sans appui, et elle a contr'elle la leçon de Photius qui a lu 1800 ans.

cite ce savant, sont donc un résultat de ses calculs, dressé d'après les données de monumens authentiques. Nos chronologistes modernes ont négligé ou méprisé ce calcul, parce qu'il ne cadre pas avec les leurs; mais dans le système que nous exposons, il a une analogie frappante avec deux périodes dont on avoue l'authenticité.... Selon nous, Sémiramis régna 1195 ans avant J.-C.: ajoutez 2000 ans, vous avez trois mille cent quatre-vingt-quinze ans pour date de la fondation du *temple de Belus;* et rappelez-vous que selon Mégasthènes et Berosse, ce fut après un *déluge* ou inondation de la terre que Belus bâtit sa ville, puis disparut. Maintenant confrontez à ce calcul celui des livres juifs, vous avez depuis l'ère chrétienne jusqu'à la fondation du temple de Salomon [1]..... 1012 ans.

De la fondation du temple de Salomon jusqu'à la sortie d'Egypte [2]..... 480

Depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la naissance d'Abraham [3]..... 500

1992

---

[1] Selon le calcul vulgaire. *Voyez* Larcher. Chronologie, selon nous 1015.

[2] Selon l'auteur du Livre des Rois.

[3] Selon le texte grec, lequel traduit authentiquement par l'ordre du roi Ptolomée, représente l'ancien original hébreu

D'autre part..... 1992 ans.

Et depuis la naissance d'Abraham jusqu'au déluge [1]..... 1194

Total..... 3186 ans.

Nous n'avons donc que neuf ans de différence, encore faut-il remarquer que dans *la période des rois juifs*, il y a entre les chronologistes des variantes de six, huit et dix ans qui remplissent ce déficit et rendent complet le synchronisme [2]. Notre calcul particulier, toutes corrections faites, porte l'intervalle depuis la fondation du temple de Salomon jusqu'à notre ère, à la somme de 1015, ce qui donne 3189 ans, cinq ans seulement de différence. Une si parfaite analogie n'est pas due au hasard.

D'autre part l'analyse de l'astronomie indienne, faite par Bailly, par le Gentil, et par les savans de Calcutta, nous apprend que la période du *Kali yog* remonte à l'an 3102 avant notre ère, c'est-à-dire qu'à cette date commença *l'âge actuel*,

---

cité par Esdras, plus exactement que l'hébreu actuel, retouché sous les Asmonéens par le grand sanhédrin.

(1) *Voyez* les Tables de la Polyglotte de Walton, tom. 1er, page 4 et suiv.

(2) D'ailleurs ajoutez les 10 ans qu'ils suppriment sous le règne d'Amon, fils de Josias, et vous avez 3196 ans, une seule année de différence.

à la suite *d'un déluge* qui avait *inondé la terre et détruit la race humaine, à l'exception de Satavriata*, et de sa famille, que le dieu *Vishnou*, métamorphosé en poisson, prévint et sauva du danger. Il est vrai qu'ici nous avons une différence de 90 ans ; mais comme tous ces déluges si célèbres dans l'histoire (quoiqu'arrivés, dit-on, avant qu'il existât des écrivains), ne sont autre chose que des faits astronomiques voilés par l'allégorie, les calculs des astronomes ont eu des variantes selon le point (ou degré) *du signe céleste* (argo, ou verseau) d'où ils sont partis, et il a suffi d'un degré de signe pour introduire une différence de 71 ans, à raison du phénomène appelé *la précession des équinoxes.*

Ici l'analogie ou plutôt l'identité des trois époques prouve que le récit vient d'une source commune qui doit être placée chez les Chaldéens, parce que les Juifs ne sont que leur écho, ainsi que nous l'avons démontré dans la première partie de ces Recherches (chap. XI et suivans), et parce que les Indiens paraissent avoir emprunté leur astronomie de l'école chaldéenne, ainsi que l'indiquent sensiblement le Gentil dans son Mémoire sur la ressemblance de l'astronomie indienne avec celle des Chaldéens (1) et Bailly lui-même en divers pas-

(1) Voyage dans les mers de l'Inde, tome 1er, page 320.

sages de ses recherches sur l'astronomie ancienne (p. 182) et indienne (p. 277 et disc. prél. p. lxxij). Nous verrons bientôt divers faits tendans à prouver que cette école chaldéenne fut antérieure à Sémiramis et à Ninus.

CHAPITRE VII.

Dimensions des principaux ouvrages de Babylone.

Ce sujet est un problème que l'on n'a pas encore résolu d'une manière satisfaisante : deux difficultés le compliquent; l'une, la discordance des auteurs sur les dimensions de ces ouvrages; l'autre, la valeur des anciennes mesures citées par eux et comparées à nos mesures modernes.

Nous avons vu que selon Ktésias le grand mur d'enceinte formait un *carré* parfait dont chaque côté avait *90* stades de longueur; total, 360: selon Klitarque, ce devait être 365, *par allusion aux jours de l'année*. Selon Hérodote, ce carré *réellement équilatéral* avait *480* stades de pourtour. Strabon et Quinte-Curce ont encore des variantes; l'un dit 385; l'autre 368 : quant à la hauteur du mur, Ktésias lui donne *50 orgyes* sur une largeur de six *chars* serrés, tandis que

Klitarque la réduit à 50 coudées sur une largeur de deux chars de front. Hérodote au contraire porte la hauteur à *200 coudées royales* de Babylone.

Pourquoi ces discordances sur des faits matériels et palpables, et que faut-il entendre par ces *stades*, ces *coudées*, ces *orgyes?* Supposer, avec quelques commentateurs, que Ktésias ou Hérodote se sont trompés; que l'un ou l'autre est en erreur, n'est pas une solution admissible, parce que tous deux ont été sur les lieux, ont vu, ont consulté les savans, et qu'une erreur juste *d'un quart* est impossible. On ne saurait dire non plus que les manuscrits soient altérés en ce point : leur différence a été notée depuis très-long-tems. Ne serait-ce pas plutôt que les *stades* employés par eux ont une valeur diverse, comme il arrive parmi nous à nos *lieues*, qui selon les provinces et les pays d'Europe, valent tantôt 2000 toises, tantôt 2500, tantôt 2800, même 3000 et quelquefois plus? Le savant et judicieux Fréret paraît avoir le premier saisi cette idée simple et lumineuse. Dans un Mémoire [1] projeté dès 1723, il tenta de prouver que la discordance de Ktésias et d'Hérodote n'était qu'apparente, et qu'elle pro-

[1] *Voyez* Mém. de l'Académie des Inscriptions, tom. XXIV, pag. 432.

venait de ce qu'Hérodote avait employé *le petit stade mentionné* par Aristote [1] comme ayant servi aux mathématiciens à mesurer la circonférence de la terre, qu'ils avaient déterminée à 400,000 parties ou stades, dont il fallait $1111^{toises}\frac{1}{9}$ au degré; tandis que Ktésias avait employé le stade dont Archimède [2] se servit pour mesurer la même circonférence, et qui donnant $833\frac{1}{3}$ stades au degré, ne porte le cercle qu'à 300,000 stades. Ce rapport de 300 à 400, le même que celui de 360 à 480, est frappant; mais les preuves n'étaient pas assez détaillées, ni les esprits assez mûrs; Fréret ne persuada point. Danville, contre sa coutume, fut moins habile lorsqu'il voulut [3] déduire le stade d'Hérodote d'une mesure vague du monticule de *Babel*, prise par le voyageur *Pietro della Valle*.... Le major Rennel, qui récuse avec raison un prétendu stade de 41 toises imaginé par Danville, n'a cependant pas été plus heureux, et quoiqu'il ait consacré une section [4] en-

---

[1] *De Cœlo*, liv. II, chap. XIV.

[2] Liv. Ier.

[3] Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tom. XXVIII, pag. 253.

[4] *Geographical system of Herodotus*, in-4°. London. 1800. Sect. XIV. Rennel nie même le stade de 51 toises, qu'il regarde comme chimérique.

tière à la ville de Babylone, on sent après l'avoir lue qu'il a plutôt fait des calculs de probabilités qu'une analyse méthodique des deux difficultés dont nous traitons. Pour les résoudre ces difficultés, il fallait surtout approfondir la question des *mesures anciennes;* déterminer si les *stades* des divers auteurs ont les mêmes valeurs; quelles sont ces valeurs dans nos mesures modernes : un tel travail exigeait un système entier de recherches, de comparaisons, de combinaisons assez compliquées. Paucton, compatriote du major Rennel [1], en avait fait une première tentative. Mais ainsi qu'il arrive dans toutes les recherches scientifiques, plusieurs inexactitudes se mêlèrent à d'heureuses découvertes. Romé de Lisle [2] profita des unes et des autres pour obtenir des résultats plus étendus, plus exacts. Enfin M. Gosselin, par des combinaisons ingénieuses et nouvelles, a porté à un plus haut degré de précision tout ce qui concerne les mesures géographiques des anciens. Aujourd'hui que, graces à ces savans, la question des mesures anciennes est plus claire, il nous devient plus facile de résoudre notre problème.

---

[1] *Voyez* Traité des mesures, poids et monnaies des peuples anciens et modernes, par Paucton, traduit et publié en 1780, à Paris, in-4°.

[2] Métrologie in-4°. Paris 1789.

Et d'abord quant à la discordance des auteurs, si nous parvenons à concilier Hérodote et Ktésias, les autres seront peu embarrassans, parce qu'ils ne sont tous que des copistes, tandis que les deux premiers sont des témoins oculaires, des autorités du premier degré. Mais de qui ont-ils tiré leurs informations? Nous avons vu, au sujet de Sémiramis, que leurs sources sont différentes; qu'Hérodote a suivi les opinions des prêtres babyloniens, tandis que Ktésias a été dirigé par les savans perses et les mages mèdes, interprètes des Assyriens: or il est notoire que pour le système civil et religieux, comme pour le langage, les prêtres babyloniens différaient totalement des Perses et des Mèdes; et parce que l'astronomie, chez tous les anciens, tenait étroitement à la religion, l'on a droit de supposer que cette science et ses élémens différèrent aussi également; que par conséquent les mesures géométriques, qui en font partie, ne furent pas précisément les mêmes. D'après ces données, admettons que les stades employés par Hérodote et Ktésias eurent des valeurs différentes, et voyons, dans les tables dressées par M. Gosselin, si deux stades ne se trouveraient pas dans le rapport exact de 3 à 4, comme 360 est à 480. Deux se présentent, l'un ayant la valeur de *51 toises 1 pied 10 pouces 1 ligne 421°*; l'autre la valeur de *68*

toises 2 pieds 5 pouces 5 lignes 894°; ce qui est juste la proportion demandée. Si nous élevons ce dernier au multiple de Ktésias *360*, nous avons 24,627 toises 2 pieds 8 pouces 9 lignes 984°, et si nous élevons le premier au multiple d'Hérodote 480, nous obtenons rigoureusement la même somme dans tous ses détails; une identité si parfaite ne saurait être l'effet du hasard : elle nous donne la solution incontestable du problème, et nous avons le droit d'en tirer plusieurs conséquences. Nous pouvons dire, 1° que cette différente valeur des stades employés par Hérodote et Ktésias, confirme la justesse de notre aperçu, savoir, que ces deux auteurs ont suivi deux systèmes scientifiques d'origine différente; 2° que dans cette occasion et dans tout ce qui concerne Babylone, Hérodote a employé le petit stade, dit d'*Aristote*, de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré, tandis que Ktésias a employé le stade dit d'*Archimède*, de [illegible] $\frac{1}{3}$ au degré, comme l'avait deviné le judicieux Fréret; 3° que le petit stade dit d'*Aristote*, est véritablement le stade chaldéen; que les mathématiciens indiqués par ce philosophe, ne sont autres que les Babyloniens, dont Kallisthènes lui envoya des observations, selon ce que dit Simplicius dont le récit trouve ici une preuve nouvelle; tandis que d'autre part le stade dit d'*Archimède* paraît avoir été le stade assyrien, transmis et

sans doute adopté par les Mèdes et par les Perses, leurs successeurs. Nous reviendrons avec ces deux aperçus qui sont importans.

La concordance d'Hérodote et de Ktésias ainsi établie, toutes les variantes des autres auteurs se trouvent jugées. Si Strabon donne aux murs de Babylone le nombre disparate de *385* stades, c'est que Strabon qui *cite très-souvent les historiens d'Alexandre*, emprunte d'eux le nombre *365*, qui comme l'a dit Diodore, est celui de *Klitarque et des auteurs contemporains d'Alexandre*, fondés sur ce motif, *que Sémiramis voulut imiter les jours de l'année.* Ce motif astrologique, vraiment caractéristique des anciens, nous paraît authentique (1) et concluant; mais par cela même, il tourne contre Klitarque, 1° en ce que le nombre *365* ne peut se diviser en quatre parties égales, ni former un *carré parfait;* il y aurait eu un reste ou fraction, qui pour *les géomètres astrologues*, eût été du plus fâcheux présage; 2° parce qu'entre ces *365* stades et les *480* d'Hérodote, il n'existerait plus d'harmonie; 3° parce que les 360 stades de Ktésias, en réunissant *les vertus du cercle* au mérite du *carré équilatéral*, s'ac-

(1) Il est fâcheux de voir le major Rennel traiter cette raison de conte apocryphe; on croirait qu'il n'a pas connu le caractère des anciens.

cordent singulièrement bien avec l'année de *360* jours que nous savons avoir été jadis en usage chez les Egyptiens, et qui, à cette époque, nous est indiquée chez les Assyriens par la circonstance *que Sémiramis demanda à son époux les cinq jours excédens l'année, pour être reine.* Nous savons aussi que cet usage ne fut point celui des Perses ni des Mages qui préférèrent l'année de *365* jours. Lorsque Darius marcha contre Alexandre, nous dit Quinte-Curce (liv. III, chap. III), « les Mages firent une procession dans laquelle » ils furent suivis de 365 jeunes gens, image des » jours de l'année, et ces jeunes gens furent vêtus » de manteaux de pourpre. »

Les historiens contemporains d'Alexandre qui ont eu cet usage sous les yeux, et qui ont ouï dire dans Babylone, que le nombre *des stades du rempart égalait celui des jours de l'année*, ont confondu l'année moderne avec l'année ancienne. Strabon a donc tiré deux le nombre *365*. Mais quelqu'ancien copiste de ses manuscrits a altéré le second chiffre, et a écrit *octa* (8) pour *exa* (6). Quinte-Curce ou ses copistes ont encore altéré cette erreur, et en retournant le chiffre, ils ont écrit au lieu de *386*, *368*: de la part du tardif Quinte-Curce, cette méprise est sans conséquence. Nous ne parlons point de Pline qui confond habituellement tous les stades en les prenant sans distinction pour

la huitième partie d'un mille romain. On doit regretter les nombres et les calculs de Hérodote.

L'enceinte de Babylone nous était connue de 24,627 toises ou 48,000 mètres; chaque côté du carré a eu environ 6156 toises ou 12,000 mètres [1], c'est-à-dire un peu plus de trois de nos lieues de poste. Par conséquent la surface plate de cette capitale occupa plus de neuf de nos lieues de poste carrées; cette surface est sans doute prodigieuse, mais non pas incroyable. On se tromperait gravement si l'on comparait une ville asiatique, et surtout une ville arabe, à nos villes d'Europe, où les maisons bâties en pierres sont serrées l'une contre l'autre, et s'élèvent de plusieurs étages: en Asie, en général, des jardins, des cours, des champs labourables sont compris dans l'enceinte des villes. A surface égale, elles ne contiennent pas la moitié, ni même le tiers d'habitans que contiennent les nôtres. En un pays tel que l'*Iraq*, où il n'y a de bois de charpente que des palmiers et des bois blancs [2], les maisons du peuple ne sont et n'ont jamais été que des huttes. Ainsi l'on ne doit considérer Babylone que comme un vaste camp re-

---

[1] Danville l'estime à 4900 toises, et ne donne que 3100 toises de côté moyen à la ville de Paris.

[2] *Voyez* Strabon, liv. XVI, pag. 739.

tranché, dont quelques quartiers voisins du fleuve et du château des rois ont été plus peuplés, plus ornés, tandis que la majeure partie du terrain n'a eu d'autre objet que de mettre à couvert de grandes quantités d'hommes et de troupeaux dans des tems de guerres et d'invasions alors fréquentes et subites [1] : on a droit de supposer que ce fut là l'intention raisonnable des fondateurs de Ninive et de Babylone, dont les grandes vues politiques sont attestées par leurs autres actions. Dans ces vastes cités, plusieurs parties marécageuses ou voisines de marais, étaient trop insalubres pour être habitées; mais on les cultivait, et leur fécondité devenait utile au noyau de la ville. Ainsi, toute compensation faite, et par comparaison à Nankin, à Pékin, à Dehli, à Moscou, l'on peut croire que Babylone dans sa splendeur, n'a pas eu plus de 6 à 700,000 habitans [2]. En eût-elle eu

(1) L'abbé de Beauchamp dans son Mémoire sur les ruines de Babylone, observe que les Arabes qui retirent une quantité de briques et autres matériaux de construction dans la portion de Babylone située à l'est de l'Euphrate, n'en trouvent point dans la portion à l'ouest. *Voyez* le Journal des Savans, décembre 1790.

(2) Sous le règne de Darius-Hystasp, les habitans de Babylone voulant se révolter, s'aperçurent qu'ils avaient peu de vivres, et parce qu'ils avaient chacun plusieurs femmes, ils en réservèrent chacun une et tuèrent les autres à titre de

un million, la subsistance de cette multitude ne serait pas un problème embarrassant, comme l'a voulu penser le major Rennel, sur des bases vagues et incorrectes. (1) Entourée de ville comme

---

bouches inutiles. Après le siége qui n'avait pas meurtri, Darius pour repeupler la ville comme auparavant, ordonna de reprendre des femmes, et le nombre fourni par les pays environnans, fut de 50,000. *Voyez* Hérod., lib. 3, § 150. Ceci ne donne pas l'idée d'une grande population; à la vérité Babylon était sur son déclin; mais c'était encore une grande ville.

(1) Pour estimer la population de Babylone, Rennel établit une comparaison avec la ville de Londres; et parce que Londres contient plus de 700,000 têtes sur un espace carré de 15 milles et demi, et que ces 700,000 bouches consomment le produit de 6600 milles carrés de bonnes terres; il prétend que Babylone qui contenait 72 milles carrés (selon lui, et il se trompe d'un quart) aurait absorbé le produit de toute la Chaldée. Mais après avoir vu les villes et les peuples d'Asie, il est étonnant que Rennel ait établi une telle comparaison : d'abord parce que l'on peut assurer que dix Anglais consomment autant que 50 Arabes; 2° parce que les villes asiatiques ont de vastes espaces vides que l'on ne voit point dans les villes anglaises, dont le principe architectural est d'être très-serrées. C'est ainsi que l'on nous disait, il y a trente ans, que le Kaire contenait 700,000 ames, qui sont au moins 400,000, parce qu'il égale Paris en surface; et lorsque l'armée française a voulu le vérifier, elle a trouvé assez juste le nombre de 250 mille qu'avait estimé le voyageur Volney. *Voyez* l'ouvrage de Rennel, sect. XIV.

Londres et une ville asiatique quelconque, aucune comparaison n'est admissible. S'il faut un espace de 6600 milles carrés pour faire vivre 700,000 Anglais, il n'en faut pas le quart pour alimenter un million d'Arabes; et si l'on remarque d'après Hérodote, que la Babylonie était si fertile en riz, en grains, en légumes, qu'elle seule fournissait le tiers des contributions de l'empire Perse, sous Darius et Xercès, on ne verra aucune difficulté à peupler la capitale de plus d'un million d'habitans.

La hauteur du grand mur est moins facile à déterminer que son étendue; Ktésias la porte à 50 orgyes, qui valent 265 pieds 7 pouces [1]: Hérodote au contraire lui donne *200 coudées royales de Babylone* [2], qui valent 288 pieds 10 pouces : une telle hauteur surpasse toute croyance, et de plus les deux historiens sont en discord de 32 pieds 3 pouces. D'ailleurs ils n'ont pu voir les murs dans leur entier, puisque selon Hérodote le roi *Darius les avait démolis par leur faîte* [3]. Strabon, qui copie les historiens

---

[1] Selon Romé de Lille, l'orgye vaut 5 pieds 1 pouce 7 lig. *Voyez* sa Métrologie.

[2] La coudée royale est évaluée 17 pouces 4 lignes, par Romé de Lille.

[3] Hérod., liv. III, § 152.

d'Alexandre, réduit cette hauteur à 50 coudées, c'est-à-dire à 86 pieds 4 pouces [illegible], ce qui est considérable, mais du moins accessible. Il ne donne aussi à leur largeur que le passage de deux chars, égal à *32 pieds* [illegible], ce qui est beaucoup plus raisonnable que [illegible] chars de Ktésias. Ces murs ayant été construits avec les terres excavées à leur pied, et cuites sur place, il en résulta nécessairement un fossé très-profond, et il est probable qu'Hérodote et Ktésias ont entendu la *hauteur* prise depuis le fond du fossé jusqu'au faîte du rempart, tandis que les historiens d'Alexandre l'ont compté à partir du *plain-pied* de la place; et parce que le fossé fut rempli d'eau, et que les murs, comme nous l'avons dit, étaient démolis par leur faîte, aucun de ces auteurs n'a pu les mesurer, et n'en parlant que sur ouï-dire, l'on a pu leur en imposer.

Il est plus facile d'apprécier les mesures des deux châteaux construits par Sémiramis aux deux issues du pont qu'elle jeta sur l'Euphrate. « Le » château du couchant, dit Ktésias (voyez ci-» devant, page 15), fut ceint d'une triple mu-» raille dont la première en dehors eut 60 stades » de pourtour. » Ces *60 stades* de Ktésias nous

(1) Il y en a plusieurs : en prenant celui d'Eratosthènes, les 32 passent un peu 26 de nos pieds. Métrolog., p. 1re.

sont connus égaux à *4104* toises, 3 p. 5 p. 5 l., ou 8000 mètres. Il en résulte pour chaque côté 2546 mètres, 170, c'est-à-dire une surface de plus d'une demi-lieue en tout sens. Cet espace semble mériter à cette citadelle le nom de *ville à triple enceinte*, dont nous avons vu Berosse faire mention dans un passage obscur que nous croyons avoir expliqué : les autres détails de ces châteaux n'offrent pas de difficulté grave; car il est évident que Ktésias ou Diodore, en disant que la *troisième enceinte extérieure* (par conséquent la plus petite) *surpassa la seconde en largeur et en longueur*, ont voulu dire en *largeur* et en *hauteur*, autrement ce serait une absurdité.

Les dimensions du pont telles que les donne Ktésias ne sont pas admissibles. Cet auteur dit qu'il fut jeté à l'endroit le plus étroit du fleuve, et que cependant il eut 5 stades de *longueur*. Ce serait dans son calcul 342 toises 2 pieds 2 pouc. (environ 2165 pieds). Mais Strabon (liv. XVI, page 738), fondé sur les historiens d'Alexandre, ne donne qu'un stade de largeur à l'Euphrate : nos voyageurs modernes n'ont pas mesuré ce fleuve avec précision; mais deux d'entr'eux nous fournissent un terme approximatif de comparaison. Pietro della Valle rapporte [1] qu'au

[1] In-4°, tom. Ier, part. II, pag. 54, lettre 17.

bourg de Hellah (qui fit partie [illegible]ienne Babylone) il vit au mois de novembre [illegible] un pont de » barques sur l'Euphrate, [illegible] on avait vu » un à Bagdad. (En cette [illegible] eaux sont » assez basses.) Ce pont [illegible] barques » d'étendue, mais dans les [illegible] il en faut » bien davantage. »

D'autre part, Beauchamp est[illegible] 10 pieds la largeur de chaque barque composant le pont de *Baghdad* (qui doit être analogue); mais il faut ajouter les intervalles, et de plus une certaine étendue pour le tems des grosses eaux : supposons 30 barques faisant 300 pieds, et laissons les intervalles pour mémoire. Si le stade de Strabon est celui d'Hérodote, il vaudra 307 pieds 10 pouc.; s'il est le stade de Ktésias, il vaudra 410 pieds 5 pouces. On ne saurait admettre 110 pieds pour les intervalles, et il semblerait plus naturel de préférer le stade d'Hérodote, qui cadre avec le récit des voyageurs : néanmoins leur mesure est trop vague pour décider nettement la question. Si d'autre part on supposait que Ktésias se fût mépris sur le nom de *la mesure* qu'il emploie, et qu'au lieu de *stade* l'on dût lire *plèthre* (1), les cinq plèthres vaudraient 71 toises 1 pouce 6 [illegible],

(1) Le plèthre vaut 14 toises 1 pied 6 lignes. Métrologie, page 6.

c'est-à-dire 427 pieds 6 pouces, qui ne diffèrent de 410 pieds que de 17 pieds 6 pouces. Rien n'est bien clair sur cet article, si ce n'est que le pont n'a guères dû excéder 400 et quelques pieds, et que Ktésias est en erreur quant aux 5 stades.

Un dernier article plus clair et plus important dans ses résultats, est le *temple ou la tour de Belus;* écoutons Hérodote, qui se déclare témoin oculaire, et qui n'a pas dû se tromper sur un objet soumis à l'œil et de peu d'étendue [1].

« Le centre de la ville (à l'orient du fleuve) » est remarquable par le temple de *Jupiter-Belus*, » qui subsiste encore actuellement : c'est un carré » régulier fermé par des portes d'airain, lequel » a deux stades d'étendue en tout sens. Au milieu » de cette enceinte on voit une *tour* massive qui » a un stade en longueur comme en largeur. »

Ainsi le temple de Belus à Babylone était un lieu fort, une sorte de citadelle [2] semblable au temple du soleil à *Bal-bek*, et à la plupart des temples anciens [3], qui pour le respect du dieu et surtout pour la sûreté des prêtres et des tré-

---

[1] Hérod., liv. 1er, § 181.

[2] C'est l'expression d'Ammien-Marcellin.

[3] *Voyez* le temple du Soleil à Palmyre, celui même de Jérusalem.

sors que la piété y entassait, étaient munis d'un haut et fort mur extérieur. [illegible] mesure dont se sert ici Hérodote est évidemment le stade chaldéen de 1111 $\frac{1}{9}$ [illegible] stade égal à 100 mètres (*51 toises 1 pied 10 [illegible] ligne*). Par conséquent le carré de murs formé par le mur avait sur chaque face [illegible] mètres français, ou 102 toises 3 pieds 8 pouces 2 lignes, ou 615 pieds 8 pouces, presqu'égal à la face du bâtiment des Invalides, vers la Seine.

Au milieu de ce carré de murs fermé par des portes d'airain, était la *tour* de Belus, carrée aussi dans sa base, sur un stade de chaque côté, par conséquent 100 mètres, ou 307 pieds 10 pouc. 1 ligne de base. « Sur cette tour, continue Héro-» dote, s'en élève une seconde; sur la seconde » une troisième, et ainsi de suite jusqu'au nombre » total de *huit*. On a ménagé en dehors de ces » tours des escaliers ou degrés qui vont en tour-» nant, et par où l'on monte à chaque tour. Au » milieu de cet escalier (à la quatrième tour) on » trouve une loge et des siéges où se reposent » ceux qui montent. Dans la dernière (et plus-» haute tour) est une grande chapelle; dans cette » chapelle est un grand lit bien garni, et près de » ce lit une table d'or. »

Notre auteur omet de remarquer qu'à chaque étage la tour diminuait; ensorte que le profil gé-

néral dut être celui d'une pyramide. Il omet aussi de donner la hauteur; mais Strabon la restitue lorsqu'il dit (page 738) « que le tombeau de Belus » était une *pyramide* haute d'un stade, sur un » stade de long et de large par sa base. »

Cette masse avait donc aussi 307 pieds 10 pouc. d'élévation et formait un triangle équilatéral (1).

Quel fut l'objet de cet édifice? C'était là le secret des prêtres. Quelques circonstances peuvent nous le révéler. 1° Ces escaliers commodes qui menaient au sommet annoncent un besoin assez fréquent d'y monter : ce ne peut être pour des sacrifices; leur appareil sanglant de bûchers et de victimes eût été trop embarrassant et la chapelle était trop petite; 2° dans cette chapelle était un lit et une table, *on couchait là*, et puisqu'on y passait la nuit on y avait des lumières, on y travaillait sur la table; le *dieu Bel*, disaient les prêtres, *y descendait une fois l'année, et il y trouvait une femme :* cela s'entend; mais pendant les 364 autres nuits de l'année, ce lit, selon nous, servait au repos d'un ou de plusieurs prêtres

(1) Depuis des siècles que cette pyramide est écroulée et fouillée par les Arabes qui en retirent des briques, elle a dû perdre infiniment de sa hauteur, et cependant l'abbé de Beauchamp lui a encore trouvé 180 pieds d'élévation. *Voyez* Journal des Savans. Décemb. 1790.

astronomes occupés à l'observation des astres : *cet édifice était un observatoire*; sa hauteur en est un nouvel indice; car dans un pays plat, comme la Chaldée, une élévation de 30 [illegible] au-dessus du sol n'a d'autre utilité que de [illegible] l'œil au-dessus des brouillards terrestres, [illegible] voir plus nettement l'horizon complet, [illegible] diminuer l'effet des réfractions : aussi Ktésias, après avoir dit que cette tour ou pyramide [illegible] excessivement élevée (*voyez* ci-devant, p. [illegible]), ajoute : « C'est par son moyen que les [illegible]déens livrés » à l'observation des astres en ont connu exac- » tement les levers et les couchers. »

Voilà le mystère très-important à garder, puisqu'il était la base et le mobile théocratique de la puissance religieuse et politique des prêtres, qui par les prédictions des éclipses du soleil et de la lune, frappaient d'étonnement et d'admiration les peuples et même les rois alors très-ignorans des causes, et très-effrayés de l'apparition de ces phénomènes : par ces prédictions, les prêtres se firent considérer comme initiés aux secrets, comme associés à la science des dieux, et ils reçurent ou prirent le nom vénéré de *Nabi* et *Naco* (le prophète), et de *Chaldœi*, ou plutôt *Kasdhim*, *devins* et *divinateurs* : si l'on eût pu fouiller cette chapelle de Bel, on y eût trouvé quelqu'armoire ou caveau masqué où étaient renfermés

d'observation, dont les anciens t toujours été très-jaloux. Les ob- rnalières ont pu se faire *dans la* où étaient des siéges de repos, à de 150 pieds, plus exploitable le foyer de cette *science chal-* par les plus anciens Grecs, comme ems une chose *très-antique*, ce t se dire si le système d'ailleurs de cette science, tant astrono- que qu'astrologique, ne se fût formé que depuis Sémiramis. Il est possible, il est même probable que l'édifice vu par Hérodote et Ktésias ne fut qu'embelli et réparé par cette princesse avec une plus grande magnificence. Tout s'accorde à témoigner qu'avant elle, et très-anciennement auparavant, existait en ce même lieu le monument appelé tantôt *palais* et citadelle, tantôt *temple*, *tombeau* et *tour* du dieu *Bel*. Les assertions de Mégasthènes et de Berosse, d'Alexandre Polyhistor, d'Abydène, etc. sont positives à cet égard, et elles ont d'autant plus de poids qu'elles ne sont que l'expression et la traduction des traditions du pays et des monumens publics cités par ces écrivains, comme des garans notoires de leur véracité. Joignez-y ce que le livre des Antiquités juives dit de la *tour de Babel*, qui, pour le *nom* comme pour la chose, est absolument iden-

tique à ce qu'Hérodote et Bérosse disent de la *tour de Bel :* nous avons vu plus haut que l'époque de construction est aussi la même. Or puisque nous avons des motifs raisonnables de penser que la *tour de Bel* ou *de Babel* exista long-tems avant le règne de Sémiramis, probablement 2000 ans, et qu'elle *exista comme observatoire astronomique*, nous avons aussi le droit d'inférer que c'est plutôt dans cette période qu'il faut placer les études et les progrès des Chaldéens en astronomie. *Une* circonstance elle seule nous révèle qu'à l'époque de Sémiramis ils connaissaient non-seulement *la figure ronde*, mais encore la circonférence de la terre. *La base* et *la hauteur* de la tour de Belus étaient rigoureusement la mesure du stade chaldaïque; cette mesure géométrique ne fut point prise au hasard. En supposant que ce fut Sémiramis qui l'ordonna, en réparant la tour, il s'ensuit que déjà le stade était usité; or le stade chaldaïque de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré est une portion élémentaire du cercle de 360 000 stades, considéré comme circonférence du globe terrestre. Cette circonférence avait donc été antérieurement calculée et déduite des opérations géodésiques et astronomiques, ainsi que des raisonnements mathématiques, sans lesquelles elle ne pouvait être connue : ce ne n'est pas tout; ce même stade appliqué au degré terrestre, se trouve lui donner

une étendue de 57,002 toises 1 pied 9 pouc. 6 lig., ce qui diffère un peu moins de 73 toises, de la mesure obtenue par les académiciens dans le siècle dernier. Cette mesure est, comme l'on sait, de 57,075 toises pour la latitude de Paris ($49^{\circ}\ 23'$) = de 56,750 toises sous l'équateur, et de 57,438 à Torne, par la latitude de 65° 50'. D'où l'on doit conclure que comme les degrés croissent en allant de l'équateur au pôle, c'est dans une latitude moyenne que fut mesuré celui qui nous présente 57,002 toises et fraction [1].

---

[1] Si les degrés croissaient régulièrement de l'équateur en allant au pôle, l'on pourrait déterminer à quelle latitude fut mesuré celui dont nous parlons; mais des opérations faites à diverses latitudes, prouvent que ce progrès n'est pas régulier. D'ailleurs le même local mesuré par des personnes et par des méthodes différentes, donne des résultats différens : c'est ainsi que la mesure ordonnée près Paris par l'Académie des Sciences, a différé de 67 toises en plus de la mesure ordonnée par l'Institut. Il serait néanmoins curieux de mesurer un degré terrestre par des moyens ordinaires, dans le pays de Babylone : les Arabes firent cette opération sous le kalifat d'El-Mâmoun [*]. Malheureusement le vrai résultat de leur toisé est difficile à établir dans cette circonstance. Au reste c'est une chose digne d'attention que tous les stades anciens, le pythique, l'olympique, le nautique, l'égyptien, etc. soient également des parties aliquotes exactes d'une circonférence de la terre, mesurée d'après les principes et par les procédés que nous connaissons; et que tous ces stades donnent au degré

[*] *Voyez* Notice des manuscrits orientaux, tom. 1, pag. 51 et suiv.

Un dernier fait nous reste à connaître : la tour de Belus, dans sa fondation première, vers l'an 3190 ou 3195 avant notre ère, comme l'indiquent les Juifs et les Chaldéens, eut-elle les mêmes dimensions d'un stade de hauteur sur un stade de base? Si cela était, il serait démontré que, à cette date les sciences astronomiques des Chaldéens étaient au point que nous indiquons, et cela est plus que probable. Dans tous les cas, cette période de 3190 ans avant J.-C. fournit aux chronologistes raisonnables l'espace nécessaire à placer, d'une part les observations babyloniennes envoyées par Kallisthènes à Aristote et remontant à l'an 2234 avant J.-C; d'autre part, la fondation du temple d'Hercule à Tyr, que ses prêtres attestèrent à Hérodote, remonter à une année qui correspond à l'an 2725 avant J.-C. Quant aux érudits qui nient tous les faits placés hors de leur système biblique, tout raisonnement avec eux est inutile, puisqu'il est d'avance proscrit (1).

---

terrestre une étendue qui ne varie que de quelques toises au-dessus de 57,000 toises, le stade pythique excepté. Selon Romé-de-Lille, le stade d'Eratosthènes donne 57,066 toises; le stade nautique 57,066; le stade olympique, idem; le stade phileterien 50,070; le stade égyptien 57,066; le stade pythique 56,000 toises par degré.

(1) Ici vient se placer un passage de Cicéron qui, parlant des principes de l'art de *deviner*, dit (*lib.* 1, *cap.* 2, *de*

CHAPITRE VIII.

Histoire probable de Sémiramis.

Après avoir ramené à un état admissible et croyable les ouvrages de Sémiramis, qui cepen-

---

Divinatione) : « En remontant aux autorités les plus reculées, » je trouve dès les premiers tems les *Assyriens* qui, à raison » de l'étendue et de la planimétrie des contrées qu'ils habi- » taient, découvrant de toutes parts un ciel sans obstacles, » observèrent les mouvemens des étoiles tant propres que [illegible] pects, fondèrent l'art des horos- [illegible]

[illegible] peuvent être ceux de Ninive dont [illegible] mont Taurus ; ils doivent être [illegible] désignés par les Grecs dès avant [illegible] prouvé qu'avant Ninus ce pays fut [illegible] une population arabe nombreuse [illegible] il s'ensuit que c'est à ce peuple [illegible] mots de Cicéron : « *Principio* » [illegible] autoritatem repetam (propter plani- » [illegible] gionum quas incolebant, cùm » [illegible] s et apertum intuerenter, (il eût » [illegible] trajectiones motusque stellarum » [illegible]

dant conservent leur caractère gigantesque, ne quittons pas ce sujet digne d'intérêt, sans essayer de nous faire des idées raisonnables de cette femme extraordinaire, qui dans l'histoire tient le premier rang de son sexe. Diodore de Sicile nous présente deux récits de sa fortune, et de la manière dont elle parvint au pouvoir suprême, qu'elle géra d'une main si hardie. Selon l'un de ces récits, qui est celui de Ktésias : « Sémiramis naquit en » Syrie, à Ascalon, des amours clandestins de » la déesse Derketo et d'un jeune sacrificateur de » son temple : l'enfant exposé dans un lieu désert, » parmi des rochers, fut par miracle nourrie et » sauvée par les soins d'un essaim de pigeons » sauvages qui avaient leur fuye (1) en ce lieu. » Au bout d'un an, des bergers découvrirent » cette orpheline, et la trouvant très-jolie, ils la » menèrent et la donnèrent à l'intendant des haras » royaux (appelé *Simma*), lequel privé d'enfans » l'adopta et la nomma *Sémiramis*, c'est-à-dire » *colombe*, en langue syrienne; de là serait venu » le culte des pigeons dans le pays. » *Voilà*, dit Diodore (ou Ktésias), *la fable que l'on débite sur Sémiramis*. Et en effet, c'est bien là une

(1) Ces fuyes sauvages sont encore aujourd'hui un cas fréquent en Syrie et en Palestine ; les pigeons y sont par milliers.

fable ; mais en écartant le conte des pigeons et de la déesse, il resterait pour fait raisonnable que réellement Sémiramis serait née à Ascalon, du commerce clandestin de quelque prêtresse, et qu'élevée en secret, elle aurait été adoptée par le personnage indiqué. Tout cela est dans les mœurs du pays et du tems.

« Parvenue à l'âge nubile, continue Ktésias, » l'éclat de sa beauté et de ses talens subjugua » l'un des principaux officiers du roi. Cet offi- » cier s'appelait *Memnon;* étant venu inspecter » les haras, il emmena Sémiramis à Ninive et » il en eut deux enfans.... La guerre de Bac- » triane survint, Sémiramis y suivit son époux... » Ninus vainquit les Bactriens en rase campagne, » mais il assiégeait inutilement leur capitale, où » ils s'étaient renfermés, lorsque *Sémiramis* tra- » vestie en guerrier trouva le moyen d'escalader » les rochers de la forteresse, et par un *signal* » *élevé* sur le mur, avertit de son succès les » troupes de Ninus, qui alors emportèrent la » ville... ; Ninus charmé du courage et de la » beauté de Sémiramis, pria Memnon de la lui » céder ; celui-ci refusa, Ninus n'en tint compte, » Memnon se tua de dépit, et Sémiramis devint » reine des Assyriens. » Tel est, dit Diodore, le récit de Ktésias (p. 134, liv. II).

Mais Athénée et d'autres écrivains assurent

« que Sémiramis fut originairement une courti-
» sane dont les graces et la beauté fixèrent l'at-
» tention de Ninus. D'abord le crédit de cette
» femme n'eut rien de remarquable; mais ensuite
» il s'accrut au point d'amener Ninus à l'épou-
» ser, et finalement elle lui persuada, dans une
» fête, de lui céder *cinq jours* pour régner. »

Cette seconde version, plus naturelle, plus historique que la première, est encore appuyée par une anecdote que nous a conservée Pline. « Vers la
» 107ᵉ olympiade, dit cet auteur (de 352 à 349
» avant J.-C.), parmi plusieurs peintres habiles
» fleurit *Echion*, qui se rendit célèbre par divers
» beaux tableaux : l'on admire entr'autres sa
» *Sémiramis*, qui, de *servante*, *devient*
» *reine* (1). »

Voilà en faveur du récit d'Athénée un témoignage remarquable. On sait que les anciens peintres étaient savans et scrupuleux en histoire. Si Echion, qui fleurissait moins de 50 ans après Ktésias, a dédaigné son récit et préféré celui-ci, il s'ensuit que dès cette époque c'était la version suivie par Athénée, et qu'elle passait pour plus vraie. En effet elle porte un caractère réellement historique, conforme aux mœurs de l'Asie

(1) Liv. XXXV, chap. X, pag. 224 de l'Histoire Naturelle de Pline, traduction de Poinsinet.

ancienne et moderne. Qu'une fille d'une naissance obscure, qu'un enfant trouvé soit élevé par des étrangers; que donnée ou vendue elle arrive au séraï du sultan; qu'elle soit introduite dans le harem à titre d'*odalisque* [1], c'est-à-dire *de servante de chambre;* qu'enfin elle parvienne au grade de sultane-reine, c'est un roman historique encore réalisé chaque siècle en Asie. D'ailleurs cette version d'Athénée, qui se lie très-bien au début rectifié de Ktésias, a encore le mérite de résoudre les embarras chronologiques qui naissent de son récit, où les événemens sont trop serrés, et de plus elle se trouve appuyée d'un fait qu'attestent deux autres écrivains; car Moyse de Chorène et Kephalion s'accordent à dire que Sémiramis fit mourir *tous ses enfans*, excepté le [illegible] le récit de Ktésias, elle en [illegible] non son premier mari; mais ils [illegible] *de roi*, ni capables de lui [illegible] que suivant le récit d'Athénée, [illegible] on état d'*odalisque*, avoir de [illegible] enfans âgés déjà, et aptes à ré[illegible] nt faits pour l'inquiéter. Alors [illegible] poser sans effort que Sémiramis [illegible] vers l'âge de 20 ans, qu'elle [illegible] d'odalisque et eut des enfans

[1] [illegible] ore.

de Ninus pendant un espace qui put durer vingt autres années. Ce tems fut employé par elle à fonder ce crédit et cet ascendant qui enfin subjuguèrent Ninus. La guerre de Bactriane étant survenue, elle y suivit le roi, et ce fut alors que l'acte de bravoure mentionné par Ktésias la fit devenir reine. Son nom même semble faire allusion à ce trait; car il n'est pas vrai que *Sémiramis* signifie pigeon ou colombe (1), en syriaque; au lieu que ce mot, décomposé (*shem rami*) signifie *le signe élevé* sur les murs de Bactre, lequel devint le signal de la victoire de Ninus et de la fortune de la favorite. A dater de cette année, qui fut l'an 1201, tous les événemens seraient tels que les a établis l'auteur de la Chronologie d'Hérodote, page 278. Mais nous corrigerions les dates précédentes en disant que Sémiramis serait entrée au séraï vers 1221, et qu'elle serait née vers 1241. Alors elle eût vécu 61 à 62 ans, précisément comme le dit Ktésias : si son orgueil voulut que l'on comptât dans son règne tout le tems de sa cou-

(1) *Colombe* et *pigeon* se dit *ïounah* qui n'a rien d'analogue. Mais on nous dit que les troupes babyloniennes avaient pour enseigne une *colombe*, ce qui explique l'expression de Jérémie et du pseaume *Exurgat*, *fuyez la colère de la colombe*. Ces enseignes ayant été instituées par Sémiramis peut-être le peuple l'a-t-il désignée sous cet emblème.

bitation avec Ninus, elle aurait régné 42 ans, comme le dit encore cet auteur, et tout prend de l'accord dans le récit et dans les vraisemblances; par ces gradations naturelles, par cet apprentissage nécessaire, Sémiramis arrivée au pouvoir suprême, donne l'essor à son caractère *avide de tout ce qui était grand* (*): *jalouse de surpasser la gloire de ceux qui l'avaient précédée, elle conçoit,* après la mort de Ninus, le dessein de bâtir une ville dans la Babylonie. Ninus venait d'en construire une immense à 100 lieues de là, et voilà sa veuve qui veut en élever une autre, non pas plus grande (Strabon dit que Babylone fut plus petite.), mais une mieux entendue. Ninive avait donc des défauts de position déjà sentis.... Le local de Babylone offrait donc des avantages supérieurs : le talent de Sémiramis fut de les apercevoir, et le succès est devenu une preuve de son génie. Effectivement en examinant les circonstances géographiques et politiques de cette opération, il nous semble découvrir plusieurs des motifs qui ont dû la susciter. *Ninive* assise au bord oriental du Tigre, dans une plaine fertile en tout genre de grains, voisine de coteaux riches en arbres fruitiers, sous un ciel brillant et pur, Ninive jouissait d'une situation très-heu-

(*) Voyez le texte ci-devant, pag. 8.

reuse à plusieurs égards; mais elle était privée de l'un des élémens nécessaires à la prospérité des capitales. Elle manquait de navigation... Le Tigre, quoique fleuve large et profond, est si rapide en son cours, si encaissé dans son lit, que les transports y sont toujours dangereux, difficiles et partiels. On ne peut le remonter, et de plus au-dessus de Ninive son cours est borné à si peu de pays qu'on ne saurait en apporter beaucoup de denrées.

L'Euphrate au contraire a un développement immense au-dessus de Babylone; il touche à la Syrie; il pénètre dans l'Asie mineure par une de ses branches; il exploite toute l'Arménie par les autres; il appelle les produits de tous les pays montueux qui bordent l'Euxin, il les transporte avec moins de dangers que son rival; mais ce qui surtout lui assure la prépondérance, il communique à l'Océan par un cours plus lent, par un lit plus commode que le Tigre, [illegible] qu'depuis le golfe Persique, les bateaux peuvent le remonter bien plus haut et plus aisément que le Tigre. Une ville placée sur l'Euphrate était donc appelée à la splendeur que donne le commerce: et à cette époque le golfe Persique était le centre des communications les plus riches et les plus actives, entre l'Asie occidentale, la Syrie, la Perse, l'Arabie heureuse, l'Éthiopie et l'intérieur

de l'Afrique; à cette époque ce commerce valait [illegible] de l'Inde. Les guerres habituelles des peuples [illegible], en rendant la circulation difficile, en forçant de recourir aux caravanes dispendieuses des Arabes bédouins, s'étaient opposées à son développement. Cette cause venait de cesser; toute l'Asie limitrophe obéissait à un même souverain, et sa puissance le faisait respecter au loin. Ce motif commercial était déjà suffisant; Sémiramis dut en avoir deux autres, politiques et militaires.

Les habitans de la Chaldée étaient un peuple récemment conquis, par conséquent mécontent et disposé à secouer le joug. Un moyen propre à les contenir était d'établir près d'eux, dans leur sein, une forteresse dont la garnison fût un épouvantail ou un instrument. Cet objet fut rempli par la portion de Babylone bâtie dans l'île Euphratique; mais pourquoi bâtir l'autre portion à l'ouest du fleuve au bord du désert? Ici se montre encore [illegible] fondateur : alors que les armes projectiles avaient peu de portée, si l'on n'eût occupé qu'une rive du fleuve, l'on n'eût pas commandé l'autre suffisamment. On avait dans le désert un ennemi vagabond, turbulent, qu'il importait de tenir en respect : une citadelle fortifiée opéra cet effet. Babylone assise sur les deux rives de l'Euphrate épouvanta les Arabes bédouins, mais en même tems elle devint un

moyen de les attirer et de les affectionner, parce qu'elle leur offrit le marché le plus commode et le plus avantageux pour vendre le superflu de leurs troupeaux, ou le butin de leurs lointaines rapines.

Cette domination plénière du fleuve, qui fut un raffinement d'art sur Ninive, fut aussi un surcroît de puissance militaire et commerciale. Tous les Bédouins devinrent vassaux par crainte ou par intérêt. Le choix du local précis de *Babel* fut un trait de politique plein d'astuce et de sagacité. L'on pouvait indifféremment asseoir la forteresse plus haut ou plus bas; mais Sémiramis trouvant en un point donné un temple célèbre qui, suivant l'usage du tems, était un lieu de pélerinage pour tous les peuples arabes, Sémiramis saisit ce moyen religieux de manier les esprits; en ornant ce temple, en le comblant de présens, elle flatta le peuple; en caressant les prêtres chaldéens, en les dotant, elle se les attacha, et par eux elle devint maîtresse des cœurs. Enfin, un dernier motif de son choix dut être, que quelques lieues plus haut, l'Euphrate avait et a encore des *rapides* ou *brisans* qui empêchent les bateaux de remonter à pleine charge.... La ville devint un entrepôt.

D'après ces combinaisons trop naturelles pour n'être pas vraies, il ne faut plus s'étonner du suc-

cès de Sémiramis. Il fut complet contre Ninive, puisque cette cité ne subsista que six siècles, tandis qu'il en fallut douze pour anéantir Babylone; encore ses immenses ruines, enfouies dans un espace de plusieurs lieues [1], demeurent-elles comme un monument de son existence. Il faut lire dans Diodore le reste des actions de cette femme prodigieuse, et voir comment, après avoir établi sa métropole, elle créa en peu de mois, dans la Médie, un palais et un vaste jardin, puis entreprit contre les Indiens une guerre malheureuse, puis revint en Assyrie se livrer à des travaux dont Moyse de Chorène continue les détails curieux dans le chapitre XIV de son Histoire d'Arménie. Telles furent son activité et sa renommée, qu'*après elle, tout grand ouvrage en Asie fut attribué par les traditions à Sémiramis* [2]. Alexandre trouva son nom inscrit sur les frontières de la Scythie, alors considérée comme borne du monde habité. C'est sans doute cette inscription que nous a conservée Polyæn, dans son intéressant Recueil d'Anecdotes (Stratag., liv. VIII, chap. XXVI).

---

[1] *Voyez* Mémoires de Beauchamp, Journal des Savans, décembre 1790.

[2] *Strab.*, lib. XVI.

Sémiramis parle elle-même.

LA NATURE ME DONNA LE CORPS D'UNE FEMME ;
MAIS MES ACTIONS M'ONT ÉGALÉE
AU PLUS VAILLANT DES HOMMES (à Ninus) :
J'AI RÉGI L'EMPIRE DE NINUS,
QUI VERS L'ORIENT TOUCHE AU FLEUVE HINAMAM (l'Indus);
VERS LE SUD AU PAYS DE L'ENCENS ET DE LA MYRRHE
(l'Arabie-Heureuse) ;
VERS LE NORD AUX SAKKAS (Scythes),
ET AUX SOGDIENS [1] (Samarkand).
AVANT MOI AUCUN ASSYRIEN N'AVAIT VU LA MER ;
J'EN AI VU QUATRE OU PERSONNE NE VA,
TANT ELLES SONT DISTANTES.
QUEL POUVOIR S'OPPOSE A LEURS DÉBORDEMENS ?
J'AI CONTRAINT LES FLEUVES DE COULER OU JE VOULAIS,
ET JE N'AI VOULU QU'OU IL ÉTAIT UTILE :
J'AI RENDU FÉCONDE LA TERRE STÉRILE,
EN L'ARROSANT DE MES FLEUVES :
J'AI ÉLEVÉ DES FORTERESSES INEXPUGNABLES :
J'AI PERCÉ DE ROUTES, DES ROCHERS IMPRATICABLES ;
J'AI PAVÉ DE MON ARGENT DES [illegible]
OU L'ON NE VOYAIT QUE LES TRACES DES BÊTES [illegible]
ET DANS CES OCCUPATIONS [illegible]
J'AI SU TROUVER ASSEZ DE TEMS POUR MOI
ET POUR MES AMIS.

---

[1] Elle ne dit rien de la frontière d'ouest, la Méditerranée ; et ce silence est contre Ktésias en faveur d'Hérodote. Sémiramis n'eût pas omis un pays aussi remarquable que la Syrie, sa patrie : elle a dû, par amour propre, mettre une frontière aussi bornée que celle de l'Euphrate.

Dans ce tableau si simple et si grand, la dignité de l'expression et la convenance des faits semblent elles-mêmes garantir la vérité du monument. Nous ne saurions donc admettre l'opinion de quelques écrivains qui veulent regarder Sémiramis comme un personnage mythologique de l'Inde ou de la Syrie (1). Il est possible que le mot *semirami* reçoive une étymologie *zende* ou *sanscrite;* mais outre le cas fortuit des analogies de ce genre, ce mot, qui nous est transmis par les Perses, peut avoir été substitué par eux au nom syrien de l'épouse de Ninus, comme le nom de *Zohâk* fut substitué au nom de *Haret,* comme celui d'*Esther* le fut au mot *hadossa,* signifiant myrthe, en hébreu. L'article suivant va confirmer cet aperçu par des rapprochemens singuliers auxquels donne lieu un récit que nous a conservé Photius dans sa Bibliothèque grecque (2).

---

(1) *Asiatic researches*, tom. IV. Dissert. de Wilford sur [illegible]

(2) [illegible] époque de Sémiramis trouve un appui singulier dans un passage de Porphyre que cite Eusèbe. *Præp. Evang.*, lib. [illegible]. Selon Porphyre, « l'historien phénicien [illegible] avait fleuri avant la guerre de Troye, dans [illegible] approché de Moyse, *ainsi que l'on pouvait s'en* [illegible] *par les annales des Rois phéniciens :* et il avait [illegible] de Sémiramis, que l'on place très-peu

CHAPITRE IX.

Récit de Conon et roman d'Esther.

« J'ai lu, dit Photius (page 427 de sa Biblio-» thèque), j'ai lu le petit ouvrage de Conon, dédié

» de tems avant la guerre (ou prise) de Troye ou même » parallèlement. »

Sur ce texte nous remarquons que la plupart des écrivains grecs placent cette prise l'an 1184 avant notre ère : dans nos calculs le règne de Sémiramis a eu lieu depuis 1195 jusqu'en 1180 : on voit que le synchronisme est complet, et il est d'autant plus concluant, que Porphyre nous le donne comme le résultat des trois chronologies assyrienne, phénicienne et grecque, comparées entr'elles. Les interpolations de Ktésias se trouvent ici jugées et rejetées.

Ce même fragment de Porphyre donne lieu à une autre combinaison singulière : cet écrivain dit « que Sanchoniathon » pour mieux s'assurer de la vérité des faits, consulta de très-» anciens monumens ammonites, et un certain *Ierombal* juif, » prêtre du dieu Ieou. »

En parcourant les livres juifs, nous trouvons l'un des juges spécialement désigné par le surnom de *Ierobaal* (*ennemi de Baal*) ; ce juge est *Gedeon* qui, à titre de prophète envoyé de Dieu, mérite aussi le nom de *prêtre* : Gedeon nous serait donc indiqué ici comme ayant gouverné jusque vers l'an 1190 et au-dessus : sa fin aurait précédé de 50 à 60 ans

» à Archelaus Philopator, contenant cinquante » anecdotes tirées de divers auteurs anciens. La » neuvième traite de Sémiramis. Conon la pré- » sente comme fille, et non comme femme de » Ninus. Pour m'expliquer sommairement, il at- » tribue à Sémiramis tout ce que les autres écri- » vains racontent de l'assyrienne *Attosa* (Atossa). » Aurait-elle porté deux noms? ou a-t-il été le » plus savant? Voilà ce que je ne sais pas. Il ra-

---

l'avènement de Heli en 1131. La liste informe que nous avons critiquée à l'article des Juges (première partie des *Recherches nouvelles*), en présente beaucoup plus, comme on le voit ici.

Gedeon-Ierobaal meurt vers 1190.

Abimelek règne	3 ans.
Thola.	
Iaïr gouverne	22
Total	25 ans.

Servitude sous les Ammonites et les Philistins 18 ans.

Iephté	6 ans.
Abesan	7
Aïalon	10
Abdon	8
Total	31
Servitude sous les Philistins	40
Samson	20

Heli juge en l'an 1131.

Écartons le fabuleux Samson ; admettons avec plu-

» conte que Sémiramis eut d'abord un commerce
» clandestin avec son propre fils, sans le con-
» naître; qu'ensuite, la chose étant découverte,
» elle l'épousa publiquement; d'où il est arrivé
» chez les *Mèdes* et chez les *Perses* que *le ma-*
» *riage des enfans avec leurs mères*, qui d'abord
» était une chose exécrable, devint un acte *légal*
» *et permis.* »

Il s'agit de savoir si ce récit est purement paradoxal, ou s'il contient quelques lumières dans notre question.

1°. Nous observons que Conon fut un auteur

---

sieurs chronologistes, que les 40 ans de servitude sous les Philistins, ont été parallèles aux 40 ans de Heli : déjà nous n'aurons que 28 à 30 ans depuis ce grand-prêtre en 1131 jusqu'à Jephté qui aura géré vers 1166. D'autre part, entre Jephté et Gedeon, Josephe n'admet point *Thola;* la servitude sous les Ammonites et les Philistins a pu n'affecter que quelques tribus, tandis que Iair gouvernait [illegible], il ne resterait donc que 25 ans entre Jephté et Gedeon qui serait mort vers 1190; et comme les indications de Porphyre ne sont pas précises, Gedeon peut être reculé jusque vers 1200. Ce ne sont là que des hypothèses, dira-t-on; mais l'autorité de Porphyre qui de l'aveu même de ses ennemis fut un savant écrivain, est faite pour balancer ici celle d'une compilation indigeste, surtout lorsque Porphyre s'appuie de monumens positifs, réguliers, dont les expressions s'accordent avec les raisonnemens que nous avons formés sur d'autres bases et par d'autres moyens.

assez tardif, puisque son patron, Archelaüs, fut un des Hérodes emmené par Jules-César à Rome, où il passa de longues années.

2°. Les cinquante anecdotes dont Photius donne l'extrait, sont pour la plupart tirées de la haute antiquité, en des tems dits héroïques et fabuleux, avec une affectation de singularité qui décèle l'intention formelle d'amuser un prince ennuyé; mais on n'y découvre point un caractère d'absolue fausseté, ni d'invention apocryphe qui en fasse un pur roman. Dans l'anecdote de Sémiramis, Photius observe que les faits attribués par Conon à cette princesse, le sont par d'autres auteurs à l'*assyrienne Atossa*. Il n'y aurait donc que transposition et confusion de nom. Quelle fut cette *Attosa*, ou *Atossa?* Les Perses nous en citent une née fille de Kyrus, devenue épouse de Cambyse (son propre frère), puis de Smerdis; ce ne doit point être celle-là.

L'historien Hellanicus, contemporain d'Hérodote, en citait une autre qui, dans un tems ancien, avait inventé l'art d'écrire ou d'envoyer des lettres missives (1); ce pourrait être celle-là; mais il l'appelle *reine des Perses*, et l'on n'en connaît aucune autre action.

---

(1) Tatien, pag. 243.

Enfin Eusèbe, dans sa Chronique [1], nous fournit un trait plus précis. « *Atosse*, qui est *Sémiramis* (ou qui est appelée *Sémiramis* [2]), fut » fille de Belochus (18e roi d'Assyrie), et elle » régna 12 ans avec son père. »

Ici nous avons une *Atosse assyrienne*, comme celle de Conon, et deux noms pour une même personne, comme l'a soupçonné Photius. De ces divers exemples nous pouvons conclure,

1° Que le nom d'*Atosse* fut commun à plusieurs femmes chez les Perses et les Assyriens;

2° Que par un autre cas possible, ces femmes ont pu vouloir s'appeler du nom illustre de *Sémiramis*, ou que Sémiramis a pu d'abord porter le nom d'*Atosse* quand elle était simple particulière. De ce double cas ont pu venir des méprises, des confusions; et en parcourant l'Histoire des Mèdes et des Perses, nous trouvons un trait qui réunit d'une manière remarquable plusieurs circonstances du récit de Conon.

Selon Ktésias, la fille du roi mède *Astyag*, nommée *Amytis*, devint l'épouse de Kyrus: selon Hérodote, la fille de ce même Astyag était mère du même Kyrus: Ktésias qui contredit Hérodote, n'ose avouer ce fait; mais il l'insinue lorsqu'il dit:

---

(1) Eusèbe, pag 3.

(2) *Atossa quæ et Semiramis.*

« Kyrus ne connaissait pas d'abord *Astyag pour* » *son parent* (ou ayeul) ; lorsqu'il l'eut en son pou- » voir, il le relâcha, et il honora Amytis comme sa *propre mère ;* ensuite il l'épousa. » Maintenant observons qu'aucun auteur ne parle de l'inceste comme légal chez les Assyriens et les Babyloniens, tandis que tous attestent cet usage *chez les Perses et chez les Mèdes... Le mariage des frères avec les sœurs, des mères avec leurs fils était un usage antique et légal de la caste des Mages*, a dit *Xantus de Lydie* (1) dès avant le tems d'Hérodote. De là ce vers de Catulle :

Nam Magus ex matre et gnato nascatur oportet.

Pour être Mage, il faut naître d'une mère mariée avec son fils.

D'autre part, nous savons que la religion et les rites des Mages, essentiellement Mèdes et Zoroastriens, furent adoptés par Kyrus. Son fils Cambyse épousa sa propre sœur *Atossa :* n'est-il pas naturel d'en tirer la conséquence que ce fut *Kyrus* qui introduisit l'inceste chez les Perses, comme le dit Conon, et qu'il représente ici *Ninyas*, comme Astyag représente Ninus. Mais d'où vient cette méprise ? sans doute le voici. Ninus, chez les Mèdes, était un *zohâq*, comme *Astyag* l'était chez les Persans. Or comme il y avait quelqu'ana-

(1) Clément Alex. Strom., liv. III, pag. 185.

logie entre l'aventure de Sémiramis qui s'éprit de son fils et voulut en jouir, et l'aventure d'Amytis qui vécut clandestinement avec son fils, et qui l'épousa, ces divers personnages auront été confondus par quelqu'historien romancier, comme le sont encore les historiens Persans [1].

Quant à la *Sémiramis*, dite Atossa, *fille de Belochus*, selon Eusèbe, ses 12 ans de règne approchent beaucoup des 14 ou 15 ans que nous avons trouvés à l'épouse de Ninus [2], et Ninus pourrait être ce *Bel-ochus*, qui signifie *frère de Bel:* car placé vers la moitié des 1200 ans de Ktésias, il se trouve à la tête de la liste redoublée dont la chronologie d'Hérodote démontre l'erreur (pag. 169).

Mais ce nom d'*Atossa* ou *Attosa* donné à Sémiramis, d'où vient-il? En lisant l'anecdote juive d'Esther, nous remarquons que son nom syrien ou hébreu, fut *Hadossa*, signifiant *Myrthe;* qu'elle

---

[1] Athénée cite deux exemples de semblable confusion de noms par des historiens de son tems : l'un disant que Ninive fut prise par *Kyrus* au lieu de *Kyaxar;* l'autre que l'on voyait à Ninive le tombeau de *Ninus* au lieu de *Ninyas*. Athénée, en faisant lui-même ces remarques, nous montre que ces cas ont été assez fréquens.

[2] Il semble aussi que cette Sémiramis doit être celle qu'Hérodote a eu en vue par suite de ces confusions.

vint de Syrie comme Sémiramis ; qu'elle fut odalisque à la cour du grand roi Assuérus : or Assuérus est le nom que le texte grec donne à l'*Assur* ou l'*Assyrien* de la Genèse *qui bâtit Ninive :* cet Assuérus épousa la juive *Hadossa*, comme Ninus épousa l'ascalonite *Atossa ;* l'une et l'autre, de *servantes devinrent reines*, comme le représentait le tableau du peintre Echion, dès avant Alexandre. Jamais les commentateurs n'ont pu prouver en quel tems vécut cet Assuérus, ni où il fut roi, ni qui fut cette Esther dont les critiques placent l'histoire au rang des livres apochryphes. Il nous semble assez évident que le nom prononcé *Atosa* par les Grecs, est identique à l'*Hadosa* des Syriens ; qu'Esther n'est pas autre que Sémiramis dont un auteur juif a modifié l'histoire tirée du même livre que le tableau d'Echion, pour en faire honneur à sa nation ; ensorte que nous avons ici deux écrivains juifs qui ont défiguré la vérité pour amuser leurs lecteurs : nous en verrons bientôt d'autres dans le même cas, mais beaucoup moins amusans.

CHAPITRE

Babylone depuis Sém

Après que Ninus eut conquis la Babylonie, et détruit la race des rois indigènes [1], ce prince, nous dit Ktésias, *soumit le pays à un tribut annuel;* c'est-à-dire qu'il en fit une province de son empire, régie comme les autres par un *vice-roi* ou *satrape*. Sémiramis ayant ensuite fondé l'immense forteresse de Babylone, cette cité devint la résidence naturelle et nécessaire du vice-roi; ce vice-roi, par la nature de sa place, dut être amovible au gré du souverain, comme le furent les satrapes de l'empire Perse (dont le régime fut calqué sur celui de Ninive), comme le sont de nos jours encore les pachas de l'empire Ottoman. Toutes ces organisations asiatiques se ressemblent. Cet état de choses subsista pendant toute la durée de l'empire Assyrien. Nous en avons la preuve,

1° Dans l'envoi que Teutamus fit d'un corps de Babyloniens au secours de Troye [2];

(1) *Voyez* Ktésias en Diodore, lib. II.

(2) Ktésias et Moyse de Chorène.

2° Dans l'échange que Salmanasar fit d'une colonie de Babyloniens contre une colonie d'Hébreux de Samarie ;

3° Dans tous les détails de la révolte de Belesis-Merodak, contre Sardanapal ;

4° Dans la vassalité non contestée de ce même Belesis vis-à-vis d'*Arbak* qui, à titre de vainqueur de Sardanapal et de successeur du *grand roi*, conféra au Babylonien la satrapie de sa province *exempte de tribut*, et qui lui accorda le pardon d'un vol public contre l'avis de ses pairs assemblés ;

5° Enfin dans ces expressions d'Hérodote [1] : « *que la ville de Babylone, après la chute* » *de Ninive, devint la résidence des rois* » *d'Assyrie.*»

Elle n'était donc auparavant qu'une ville dépendante, une ville de province. Nos deux auteurs d'accord sur cette période, semblent différer sur celle du régime mède ; car le texte d'Hérodote implique une souveraineté indépendante depuis Belesis, tandis que, selon Ktésias, Babylone continua d'être vassale d'Ecbatane, au même titre qu'elle l'avait été de Ninive ; et il en cite un trait remarquable dans l'anecdote de Parsodas et de *Nanibrus*, *gouverneur* de Babylone, qui *se re-*

[1] Lib. I, § 178.

connaît justiciable de (*Kyaxa[illegible]*). D'où il résulterait que les rois de Babylone n'auraient effectivement été indépendans et [illegible] que depuis Nabopol-asar, père de [illegible]; et la liste officielle, dite *kanon* [illegible] de Ptolomée, appuie cette induction [illegible] que depuis Nabopolasar, remontant jusqu'au Belesis (Mardokempad), elle compte onze règnes ou mutations dans le court espace de 96 ans, ce qui ne donne pas neuf ans complets pour chaque règne, et ce qui par conséquent exclut l'idée de succession héréditaire.

Après Belesis, pendant le règne circonspect de Deiokès *qui ne commanda qu'aux Mèdes, alors que chaque peuple vécut libre et sous ses propres lois*, il y a lieu de penser qu'il exista à Babylone des agitations olygarchiques, pendant lesquelles des chefs militaires ou sacerdotaux se supplantèrent rapidement dans la gestion du pouvoir. Cela serait naturel, et il le serait encore que Phraortes devenu puissant par la conquête de la Perse, eût ressaisi la suzeraineté de Babylone par le moyen de l'un des partis contendans. Ce prince ayant péri dans son expédition contre *Ninive*, son fils Kyaxarès (Artéos) hérita de ses droits; mais l'invasion des Scythes, en 626,

(1) *Norma*, *Regula*.

l'ayant confiné dans ses places fortes et dans ses montagnes, Nabopol-asar et Nabuchodonosor à couvert dans leur *île*, protégés contre la cavalerie scythe par leurs fleuves et leurs canaux, mirent à profit la faiblesse du Mède, et rendirent leur royauté indépendante et héréditaire dans leur famille.

Contre cet état de choses conforme au raisonnement et aux autorités, on peut demander comment s'expliqueront, et le titre de *roi* donné par la liste officielle aux princes babyloniens depuis Nabonasar, et l'acte arbitraire de ce prince qui supprima les noms de tous ses prédécesseurs, acte et titre qui semblent impliquer l'indépendance absolue.

Nous répondrons que cette objection, plausible dans les mœurs et les usages d'Europe, n'est point une difficulté réelle dans les usages d'Asie. Le mot arabe et chaldéen *malek*, traduit *roi*, n'a pas strictement le sens que nous lui donnons : il suffit d'avoir lu l'Histoire de l'Orient ancien, pour savoir que ce titre n'équivaut souvent qu'à celui de *commandant* de province et même de ville. Quand les Hébreux entrent en Palestine, il n'est pas de ville ou de gros bourg qui ne présente un *malek*, ou *roi*, et certainement ces roitelets n'étaient pas des rois indépendans, absolus. Cet emploi indistinct du nom de *roi* trouve

son origine et ses motifs dans l'état politique de ces contrées. Primitivement, avant que les états ne fussent engloutis les uns les autres, chaque peuple, régi par ses propres lois, avait son *monarque*, son roi particulier. De grands conquérans, tels que Sésostris et Ninus, s'étant élevés, leur politique trouva convenable de conserver aux petits rois qui se soumirent volontairement, les états qu'ils possédaient, et se contenta de percevoir le tribut; c'est-à-dire qu'en laissant le *titre*, qui n'était rien, les conquérans prirent les *richesses*, qui étaient tout; et de là cette dénomination de *roi des rois*, dont nous trouvons le premier exemple dans Sésostris, mais dont probablement l'usage est bien antérieur. Réduits à l'obéissance et à la vassalité, ces *rois* inférieurs ne furent réellement que des gouverneurs de province, que des *satrapes*, selon l'expression de l'idiome persan; et nous trouvons la preuve inverse de cette synonymie dans un passage de Berosse, qui, né sujet des Perses, a écrit selon leur génie; il dit :

« Nabopolassar ayant appris la défection du » *satrape qui était préposé sur l'Égypte, la* » *Cœlesyrie* et *la Phénicie*, et ne se trouvant » plus capable de soutenir les fatigues de la guerre, » il chargea son fils Nabuchodonosor de cette ex- » pédition, et mourut peu de tems après. »

(*) Joseph. contr. Appion, lib. 1, § 19.

La date de cette expédition et de la mort de Nabopol-asar nous est parfaitement connue pour être de l'an 605 à 604. Or nous savons avec la même certitude historique, qu'à cette époque il n'y avait en Égypte d'autre *satrape* que *le roi Nekos*, qui régna depuis 617 jusqu'en 602; et nous savons encore par Hérodote et par les livres hébreux, que Nekos n'était point le préposé des rois de Babylone, mais bien l'ennemi puissant, le rival indépendant qui leur disputa la Judée et la Syrie jusqu'à l'Euphrate (1). La bataille de Karkemis ou Kirkesium en 604, jugea la question contre lui. *Il se retira dans son royaume, et il ne reparut plus dans la terre* (ou pays) *de Judée.*

Berosse, historien célèbre par son savoir, n'a pu ignorer ces faits. Lorsqu'en cette occasion il emploie le mot *satrape*, c'est évidemment parce que, dans les idées asiatiques, il le juge synonyme du mot roi (2). Le Syncelle nous offre un

---

(1) Reg., liv. II, c. XXIII, v. 29, et c. XXIV, v. 7.

(2) Ce mot persan *satrape* reçoit une explication instructive et curieuse de l'ancienne langue de l'Inde, le sanscrit, qui fut très-analogue à celle des Perses de Kyrus. En le décomposant, on y trouve deux *mots* qui signifient *maître du dais* ou *parasol* (*tshattra-pah* ou *pad*); ce qui nous apprend que jadis en Perse, comme aujourd'hui dans l'Inde et à la

autre exemple du même emploi de ce mot, par Alexandre Polyhistor, lorsqu'il dit, [illegible]: « Alexandre Polyhistor rapporte que Nabopolassar » envoya vers Astyag, *satrape* de M[illegible], » Or il est constant qu'Astyag était [illegible] indépendant...., et le Syncelle, page 14, nous [illegible]rait que Polyhistor copiait Berosse.

Quant à la suppression que *Nabo[illegible]asar* fit des actes et des noms de ses prédécesseurs, elle n'est pas en lui une preuve de pouvoir *royal*, plus qu'elle ne le serait dans les pachas du Kaire, de Damas et de Bagdad; de tels procédés leur seraient possibles, sans avoir d'autre conséquence que de payer quelqu'amende. Seulement ici c'est un indice de félonie et de rebellion que semblent confirmer plusieurs circonstances.

En effet, après la mort de Nabonasar, l'an 733

Chine, l'attribut honorifique des gouverneurs [illegible] était de se faire porter le *parasol*, de rendre [illegible] et décisions sous le *parasol*. Aussi lorsqu'en [illegible] tems nous avons eu à Paris des envoyés du [illegible] de Perse, eux et leurs gens ont-ils été scandalisés de voir [illegible] dans toutes les mains indistinctement. Nous [illegible] pour rendre ce meuble plus commode, à [illegible] à une seule tige ou bâton; mais dans l'origine, il était monté sur deux et même sur quatre, et il était le chasse dont les prêtres et les rois ont conservé le très-unique usage oriental, et dont notre climat nous a fait oublier le motif et l'intention.

(14 ans après la suppression des actes, en 747), on voit le roi de Ninive, *Salman-asar*, lever une colonie dans Babylone même et la déporter au pays de Samarie, à la place des Juifs qu'il venait de subjuguer et de déporter en Mésopotamie. Cet acte de souveraineté et de sévérité ne semble-t-il pas venir à la suite d'une rebellion qui aurait existé, sans pouvoir être punie du vivant de son auteur Nabonasar ; mais à sa mort le prince suzerain profitant de quelques troubles aurait recouvré ses droits; il aurait écarté des coupables trop nombreux pour être détruits sans danger et sans perte ; et même en capitulant avec le parti influent, il eût continué de prendre les vice-rois dans la caste, avec la précaution de les changer souvent, comme on le voit dans Nabius, Chinzirus, Porus et Ilulaïus, qui n'occupent que 12 ans.

D'autre part, la liste officielle appelée *Kanon astronomique* de Ptolomée, affecte de donner aux princes de Babylone, depuis Nabon-asar, le nom de *rois chaldéens*, et non pas de rois *assyriens*. Or il est remarquable que les écrivains juifs-authentiques, tels qu'*Isaïe*, *Jérémie* et l'auteur *des Rois*, appliquent exclusivement le nom de *Chaldéens* aux Babyloniens, et celui d'*Assyriens* aux rois de Ninive (1); que ces Chaldéens

(1) Les *Paralipomènes*, liv. II, chap. XXXIII, v. 11, sem-

étaient la caste *brahminique* et noble des Babyloniens, celle en qui résidait le sacerdoce et primitivement le pouvoir; que par suite de la conquête des Assyriens, ces Brahmes vaincus avaient dû être privés de l'autorité civile; que la garnison de Babylone avait dû être composée d'étrangers, et que même la colonie première introduite par Sémiramis en était formée en grande partie; mais par le laps de tems, dans un espace de 480 ans, l'esprit indigène et le sang arabe dûrent aussi reprendre l'ascendant que leur donnaient et la masse de population, et les habitudes de climat. Alors il est naturel de penser que la caste chaldéenne épiant l'occasion de ressaisir l'autorité, l'un de ses membres, *Nabon-asar*, profita de l'indolence ou de l'embarras des sultans de Ninive, pour affecter l'indépendance et convertir *en autorité royale*

---

blent faire exception, lorsqu'ils disent que Jo[illegible] fut emmené captif à *Babylone* par *le roi des Assyriens*. Mais il ne faut pas oublier que cette tardive chronique [illegible] être rédigée avant le tems des Asmonéens, et qu'à cette époque, les écrivains juifs empruntaient déjà les idées et [illegible] sions des Grecs, qui appelaient *Assyriens* les peuples de la Babylonie, ensorte que cet exemple même devient [illegible] des indices de la posthumité des Paralipomènes : ce livre, au chap. III, vers. 17 à 24, dénombre sept générations depuis le retour de Babylone; et cela seul, à 30 ans la génération, conduit jusqu'à l'an 363, c'est-à-dire 33 avant Alexandre.

celle dont il put être revêtu, à titre de vice-roi, ou de pontife [1]. Dans un tel cas, on conçoit très-bien que cet *indigène*, considérant comme intrus les vice-rois qui l'auraient précédé et qui dûrent être des Ninivites, put vouloir supprimer leurs noms et leurs actes comme un monument de servitude; l'établissement de cette *nouvelle* puissance indigène et chaldéenne donnerait une explication très-naturelle d'un passage d'Isaïe, qui autrement demeure obscur.

Au chapitre XXIII de cet écrivain, versets 13 et 14, on lit :

« Voici la terre des Kaldéens; ce peuple n'était » pas (auparavant). L'Assyrien la fonda (Baby- » lone) pour les habitans du désert; il éleva ses » remparts, il bâtit ses palais, il l'établit pour la » ruine des nations. »

Ce chapitre ne porte pas de date, mais il vient à la suite du chapitre XX, qui traite de la prise d'*Azot*, par *Tartan*, général de Sennachérib [2], et ce fait, peu antérieur au siége de Jérusalem par ce prince, appartient aux années 722 ou 723 avant notre ère. Comment, à cette époque, Isaïe

---

[1] Comme il arrive assez souvent dans l'Inde ou dans la Turquie à des princes tributaires et à des pachas.

[2] Voyez *Chronologie d'Hérodote*, pag. 181, note (1).

a-t-il appelé *peuple nouveau* ou *race nouvelle* les Chaldéens, de qui les Juifs s'honoraient de tenir, par Abraham, leur origine déjà ancienne? Cela ne peut se concevoir qu'en appliquant cette *nouveauté* à la puissance *ressuscitée* de la race *chaldéenne* par Nabonasar; cette résurrection date de l'an 747, c'est-à-dire 25 ans auparavant, et là s'appliquent bien ces mots, *qui n'était pas (auparavant)*. Le reste de la phrase s'accorde parfaitement avec le récit de Ktésias sur l'origine de Babylone.

D'ailleurs le sujet du chapitre XXIII, où est le passage cité, convient très-bien à cette période; car c'est un anathême contre la ville de Tyr, *frappée de grands maux et menacée de servitude*. Or vers les années 731 et 732, Salmanasar (1) avait subjugué toutes les villes phéniciennes, excepté Tyr, qu'un siége prolongé réduisit aux abois. C'est à ce siége que fait allusion le prophète, et non pas, comme le prétendent quelques paraphrastes, au siége de Nabukodonosor, qui fut postérieur de plus de 120 ans. Tout porte donc à croire que réellement la puissance ninivite éprouva de la part des vice-rois de Babylone, dès avant l'affranchissement par Bélésis, ce que la puissance ottomane éprouve quelquefois de la part de ses

(1) Flav. Joseph., Antiq. judaic., lib. IX, cap. XIV, p. 536.

grands vassaux qui, pendant plusieurs années, conservant des apparences de soumission et de tribut, exercent tous les actes d'une autorité indépendante et d'une véritable royauté. La suite des faits va encore jeter du jour sur cette idée; et parce que nos renseignemens sur les rois babyloniens nous viennent presqu'uniquement de la liste appelée *Kanon de Ptolomée*, il n'est pas inutile de jeter un coup-d'œil sur l'autorité de ce monument, contestée par quelques écrivains pour soutenir d'anciens préjugés (1).

---

(1) Nous ne combattons point ici une opinion singulière de *Michaelis* qui, dans son livre *de Geographiâ hebræorum exterâ*, saisit une phrase de Strabon pour en induire qu'une *peuplade sauvage* et barbare, appelée jadis *Chalybes*, et plus récemment *Chaldies*, était venue des bords de la mer Noire conquérir et maîtriser Babylone, comme les Turkmans ont maîtrisé Bagdad et l'Empire Arabe. Pour soutenir cette hypothèse, Michaelis veut que les noms des rois babyloniens soient des noms russes; par conséquent il suppose que les Chalybes parlèrent un dialecte slave, quoique les meilleurs antiquaires ne fassent remonter l'origine des Slaves qu'aux premiers siècles de notre ère, où ces peuples émigrèrent, à ce qu'il paraît, des frontières de l'Indostan. D'autre part, outre que les étymologies qu'il allègue d'après Forster, sont forcées et imaginaires, on peut lui objecter que les noms de *Nabu-kadnasar*, *Balthasar*, etc. reçoivent une explication plus raisonnable de l'idiome arabe et chaldéen. Quant à la phrase de Strabon, lib. XII, pag. 549, nous

CHAPITRE XI.

Canon astronomique de Ptolomée.

C'EST à l'érudit Joseph Scaliger que les chronologistes doivent les premières notions de ce

remarquons d'abord avec ce géographe, qu'Homère en citant le nom de *Chalybes*, paraît avoir ignoré celui de *Chaldæi*, et nous en inférons que ce dernier ne se serait introduit que depuis ce poëte qui a écrit vers l'an 800 avant notre ère; c'est-à-dire, quelques années avant *Phul*, roi de Ninive. Or tous les anciens attestent que les Chaldéens ont existé à Babylone bien des siècles avant cette date, et ont existé comme caste sacerdotale et non militaire. Nous observons de plus que peu après le tems d'Homère, deux rois de Ninive, successeurs de *Phul*, exécutèrent de nombreuses déportations de peuples, et que de même qu'ils transplantèrent des familles cuthéennes à Samarie, ils purent déporter des familles chaldéennes chez les *Chalybes*, voisins des *Sannes*, cités par Sennacherib pour être l'un des peuples récemment subjugués par ses pères. D'ailleurs Strabon, au même endroit, nomme quatre peuples à qui un changement semblable de nom était arrivé; les *Sanni*, jadis *Macrones*, les *Apsilæ*, jadis *Kerkitæ*; et d'autres jadis appelés *Taxires*. n'est-il pas plus raisonnable d'attribuer ces changemens aux historiens qui auront employé d'autres idiomes que les anciens, de

Kanon, ou *Catalogue régulateur*, tiré des écrits de l'astronome Ptolomée. Scaliger compulsant un manuscrit du Syncelle, alors inédit, y trouva cette pièce historique et s'empressa de la publier dans les premières années du 17e siècle; mais parce que Le Syncelle produit deux et même trois versions de cette liste, toutes différentes l'une de l'autre, il s'éleva des doutes sur son utilité. Peu de tems après (en 1620) (1), Calvisius et Bainbridge fournirent de meilleurs moyens de l'apprécier, en publiant la copie de deux manuscrits de Théon, commentateur de Ptolomée. En 1652 la traduction du livre de *Georges Le Syncelle*, par Goar (2), sur un manuscrit autre que celui de Scaliger, offrit de nouvelles variantes quant aux noms; en 1663 le docte jésuite Petau, qui d'abord avait adopté la version de Scaliger, dans son Traité

---

penser même que Darius a pu en être l'auteur dans le registre neuf et régulier, qu'il fit composer pour l'Empire Perse. Toujours est-il vrai que Strabon peint les *Chaldæi Chalybes* comme des sauvages divisés entr'eux, tous barbares, insociables, vivant de pêche, de chasse et de gland, et il n'est pas probable que de telles hordes peu nombreuses aient fait une conquête aussi difficile que celle de Babylone, en dépit des rois de Ninive.

(1) Voyez *Procli Sphæra*, in-4°, à la fin.

(2) *Syncelli Chronographia*, in-fol.

de Doctrinâ temporum [1], la répudia pour une meilleure que lui fournit un troisième manuscrit du même Théon [2]. Enfin le savant anglais Dodwell, dans une Dissertation très-bien raisonnée [3], ayant confronté et discuté toutes les versions alors connues, et les opinions émises, donna un état clair et fixe à la question, qui consiste dans les articles suivans :

1°. La liste n° I doit être considérée comme la plus conforme aux manuscrits de Théon, copiste de Ptolomée. Les chiffres ou nombres sont d'autant plus exacts, que l'auteur original, après chaque règne particulier, additionne le produit de tous les règnes précédens; ce qui interdit toute altération, en même tems que cette précaution nous montre combien peu les anciens comptaient sur l'attention et la fidélité de leurs copistes.

Les numéros II, III et IV représentent les variantes données par *Scaliger*, par *Petau* [illegible] Le Syncelle, édition de Goar.

---

(1) *Doctrina Temporum*, tom. II, pag. 125 [illegible]

(2) Voyez *Rationarium Temporum*, à la fin. Petau [illegible] pas le numéro du manuscrit; mais c'est celui de la [illegible]thèque Impériale, coté 2497; un autre, coté 2494, pa[illegible] appuie celui-là.

(3) In-8°. 1684. Appendice aux Dissertations [illegible] Cyprien.

N° I. KANON ASTRONOMIQUE. (correct.)	Durée des Régnes	Calcul [illegible]	[illegible]	N° II. DE GEORGE LE SYNCELLE, édition de Goar. P. 207, KANON ASTRONOMIQUE.	A	CALCUL ECCLÉSIASTIQUE.		B		N° III. VARIANTES DE SCALIGER.	N° IV. VARIANTES DE PETAU.
				(N°. [illegible] à la fois n° I.)							
Nabonasar	14	14	[illegible]			Nabonasar dit Sabinasar		25			
Nadius	2	16	[illegible]	Nabius		Nabius		8		Xinsius.	
Chosirus et Perus	5	21	[illegible]					5			Xinzirus et Perus.
Bulaius	5	26	[illegible]					5		Dilulaius	Iougaius.
Mardokempadus	12	38	[illegible]					11			
Arkeanus	5	43	[illegible]					5			
1er interrègne	2	45	[illegible]					2			
Belibus	3	48	[illegible]	Belibus				3			
Aperanadius	6	54	[illegible]	Aperanadius				6		Aperanadius.	
Rigebelus	1	56	[illegible]	Irigebalus		Irigibalus		1		Herigebalus.	
Mesesi-mordakus	4	59	[illegible]					4		Nasisemordakus.	
2e interrègne	8	67	[illegible]					8			
Asaridius ou Asar-eddon	13	80	[illegible]	Isariadinus				13		Iraudinus.	
Sogdochenus	20	100	[illegible]	Sacedochius				2		Sacedochinus.	
Kinil-adanus	22	122	[illegible]	Kinil-adal		Kiniladuanus		14		Kiniladuanus.	Kinil-as[illegible]
Nabopolasarus	21	143	[illegible]					21			Nobo[illegible]
Nabokolasar (Nabukodonosor)	43	186	[illegible]					43			Labokol[illegible]
Iloarodam (Asail-merodak)	2	188	[illegible]	Iloarodam		Iloarodam Merodak		5			Ialoarosa[illegible]
Nirikassol-asar	4	192	[illegible]	Nirigasolasar		Nereglasar dit Baithasar		3		Nerigasolarus.	
Nabonadius	17	209	555	Nabonadius dit Astyages	[illegible]	Nabonadius dit Astyages, dit Darius, dit Assuerus ou Artaxerxes		17			
				Total	[illegible]	Total		209			
Kyrus	9	218	538			Kyrus	31				
Cambyses	8	226	509			Cambyses	8				
	»	»	»			Les Mages Sacerdotes et Pauvres			7		
Darius I.	36	262	501			Darius	36				
Xerxès	21	283	465	Xerxes	22	Xerxès	22				
Artaxerxes I.	41	324	465	Artaxerxes I.	41	Artaxerxes	41				
	»	»	»		»	Sogdian			7		
	»	»	»		»	Xerxes			2		
Darius II.	19	343	424	Darius Nothus	19	Darius Nothus	19				
Artaxerxes II.	45	389	405	Artaxerxes	45	Artaxerxes II.	45				
Ochus	21	410	359	Ochus	21	Ochus	5				
Arses	2	412	358	Arses	2	Arses	4				
Darius III.	4	416	356	Darius fils d'Arsame	6	Darius	6				
Alexandre Macédonien	8	424	352	Alexandre Macédonien	6	Alexandre	6				
Total	424			Total	424		217		6		
							509				
						Total	406		4		

Elles servent à prouver cette incurie des copistes, puisque les noms propres qui composent ces listes sont quelquefois altérés de plusieurs manières (par exemple *Iluarodamus*) : ce doit donc être une *vérité, un principe de critique* pour tout esprit impartial, que « toutes les fois qu'il » n'existe qu'un ou deux manuscrits d'un ouvrage » ancien, on n'a aucune garantie, aucune certi» tude morale de son identité avec l'ouvrage ori» ginal tel qu'il sortit des mains de l'auteur. » Parmi les livres anciens que nous possédons, en est-il beaucoup qui aient satisfait à cette condition ?

2°. Dans la version qu'il nomme *astronomique*, n° II A, et qu'il prétend avoir copiée de Ptolomée, l'on voit que Le Syncelle a osé, selon sa coutume, altérer et changer la durée de plusieurs règnes, en donnant, par exemple, *à Saosduchius 9* ans au lieu de *20; à Nabonadius 34* au lieu de *17; à Iluarodam 3* au lieu de 2, etc., que portent généralement les manuscrits de Théon.

3°. Enfin la version intitulée *Calcul ecclésiastique*, n° II B, dont l'auteur premier semble être Africanus, chef des chronologistes chrétiens, cette version offre des preuves irrécusables de la négligence, de l'ignorance même, et du défaut de critique de ces anciens compilateurs, ...

Premièrement, dans la confusion qu'ils font de

personnages très-différens, en croyant, par exemple, que Nabonasar est le même que Salmanasar; que Nabonadius est le même qu'Astyages, ou Darius, ou Assuérus, ou Artaxercès;

Secondement, dans une autre confusion qu'ils font du règne de Kyrus à Ekbatane, qui réellement veut 30 ans, avec le règne de Kyrus à Babylone, qui n'en veut que 9;

Troisièmement, dans la licence qu'ils prennent de changer arbitrairement la durée bien connue de divers règnes, tels que celui de Nabonasar, de Nabius, d'Iluarodam, de Nabonide, de Kyrus, d'Ochus, etc., et cela afin de retrouver la somme d'addition finale exigée par le Kanon: enfin dans leur incurie à remplir même cette condition; car le calcul ecclésiastique, au lieu de fournir 424 ans juste après Alexandre, rend 426 ans 4 mois, par l'introduction inutile des 7 mois du Mage, des 7 de Sogdien, et des 2 mois de Xercès II, et la surcharge d'une année sur un autre prince.

Par ces exemples pris dans un sujet important et célèbre, l'on peut juger du caractère des anciens écrivains dits ecclésiastiques, qui tous offrent plus ou moins de semblables anachronismes.

La liste authentique des rois chaldéens de Babylone étant ainsi éclaircie et fixée, l'on demande quel a été son auteur? Il fut antérieur à Ptolomée, puisque Le Syncelle remarque, page 206, « que

» les astronomes chaldéens et les mathématiciens » grecs s'en servaient le plus habituellement pour » tirer leurs horoscopes, ainsi que *l'atteste* le » *très-savant Ptolomée.* »

Donc ce *kanon* ou *règle* du tems était bien antérieur à cet astronome et même à Hipparque, de qui Ptolomée a tout emprunté. Aussi voyons-nous Hipparque désigner quelques éclipses par les noms de certains princes que le kanon nous offre. Dodwell, qui a médité ce sujet, a pensé que la rédaction première de *ce régulateur du tems* devait appartenir à Berosse, ce prêtre chaldéen dont nous avons souvent parlé.

En faveur de cette opinion, nous voyons plus de motifs encore que n'en a exposé Dodwell.

1°. L'analogie et presque l'identité du fragment de Berosse cité par Fl. Joseph [1], où les rois de Babylone, depuis Nabopolasar, sont nommés et classés comme dans la liste. Et si l'on objecte que dans le livre contre Appion, Nabopolasar a 29 ans au lieu de 21, nous répondons qu'Eusèbe, dans sa Préparation évangélique, liv. IX, chap. XL, et Le Syncelle [2], dans sa Chronographie, p. 220,

---

[1] Joseph., contr. Appion, liv. 1er, § 19.

[2] Le Syncelle cite Berosse, mais il est très-douteux qu'il ait eu ce livre en main; car il n'en cite pas un passage original, qui ne se trouve ailleurs.

en citant le même texte de Berosse d'après Joseplie, donnent 21 ans à Nabopolasar; ensorte que Dodwell a eu raison d'attribuer l'erreur du livre contre Appion, au copiste, qui au lieu d'écrire les mots grecs *eikosi en', vingt-un*, a écrit *eikosi ennea, vingt-neuf.* Il y a cent exemples pareils.

2°. La double qualité d'historien et d'astronome réunie dans la personne de Berosse, qui, pour établir les calculs et les prédictions astrologiques dont l'exactitude le rendit si célèbre en Grèce, eut besoin d'une mesure de tems très-précise, et eut, à titre d'historien, les moyens de la choisir dans les annales les mieux constatées.

3°. Le passage de Pline, qui dit que Berosse donnait aux observations babyloniennes *une durée de 480 ans.*

Donc Berosse avait dressé ce calcul sommaire de 480 ans.

4°. L'époque même à laquelle se termina d'abord le *Kanon astronomique*, laquelle fut la mort d'Alexandre: n'était-il pas naturel que Berosse terminât sa Chronologie à cette époque célèbre, qui était aussi celle de sa propre naissance (1).

5°. Enfin le titre de *chaldéens* donné à ces *rois* est encore une induction favorable, en ce que si l'auteur eût été Grec, il les eût appelés *assyriens*,

(1) *Voyez* ci-devant, note de la page 18.

selon l'usage d'Hérodote et de presque tous les auteurs grecs : il n'appartenait qu'à un indigène, à un prêtre babylonien tel que Berosse, de faire cette distinction savante dont nous trouvons l'exemple parallèle chez les écrivains juifs, avec cette particularité que l'orthographe de Berosse se rapproche de la leur autant que le permet la langue grecque.

Le lecteur a pu remarquer que dans le Kanon astronomique se trouvent supprimés les noms de plusieurs princes mentionnés par les historiens ; par exemple, l'on n'y voit point la reine *Nitocris* d'Hérodote, et ce silence achève de prouver ce que nous avons dit, c'est-à-dire qu'elle ne fut que *régente* sous le règne de son époux *Nabokolasar*, qui est Nabukodnosor... On ne voit pas non plus, après Cambyse, le mage *Smerdis*, quoique mentionné par Ktésias et par Hérodote, ni Labboroso-achod, quoique cité dans le fragment de Berosse lui-même (en Josephe). Ces omissions néanmoins ne sont pas des oublis, ni des lacunes ; elles sont le résultat d'un système réfléchi qui n'a pas voulu embarrasser et troubler le calcul, en y introduisant des fractions d'années ; en effet, Smerdis ne régna que 7 mois ; mais parce que Cambyse régna 7 ans et 5 mois, la liste, en lui comptant 8 ans entiers, compense le tems de Smerdis. La même chose a lieu pour Laborosachod,

pour Arsès, etc., dont les mois sont reversés sur leurs prédécesseurs (o). Quant à la liaison de cette chronologie babylonienne à notre ère chrétienne, elle s'est opérée avec aisance, facilité et certitude, par les dates des règnes d'Alexandre, de Darius-Hystaspe, de son fils Xercès, etc., dates sur lesquelles la série des jeux olympiques ne laisse aucun doute. Ainsi nous avons jusqu'à l'an 747 avant J.-C. une échelle continue qui nous fournit un terme de comparaison exact pour juger du degré d'instruction des auteurs qui, comme Hérodote, ont parlé de quelqu'événement, de quelque roi babylonien, dans le cours de cette période jusqu'à Kyrus, qui la termine. Ce sujet va nous occuper dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XII.

Rois de Babylone jusqu'à Nabukodnasar.

En ayant le mérite exclusif de nous donner la liste des rois babyloniens depuis Nabonasar, les

(o) Fréret et les missionnaires ont remarqué que le même système existe dans la chronologie des Chinois, qui supprime les noms des rois lorsqu'ils ont régné moins d'une année.

Kanon astronomique n'y a pas joint celui de nous donner des détails instructifs sur leurs règnes, et l'on n'y supplée que très-imparfaitement par d'autres auteurs. Sans un passage du Syncelle, nous ignorerions pourquoi les rois antérieurs n'ont laissé aucune trace : il paraît que Nabonasar, en brûlant leurs actes, ne fit qu'imiter l'exemple de Ninus, qui, selon l'historien syrien Mar-ibas (o), brûla aussi les histoires des rois qui l'avaient précédé. Le règne de Nabonasar, qui forme une ère, s'ouvrit le 26 février de l'an 747 avant J.-C. à midi. A cette époque dut régner à Ninive *Teglat-Phalasar,* qui l'an 742 s'empara de Damas et enleva quelques tribus juives. Il faut croire que Nabonasar lui parut trop puissant pour l'attaquer, et qu'il se contenta d'une apparence de tribut et de vassalité, comme il arrive quelquefois à la Porte-Ottomane, en des cas semblables. La dernière année de Nabonasar, en 734, paraît coïncider avec le tems où Salmanasar, autre roi de Ninive, était occupé d'une guerre opiniâtre contre les villes phéniciennes; ce prince prit Samarie et déporta les tribus juives en 730. Nabius, successeur de Nabonasar, n'avait régné que deux ans : Xinzirus et Porus, qui régnèrent 5 ans, avaient succédé à Nabius et virent Salmanasar enlever une colo-

(o) *Voyez* Moïse de Chorène, chap. XIII, pag. 40.

nie de Babyloniens qui furent déportés à Samarie. Nous avons dit que cet acte indique un retour de puissance de la part des Ninivites sur les Babyloniens.

En 726 régna Ilulaïus, à l'époque où Sennachérib dut succéder à Salmanasar. En 721, à *Ilulaïus* succéda Mardok-empad, le Merodak-Baladan des Hébreux, et le Belesis de Ktésias..... Cette année fut la première de Sardanapal *Asar-adon-phal*, fils de Sennachérib, et il semble que Merodak lui dut sa nomination ou sa confirmation.

Depuis Merodak, jusqu'à *Saos-Duchœus*, en 667, sept règnes et deux interrègnes remplissent la courte durée de 54 ans; ce qui indique un état de troubles civils, et de partis contraires qui se disputent le pouvoir.

Parallèlement chez les Mèdes régnait Deïokès, qui assez occupé de son intérieur, ne dut point inquiéter les Babyloniens. Saos-Duchæus, par son règne de 20 ans, indique un état de choses plus affermi, à raison de l'ascendant d'un des partis. Ce dut être lui dont les généraux emmenèrent captif à Babylone, Manassé, roi de Juda, mort en 652. Le Livre des Rois plus authentique que les Paralipomènes, ne dit rien de ce fait, d'ailleurs peu important. En 645 régna *Kinil-Adan*, qui serait le Nabukodn-osor de Judith, si saint Jérome ne nous avertissait formellement que dès son

tems, les Juifs malgré leur zèle dévot, reconnaissaient ce livre pour être apocryphe, ainsi que le livre encore plus romanesque intitulé *Tobie*. Si le lecteur veut jeter l'œil sur la note ci-jointe, il y verra les preuves de cette apocryphité admise par tous les bons critiques (1).

Le livre intitulé *Chronologie d'Hérodote* prouve, page 150, que Kyniladan est le Nanibrus de Ktésias dans l'anecdote de Parsodas, laquelle se place entre les années 633 et 627..... Il semblerait que Nanibrus aurait succédé à Saos-Duchæus, comme à son père, sous le bon plaisir des rois mèdes.

Après Kinil-Adan, en 625, règne Nabopolasar qui est le premier *Labynet* d'Hérodote. C'est de lui que parle cet historien, lorsqu'après la bataille entre les Lydiens et les Mèdes, interrompue le 3 février au matin, par la célèbre éclipse de Thalès, il dit : « Syennèsis, roi de Cilicie, et Labynet, roi » de Babylone, furent les médiateurs de la paix ;

---

(1) *Apud Hebræos liber Judith inter apocrypha legitur... Hieronymi opera*, tom. 1, pag. 1170, in-fol. 1693.

Le savant Bernard de Montfaucon a voulu prouver l'authenticité du livre et du fait ; mais sa dissertation composée dans sa jeunesse, ne s'appuie que sur des anachronismes, ou sur des hypothèses, et ne sauve ni les contradictions palpables, ni l'ignorance évidente de l'anonyme, tant en géogra-

» ils hâtèrent le traité, et ils l'assurèrent par un » mariage. »

Ici le texte et le bon sens s'accordent à vouloir que

---

phie qu'en chronologie. Le lecteur peut lui-même en juger par ce précis de Judith que nous lui soumettons.

TEXTE DE JUDITH.

Version latine ou vulgate.

Arphaxad, roi des Mèdes, avait subjugué beaucoup de peuples, et il avait bâti une grande ville qu'il nomma *Ecbatan;* et *l'an* 12 de son règne, *Nabukodonosor*, roi des Assyriens, qui régnait dans Ninive, combattit Arphaxad, et il le vainquit dans la grande *plaine de Ragau, près l'Euphrate et le Tigre*.... Et l'an 13 de son règne, Nabuchodonosor envoya Holophernus. *Eliakim* était alors grand-prêtre à Jérusalem, etc.

Version grecque.

L'an 12 de Nabukodonosor qui régna sur les Assyriens dans Ninive; au tems d'Arphaxad qui régna sur les Mèdes dans Egbatanes qu'il avait bâtie : en ce tems-là le roi Nabuchodonosor fit la guerre au roi Arphaxad.... Et l'an 17, Nabuchodonosor combattit Arphaxad, le défit dans les montagnes de Ragau, le perça de traits, et l'extermina jusqu'à ce jour; et l'an 18, Nabuchodonosor envoya Holophernus contre les enfans d'Israël qui revenaient de captivité. *Ioakim* était grand-prêtre à Jérusalem, etc.

Arphaxad, roi à Ecbatanes, périssant dans une guerre contre les Assyriens, ne peut être que *Phraortès qui périt*

si Syennèsis et Labynet furent présens, ils furent auxiliaires et sans doute vassaux, l'un du Lydien, l'autre du Mède ; ceci cadre bien avec le récit de Ktésias : mais, dira-t-on, si la bataille eut lieu le

---

dans son expédition contre les Assyriens de Ninive, comme nous l'a dit Hérodote. Mais Ecbatanes fut bâtie par *Deïokès* et non par son fils *Phraortès*. Ce roi mède périt l'an 636 : à cette époque Josias, âgé de onze ans, était dans l'an troisième de son règne, ou plutôt de la régence du grand-prêtre *Helqias... Les Juifs revenaient de captivité*..... De quelle captivité ? Il y avait déjà 16 ans que *Manassès* était mort. Pourquoi le nom de *Helqias* est-il altéré et différent dans les deux versions ? La plus ancienne, qui est le grec, donne six ans de durée à la guerre ; la version vulgate fait périr Arphaxad dans la même année, l'an 12 de *Nabukodonosor*..... Il est bien vrai que l'an 636 se trouve être l'an 11 de *Kynil-Adan* ; mais alors l'une des versions s'est permis d'altérer le texte. Quel fut ce texte original ? on l'ignore. L'hébreu qui a servi de modèle au latin, est mutilé : il a été fait d'après le grec qu'il a abrégé et tronqué, comme font tous les extraits. Le grec est d'accord avec la version syriaque, très-ancienne aussi ; mais ni l'une ni l'autre ne sont l'original qui a péri. Le latin cadre mieux avec la chronologie d'Hérodote, sur laquelle il a été calculé ou corrigé. Mais Hérodote dit que les Ninivites étaient indépendans, qu'ils étaient délaissés de tous les autres Assyriens ; et l'histoire de Parsodas en Ktésias nous montre Kynil-adan-nanibrus, vassal d'Artœus-Kyaxarès.

Dira-t-on que ce Nabukodonosor qui régna dans Ninive, fut un *roi indigène* à nous inconnu ? En effet, l'auteur de Judith n'exprime pas qu'il fut roi de Babylone. Mais alors où est son garant ? et lorsqu'ensuite il ajoute que Judith

3 février au matin, et si le règne de Nabopolasar ne date que du 26 de ce mois (l'an 625), comment Hérodote l'appelle-t-il déjà roi? Cette difficulté se résout très-bien, en disant que Nabopolasar dut être le fils de Nanibrus-Kinil-Adan; qu'en sa qua-

---

vécut jusqu'à l'âge de 105 ans (plus de 70 ans après cette guerre); qu'*Israël ne fut plus troublé de son vivant ni longtems après* (dès 609, Josias fut tué et le pays conquis par Nechos); et lorsque dans le cantique de Judith, il dit *le Perse a frémi de son audace : le Mède a été troublé de sa force;* tous ces anachronismes ne décèlent-ils pas clairement la posthumité et l'ignorance de l'auteur. D'ailleurs sa géographie est un renversement manifeste, lorsque, traçant la marche d'Holopherne, il le fait partir de Ninive, le conduit en Cilicie jusqu'au mont *Angê*, ou plutôt *Argœus*; puis de Cilicie lui fait *passer* l'Euphrate pour l'établir en *Mésopotamie*, et *y ruiner toutes les villes fortes qui y étaient, depuis le torrent de Mambré* (qui est en Palestine), jusqu'à la mer *Méditerranée*. En voyant une faute si grossière ajoutée à tant d'autres invraisemblances, on se range à l'avis de ceux qui dans le livre intitulé *Judith*, voient un roman écrit au tems des Machabées, pour exciter le patriotisme juif contre la tyrannie des rois grecs. Il est possible que dans d'autres guerres, il y ait eu quelqu'anecdote semblable, et que quelque captive juive enlevée par un chef de troupe, l'ait tué, comme on le dit de Judith; mais les détails de ce livre sont tels, qu'il n'a pu être composé que par la femme même qui en fut le témoin et le héros (hypothèse absurde), ou par l'écrivain dramatique qui les puisa dans son imagination. Au reste de tous les apocryphes juifs...., c'est le roman le mieux écrit et le plus intéressant.

lité d'hériter, il put conduire le subside, même depuis quatre ans que durait cette guerre, et que son père étant mort l'année 624, cette année ne compte pas pour Nabopolassar, quoique déjà roi, attendu que dans cette liste les années appartiennent toujours aux princes qui les commencent. D'ailleurs Hérodote a pu lui anticiper le nom de roi.

Quant à la date de l'éclipse de Thalès au 3 février de l'an 625 avant J.-C., telle que nous l'admettons, elle résulte si positivement du texte d'Hérodote, que nous la croyons immuable (*voyez* la Chronologie d'Hérodote, page 7 et suivantes). Si donc aujourd'hui les calculs de nos astronomes représentent cette éclipse comme arrivée trop matin pour avoir été visible dans l'Asie mineure, il faut ou que leurs théories n'aient pas encore atteint une entière perfection, ou que le fait ait subi quelqu'altération de la part des narrateurs. Le savant auteur d'un ouvrage récent n'hésite pas à préférer cette seconde opinion lorsqu'il regarde cette éclipse comme *une fiction d'Hérodote ou de ses auteurs* (1); mais en mettant à part l'infaillibilité de nos astronomes, il est ici des considérations morales que l'on ne peut écarter légèrement.

D'abord on ne voit pas comment les histo-

(1) *Abrégé d'Astronomie théorique et pratique*, par M. Delambre, page 335.

riens babyloniens, mèdes et lydiens, intéressés au fait, ont pu s'entendre pour imaginer une *fiction* sans base; encore moins comment Hérodote, voyageur étranger, impartial et d'un caractère éminemment sincère, a pu consulter les livres et converser avec les savans de ces divers peuples, sans trouver et sans noter quelque doute, s'il y en eut, sur un fait si remarquable, lui qui nous répète cette phrase de candeur : « Voilà ce » que disent les uns; mais les autres prétendent » que cela se passa autrement. »

Ensuite l'on doit remarquer qu'ici l'éclipse n'est pas l'accessoire, la broderie du fait, mais le fait principal lui-même, la cause occasionnelle et déterminante d'un traité qui changea l'état politique de l'Asie, et cela de la manière la plus notoire, la plus remarquable, puisqu'une grande guerre fut terminée brusquement par l'un de ces prodiges célestes qui excitaient une terreur générale chez les anciens peuples. Ce fut encore une suite de l'éclipse, que le siége de Ninive par Cyaxares, et son interruption par les Scythes, qui poussèrent jusqu'à Ascalon, où les arrêta *Psammetik, roi d'Egypte.* Cette dernière anecdote, Hérodote la tient des prêtres égyptiens, comme il tient des Chaldéens celle de Babylone. Conçoit-on qu'il ait lié tous ces traits en un même récit, sans avoir fait une sorte de collation avec ces divers

auteurs, et sans les avoir questionnés sur une éclipse aussi remarquable?

D'autre part, l'astronome, qui inculpe si facilement l'histoire de *fiction*, peut-il bien nous garantir la certitude mathématique des méthodes adoptées? Sans doute les Tables de la Lune dressées par M. Burgh sont plus parfaites que celles de Mayer et de Mason; mais ne reste-t-il rien à y ajouter? par quels moyens sont-elles établies? N'est-ce pas en prenant pour jalons certaines éclipses de Ptolomée? Or que penser de l'exactitude de cet astronome, si quelques-unes de ses éclipses ne cadrent point avec les autres? Pour obtempérer à ces éclipses, l'on a supposé au mouvement de la lune une accélération progressive représentée dans le calcul par une *équation* séculaire qui, pour l'an 625 avant J.-C., s'élève à environ *un degré et demi:* mais ne serait-ce pas ici la *fiction;* car si à la longitude donnée par les tables pour cette année-là, on ajoute l'équation [illegible], l'accélération se trouve beaucoup plus grande en ces tems anciens que dans les tems modernes, et cela est l'inverse du système régnant qui admet l'accélération croissante à mesure qu'elle s'approche de ces derniers. Ce système se trouve donc ici en contradiction avec lui-même, et sans doute c'est pour avoir senti cette contradiction, qu'un illustre astronome allemand, M. le baron de Zach,

a proposé dans ses tables de la Lune, pag. 3, *de ne considérer les équations séculaires en longitude et en anomalie moyenne comme positives, c'est-à-dire croissantes, qu'après l'an 1700* (de notre ère), *et comme négatives ou décroissantes, avant 1700*. Alors le lieu moyen de la lune, au moment de l'éclipse du 3 février 625, moins avancé de 3 degrés qu'on ne le suppose, exigera que l'on augmente sa longitude (pour joindre le soleil) d'un espace qui, calculé en tems, peut retarder l'éclipse de près de 6 heures et la représenter comme arrivée entre 8 heures du matin et midi : l'on s'est donc trop pressé d'inculper l'exactitude d'Hérodote, et cette diversité d'opinion entre de savans astronomes, prouve que la science n'en est pas encore au point de prononcer d'emblée sur les historiens. De plus, il est dans les éclipses des incidens singuliers qui peuvent accroître leurs effets ténébreux d'une manière incompréhensible même pour les astronomes. Mæstlin, de qui fut élève Kepler, en cite un exemple frappant dans l'éclipse de soleil observée à Thubingen le 12 octobre 1605. *Commencement* à $1^h\,40'$ après midi. *Fin* à $3^h\,6'$ tems vrai. *Grandeur*, 10 doigts $\frac{1}{2}$ ou $\frac{5}{6}$. « Vers le » milieu de cette éclipse, dit Mæstlin, le ciel étant » parfaitement pur, survint tout-à-coup une obs- » curité semblable au crépuscule du soir, à tel » point que l'on put voir *Vénus*, quoique rap-

» prochée du soleil à 21 degrés; que les vignerons » occupés à vendanger eurent peine à discerner » les grappes, et que les maisons disparurent dans » l'ombre. »

Voilà l'effet que produirait une éclipse totale, et néanmoins il s'en fallait 4 minutes que dans celle-ci le disque du soleil fût masqué : concluons que le récit d'Hérodote mérite une attention particulière et qu'il peut devenir un point de mire utile à nos astronomes. Revenons à notre sujet.

L'invasion des Scythes étant survenue, Kyaxares fut réduit pendant 18 ans à être leur tributaire ou leur ennemi impuissant; pendant cet intervalle, le roi de Babylone protégé par ses fleuves, par ses canaux, par les inexpugnables remparts de sa ville, put braver la cavalerie scythe, ou la paralyser, comme Psammitik, par des présens annuels; et profitant de la faiblesse de Kyaxares, il put cesser d'être son vassal, et devenir seulement son allié. C'est ce qui se déduit d'un passage d'Alexandre Polyhistor cité par Le Syncelle, page 220, lequel nous apprend (1) « qu'Astibaras » (Kyaxares) accorda sa fille Aroïté à la demande » que lui en fit Nabopolasar pour son fils Nabu- » codnosor. » Cet événement correspond aux

(1) Et cela d'après Berosse, puisque Le Syncelle remarque, page 16, que Polyhistor copie ou suit habituellement Berosse.

années 607 ou 606. Il en résulte que Nabopolasar dut être le premier roi babylonien à la fois héréditaire et indépendant : ensorte que Babylone, vassale depuis sa fondation, en 1193, ne paraît avoir été capitale souveraine et indépendante, que vers les années postérieures à 625, quoiqu'Hérodote lui attribue cet état, sitôt après la subversion de Ninive en 717.

CHAPITRE XIII.

Règne de Nabokolasar, dit Nabukodonosor.

Il n'existe pas de doute sur l'identité du Nabokolasar de la liste babylonienne, avec le Nabukodonosor des Hébreux (c). Le règne brillant de ce prince semble avoir été le résultat naturel des faits précédens, qui pendant 60 ans de paix affermirent l'autorité, et accumulèrent les moyens de puissance qu'offrait un pays extrêmement fertile. D'autre part, l'emploi que Nabukodonosor fit de ces

(c) Nabo-kol-asar s'explique bien, *prophète tout victorieux*, ou *vainqueur de tout*. Dans Nabo-kadu-asar, le mot *kadu* doit être le syriaque *gad*, signifiant *la fortune*. Aussi les Arabes ont-ils rendu ce mot par *bakt-nasar*, vainqueur fortuné. *Kadu* pourrait être aussi le mot arabe *gadd-an*, *multum*.

moyens, fut aussi le résultat de sa situation politique vis à vis de ses voisins. A l'est et au nord l'Empire Mède lui opposait une barrière menaçante ; à l'ouest les petits états syriens, phéniciens et juifs, divisés et affaiblis, offraient une proie plus facile à son ambition : elle y prit son cours ; mais parce que la résistance prolongée des villes de Tyr et de Jérusalem nécessita de sa part diverses expéditions répétées dont on a confondu quelques dates, il est nécessaire d'établir un ordre clair dans cette partie.

La première année du règne de Nabukodonosor est fixée par le kanon astronomique, à l'an 604 avant J.-C. : cette date devient un point de départ précis pour tous les faits relatifs soit antérieurs, soit postérieurs.

Jérémie dont l'autorité, comme écrivain contemporain, est prépondérante ici pendant une période de plus de 40 ans ; Jérémie remarque (1) en trois chapitres différens, que l'an premier de Nabukodonosor fut l'an 4 de Ihouaqim, fils de Josias. Par conséquent le règne de Ihouaqim date de l'an 607, et la mort de Iosias, son père, se place à l'an 608. Ce prince avait régné 31 ans ; par conséquent il avait commencé l'an 638. Jé-

(1) Jérém., chap. XXV, v. 1 ; chap. XXXVI, v. 1, et chap. XLVI.

rémie ajoute, chap. XXV, que cette quatrième année de Ihouaqim fut la vingt-troisième depuis l'an 13 de Iosias, où lui, Jérémie, avait commencé sa mission prophétique. Ces 23 ans avant et compris l'an 604, remontent à l'an 626 inclus. Si l'on ajoutait 13 années pleines, on aurait 639; mais la treizième année de Josias doit se fondre dans la première des 23, et n'être que l'an 626, afin que la première de Josias reste l'an 638, comme l'exige le calcul premier de Jérémie.

Josias périt dans une bataille qu'il livra à Nekos, roi d'Egypte. Ce fils de Psammitik avait commencé de régner l'an 617; par conséquent l'an 608 fut la dixième année de son règne. (1) « Il avait entrepris, » nous dit Hérodote, de creuser le canal qui con- » duit à la mer Rouge : 120,000 ouvriers périrent » dans ce travail. Ce prince l'interrompit sur la » réponse d'un oracle qui déclara qu'il travaillait » pour le *barbare :* les Egyptiens appellent *barbare* » tous ceux qui ne parlent pas leur langue. »

Ce barbare est clairement le babylonien Nabopolasar, dont la puissance commença vers l'année 610 ou 611, d'alarmer Nekos. La réponse de l'oracle suppose une question provocative. On devine aisément que ce fut Nekos qui dicta l'oracle, afin d'avoir un motif plausible de renoncer au canal.

(1) Hérod., liv. II, nos 158 et 159.

et de venir conquérir la Syrie. Hérodote a clairement désigné la défaite de Josias, lorsqu'il ajoute « que Nekos livra sur terre une bataille aux Sy- » riens, près de Magdol [1], et qu'après avoir » remporté la victoire, il prit Kadyt-is, ville » considérable de la Syrie. »

Cette ville de Kadyt-is n'est autre chose que Ierusalem (la sainte *Salem*), comme l'a très-bien vu Danville. Les Arabes ont conservé l'usage de l'appeler la *Sainte* par excellence, *el Qods*. Sans doute les Kaldéens et les Syriens lui donnèrent le même nom, qui dans leur dialecte est *Qadouta*, dont Hérode rend bien l'orthographe quand il écrit Kadyt-is, puisque dans l'ancien grec, l'*y* remplace sans cesse l'*ou* oriental; ainsi *Bêrytos* est *Bêrout; Ankyra* est *Angouriê*, comme *Sylla* est en latin *Sulla*, etc.

Nekos vainqueur déposa Jhouakas que les Juifs avaient élu après la mort de Iosias; lui ayant substitué Ihouaqim, son frère, il s'occupa de conquérir

---

[1] Le livre de Jérémie, chap. XLVI, écrit aussi *Magdoul;* mais celui des Rois est plus correct lorsqu'il écrit *Magdou* ou *Mageddo*, attendu qu'il est contre toute vraisemblance que Josias soit allé combattre à *Magdol* qui est près de Peluse en Egypte; tandis qu'il est naturel qu'il se soit opposé à Nekos, près de *Mageddo*, ville de Palestine, d'où il fut ramené mourant à Jérusalem.

la Syrie de proche en proche jusqu'à l'Euphrate. Voilà cette prétendue *rebellion du satrape d'Egypte* dont parle Berosse en Josephe (contr. Ap., lib. 1, § 19), laquelle détermina Nabopolasar à envoyer contre lui Nabukodnosor, son fils, à la tête d'une puissante armée. Iosias avait péri en 608; Jhouakas n'avait régné que trois mois; Jhouaqim avait été installé en 607; les conquêtes de Nekos se firent en cette même année et pendant 606 et 605..... Il avait à subjuguer plusieurs petits états assez reluctans, tels que les Philistins, les Phéniciens, les rois de Damas, de Hama, de Hems, etc. En 605 il passe l'Euphrate et entre en Mésopotamie. Nabopolasar alarmé envoie contre lui Nabukodonosor, probablement en automne. Les armées se rencontrent, la bataille de Karchemis se livre en 604 (1). Nekos complettement défait, se sauve en Egypte, *d'où il ne sortit plus*; dit le [illegible] les Rois. Nabukodonosor le poursuit [illegible] jusqu'à la frontière d'Egypte. Il apprend la mort de son père : il avait à se venger du roi [illegible], Jhouaqim, créature de Nekos; mais [illegible] encore plus pressé d'aller prendre possession [illegible] trône récemment élevé. « Dans ces circonstances, dit » Berosse, il mit ordre aux affaires d'Egypte, de

(1) En la quatrième de Jhouaqim, première de Nabukodnosor, Jérémie, chap. XLVI.

Cælésyrie et des pays adjacens, et confiant à
» les chefs dévoués la conduite des nombreux pri-
» sonniers syriens, juifs, phéniciens, égyptiens
» qu'il emmenait, il partit avec peu de troupes,
» traversa le désert à grandes journées, et arriva
» à Babylone où les *Chaldéens* lui remirent le
» gouvernement, et il succéda à tous les états de
» son père. » (1)

Voilà donc en l'an 604, 4e année de Ihouaqim, Nabukodonosor qui devient roi, évacue la Syrie, et se rend à Babylone. N'est-ce pas à cette époque qu'il faut placer le tribut dont parle le Livre des Rois (2), lorsqu'il dit : « *Ihouaqim était âgé de 25 ans*
» *quand il régna, et il régna onze ans.* En son
» règne vint Nabukodonosor, roi de Babylone,
» qui lui imposa un tribut.... Ihouaqim le paya
» pendant trois ans (604, 603, 602), puis il se
» révolta; alors Nabukodonosor envoya contre le
» pays de Juda des partis (*latrones*) de Chal-
» déens, de Syriens, de Moabites, d'Ammonites,
» etc. qui le désolèrent (3), et le reste des actions

(1) Joseph., cont. App., liv. I, § 19.

(2) Reg. II, chap. XXIV, v. 5.

(3) Ces déprédations datent de 601, qui est la septième année de Ihouaqim. Josephe est donc en erreur palpable, lorsqu'il dit qu'en l'an 8 de ce prince (l'an 600), Nabu-

» de *Ihouaqim* est écrit dans les Archives des
» Rois. Ce prince s'endormit avec ses pères.
» Son fils *Ihouakin*, âgé de 18 ans, régna à sa
» place pendant trois mois.... et les généraux
» de Nabukodonosor vinrent l'assiéger; puis ce
» roi accourut lui-même, et Ihouakin étant sorti
» au devant de lui, se rendit à discrétion, et fut
» emmené à Babylone, l'an 8 du règne de Na-
» bukodonosor (597).»

Maintenant ajoutons à ces faits la circonstance du mariage de Nabuchodonosor avec la fille de Kyaxar, *du vivant de Nabopolasar*, c'est-à dire en l'an 606 ou 605, lorsque les succès alarmans de Nekos étaient la cause probable de cette alliance, et nous verrons un accord d'événemens et de dates qui donne à ce tableau toute la vraisemblance historique. Pourquoi donc Alexandre Polyhistor nous dit-il (1) « que sous le règne de
» *Ioachim*, roi de Jérusalem, le prophète Jérémie
» ayant surpris les Juifs qui sacrifiaient à une
» idole d'or appelée *Baal*, et leur ayant prédit des
» calamités prêtes à fondre, Ioachim ordonna *de*
» *saisir le prophète pour le brûler*. Mais Jérémie

---

kodonosor vint avec une grande armée lui imposer tribut. Josephe a mal à propos fait partir de là les trois ans de tribut.

(1) Prépar. Evang. d'Eus., liv. IX, chap. XXXIX.

» insista et assura que le feu ne serait employé
» qu'à cuire les alimens des Babyloniens, par la
» main des Juifs transférés captifs à Babylone.
» Nabukodonosor, informé de cette prophétie,
» pria Astibar, roi des Mèdes, de s'associer à
» lui pour marcher contre Jérusalem, et ayant
» formé une armée immense de Chaldéens et de
» Mèdes, il vint en effet assiéger cette ville, saisit
» vif le roi Joachim et enleva tout ce qu'il y avait
» d'or, d'argent et d'airain dans le temple, laissant
» seulement l'arche et les tables de la loi à la
» garde de Jérémie. »

Il y a certainement erreur de dates et confusion de faits dans ce fragment; la prophétie indiquée par Polyhistor doit être celle du ch. XXXVI de Jérémie, où il est dit que « l'an quatrième de
» Jhouaqim (604), Jérémie chargea Baruch d'écrire
» sous sa dictée tout ce qu'il avait prophétisé de-
» puis l'an 13 de Josias; Baruch ayant terminé
» son travail l'an 5 de Jhouaqim (603) au 9e mois,
» alla faire de ce livre une lecture publique dans
» le temple : par suite de la rumeur que causa
» cette lecture, le livre fut porté au roi qui était
» dans son appartement d'hiver, près d'un brasier;
» ce prince en lut trois ou quatre pages, les dé-
» chira, puis brûla tout le livre page à page, et
» donna ordre que l'on saisît Baruch et Jérémie
» pour les punir; mais on les cacha. »

Cette affaire étant de l'année 603, 2e de Nabukodonosor, lorsque ce monarque était rendu à Babylone, il ne peut avoir de suite assiégé Jérusalem et enlevé le roi, surtout lorsque Jérémie, et le livre des Rois n'en disent pas un seul mot. Polyhistor a sûrement confondu l'expédition de 597, et il a pris Ihouakin pour son père Ihouaqim: la méprise est très-facile pour un Grec; mais à cette époque où Kiaxares-Astibar assiégeait Ninive, ce prince n'a pas dû prêter ses troupes, et si les Mèdes accompagnèrent les Chaldéens, ce dut être dans l'expédition de 605 et 604, contre Nekos. Ainsi il y a confusion double.

La source de cette erreur semble être une phrase des Paralipomènes. Cette chronique dit, au chap. XXXVI, liv. II :

« Ihouaqim régna 11 ans, et il fit le mal devant » le Seigneur. Contre lui vint Nabukodnosor qui » le lia de chaînes d'airain pour l'emmener à Ba- » bylone, et il *emporta* aussi *les vases* du temple. » Son fils Ihouakin régna à sa place, [illegible] ans, » et il régna pendant 3 mois et 10 jours; et Na- » bukodnosor envoya contre lui et le fit amener à » Babylone *avec les vases.* »

Il y a dans ce passage plusieurs [illegible] palpables. Selon la chronique [illegible] Ihouakin avait *18 ans* quand il régna, et non [illegible] témoignage est confirmé par la circonstance qu'il

t se rendre de son gré à discrétion : un enfant de 8 ans *ne vient pas*, on *l'amène*. A cette époque (598) Nabukodonosor n'avait pas emporté les vases du temple, car Jérémie, témoin sur place, dit en son chap. XXVII : « Dieu s'est adressé aux » colonnes, et à la mer d'airain, et aux vases d'ai- » rain que Nabukodnosor *n'a point emportés* » quand il a emmené le fils de Jhouaqim, et il leur » a dit : *maintenant vous serez déportés avec* » *Sedekias.* »

Si les vases ne furent pas emportés avec le fils, ils ne l'avaient donc pas été avec le père, et si l'enlèvement du père n'est mentionné à aucune époque, ni par Jérémie, témoin intéressé, ni par la Chronique des rois, rédigée long-tems avant les Paralipomènes, l'on a droit de dire que ce dernier livre, écrit tardivement et négligemment, a introduit cet enlèvement par la confusion du père avec le fils, ou par le motif dévot d'accomplir les menaces prophétiques de Jérémie en son chapitre XXXVI.

Depuis l'an 604, où Nabukodonosor emmena par le désert ses prisonniers à Babylone, l'on ne voit point ce prince reparaître en Syrie avant l'an 598 : il est naturel de croire que les premières années de son règne furent employées à organiser son empire, à surveiller les Mèdes et les Scythes, et à préparer une dernière expédition contre les

deux seules cités qui lui résistaient encore en Syrie, contre Tyr et Jérusalem. Examinons les dates du siége de Tyr.

CHAPITRE XIV.

Siége de Tyr.

Les chronologistes trouvent dans les dates du siége et de la prise de Tyr quelques difficultés [1] qui se résolvent assez naturellement, selon notre manière de voir.

« Nos écritures, dit l'historien Josephe [2], » portent que Nabukodonosor détruisit notre » temple dans la 18e année de son règne, et que » cet édifice resta 30 ans sans être rétabli; les tra- » vaux de ses fondations ayant été repris l'an 2 » de Kyrus, la reconstruction ne fut achevée que » l'an 2 de Darius. A ces témoignages [illegible] ceux » des archives phéniciennes, [illegible] auto- » rité ne peut être équivoque, car [illegible] Tyriens

(1) *Voyez* Desvignolles, tom. II, chap. 1er, livre IV.

(2) Joseph., contr. App., liv. 1er, § 21.

(3) *Ibid.*, § 17.

» ont des registres très-anciens de ce qui s'est » passé de remarquable chez eux et chez les » peuples avec qui ils ont eu des rapports. Ces » registres formés par autorité publique sont con- » servés avec soin. » Ici ils sont conformes pour le calcul des années; on y lit : « Sous le règne du » roi Ithobal, Nabukodonosor commença le siége » de Tyr, qui dura 13 ans.

» A Ithobal succéda Baal, qui » régna.....	10 ans	
» Après sa mort, les rois furent » remplacés par des juges (ou suf- » fètes); en cette qualité Eknibal » gouverna.....		2 mois
» Chelbis, fils d'Abdaius.....		10
» Abbar, grand-prêtre.....		3
» Mitgon et Gerastrate, fils » d'Abdelème.....	6	
» Balator, avec le titre de *roi*..	1	
» Puis Merbal, que l'on fit venir » de Babylone.....	4	
» Puis son frère Irom, appelé » aussi de Babylone.....	20	
Total.....	42 ans	3 mois.

» De son tems Kyrus devint puissant chez les » Perses. Toute cette durée est de 54 ans et » 3 mois. Le siége de Tyr commença l'an 7 de

» Nabukodonosor (598); et l'an 14 [illegible] Kyrus
» arriva à l'empire. Ainsi les récits [illegible] Chaldéens
» et des Tyriens sont conformes aux [illegible]pôtres. »

Ce passage présente des contradictions qui viennent, soit des copistes, soit de Josephe lui-même. D'abord les anciennes éditions disent, d'après les manuscrits, que le temple resta ruiné, non pas *50* ans, mais *7* ans; cela serait absurde, mais si au lieu de 7 on lit *70*, l'on descend de l'an 787 à l'an 518, que Josephe a pu croire l'an 2 de Darius, par une simple erreur de deux ans. Le changement de ces *70* en 7, par la suppression des dixaines, appartient sûrement aux copistes. Les modernes ont substitué le nombre 50, qui est vrai dans un autre sens; car de l'an 587, si vous ôtez 50, vous tombez à 537, seconde année de Kyrus; mais ce n'est pas le texte de Josephe.

Les 54 ans 3 mois pour les rois Persans sont une autre erreur qui semble appartenir à Josephe seul. Sa liste additionnée ne donne que 42 ans 3 mois; et si des 20 ans d'Iroi[illegible] on ôte 6 pour obtenir sa 14e année, qui correspond à l'avènement de Kyrus, on n'a plus que 36 ans 3 mois. A la vérité, si l'on prend cet avènement pour celui de l'an 560 au trône des Mèdes, on a 53 ans jusqu'à l'an 598, ce qui cadre assez; mais alors le résumé de Josephe, qui compte 54 ans, est faux et incompatible avec l'an 537, puisque de là

à 598, il y a 61 ans. Pour tout concilier, il faudrait supposer que Josephe a omis 6 à 7 années du règne d'Ithòbal, sous qui commença le siége, et cela est croyable de la part de cet écrivain, qui offre plusieurs fautes semblables. Celle-ci n'a pas d'importance, et elle est rachetée par les faits intéressans qu'il nous apprend; savoir, 1° que le siège de Tyr commença l'an 7 de Nabukodonosor (598); 2° qu'il dura 13 ans, et par conséquent finit l'an 586, un an après la prise de Jérusalem, ce qui cadre bien avec le chapitre XXVI d'Ezéchiel, lequel l'an 11 de Sedekias (587) reproche à la ville de Tyr sa joie de la ruine de Sion et la menace d'un sort semblable.

Le siége de Tyr ne fut d'abord qu'un blocus; les machines de guerre ne furent approchées que la dernière année, lorsque le roi de Babylone, débarrassé des Juifs, put rassembler toutes ses forces pour l'assaut. C'est pourquoi Ezéchiel ajoute, verset 7 : « Voici que j'amènerai contre *Sour* (Tyr) » Nabukodonosor, roi de Babylone, roi des rois, » avec sa cavalerie et ses chars : il élevera des » tours de bois, des remparts de terre, il fera » frapper ses béliers, etc., etc. » Ceci a fait croire à quelques chronologistes que le siége n'avait commencé qu'alors (1); mais l'hypothèse est sans soutien.

(1) Voyez Desvignolles, liv. IV, chap. 1er.

A cette époque la métropole des Tyriens, située dans le continent, avait pour citadelle un monticule de roc qui se voit encore dans la plaine, saillant en pain de sucre, à environ 1000 toises de la mer. C'était ce même local que vers l'an 732 avait attaqué Salmanasar, roi de Ninive, et qu'il avait bloqué en coupant un bel aqueduc dont les ruines subsistent encore. Les Tyriens, quoique réduits aux abois, lui résistèrent; moins heureux cette fois, ils furent emportés d'assaut par le roi de Babylone, qui les traita comme les Juifs, et qui emmena pour otages leurs familles les plus distinguées. Ce fut de ces familles que vinrent les rois Merbal et Irom, demandés par les restes du peuple échappé au sabre et à la captivité, et qui s'était établi dans une petite île triangulaire distante de leur ville ruinée d'environ 16 à 1700 toises. C'est là qu'Alexandre trouva leur postérité, dans ce qu'on appela la *nouvelle Tyr*. Les Grecs nous apprennent que là existait un temple d'Hercule, dont la fondation remontait à 2500 ans avant le voyage d'Hérodote [1], c'est-à-dire environ 2900 ans avant notre ère. Il faut croire que ce local, formé d'une roche plate, privé d'eau douce et exposé aux pirates, n'eut point d'autre habitation que ce temple et quelques dépendances, jusqu'à ce

[1] *Voyez* Hérod., liv. II, chap. XLIV.

qu'une colonie contrainte par la nécessité et pourvue de moyens suffisans, pût y construire des citernes, y élever des murs, y bâtir des maisons et tous les ouvrages qui caractérisent une cité. Or cette colonie paraît avoir été la portion d'habitans échappés à la ruine de l'ancienne Tyr continentale : c'est donc celle-ci dont Josephe nous dit, en un autre passage, que les archives phéniciennes plaçaient la fondation 240 ans avant le temple des Juifs par Salomon. Cette date répond, selon ses calculs, à l'an 1256 avant J.-C.; car nous avons vu qu'il compte 470 ans entre la fondation et sa ruine par Nabukodonosor (en 586 avant J.-C.). Justin semble dire la même chose quand il place (1) cette fondation de Tyr *l'année* avant la ruine de Troye; en effet, selon quelques historiens grecs, la ruine de Troye eut lieu vers 1255 ou 1256.

Contre Josephe et Justin, on pourrait alléguer le livre intitulé *Josué*, qui fait mention de Tyr comme d'une ville frontière des tribus juives dans leur acte de partage; mais pour quiconque a lu avec attention le livre intitulé *Josué*, il est dé-

(1) Justin., liv. XVIII, chap. III. Il attribue aux Philistins d'Ascalon la prise de Sidon, qui occasionna la fondation de Tyr ; et la plus grande puissance des Philistins fut au tems des *juges*.

montré que ses récits vagues et sommaires d'événemens sans date et désignés comme anciens [1], ne sont qu'une compilation posthume de traditions et de monumens déjà écrits, laquelle a pu se retarder jusqu'au tems de Samuel; et la citation du nom de *Tyr*, loin d'être une objection contre les annales officielles et régulières des Phéniciens, devient plutôt une preuve nouvelle et décisive de la composition tardive du livre juif intitulé *Josué*, sans auteur nommé, ni tems connu.

Après la réduction de Tyr et de Jérusalem [2],

---

[1] Josué, chap. IX, v. 27. « Et Josué accorda aux Gabaonites d'être les coupeurs de bois et les porteurs d'eau » habituels à l'Autel-de-Dieu, *jusqu'à ce jour*..... *Ibid.*, » chap. VI, v. 25 : Et les descendans de la courtisane » Rahab ont vécu au milieu du peuple (d'Israël) *jusqu'à* » *ce jour*.....» On trouve jusqu'à dix faits cités avec cette expression *jusqu'à ce jour*, qui désigne une durée déjà prolongée depuis l'origine. Les Gabaonites paraissent avoir joui jusqu'à Salomon, de leur privilége, qui ne fut troublé que par Saül. Ainsi la rédaction du livre de Josué prend une grande latitude.

[2] Si l'on voulait en croire les Juifs, ces guerres opiniâtres et meurtrières que leur firent pendant un siècle et demi les rois de Ninive et de Babylone, n'avaient d'autre motif que la colère du dieu d'Abraham contre le culte des idoles pratiqué par sa race. Mais pour peu que l'on réfléchisse sur

Nabukodonosor, possesseur tranquille de toute la Syrie, paraît s'être retiré à Babylone, et y avoir passé le reste de son règne à la construction des immenses ouvrages dont nous avons parlé, chap. III, pag. 15.

C'est l'indication qui résulte du silence absolu de *Berosse* sur aucune autre expédition étrangère et lointaine, et de celui de Josephe, qui continuant l'histoire de la Judée à cette époque, et qui ayant en main les écrits de Berosse et des autres historiens, n'eût pas manqué de citer une expédition importante; enfin c'est encore le résultat des écrits de Jérémie, qui fut un écrivain contemporain et vécut plusieurs années après la ruine de Jérusalem. En quel tems donc, à quelle époque faut-il placer cette prétendue conquête de l'Egypte que supposent les écrivains dits *ecclésiastiques*, et cette grande expédition de Nabukodonosor en *Lybie* et en *Ibérie*, qui n'a de garant que Mégasthènes, cité

---

l'état politique et civil de ces tems reculés, il est facile de voir que la richesse territoriale et commerciale des Juifs et des Phéniciens fut le véritable motif des guerres que leur firent les rois de l'Euphrate et du Tigre, jaloux d'ailleurs du commerce que les Tyriens et les Palestins faisaient par la mer Rouge dans le golfe Persique, où ils causaient une dérivation des richesses, qui sans cela seraient remontées à Babylone et à Ninive.

ensuite par Strabon, par Polyhistor, etc., par Josephe, etc.

CHAPITRE XV.

Prétendue expédition en Égypte, en Lybie, en Ibérie, sans preuves et sans vraisemblance.

A L'ÉGARD de l'Egypte, Hérodote qui a bien connu l'histoire de cette contrée pendant toute cette période (1), n'indique pas un mot, ne donne pas un soupçon de cette prétendue conquête, qui eût dû faire beaucoup de bruit. Il y voyageait cent ans après Nabukodonosor, et voici l'extrait de tout ce qu'il dit de relatif à cette période.

« Nekos, après un règne de 16 ans, meurt (en 602) sans autre échec que sa dernière campagne (*bien détaillée par les Hébreux*). Psammis, son fils, lui succède, sans la moindre mention d'une invasion récente de la part des Kaldéens, dont les conquêtes se bornèrent au torrent d'Egypte, selon les Hébreux. Psammis ne règne que six ans et

(1) Hérod., liv. II, depuis le n° 158 jusqu'au 169e.

meurt (597), après avoir fait en Ethiopie une expédition qui prouve sa sécurité. Son fils *Apriès* lui succède (en 596), et fut après Psammiticus, son bisaïeul, le *plus heureux* des rois ses prédécesseurs. Il règne 25 ans; il a sur mer des succès contre les Sidoniens et les Syriens; mais il termine par un revers contre les Kyrénéens. Ses troupes se révoltent, et couronnent Amasis (en 570) qui le fait étrangler, et qui règne très-heureusement. Dans tous ces règnes, on n'aperçoit aucun indice, aucune trace de la prétendue conquête des Babyloniens.

Jérémie dont on réclame ici l'autorité comme prophète, prouve la négative comme historien; car après la ruine de Jérusalem et l'assassinat de Godolias, gouverneur kaldéen, les Juifs qui craignaient la vengeance de Nabukodonosor, se *retirèrent en Egypte*, dit Jérémie, *parce qu'ils crurent y vivre en paix et en sûreté :* donc le pays n'était pas au pouvoir de Nabukodonosor. L'Egyptien Apriès y régnait tranquille et heureux (1). Il est bien vrai que Jérémie dit au chapitre XLIV, v. 30 : « Je livrerai Pharaon, *Haphra* (Apriès),

(1) *Voyez* Jérémie, chap. XLII, XLIII, XLIV. Le ch. LII, v. 30, indique cette fuite l'an 22 de Nabukodonosor (l'an 583). L'année suivante (582), son général Nabusardan vint faire un enlèvement de Juifs pour châtiment.

» roi d'Egypte, aux mains de ses ennemis, de » ceux qui en veulent à sa vie, comme j'ai livré » Sedekias aux mains de Nabukodonosor, son » ennemi. » Ceci se rapporte à l'an 22 de Nabukodonosor (583). Vouloir s'autoriser de ce verset pour prouver qu'Apriès fut détrôné par Nabonadius, c'est cumuler fausse citation, faux raisonnement, confusion de dates et de personnes (1). D'autre part prétendre, comme l'ont fait quelques savans plus pieux que prudens, qu'un événement a dû arriver, parce qu'un prophète juif l'a prédit, c'est introduire en histoire une règle subversive de tout ordre et de toute vérité : alors nous ne pourrons plus refuser aux Indiens et aux Chinois de raisonner par nos propres principes, et on voit l'abus qui en résultera. Ici la vérité est que dans les prophéties juives, comme dans les autres, il faut, selon le conseil de plusieurs sages théologiens, distinguer les *prophéties comminatoires*, des *prophéties exécutives*. Dans la première classe, par exemple, fut celle de Jonas sur la ruine de Ninive : voudra-t-on, comme ce prophète, reprocher à Dieu de n'avoir pas détruit un grand peuple pour satisfaire à une prédiction ? La prophétie de Jérémie à Taphnahs en Egypte, est du même

(1) *Voyez* Larcher, Kanon Chronologique, année 750, pag. 670.

genre, lorsqu'il proteste que le *trône de Nabukodonosor sera un jour posé sur les pierres qu'il enterra près le palais.* Si le silence absolu de l'histoire dément cet événement, pourra-t-on forcer une telle barrière ? D'ailleurs on peut dire que le trône de Babylone étant passé à Kyrus, la prédiction s'accomplit dans la personne de Cambyse qui conquit l'Egypte et en devint roi.

Quant au récit de Mégasthènes qui suppose que Nabukodonosor, *plus vanté que Hercule même* par les Kaldéens, avait franchi les colonnes d'Afrique et conquis l'Espagne; qu'ensuite, selon le commentaire de Strabon (1), il était revenu par la Thrace, etc., l'invraisemblance d'une telle expédition à cette époque est trop choquante pour mériter qu'on la discute. L'erreur vient d'une fausse acception du mot *Ibériens.* Quelqu'auteur Kaldéen mentionnant la conquête des Juifs, les aura désignés par leur nom asiatique *Heberim* (Hebræi); et soit Mégasthènes, soit le traducteur qu'il employa, l'écrivain n'ayant pas connu ce petit peuple ou cet ancien nom, l'a entendu des *Eberim* ou Ibères d'Espagne, ou de Colchide, dont le nom a la même orthographe et peut-être la même étymologie (2).

(1) Strab., liv. XV, pag. 687; Joseph., contr. App., liv. I, § 20; Eusèbe, Præp. Evang., lib. 9.

(2) *Eber*, peuple ou pays d'*au-delà* le désert ou la mer.

En faveur de cette expédition de Lybie, l'on a voulu invoquer un passage de Salluste qui dit que (1) « selon les livres phéniciens trouvés chez le roi » Iempsal, une partie de l'ancienne population » de l'Afrique s'était composée de Perses, de » Mèdes, d'Arméniens venus par mer à la suite » d'Hercule » ; et parce que la langue des Berbères qui descendent des anciens *Mazikès*, offre en effet quelques mots persans, on a voulu s'en prévaloir pour appliquer ce récit à Nabukodonosor que les Africains auraient pris pour Hercule (2).

Mais on n'a pas fait attention, 1° que les Mèdes, les Perses et les Arméniens n'ont jamais été sujets de Nabukodonosor; 2° qu'il n'aurait pu les licencier sans anéantir son armée, et qu'alors même à cette époque tardive, ils n'eurent pas été assez nombreux pour fonder un peuple ; 3° enfin que la vraie raison de ce fait historique se trouve clairement

---

Hybernia, l'Irlande a la même origine. Il est assez singulier que les mots germanique et anglais *uber* et *over* aient le même sens.

(1) Sall. Bell. jugurth., chap. XVIII.

(2) Voyez *Catalogo de las Lenguas*, tratado 3°, sect. 1, chap. IV, art. 1°, n° 567, par Hervaz, qui dans tout son ouvrage, fait un étrange usage d'une vaste érudition et de la riche collection des Vocabulaires qu'il a eus en main.

indiquée dans le chap. XXVIII d'Ezéchiel, où cet écrivain dit à la ville de Tyr :

« Ville superbe qui reposes au bord des mers, » tu tiens à ta solde *le Perse*, *le Lydien*, l'Egyp- » tien. Tes murailles sont parées de leurs bou- » cliers et de leurs cuirasses. *Tu portes ton com-* » *merce au loin dans des pays* (ou des îles). » Tous les vaisseaux de la mer sont employés à » tes transports. »

On voit par ces phrases que les Tyriens eurent le même système militaire que les Carthaginois, les Vénitiens, les Génois, en un mot, que tous les peuples marchands qui, pour économiser le sang de leurs citoyens, prennent à leur solde des étrangers mercenaires. Naturellement les Tyriens dûrent trouver de tels stipendiaires dans les Arméniens, les Mèdes et les Perses, qui nés soldats, dûrent préférer aux enrôlemens forcés de leurs rois, l'enrôlement volontaire chez un peuple libre qui les payait bien. les Phéniciens qui eurent de bonne heure des colonies en Afrique, à Hippon, à Leptis, à Utique, y envoyèrent pour garnisons ces soldats asiatiques, dont la cumulation pendant six ou sept siècles avant Nabukodonosor, dut y jeter une masse capable d'influer sur la population et le langage : les débris d'une armée débandée n'eussent pu produire un tel effet. L'expédition d'Hercule, tout aussi invraisemblable que celle de Nabuko-

donosor, se décèle par cela même, pour une allégorie dans laquelle le *soleil*, dieu des Phéniciens, est personnifié roi et conquérant, parcourant et soumettant tout le monde; et parce que les principaux astres et les constellations également personnifiés en héros, étaient les patrons des divers peuples, par exemple, Persée, patron des Perses; Jason, patron des Mèdes; Haïk ou Orion, patron des Arméniens; il devint naturel de dire que ces peuples avaient suivi leurs chefs à l'armée *céleste*, et à une expédition qui eut pour bornes les colonnes d'Afrique et d'Espagne, attendu que là le soleil semblait finir sa course dans l'Océan. Lisez l'histoire ancienne sans calcul et sans précautions, vous n'y verrez qu'un roman souvent absurde; lisez-la avec une défiance critique, elle finira par ne vous offrir que des tableaux de faits naturels et probables.

Revenons aux rois de Babylone.

CHAPITRE XVI.

Derniers rois de Babylone jusqu'à Kyrus.

Le Kanon astronomique donne 43 ans de règne total à Nabukodn-osor... Par conséquent il régna 25 ans depuis la prise de Jérusalem arrivée l'an 18 de son règne, et sa mort arriva l'an *562* avant notre ère. Ayant été marié vers l'an 606, déjà chef d'armée, l'on peut supposer qu'il eut à cette époque 22 à 24 ans, ce qui place sa naissance vers l'an 628 à 630 et donne à sa vie la durée très-naturelle de 70 ans. La Chronique des rois est d'accord avec le Kanon astronomique, lorsqu'elle dit : « La 37e année depuis que *Jhouakin,* » roi de Juda, eut été déporté, Aouil-Merodak [1], » roi de *Bâbylon,* en l'an 1er de son règne, retira » ce prince de la prison où il languissait. »

Jhouakin fut déporté dans la même année où Sedeqias lui fut substitué, l'an 597 : Aouil-Merodak régna en l'an 561... L'intervalle est juste 37 ans [2].

---

[1] Reg., liv. II, chap. dern., v. 27.

[2] Ce même fait est répété mot pour mot dans le dernier

« Selon Berosse, le caractère vicieux et mé-
» chant d'*Aouil-Merodak* le fit tuer dans la se-
» conde année de son règne, par Neriglissor, qui
» avait épousé sa sœur [1]. »

Neriglissor régna 4 ans, depuis 559 jusques et compris 556. Il doit être ce *Labunet* d'Hérodote, de qui Kroïsus attendit des secours en 558 et 557. Ce mot *Labun-et* n'est pas autre que le *Nabu* et *Nabun* des Hébreux et des Chaldéens, dans lequel l'*N* est changé en *L* par un cas dont notre langue offre des exemples triviaux. Le peuple dit *ecolomie* au lieu d'*œconomie*. Il est singulier de trouver cette altération dans le nom de *Laboroso-achod*, fils et successeur de Neriglissor.

---

chapitre de Jérémie, dont la fin est littéralement la même que celle du dernier chapitre des Rois.... Mais est-il naturel, est-il croyable que Jérémie qui commença dès l'an 626 un rôle politique et religieux comportant un âge de 25 ans au moins ; que Jérémie, né vers l'an 651, ait encore écrit en 561, à l'âge de 90 ans ? N'est-il pas évident que de très-anciens copistes se sont permis d'ajouter ces versets, et même une partie de ce chapitre ? et alors où est pour nous la preuve que les deux précédens, les 50 et 51e, n'ont pas été ajoutés, quand leur contenu, plein d'allusions à la prise de Babylone par Kyrus, est bien autrement inconciliable avec la vie de Jérémie ? où sont nos garans de l'autographie des manuscrits de Jérémie ?

[1] *Berosus in Joseph. contr. App.*, lib. 1, § 20.

« Ce prince encore très-jeune, ayant montré » des inclinations perverses, dit Berosse, ses cour- » tisans tramèrent un complot et le massacrèrent. » Après sa mort, les conjurés déférèrent unani- » mement la couronne à un certain Babylonien » appelé *Nabonide*, qui avait été de la conspi- » ration. Sous *Nabonide*, les murs des quais le » long du fleuve furent reconstruits avec plus de » magnificence : à la 17e année de son règne, » Kyrus venu de la Perse avec une armée im- » mense, ravagea la Babylonie. Nabonide étant » sorti de Babylone et lui ayant livré bataille, fut » entièrement défait et se sauva avec peu de suite » à Borsippa. Kyrus, maître de Babylone, et » voyant le caractère mobile de ses habitans (tou- » jours disposés à quelque sédition), résolut » d'abattre les fortifications. Il marcha ensuite » contre Borsippa, pour y assiéger Nabonide ; » mais parce que celui-ci lui rendit volontaire- » ment les armes, Kyrus le traita avec douceur » et lui assigna pour demeure la province de » *Kerman*, où Nabonide vécut (paisiblement) » le reste de ses jours (1). »

Ce récit est tellement circonstancié, et son au-

(1) Dans un fragment cité par Eusèbe (Præp. Evang., lib. IX, cap. XLI), Mégasthènes offre les mêmes faits ; mais les noms sont très-altérés.

teur est d'un tel poids, que l'on ne peut élever contre lui aucune opposition raisonnable..... Hérodote n'est point aussi détaillé; mais loin de le contredire, il semble s'accorder avec Berosse et le confirmer.

« Kyrus, dit-il, après avoir traversé le Gyn-
» dès, continua sa route vers Babylone; les Ba-
» byloniens ayant mis leurs troupes en campagne,
» l'attendirent de pied ferme : lorsque Kyrus s'ap-
» procha de la ville ils lui livrèrent bataille; mais
» ayant été vaincus ils se renfermèrent dans leurs
» murs. »

Hérodote ne fait point ici mention de leur roi. Mais par ce qu'il a dit dans l'article précédent, que ce fut *contre lui que marcha* Kyrus, il s'ensuit qu'il dut commander selon l'usage des tems.

« Les Babyloniens qui depuis long-tems savaient
» que Kyrus ne pouvait rester tranquille, et qu'il
» attaquait également toutes les nations, avaient
» fait un amas de provisions pour un grand
» nombre d'années; aussi le siége ne les inquié-
» tait-il en aucune manière. »

Ceci correspond très-bien à la précaution prise par Nabonide, de relever les murailles des quais. Hérodote raconte ensuite comment, ayant déjà passé beaucoup de tems en des attaques inutiles contre la ville, Kyrus reçut le conseil, ou con-

çut de lui-même l'idée de détourner le fleuve de son lit, précisément par le même moyen qu'avait imaginé Nitokris pour fonder les piles du pont et les quais de la ville; comment les Perses, ayant pris leur route dans le lit du fleuve ainsi mis à sec, eurent encore le bonheur de trouver ouvertes les petites portes d'airain pratiquées aux murs des quais, et de surprendre ainsi les habitans, *qui par hasard ce jour-là célébraient une fête* et ne s'occupaient que de danses et de plaisirs. C'est ainsi, dit Hérodote, sans rien ajouter sur le sort du prince détrôné, que Babylone fut prise *pour la première fois;* il dit ailleurs comment elle fut prise *une seconde fois* par Darius, 32 ans après (1).

Rien, comme l'on voit, ne dément Berosse ni Mégasthènes : il est probable que la sortie exécutée par Nabonide eut pour motif secret la crainte qu'il eut de quelques factions et de ce caractère mobile des Babyloniens, qui alarma Kyrus même. Ce soupçon est autorisé par sa retraite à Borsippa avec peu de monde, et enfin par sa reddition volontaire.

Il est moins facile de concilier nos trois auteurs au sujet de sa parenté; car tandis qu'Hérodote le prétend fils de Nitokris et de Nabukodonosor,

(1) Hérod., liv. I, § 191, et liv. III, § 150 et suiv.

Mégasthènes assure qu'il n'était point parent de Laboroso-achod, qui néanmoins, par sa mère, dut être petit-fils de ce monarque : Berosse semble être du même avis, quand il emploie ces mots : *un certain Nabonide, babylonien,* et cependant *Nabonide* porte la signification de fils de Nabou : Berosse a-t-il rougi du prince qui survécut à la perte de son trône et de son pays?

Nous ne voyons pas comment Hérodote, voyageur étranger, peut avoir raison contre Berosse et Mégasthènes, tous deux d'accord ici, tous deux revêtus d'emplois publics; admettons qu'il soit en erreur, elle a peu d'importance puisqu'elle ne change rien à l'ordre des tems, qui est notre principal objet.

Kyrus devint roi de Babylone l'an 538; il avait commencé son règne sur les Mèdes et les Perses l'an 560; il avait pris Sardes et détrôné Krésus l'an 557. Quel fut l'emploi des 3 ans d'intervalle? Hérodote nous l'indique d'une manière satisfaisante, dans les chapitres CLII, CLXXIX et CLXXX de son livre premier. Il dit en substance : « qu'après la prise de Sardes et l'établissement d'un » gouverneur, Kyrus reprit la route d'Ecbatane, » ayant en vue de nouvelles conquêtes. Les Babyloniens, les Bactriens, les Sakes ou Scythes, » et les Egyptiens étaient autant d'obstacles à ses » projets; il résolut de marcher en personne

» contre ces peuples; il envoya Harpages, l'un » de ses généraux, contre les Ioniens, tandis » que lui-même en personne subjugua toutes les » nations de l'Asie supérieure, sans en omettre » aucune. Je les passerai la plupart sous silence, » continue l'historien, me contentant de parler » de celles qui lui donnèrent le plus de peine : » lorsqu'il eut réduit sous sa puissance tout le » continent, il songea à attaquer les Assyriens.

» Arrivé au fleuve *Gyndes*, l'un des chevaux » blancs consacrés au soleil saute dans l'eau et » se noie. Kyrus indigné de l'insulte du fleuve, » veut l'en punir; il suspend l'expédition contre » Babylone et il passe tout un été à saigner le » fleuve en 360 canaux qui l'épuisèrent (autant » de canaux que de jours dans l'an). Au second » printems il reprend sa route contre Babylone. » Les habitans sortent au-devant de lui, il les » bat : rentrés dans leurs murs, ils s'inquiètent » peu du siége, parce qu'ils avaient amassé des » vivres pour plusieurs années. Kyrus se trouva » dans un grand embarras; car *depuis long-tems* » il assiégeait la place, et il n'était pas plus avancé » que le premier jour. »

Calculons. Kyrus part au printems; il perd l'été : au second printems il arrive devant Babylone; le siége dure *long-tems*, supposons *18 mois*; il aura pris Babylone la troisième année depuis

son départ : il la prit l'an 539; par conséquent il partit de Perse l'an 541. Il a dû passer au moins deux ans en préparatifs (543); les 14 années depuis la prise de Sardes furent donc employées à subjuger tous les peuples de la Haute-Asie et de la mer Caspienne jusqu'au Caucase. Or dans un siècle où des villes fortes par la nature ou par l'art soutenaient des siéges de 8 et 10 ans, ce ne fut pas trop de 14 années pour soumettre des pays remplis de semblables villes, et des peuples montagnards cités de tout tems pour très-belliqueux.

CHAPITRE XVII.

Du livre intitulé Cyropédie de Xénophon.

Le règne de Kyrus qui est le terme des grandes difficultés chronologiques, se trouve clairement établi dans toutes ses dates. Si Ktésias diffère d'Hérodote sur quelques circonstances de la vie de ce prince, l'on peut dire qu'il ne le dément point sur le fond. Il n'en est pas de même du philosophe Xénophon, dont le livre intitulé *Kyropœdie*, ou *Éducation de Kyrus*, suscite une telle

controverse, qu'il faut nécessairement que l'un des deux auteurs ait été trompé grossièrement ou ait eu l'intention réfléchie de faire un roman. Ce procès entre Hérodote et Xénophon, a beaucoup divisé les modernes. Les uns ont voulu considérer la *Kyropœdie* comme l'histoire véritable de Kyrus, tandis que d'autres n'ont vu dans cet écrit qu'un roman politique dicté par un motif et pour un but de circonstance. Les plaidoyers produits à ce sujet depuis deux siècles, formeraient eux seuls dix gros volumes : néanmoins la question est simple, si on l'envisage par son vrai côté. Nous autres Européens, gens d'église ou de cabinet, qui discourons sur les rois et les conquérans, nous sommes d'assez pauvres juges en fait de vraisemblances ou de probabilités historiques, surtout pour des événemens passés en Asie il y a 2400 ans. Les mœurs de cette contrée et de ces gouvernemens diffèrent tellement de nos usages, que même de nos jours des gens de beaucoup d'esprit parlent de ce qui se passe en Perse et en Turquie, d'une manière ridicule pour tout voyageur qui en a été le témoin. Ce n'est point en traitant notre question au fond, en discutant lequel des deux récits est le plus naturel (puisque la nature est pour chacun son habitude), qu'il faut prononcer entre Hérodote et Xénophon; c'est en établissant l'examen préalable de leurs motifs et de leurs intentions;

à cet égard les témoignages multipliés des auteurs anciens, qui furent leurs contemporains plus ou moins médiats, nous fournissent des moyens décisifs.

Diogène de Laerte qui a écrit la vie d'un grand nombre de philosophes anciens, sur des mémoires originaux, atteste (1) « que Xénophon et Platon, » disciple de Socrate, mus de sentimens de jalou- » sie et même d'envie l'un contre l'autre, écri- » virent à dessein de se contredire, sur les mêmes » sujets; et qu'entr'autres, Platon ayant écrit son » *Livre de la République*, Xénophon lui opposa » le sien de *la Kyropœdie* ou *Éducation de* » *Kyrus;* par représailles, Platon dans son *Traité* » *des Lois*, appela ce livre une *fiction, attendu* » *que Kyrus ne fut pas tel.* » Athénée dans son *Banquet* (2) *des Savans*, ouvrage si érudit, si rempli d'anecdotes curieuses, atteste les mêmes faits, en insistant sur le caractère de Platon, bien *différent de ce qu'on en croit vulgairement.*

Aulugelle, ce père estimable, qui pour l'instruction de ses enfans, tira de ses nombreuses lectures les notes que nous possédons sous le nom de *Nuits*

---

(1) *Diog. Laert., Vita Platonis*, tom. I, liv. III, pag. 185; et notes de Ménage, tom. II, pag. 152, n° 34. *Voyez* aussi Dacier, Vie de Platon, tom. I, pag. 107 à 111.

(2) Athénée, liv. XI.

Attiques; Aulugelle, en desirant d'ailleurs atténuer ce fait qui le chagrine, convient cependant que « ceux qui ont écrit de si excellentes choses » sur la vie et les mœurs de Xénophon et de » Platon, ont pensé qu'ils n'avaient pu se défendre » de sentimens secrets de jalousie et d'aversion, » et ils en montrent certaines preuves plausibles » dans leurs propres écrits; par exemple, de n'a- » voir jamais fait mention l'un de l'autre, quoique » tous deux, et surtout Platon, aient nommé tous » les disciples de leur commun maître. Ils citent, » comme une autre preuve de cette inimitié, que » Xénophon ayant lu les deux premiers livres du » beau traité sur le meilleur gouvernement répu- » blicain que Platon publia d'abord, il y opposa » son traité du gouvernement monarchique ou » royal, intitulé *Éducation de Kyrus*, et ils » ajoutent que Platon en fut si piqué, que dans » un écrit suivant, il dit qu'à la vérité Kyrus avait » été un homme habile et courageux, mais qu'il » n'avait rien entendu à la science du gouver- » nement (1). »

Enfin Cicéron si versé dans la littérature grecque, qui dans son voyage à Athènes, comme dans ses conversations scientifiques à Rome, puisa la connaissance des traditions biographiques; Cicéron

(1) *Aulugel. Noctes atticæ*, lib. XIV, c. III.

écrivant à son frère Quintus, lui dit : « Kyrus est » peint par Xénophon, non comme vérité histo- » rique, mais comme image d'un gouvernement » juste ; dans cet ouvrage le philosophe a su » donner aux sujets les plus graves, les formes » les plus gracieuses et les plus douces. »

Ainsi l'opinion des anciens, fondée en faits et en traditions de première source, a été que la *Kyropædie* de Xénophon est un pur roman politique et moral, une sorte de censure de la république idéale de Platon; ajoutons encore, un panégyrique tacite du gouvernement royal, sujet cauteleux à traiter devant les démocrates Athéniens. Voilà pourquoi sans doute Xénophon s'est étudié à donner à son récit les formes et les vraisemblances de l'histoire, et à placer son héros sur un théâtre qu'il connaissait. Cela n'empêche pas qu'il ne trahisse son secret, lorsqu'il prête au *persan* Kyrus non seulement la religion d'un Grec, mais encore le langage d'un disciple de Socrate, à tel point que toute la partie morale de son roman est la pure morale de ce philosophe, souvent avec les *propres phrases de ses dits mémorables*, recueillis par Xénophon, ou semés

---

(1) *Cicero ad Quintum fratrem, epistola I^a. Cyrus ille à Xenophonte, non ad historiæ fidem scriptus, sed ad effigiem justi imperii.*

dans Platon, ainsi que l'a très-bien démontré l'abbé Fraguier dans son analyse du livre de Xénophon (1). L'intention et la position de cet écrivain étant expliquées et connues, on conçoit comment il dut écarter de l'histoire de son héros, tout ce qui eût altéré le caractère juste et vertueux qu'il lui donnait. Un premier fait choquant était la rebellion de Kyrus contre son aïeul, et son usurpation du trône de Médie, attestées par Hérodote et avouées par Ktésias. Pour déguiser ce trait, Xénophon s'appuyant du récit d'Hérodote, donne à Kyrus, Mandane pour mère, Astyag pour aïeul, et le persan Cambyse pour père; mais il suppose que ce dernier fut roi de *Perse*, quand à cette époque les Perses, tributaires des Mèdes, n'avaient de *roi* que dans le sens de *satrape*. Puis, afin de sauver à Kyrus le rôle odieux de détrôner *son aïeul*, il suppose qu'Astyag eut un fils appelé *Xyaxarès*, frère de Mandane, lequel succède légitimement à leur père; et enfin supposant encore à ce *Kyaxarès* une fille unique, il la marie avec Kyrus qui, par tous ces moyens, arrive à l'empire en tout bien et en tout honneur.

Sur la question que nous venons d'exposer, il est remarquable que les partisans les plus distin-

(1) Voyez sa dissertation, Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tome III, pag. 58.

gués de Xénophon, sont des gens de robe ecclésiastique ; l'archevêque Ussérius, l'évêque Bossuet, le doyen Prideaux, le recteur Rollin, l'abbé Banier, le pieux chevalier Marsham (*). Pourquoi cela ? par la raison que le récit de Xénophon prête à l'un des livres canoniques juifs, un appui que lui refuse celui d'Hérodote, et que prenant l'oncle prétendu de Kyrus (Kyaxarès) pour le *Darius mède* amené par Daniel au siége et au trône de Babylone, ils trouvent dans la *Kyropœdie* un témoignage qui leur est refusé par toute l'histoire.

Ce livre de Daniel a jeté les chronologistes dans des embarras inextricables, parce qu'ils ont posé d'abord en principe ce qu'il fallait discuter comme question.... Qu'est-ce que le livre intitulé *Daniel* ? Si le lecteur a la patience d'en lire une courte analyse, il y trouvera les moyens de juger par lui-même.

(*) Petau fait exception ; Fréret a varié.

CHAPITRE. XVIII.

Du livre intitulé Daniel.

« L'AN 3 de Ihouaqim, roi de Juda, Nabuko-
» donosor vint assiéger Jérusalem, et Dieu livra
» en ses mains Ihouaqim et une partie des vases
» sacrés, que Nabukodonosor emporta dans la
» terre de Sennar et plaça dans le temple de
» son dieu [1]. »

Cette date de l'an 3 répond à l'an 605. Nous avons vu par trois passages de Jérémie, que Nabukodonosor ne fut roi que l'année suivante, 604, 4e de Ihouaqim : la bataille de Karkemis ne fut livrée qu'en cette année 4e, et jusque-là Nekos avait été le maître de la Syrie et de la Judée. Si Nabukodonosor prit Jérusalem et le roi Ihouaqim, ce ne put être qu'en 604, et par les suites de cette victoire; par conséquent la date de l'an 3 est impossible. Et comment imaginer que Nabukodonosor eût assiégé Jérusalem, pris le roi, enlevé les vases, sans que Jérémie, qui jouait

[1] Daniel, chap. 1er.

alors un rôle très-remarquable d'opposition au roi, eût dit un seul mot de ces événemens? Le livre des Rois n'en fait aucune mention, et le récit de ces deux autorités est tel, que l'on ne saurait y adapter cet anachronisme; enfin l'historien Josephe, qui eut sous les yeux tous les détails du récit de Berosse, n'indique rien de semblable. La source de cette erreur se trouve dans les Paralipomènes, chap. XXXVI, ainsi que nous l'avons remarqué ci-devant, page 140, à l'occasion d'un passage de Polyhistor; et cette conformité nous devient déjà un indice de la tardive et posthume composition du livre intitulé Daniel. Maintenant, que deviendront les règles de la critique en histoire, si les autorités que nous citons ne l'emportent pas sur celle d'un livre apocryphe, sans date et sans nom d'auteur? car un auteur n'a jamais dit, en parlant de lui-même : « *Or Daniel vécut jus-* » *qu'à l'an 1er de Kyrus* [1]. »

On suppose que Daniel, enlevé jeune en l'an 3, est emmené dans la terre de *Sennaar*, expression sans exemple pour désigner Babylone; qu'il y est élevé dans les sciences des Kaldéens, qui, comme l'on sait, consistaient surtout en *astrologie et divinations prohibées par Moyse*.

Chap. II. L'an 2 de son règne (603), Nabuko-

---

(1) Dan., chap. 1er, v. dernier.

donosor a un songe qui l'alarme; il fait venir les *voyans ou prophètes* (shoufim), les devins et les *découvreurs* (makshafim); ils ne le satisfont point [1]: Daniel est appelé, et il explique le songe fameux de la statue d'or aux pieds d'argile, et des quatre grands empires (le *Babylonien* à blason d'or, le *Perse* à blason d'argent, le *Macédonien* à blason d'airain, et le *Romain* à blason de fer).

Comment cette allégorie d'un genre tout grec se trouve-t-elle dans un auteur juif? Le grand monarque Nabukodonosor se prosterne devant son page le juif *Daniel,* et cependant peu après irrité contre ses trois amis juifs, qui refusent d'adorer le dieu *Bel,* il les fait jeter dans un brasier ardent où ils se promènent en chantant, et d'où ils sortent sains et *frais.*

Au chapitre IV vient l'histoire du grand arbre coupé et de Nabukodonosor changé en bête. — Chap. V. Puis sans transition se présente Balthasar, fils de Nabukodonosor, qui donne un grand festin que trouble l'apparition de trois mots sur la muraille; Daniel les explique..... Le royaume de *Balthasar* est livré aux *Mèdes* et aux *Perses... La nuit suivante Balthasar est tué et Darius règne dans Babylone.*

---

[1] Le songe d'Astyag, dans Hérodote, offre les mêmes circonstances.

Chap. VI. Le roi Darius établit *120 gouverneurs*, ou satrapes pour gouverner les 120 provinces de son empire, et trois visirs supérieurs, dont l'un est Daniel. Darius fit un édit conformément *aux lois des Mèdes et des Perses*, et par suite de cet édit Daniel fut jeté dans la fosse aux lions, qui ne lui touchèrent pas; et *il continua de vivre* jusqu'au règne *de Darius et de Kyrus le perse.*

Les chapitres VII et VIII contiennent encore des visions de Daniel, l'une l'an 1er, l'autre l'an 3 de *Balthasar*, quoique ce prince soit mort au chapitre V.

Chap. IX. L'an 1er de Darius, Daniel voit dans les livres que le nombre des 70 années prédites par Jérémie touche à son terme. « 70 sabats (ou » semaines d'années), dit-il à Dieu, ont été dé- » crétés sur votre peuple. »

Chap. X. L'an 3 de Kyrus nouveau songe de Daniel. Enfin chap. XI. « L'an 1er de Darius, je » l'aidai sans cesse à gouverner; et je vous dirai » la vérité : il y aura en Perse trois rois (1). Le » quatrième amassera de grands trésors, et il fera » la guerre aux Grecs (Xercès), puis s'élèvera » un roi puissant qui fera tout ce qu'il voudra. Son » empire sera divisé aux quatre coins du ciel et » ne passera point à ses enfans (Alexandre). Puis

(1) A dater de Kyrus (Smerdis est omis).

» un roi du midi (Ptolomée), dont un général » (Seleucus) deviendra plus puissant que lui... » Puis les guerres de Syrie et la désolation du » temple sous (Antiochus Epiphanès) (l'an 170 » avant J.-C.). »

Tel est le plan sommaire du livre intitulé *Daniel :* si de nos jours un tel livre était découvert parmi les manuscrits sanscrits de l'Inde; si les Brahmes nous présentaient un tel *shastra* comme réellement écrit au tems des rois de Babylone, nous ne manquerions pas de leur opposer les axiomes de critique établis par eux-mêmes; nous leur dirions avec les savans anglais Maurice et Bentley [1], que « tout livre est suspect d'alté- » ration et même de supposition, lorsqu'il con- » tient des faits postérieurs à l'époque de son » auteur; et quant au style prophétique employé » par les compositeurs, nous insisterions sur la » remarque de M. Bentley, à l'occasion du » *souria sidharta*, savoir : que de l'aveu des » Brahmes les plus honnêtes et les plus probes, » *il s'est fréquemment et depuis long-tems* » composé en Asie des livres apocryphes dans » lesquels on a donné *au récit* une forme pro- » phétique pour *imposer plus de respect et de* » *croyance à la foule des lecteurs.* »

[1] Asiatick Researches, tom. VIII, Mém. n° 6.

Maintenant, pourquoi ce qui est juste vis-à-vis des Indous ne le serait-il pas vis-à-vis des Juifs? Pourquoi, dans la cause d'autrui, emploierions-nous d'autres poids et d'autres mesures que dans la nôtre? Nos théologiens, ayant à leur tête saint Jérôme [1], déclament contre le platonicien *Porphyre*, « *parce qu'il écrivit un livre pour prou-* » *ver que les prophéties de Daniel n'ont point* » *été écrites par un homme de ce nom, mais* » *par un Juif anonyme, contemporain d'An-* » *tiochus Epiphanès* [2], *et qu'il fallait bien* » *moins* les regarder comme prédiction de ce » qui doit arriver, que comme narration de ce » qui s'était déjà passé. » Mais nos théologiens ne font pas attention que Porphyre a raisonné d'après les mêmes principes que nos savans bibistes et nos missionnaires dans la Chine et dans l'Inde. Or si l'on applique au livre [illegible] *Daniel* les principes par lesquels on [illegible] les *shastras* et les *pouranas*, il n'est [illegible] *jury* équitable qui n'admette les propositions suivantes:

1° Que l'on ne connaît au livre de Daniel aucune date de composition;

2° Qu'il est hors de raison et de probabilité qu'un

---

[1] *Hyeronym., Comment. in Daniel*, tom. III [illegible] 1071.

[2] 170 ans avant notre ère.

auteur dise de lui-même, *qu'il a vécu jusqu'en tel tems,* et qu'en outre il y a contradiction entre le passage *qu'il vécut jusqu'à l'an 1er de Kyrus* (chap. 1er, vers. dernier), et qu'*il eut une vision l'an 3e de ce même prince;* ( )

3° Que le caractère vraiment prophétique ne peut être constaté que par l'antériorité bien authentique de l'oracle ;

4° Que la *chronologie* dudit ouvrage dans la partie des rois de Babylone, ne peut se concilier avec celle des historiens authentiques;

5° Que la partie mythologique porte évidemment le caractère de la mythologie persane et zoroastrienne;

6° Et que le style employé par l'auteur anonyme offre plusieurs mots persans et même grecs, contraires au génie de l'idiome hébreu, et qui ne se trouvent dans aucun autre livre de cette langue[1];

7° Que, selon la remarque de saint Jérôme (p. 2074, tom. III), *les prophéties de ce livre sont si énigmatiques, si obscures, que pour les comprendre il faut avoir lu une foule d'historiens grecs d'une époque tardive, entr'autres Polybe et Possidonius;* d'où il résulte d'une

---

[1] Entr'autres le mot *symphonié*. *Voyez* à ce sujet, Michaelis, dissertation sur le style du livre de Daniel.

part, qu'étant inintelligibles, lues isolément, elles ne peuvent impliquer croyance; et d'autre part, que comparées avec l'histoire, elles en contiennent de tels détails, que l'on a droit de supposer que l'auteur les a connus et les a vêtus à sa manière.

Par tous ces motifs, il est constant que le livre de Daniel est un ouvrage apocryphe d'une date postérieure de plusieurs années à Antiochus-Epiphanès; on peut même dire, dont la composition a été faite à diverses reprises et par plusieurs mains, dont la dernière a dû tarder jusqu'à l'entrée des Romains en Syrie.

Ces faits bien reconnus, on aperçoit à plusieurs problèmes chronologiques de *Daniel*, une solution facile qu'ils n'ont reçue dans aucune autre hypothèse. A l'époque tardive où vécut le principal auteur, on conçoit que, semblable à ses confrères les auteurs de *Judith*, d'*Esther*, de *Tobie*, de *Bel* et *Dagon*, et autres apocryphes, il put être mal instruit de certaines parties d'histoire comprises dans son plan, et qui n'avaient été traitées que dans la langue grecque, peu cultivée jusqu'alors en Judée (1). Par exemple, lorsqu'on analyse

(1) On peut remarquer que tous les apocryphes juifs sont postérieurs au siècle d'Alexandre, et qu'ils ont dû leur origine à la connaissance imparfaite que les Juifs prirent de la littérature grecque, à une époque où le bon goût fut altéré par le malheur des guerres.

tout ce qu'il dit de *Balthasar*, de *Darius le Mède*, et de *Kyrus*, on se convainc qu'il a confondu et pris pour un seul et même événement, les deux siéges et les deux prises de Babylone, mentionnés par Hérodote à deux dates différentes; l'une en l'an 539 sous Kyrus, l'autre en l'an 507 ou 506 sous Darius, fils d'Hystaspès : de manière que n'ayant point d'idée claire du second siége, il a attribué le premier à *Darius*, qu'il a cru être *un roi mède*, trompé probablement à cet égard, par le récit de Xénophon.

La confrontation d'Hérodote va justifier notre opinion. Selon cet historien, *un premier siége de Babylone* eut lieu sous Kyrus. « Cette grande » ville fut prise alors, pour la première fois, par » l'armée *des Perses et des Mèdes* réunis. Le » roi de Babylone, à cette époque, était fils de » Nitocris, et s'appelait *Labynet*, comme son » père (Nabukodonosor). Ce jour-là les Babylo- » niens célébraient une fête, et ne s'occupaient » que de plaisirs et de danses. (1) »

N'est-ce pas là le texte de Daniel? Balthasar est fils de Nabukodonosor (*Labynet*). Ce roi *célèbre une grande fête;* on ne s'occupe que de *festins* et de *plaisirs. La ville est prise par les Mèdes et les Perses.* Voilà bien le siége de Kyrus;

(1) Liv. 1, fin du § 191, et § 187.

mais selon *Daniel* (chap. v, v. dernier), ce fut *Darius Mède*, qui régna âgé de 62 ans. Écoutons Hérodote : « L'an 15 de Darius, fils d'Hystaspès, » la ville de Babylone se révolta contre ce prince; » elle subit alors un second siége qui dura vingt » mois ; enfin, par l'effet d'un stratagème, *elle* » *fut prise une seconde fois* par l'armée des » Perses et des Mèdes réunis ; et Darius régna » (de nouveau) dans Babylone [1]. Ce fut même » ce prince, nous dit ailleurs Hérodote, qui le » premier divisa en vingt grands gouvernemens » ou satrapies la masse de l'Empire Perse jusqu'a- » lors confuse. »

Nous disons que, trompé par ce second siége, l'auteur de Daniel a placé au premier siége un Darius Mède, qui n'est que le fils d'Hystaspès : la preuve en est dans tous les caractères qu'il donne à ce roi.

1°. Il lui fait diviser l'Empire Perse en satrapies, comme Hérodote : le nombre n'est pas le même ; au lieu de *vingt*, c'est cent vingt ; mais cela peut venir d'une autre méprise : Josèphe nous apprend que *Xercès étant mort*, son trône passa à son fils *Kyrus*, appelé *Artaxercès* par les Grecs, lequel Kyrus divisa l'empire en *120 satrapies* [2].

---

(1) *Herod.*, lib. III, *in fine*.

(2) *Joseph.*, Antiq. jud., liv. IX, chap. VI.

L'anonyme n'aurait-il pas confondu ce Kyrus avec le premier ?

2°. Il dit que Darius fut fils d'*Ahshouroush*; et de *race mède*; mais Ahshouroush n'est pas autre que *Cambyses*, comme il résulte du chapitre IV d'Ezdras. Ne connaissant point Smerdis, l'anonyme a cru que Darius, à titre de successeur de Cambyses, était son fils. Aussi ne compte-t-il que trois rois jusqu'à Xercès. Dès lors il a dû le faire de race mède, puisque Kyrus, père de Cambyses, était petit-fils d'Astyag.

3°. Sans cesse il joint l'idée et le nom de Darius au nom et à l'idée de Kyrus..... Daniel, dit-il, vécut *jusqu'à l'an premier de Kyrus, et il continua de vivre jusqu'au tems de Darius et de Kyrus.*

4°. L'an 1er de Darius, il lit dans les livres (de Jérémie) et il trouve que les *70 ans* de captivité ou de désolation *touchent à leur terme.* Ce trait est décisif; car si de l'an 587, où commença la captivité sous Nabukodonosor, vous descendez à l'an 520, qui fut la seconde année de Darius (année dans laquelle ce prince rendit son édit pour rebâtir le temple), vous aurez *68 ans révolus*, qui sont le *terme très-voisin de 70;* enfin il est remarquable qu'un des plus anciens chronologistes chrétiens, *Maxime le martyr*, donnant une liste des rois de Babylone, après

Kyrus et Cambyses, nomme *Darius* avec son épithète de *Mède*, ce qui prouve l'identité alors supposée du fils d'Hystaspès et du prétendu Darius de Daniel (1). Maintenant si, comme nous le pensons, la méprise est incontestable, tout le livre de Daniel est jugé. Il n'est plus nécessaire de rechercher de quelle date doivent partir ni *les sept semaines* qu'il compte depuis *l'ordre de rebâtir jusqu'à l'oint de Dieu*, ni les 62 semaines *qu'il compte de là jusqu'à l'extermination* d'un autre oint (2). Seulement il convient de remarquer que la conversion des jours de ces semaines en années est totalement arbitraire ; que les deux sommes ne doivent pas être réunies, comme l'a voulu *Africanus*, qui, par une autre erreur, compte 70 au lieu de 62, et cela, pour avoir une somme de 490 ans, *dont le départ, dit-il, est l'an 20 d'Artaxercès*. Mais si, comme il est de fait, l'an 20 d'Artaxercès correspond à l'an 445, la prophétie prétendue n'est pas applicable au cas que l'on indique. Au reste, il suffit de lire *l'aventure des trois jeunes gens dans la fournaise, celle de Daniel dans la*

(1) *Voyez* Petau, Uranolog., pag. 312 et 313.

(2) *Sancti Hyeronym.*, *Comment. in Daniel*, tom. III, pag. 1110.

fosse aux lions, et la métamorphose du roi de Babylone en quadrupède paissant et broutant, pour voir que tout le livre doit être joint à celui *de Bel et Dagon,* et partager la sentence portée par les théologiens mêmes contre cette fabuleuse production [1].

Relativement au roi de Babylone, l'historien Mégasthènes [2] rapporte, d'après les Chaldéens, que Nabukodonosor eut une maladie qui semblerait avoir été ou la *manie,* ou l'*épilepsie,* l'une et l'autre regardées comme un *mal divin,* et que dans un accès de ce mal, il émit une prophétie sur la prise de Babylone par Kyrus. Ce trait prouve que les prophéties étaient la mode de ce tems-là et le goût général des peuples. Lorsqu'une grande catastrophe arrivait, on la trouvait toujours prédite dans quelque livre ancien, avec d'autant plus de facilité qu'il n'en coû-

---

[1] Ce livre, comme celui de Suzanne, a été classé au rang des apocryphes dès le tems de saint Jérôme. Quant à Daniel, nous ajouterons la remarque qu'entre le style et les images de plusieurs de ses chapitres et de ceux de l'Apocalypse, il y a une analogie qui indique, 1° un rapprochement dans le tems de composition, 2° une identité de source religieuse et mythologique, qui, pour ces deux livres, est la théologie persane et mythriaque.

[2] Eusèbe, Prépar. évang., lib. IX.

tait que l'insertion d'un feuillet de papyrus, ou de palmiers, ou même d'un seul verset, dans les manuscrits reliés à l'indienne : le vainqueur en était flatté, appaisé, et le vaincu se consolait par la persuasion que l'événement était dû aux immuables décrets de la fatalité.

CHAPITRE XIX.

Résumé.

MAINTENANT si nous résumons ce long article des Babyloniens, nous trouverons pour principaux résultats :

1° Que Babylone n'eut de rois héréditaires et indépendans connus, que pendant environ 80 ans, ou un siècle au plus, c'est-à-dire depuis Nabopol-asar inclusivement, jusqu'à la conquête des Perses, sous Kyrus;

2° Qu'avant Nabopol-asar, remontant jusqu'à Belesis-Merodak, ses rois purent jouir, pendant un tems, de l'indépendance accordée à tous les sujets de Ninive renversée, mais qu'ensuite ils reconnurent la suzeraineté des Mèdes jusqu'au règne de Nabopol-asar;

3° Qu'avant Belesis ses *rois* ne furent réellement que des pachas ou satrapes du *grand roi*, ou *sultan* de Ninive, maître de toute la Haute-Asie depuis Ninus et Sémiramis;

4° Que Sémiramis fut véritablement la fondatrice de la *grande* Babylone, par la création qu'elle fit des ouvrages de fortification et d'assainissement auxquels cette cité dut sa splendeur;

5° Qu'avant Sémiramis il existait en ce même lieu un *temple de Bel* ayant la forme d'une pyramide, que les traditions chaldéo-juives désignent sous le nom de *tour de Babylon* ou *Babel*, et les historiens grecs sous les noms divers de *palais*, de *tombeau*, de *citadelle*, de *tour de Bel*;

6° Que cette tour ou pyramide fut essentiellement un *observatoire d'astronomie*, le foyer antique et mystérieux des sciences de ces prêtres *chaldéens* dont les Grecs font remonter l'origine à des tems inconnus; ce qui s'accorde très-bien avec la date de 3195 ans avant J.-C., que les calculs phéniciens et juifs assignent à la fondation de cette *tour*;

7° Qu'un établissement de ce genre prouve l'existence d'un peuple civilisé tel que l'indique Ktésias à l'époque où Ninus subjugua la Babylonie;

8° Que ce peuple fut d'origine et de sang *arabes*, spécialement de la branche éthiopienne ou *Kusite*, ce qui lui donne des affinités particulières avec les nations *Phénicienes*;

9° Que ces affinités sont confirmées par le *langage* et par le *système* alphabétique appelés *chaldaïques*, dont on trouve l'usage chez les Chaldéens jusqu'à une époque très-reculée;

10° Que si maintenant les briques des murs de Babylone nous offrent une écriture d'un système différent, c'est parce que Sémiramis, qui bâtit ces murs, dût employer l'écriture du peuple vainqueur qu'elle commandait, c'est-à-dire les *caractères assyriens* que Darius fit graver sur le monument de sa guerre contre les Scythes; et si Darius employa ces *caractères assyriens*, c'est parce que ceux des Perses ses sujets, étaient du même système, et que sans doute ils en avaient été empruntés pendant les cinq cents ans que les *Perses* furent gouvernés par les Assyriens de Sémiramis. Nous pourrions pousser plus loin nos inductions sur ces antiquités; mais nous aurons l'occasion de les reprendre dans l'article des Égyptiens, dont il nous reste à traiter.

FIN DES BABYLONIENS.

TABLE DES CHAPITRES

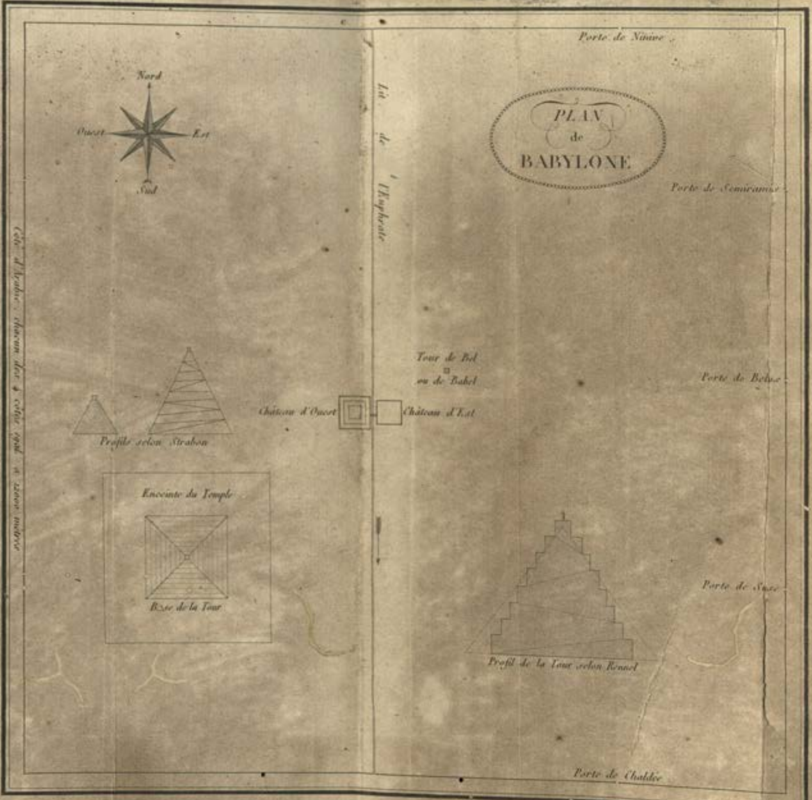
Contenus dans la troisième partie des Recherches nouvelles sur l'Histoire ancienne.

CHAPITRE PREMIER. Fondation de Babylone... pag. 2
II. Récit de Ktésias, système assyrien, 8
III. Récit de Berosse et de Mégasthènes. Système kaldéen..... 15
IV. Autorités respectives de Berosse et de Ktésias, comparées et appréciées. 27
V. Récit d'Hérodote..... 33
VI. Résultat..... 36
VII. Dimensions des principaux ouvrages de Babylone..... 56
VIII. Histoire probable de Sémiramis... 79
IX. Récit de Conon et roman d'Esther. 92
X. Babylone depuis Sémiramis..... 100
XI. Kanon astronomique de Ptolomée. 112
XII. Rois de Babylone jusqu'à Nabukodonosor..... 120
XIII. Règne de Nabocolasar, dit Nabukodonosor..... 132
XIV. Siége de Tyr..... 142
XV. Prétendue expédition en Égypte, en Lybie, en Ibérie, sans preuves et sans vraisemblance..... 150
XVI. Derniers rois de Babylone jusqu'à Kyrus..... 157

CHAPITRE XVII. Du livre intitulé *Kyropœdie* de Xénophon..... 164
XVIII. Du livre intitulé *Daniel*..... 171
XIX. Résumé..... 184
Page dernière, *Plan de Babylone.*

Faute à corriger.

Page 52, note (2), ancien auteur, *lisez* aucun auteur.


PLAN
de
BABYLONE
Nord
Ouest
Est
Sud
Lit de l'Euphrate
Côté d'Arabie ; chacun des 4 côtés égal à 12000 mètres
Porte de Ninive
Porte de Semiramis
Porte de Belus
Porte de Suse
Porte de Chaldée
Tour de Bel
ou de Babel
Château d'Ouest
Château d'Est
Profils selon Strabon
Enceinte du Temple
Base de la Tour
Profil de la Tour selon Rennel

00037008

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015